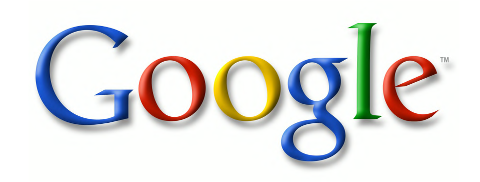

Google


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06818352 8





1. Stone (in religion, folk lore

2. Religion. [illegible]

ZAZC

POISSY. — TYPOGRAPHIE ARBIEU.

DIEU ET LES DIEUX

OU

UN VOYAGEUR CHRÉTIEN

DEVANT LES OBJETS PRIMITIFS DES CULTES ANCIENS,

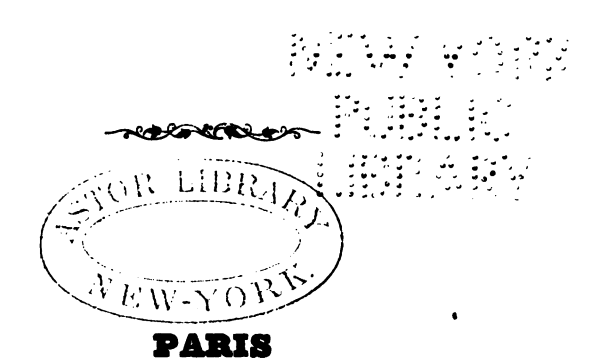
LES TRADITIONS ET LA FABLE.

MONOGRAPHIE DES PIERRES DIEUX

ET DE LEURS TRANSFORMATIONS;

PAR

LE CHEVALIER R. GOUGENOT DES MOUSSEAUX



PARIS

LAGNY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE BOURBON-LE-CHATEAU, 1.

1854

DÉDICACE

ET

CAUSERIE AVEC LE LECTEUR

AU SACERDOCE ET A LA JEUNESSE STUDIEUSE.

Si la grande modestie qui me convient peut me permettre un tel acte, je fais hommage de cet opuscule au sacerdoce, et à la jeunesse amie des études historiques et religieuses. Veuillent les nombreux savants du clergé me pardonner d'avoir nourri l'espoir d'offrir aux hommes studieux de leur ordre, dont les loisirs sont précieux et rares, un utile faisceau de documents.

De leur côté, les jeunes gens dont le cœur est droit

et l'esprit avide de lumières, voudront-ils bien répondre courtoisement à ma prévenance? Consentiront-ils à ouvrir ces feuilles, et à placer sous un point de vue d'ensemble la variété des matériaux que j'y encadre. Peut-être, après ce coup d'œil jeté, auront-ils quelque moyen de décider, non pas sur le dire d'autrui, mais d'après leur propre jugement, si la science du passé et la science du christianisme concordent et s'harmonient; ou bien, au contraire, si la nature de l'une est de combattre l'autre et de lui porter des coups mortels.

Dans la carrière où nous nous aventurons ensemble, nous aurons à parcourir, avec une rapidité, dont nous ne serons pas toujours les maîtres, la plupart des époques de ce monde et des points de l'espace. En quelques pages nous embrasserons donc une multitude de sujets, tantôt lumineux et tantôt obscurs, mais toujours variés. Et, peut-être, à l'aide d'une seule et d'une très-simple idée, nous sera-t-il donné de les relier et de les assujétir sous les rayons de la lumière.

Ces sujets, chacun de nous les rencontre chaque jour épars ou confondus dans les champs féconds de l'histoire, et sur le terrain sacré de la religion. Ils se présentent en foule dans les riches contrées où l'archéologue, cet alchimiste de la science du passé, évoque et ranime les souvenirs évanouis, révivifie la poudre qui vécut, et change en or la rouille que dédaigne et que piétine le vulgaire. Mais peu de personnes prennent souci de les y chercher. On ne croit guère pouvoir établir un rapprochement solide entre ces éléments désagrégés; et rarement on se figure la puissance d'effets

qui résulterait de leur harmonie, si l'ordre de leurs rapports venait à renaître.

Que dans les régions de l'Orient, où la haute antiquité dérobe le mystère de ses ruines, la ronce hérisse de ses épines les restes de monuments grandioses ; qu'elle les couvre sous ses impénétrables fourrés ; qu'autour de ces ruines le tigre rugisse et que le serpent siffle, comme aux déserts putrides où jadis Babylone berça sur le faîte de ses palais les thérébinthes et les peupliers de ses jardins ; oh ! je le conçois, c'est alors que le public n'aura garde de s'aventurer en des lieux redoutables par tant de fatigues et de dangers.

Mais, au contraire, si pour enrichir une collection, si pour réédifier un palais, un temple, un monde, il ne s'agissait que de combiner avec quelque sentiment de justesse des matériaux épars ; si, pour relever et reconnaître ces éléments, il suffisait de fouler avec un courage ordinaire le sol historique que, dès l'enfance, chacun de nous fatigue de ses pas ; eh bien ! dans ce cas, je me le demande, quelle léthargie de l'intelligence ou du cœur pourrait s'opposer à nos empressements ?

C'est là ce que me disaient tant de trésors qui, dans les lieux où se presse la foule, non moins que dans les solitudes qu'elle délaisse, me paraissaient oisifs et dédaignés. Le principal, le plus constant, le plus importun ce fut, à mes yeux, la pierre sacrée : celle que la plupart des nations avaient adorée comme Dieu, sous le nom de Beth-el ou de Bétyle, *par cela même qu'elle était pierre*, et aux débris de laquelle je trouvais sans cesse attachés de riches et singuliers lambeaux de la

tradition. Mille fois trompé par l'attente d'une découverte nouvelle, que promettait la bizarre variété de ses formes, elle m'avait ramené mille fois, par des détours inattendus, à la constante unité de son type.

Ces vieux témoins, semblables et divers tout à la fois je les voyais, les uns marqués encore des traces du travail, les autres brutes, mais presque tous incohérents, négligés d'ailleurs et à peu près méconnus! Voilà ce qui fit naître en moi l'idée de les interroger, l'idée de frapper cette pierre antique et de lui redemander son âme, son feu, sa lumière, de même que par le choc de l'acier nous demandons au caillou le feu de ses veines. Voilà ce qui finit par me décider à placer celle-ci sur une ligne donnée, puis à y superposer cette variété, puis cette autre, en cherchant à reproduire par chacune, et par toutes ensemble, cet *édifice vivant et parlant* qui, jadis, exista dans la pierre, lorsqu'elle se nommait *Dieu-Maison-de-Dieu* ou *Beth-el*.

Mais sera-t-il donné à cette œuvre de revêtir, sinon l'éclat, du moins les proportions qui lui assureraient l'équilibre, et lui permettraient de s'élever avec quelque fierté dans les régions où la critique déchaîne ses tempêtes?

Telle, en vérité, ne peut être ma foi, mais tel fut assez probablement mon espoir lorsque j'abordai mon sujet, sans avoir guère d'autre mérite que celui de céder aux instincts de ma nature.

Car je suis né chasseur, et la chasse fut l'ardente passion de ma première jeunesse. Deviner l'énigme d'une trace, relever des vestiges, interroger les empreintes du sol, aider à la sagesse du chien, fouiller le

bois, descendre, plonger dans la ravine, percer le fourré de ronces; puis, tout à coup, voir tressaillir la ramée, lancer la proie et fondre sur elle : tayau ! voilà le bonheur ! voilà quel fut le bonheur de mes premiers loisirs.

Aujourd'hui, lorsque l'étude me fait asseoir, lorsqu'elle me pâlit et me courbe sur une gravure ou sur un livre, ou lorsqu'elle me promène au milieu de ruines croulantes et de décombres ensevelis sous des herbes sauvages, c'est le même instinct chasseur qui m'anime; c'est le même besoin de dépister qui me presse, et c'est au même exercice de la poursuite que mon intelligence excitée applique et livre sa fougue et sa patience. Mais au lieu d'abattre et de saisir une proie vivante, comme tout à l'heure, ne me sera-t-il donné de poursuivre que des chimères toujours fugitives?

Cela se peut; cependant j'aime à croire que l'issue de mes fatigues ne sera point un si complet désappointement, et que MM. les incivils de la critique ne se permettront point de me renvoyer trop brutalement à mes chasses. La modestie d'apparat ne va point à mon tempérament, je dirai donc une des raisons bonnes ou mauvaises de ma confiance.

Lorsque parut la première édition de l'essai qui contenait en germe cet opuscule, elle eut la chance de rencontrer, parmi quelques savants qui l'approuvèrent, un juge que je puis croire assez compétent en ces matières, à son titre d'ancien rabbin. C'était Drach, le docte orientaliste que Rome avait nommé bibliothécaire de sa propagande. Il fit l'honneur à quelques pages de ma brochure de les transplanter dans un de ses livres;

et de plus, il dit en me citant, à propos de l'un de ses écrits sur la pierre adorée en Chanaan :

« ... Cet écrivain y a ajouté d'excellentes réflexions, et des investigations qui jettent une grande lumière sur cette matière si intéressante. » (*Harmonie entre l'Eglise et la Synagogue*, vol. 2e, p. 446.)

Mais en tout cas, et quelles que puissent être l'étrangeté ou les faiblesses de mon œuvre, je ne craindrai pas de solliciter de la part du lecteur son attention consciencieuse, accompagnée de toute la bienveillance que la justice comporte. Car j'ai travaillé, et à quelque position sociale qu'appartienne un travailleur, il a droit à des égards. N'eussent-ils d'autre objet que d'encourager des imitateurs dans la foule de ceux qui se sentent la passion de rester oisifs, ces égards tendraient déjà par eux-mêmes vers un but assez moral, car l'oisiveté est un fléau social d'une incalculable portée.

Pour ma part donc, au lieu de laisser s'éteindre les faibles lueurs de ma pensée dans la retraite, à quelques lieues de ce Paris que j'habitai si longtemps, et auquel j'aime à rendre de longues et de fréquentes visites, j'acceptai de bonne heure, et sans nécessité, la loi bénie du travail.

Voyant tomber un à un mes jours dans la silencieuse enceinte d'une petite ville à laquelle mon cœur est attaché, est-ce que je n'eusse point bientôt senti mon âme s'affaisser dans le désœuvrement, sous la lourde et abrutissante atmosphère de l'ennui?

L'ennui laisse si facilement se glisser en nous les lâches et mauvais conseils de nos passions, que suivent

de si près les regrets inutiles et des peines si longtemps cuisantes !

Je me résolus donc à ne point me laisser courber jusqu'à terre sous la conscience de ma faiblesse. — Je me promis d'échapper par le travail au sentiment de pitié qui, tôt ou tard, et dans les petites localités surtout, s'attache à l'homme inoccupé, à la momie vivante. Je ne voulus point être l'homme que les heures oisives livrent aux vaines curiosités d'abord, pour le plier bientôt après à d'inqualifiables commerces de langue. Spectacle déplorable, aux conséquences toujours fâcheuses et quelquefois terribles ! spectacle que donnent peut-être, et sans le comprendre, des personnes douées d'un cœur naturellement si droit et d'une si riche intelligence ! Je travaillai donc, et cette œuvre fut une de celles que j'osai entreprendre.

Puisse la hardiesse avec laquelle je tente de parcourir et de scruter mon sujet, rendre quelque service aux hommes à qui manquent les loisirs pour les explorations de longue haleine et les travaux assidus de la pensée.

Heureux serai-je si les esprits sagaces et lucides peuvent m'approuver et m'encourager ; heureux si quelque âme sympathique peut rencontrer la mienne dans mon œuvre, la sentir sous la froideur apparente du sujet, s'y attacher avec elle, et levant les yeux là haut, admirer ce que j'admire, pour aimer ce que j'aime.

AVERTISSEMENT.

Je cite, en cet opuscule, un nombre assez considérable d'autorités et, quelquefois, ma citation est littérale; mais, souvent aussi, la concision veut que je me borne à exprimer le sens d'un passage.

J'ai fréquemment recours à cette formule de renvoi : lire, ou v^r^.

Tantôt, alors, je m'appuie sur un texte; tantôt, au contraire, je m'en écarte et je le combats. Le lecteur, qui l'aurait dans l'esprit ou sous les yeux, peut m'ap-

prouver ou non; mais il voit au moins que je procède avec la connaissance des divers travaux relatifs au sujet.

Je crois être assez heureux pour entourer fréquemment de preuves, que la raison arme de sa puissance, les opinions qui sortent de mon esprit et qui constituent mon livre. Mais parfois aussi je me contente de placer auprès d'elles des probabilités qui se groupent et qui se soutiennent l'une l'autre, leur importance et leur nombre me paraissant alors revêtir d'une autorité bien grande de simples conjectures, que je livre d'avance pour ce qu'elles sont. Deux fois déjà mes recherches approfondies ont confirmé celles que j'avais produites dans les deux éditions de la brochure qui fut le germe de ce travail.

Si des erreurs plus ou moins graves ne se glissaient de temps en temps dans mon livre, c'est qu'il ne serait point écrit par un homme. Puissent-elles, lorsqu'elles y apportent le sceau de la fragilité humaine, puissent-elles être rachetées et effacées par quelques-unes de ces vérités dont la lumière semble emprunter au ciel sa splendeur. Plus d'une fois, sur mon passage, je les ai rencontrées sans les chercher. Elles m'arrêtaient jusqu'à ce que, sous leurs rayons, ma paupière se fut abaissée; jusqu'à ce que, devant elles, mes genoux fléchissent; jusqu'à ce que ma plume les eut saluées.

Que si, pourtant, de temps à autre, mes opinions semblent s'embraser de toute l'ardeur d'une croyance, observez-le bien, je ne leur ai livré que mon âme, et loin d'elles, la prétention de s'imposer à autrui!

Cependant, avant de les rejeter, si vous vous sentez

entraîné à les accueillir trop promptement par vos dédains, lecteur mon juge ! daignez les peser scrupuleusement : car, ce que nous n'avons pas étudié longtemps, nous nous imaginons souvent le pénétrer d'un unique coup d'œil ; et quelques regards de plus nous convaincraient de notre erreur.

CHAPITRE PREMIER.

Ce chapitre offre une idée sommaire du plan de l'ouvrage, et il en récapitule les données principales ; on peut le lire avant et après.

Un culte bizarre se laisse entrevoir à l'œil qui parcourt les premiers chapitres de cet ouvrage; c'est celui que la haute antiquité rendit à certaines pierres brutes, devenues pour elle le logement et le corps animé de la Divinité !

Toute singulière qu'elle est, cette fausse religion plonge par ses racines au cœur des traditions patriarcales que l'esprit de mensonge a défigurées. Car l'idolâtrie, féconde en variations, appliqua son germe pa-

rasite aux paroles de vie et de vérité qui constituèrent la révélation primitive. Ce fut de cette base solide, ce fut de ce sol fécond, qu'elle tira sa première substance et sa vigueur, lorsqu'elle fit fléchir les genoux de l'homme devant *les astres* du firmament; lorsqu'un peu plus tard elle mêla cette première corruption de la foi au culte plus corrompu de *la Nature*.

Le sabéisme ou le culte des astres, et le Naturalisme! Voici donc l'homme mélangeant la vérité religieuse qu'il a reçue, à ces deux courants d'erreurs. Au lieu d'adorer, il veut créer ses Dieux; et son intelligence se dégrade.

Ouvrons les yeux. Tout d'abord l'homme et la vérité sont unis; mais un temps se passe et la pierre, un accessoire matériel du culte, en devient le Dieu! Elle n'était d'abord que le simple monument de la présence du Très-Haut, se manifestant à l'homme. Bientôt après, la foi de l'homme compte trois étapes; ce Dieu-pierre devient le symbole de trois religions, deux desquelles sont de lamentables écarts. Le sceau de l'erreur s'imprime sur sa rude et raboteuse substance; sa forme en est atteinte et modifiée. Elle reflète la capricieuse mobilité de l'imagination; et le symbole de l'*Immuable*, en devenant Dieu sous la main de l'homme, devient l'infatigable symbole du changement. L'art a vaincu le culte; il éclate et produit ses chefs-d'œuvre... La pierre est statue!

Les peuples primitifs, voisins les uns des autres dans le principe, jetaient çà et là des essaims; et les traditions, les croyances primitives de l'humanité, accompagnaient dans leurs courses ces colonnes émigrantes. Avec les colonies nouvelles, se succédant flot sur flot,

arrivaient et se dessinaient les modifications successives des mêmes croyances. Une étrange confusion s'y opéra. Mais quiconque peut en démêler les provenances et saisir le fil de leur généalogie, saisit et démêle par cela même la généalogie des peuples qui les professent.

Pour la poursuite de ce problème, et dans cette course de l'esprit au travers des champs bouleversés de l'histoire, la pierre que nous étudions d'une façon toute distincte est l'un des jalons les plus sûrs ; elle est le plus universel des guides. De nos jours encore, et du fond de l'Asie, des peuples nombreux nous crient que son règne n'est point entièrement passé; mais, au temps de sa splendeur, elle fut adorée depuis l'empire de la Chine jusqu'aux confins extrêmes de l'occident. Que disons-nous? Le dernier grain de sable du Finistère n'arrêta point son essor; et le nouveau-monde, interrogé dans son culte, nous la montre parmi ses emblèmes religieux, et nous la signale en tête de ses grossières Divinités.

Que si nous la considérons au point de vue de la forme et de l'art, la route qu'elle a parcourue ne le cède guère à celle qu'elle a mesurée dans l'espace. Car elle a commencé par être le bloc informe, détaché du flanc de la roche; elle est devenue le cippe, la borne, la gaîne sur laquelle une tête humaine vint se poser; puis elle a fini par prêter sa substance aux lignes magiques de l'Apollon et de la Vénus. L'homme fatiguait la matière, comme pour qu'elle lui rendit dans ses formes la beauté suprême du Dieu que son intelligence avait perdu...

Mais, à ne les envisager que par le côté religieux, ces pierres étaient, pour les Juifs, un monument des appari-

tions de Dieu ; le témoin des promesses du Rédempteur que sa miséricorde préparait aux hommes. Mieux que cela, sous la main de Jacob, la pierre brute, la pierre Beth-el recevait des onctions qui la transformaient en figure positive du Messie. Les païens imitaient presque aussitôt ces cérémonies consécratives en oignant d'huile ou de sang ces pierres bizarres dont ils faisaient leurs Dieux, et qu'ils appelaient du nom de Bétyles ou de Both-al. La tradition et les Écritures, la fable et les monuments se sont accordés à nous conserver intacte l'idée fondamentale de ces croyances.

Successeurs des Juifs, les chrétiens ne virent dans la pierre que la figure du Sauveur. Le Christ et ses apôtres arrêtèrent fortement l'esprit de leurs disciples sur cette image et sur sa mystique immutabilité.

Mais la foi des Juifs et celle des chrétiens reposait et repose sur la révélation. Les pages où se déroule l'histoire des faux dieux, — dont le germe est revendiqué par ces deux cultes, — doivent donc laisser percer quelqu'une des splendeurs de la révélation. Elles doivent au moins nous permettre de l'envisager un instant dans ses rapports avec les pierres divinisées.

Suffisamment renseignés sur ces croyances et sur ces faits originaires, que ne jetterions-nous ensuite un coup d'œil d'ensemble sur ces monuments passés aux mains de l'idolâtrie. Qui nous empêchera de pivoter en quelque sorte sur l'axe du monde et de parcourir au loin du regard ces pierres qui sont animées parce qu'un Dieu les habite et vit en elles; ces pierres en qui la Divinité descend parce que l'huile sainte coule sur elles, parce que la consécration force un Dieu à s'incar-

ner dans leur substance, à s'y emprisonner, à y obéir à la parole de l'homme.

Les plus célèbres nous paraissent être celles auxquelles nous croyons devoir donner le nom de grands Bétyles, et qui furent ou Jupiter ou Cybèle, ou Vénus, ou Mithras...... De ces Bétyles nos yeux se porteront sur ceux qui s'élevèrent au rôle de Palladium ; et, de là, nous glisserons d'un pas rapide auprès des dernières variétés de ces singuliers monuments, attentifs à nous en former une idée générale avant de rien approfondir.

Ce soin pris, nous ferons une pose; ou plutôt nous opérerons un revirement, et nous nous engagerons en apparence dans un ordre d'idées tout différent. Mais il y aura constance dans notre esprit, et notre unique dessein sera de pénétrer dans les profondeurs de notre sujet, en poursuivant les particularités qui lui appartiennent, au travers de l'histoire des Pélasges et des Cabires.

En effet, liés *au sabéisme* dès les temps les plus reculés, par une croyance qui les identifiait aux astres et les faisait tomber du ciel, les *Dieux Bétyles* étaient des Cabires. Et, si nous avons à cœur de savoir qui étaient les Cabires, il nous est bien difficile, dans notre monde occidental, de ne point nous tourner vers les Pélasges, leurs plus illustres adorateurs.

Mais ces Dieux Cabires, mais ces Pélasges, ce peuple *à sources diverses*, à origine problématique; mais ces Divinités et ces hommes divins, ainsi que les dénomme Homère, ce sont deux des moins solubles énigmes de l'histoire.

Devant nous voici ces deux sphinx ; eh bien ! posons-

nous face à face ; ou, plutôt, commençons par appuyer nos regards sur les Pélasges, et suivons-les à la trace de ces monuments impérissables qui semblent porter l'empreinte de leurs mains. Le nom de Cyclopéens les distingue des frêles ouvrages de l'architecture des âges postérieurs, de ces âges où l'on put dire, en portant les yeux sur les édifices qui sortaient du sol : Oh ! pitié, les géants dorment ; les géants ne sont plus !

Mais mieux encore, et pour savoir qui sont les Pélasges, scrutons patiemment quelques-unes des particularités de leur religion. Si leurs Dieux diffèrent de ceux que les colonies Égypto-Phéniciennes introduisirent dans la Grèce ; si ces Dieux sont ceux qui accompagnèrent les indigènes, c'est-à-dire les premiers habitants arrivés dans la Grèce du côté des régions que les anciens appelaient hyperboréennes nous reconnaîtrons, à la lumière que ces Divinités répandent, la provenance Japhétique de ceux des Pélasges qui les adorent. Mais, au contraire, lorsque des Dieux Égypto-Phéniciens laisseront percer sur le territoire de la Grèce quelques-uns des traits qui les caractérisent, ces Dieux nous diront que les Pélasges dont se composaient les colonies qui les importèrent étaient issus du sang de Cham. Enfin, si nous voyons un lien fraternel, une évidente identité d'origine rapprocher ces Divinités de provenance diverse, nous devrons en conclure l'identité d'origine, la fraternité des races qui les adorent.

Eh bien ! les Dieux de ces deux divisions Pélasgiques, les Dieux de ces hommes provenant les uns de *Japhet*, les autres de *Cham*, c'étaient les Cabires, ces mêmes

Cabires qu'adoraient les sabéistes de l'Orient, issus de *Sem*.

Or, l'idée fondamentale et primitive sur laquelle reposaient ces Divinités était celle du Dieu *triple* et *un*, créateur d'une unique race humaine, le Dieu que connurent et adorèrent Noé, Abraham et Jacob, c'est-à-dire les patriarches auxquels la majesté divine avait daigné se manifester.

Mais, enfin, qui sont donc à leur tour ces mystiques Cabires? Oserons-nous l'affirmer, eh bien! les Cabires de Sem, descendus des régions orientales aux mains de la race de Cham et de la race de Japhet, c'est-à-dire les Cabires de l'Égypte et de la Phénicie, ainsi que ceux de l'Europe, ce sont, en dernière analyse, des Dieux *astres*, qui ont pour symboles les diverses modifications du *Bétyle*. Ces Dieux, issus l'un de l'autre, rentrent l'un dans l'autre et, par là, ne sont qu'un. Ils se renferment dans le Démiurge, c'est-à-dire dans l'artisan suprême du monde, qui est lui-même la manifestation ou le Verbe du Dieu père irrévélé. Et ce Verbe est uni à ce père, dans le cabirisme, par une troisième personne.

Cependant, malgré l'incommensurable hauteur d'où rayonnent les splendeurs cabiriques, la pensée de l'homme ne s'épouvanta point de placer l'origine humaine à ce même niveau. Déjà donc tout en renversant les rôles, c'est-à-dire en élevant l'homme au ciel au lieu de laisser Dieu venir le ramasser à terre et revêtir sa chair, déjà l'orgueil disait juste en affirmant la rencontre de la Divinité et de l'humanité dans le même être!.. Ce qui est certain, c'est qu'en arrêtant les yeux sur les Cabires on voit l'origine de l'homme se mêler à

celle des Dieux; l'homme et les Dieux ne sont plus qu'un.

Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, les Pélasges sont des Titans; ces Titans deviennent des Dieux Cabires, et ces Cabires sont des Dieux *pierres et astres*, ou des *Bétyles*, comme en Chaldée, comme en Phénicie, comme en Égypte.

La pierre Bétyle, ou le Beth-el, est donc aussi comme la pierre fondamentale, sur laquelle la race des Dieux et la race humaine viennent aboutir à l'unité !

Quoiqu'il en soit, lorsque notre attention se fixera sur les Cabires, la nécessité de saisir la liaison de leur culte avec celui des Beth-el nous forcera de dévorer l'espace et nous entraînera du fond de l'Orient en Samothrace, puis de Samothrace dans la Grèce continentale et, de là, dans l'Italie, pour nous engager jusques dans les pays Celtiques. Le choix du terrain nous est laissé; mais c'est dans la Grèce surtout que le mythe de Prométhée, que les luttes de Jupiter et de Cronos, et que la fusion des Cabires Égypto-Phéniciens avec ceux de la Grèce, nous permettront d'entrevoir les Titans et les Cabires par le côté de leur union.

Ce coup d'œil une fois jeté, notre esprit se portera sur l'histoire particulière de quelques Titans ou Cabires, dont le culte et le symbole amèneront à chaque instant sur nos lèvres le nom de Bétyle. Ce seront, par exemple, la grande Déesse Phrygienne ou Cybèle, ce seront Artémis ou Diane, Ilithyie-Vénus et l'Amour; ce seront la Déesse de Syrie sous ses dix mille noms, et Bacchus-Apollon sous ses mille aspects...

Poussés avec persistance du côté de leur origine,

tous ces Dieux et toutes ces Déesses rentrent l'un dans l'autre. Ils se confondent dans l'unité d'un même symbole : la pierre Beth-el. Ils aboutissent à l'unité d'une même idée : le Dieu de qui naissent les Dieux.

Leur présence et leur histoire a donc pour objet de nous enseigner et de nous démontrer une grande et magnifique vérité qu'exprime en une seule phrase un mythologue célèbre :

C'est que ces Dieux ne sont « que des phases multiples d'une même idée primordiale, localisées dans les mythes des différents peuples. » Quoi de plus simple et de plus grand ! La mythologie pouvait-elle jeter un plus anéantissant aveu de ses usurpations aux pieds de la religion des patriarches (1) !

Eh bien ! tous ces Dieux qui ne sont qu'un, tous ces Dieux qui se confondent dans la pierre Bétyle, n'ont pu s'y renfermer sans la tourmenter, sans la travailler, sans en altérer et en modifier la figure. Ainsi, par exemple, lorsque l'intelligence humaine eut fait de son créateur des Dieux Matière, des Dieux Nature, leur fonction principale fut *de produire*. Une conséquence presque immédiate de cet abrutissement de l'homme, c'est que les organes de la génération devinrent le symbole de la Divinité. La pierre Bétyle dut, par cela même, en revêtir les formes obscènes. Elle se présentera donc à nous, dès une haute antiquité, sous la figure mystique du Phallus ou du Ctéïs, et les Grandes-Indes en l'ado-

(1) Jacobi, par Thalès Bernard, p. 137. Cette phrase, qui rend notre pensée, nous paraît être la réfutation du système du savant à qui nous l'empruntons. Elle nous eut paru toute naturelle dans la bouche de Creuzer.

rant sous ce double aspect la nommeront Yoni-Lingam.

Ce fut par de tels acheminements que le culte du Naturalisme s'unit à la pierre Bétyle, par laquelle déjà le Cabirisme s'était relié aux traditions des patriarches. Toutes les vérités et toutes les fables venaient loger en elle. Rien de plus juste alors que de la nommer Maison de Dieu et Maison du Mensonge; autrement dti, la raison voulait qu'on lui conservât au travers des âges, ses deux noms hébreux de Beth-el et de Beth-aven?

Mais les Dieux de l'idolâtrie se fatiguèrent promptement d'un symbole unique; et, de la pierre, ils voulurent passer dans l'arbre. A côté du Beth-el pierre, il y eut donc, moins le nom, le Beth-el végétal.

L'oracle fameux de Dodone est peut-être un de ceux où l'Occident nous signale le culte de l'arbre dans son plus antique éclat. Que si nous approchons nos pas de ce temple pour en étudier les Divinités, l'histoire des arbres sacrés nous entraîne insensiblement vers les plus hautes origines de la religion et des mœurs des patriarches. L'orient et l'occident s'en sont imbus; aussi les voyons-nous s'incliner avec le respect de l'adoration devant leurs Arbres-Dieux. Si nous n'avions à mentionner à ce propos que les Gaules, notre patrie, nous arriverions, en descendant le torrent des siècles, depuis Esus, ou le chêne-Jupiter, jusqu'à l'arbre féodal auquel est resté le nom de chêne de Justice. On l'appelait ainsi parce que, jadis, aux temps de sa Divinité, il rendait des oracles et des arrêts ; parce qu'il représentait le maître et le grand justicier de l'univers, avant de représenter la justice humaine.....

Arrivés à ce point, nous aurons vu s'opérer une liaison naturelle entre la pierre Dieu et l'arbre Dieu.

Cette liaison s'était formée à la porte de la tente d'un patriarche savant et souverain, qui avait rempli de son nom glorieux la Chaldée, la Syrie et l'Égypte. Et ce patriarche, c'est Abraham, que ses contemporains nommaient un prince divin. Presque aussitôt après sa mort, les Chananéens le divinisèrent et lui donnèrent pour siége la planète de Saturne : puis ils l'identifièrent avec Ouranos, avec Cronos, avec Israël son petit-fils; et probablement, entraînés plus tard par cette erreur, ils virent en lui l'inventeur des Bétyles.

Or, cet Abraham, le personnage le plus considérable, la figure la plus grandiose de son époque, ce fut celui qui leva le couteau sacré sur la tête de son fils Isaac.

Le terrible sacrifice fut incomplet, nous le savons. Dieu l'arrêta. Mais les peuples de Phénicie, pétris de superstitions cruelles et de volupté, voulurent mieux faire que n'avait fait Abraham, ce patriarche que l'astre de Saturne identifiait dans leur croyance avec Ouranos ou le Ciel.

De là les sacrifices saturniens, c'est-à-dire imités de Saturne, puis offerts à Saturne, ce qui est dire, sous des noms différents, à Ouranos, à Moloch, à Hercule, au Dieu Ciel et Soleil..... Ces sacrifices se liant à l'idée, à la promesse d'un rédempteur immolé pour le salut des hommes, inondèrent de sang humain l'Afrique et l'Asie, l'Europe et jusqu'aux mystérieuses régions du Nouveau-Monde.

Effectivement, la rédemption devait être sanglante,

bien qu'en fait d'hommes, elle ne voulut qu'un homme-Dieu. Lui seul pouvait suffire et au delà. Toute autre victime n'était que figure.

Mais cette idée de victime nous entraîne vers une considération nouvelle. Dès une haute antiquité, l'acte de la manducation s'attache partout à l'idée du sacrifice. Pourquoi cela? C'est probablement que la manducation, — qui devait être un acte essentiel de la communion eucharistique, — nous identifie à la victime. La victime et nous, par la consommation de cet acte, ce n'est plus qu'un. Il semble que, par là, nous devenions cette chair sur laquelle vient de s'épuiser le courroux du ciel et dont le sacrifice nous a rachetés.

De là, sans doute, l'anthropophagie que, dans plus d'une circonstance, nos recherches nous ont donnée comme une conséquence des sacrifices humains, c'est-à-dire comme le résultat de l'un de ces crimes que laisse à la place qu'elle occupe une idée religieuse qui se corrompt.

Nous voyons donc, le plus souvent, dans l'anthropophagie, un acte logique de la superstition. Mais nous y verrons aussi un acte contre nature, dont notre religion témoigne que, dès le principe, Dieu voulut supprimer l'horreur. Nous savons que ce fut d'abord en figurant par le pain et le vin, puis en couvrant des apparences du pain et du vin la victime eucharistique, à laquelle sa justice et sa miséricorde veulent que la manducation nous identifie.

Car, dès le principe, le pain et le vin s'élevaient en offrande aux mains du roi-pontife Melchisédech. Dès le principe, le Christ avait eu pour figure la pierre

Beth-el; cette pierre représentait celui qui est *le pain ;* et, sur elle, les mains de Jacob avaient répandu *le vin.* Dès le principe, et jusqu'après l'avénement du Christ, le pain ou la *pâte azyme* que l'on appelait *mola*, se plaçait sur la tête de toute victime de manière à s'y incorporer; et, à *ce pain*, le prêtre unissait *le vin* en l'y versant : acte mystique et incompris d'où sortit le nom même du sacrifice que nos bouches n'ont cessé de nommer l'*immolation.*

L'idée de sacrifice et d'anthropophagie, l'idée d'eucharistie, d'immolation et de Beth-el se lient donc l'une à l'autre. Elles remontent donc par le Christ, que figurait la pierre Beh-tel de Jacob, jusqu'à son père Isaac, qui était une figure vivante du Rédempteur, et jusqu'au patriarche Abraham. Ce patriarche ne sera point nommé sans rappeler son temple, dont nous verrons les éléments donner naissance à tant de temples et à tant de Dieux, et qui se composait d'un arbre, d'une pierre et d'une source.

Les sacrifices humains, la nécessité d'une rédemption, ce qui est dire celle d'un Rédempteur, puis enfin la pierre Beth-el qui est la figure de ce rédempteur, c'étaient là trois idées d'une intimité trop étroite pour que nous ayons hésité à les offrir à l'esprit du lecteur sous le jour de leur liaison. Et comment se taire sur l'arbre, puisqu'il était en tant de lieux l'associé ou le remplaçant de la pierre !

En poursuivant le cours de notre pérégrination, il nous a paru constant que la plupart des colonies qui peuplèrent le monde, ou qui grossirent de leurs flots les populations antérieurement assises, prirent leur point

de départ aux lieux que la réputation des grands patriarches avait remplis de leur éclat. Avec ces colonies, marchaient les croyances. Or la Phénicie, tout en métamorphosant les noms, tout en identifiant deux noms que le temps rapprochait, la Phénicie donnait Abraham-Israël comme l'inventeur des Bétyles. C'était les attribuer à Israël ou Jacob qui, le premier, consacra de ses mains le Beth-el de Luza. Et, le consacrer, c'était y verser l'huile sainte : c'était le faire Christ ou Messie.

Il suffit presque, aujourd'hui, de promener les yeux sur ces Bétyles, sur ces arbres Dieux, sur ces pierres Dieux, façonnées, ointes, consacrées par le Sabéisme et par le Naturalisme, pour relier et réunir en corps les parties du monde les plus diverses. L'antique universalité de leur culte nous paraît être la preuve d'une même croyance originaire, et porter avec soi l'un des plus forts témoignages de l'unité de la race humaine. Nous laisserons donc nos regards errer dans l'espace et le parcourir à vol d'éclairs, afin d'y saisir les caractères de l'universalité de ce culte ; afin, si bon nous semble, de relier l'une à l'autre par les variétés qu'il affecte, les variétés des différentes familles humaines.

Cependant, notre attention ne saurait se fixer partout. Nous la porterons donc un instant, de préférence, chez les Gaulois et dans les régions que peupla la grande famille des Celto-Scythes. Là, sous nos yeux, les monuments druidiques offrent en foule d'intéressants témoignages de la corruption des traditions bibliques, et des modes d'adoration du Sabéisme oriental.

La pierre Dieu, la pierre pouvoir et oracle, la pierre temple et autel, y jalonnent le sol à chaque pas ; et, comme

devant la tente des patriarches, nous les voyons quelquefois encore s'unir au chêne et à la source. Le cercle que formèrent du faux métal de leur alliage les vraies croyances et les croyances erronées semble s'ouvrir et se fermer, semble commencer et finir à ces vieux Bothal, ainsi que les appela la langue celtique. Et, souvent, lorsqu'ils cessent d'être Dieux, c'est pour porter au front, comme dans notre Bretagne, la croix du Christ dont ils avaient été la figure avant de devenir la figure et la substance des Dieux. Car un temps arrive où ce signe de salut, arboré par des mains chrétiennes, a seul la vertu de préserver les pierres sacrées de la destruction que le pouvoir civil et le pouvoir religieux fulminaient d'un commun accord contre les Dieux que l'on adorait en elles, et que le christianisme avait vaincus.

Ici nous éprouvons le besoin de revenir en quelque sorte sur nos pas et de considérer, une seconde fois peut-être, la nature du rapport qui existe entre le sabéisme et le culte du Bétyle. Ce coup d'œil une fois jeté, nous envisageons ce signe étrange et importun sous une de ses apparences les plus antiques : celle qui le représente revêtu de la forme de l'œuf et, sous cette forme, étant la figure du monde. Car, aussitôt que le Dieu Bétyle, astre et Nature, se revêt de cette apparence du germe universel des choses, le serpent s'en empare et le marque de son image comme d'un sceau qui le lui consacre.

Or, ce mystique serpent est celui des traditions et du livre de la Bible, parfaitement reconnaissable aux traits saillants de ses caractères. C'est le mauvais serpent du jardin d'Eden, et c'est pourtant encore le

bon serpent du désert : celui que Moïse élève sur le bois pour guérir le peuple élu, souffrant du venin mortel des reptiles qui s'attaquent à sa chair.

Frappés de ce double caractère, qui distinguait également la personne de Jupiter en Dieu du bien et en Dieu du mal, en bon et en mauvais génie, nous nous étonnerons moins de voir, dans le Dieu serpent, le rival et l'antagoniste, l'allié et l'inséparable du Dieu cabire et Bétyle, Bel ou Baal, Osiris, Apollon ou Siva qui, chacun, sont une forme du Dieu suprême.

L'étroite intimité de cette alliance ne se manifestera guère par des signes moins éclatants à Delphes qu'à Babylone, au fond de l'Asie que dans notre Bretagne Armoricaine, et jusque dans les Empires barbares du Nouveau Monde.

Ainsi, dans leur disposition à la fois grossière et savante, les Beth-el ou les Both-al, dont nous nous entretenions tout à l'heure sur le sol des Gaules, forment le temple et *figurent* le Dieu suprême ou le Dieu soleil du Sabéisme. Et, dans ces circonstances, il n'est point rare de les voir retracer l'hiérogramme, c'est-à-dire *le dessin sacré* qui représente le Dieu serpent. C'est là le curieux et singulier spectacle que nous offre, dans le désert de Salisbury, le monument druidique de Stonehenge ; c'est là le phénomène que déroule, dans une des lugubres solitudes de la Bretagne, le Dracontium colossal de Carnac. Si nos yeux veulent s'ouvrir, rien de plus clair.

Nous visiterons ces temples et nous ne nous en éloignerons que pour porter nos pas vers d'autres structures, où se mélangent, se fondent et s'harmonient dans

un seul et même édifice, les caractères épars de tous les cultes que nous avons vus prendre pour symbole eux-mêmes l'arbre ou la pierre, et se lier de la plus évidente alliance aux traditions primitives des patriarches. Ici ce sera le temple de Krendi, posté sur le rocher de Malte; tout à côté ce seront les ruines étranges de la Gigantéja, que la petite île de Gozzo élève au-dessus d'une mer fatiguée jadis par les marines de tous les peuples.

Enfin, partout où nos regards auront interrogé le temps ou l'espace, des Dieux singuliers nous auront apparu : les plus bizarres, *les* moins *naturels et les* plus *universels* de tous les Dieux, ceux que figurèrent les arbres sacrés et les pierres brutes du Beth-el, ou les pierres à formes mystiques du Bétyle.

Et, puisqu'il était si peu naturel de reconnaître pour Dieux ces pierres qui, pourtant, recevaient en tous lieux les adorations de la race humaine, il fallait donc que, dans le principe, une tradition bien irrésistible dans son évidence eut enseigné à l'homme un rapport certain entre la pierre et la Divinité!

Enfin, dès que la pierre Bethel parcourt le monde, et sort du pays de la vérité pour entrer dans le royaume sans limite du mensonge, un fait éminemment remarquable excite et tient en éveil notre curiosité.

Ce fait, c'est celui de la puissance que l'homme s'arroge, lorsque les Dieux lui manquent, de faire des Dieux, de manier la Divinité, de l'enfermer à son gré dans la pierre. Mais pourrions-nous savoir par la vertu de quels procédés? — Oui, sans doute, car la grave antiquité nous le dit : C'était par la vertu de la magie.

Un esprit superficiel se croirait déshonoré à ne point rire de la magie. Eh bien! laissons rire qui aime à prendre les choses par le côté facile; mais constatons avec les plus sérieuses autorités que, dès le principe la magie, contemporaine des premiers faux Dieux, établissait un commerce entre l'orgueil des démons et l'orgueil humain (1). Les évocations devenaient son idiome; et, par les pratiques qu'elle adoptait, elle savait atteindre et séduire les peuples. Ici donc, et dans l'*art de faire des Dieux*, en quoi consistait le caractère sacramentel de ces pratiques?

Nous le voyons consister surtout en des *onctions* pareilles à celle qui, de la pierre Beth-el de Jacob, avaient fait, *littéralement*, sous la main du patriarche, un Christ ou un Messie.

Aussitôt donc qu'il est question des Dieux, aussitôt qu'un mouvement porte notre intelligence vers leur origine, c'est pour retrouver presque invariablement, mais au travers de variations sans nombre, la substance et l'idée des Beth-el; c'est pour voir se reproduire, par contrefaçon, les cérémonies qui présidaient à leur sacre; c'est pour rencontrer, dans un courant plus ou moins mélangé de fables et d'erreurs, le souvenir des traditions attachées par la bouche des patriarches à la pierre qui avait été le monument de la présence et de la parole de Dieu, c'est-à-dire de la révélation. Nulle part notre main ne peut remuer un bétyle sans apercevoir au-dessous une vérité biblique qu'il recouvre de sa substance;

(1) *Bible*. Exode, chap. VII, VIII; Champollion-Figeac, p. 102-103, Egypte. St-Augustin, *Cité de Dieu*, l. VIII, chap. XXIII, etc., etc., etc.

nulle part, en effet, la vérité n'a pu être ensevelie sans laisser son image empreinte sur son suaire.

Et son suaire était celui du Christ, qui, selon l'auguste disciple du docteur Juif Gamaliel, était la pierre : *petra autem erat Christus.*

CHAPITRE II.

Coup d'œil général. — La pierre Dieu.

L'antiquité connut, elle nomma des pierres devant lesquelles les siècles postérieurs apprirent qu'elle avait fléchi le genou, sans trop apprendre et, généralement, sans trop chercher à connaître la raison fondamentale de ses religieux hommages. L'antiquité adorait; et, le Dieu, c'était une pierre brute, sans autre parure que sa rugosité, sans autre forme que celle dont la nature l'avait douée. — Elle adorait; et, quoique le temps poursuivit son cours, la pierre à peine dégrossie con-

tinuait à n'être guère qu'un bloc informe. — Elle adorait; et, les années s'ajoutant à d'autres années, la pierre revêtait des configurations bizarres, telles que celle du cône, ou du cippe, ou de la gaîne.... Mais déjà nous disons beaucoup trop; nous descendons avec excès de rapidité l'échelle des siècles, et nous avons oublié de mentionner des cailloux étranges, noirs, sphéroïdes ou oblongs, dont l'apparence rappelait celle de l'œuf....

Les uns tombaient du ciel, tels les aérolithes ou les bolides; d'autres avaient roulé dans l'eau du fleuve ou grondé avec le flot du torrent. Mais, le plus souvent, l'art s'était permis de les imiter; et, imprimant sa touche à leur surface, il les avait marqués de caractères mystiques et de figures, telle, par exemple, que celle du serpent! (*Caillou de Michaut*, *Bibliothèque royale*. Paris, etc.) Tantôt ces cailloux entraient solennellement dans les temples pour y recevoir le culte d'un sacerdoce et les adorations de la foule; et tantôt on les observait attachés sur les personnes, suspendus en guise d'amulettes ou de talismans. Ceux qui s'en décorèrent crurent d'abord se donner la sauvegarde puissante d'un Dieu; beaucoup plus tard, on n'espéra plus recevoir, en les portant, que les conseils ou la faible tutelle d'un génie protecteur. Car toute chose atteint sa période de décadence en ce monde; et *les Dieux*, eux-mêmes, furent soumis à cette loi. La vérité seule y échappe; le temps, qui réduit en poussière toutes les grandeurs, ne travaille que pour elle et à son profit, parce qu'elle est une manifestation de *l'Immuable*.

Ces pierres étranges, l'antiquité les nomma Dieu-maison-de-Dieu; pierres animées, pierres vivantes, pierres célestes ou tombées des cieux, (*Beth-el diopètes*) et probablement aussi pierres de foudre. Elles recevaient leur caractère essentiel des onctions de l'huile sainte et, quelquefois, du sang des victimes que la main du prêtre versait sur elles. Et c'est là le lien le plus général qui attache l'une à l'autre ces pierres, aux yeux qui ne se laissent point égarer par les diversités extérieures de leurs formes et de leur culte. Leur nom primitif fut celui de Beth-el; le plus répandu fut celui de Bétyle, et l'appellation de Both-al servit dans quelques régions Celtiques à nous conserver jusqu'au titre grammatical de leur origine.

Les personnes qui admettent l'existence de la révélation, — parce que leur intelligence s'est fortement éclairée au jour de l'étude et de la réflexion; — celles, par conséquent, qui croient à la vérité des Écritures saintes, pensent que la première destination de ces pierres fut de s'élever comme les monuments de la manifestation sensible de Dieu à l'homme, et d'en perpétuer le souvenir.

Il paraît être de toute évidence que, fort peu de temps après l'époque où la Bible mentionne les premières apparitions de Dieu aux patriarches, le Sabéisme, c'est-à-dire le genre d'idolâtrie qui consiste dans l'adoration des astres, s'empara de ces pierres pour les lier à son culte, et voici pourquoi :

Les voisins des patriarches, qui professaient le Sabéisme, s'étaient imaginé, faute d'approfondir les croyances patriarcales, que Dieu résidait dans la pierre

Beth-el. Il y avait donc, dans leur opinion, des Dieux revêtus de la forme de la pierre.

A côté de cette croyance qui se propageait, l'observation fesait connaître aux contemplateurs assidus du cours des astres, c'est-à-dire à ceux qui, déjà, s'étaient proclamés les adorateurs des corps célestes, un phénomène dont personne aujourd'hui n'ignore l'existence. C'est que des pierres qui s'embrasent dans les hautes régions de l'air, — et qui proviennent, nous ne savons de quelle origine (1), — tombent sur notre planète en affectant dans leur chute la forme d'étoiles filantes. Ce sont là les pierres que la science appelle de nos jours les aérolithes ou les Bolides.

Or, puisqu'il y avait *des pierres-Dieu*, et puisque les étoiles, *qui étaient reconnues pour Divinités*, tombaient de la voûte des cieux et laissaient *des pierres* à la place où elles avaient frappé le sol en s'éteignant, il devenait incontestable, pour les Sabéistes, que les dieux étaient des astres descendus d'en haut sous la substance de la pierre, afin de se placer à la portée des mortels.

Mais, à côté du Sabéisme, la religion du Naturalisme venait d'éclore. L'œuf et les organes de la génération étaient les emblèmes qu'elle s'était attribués, et cela bien naturellement ; car, si tout être qui vit ne sort point sensiblement de là, d'où sort-il ?

Cette religion, dont la conséquence prochaine et

(1) Ici les savants se combattent : Lire la *Cosmogonie de Moïse*, et *De la Création de la Terre*, par M. Marcel de Serres, — excellents ouvrages, chez Lagny frères, Paris.

rigoureuse était le panthéisme (1), eut cependant l'inconséquence d'adopter des Dieux particuliers, quoique le Sabéisme, aussi, lui prêtât fréquemment les siens. Mais ce fut, de la part du Naturalisme, à la condition d'y apposer l'empreinte de son cachet. Sous la loi de cet accord fraternel, la pierre Beth-el, ou le Bétyle aérolithe, revêtit donc la forme symbolique de l'œuf, puis encore la figure plus ou moins adoucie du Phallus, ou du Lingam, c'est-à-dire de l'organe mâle générateur. Quelquefois cette empreinte était celle du Ctéïs, ou du Mullos, équivalent à celle du Yoni, qui est l'organe générateur femelle. Enfin, et assez souvent encore, le Phallus et le Ctéïs s'associèrent dans ces figures obscènes, que l'Asie continue d'adorer de nos jours sous le nom du Dieu Yoni-Lingam! Car, il faut le dire avant de le développer, voilà presque les premiers Dieux que façonna la main de l'homme; et le culte de ces Dieux se conforma rapidement aux idées que provoquait leur lubrique image.

Un peu plus tard, l'art intervint; et, tantôt il déguisa l'obscène idée sous la mysticité de certaines figures conventionnelles; tantôt il sut la mitiger en la perdant, avec plus ou moins de convenance, dans l'ensemble de la forme humaine. Alors le Beth-el-Phallus s'allongea, devint cône, cippe, colonnette, obélisque; ou plutôt il se fit gaîne et prit une tête; puis des pieds sortirent de sa base! Les organes générateurs reparurent, il est vrai, avec une énergique affectation au milieu de cette

(1) Doctrine qui se résume à peu près dans ces mots : Dieu est tout ce qui est; tout ce qui est, fait partie de Dieu, en sort, en *émane*, y rentre.

pierre ; mais ils amoindrirent enfin leur importance, souvent brutale encore, en se bornant à tenir leur place dans l'ordre des membres humains. On les vit donc reproduire les deux sexes en un, dans le symbole de la Divinité hermaphrodite, ou ne s'offrir que tour à tour pour en représenter un seul.

En un mot, les Dieux redevinrent statues comme dans le principe de l'adoration des simulacres; car les premiers objets du culte idolâtre avaient été les images d'hommes célèbres reproduites et consacrées par leurs familles ou par leurs sujets. Il convient d'ajouter que les premiers adorateurs qui se prosternèrent devant les images de ces hommes sur la terre, paraissent les avoir identifiés dans le firmament avec les astres, de telle sorte que les premiers de tous les idolâtres auraient appartenu à la religion du Sabéisme (1).

Ce cercle parcouru à vol d'éclair, voilà, nous dira-t-on peut-être, bien peu de lignes et beaucoup de choses; mais beaucoup de choses très-hasardées. Nous comprenons qu'il ne suffit point de les avancer ou de les exposer isolément et dans leur ingrate sécheresse. Il faut que, procédant avec le lecteur dans les voies ardues et ténébreuses où nous l'engageons, nous appelions à notre aide toute sa complaisante attention. Tenant le flambeau de l'histoire, et maniant à propos le levier du raisonnement, nous marcherons l'un et l'autre de concert, et nous avancerons en vigilants explorateurs. Apprenant, sur un sol presque vierge et inhospitalier, à nous faire arme de tout bois, nous

(1) C'est ce que nous verrons plus bas.

fortifierons, chemin fesant, l'une par l'autre, les *conjectures*, les *probabilités* et les *preuves incontestables* au milieu desquelles les difficultés du parcours nous forceront à prendre position. Sans doute, que, tout à coup, le moment viendra où, frappée par la baguette magique de la vérité, la pierre, semblable à celle de Moïse dans le désert, laissera s'échapper pour nous, sous les rayons de la lumière, les sources abondantes d'une eau vive.

Cependant, notre but étant de poursuivre, *à la faveur de l'occasion*, un certain nombre de vérités que nous nous attendons à rencontrer sur la ligne tracée par notre route, permettons-nous, au sujet de la multiplicité des religions, une remarque dont le souvenir devra souvent tenir nos yeux ouverts et attentifs. C'est qu'en portant son attention sur la foi, sur le culte des différents peuples, l'esprit investigateur saisit et démêle l'origine de leur sang.

Le monde idolâtre offre, en effet, à notre examen, des croyances qui sont ou simplement collatérales les unes des autres, ou d'une filiation manifeste. Ces croyances progressent ou s'avancent dans les régions qu'elles envahissent, soit avec des peuples issus d'un commun patriarche, soit avec des peuples engendrés les uns des autres. Enlacées qu'elles sont aux plus antiques annales de ces nations, elles accusent donc une source identique à celle des hommes qui les propagent, ce qui est dire, évidemment, une même patrie originaire.

Comparer, suivre les déviations de ces croyances *en remontant leur cours*, et passer de leurs embranchements divers à leur artère principale, c'est remonter de la diversité vers l'unité; c'est fortifier en soi, à chaque

pas, la conviction de l'existence d'une foi primitive et unique. Ces paroles équivalent à dire que *la généalogie des croyances* devient celle des peuples, qui leur ont donné pour véhicule leur propre courant, et qui, par conséquent, aboutissent comme ces croyances à une source commune.

Mais aussi, à mesure que la vérité se corrompait et subissait les envahissements de l'erreur, des nations séparées depuis longtemps d'une même souche mêlaient leurs croyances dégénérées en mêlant leur sang, par le fait de colonisations qui les constituaient en état de voisinage, ou par suite d'invasions qui confondaient le victorieux et le vaincu. De là des composés nouveaux et une confusion étrange; de là les difficultés des recherches et les efforts nécessaires du discernement, mais non pas l'insolubilité du problème.

Et ne nous imaginons point qu'il soit indifférent d'admettre que la généalogie des croyances démontre, en même temps que leur unité d'origine, celle des nations de la terre. Car, si cette vérité vient à briller, nous voyons l'invention de la multiplicité des races humaines s'évaporer comme un brouillard qui n'attendait, pour cesser d'être, que la chaleur et la lumière du jour. Ce n'est plus même une vision décevante; c'est une apparition bizarre dont l'œil suit les caprices sans s'y tromper, au milieu des régions et des labyrinthes de la science. Quiconque, joignant la rectitude du cœur à celle de l'esprit, multipliera les recherches sur ce point, verra se multiplier à chaque pas les clartés de cette évidence.

Mais, sans nous aventurer d'abord, avec une témé-

rité sans frein, dans l'immense carrière où se développe l'investigateur lorsqu'il poursuit au travers des histoires de tous les peuples l'histoire unique de l'idolâtrie, nous nous attacherons surtout à la saisir dans un de ses modes primitifs, sinon dans le premier de tous ses modes. Nous voulons dire dans la pierre et dans l'arbre-monument, dans le Beth-el, dans le Bétyle et dans les bizarres transformations de ces symboles, ou leur équivalent.

CHAPITRE III.

Idée des Juifs sur ces pierres.

Lorsque nos yeux se tournent vers les premiers symboles du culte le plus universel du monde entier, c'est par le peuple Juif que les plus anciens monuments de l'histoire nous sollicitent à commencer nos recherches; et, ce premier symbole, c'est la pierre. Expliquons-nous à ce sujet.

La religion des Juifs, — ainsi que toute religion imaginable, ou toute loi dont le lien attache le ciel à la terre, — prend sa base sur le fait de la révélation. Leurs écritures

sacrées en main et leurs traditions en bouche, les Juifs nous apprenaient donc jadis, et nous apprennent encore aujourd'hui, que Dieu apparut aux patriarches et qu'il leur parla. Or, disaient-ils, dans le petit nombre de lieux où Dieu voulut bien se manifester à ces hommes dociles et droits, ils élevèrent des monuments, des autels. Et ces autels étaient, selon les ordres mêmes de Dieu, tantôt une réunion de pierres brutes, et tantôt une seule.

Tels furent les premiers monuments du monde religieux. Généralement on les nomma Beth-el, et tout à l'heure nous saurons pourquoi.

Mais, en réitérant ses apparitions, en s'abstenant de rompre prématurément la fréquence de son commerce avec l'homme, le but principal de la Divinité était de soutenir le courage et la foi de la race humaine par le renouvellement de la plus splendide des promesses : celle du Rédempteur.

En effet, à peine le mal avait-il fait son entrée dans le monde que la voix du ciel s'était fait entendre; car, tout aussitôt, la miséricorde de Dieu, s'enlaçant à sa justice, l'avait pénétrée. Alors, comme si la mort eut épouvanté jusqu'au Créateur, il ne l'avait décrétée qu'en annonçant le Messie, le Médiateur, le Verbe, celui par qui tout a été fait; celui qui est la voie, la vérité et la vie; l'ennemi donc et le vainqueur de la mort, ou le salut de l'homme.

Et, lors de cette promesse auguste, Dieu avait déclaré que le Rédempteur naîtrait de la femme. C'était dire qu'il se revêtirait de toutes les fragilités de la chair. Le Christ devait être homme par une de ses deux natures.

Heureuse et glorieuse, se répétait-on dans Israël, la famille qui le verra sortir de son sein! De là, plus tard, l'ignominie de la stérilité chez les femmes du peuple élu!

Cependant, Dieu avait fulminé sa malédiction contre la famille du premier homme qui avait insulté dans la personne de son père la paternité, image et type du pouvoir social!

Cette malédiction ayant naturellement exclu l'un des rameaux de Noé du privilége de voir sortir de sa séve le Sauveur du monde, une blessure profonde avait frappé au cœur le maudit et sa postérité. Atteinte cruelle à l'orgueil et à la considération des fils de Cham, et, surtout des fils de Chanaan, en ces âges de foi primitive.

Les vestiges de l'histoire et de la tradition nous induisent à penser que, dès lors, Cham, Chanaan et leurs fils, s'évertuèrent à effacer de l'esprit des hommes le souvenir de cette mortifiante sentence. Et, pour y réussir, il fallait altérer le sens de la révélation; il fallait tromper le monde, au sujet même de ces apparitions de Dieu qui se faisait entendre à l'homme, et qui lui ordonnait d'élever, comme monument de la manifestation divine, la pierre *Beth-el*.

La supercherie, qui était le conseil des passions, semblait devoir être d'une efficacité certaine pour réhabiliter les déchus dans l'opinion des hommes, et pour rendre toutes les familles égales devant la promesse du Rédempteur. C'est ainsi que le Christ, à peine annoncé, justifiait les Écritures en devenant pour les hommes de mauvaise volonté une occasion de chute. Mais, la malignité, la ruse humaine n'a lutté contre les prophéties

que pour en faciliter l'accomplissement et en accroître la splendeur (1).

Les fils de Chanaan eurent donc à trouver, entre leur projet et son exécution, leur médiateur ou moyen ; car c'est là le sens du mot : et ce moyen, si facile à la langue humaine, ce fut le mensonge.

Le médiateur, ou le moyen de la mort, commença donc bientôt à cheminer, au jour le jour, à côté du médiateur ou du moyen de la vie. Chacun d'eux reçut le même emblème, et ce fut la pierre Beth-el. Le symbole du Verbe du mensonge se dressa donc à côté du symbole du Verbe de la vérité ; l'un et l'autre ayant *pour point d'appui* la croyance *universelle* à la révélation.

Les fondateurs de l'idolâtrie, ces ancêtres des faux prophètes, ayant trouvé leur rôle tout indiqué sur ce terrain, étayèrent sur la vérité de la révélation leur échafaudage. Eux aussi prirent le parti d'avoir commerce avec le ciel, et de l'entretenir à toute force. Sinon, quelle eut été leur influence et leur valeur aux yeux des hommes ! Dieu leur apparut donc aussi ; nous voulons dire qu'ils l'affirmèrent. La vérité des apparitions de Dieu aux patriarches, manifestée avec un trop vif éclat en quelques lieux pour donner prise au doute, se trouvait là, comme à point nommé, pour accréditer la possibilité de leur assertion.

(1) Porphyre, implacable adversaire des chrétiens, dit, des prophéties, qu'elles sont si claires que, semblables à l'histoire, elles ne peuvent avoir été écrites qu'après l'accomplissement des faits. Mais les Juifs, ces autres ennemis implacables du christianisme, attestaient à Porphyre, comme ils l'attestent encore aujourd'hui, l'énorme antériorité de leurs prophéties aux faits qui sont venus, à point nommé, justifier les prophètes.

Le ciel leur faisait entendre sa voix. A la suite de ces premières faveurs, reçues d'en haut, quelques jours s'écoulaient à peine que Dieu leur apparaissait encore. A les croire, il les eut fatigués de ses visites. Et comme, à côté d'un fourbe, l'humaine imbécillité rassemble toujours un troupeau de dupes, l'autorité de la parole de ces imposteurs ne tarda pas à faire preuve. Ce fut alors, pour conserver le souvenir de ces faveurs célestes multipliées que, par des mains impies, la terre se couvrit de pierres-monuments semblables à celles qu'avaient élevées les patriarches, et que, déjà, nous avons nommées Beth-el, c'est-à-dire maison-de-Dieu. Mais observons que ces dernières, consacrées à l'imposture, firent plus tard changer ce nom, chez Israël, en celui de Beth-aven qui signifie maison du mensonge.

Voilà, dans sa simplicité, l'un des principaux artifices par où ces faussaires de la religion se concilièrent la vénération d'une foule aveugle. Ils perçurent chaque jour un nouveau tribut d'influence sur la crédulité superstitieuse et sur les passions, soigneux qu'ils étaient de les aduler par ces fausses voix du ciel si dociles à leurs caprices.

Que ces pierres aient été considérées comme le *siége de la Divinité*, qu'elles aient été sinon la première, au moins l'une des plus anciennes occasions de l'idolâtrie, de ce crime qui, pour prendre position dans l'esprit, doit passer par le cœur, c'est ce que démontre, entre mille objets, la peinture de la plupart des monceaux de témoignage (1).

(1) Gall-Hed ou Galaad, Genèse, xxxi, 46-47-48, et note page 269,

Ainsi Laban s'apprête à jurer alliance avec Jacob qu'il poursuivait. *Jacob prend une pierre, il en dresse un monument*, puis il dit à ses frères : Apportez des pierres. Et en ayant ramassé plusieurs ensemble, ils en font un lieu élevé. Laban de s'écrier alors : Ce lieu sera témoin entre vous et moi... Ce lieu élevé et cette pierre nous serviront de témoins... Que le Dieu d'Abraham et le Dieu de Nachor, que le Dieu de leurs pères soit notre juge (1) !

vol. 2e, Bible de Vence D. Paris 1829. — Le culte pur des Beth-El, qui procédait d'une grande foi, et qui en était un témoignage public, donna occasion, dans la suite, à l'une des plus anciennes idolâtries, quoiqu'il fut la preuve que la vérité avait précédé l'erreur, et qu'on ne s'en était éloigné que par degrés. — Bible vengée, du Clot, — Paris, vol. 2e, page 247.

(1) Voir encore les pierres de secours. — Rois, Liv. Ier, IV, 1 ; VI, 18-19 ; VII, 12. *Lapidem adjurorii.* — L'une de ces pierres s'appelle Ab-El : *Usque ad Abel magnum.* — Rois, liv. Ier, VI, 18. C'est la grande pierre du soleil, ou Ab-El, Ab-Elios etc., pierre cabire, établissant la relation entre le Beth-El hébreu, le Both-Al celtique ou druïdique, et les pierres bétylisées : ce que l'on comprendra plus loin. C'est aux endroits où sont ces pierres que Samuel affecte de rendre la justice au peuple ; elles sont donc le type des pierres Irlandaises, Écossaises, etc., ou Phénico-celtiques, que nous retrouvons sous l'empire du druïdisme, et dont il sera question *surtout* dans la division du chapitre intitulé ; Généralité des Beth-El, pays Celtiques.

Quant aux Thérapims, ils paraissent avoir été ces premières statues élevées à la mémoire des membres de la famille, et qui devinrent si belles dans la suite des temps, ainsi que le rapporte l'auteur du livre de la Sagesse, inspiré de l'esprit saint qui communique à la fois la vue de l'avenir et du passé. (Sagesse, XIV, 15 à 22.)

L'amour et les regrets exagérés des parents, divinisèrent ces statues, tandis que le Sabéisme plaça tout aussitôt dans les astres, avec lesquels il les identifia, ceux dont elles étaient les simulacres.

Les Thérapims sont les idoles de Laban. Le mot Thérapim vient de Taraph, qui, en syrien, en arabe, en thalmudique, signifie *sanare, curare rem domesticam*, d'où θεραπεύω. Les Égyptiens tenaient de Phénicie, et les Phéniciens de la Chaldée, leurs petites Sérapis ou

Or, un orientaliste de la lignée d'Israël nous enseigne que Laban regarde *ce monument* comme un point d'*où les Dieux, toujours présents et attentifs*, puissent regarder l'infracteur de ce traité et le punir. Le cas que

thérapims, ainsi que le reste de leurs Dieux qui étaient Abarites, ou venus par Abaris qui est Péluse, c'est-à-dire qui leur venaient du dehors (Voir Fourmont, réflexions critiques, vol. Ier, pages 45, 47, et 56). On voit donc, en remontant très-haut, que les Thérapims étaient une espèce de Lares ou de Pénates ; ces Divinités, qui furent plus tard les grands Dieux du Latium : Magni Dei, θεοὶ μεγάλοι ou δυνατοὶ, termes qui sont l'une des significations les plus générales du mot cabire, par lequel on désigna les grands Dieux à l'époque où ils furent devenus Beth-El-Bétyles (Voir Jacobi, Thalès Bernard, page 385).

La plupart de ces images sont donc des images d'ancêtres à la Chinoise, ou d'enfants morts, chéris et apothéosés. Elles conservent l'apparence antique de petites statues, comme d'enfants morts au maillot. Les anciens Égyptiens les appelaient apes, sérapes, et, dans la suite, le nom de Canope fut un de ceux qui les désignèrent. Or, les Dieux Canopes furent, ainsi que nous l'exprimons plus loin, l'une des formes du Beth-el-Bétyle, objet d'adoration postérieur aux Thérapims, puisqu'il ne date que de Jacob, ainsi que nous le pensons et que nous l'exprimons en cet écrit.

Voici, plus tard, et lorsque l'idolâtrie progressa, de quelle sorte se fesait un Théraph.

On prenait l'aîné d'une famille, et, après lui avoir coupé la tête, on la salait et on l'embaumait à grand renfort d'aromates. On faisait ensuite des sacrifices à la momie comme à un Dieu. Mais, pour en obtenir des réponses, il fallait écrire les questions sur une petite lame d'or, qui se plaçait sur la langue desséchée du cadavre. C'est de là que la supercherie trouvait moyen de faire sortir les oracles (T. Ier, page 370, voir Fourmont, réflexions critiques). Kircher prétend que les Thérapims peuvent être aussi anciens que Cham.

Or, la plupart des auteurs regardent Cham comme le conservateur des opinions idolâtriques, que l'on suppose avoir été celles des Caïnites ; car on ne pense point que les enfants de Caïn aient été longtemps sans abandonner Dieu. Un grand nombre d'auteurs Juifs, mahométans et chrétiens, croient que ce fut par Cham, que la magie fut introduite ou remise en honneur dans le monde, après le déluge. (*Voir* Fourmont, page 229, T. Ier.) Nous ne livrons la plupart de ces assertions, ou de ces opinions, qu'à titre de curiosités ; quelques-unes ont un rapport assez direct et intime avec notre sujet.

Laban fait de ses idoles, cachées sous la litière des chameaux par Rachel effrayée de la poursuite de son père, prouve d'ailleurs le sens tout matériel et grossier de ses paroles (1).

Mais un tel exemple, envisagé dans son isolement et séparé par trop de siècles du sens que lui donnaient ces mœurs primitives, ne saurait être concluant. Un peu plus tard, nous pourrons rassasier de preuves ceux qui voudraient aller jusqu'à la satiété.

Quant aux patriarches du peuple élu, il est vrai que bientôt il ne fut plus *directement* question de leurs personnes dans le monde idolâtre ; la Divinité se révélait à eux si rarement ! D'ailleurs, ces adorateurs sincères et droits ne savaient point faire mentir la pierre.

Rapide et vaste fut, après tout, la transformation de l'idée primitive attachée aux monuments de cette sorte. Ces pierres ne furent d'abord que les témoins d'un fait historique, annonçant et commémorant la visite de Dieu (*monumenta*, *monimenta.*) Puis l'imagination, cette cruelle et capricieuse ennemie de la sagesse, voulut que Dieu lui-même y résidât ; car, la pierre le représentait aux lieux où l'œil l'avait vu, et le nom de Beth-el qu'elle y portait, signifiait qu'elle était sa demeure. Évidemment donc Dieu était en elles ; et ce fut là le point de départ de la croyance. Enfin, l'homme dont la conscience commençait à trouver si commode de tenir à ses ordres la Divinité, lui imposa ces pierres comme un séjour obligatoire, *temple-prison* ou sanctuaire. Si c'était suivre, ce n'était pas moins forcer le langage

(1) Lire les *Lettres d'un rabbin converti* ; Drach, tom. 2e, etc.

mystique des patriarches qui les avaient nommées Maisons-de-Dieu, ou Beth-el. Mais l'idolâtrie étant matérialiste, ce devait être le propre des idolâtres de ne pouvoir attacher à ce mot qu'un sens aussi faux que matériel.

Avec le temps, et sans qu'on y pensât pour ainsi dire, la chose devint pour eux le type, et le nom la racine de ces Bétyles si fameux chez les anciens : c'est-à-dire de ces pierres-Dieux qui se détachaient et se précipitaient des voûtes du ciel pour visiter la demeure des mortels (1).

Mais quelle est la date certaine des pierres Beth-el, dont la plus célèbre est celle de Jacob? Nous croyons que ce fut la date même de la vie de ce patriarche. Cependant, nous verrions avec indifférence que ces monuments fussent antérieurs à l'époque d'Abraham, et aucun changement ne s'opérerait dans notre point de vue, si Dieu, avant de se révéler au petit-fils de ce patriarche, s'était manifesté à tout autre homme et lui eut ordonné d'élever ces témoins de sa présence sensible. En tous cas, l'adoration de la pierre ne commença que postérieurement à l'existence des patriarches. Car de

(1) Sanchoniaton parle de ces *Béthilles*, qui étaient déjà sacrés de son temps ; mais ni cet écrivain, ni aucun autre ne nous apprennent la signification de ce nom, non plus que la raison pour laquelle il fut donné aux pierres sacrées, Moïse, seul, nous donne sa véritable étymologie. *Béthille*, vient de Beth-El, qui signifie maison de Dieu, lieu où le Seigneur est véritablement présent. — Bible vengée, du Clot, vol. 2e, pages 246-247. – Cette étymologie, contestée par Fourmont (Réflexions crit. sur l'histoire des peuples), est adoptée à la presque unanimité par les critiques qui, à un titre quelconque, se sont occupés des Bétyles. Chaque jour l'évidence m'en semble plus parfaite.

leur temps, Dieu aimait la pierre de Jacob et la Matzéba, qui était l'une des formes de ces pierres. Depuis, au contraire, il la détesta, parce que les Chananéens en avaient fait un culte idolâtrique : le culte qui fit donner en Israël, à la pierre maison-de-Dieu, le nom de Beth-aven, ou de maison-du-mensonge (1).

Une version, une découverte qui reculerait l'antiquité des Beth-el, ajouterait donc à la majesté de ces monuments sans rien changer au sens qui s'attache à leur histoire. Rejetterait-elle d'ailleurs, au delà de Jacob, le caractère tout mystique dont nous verrons la main de ce patriarche revêtir ces pierres en versant sur elles l'onction qui les transformait en un nouveau symbole ? Rien n'autorise à le soupçonner.

En définitive, les Beth-el, quelle que soit la date de leur origine, furent, aux yeux du peuple Juif, des témoins de la révélation. Ils furent, ailleurs, les premiers temples, les premières maisons-de-Dieu, et *maisons-Dieu*, connues des idolâtres. Et peut-être en trouvons-nous une forte réminiscence dans les *Naoi* monolithes,

(1) Voir : Mémoires de l'Académie, Inscriptions et Belles-Lettres. Falconnet, vol. VI, page 524. — De Lapidibus, page 8, et sur la Matzéba, Harmonie entre l'Église et la synagogue, vol. 2ᵉ, page 242... Id. plus bas dans le cours de cet écrit. Peu nous importerait, on le voit, l'anachronisme très-probable et fort insignifiant de Sanchoniaton, rapporté par Eusèbe, præpar. évangel. Liv. I. x. D'après ce premier auteur, Ouranos, qui serait le même que Tharé, et par conséquent le père d'Abraham (identifié à son tour avec le Cronos des Phéniciens), aurait inventé les Beth-El. Il est vrai qu'Abraham est également pris par Sanchoniaton, pour Jacob, son petit-fils, car il est appelé Israël. — Voir aussi : de Lapidibus, Gottlob, pages 4 à 9; et lire, mais avec circonspection, sur Tharé et Abraham, les réflexions critiques sur l'histoire des peuples par Fourmont.

c'est-à-dire dans les sanctuaires-temples d'une seule pierre, et quelquefois entièrement pleine, dont les musées égyptiens sont remplis. Les Beth-el abondèrent dans la Chaldée, et bien au delà dans toutes les régions de l'Asie; ils furent communs en Égypte, en Afrique, en Grèce, et dans l'Europe parcourue jusque dans les parties les plus reculées et les plus sauvages (1). Nous les rencontrerons, tout à l'heure, sous la main sacrée des druides, chez les diverses nations de ces races Gauloises ou Celto-Scythes, dont l'antiquité ne le cède à celle d'aucun peuple de la terre (2).

Le nouveau monde, au sud et au nord, nous a conservé de précieux monuments de ce premier culte; et le bon sens nous dit que le globe entier dut s'en couvrir, si l'on accorde que le culte des colonies émigrantes ne put différer essentiellement, dans le principe, du culte de la mère patrie.

Mais la pureté des traditions religieuses s'était rapidement corrompue. La raison se courbant sous l'empire des sens, jusque chez les nations les plus savantes et les plus sensées de l'antiquité, avait vu pâlir

(1) Outre les faits, nous raisonnons, quant à l'Égypte, d'après Creuzer, souvent cité dans cet écrit; d'après Fourmont, en nous défiant de ses écarts; d'après Munck, dissertant dans la bible du directeur de l'école israélite de Paris, Cahen, voir t. 4, page 15; et d'après tant d'autres qui font dériver de l'Asie l'éducation religieuse de l'Égypte. D'ailleurs, les Cabires sont Bétyles (voir notre chap- Cabires); ils sont Dieux en Égypte; et Pictet les appelle le centre générateur des croyances les plus antiques. Ce fait nous est encore un point d'appui. Voir le culte des Cabires chez les anciens Irlandais, Genève, 1824, page 153, Pictet.

(2) Sur cette antiquité, Don Martin, Don Brésillac; Achaintre père, 1834, Pinkerton, etc.

une à une toutes ses lumières. Elle trébuchait à chaque pas dans ses voies ténébreuses, et tombait des plus lourdes chutes. L'homme, ayant perdu de vue son auteur, se croyait presque religieux en laissant son imagination sensuelle ramasser ses Dieux dans la poussière et les façonner à sa guise. De là, toutes les dégradations du Beth-el !

L'esprit humain éprouve, en effet, un impérieux besoin de mouvement et une tendance invincible vers le progrès. Le bien l'élève au bien ; mais le mal le précipite vers le mal. Lors donc que les premiers faux pas l'engagent dans de fausses voies, s'il ne s'en retire tout aussitôt, chacun de ses mouvements l'entraîne vers une déviation nouvelle. Dès lors nous le voyons condamné, par la vertu de sa nature, à ne ressentir que malaise et agitation dans l'erreur, parce que l'erreur l'écarte des voies de la perfection. Il semble donc que Dieu ait voulu placer le remède jusque dans la plaie, et le conduire à la guérison par les déboires ou la douleur que le mal excite. Ici les nations s'opiniâtrent et se débattent dans leur aveuglement. Le peuple élu leur crie, vainement, que le Beth-el est le signe de la révélation, et qu'il n'est rien de plus ; qu'il marque simplement la place où Dieu s'est fait voir à l'homme ; que l'huile sainte qui le consacre n'en a jamais pu faire qu'une figure, un symbole. Elles restent sourdes comme la pierre elle-même, dont elles font progressivement le temple, puis le vêtement de la Divinité, puis la Divinité toute vivante. Car nous verrons que le contenant fut bientôt pour elles le contenu. L'homme aidant, Dieu devenait si petit !

CHAPITRE-NOTE.

Courtes réflexions épisodiques, que le lecteur peut franchir.

Lorsque nos réflexions se portent sur les pages qui précédent, et sur celles qui doivent suivre, nous nous disons que plus d'une personne nous adresserait de justes reproches, si nous laissions dans un complet abandon certaines idées inhérentes à notre sujet, et fort propres à en relever l'importance historique et religieuse. Avant de rentrer dans le domaine des faits, nous jugeons donc devoir énoncer, d'un trait de plume, une observation qui s'emparera de plus d'un esprit :

C'est que les premiers symboles, c'est que les emblèmes les plus généraux du culte primitif, c'est que les Beth-el, en première ligne, furent un souvenir et une expression du vrai Dieu. C'est qu'ils fu-

rent, dans l'opinion humaine, les témoins de la présence d'un Dieu qui s'occupait de l'homme, c'est-à-dire qui continuait de produire ou de maintenir, ostensiblement, entre la créature intelligente et son créateur, les rapports constitutifs de l'ordre, ou les liens de la religion véritable.

C'est que, sans l'existence de cette religion, notre jugement ne se prête point à concevoir la naissance de religions fausses. Car le faux, à ce point de vue, n'est qu'une altération, une transformation du vrai ; on ne falsifie que ce qui est vrai ; on ne mélange que ce qui est pur.

Qu'y aurait-il d'ailleurs de plus répugnant à notre nature, que l'idée d'inventer les freins d'une religion, et de nous en meurtrir de gaité de cœur ?

Notre nature, poussée par tous les affluents de sa séve à la recherche du bonheur, dont elle nourrit en elle-même la passion, eut-elle imaginé de son propre mouvement des préceptes blessants pour ses goûts, contraires à sa fougue, et si souvent douloureux pour la chair et pour l'esprit, quoique si sages pourtant !

Mais la crainte, dira-t-on, a fait les Dieux, et par conséquent les religions.

Oh ! la crainte n'a pu enfanter les Dieux que dans les consciences où elle régnait ; elle n'a pu règner que dans celles qu'agitait le remords ; et le remords suppose *la loi*, qui n'a pu exister sans *le législateur*. Oui, le remords suppose la loi connue et violée ! violation qui s'est répétée sous mille formes, et dont l'idolâtrie fut une des plus grandioses.

Oh ! la crainte enfanter les Dieux ! la crainte qui n'est que faiblesse ! Mais autant vaudrait dire alors que Dieu naquit de l'humaine imbécillité ; comme si l'imbécillité, comme si la faiblesse suprême pouvait concevoir et mettre au jour la plus forte et la plus sublime des idées !

Cependant cette question étant toute religieuse, nous ne la traiterons point, quoiqu'elle soit limitrophe de notre terrain. Mais si peu que notre esprit y pose, et sans qu'il s'y arrête assez pour se donner le temps de plier ses ailes, un seul regard, jeté de cette hauteur, nous découvre de quelle sorte les penchants et les passions durent irriter notre nature contre des lois qu'elle n'avait point faites, et la pousser à la révolte.

C'est presque dire que, dans des siècles où mille causes favorisaient l'ignorance, l'idolâtrie devait être un des plus violents entraînements de notre âme, lorsque notre âme, conservant ses instincts religieux, se rendait aux appats de la corruption. Poussée à changer la loi religieuse qui la blessait, elle devait céder fatalement à la nécessité de changer de législateur !

Mais l'idolâtrie a-t-elle son histoire? Nous ne le croyons pas. Rien de complet en ce genre ! Un jour on l'écrira sans doute ; car le vent des siècles qui passent, semble enfin soulever la poussière qui s'était accumulée sur ses éléments. Ce que nous savons c'est que, si nous nous prêtons à l'étudier sérieusement dans les monuments étranges et mystiques dont elle a semé, dont elle a écrasé la terre, notre curiosité découvre mille sources abondantes et inconnues ; c'est que, de chaque point où elles jaillissent, nous voyons naître et courir sur des lignes parallèles à celles de l'erreur, l'histoire des vérités religieuses. Pour le moment, nous citerons comme exemple le langage révélateur qui parle à nos yeux attentifs, et qui semble s'échapper de la substance des pierres que la main des premiers hommes a dressées ; pierres vraiment monumentales, et dont la mission fut d'annoncer aux siècles suivants l'existence et la violation d'une loi religieuse, c'est à dire de la règle à laquelle doit se soumettre toute intelligence humaine, lorsqu'elle veut progresser à la clarté de toutes ses lumières.

Ce n'est point que notre sujet nous séduise toujours par ses prévenances, ou par la vivacité de ses splendeurs. Il serait téméraire de le soutenir. Non : nous ne pouvons contester que, de nos jours encore, cette fille de ténèbres et de passions, l'idolâtrie, vieille de tant de siècles, ne se soit fortement retranchée dans une portion de son dédale. Tournant une de ses faces du côté de la nuit, elle continue à jeter le sarcasme et le défi au visage de frivoles investigateurs. Les énigmes dont elle s'entoure, sont autant de sphynx qui dévorent toute patience chez l'homme qui marche vers elle le front rampant vers la matière. Mais, qu'un rayon d'en haut éclaire l'homme de progrès et de vérité, nous le verrons, guidé par des jalons épars et brisés, démêler les traces qu'elle a laissées, la poursuivre et l'atteindre aux pieds même du berceau où elle s'est enveloppée de ses premiers mystères.

Ces mystères, ce sont les mythes dont tous les peuples de la terre, dans toutes les régions du globe, ont affublé les traditions primitives. Car, partout où se rencontrent ces mythes, il suffit de les démasquer, pour reconnaître les traditions divines, faciles à démêler aux traits généraux dont la fiction n'a jamais pu totalement les dépouiller.

En effet, dans la prodigieuse bigarrure des croyances du paganisme, il est à peine un dogme idolâtre qui ne s'adapte, par une de ses faces, à la vérité primitive, centre commun de gravitation. Et, soit que nous considérions ces croyances dans leur isolement ou dans leur ensemble, les faits sur lesquels elles appuient leur marche, semblent se présenter avec une mission pareille, celle de placer sous les rayons de la lumière, ces trois vérités entourées des débris de tant de sys-

tèmes : Une seule famille humaine (1), une seule religion, un seul Dieu.

Mais quel est ce Dieu ? Est-ce le Dieu du catholicisme, le Dieu des chrétiens ? Est-ce le Verbe qui s'incarna dans la chair, et dont ces mêmes chrétiens prétendent que le symbole tout particulier fut la pierre Beth-el, la pierre ointe ? L'examen de cette proposition est de notre compétence, et renoue le fil direct de notre sujet.

(1) Vérité que prouve de son côté, par l'unité primitive des langues, le discours second de Wiseman: Rapports entre la science et la vérité révélée. — Il la démontre encore par l'Histoire naturelle de la race humaine, idem, discours troisième, premier volume.

CHAPITRE IV.

Idée des chrétiens sur la pierre Beth-el, et faits à l'appui.

Mais tournons les yeux du côté du christianisme! La pierre, et sans doute elle est le plus ancien symbole que la tradition mentionne, la pierre, c'était le symbole de la Divinité, mais surtout de la seconde personne de la Trinité chrétienne, ou du Christ promis comme Rédempteur au père de la race unique qui a peuplé le monde. Elle fut le symbole évident du Christ, et cela est in-

contestable à partir du moment où la promesse du Messie fut réitérée au patriarche Jacob. Voici beaucoup en peu de mots ! examinons :

Dans tous les lieux où les colonies issues des fils de Noé portèrent leurs pas, le souvenir de la promesse du Rédempteur se propagea. Bientôt la pierre devint, sous l'onction de Jacob, un symbole du Messie. Les Israélites ne purent s'y tromper, et le disciple du pharisien Gamaliel, saint Paul, le grand apôtre, donne à sa parole la précision la plus parfaite en nous rappelant cette tradition : la pierre, dit-il, c'était le Christ !

Cependant, le flot successif des émigrations s'écoula et se répandit sur la surface du sol, en prenant sa source aux contrées qui avoisinaient la résidence des patriarches. Les émigrants emportèrent avec eux, dans leurs diverses étapes, cette idée, et surtout ce symbole, qui s'établit à leur suite sur le sol où ils s'implantèrent. Mais à mesure que l'homme s'abrutit, que l'intelligence se dégrada, le symbole matériel prévalut sur l'idée dont il n'avait été que le *memento*. De l'idée, bientôt il ne subsista plus que le signe, monument de la décadence de l'esprit, témoin accusateur de l'abaissement de l'intelligence et du triomphe des passions.

Que toute la question soit, pour le moment, de réunir et de coordonner les preuves que la pierre fut bien véritablement le symbole du Christ ! De ces blocs consacrés si longtemps au mensonge, peut-être alors serait-il facile de reconstruire un édifice auguste en l'honneur de la vérité.

Le patriarche Jacob, né quinze ans avant la mort de

son aïeul Abraham (1), et fidèle, on peut se le figurer, aux leçons et aux croyances de ses pères, s'écrie après avoir parlé des tribulations de Joseph : Mais son nom est sa force, ses bras et ses mains ont conservé leur souplesse par les mains du puissant Dieu de Jacob, d'où vient *le pasteur*, *la pierre d'Israël* (2).

Ailleurs, Jacob veut conserver le souvenir de sa fameuse vision, c'est-à-dire de l'échelle mystérieuse composée des trois degrés de la Divinité dans laquelle il a reconnu l'homme Dieu, médiateur entre son père et les enfants d'Abraham. Dans ce dessein, Jacob prend la pierre qui avait été sous sa tête, et qui devait figurer celui qui est *le pain de vie*. Sur cette pierre, il offre *du vin*, et y *répandant de l'huile*, il en fait un *oint*, c'est-à-dire un Messie; car *Messie*, en hébreu, et *Christ*, en grec, signifient *celui qui est oint* (voyez *la Genèse*, XXXV, 14, 15). Puis il ajoute : cette pierre, que j'ai érigée en monument, sera la maison de Dieu; ce qu'il exprime en lui donnant le nom de Beth-El.

Or, comment une seule pierre peut-elle être la maison de Dieu, si vous ne pensez qu'elle est la figure de l'oint divin qui dit de sa personne : détruisez ce temple, et, en trois jours, je le rebâtirai (3).

(1) Contemporain d'Abraham, d'après l'Art de vérifier les dates, l'an 2206 avant le Christ ; et, selon le Sage, atlas, 1836 ans avant cette ère.

(2) Pastor egressus est lapis Israel, Genèse, XLIX, 24. Et ce puissant Dieu de Jacob, le peuple qu'il s'était choisi l'appelait lui-même son rocher (Liv. des Rois, XXII, vol. 2e, 5. Bible de Vence).

(3) Lettres d'un rabbin converti, vol. 2e, pages 194-195-196. Il le rebâtira par la résurrection; id. Harmonie entre l'Église et la synagogue. *Voyez* sur cette pierre encore, saint Jérôme, Lettres : tome 2e,

Ouvrons la Genèse (xxxi), et l'ange de Dieu, — non pas un ange ordinaire, mais l'ange qui est la seconde hypostase de la Divinité, la seconde personne de la Trinité, — cet ange apparaît à Jacob, en Mésopotamie, et lui dit : je suis le Dieu Beth-el, ou maison de Dieu, *Annabi Haël Beth-el !*

Car nous répétons que Beth-el signifie *maison de Dieu*. Beth-el est le nom que Jacob impose, après sa vision, à la ville où il a passé la nuit, et qui s'appelait auparavant la ville des Amandiers, ou Luza (*Bible vengée*, v. 2e, *p*. 247). La pierre, et la ville où elle devint la pierre *ointe*, c'est-à-dire où elle devint *Christ*, se confondirent alors sous le même nom de pierre maison de Dieu.

Que l'on se demande en outre où naît le Christ, le

lettre 43, pages 108, 124, etc., édition de Paris, 1704. trad. franç. Et pour ce qui est au-dessus, lisez ce qui suit : Jacobum, hanc ob causam, lapidem erexisse et oleo perfudisse, quia in hoc loco promissionem de *lapide angulari Christo*, a Spiritu sancto... accepisset; *pages* 7-9. De lapidibus, etc., Gottlob; et *Cité de Dieu de saint Augustin, liv.* 16, xxxviii. — Alethæus J. Laurentius Mullerus autumat hunc morem, quo uncti lapides summa memoria culti fuissent, ortum traxisse ex *nomine Messiæ quo... lapis antiquitus appellatus fuerit*. Alii, inter quos Scaliger, Josephus, magis veri consentaneum esse putant si statuatur morem hunc *ex Jacobi patriarchæ facto ad gentes alias dimanasse*, et id inde constare posse existiment quia *Phenices* lapides ejus modi *unxione* numini consecratos *Baitulia* (Βαιτυλια) vocaverint, *page* 4. De Lapidibus... idem *voir D. Martin, D. Brésillac, Religion des Gaules*, t. 1, p. 432. — Et surrexit Jacob et sumpsit lapidem quem supposuit ibi ad caput, et statuit illum in titulum et superfudit oleum in cacumen ejus, et vocavit nomen illius Domum Dei; hoc ad prophetiam pertinet, nec more idolatriæ perfudit lapidem oleo Jacob, velut faciens ...m, neque enim adoravit lapidem, vel ei sacrificavit, sed quoniam ...isti nomen a *chrismate* est, id est *ab unxione* (*Comme le nom de ...sie*, voir *plus loin*), profecto figuratum est aliquid quod ad ma...um pertineat sacramentum. — Civit. Dei. August. liv. 16, xxxviii.

Dieu qui, en s'incarnant, donne à la Divinité la chair de l'homme pour maison; que l'on cherche où naît le Dieu Beth-el, en un mot? C'est à Bethléem, ville dont le nom signifie la maison du pain; la maison du pain descendu du ciel (*saint Jérôme*, *id.*, *p.* 108); la maison de la manne de vie *qui est la pierre*, dit Philon, parce que cette même pierre figure le Christ qui est le pain de la vie! ce pain que la bouche du prêtre consacre aujourd'hui *sur la pierre sacrée* qui remplace le Beth-el de Jacob, et sans laquelle il n'est point d'autel. Dans la vérité, tout s'enchaîne! Ainsi le Christ naît en sa maison, ou dans la ville qui lui est assignée dès la plus haute antiquité, et que les prophètes avaient nommée d'un nom faisant image.

Mais, pour éviter toute équivoque, l'écrivain sacré appelle cette même pierre manne, du nom de Verbe divin, il le dit le plus ancien de tous les êtres (*Drach*, *id.*, *p.* 185), et c'est à lui que s'appliquent ces mots : *Ego hodie genui te.* Cet aujourd'hui, cet *hodie*, pour l'Éternel, nous le savons tous, c'est, selon notre manière de concevoir, ce qui est, ce qui fut, ce qui sera : c'est l'éternité, cette durée, ce moment indivisible!

Ailleurs, le Messie confirme de sa bouche toutes ces preuves en s'appliquant à lui-même ce verset de David : la pierre, rejetée de ceux qui bâtissaient, est devenue la pierre de l'angle (*Ps.* 118. *v.* 22, *id. saint Pierre*, *épît.* 1er, *ch.* II, 4 *à* 9).

Que si nous ouvrons le Talmud (*traité Zona*, *fol.* 53-54), ses pages nous apprennent que lorsque l'arche sainte manquait dans le sanctuaire, qui était considéré par les Juifs comme l'habitation de Dieu, il y avait à sa

place *une pierre* qui s'y trouvait déposée depuis les jours des premiers prophètes. Le nom qu'on lui donnait était Schétya, et signifie *pierre fondamentale*. Or, la tradition enseigne que le monde a été fondé sur cette pierre; elle est la base de la création, ou le symbole du Christ, de qui saint Jean dit en effet : *sine ipso factum est nihil;* sans lui, rien n'a été fait.

Tenons-nous, d'ailleurs, à savoir quelle pierre fut spécialement l'objet de la plus haute vénération de la part de l'antiquité Juive; celle que les uns disent avoir été déposée dans l'arche; que d'autres prétendent avoir remplacé l'arche lorsqu'elle était absente; ou sur laquelle encore l'arche se serait appuyée comme sur sa base, conformément au sens du nom qui semblait la donner comme le fondement du monde? Cette pierre, en un mot, sur laquelle était gravé le plus redoutable des noms de Dieu, celui qu'il était interdit de prononcer, le nom ineffable de Jéhova, le Tétragrammaton?

La question n'a pas une véritable importance, et nous nous contenterons d'y répondre en disant : les uns croient que cette pierre mystique était *la pierre Messie* de Jacob; les autres pensent qu'elle provenait du roc d'où Moïse fit jaillir les eaux vives, *et qui représentait le Christ*. Lorsque Diodore de Sicile parle de l'entrée d'Antiochus Épiphane dans le saint des saints, *jugeant des apparences d'après ses notions païennes*, c'est elle qu'il appelle l'image de pierre : λιθάδον ἄγαλμα, ce qui est dire la Statue, l'effigie du Dieu des Juifs (*Lire de Lapidibus, Gottlob, p.* 9).

On le voit donc : quelle qu'elle soit, rien ne demeure plus ferme dans les esprits que l'idée qui fait de la pierre

le symbole de Dieu, mais surtout du Christ. Les erreurs mêmes dont elle peut être l'objet se rangent sous l'empire de cette inaltérable pensée.

Mais, puisque nous relevons les vestiges de la tradition, n'omettons point, tout en cheminant, d'appuyer le fait de la Schétya des Juifs, sur un autre qui le confirme et le répète. C'est que quelques peuples Celtes plaçaient également dans leurs sanctuaires une pierre qui figurait leur Divinité. C'est, en outre, qu'une pierre *fondamentale* et divine, une Schetya, était portée par eux dans les lieux consacrés et saints, parce que, dans l'opinion de ces peuples, elle avait la vertu d'empêcher les ébranlements du sol (1). Ils la considéraient comme la base et la solidité même de toute œuvre sainte.

Quant à la pierre qui a suivi les Juifs dans toutes leurs migrations, l'apôtre des gentils nous l'a dit tout à l'heure en termes formels : C'était le Christ, que saint Pierre, de son côté, appelait la pierre vivante : *Petra autem erat Christus*. Quoi de plus formel que cette parole ! N'est-ce pas, exactement, la même image que reproduit le Christ lui-même, lorsque s'adressant à celui qu'il a choisi pour être son premier continuateur, il lui dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église. » Voilà le nom de Simon, le premier vicaire du Christ, remplacé de la bouche du Sauveur par le nom même de la pierre : Cephas ! Le voilà devenu la pierre fondamentale, la *Schétya* du christianisme ; ou bien, en

(1) Voir les Mémoires de l'Académie celtique n° 15, page 328, id. de Lapidibus Gottlob. — Et Archeologia, Society of the antiqu. of London, t. 26, p. 219.

changeant la figure sans changer l'idée, la tête de l'angle, la pierre angulaire qui domine aujourd'hui les ruines de la vieille Rome (1).

Ceux des commentateurs chrétiens qui ne connaissaient pas les traditions des Juifs, ont cherché à expliquer de différentes manières ces paroles de saint Paul, au sujet de la roche d'où jaillit l'eau dans le désert; *consequente eos petra :* c'est-à-dire lorsque la pierre suivait les Hébreux. Mais tous les rabbins s'accordent à enseigner que les enfants d'Israël ne se séparaient en aucun cas de ce symbole, ainsi que l'exprime en termes si précis l'apôtre, disciple du rabbin pharisien Gamaliel. Tertullien, dans son traité *in Baptismo*, confirme à son tour la même tradition. *Hæc est aqua quæ de comite petra populo defluebat :* Cette eau est celle qui jaillissait pour le peuple du sein de la pierre qui était sa compagne (2).

« Jésus-Christ a été la pierre, dit le Seigneur, contre laquelle l'ancien peuple est venu se briser. Je la place maintenant sur la base de la nouvelle Sion, comme une pierre isolée, glorieuse, angulaire. Ceux qui espèrent en elle vivront éternellement. » Quoi, direz-vous, est-ce que votre espérance repose sur cette pierre ? Il faut entendre par cette pierre l'humanité entière de Jésus-Christ, sur laquelle le Seigneur a fondé l'édifice comme sur une base solide. Les architectes l'ont rejetée, et Dieu l'a mise à la tête de l'angle (Voir *le livre d'Hermas ; — collection des Pères de l'Eglise*).

(1) Caput anguli. Saint Pierre appelle le Christ la pierre vivante, etc. Épître prem. II, 4-5-6-7-8.

(2) Voir le Rabbin converti, Drach, déjà cité. Lettres, harmonie.

A ce sujet, le livre antique et vénérable d'Hermas offre, en s'ouvrant, une riante et suave image. Hermas, devenu père de famille, se promenait un jour le cœur trop rempli du souvenir de celle qu'il avait aimée. Tout à coup, et comme le premier des hommes au moment où fut tirée de sa chair cette femme qui devait enfanter le péché avant son premier fils, il tomba dans un sommeil profond et fut enlevé dans un lieu sauvage, que jamais le pied de l'homme n'avait profané. Là, comme il se mettait à prier Dieu et à confesser ses fautes, le ciel s'ouvrit et la jeune fille qui avait eu son cœur le salua d'en haut. — Hermas, bonjour, dit-elle. — Que fais-tu là, reprit Hermas en tressaillant? — Je suis ici, dit-elle, pour t'accuser devant Dieu. — M'accuser, moi? — Hermas, reprit la jeune fille, avec toute la suavité d'un sourire angélique: Hermas, il est des pensées qui ne naissent jamais dans le cœur des justes. Elle dit, et le ciel se referma. Voici le moment où l'attention devient nécessaire :

Et, quelque temps après, l'ange de la pénitence enleva derechef Hermas en Arcadie, sur une hauteur. De là, il lui fit voir une grande plaine, environnée de douze montagnes de diverses formes, au milieu de laquelle s'élevait une pierre énorme, beaucoup plus haute que toutes ces montagnes, et assez forte pour porter l'univers (*la schétya*). Or, quelle est cette pierre antique, et qui rayonne comme le soleil? La même bouche nous le dit : c'est le Christ, qui existe avant toute créature, et sur lequel repose l'univers... C'est le Fils de Dieu, c'est le Dieu centre de la création, c'est le Verbe Rédempteur, c'est le grand architecte de la mai-

son de Dieu, dont les pierres sont les élus (*Hermas*, *ch.* IX, *livre du Pasteur*).

La même figure se poursuit dans ce même livre, et nous nous trouvons être nous-mêmes les pierres spirituelles qui doivent entrer dans l'édifice du temple de Dieu. Nos péchés et nos imperfections font que, pour y avoir place, nous avons besoin d'être taillés, de souffrir les entailles du ciseau par ordre de l'architecte, car rien d'imparfait n'entre dans le ciel. Les pierres qui ne sont pas taillées sur la terre sont rejetées; ce sont celles que les épreuves et les adversités n'ont point dépouillées des irrégularités naturelles qui se refusent aux lois harmonieuses de l'édifice. Elles ne sont pas du nombre des pierres choisies, et destinées de toute éternité par le souverain architecte à occuper une place dans la construction de son temple.

Mais, observons-le bien, c'est tout le contraire lorsqu'il s'agit du Rédempteur; la pierre, alors, doit rester brute, comme le Beth-el, c'est-à-dire dans son état natif. Le ciseau ne doit pas plus entailler la pierre qui le représente, que le fer n'a dû toucher la chevelure de Samson, figure du Messie; et nous allons saisir la raison de cette différence en portant notre pensée sur « l'autel des holocaustes du temple de Salomon, qui figurait le Christ dans sa chair mortelle. »

Il était placé en dehors de l'enceinte du vestibule et du sanctuaire et fait de pierres non taillées. Pourquoi cela? C'est que le Christ n'a pas été fait de main d'homme; c'est qu'il serait absurde de travailler ce qui est parfait. Ainsi le Christ n'ayant jamais succombé au péché, n'a pas eu besoin d'être taillé par l'architecte pour

entrer dans la construction du temple. Ainsi le Christ est, en même temps, le Dieu, l'architecte, l'autel, le sacrifice et la principale pierre de ce temple qui doit subsister éternellement (1).

Enfin, dans le songe de Nabuchodonosor, cette pierre qui se détache de la montagne pour renverser et briser le colosse aux pieds d'argile, c'est encore le Christ. Oh! quelle opiniâtreté dans cette figure qui partout reparaît et toujours la même!

Que si, des versets de la Bible et des pages des écrivains sacrés, il nous plaît de passer au royaume des fables; ou, en d'autres termes, si nous voulons franchir l'espace qui sépare la vérité des allégories, les traditions pures et simples des traditions falsifiées et poétisées, ouvrons le livre des *Métamorphoses*. Là se réflètent, dans leurs plus vives nuances, tous les mystères de l'antiquité. Là se réunissent en faisceau les plus précieuses réminiscences des croyances primitives du genre humain. Et cependant, ces croyances ne nous peignent à l'esprit rien que de bizarre, lorsque nous les examinons dans l'isolement et le décousu où nous les ont présentées les prêtres du paganisme, ou les poëtes.

Saisissons donc le poëme d'Ovide; le monde entier s'y remue. Voyez : les flots du déluge à peine reposés, à peine rentrés dans les profondeurs de leurs abîmes ou remontés au firmament sous forme de nuages, viennent tout à l'heure de bouleverser le globe terrestre et

(1) Cette dernière pensée, tirée du livre d'Hermas, que je citais tout à l'heure, est répétée avec à propos par M. de Jessé, pages 131, 136 137, vol. 1er, *Traité élémentaire de la religion chrétienne,* chez Paul Mellier, Paris.

d'engloutir l'espèce humaine. Il ne reste plus sur le sol habitable que deux seuls êtres humains. O naïve et singulière question : et pourquoi la faire, de qui va donc renaître la race humaine que la mort a dévorée presque tout entière? Va-t-elle achever de périr? Non, sans doute, et quel besoin de s'inquiéter? Elle renaîtra de cet homme et de cette femme, nous disent la nature et le bon sens! Eh bien, nous n'y sommes pas du tout, nous n'y sommes pas le moins du monde; le simple et infaillible bon sens est précisément ce qui nous trompe.

C'est qu'il faut bien se garder d'oublier qu'aux temps reculés du paganisme, des idées fort au-dessus de l'ordre naturel régnaient encore parmi les hommes. Cependant, on ne les comprenait plus guère, mais on les entretenait pêle-mêle; et, faute d'en avoir l'intelligence, on les travestissait de mille façons diverses. L'idée de la mort, et où était-elle plus saisissante que dans le déluge? Cette idée se mêlait souvent à celle d'un restaurateur et d'un rédempteur de l'espèce humaine; de ce même rédempteur, qui était spécifié par la tradition et qui, dès les temps les plus anciens, avait été figuré par la pierre. Lorsque le grossier mysticisme de l'idolâtrie prit la place des croyances primitives et simples, on expliqua donc d'une façon toute matérielle ce qu'il ne fallait entendre que dans le sens le plus relevé. On s'était dit : L'espèce humaine ne doit sortir, sauvée ou recréée, que des mains du rédempteur qui peut seul l'arracher à la mort. Pour ceux qui avaient conservé cette croyance il fallut donc qu'elle sortît de la pierre qui était la figure dans laquelle s'était matérialisée l'idée du Sauveur, l'idée générale de la Divinité. Et, dès lors,

nous voyons, sans étonnement, Deucalion et Pyrrha se mettre à l'œuvre, tous deux avertis et guidés par l'oracle de Thémis, ou de la déesse Nature-et-Justice suprême. La tête voilée, comme dans la célébration des rites mystiques, ils ne songent plus aux ressources naturelles de leur sexe, mais ils saisissent des pierres; et, pour refaire l'humanité, ils les jettent respectueusement par-dessus leur tête et derrière leur dos, comme pour signifier que les yeux de leur corps seraient incapables de percer le mystère qui s'accomplit par leurs mains.

Comment cela! c'est donc la justice d'en haut qui veut que les hommes, cette race au cœur dur et à la volonté rebelle, naissent de la substance de la pierre et non de la chair? Voici que la pierre rend à l'humanité la vie qu'elle a perdue. Ce que la chair ne pouvait plus, la pierre seule le peut et l'opère!

Encore un coup, et pour rentrer au vif dans le vrai, pourquoi cela, pourquoi donc? Oh! si nous mettons cette tradition à la place qui lui appartient, elle devient à l'instant un chaînon de cette chaîne qui, dès les temps de la plus haute antiquité, représente le Verbe créateur et réparateur du monde, par le signe sensible de la pierre, dans une constante et inaltérable série de figures (1).

(1) *Voici le passage d'Ovide* :
Discedunt, velantque caput, tunicasque recingunt,
Et jussos lapides sua post vestigia mittunt.
Saxa (quis hoc credat, — nisi sit pro teste vetustas)?
Ponere duritiem cœpere suumque rigorem,
Mollirique mora, mollitaque ducere formam.
.... Superorum numine, saxa
Missa viri manibus, faciem traxere virorum.
HOMINES E LAPIDIBUS PROCREATI. *Métamorph.* liv. I, XII.

Eh ! mon Dieu ! le langage antique des Grecs perpétuait également cette tradition, que les *Métamorphoses* ont reproduite. Comment oublier en effet que, chez les Hellènes, la pierre et le peuple s'exprimaient par le même mot, comme si l'un était sorti de l'autre (1) ? Or, par quelle autre raison ce rapport existe-t-il, si ce n'est, ainsi que nous venons de le voir, par celle qui, toujours la même, nous obsède sous mille formes aussi diverses que pittoresques ?

Maintenant, et pour revenir au texte sacré, dirigeons-nous du côté où la science s'adresse à nous par une voix qui est le retentissement de l'ancienne synagogue.

« Tout ce que l'Écriture et la tradition nous apprennent de la pierre que les Hébreux transportent avec l'arche est une fidèle image de ce qui est arrivé au Christ. Qui a donné cette pierre au peuple ? Une Marie. (*Talmud*). Quand la pierre fit-elle jaillir de ses flancs des torrents d'eau, pour rappeler à la vie les Hébreux qui périssaient de soif ? Ce fut aussitôt qu'elle eut été frappée par la synagogue, que représentait Moïse, son premier docteur. Moïse frappa le rocher une fois, et il n'en distilla que des gouttes, une seconde fois, et il en sortit des eaux abondantes.

Le Christ, dont il est la figure, fut frappé une première fois dans la flagellation ; et, de son corps, il ne distillait que des gouttes ; une seconde fois, frappé sur la croix, il fit jaillir de son flanc une abondance

(1) Λᾶος, λᾶας, peuple et pierre : d'où *La*, *lach*, *leach*, dans le celtique *Ladère*, pierre plate druidique, dans *Crom leach*, etc.

d'eau et de sang dont l'épanchement rappelle à la vie ceux qui périssent (1).

Cette brève citation judaïque, presque littérale et tirée des savantes recherches de Drach, sera jugée propre à compléter les documents qui la précèdent. Elle nous aura confirmé dans la connaissance de celui que représentait la pierre. Car cette pierre fondamentale, cette schétya, base de tout ce qui est, cette pierre symbole en un mot, y révèle avec éclat l'idée dont elle est le monument, l'idée du Dieu immuable, du Dieu inébranlable, considéré dans la seconde personne de sa trinité sainte. Quoi de plus! La Divinité s'est complue dans cet emblème de la solidité, de l'immutabilité. Tradition, Écriture, témoignage des rabbins mêlé au témoignage des poëtes et des apôtres, ici tout se groupe en faisceau pour lever toutes les hésitations, pour les repousser et les dissiper. Que si, d'ailleurs, il en subsistait quelques traces, l'histoire même des superstitions païennes conduirait l'esprit, d'induction en induction, au but que nous ne voulons point encore regarder comme atteint, et d'où le doute s'efforcerait vainement de l'expulser.

L'occasion nous permet, ce semble, de répéter que, si nous remontions le torrent des âges sous les nuages qui le couvrent de leur obscurité, nous arriverions presque invariablement, en suivant le fil de la provenance des peuples, à la découverte de cultes dont l'objet originaire fut le même, dont le symbole primitif fut identique, et dont les bases avaient été les mêmes promes-

(1) Pages 201, 202, 203, vol. 2e, Drach.

ses, c'est-à-dire les mêmes prophéties divines, plus ou moins adultérées, sèlon le degré d'abrutissement ou la fertilité plus ou moins grande des passions et de la poésie des peuples.

Et, chemin faisant, nous ne voudrions pas perdre de vue une observation, dont la vérité nous frappera de plus en plus. C'est que si l'on cherche à se rapprocher de l'origine de toutes ces croyances, contemporaines de l'enfance des principaux peuples et dont elles ont accompagné les migrations, on vient aboutir à un même point central, de quelque endroit du temps ou de la circonférence du globe que l'on veuille prendre son point de départ. Remarque importante, et qui nous emporte, prématurément encore, à conclure que ces croyances, non moins que ces peuples si variés de formes, découlent d'un centre unique et d'un seul homme, dépositaire d'une seule foi, et créé par un seul Dieu.

CHAPITRE V.

Un mot sur la révélation à propos des Beth-el.

Déjà, lorsque nous repassons en nous-mêmes les chapitres qui précèdent, nous pouvons commencer à sentir que les monuments les plus anciens de la terre s'unissent à la croyance des peuples sérieusement étudiée et analysée, pour ravir forcément notre esprit vers la lumière de toutes les intelligences. Oui, dans cette étude, tout nous emporte vers le Dieu qui s'est manifesté de toutes parts dans les lois auxquelles obéit le monde moral, et qui voulut se communiquer à nous par

la révélation dont les pierres brutes, en tant que monument, sont un éclatant témoignage.

Cependant, nous ne songions guère à ce rapport entre les Beth-el et la révélation, lorsque ces pierres sacrées, offrant pour la première fois à nos yeux leurs bizarres singularités, déterminèrent notre attention. Mais puisque cette remarque nous a frappé, gardons-nous de repousser les réflexions qui l'accompagnent, nous voulons dire celles que le mot révélation fait pénétrer dans notre esprit, car elles sortent des entrailles mêmes de notre sujet et peut-être contribueront-elles à nous y attacher le cœur.

La révélation, et, avec elle toute l'histoire sacrée, jette de vives lumières sur l'histoire profane. Le philosophe Mallebranche l'appelle la base de toute certitude. Cela peut être vrai; mais notre philosophie, plus humble que celle de ce spiritualiste sublime, ne prétend point la donner comme telle. Toutefois, nous regardons comme indispensable de rappeler combien universelles et profondes furent et seront son influence et sa valeur.

Que si, d'elle à nous, il y a si loin déjà, peu nous importe. Antiquité n'est pas néant; c'est plutôt noblesse. D'ailleurs, les hommes, malheureusement assez rares, qui ont apporté dans l'étude de l'histoire une invincible droiture de raisonnement, ne s'avisent point de nier la révélation. Déjà, quiconque, laissant de côté toute idée religieuse, pousse jusqu'à conclusion avec Jean-Jacques Rousseau ses méditations sur l'existence de la parole, se sent fortement ébranlé et se demande si l'homme a pu la posséder sans la recevoir d'un révélateur. Combinant sur ce point les notions de la philo-

sophie *avec celles de l'histoire*, il ne sait guère comment échapper à la nécessité d'une révélation à laquelle le Genevois prête, sans y penser peut-être, une simple et saisissante formule : « La parole, nous dit-il, paraît avoir été fort nécessaire pour établir l'usage de la parole, de sorte qu'à peine on peut former *des conjectures supportables* sur la naissance de cet art de communiquer ses pensées et d'établir un commerce entre les esprits (1). »

Eh quoi! sans la parole il n'y aurait pas de pensée possible, non pas même celle d'inventer la parole! Mais cela équivaut clairement à dire que, sans la révélation qui, *à ce point de vue,* se confond forcément avec le don de la parole, puisque c'est la révélation seule qui pourrait nous le communiquer, l'homme est incapable de se connaître ou de rien comprendre (2).

Cette opinion, malgré toute sa force, est contestée, et nous compterons M. l'abbé Receveur parmi les auteurs religieux qui luttent sur ce terrain contre les formidables démonstrations de philosophes excellents (3). Observons néanmoins, si nous nous plaçons à son point de vue, que la prodigieuse difficulté de l'inven-

(1) Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, pages 83-85, vol. 3e, édition de 1764. Neuchâtel.

(2) *Voir* sur ce sujet Maret, *Essai sur le Panthéisme*, page 255. De Bonald, *Essai analytique*, page 265, etc. On peut imager sans la parole, on ne peut idéer; etc.

(3) Voyez sa *Psychologie*, 1834. — Voir, aussi, la critique de cette doctrine dans la *Dominicale*, revue périodique, etc., etc. — Nous renvoyons encore, à ce sujet, à deux ou trois pages d'analyse et d'indications de Wiseman, exposées entre la science et la vérité révélée, vol. 1er, pages 10, 11, etc.

tion du langage, rapprochée de la date que les écrits comparés des peuples et les travaux de la géologie assignent à l'apparition de l'homme sur la terre, concourent à établir au moins *le fait historique de la parole reçue d'en haut.*

Quoi qu'il en soit donc de ces systèmes philosophiques, sans nous en prévaloir, et sans chercher à trancher par la Bible, ou à démontrer historiquement le fait de la parole révélée par Dieu lui-même à notre premier père, contentons-nous de rappeler une croyance qui est l'âme des archives et des traditions religieuses de tous les peuples. C'est que, dans le principe, Dieu apparut aux hommes et se fit entendre à eux. Voilà bien, certes, la révélation telle que la masse des nations n'a cessé de la concevoir; et sous cette forme, elle est une véritable puissance aux yeux de la *raison.* Sur elle *repose* et *reposa* la foi de toutes les sectes juives et des sectes chrétiennes les plus dissidentes. Mais ce serait peu dire encore, si nous n'ajoutions aussitôt qu'elle est un point de croyance sanctionné jadis et aujourd'hui par la raison des idolâtres. — Cela équivaut à énoncer qu'elle a pour elle l'assentiment irrésistible de la raison universelle; car si l'on n'a pu découvrir jusqu'à ce jour *un corps de peuple* sans religion, il n'est pas *une seule* religion, non plus, qui n'ait admis, comme essentiel et fondamental, ce commerce primitif de la Divinité avec l'homme ou la révélation. L'idolâtrie ne put naître qu'à la condition de s'assimiler un fond de croyances que la terre devait au ciel. Ce fut, il est vrai, en les travestissant sous le voile de ses allégories; car elle couvrit sous ses fables les vérités révé-

lées, mais de la façon dont l'édifice qui s'élève couvre ses bases et les dérobe à l'œil : c'est-à-dire *en s'y appuyant !*

La révélation a donc reçu l'hommage unanime de tous les peuples et de tous les siècles. Le temps, l'espace et *la raison* lui ont fait hommage. Jamais aucune nation, jamais aucune puissance humaine n'a pu faire sortir d'une autre source une religion, et par conséquent une morale, c'est-à-dire les principes d'éducation qui sont la base raisonnable d'une famille ou d'une société quelconque. A tel point il était évident, pour toutes les intelligences, que Dieu seul, et non pas l'homme, a le droit de commander à l'homme, c'est-à-dire de poser les principes d'où les lois humaines doivent sortir, pour qu'il ne puisse être donné à aucune bouche de les accuser d'impudence et d'usurpation.

Mais ce serait erreur de s'imaginer que cette croyance n'ait été propre qu'à l'homme social. On la retrouve en vigueur jusque chez les plus stupides sauvages (1). Rien n'est plus commun que de voir, parmi ces tribus barbares, le Devin, le *Politique*, ou quel que soit le nom dont le langage le revêt, le personnage qui prétend au gouvernement de sa tribu, s'inspirer de la ruse de Numa, fabriquer son Egérie, parler au nom du Dieu et simuler, pour atteindre son but, des entretiens familiers avec l'être que la conscience universelle regarde comme

(1) Dun's history : the chief, who is supposed to possess the « right divine » of governing... Retires at times, whenever he fancis, himself summoned, by the divine call, etc... Article cité d'ailleurs dans le *London and Paris Observer* : superstition among savages. — Idem et entre autres, la relation de la propagation de la foi. Tom. I[er] n° 1, page 35, etc., etc.

la source de tout pouvoir légitime, soit que ce pouvoir se nomme démocratique, soit qu'il offre dans son aspect l'image admirable de la monarchie (1). Mais nous avons assez dit pour constater la haute importance de la révélation et l'invincible foi par où s'y attacha l'homme social, au travers des caprices et des passions des siècles. Remettons-nous donc à suivre dans ses phases et ses métamorphoses, la pierre Beth-el..., les Bétyles, les simulacres, les monuments innombrables de l'idolâtrie qui couvrirent le monde, et qui puisèrent dans la révélation leur raison d'être originaire.

(1) Cette phrase dit assez que nous repoussons la doctrine absurde du droit divin, par laquelle Dieu réglerait *lui-même* la forme du pouvoir dans les Etats. Je ne vois guère que les Hébreux, chez qui régna le droit Divin.

CHAPITRE VI.

Les Beth-el et les Bétyles.

Déjà nous avons dit que les hommes, après avoir salué, dans la pierre, monument de la révélation, la maison de Dieu, puis l'enveloppe réelle de la Divinité, s'étaient avancés plus loin encore et l'avaient adorée comme sa substance palpable. C'était faire un bien long trajet; mais la progression était toute logique, toute simple, pour une nature corrompue et poussée, par une force irrésistible, au mouvement. L'esprit humain, d'ailleurs, n'eût pu s'arrêter à mi-chemin, ni trouver son

repos en se jetant hors des voies de la vérité qui sont celles de son développement normal, de sa perfectibilité et de sa paix.

Les pierres divinisées reçurent d'abord les honneurs du culte sous leur forme grossière et primitive; ce premier fait est incontestable. Ces Dieux ne devaient perdre leur simplicité qu'à mesure et autant que l'homme s'écarterait lui-même de la sienne. Plus tard, en effet, il les façonna, comme si, possédé de la manie de parodier le pouvoir, il eût voulu rendre la pareille à son créateur. Dieu l'avait fait, il faisait son Dieu.

La parole doit appartenir, sur ce premier point de la divinisation de la pierre brute, à M. Drach, l'ancien rabbin : la science donne, à ses expressions, une valeur que les nôtres ne sauraient égaler.

« Nos pères, *fils de Sem*, conservaient, dit-il, dans le sanctuaire du temple de Jérusalem, la pierre Beth-el de Jacob, et, dans cette pierre, ils rendaient un culte au Messie. Ce culte *avait été imité* par nos voisins de Phénicie, *fils de Cham*, qui avaient avec nous une langue commune. De là s'est répandu le culte des pierres nommées Bétyles, ou Beth-el (Βαίτυλους), que *la race de Japhet* appelait aussi *lapides Divi*, pierres divines ou vivantes. Et ces Bétyles étaient semblables aux pierres animées du temple de Diane à Laodicée, que mentionne Ælius Lampridius (1). Ce sont là les pierres qui ont une âme, λίθους ἐμψύχους, et telle est la pierre

(1) Contemporain de Dioclétien et de Constantin. Lire en substance la *Lettre 2e d'un Rab. converti*, et *Harmonie entre l'Eglise et la Synagogue*, t. II, ch. VII, page 120.

Jupiter, *lapis Jupiter* (ou *Jovis, de Jekova*), que nous retrouverons tout à l'heure dans l'éclat de sa célébrité païenne (1).

Frappé de la singularité du culte de l'ancienne Grèce, qu'il étudiait en investigateur sérieux, Pausanias jetait, dans son livre, une remarque qui pouvait sembler étrange, parce que, dès cette époque, le symbole avait cessé de rappeler l'idée dont il était l'expression mystique. Cette remarque, c'est qu'autrefois et avant l'usage des statues, autrement dit dans les temps les plus reculés, on honorait les Dieux sous la forme de pierres toutes brutes (2).

Déjà, sans doute, il nous est permis de croire que cet auteur doit parler selon la vérité et la raison ; combien donc serait-il à souhaiter qu'il nous eût décrit l'origine de ce culte bizarre! S'il la connut, il ne l'énonce point; et, cependant, il laisse arriver, jusqu'à nous, quelque doute à ce propos, lorsqu'il nous dit : « En commençant cet ouvrage, je trouvais que les anciens Grecs annonçaient une crédulité bien stupide. Mais parvenu à l'Arcadie, — cette ancienne contrée des Pélasges chananéens, — j'ai changé de façon de penser. Car ceux des Grecs qu'on honorait du nom de sages, enveloppaient

(1) Cette superstition commença dans l'Orient dès la plus haute antiquité, et subsista dans l'empire romain jusqu'aux derniers temps du paganisme. Plusieurs de ces pierres, suivant M. Mone, se voient encore dans les églises d'Allemagne, où elles sont suspendues. Creuzer, tome I, page 556. *Voir* id. l'opinion et les recherches de Winkelman, tome I, page 7. Id. *de Lapidibus*, Gottlob.

(2) *Voir* Phares, Achéens. — Τὰ δὲ ἔτι παλαιότερα καὶ τοῖς πᾶσιν Ἕλλησι τιμὰς θεῶν ἀντὶ ἀγαλμάτων εἶχον ἀργοὶ λίθοι... Pausanias.

leurs discours sous des énigmes et ne les énonçaient jamais ouvertement (1).

Le savant D. Martin paraît avoir cherché le mot de l'énigme que renferment les Beth-el, et il avoue ne l'avoir trouvé nulle part. Mais il ajoute aussitôt : « Ne serait-ce pas sagesse d'avancer que le culte remonte aussi haut que les temps où Jacob, allant en Mésopotamie et voulant se reposer, choisit une pierre qu'il mit sous sa tête et sur laquelle il s'endormit ? Car ce fut alors, qu'ayant vu le Seigneur en songe, et qu'ayant reçu la promesse du Christ, il érigea cette pierre comme un monument, *en l'oignant d'huile*, ce qui en faisait un symbole du Christ, un Messie (2).

En transcrivant ces lignes, et plus tard quelques autres, encore empruntées au savant bénédictin, nous savons très-bien encourir le reproche de répéter notre propre opinion. Mais aussi nous confirmons, par sa grave autorité, des autorités non moins compétentes que la sienne, et nous consolidons la base des conjectures que nous avons émises, ou plutôt celle du jugement que nous avons porté dans nos deux premières éditions des Beth-el. En un mot, nous confirmons une évidence qui nous a paru sortir toute vive du sein des plus confus et des plus poudreux éléments de l'histoire.

Mais, chez les adorateurs du vrai Dieu, ces pierres furent bientôt proscrites. Scaliger (sur Eusèbe) dit que

(1) Νόμιζομένους σοφούς δι' αἰνιγμάτων πάλαι, καὶ οὐκ ἐκ του εὐθέος λέγειν τούς λόγους.

(2) D. Martin, page 431, tome I, rel. — Et *de Lapidibus*, Gottlob, page 7, etc., etc.

Dieu hait la pierre de Jacob, parce que les Chananéens, ces ancêtres des Pélasges *Égypto-Phéniciens*, en ont fait l'objet de leur idolâtrie ; ce qui fit changer le nom de Beth-el, maison de Dieu, en celui de Beth-aven, maison du mensonge. L'idolâtrie fut donc le motif positif de cette proscription consignée dans le Deutéronome : « Tu n'érigeras pas de monuments d'une seule pierre, *Matzéba*, car Jéhova, ton Dieu, les déteste (1). » Et quoique, aux jours des Patriarches, la Matzéba fût agréable à Dieu, il l'a maintenant en horreur, parce que les Chananéens en ont fait un culte idolâtrique (2).

Entre Délibas et Stinna, dit M. Philippe Lebas, se trouvent les Mysibates, pierres prophétiques que l'on dit élevées par le Dieu Ouranos (3).

Or, les Mysibates, dont le nom ne signifie rien en grec, sont la Matzéba, c'est-à-dire, selon les Rabbins, *l'autel*, qui se distingue du Mizbéahh, en ce qu'il est *d'un seul bloc* (4).

(1) Ch. XVI, v. 22. Yarrhi sur le v. 22 du ch. XVI du *Deutéronome*.

(2) Nous pensons qu'il y avait nécessité de répéter ce fait. Avant Jacob les Beth-el n'étaient donc pas adorés ! Voir Falconnet sur les Bétyles, *Mém. de l'Acad. inscrip. et bel. let.* tome VI, page 524, an 1722. — Thomas Moore, *History of Ireland.* tome I, pages 37 et 12. For even the nations which lapsed... Les nations en tombant dans l'idolâtrie retenaient les usages patriarcaux. — Sensim sensimque, cultus ille in superstitionem, quinimo in indololatriam abiit, quaro et locus ille Beth-el, ubi erectus fuerat, exosus a veris Israelitis, Beth-aven, id est domus mendacii et iniquitatis dicebatur — *de Lapid.* Gottlob-sillig. page 8. *Voir* id. *Harmonie entre l'Egl. et la Synag* tome II, page 442.

(3) *Voir* Ouranos au chap. Abraham ci-dessous. — Τα Μίσύβατα μαντειον λίθον — en hébreu Matzebeth- Phil. Lebas — Eusèbe, livre I, X, et Fourmont, tome I, XVI. Επενοησε θεος Ουρανος Βαιτυλία λίθους εμψυχους μηχανησαμενος.

(4) *Harmonie entre l'Égl. et la Synag.* L'auteur a ajouté cette ob-

Eh bien! cet autel-prophète, c'est l'autel Dieu-Maison-de-Dieu; c'est, à ce que nous pensons, l'autel sanctuaire, ou le Naos primitif de l'Orient (*voir dans nos musées quelques Naoï Égyptiens encore presque pleins*); c'est, à coup sûr, l'autel Cromlech, ou le Dieu Both-al, de l'extrême occident, ainsi que nous aurons bientôt l'occasion de nous en convaincre : en un mot, c'est encore et toujours le Beth-el, sous l'une de ses diverses formes.

servation, tome II, page 442, à celle de la page 21 de ma 1re édition des Beth-el. Se rappeler les Mysibates, ou la Matzéba, lorsqu'il sera question des pierres-*autel* Druidiques, dites, selon les lieux, Daolmen, Dolmen, ou Crom-lech, autre que le vrai Cromlech, cercle de pierres.

CHAPITRE VII.

Les Beth-el pierres animées.

Le caractère primitif et originaire de ces monuments, c'est d'être pierres brutes et sans formes déterminées. Cependant, lorsqu'ils apparaissent sous le nom de Bétyles, il est rare que ce soit sans revêtir une figure emblématique. Mais le caractère universel du Bethel-Bétyle, c'est d'être pierres divines ou pierres-Dieu. C'est ainsi que nous le retrouvons sous la dénomination de pierre ointe, pierre-autel, de pierre-temple ou de pierre-oracle; mais, en définitive, toujours envisagé

comme *pierre animée* ou *pierre vivante*, ainsi que l'antiquité le nomma (λίθους ἐμψύχους). Et, de bonne foi, qu'eussent été des Dieux sans âme, des Dieux sans vie ?

Ces considérations sont pour nous une véritable cause d'étonnement de l'erreur de Bochart. Ce prodige de science, n'ayant point examiné ce sujet d'étude sous la riche multiplicité de ses formes, contestait aux Beth-el la qualification capitale de *pierres animées* qui l'avait frappé dans ses lectures, et qui, sans cette expression formelle et positive, eût d'ailleurs émané de leur qualité de pierres-Dieu. Il se figurait que le traducteur avait, par inadvertance, substitué ce mot à celui qui signifie pierres ointes (il adopte, du reste, l'origine des Béthyles : *quod factum exemplo Jacobi*...). Mais l'histoire tout entière de ces monuments proteste contre cette interprétation exclusive, et laisse aux Bétyles la double et incontestable qualité de pierres animées et de pierres ointes.

L'antiquité croyait que ces pierres étaient animées; car on les avait vues se mouvoir et parcourir les champs de l'air. Bien insensé qui l'eût osé révoquer en doute ! Et c'est parce que ces pierres, qui durent recevoir les vœux et l'encens des peuples dans tous les temples cyclopéens, avaient le mouvement et la vie, qu'elles étaient consultées comme des oracles dans les conjonctures de quelque importance. Elles étaient Dieux! Pausanias nous répète, au sujet de la Grèce, que les premiers Dieux des Grecs furent des pierres brutes. Ici donc se répète aussi notre observation que les Dieux, qui donnent l'âme au monde, ne peuvent être eux-

mêmes inanimés (*Voir plus bas* le chapitre *Statues animées*).

Les pierres sacrées étaient Dieu ! Le christianisme ébranla difficilement cette croyance à l'époque même de la décadence du culte des Bétyles. C'est ainsi qu'Arnobe, habile théologien du paganisme, dont Lactance fut le disciple, avant d'avoir embrassé la foi chrétienne, imitait l'exemple des gentils qui se prosternaient devant toute pierre ointe (*Clément d'Alexandrie*, livre VII). Aussitôt qu'il en apercevait une sur laquelle figurait une tache de l'huile sainte, il lui adressait la parole, et, d'une voix cajolante, il la suppliait de faire pleuvoir sur lui tous les bienfaits d'en haut, convaincu qu'une puissance divine habitait en elle (1).

Plus tard encore, Damascius, disciple et biographe d'Isidore (2), avoue qu'il était persuadé que le Bétyle avait quelque chose de divin ; et Arachius assure qu'avant d'avoir reconnu le Christ, il adorait toutes les pierres ointes d'huile, comme si la divinité y eût réellement fixé son domicile.

Les Bétyles, nous dit un investigateur, se rencontraient surtout sur le mont Liban. Après avoir voltigé en l'air, ils y descendaient enveloppés dans un globe de feu; et Damascius, qui était païen, remarque, *conformément aux idées abâtardies de son temps*, que chacun d'eux était consacré à une divinité particulière. Il nous

(1) Lubricatum lapidem, ex olivi unguine sordidatum, tanquam inesset vis præsens, adulabar, etc... Gottlob, *de Lapidibus*, page 15.

(2) Damascius de Damas, contemporain de l'empereur Justinien.

affirme, pour sa part, avoir vu, ce qui s'appelle vu, un Bétyle qui parcourait les régions aériennes (1).

Il le disait, il osait le dire, et nous, de nos yeux, nous avons contemplé le même spectacle !

C'est que la plupart des Bétyles *naturels* n'étaient autres que ces pierres noires appelées de nos jours aérolithes ou bolides, pierres ou projectiles de l'air, dont les chûtes sur notre planète sont ou deviennent si fréquentes. Il reste encore aux géologues, ou plutôt aux astronomes, à nous en démontrer l'origine avec exactitude (2). Cependant un fait est positif, c'est que, souvent, un globe de feu entouré des grondements et des éclats de la foudre roule dans l'atmosphère, y jette les lueurs d'un sinistre embrasement, vole, siffle et s'éteint en frappant le sol. Qui n'a vu, qui n'a du moins entendu décrire ces phénomènes vulgaires ! A la place où la terre a reçu le coup du ciel, l'œil découvre une aérolithe dont la chaleur intense, longtemps encore après sa chute, éloigne toute tentative de la saisir. Quelquefois même, dit-on, l'électricité qu'elle porte dans son sein, isolée du sol peut-être par une croûte vitreuse, châtie par une commotion violente la main du téméraire qui oserait la profaner en la touchant. C'est là le Dieu qui repousse le mortel, le Dieu descendu sur les ailes de la foudre pour s'offrir aux adorations des humains. Oui, cette pierre est la pierre vivante, la pierre divine ; tout à l'heure encore, elle se mouvait dans l'air, et les yeux pouvaient l'y voir ! Il est facile de

(1) Voir *Harmonie entre l'Egl. et la Synag.* v. 2e, page 443. — Et Falconnet. *Mém. de l'Acad. Bel. Let.* Tome VI, page 516, etc.

(2) Ce sont des fragments de Nébuleuses, dit-on, en astronomie.

s'imaginer le respectueux effroi, la stupeur dont les yeux des idolâtres devaient rester frappés à l'aspect de ces magiques et éclatants météores.

Ce fut à l'occasion de ces aérolithes que le culte des astres se confondit dans l'Orient avec celui des Beth-el, et que le symbole du sabéisme s'identifia avec le symbole de la tradition patriarcale. Déjà, dans ces régions, les astres étaient adorés, lorsque la pierre devint un signe religieux; mais comme, du faîte de la voûte azurée, ils n'offraient aux regards que l'aspect de *parcelles scintillantes*, le vulgaire en jugeait, comme il juge des grandes passions, par ce que l'œil en pouvait voir. Aussi, lorsque ces pierres-étoiles se détachaient du firmament, rien ne semblait plus naturel; et ce spectacle frappait continuellement les yeux pendant le cours de ces belles nuits de l'Orient, où la contemplation des corps célestes est le charme des pacifiques loisirs. On se répéta donc que les étoiles filaient, que les étoiles tombaient, puis on ramassa sans trop d'étonnement des pierres brûlantes à la place que marquait leur chute. Ce reste d'incandescence, cette chaleur dont elles surabondaient encore, c'était le feu primordial et sacré, c'était le feu divin. Quoi de plus simple que cette croyance, à une époque où, grâce aux faits encore récents et incontestés de la révélation, il était reçu que les Dieux visitaient la terre? quoi de plus naturel aux temps où la pierre brute se nommait Dieu-Maison-de-Dieu, et voyait plier devant elle le genou des peuples les plus fiers? Qui donc eût osé dire que de telles pierres n'étaient pas des Dieux! Comment méconnaître en elles la puissance divine au moment où on les voyait se dépouiller de leurs

splendeurs, sous les yeux mêmes de l'humanité, comme pour ménager la faiblesse humaine! Nul ne se fût avisé d'une pareille audace, l'ingratitude eût été trop flagrante; le raisonnement nous le dit, et nos paroles, en revêtant l'apparence d'une déduction, ne sont d'ailleurs que le texte même de l'histoire (1).

Grâce à la marche, et à la fois à l'altération de la tradition patriarcale, qui semblait unir d'une indissoluble union la pierre et la divinité, ces aérolithes prirent le nom mystique et significatif de Bétyles, ce qui les confondait avec les Beth-el.

Du côté de l'Orient, leur antiquité se perd dans les ténèbres qui ceignent, ou plutôt qui suivent l'époque de Jacob; mais, dans l'Occident, il nous paraît difficile de leur assigner une date. Cependant le Latium nous permet de supposer, et peut-être d'admettre, que leur origine se confond, dans la péninsule au moins, avec celle du culte en honneur dans les monuments cyclopéens, dont les ruines semblent parler encore la langue des géants. En effet, ces monuments sont construits sur le modèle des temples de la Phénicie; il y a tout lieu de croire que les mains qui les élevèrent furent celles

(1) Les Bétyles étaient des aérolithes, des pierres tombées du ciel, phénomène singulier dont les anciens ignoraient la cause... On ignore à quelle cause sont dues ces pierres. On a supposé qu'elles pourraient être lancées par les volcans de la lune; d'autres ont cru qu'elles se formaient en l'air. Mais rien n'est certain à cet égard, si ce n'est qu'elles sont toutes formées de substances métalliques où l'on remarque du Nickel, métal fort rare sur ce globe.— *Annales de philosophie chrétienne*, tome II, page 367-373. — Le Nickel et le fer y prédominent.—Voir idem les aérolithes, R. Rochette, *Écho du monde savant*, extraits par Orioli; consulter Creuzer, notes, tome I, page 555. Consulter Marcel de Serres; cité plus bas.

des Chananéens (1), ou de leurs disciples ; et ces peuples, dont l'idiome fut à peu près celui des Israélites leurs voisins, adoraient, mais seulement depuis l'érection de la pierre de Jacob (2), la pierre-Dieu, la Matzéba, le Beth-el, que nous reconnaîtrons tout à l'heure sous le nom des Cabires, en plongeant dans les mystères de l'antiquité.

Les anciens livres des sibylles appuient d'ailleurs notre opinion ; et, consultés à l'occasion d'une pluie de pierres ou d'une grêle d'aérolithes qui avait effrayé l'Italie, ils répondent par des paroles où se révèle la connaissance du sens mystique et religieux des Bétyles. L'Orient est la contrée vers laquelle ils indiquent qu'il faut tourner ses vœux ; et l'ordre qu'ils donnent est de transporter à Rome la pierre Cybèle, la Déesse *aérolithe de Pessinunte.* L'histoire ajoute que les fils de Romulus éprouvèrent plus d'une fois la protection puissante de cette divinité qui s'identifiait, ainsi que nous le verrons plus tard, avec les Cabires et les Beth-el de la Syrie et de la Palestine (3).

(1) Voir Petit-Radel. *Mon. Cyclop.* et, plus bas, cet opuscule.

(2) Dieu l'ayant condamnée en Israel lorsqu'elle devint l'objet d'un culte idolâtrique. — *Harmonie entre l'Église et la Synagogue*, tome II, page 442. — Falconnet, *Académie Inscriptions et Belles-Lettres*, tome VI, page 544. — *De lapidibus*, Gottlob, page 8.

(3) Annibal est en Italie, les livres sibyllins disent : Le moyen de chasser l'étranger est d'amener de Phrygie à Rome la mère des Dieux, Ops, Rhéa, Idea, an 286-205, *Art de vérifier les dates.* — *Le sette cose fatali di Roma antica,* page 13-14. — Hoc simulacrum decidisse cœlitus ferunt. — Ils appellent *simulacre* ce Bétyle informe dont nous lirons tout à l'heure la description. Et l'Italie moderne dit encore aujourd'hui : Corse fama la prima statua essere caduta dal ciélo !

CHAPITRE VIII.

Onctions des Beth-el et des Bétyles.

Mais en quelque lointain que se perde l'antiquité plus ou moins haute des pierres-Dieux, un des traits qui les caractérisent au plus haut degré, d'une extrémité du monde à l'autre, c'est l'onction de l'huile répandue sur leur surface. L'objet primitif de cette onction fut, ainsi que nous l'avons expliqué, de les faire *Christ* ou ***Messie***. Et nous répéterons, à propos de ces pierres, que cette consécration toute mystique, dont la date atteint, ***sans la dépasser***, l'époque de Jacob, les

rattache par cela même au Beth-el *fait oint*, ou *Messie*, de ce patriarche.

Jadis, le propre de l'huile versée sur les objets du culte était de leur imprimer ou de leur conserver un caractère sacré, et de les rendre saints ou *divins*. L'onction allait jusqu'à faire passer en eux la divinité qu'elle y emprisonnait, pour ainsi dire ; et les statues, substituées à la pierre brute, nous manifesteront une fois de plus cette croyance de l'antiquité, aussitôt qu'elles viendront se présenter à notre examen. Aussi la force, la vertu divine de l'onction, n'avait-elle point échappé au philosophe Lucien, ce sceptique dont l'esprit se sentait en bonne fortune chaque fois qu'il pouvait rencontrer une idée religieuse sur son passage, pour la saluer de ses railleries. « Toute pierre rend des oracles, tout *autel* prophétise, s'écriait-il, pourvu que l'huile sainte l'ait arrosé !... et pourvu qu'un homme religieux se soit mis à leur service (1). »

Clément d'Alexandrie répète le même témoignage en termes d'une clarté parfaite ; et il ajoute que les païens se prosternaient pieusement devant toute pierre qui avait été ointe (2).

Cet usage remontait probablement, dans la Grèce, au delà de Cadmus (3), qui avait enseigné aux indigènes les pratiques religieuses auxquelles l'avait initié lui-même l'éducation princière dont la science avait orné son esprit chez les nations Chananéennes.

Mais les onctions se pratiquaient encore avec assi-

(1) Πᾶς λίθος καὶ πᾶς βωμὸς χρησμῳδεῖ ὃς ἂν ἐλαίῳ περιχυθῇ.
(2) *Stromate*, livre VII.
(3) Époque que paraît fixer Gottlob. *De lapidibus*, page 10.

duité du temps de Pausanias; car ce grave auteur décrit une pierre Bétyle que, tous les jours, les prêtres de Delphes arrosaient d'huile et qu'ils couronnaient de laine grasse, aux époques de grandes fêtes (1).

La tradition voulait que cette pierre fût celle que Saturne avait avalée en croyant dévorer Jupiter, mais que, dans la suite, il avait vomie (2). Cependant, il y avait conflit sur ce point; car la ville de Platée conservait aussi dans le temple de Junon Téléia le *Baïté* ou la pierre emmaillotée, λιθον κατειλημμένον, que Rhéa avait présentée au lieu de Jupiter, à l'avidité gloutonne de Saturne.

(1) Λίθος ἐστιν οὐ μέγας τούτου καὶ ἔλαιον ὁσημέραι καταχέουσι καὶ κατά ἑορτήν ἑκαστην ἔρια ἐπιτιθέασι τά ἀργά.

(2) Voir Pausanias. *Delph.*

CHAPITRE IX.

Les grands Beth-el Bétyles, leurs diverses physionomies suivant les temps et les lieux. — Jupiter-pierre.

Les prétentions contradictoires de Delphes et de Platée, consignées dans le chapitre précédent, prouvent quelles étaient la séve et la force de la croyance qui enfermait la divinité dans la pierre : puisque des pierres recevaient les caractères de la consécration et restaient sacrées jusque dans le doute qui s'attachait à leur identité. Il suffisait, pour retenir les respects de la foule, qu'elles eussent passé pour être Jupiter, le maître définitif des Dieux !

C'est qu'en effet Jupiter était pierre, et si nous divisons les Beth-el ou les Bétyles en grands et petits, c'est qu'il en était l'un des plus augustes ; c'est que, tout particulièrement, il se nommait pierre ! Selon toute probabilité, dit M. Drach, l'ancien rabbin, *ce nom* était le résultat « de la croyance au *pasteur*, qui est la *pierre* d'Israël. » Tout porte à croire, et nous espérons le démontrer dans cet écrit, que ce Jupiter, ce Jovis ou ce Iaoh, n'était que le Jéhova figuré par la pierre : symbole alors abâtardi, mais emprunté par les idolâtres de Phénicie qui l'avaient répandu en propageant leur culte dans le monde Helléno-Latin.....

Cette identification du maître des Dieux à la pierre, donne l'intelligence de l'un des serments les plus sacrés et les plus formidables de l'ancien monde occidental. Pour le prêter, il s'agissait de tenir une pierre à la main et de la jeter loin de soi en disant : Si je vous trompe sciemment, que le Diespiter ou que Jupiter le Dieu suprême (1), me prive de tous les biens ; qu'il me rejette comme je jette cette pierre qui est son symbole. De là ce proverbe latin : *Jovem lapidem jurare* : jurer par Jupiter pierre. De là sans doute encore la croyance qui règne dans les siècles de la décadence du paganisme, que le moyen de forcer un Bétyle à parler et à rendre des oracles, c'était de feindre l'action de le jeter au loin (2).

(1) Voir ce qu'était Jupiter Dieu des Dieux, résumant en lui les Dieux. Apulée de Mundo, Orphée. — Lire la note sur Jupiter du chapitre ci-dessous. Apollon-Bacchus, les Dieux de la lumière. Cabires.

(2) Apulée (du Dieu de Socrate) : Quid igitur censes? Per Jovem

La haute importance du serment que nous venons de rappeler, ne peut rester l'objet d'un doute après cette apostrophe de Favorinus à Aulugèle : Je suis prêt, selon le rite le plus antique des Romains, je suis prêt à jurer par Jupiter-pierre, ce qui passe pour le plus sacré de tous les serments..... Mais vous, s'écriait Cicéron en s'adressant à un athée, à un épicurien : comment ferez-vous jurer par Jupiter-pierre, puisque vous croyez que Jupiter ne peut se fâcher contre personne (1) ?

Nous venons d'énoncer quel Dieu se rencontrait sous le nom de ce Jupiter (2), dont le Bétyle inspirait une si formidable idée de respect. Mais il nous reste à expliquer encore que, pour ne point s'égarer dans les obscurités de l'histoire, il faut, non pas toujours, mais assez fréquemment reconnaître, sous ce même nom de Jupiter *des personnages humains, et différents les uns des autres.* Ce sont, en général, des prêtres guerriers, des prêtres conquérants ou placés à la tête de colonies orientales qui propagèrent ce culte, en honneur dans leur patrie, et qui, selon l'usage de la haute antiquité, se revêtirent du nom de leur Dieu.

Le nom des Dieux s'est, en effet, prêté à de singulières erreurs chez quelques auteurs anciens ou mo-

lapidem jurabo, *romano vetustissimo ritu*, etc. — Consulter id. *Mémoires de l'Académie Belles-Lettres*, tome VI, page 514. — Idem, *Harmonie*, page 450, tome II. — Je doute que l'on conteste cette explication du serment par Jupiter-pierre. — J'en ai, d'ailleurs, pesé dans la balance de la critique, une autre dont le sens, très-différent, indiquait un auteur étranger aux ramifications de la question des Bétyles.

(1) Quomodo placebit Jovem-lapidem jurare...

(2) Ce que nous verrons mieux au chapitre Dodone.

dernes, dont les uns envisagèrent à un point de vue purement divin et les autres presque purement humain, les Divinités antiques. Ce fut à cette dernière école que se rattacha Lactance, dont nous rapporterons à ce propos quelques passages; et l'une des raisons qui nous y déterminent c'est de laisser voir que le *Jupiter Beth-el* ou *Lapis* ne redoute ni l'une ni l'autre de ces deux manières de considérer les Dieux.

Jupiter est donc, pour Lactance, le roi de l'Olympe, haute et divine montagne où il établit en réalité son séjour à la suite de ses triomphes. Mais lors de la naissance de ce Jupiter, une main rapide et hardie avait dû le soustraire à la cruelle superstition de Saturne son père, et voici pourquoi. C'est que les oracles de ce roi farouche avaient fait gronder à ses oreilles la menace d'être détrôné par un de ses fils. Cette crainte le pénétrait et lui remuait d'autant plus aisément l'esprit que, lui-même avait précipité du trône Uranus, son père, à l'instigation de sa mère Titea ou Gée, furieuse des infidélités d'Uranus et exaspérée de ses infanticides (1).

Chaque fois qu'un enfant mâle naissait à Cybèle, ou Rhéa, femme de Saturne, elle le livrait donc à son mari qui le dévorait. Et ce fut une nécessité pour elle de lui présenter ce Jupiter lorsque son tour de naître fut venu, Cependant, ayant conçu le dessein de le

(1) Olympus ambiguum nomen est montis et cœli. In Olympo autem Jovem habitasse do cethistoria quæ dicit : eadem tempestate Jupiter, in monte Olympo, maximam vitæ partem degebat et eo ad eum in jus veniebant. Lactance, d'après Ennius. —*De falsa religione*, page 8 édit. Lat. Bâle, 1532. — Système d'Evehmère.

sauver, elle aborda Saturne, et, lui disant voici le nouveau-né, elle ne lui mit sous les yeux *qu'une pierre* enveloppée, comme un enfant, dans des maillots. Le Dieu la prit et l'avala, pensant avaler un fils. Or, si brutalement vorace et si stupide que nous supposions le Dieu ou le roi Saturne, une erreur de cette grossièreté était-elle dans les limites du possible?

Nous sommes donc réduits à trouver le mot d'une énigme? S'il nous plaît de le chercher dans cette tradition, que les deux écoles se réunissent pour nous présenter et quoique, au premier abord, elle semble empreinte d'extravagance, les notions précédentes se combinent tout naturellement pour nous éclairer. Une certitude morale nous dit, en effet, qu'au temps où cette fable envahit le monde, elle dut prendre pour point de départ les croyances régnantes, croyances qui se dépouillent de leur caractère apparent de stupidité, si peu que l'on veuille remonter le courant des traditions et s'abreuver à leur source. La pierre, symbole de la Divinité, était devenue de très-bonne heure la Divinité même. Qu'une pierre naquît d'un Dieu, dès qu'un Dieu engendrait, c'était donc l'ordre même de la nature; c'était la chose la plus simple et la plus logique, la pierre étant la substance sensible de la Divinité. En ne prêtant au Dieu générateur, formé par eux et à leur image, que la dose commune de bon sens humain, les hommes pouvaient donc raisonnablement supposer qu'il prît une pierre pour sa progéniture. Aussi, pendant un laps considérable, rien ne troubla dans leur esprit la vraisemblance de pareilles fictions; et le temps seul, en éteignant les dernières lueurs de la

tradition, devait plus tard la rendre ridicule et méprisable (1).

A leur sens, et pour nous résumer, le Jupiter de chair et d'os échappait tout naturellement à la voracité de Saturne, que Cybèle ou Rhéa trompait par le côté où il était facile de tromper un Dieu, rapetissé à la mesure des idées humaines. Il restait, dès lors et tout aussi naturellement, à ce même Jupiter, le nom de pierre sous lequel sa naissance avait été proclamée : il devenait *Jupiter-Lapis*.

Nous ne sachions point que l'on ait offert d'autres explications de ce surnom de *Jupiter-Lapis*, Jupiter-pierre, ni de l'origine de ce serment, *Jovem* (Jéhova) *lapidem jurare*, jurer par Jupiter-pierre ; c'est-à-dire jurer par Jupiter qui, naissant Dieu naît pierre, parce qu'il sort du père, lequel, étant pierre, doit engendrer la pierre, ce symbole primitif du Fils de Dieu. L'interprétation que nous osons présenter, nous semble revêtir une probabilité d'autant plus forte qu'elle se conforme à la tradition primitive, universellement répandue et transparente sous tous ses voiles (2).

(1) Ici se répéterait utilement la réflexion de Pausanias citée dans le chapitre Beth-el Bétyles.

(2) Jules Scaliger et Vossius ont remarqué ces paroles de Priscien. Abbadir Deus est, dicitur et hoc nomine lapis ille quem Saturnus dicitur devorasse pro Jove, quem Græci *Baitulon* vocant. Je l'avais dit, c'est un Bétyle ou Baitile, que Saturne se figurait dévorer. — *Voir* la Bible vengée, tome II, page 248. Idem Falconnet, Académie Belles-Lettres, tome VI, pages 520-521. *Harmonie*, tome II, page 441. — Priscien rend le mot *Béthyle* par *Abbadir* ; Bochart dit que ce mot signifie pierre ronde, en phénicien. C'est la figure que Damascius donne au Bétyle que nous savons, en effet, être souvent rond ovoïde. Le polyglotte Drach traduit le mot Abbadir par père puissant : donc

L'antiquité nous affirme que le roi des Dieux, que l'Égyptien Jupiter, fut d'abord une pierre absolument brute et semblable aux Beth-el primitifs. Mais il subit, avec le temps, des modifications diverses ; et, pour être sobre, nous nous bornerons à citer le Jupiter Melichius de Sicyone. Il avait revêtu la forme de la pyramide, ou plutôt de la pierre conique ou phallique, à côté de la Diane Patroa de Sicyone, autre Beth-el ou Bétyle, dont l'aspect se rapprochait de celui de la colonne. Car, en certaines parties du monde, le Bétyle, à forme de colonne, devenait comme l'effigie de la Divinité. On le voyait ici représenter Apollon, là-bas, Bacchus, et puis enfin tant de Dieux que l'un des noms de la colonne κίων resta l'équivalent de celui de la statue des immortels, jusque vers les plus beaux jours de la Grèce.

Enfin, Jupiter, avant de se manifester sous le ciseau des plus habiles statuaires, dans la splendeur des formes viriles divinisées, vit sa pierre, ou son Bétyle, subir encore une nouvelle modification ; et non loin du Neptune que représentait, à Tricolini, un bloc quadrangulaire, c'est-à-dire une pierre Hermès, l'Arcadie offrait, dans la ville de Tégée, le spectacle d'un autre Bétyle-Hermès de Jupiter (1).

Lorsque l'idée symbolique du Beth-el s'écarta de sa simplicité primitive, on vit les noms, les formes et le

entre les mots de père puissant ou de Dieu, de Bétyle et de pierre, la liaison se retrouve jusque dans le désaccord des savants.

(1) *Voir* Pausanias, *qu'il faut parcourir*. Winkelman, *Histoire de l'art chez les anciens*, tome Ier, pages 7 à 9. — Raoul Rochette, *Archéologie*, 1828, pages 16 à 18, etc.

nombre de ces pierres se multiplier et croître en ramifications diverses. Les deux divisions principales furent, avec le temps, celle des pierres grands Dieux et des pierres termes ; c'est-à-dire qu'une distinction tranchée s'établit entre les Beth-el ou Bétyles, dont les uns *restèrent* grands, tandis que les autres devinrent petits, en attendant un état moindre encore. Nous nous contentons, pour le moment, de jeter un coup d'œil sur les plus célèbres de ces pierres, parmi celles qui appartiennent à la classe la plus relevée. Ce sont les Dieux des grandes nations, et telle était la pierre Jupiter que nous venons de nommer, telles étaient la pierre Satelle, la pierre Diane et Apollon (1). Parmi les plus renommés de ces monuments, entre ceux dont l'antiquité nous a conservé la mémoire, nous allons maintenant rencontrer, et nous choisirons en première ligne, ceux qui représentent la *Déesse Nature*, appelée Cybèle à Pessinunte, Vénus à Paphos, Diane à Éphèse, et portant d'ailleurs des milliers de noms dont quelques-uns passeront sous nos yeux, et, assez probablement, non sans les étonner (2).

(1) *De lapidibus*, Gottlob, page 13.
(2) *Voir* plus bas, dans cet écrit, l'histoire et l'origine de ces Déesses et de ces Dieux, qui toutes et tous rentrent en un. Nous ne nous occupons en cet endroit que de leurs Bétyles.

CHAPITRE X.

La pierre Cybèle, grand Bétyle.

La pierre Cybèle était tombée du ciel ; rien de moins contesté que ce prodige chez les païens ; mais en quel âge du monde s'était-il opéré? On ne peut établir que ce soit avant le siècle de Dardanus qui vivait 1,500 ans avant le Christ. Et, dès cette époque, non-seulement le culte du Beth-el avait fleuri, mais l'idée sainte, dont il était le symbole, était entrée dans son ère de décadence. Déjà les rêveries du sabéisme s'étaient évidemment mélangées aux traditions patriarcales (1)!

(1) *Voir* Falconnet, *Mém. de l'Académie Inscriptions et Belles-Lettres*, tome VI, page 228. Diod. Sicul. tome II, page 50. Je n'ai entre les mains que la traduction de Ferd. Hœfer, 1846. Paris, bibliothèque royale. J'aurai un peu plus tard l'original.

Ce qui tendrait à démontrer physiquement cette assertion, c'est l'aspect même, c'est l'exiguïté de la pierre Cybèle qui n'offre aucun rapport de proportion avec les Beth-el primitifs. Ce sont ses angles vifs, ses arêtes de pierre brisée; c'est tout ce qui indique en elle, non point le bloc qui a roulé librement sur la terre, mais un éclat, un fragment de ces aérolithes dont nos collections fourmillent. Ce serait peut-être encore cette configuration d'organe femelle, ou de *Mullos*, que le travail aurait, tout en se dérobant, imprimée à une partie de la pierre, et que le culte y vénérait comme un symbole de la *Déesse Nature* ou du Naturalisme. Car ici, l'imitation du sexe rappelait trop sensiblement pour s'y méprendre, l'une des habitudes religieuses des peuples de l'Asie. C'était de se prosterner devant l'image de cet organe, uni à l'organe mâle, représentés l'un et l'autre par la figure adoucie du *Yoni-Lingam*, qui revêtait de ses formes la pierre Bétyle adoptée par le sabéisme.

La Déesse Nature fut appelée Cybèle, dans l'Asie Mineure, du nom d'une montagne que le culte de son Bétyle avait rendue célèbre. Ce Bétyle, cette pierre aérolithe, ce Diopètes (1), était tombé d'en haut dans la ville de Pessinunte, qui fut bientôt redevable de sa gloire et de sa puissance toute royale aux faveurs dont la combla la Déesse. Or, Pessinunte était une ville des Phrygiens, ce peuple auquel Hérodote décerne la palme, parmi tous ses concurrents à la gloire de l'an-

(1) Le mot grec Diopètes signifie tombé du sein de l'air, du sein de Jupiter, il s'appliquait aux Dieux Bétyles et à Jupiter lui-même.

cienneté? Et nous observerons, sans nous arrêter, que, chez ces descendants de Japhet, le culte de la Déesse avait une similitude extrême avec celui que les descendants de Cham rendaient à leurs Dieux, dans la patrie même des Beth-el (1).

La grande Déesse, celle que l'on appelait la Mère des Dieux, comme s'il eût été question d'établir que toutes les superstitions naissaient de la pierre Beth-el, et que tous les Dieux avaient pour mère la Nature ou cette Cybèle : eh bien ! la grande Déesse ce n'était pourtant, et il faut le répéter, ce n'était qu'une toute petite pierre. Le poids en était si faible, dit Arnobe, qu'il se fesait à peine sentir à la main ; et Tite Live rapporte que Scipion, après l'avoir reçue du navire qui la transportait, la remit aux mains des dames romaines qui la portèrent, l'une après l'autre, au temple de la Victoire.

Oui, ce caillou que nous avons reçu de la Phrygie, dit Arnobe, je l'ai vu. C'est si peu de chose que si vous le posez dans la main il n'en fait pas fléchir la peau. Sa couleur tire sur le noir, ses angles sont inégaux et saillants ; c'est la pierre brute et raboteuse que nous voyons aujourd'hui former *la bouche* de

(1) On peut lire ces descriptions dans l'Ecriture. Clamabant voce magna et incidebant se juxta ritum cultris et lanceolis, donec perfunderentur sanguine ; transiliebant altare quod fecerant... Cette Déesse, au culte si frénétique, et qui était si vénérée des Grecs et des Romains, les Syriens la nommaient Déesse de Syrie, s'inquiétant peu de lui donner en outre tantôt le nom de la terre, tantôt celui de Vénus Uranie ou de Junon, etc., etc... La même idée se reproduit dans Pignorius : *Mensæ Isaïcæ expositio*, page 1, etc. C'est que tous ces noms ne signifiaient qu'une même Déesse : le principe femelle : Isis-Rhéa-Cybèle, Bhavani, etc., etc. *Voir* plus loin dans cet ouvrage.

la statue de la Déesse et détruire la régularité de ses traits (1).

Chose bizarre en effet, cette pierre formait une sorte de bouche; et, jusque dans ses irrégularités, elle avait quelque symétrie ou, plutôt, ainsi que nous venons de l'observer, son apparence était celle d'une vulve; car elle figurait le Ctéis ou le Mullos de l'Europe, c'est-à-dire l'organe femelle, plus exactement que le Yoni sacré de l'Asie. En d'autres termes, elle reproduisait un des types par l'image desquels les anciens représentaient la Déesse Nature; et cette forme obscène, ainsi que celle du Phallus, ou de l'organe mâle, constituait fréquemment les formes de la pierre Bétyle, ou s'y adaptait. Aussi la pensée vint-elle à quelques érudits, étrangers sans doute à la connaissance des rapports qui unissent l'aérolithe aux Bétyles, que cette pierre pouvait bien avoir été une de celles que les naturalistes ont nommée Hystérolithe, et dont la forme reproduit l'empreinte de certains coquillages à configuration impudique (2).

Cependant, Rome avait déployé toute la solennité de ses pompes religieuses pour accueillir dans son sein cette auguste Déesse, *qu'elle avait implorée* avec succès à une époque déjà reculée. Le roi de Pergame, Attale, n'avait cru pouvoir faire un plus beau présent à la République qui en convoitait avidement la possession; et le principal représentant des Romains dans cette mis-

(1) Lapis nigellus, evehendus essedo
Muliebris oris, clausus argento sedet... dit Prudence.

(2) *Lire* les *Mémoires de l'Académie Inscriptions et Belles-Lettres*, tome VI, page 529 et tome XXII, pages 214 à 227.

sion solennelle avait été l'illustre Scipion Nasica.... Celui qui fut autrefois votre pontife, s'écriait saint Augustin en s'adressant au peuple Roi. Le Sénat l'avait élu d'une voix unanime comme le citoyen le plus vertueux, et le moins indigne d'aller recevoir la Divinité Phrygienne : c'est-à-dire la pierre sacrée que les regnicoles appelaient, ainsi que nous le répétons, la Mère des Dieux.. Déesse au culte infâme ! ce que proclamait assez haut le signe sexuel dont son Bétyle était stigmatisé.

(1) Parcourir la *Cité de Dieu*, livre I, xxx ; livre VI, vii.



CHAPITRE XI.

La pierre Vénus, Déesse Nature, grand Bétyle.

La mère des Dieux ! la Déesse Nature ! Il semblerait, à considérer d'un œil superficiel le monde idolâtre, que cette qualification s'appliquerait avec plus de justesse à Vénus qu'à Cybèle. Mais le nom de Vénus, lui-même, n'est qu'une des mille appellations locales sous lesquelles le polythéisme, partout égal à lui-même, nous peint cette auguste Déesse (1). Ne nous occupons d'elle,

(1) Moi, Vénus, principe vivifiant de toutes choses, d'où procèdent les éléments de cet univers, *En rerum naturæ prisca parens, en elementorum origo initialis, en orbis totius alma Venus.* — Moi, l'âme de la nature !... Apulée, *Métam.* livre 4. Ane d'or. Vénus à Cupidon, contre Psyché.

en ce moment, que pour la reconnaître dans la pierre, et revêtue de la forme sous laquelle elle se plut si longtemps à s'envelopper de l'encens des mortels !

La plus célèbre de ces pierres est celle que le monde ancien vénérait en Chypre, à Paphos, sanctuaire consacré, de même que celui de la riante Cythère, à la Vénus Babylonienne : ce qui est dire encore à la Vénus Uranie d'Ascalon, cette Déesse mère reconnue et adorée du fond des contrées Orientales aux extrémités de l'Occident. Or, cette pierre était conique (1), figurant une sorte de borne pyramidale, ou plutôt, un cône phallique, et tel que l'Inde continue de l'adorer encore sous le nom Cabirique de Grand-Dieu, ou de Maha-Deva (2). L'historien Tacite, après en avoir donné la description, ajoute ces paroles remarquables :

Et la raison pourquoi elle n'avait pas de figure humaine est toute mystérieuse : *ratio in obscuro* (3) ; mais cette obscurité ne tardera point à se dissiper, si tant est qu'elle existe pour nos lecteurs.

Sachons, cependant, et gardons-nous bien d'oublier que « les pierres coniques ou pyramidales de Paphos ne sont, à proprement parler, qu'un abrégé de ces monstrueux Phallus, comparables aux *pyramides et aux obélisques de l'Égypte et de l'Inde*, et qui, sous des formes non moins gigantesques, s'élevaient à Hiérapolis en avant du temple d'Atergatis. Cette Déesse, ou sa fille, car elles se confondent sous le nom de Vénus Uranie,

(1) Max. de Tyr, sermon 58.
(2) Maha Deva Bhavani μεγα-Ζευς. — *Voir* Pietro d'ella Valle, tome IV, page 84, etc. — Idem, Creuzer, *Indes*.
(3) Lib. II, *Hist.*

était donc représentée à Paphos sous une figure phallique adoucie, telles que le furent, assez probablement, les images portatives distribuées aux initiés dans les mystères, ou tout au moins ces petites idoles que l'on vendait aux étrangers et qui devaient être des copies fidèles de l'idole révérée du temple(1) . »

Il résulte de ces faits que la pierre Beth-el, monument de la tradition patriarcale, et le plus souvent aussi du sabéisme, se liait dans ce cône phallique au Dieu du naturalisme, c'est-à-dire au Phallus ou à la figure de l'organe mâle générateur. Et ce Phallus s'élevait dans la *cella* du temple, sous le triangle symbolique du *Yoni*, représentant l'organe femelle, pour figurer avec lui le Dieu-Nature complet, ou le *Yoni-Lingam* de l'Asie (2).

En un mot, de quelque façon que l'esprit veuille envisager les choses, la pierre qui est pour les Juifs et pour les chrétiens le symbole de Dieu, le symbole du Christ, était pour les savants de l'idolâtrie le Dieu créateur, le *principe générateur des choses*. Quelle que fût l'impudicité de la forme, ou du nom de la pierre adorée, on se courbait devant elle en disant : Voici le Dieu par qui tout a été fait : *per quem omnia facta sunt*.

Cependant, lancé sur la voie du progrès, l'art avait fini par oser accuser et combattre la grossière configuration de ces Dieux. L'art, à mesure que les traditions

(1) Lire Creuzer, page 223, tome II, première partie, etc., etc.

(2) Voir les médailles représentant la Diane Patroa, l'Hermès-Phallique, le Priape Baal, l'Isis-Osiris, etc., etc., devant lesquelles je raisonne, et que reproduisent les planches du grand ouvrage de Creuzer.

s'effaçaient, s'était attaqué à la pierre brute, s'étudiant à la revêtir d'une élégance et d'une majesté de forme, qui permissent à l'homme de ne point se croire trop stupide lorsqu'il laissait fléchir son genou. Presque partout le génie profane, doué de grâce et de souplesse, s'évertuait contre l'inflexible génie des mystères. Les efforts de ce dernier maintinrent néanmoins en quelques lieux à la Divinité cet antique aspect qui, d'abord, excita les sarcasmes de Pausanias et qui, plus tard, reçut ses hommages (1). Mais la religion, qui avait conservé quelque connaissance des Dieux primitifs, ne les expliquait plus guère qu'à un fort petit nombre de privilégiés, et se gardait bien de les révéler à tous. Tantôt, sans doute, elle apprenait à ses initiés le sens philosophique des Dieux du Sabéisme et du Naturalisme ; d'autres fois même elle devait mêler à ses enseignements la connaissance de quelque haute vérité primordiale, descendue jusqu'à elle de bouche en bouche. Il est à croire que, dans quelques sanctuaires, tel que celui du Bétyle de Paphos, si proche de la terre de Chanaan, si voisin de la patrie des Beth-el, la science des prêtres avait disputé aux ténèbres croissantes de la doctrine païenne quelque débris heureux de la révélation. Mais, en tous cas, et pour les sages qui ne pouvaient, comme Pausanias y réussit peut-être, se mettre en contact avec les plus sérieux initiateurs, la raison du culte de la Divinité, sous la forme ridicule de la pierre brute, restait tout enveloppée de mystères. Les yeux ouverts ils croyaient rêver ; et,

(1) *Voir* ce jugement de Pausanias, en cet opuscule, ci-dessus.

parce qu'ils étaient graves, ils se contentaient de répéter avec Tacite : *Ratio in obscuro*.

A côté des pierres Vénus, nous devrions placer les pierres Astarté ; ce serait même agir plus sagement de les confondre ; car, sous la différence de leurs noms, ces deux Divinités se réduisent à une seule, elles sont identiques. Astarté ou Astaroth, c'est la Vénus-Uranie de la Phénicie, de Malte, de Carthage, de tant d'autres lieux encore ! Et que nous la nommions Diane, Junon, Minerve, Anaïtis ou Milytta, nous ne cesserons de revoir et de reconnaître en elle la Déesse Céleste, la Déesse Nature. Son culte, qui est ou qui devient partout le culte de la volupté, s'accompagne d'excès et de raffinements dont la funeste influence corrompt et dissout les mœurs. L'Afrique le sut mieux que toute autre province, jusqu'au temps où les Vandales vinrent répandre sur ses cités Babyloniennes la monotonie du silence et de la mort (1).

Or, non-seulement la Déesse *Bétyle* Astarté revêtait, parmi ses formes, celle de l'organe mâle ou du Phallus en cône, représentant la Vénus de Paphos ; mais souvent encore, comme cette Déesse, elle y associait le symbole du principe femelle, la figure triangulaire du *Yoni*. C'est-à-dire qu'elle devenait Yoni-Lingam, ou que prenant un sexe elle laissait l'autre, dans ce symbole de l'hermaphrodisme, à son époux le Dieu Baal. Alors les deux principes générateurs, réunis

(1) Je renvoie à l'histoire de l'inconcevable corruption des villes africaines, et des dévastations à peine imaginables, commises sur cette terre par les Vandales.

sous un double emblème dans la même pierre, n'y figuraient plus qu'un seul et même Dieu, c'est-à-dire la Divinité complète de la nature, ou du Naturalisme (1).

(1) Des médailles et des planches, que nous citerons, ont conservé ces formes. — Tous les Dieux ne sont qu'un ! Nous ne pourrons trop souvent répéter tout à l'heure cette phrase de Jacobi, par Thalès Bernard : « Ce sont des phases multiples d'une même idée primordiale, localisées dans les mythes des différents peuples, page 137. » Lire, idem, un curieux passage de saint Augustin, *Cité de Dieu*, livre IV, paragraphe 2.

CHAPITRE XII.

Beth-el et Bétyles. — Mithras, la pierre Élagabale.

Mais l'un des Bétyles les plus célèbres de l'Europe et de l'Asie, ce fut celui du dieu Bel-Baal, ou de ce dieu soleil dont un pontife occupa le trône des Césars. Le nom de ce misérable est dans tous les souvenirs; car il s'agit de cet efféminé que sa soif de sang et de débauches rendit si fameux sous la pourpre; il s'agit de cet Héliogabale, de cet enfant détestable que les agitations révolutionnaires de cette dégoûtante et terrible époque pouvaient seules élever à l'empire.

Ce Sardanapale de Rome, Varus Antoninus, en un mot, ou Héliogabale, avait vu les premières années de son ministère sacerdotal s'écouler près de la Palestine, chez les Phéniciens descendus de Cham ; et son Dieu, c'était le Bétyle d'Emèse, ville de la haute Syrie (1).

Or, cette pierre, arrondie à sa base, et s'amincissant vers le sommet, offrait l'aspect d'une sorte de cône, ou plutôt de bloc ovoïde, dont nous retrouvons à peu près la forme dans le Bétyle connu sous le nom de Michaut. Chacun de nous peut examiner à loisir ce dernier dans le cabinet de la Bibliothèque Royale de Paris.

Semblable, par la couleur noire de son grain, à la plupart des Bétyles qui représentaient le soleil, cette pierre ne portait d'autre signe distinctif que celui d'une Aigle éployée couvrant une de ses faces (2). Quelques médailles que les temps et les hommes ont respectées, nous en ont conservé l'image.

L'Empereur Romain étant le pontife du Dieu-pierre d'Emèse, voulut, selon l'antique usage, en porter le nom, et il se fit appeler en conséquence Hélagabale ou Héliogabale. L'étymologie du premier de ces deux mots paraît signifier *le Dieu créateur* (3) ; le sens évident du deuxième est : *celui que le soleil envoie à la terre*

(1) La *Bible vengée* dit Édesse, mais peu importe, vol. II, p. 248 idem la *Bible Vence* D. vol. III, page 52. — Édesse, dit Balbi, s'élève sur les ruines de Ur, en Mésopotamie; la ville qu'Abraham quitta pour Haran ou Charres. — Balbi, page 686.

(2) D. Martin, de Brésillac, tome I, rel., page 409. — Falconnet, tome VI, *Acad. Bel. Lett.*, page 528. Thomas Moore, *Hist. of Ireland*, vol. I, page 22. *Bible Vence*, pages 52, 55, tome III.

(3) *Bib. Vence*, t. III, p. 55, etc., etc.

[ἥλιος soleil, γᾶ ou γῆ, terre, et βαλλω j'envoie (1)]. Nul de ses adorateurs n'ignorait, en effet, que ce Dieu Bétyle était descendu sur la terre du haut de la voûte des cieux.

Une fois possesseur de l'empire, Héliogabale défendit d'adorer un autre Dieu que cette pierre. Il la fit transporter de Syrie à Rome; il lui bâtit un temple qui fut orné par ses soins des dépouilles des autres temples; et il ordonna d'y agglomérer les divinités les plus sacrées (2); soit qu'il voulut unifier le culte en identifiant à son Dieu ceux qui devaient, à son sens, avoir la pierre pour symbole; soit qu'il prétendit humilier des Dieux qui étaient nécessairement moins anciens et moins nobles que le sien, s'il fallait leur attribuer une origine autre que celle de la pierre! Car tous ces Dieux, disait-il, en songeant à la valeur mystique de la pierre, n'étaient que des serviteurs du sien (3).

Quant à ce Dieu pierre tombé du ciel, ou plutôt issu du soleil et envoyé par lui sur la terre, ainsi que le témoigne son histoire, il se confondait évidemment avec Mithras; et, par ce fait, il était à la fois le *Soleil* et une seconde personne consubstantielle, ne formant avec lui qu'un seul et même Dieu Beth-el.

(1) Remarquons-le bien, ce Dieu était Jupiter, ou *le Soleil,* dit *Elius Lampridius*, paragraphe premier. — L'étymologie, d'après M. Nisard, est ἥλιος et γαβαθᾶ, montagne : la pierre noire du Dieu étant tombée sur la montagne d'Émèse. D'autres la tirent du syriaque. *Ela* Dieu (El) et *gabal* former, ou Dieu qui forme, Dieu *Plastène,* c'est le nom de Cybèle, dont nous avons décrit le Beth-El. Nisard. *Hist. Aug.*, page 436. Elius Lampridius, parag. 1, 3.

(2) Elius Lampridius, parag. 3.

(3) *Idem*, parag. 7.

Plutarque vient à notre secours sur ce point en disant que Mithras, dégoûté du commerce des femmes et souhaitant avoir lignée, s'était uni *à une pierre* et avait enfanté *d'elle* un fils, dont la personne ne se distinguait de celle du père que par le nom de Diophorus, c'est-à-dire qui porte Dieu, qui a Dieu en lui (1).

Ailleurs il est vrai, et cette variante a pour elle la vraisemblance, le nom du fils se change en celui de Diorphe. Il est né près de l'Araxe, du mont Diorphus que féconda Mithras; et cet autre nom signifie celui qui perce les ténèbres. Car il est LE RAYON DE FEU *jaillissant* DU ROCHER; rayon qui se réfléchit pour pénétrer et embraser le sein de la terre (2).

Mais ce Mithras, qui enfanta Diorphe de la pierre ou du rocher de Diorphus, a passé lui-même dans le monde païen, *pour être né d'une pierre.* Plusieurs Pères de l'Église, parmi lesquels saint Jérôme et saint Justin, nous ont aussi rapporté cette fable précieuse où se mêlent, à propos de Mithras qu'on appelait le Dieu triple, Τριπλάσιος, les trois personnes *d'une Trinité* (3).

Cette dernière idée ne s'affaiblira point dans l'esprit de l'investigateur qui, entrant dans la galerie Justinienne arrêtera les yeux sur un Mithras (4). Il le verra

(1) Il sort de Dieu le Père, et a un autre Dieu en lui.

(2) Lire Creuzer, tome I, p. 356, 357, 371.

(3) Οἱ τά τιῦ Μίτρου μυστερία παραδίδοντες λέγουσιν ἐκ πέτρας γεγέννηθαι αὐτόν. Le mystère de la Trinité avait pénétré fort au loin, sous les voiles de l'allégorie, et il était distinctement connu des Juifs, voisins des Phéniciens. C'est ce qu'explique le savant Drach, ancien rabbin converti (*Harmonie entre l'Église et la Synagogue*. Vol. I, p. 370-379, de même, avant et après ces pages). *Voir* idem Nicolas. *Voir* idem Wiseman, d'après Molitor, *Conférences*, etc.

(4) J'ai vu cette pierre ailleurs encore, et avec des interprétations

sortant de la roche et accompagné de deux figures qui se répètent dans toutes les fables Mithriaques, pour représenter l'une le soleil levant, l'autre le soleil couchant (1) : c'est-à-dire celui qui, dans le passé, dans le présent et dans l'avenir, remplit le monde de sa lumière. — La pierre vivante, la pierre qui produit des personnes divines, est l'unité d'où sort et où rentre la trinité : trois personnes en une substance (2).....

Enfin, au jour de la fête de ce Mithras, célébrée au milieu de si singulières orgies, depuis la Perse jusqu'au fond des Gaules ; en ce jour de triomphe pour *le vin*, et où le grand roi lui-même avait le droit de s'enivrer, nous observons un fort remarquable usage. C'est que les Perses chargeaient leur table de mets ; et que, parmi ces mets, on plaçait *des pierres*. C'était y mettre le symbole de Mithras ; et si nous levons les yeux plus haut encore, le symbole de celui qui est *le pain* de la vie, figurant avec *le vin* si singulièrement fêté (3) !

Mais il se présente une autre question et fort inat-

diverses, dont plusieurs peuvent être vraies et justes, à certains points de vue ; on voit, ici, comment le mien s'est formé.

(1) Lire D. Martin, rel. vol. 1er, p. 409, 429 à 430.

(2) Je raisonne et je construis d'après une multitude de faits isolés, dont les plus saillants sont rapportés par le savant bénédictin D. Martin, par Creuzer, etc. J'ai lu Anquetil-Duperron, Jacobi, etc., etc. L'incohérence des éléments que j'ai recueillis épars çà et là, et sans rapport entre eux, là où le hasard les a jetés, est la preuve qu'ils n'ont point été préparés pour un système. Ils m'ont paru se grouper d'eux-mêmes en prenant naturellement une place qu'on ne songea jamais à leur donner.

(3) *Voir* Burchard dans D. Martin. — Vol. 1er, rel. p. 475. Nous en comprendrons la raison au chapitre Sacrifices.

tendue peut-être. Le Mithras des Perses est-il bien véritablement un Dieu ? Parmi les savants, quelques-uns contestent cette proposition (1), que d'autres paraissent soutenir avec avantage (2). Notre sujet ne nous oblige point à prendre parti dans cette lutte, dont l'intérêt se rétrécit, d'ailleurs, si l'on songe que la négative ne s'appliquerait guère qu'à une seule contrée, dans le cas où elle parviendrait à s'établir. Car, ailleurs que chez les Perses, on adore un Dieu véritable sous le nom de Mithras, sous les noms qui lui servent d'équivalent, et sous les symboles qui le représentent.

La Perse, qui a subi plusieurs révolutions religieuses et qui s'est divisée en plusieurs sectes, la Perse peut donc n'honorer dans Mithras qu'un Ised, assisté dans ses attributions diverses et augustes, par des génies inférieurs ou par des Hamkars (3). Elle peut bien révérer surtout et plus spécialement en lui le génie du Soleil, génie rappelant, comme par un trait égaré de sa lumière, ce Jéhova tout-puissant et unique que servent

(1) Anquetil-Duperron, Sylv. de Sacy, etc.

(2) *Voir* Creuzer, t. Ier, etc.

(3) L'allemand Jacobi, revu par Th. Bernard, résume de la sorte Mithra, et s'exempte de parler de Mithras. « Mithra, *Divinité Persanne*, dont le *Zend-Avesta* ne trace le caractère que d'une manière très-vague, et qu'on a identifiée tantôt avec l'ized de la planète de Vénus » Déesse Nature et Cabire représentée par des Bétyles célèbres ; et « tantôt avec celui du Soleil .. » On les identifia avec l'un et l'autre, les unissant dans Vénus homme et femme (à Amathonte), dans Dianus-Diana, et dans le Bétyle de Charres de Lunus-Luna. — « Toute la confrérie Mithriaque se divisait en sept classes, formant l'échelle aux sept échelons, ce qui donnait les sept Dieux : Saturne, Vénus, Jupiter, Mercure, Mars, la Lune et le Soleil ; » en d'autres termes ce qui formait une échelle cabirique (*Voir* ci-après les Cabires, en cet opuscule. — Lire Jacobi, p. 322).

les hiérarchies des esprits célestes (1). Mais si nous considérons, dans l'ensemble de ses attributs, ce génie, cet ange, cette lumière, ce soleil, nous croyons qu'il représentait *le Dieu créateur* tombé au rôle de Dieu-Nature ; et, à la fois, celui qui est la lumière, le Verbe, la manifestation visible de Dieu, dont le symbole palpable était la pierre (2).

Notre opinion perdra de l'étrangeté hardie dont elle peut sembler empreinte, pourvu que l'on remonte aux origines de ce culte et aux attributs principaux de celui qui en est l'objet.

Le nom de Mithras, dans les langues sacrées de la Perse et de l'Inde, signifie soleil et amour; et son culte, répandu jadis dans une vaste étendue de l'Orient, est du nombre des choses qui se perdent sous les nuages de la plus haute antiquité (3).

Croissant et fleurissant sur une double racine qui, d'un côté, se nourrissait dans le sol de la haute Chaldée, et de l'autre, plongeait dans les couches du sol Indien, l'idée de Mithras pénétra fort anciennement dans la religion de l'Egypte et dans celle de la Perse, qui devint pour elle comme une seconde patrie, *car ce n'est point là qu'elle avait pris naissance.*

Hérodote nous dit, en effet, que les Perses avaient emprunté ce Dieu des Chaldéens, ou des Assyriens et

(1) *Voir* Anquetil-Duperron. *Mém. de l'Acad. Inst. et Bel. Let.* vol. 37, p. 708, etc.

(2) Elius Lampridius vient de nous dire ce que nous savions bien déjà, — en parlant de la pierre d'Héliogabale, — ce dieu était *Jupiter*, ou le Soleil qui est Mithras. Parag. 1, 3. *Hist. August.*

(3) Racine de Mithras : Meher, Mehir. *Voir* Creuzer p. 377, 373, 352, vol. 1er.

des Arabes. Les Arabes le nommaient Alitta ou Alilat, les Babyloniens Milytta (1), désignant ainsi la *Déesse Nature* ou Vénus Uranie, qui est la plus ancienne des Parques, et la même que l'Ilithye des Hyperboréens, πάντων κτιστὴς, dont tout à l'heure nous ébaucherons l'histoire. Les Perses, en l'adoptant, lui donnèrent le nom de Mithra qui, tantôt se distingue de celui de Mithras, et tantôt y rentre pour s'y confondre (2).

Déjà l'on peut voir que, dans ce Dieu-lumière et Nature, le Sabéisme, qui est indigène de la Chaldée, s'unissait à la divinité du Naturalisme. Rien d'étonnant, donc, si le culte de Mithra, dont le nom s'efface dans l'histoire de meilleure heure que celui de Mithras, revêt et laisse ensuite à ce dernier le caractère voluptueux et lascif du culte de Mylitta, et des Déesses en qui se personnifiait, chez les anciens, le principe femelle de la Nature.

C'est même ici le cas d'observer que « les Perses avaient divisé leurs divinités suprêmes en deux puissances, représentées par les deux sexes, et qu'ils avaient fait du feu, qui en constitue l'essence, un Dieu et une Déesse. Les livres Zend dissipent toute espèce de doute sur ce point. » Le feu, disent-ils, est mâle et femelle : Mithras est l'un, et l'autre c'est Mithra. Elle était à celui-ci, ce qu'Isis était à Osiris (3). Ou plutôt, ces deux Divinités avaient, un moment, reproduit celle que

(1) Hérodote, l. 1er, Perses.

(2) *Voir* Creuzer, vol. 1er, p. 346, 348. Anquetil-Duperron, *Mém. de l'Acad. Bel. lett.*, tom. 37, p. 707. Jacobi et Th. Bernard, p. 322. D. Martin, D. Brésillac, rel. vol. 1er, p. 424 et 431, etc.

(3) *Voir* Creuzer, tom. 1er, p. 346, 347, 348, 373.

nous croyons avoir été leur type primitif, c'est-à-dire le Bétyle modifié qui se nommait *Lunus-Luna*, dans la capitale du Sabéisme, dans la ville de Charres ou de Haran, *seconde résidence du patriarche Abraham*. Mithra cependant, nous le répétons, avait fini par se confondre avec Mithras, et par se perdre dans l'unité de ce Dieu que l'on disait triple : τριπλάσιος.

Mais, au milieu de toutes ces phases (1), dans ce dédale, et quelque opinion que l'on se forme sur Mithras, la pensée qui a pour symbole la pierre divine ou le Beth-el-Bétyle, se trouve alliée à cet être auguste dans la théologie Persanne. Car, sur ce terrain, il est *créateur*, il est *Démiurge*; il est, aux yeux des uns, le Très-Haut, la cause du monde, l'unité antérieure à la Dualité, — et ajoutons de plus, à la Trinité. Il est pour tous enfin, le *médiateur suprême*. Ses fonctions sont de combattre, sans cesse et partout, les Dews ou les mauvais génies qui répandent l'effroi et la désolation dans l'univers, dont il entretient l'harmonie. Après la mort des hommes il défend les âmes contre les esprits impurs, et s'interpose entre les créatures de ce Dieu, dont il est une personnification, et une émanation sensible (2).

En un mot, il est esprit triple et un ; il sort de la pierre et *il y reste*. Son origine et son symbole, comme ceux des traditions primitives, sont aux premières régions patriarcales. Nous voyons se confondre en lui,

(1) Notre jugement se fonde sur ce que nous apprennent les auteurs, souvent opposés, que nous citons, et sur les notions que nous ont données l'étude et la méditation de notre sujet.

(2) Creuzer, tom. 1er, p. 351, 352. Anquetil-Duperron, *Mém. de l'Acad. Bell. Lett.* Vol. 37, p. 696-709, etc., etc.

l'idée de la *puissance créatrice*, l'idée du *pouvoir médiateur et sauveur*, et puis encore, l'idée de *l'esprit d'amour* que son nom même exprime en exprimant, du même trait, la lumière (1). Enfin, si peu que nous étudiions le Bétyle ou la pierre qui le représente, ne semble-t-elle pas concentrer en lui confusément, avec les attributs de la fable, le triple et indélébile caractère du Dieu *esprit d'amour*, joint au Dieu *père* et au Dieu *verbe médiateur*, dont le symbole, si généralement incompris, était cette pierre (2).

(1) Mithras signifie soleil et amour, *voir* ci-dessus.
(2) Omnia per ipsum facta sunt. — In ipso vita erat. — Et vita erat lux. Petra autem erat Christus, etc., etc.

CHAPITRE XIII.

Quelques variétés des Beth-el et les Palladiums.

De quelque côté que l'attention se dirige et s'arrête dans le monde ancien, l'idée des Beth-el ou des Bétyles, leur culte, leur nom, mais leur réalité surtout, se présentent avec les innombrables modifications qu'il appartient au temps et aux hommes de faire subir à tout ce qui reçoit l'empreinte de leur passage. Nous avons cru devoir parcourir de l'œil un certain nombre de ces variétés; et, si l'on nous pardonne l'expression, nous nous contenterons de les toucher du bout de la plume.

Dans la seule ville de Pharès, en Achaïe, et jusque sous le règne des Antonins, Pausanias comptait encore trente pierres, à chacune desquelles les Pharéens rendaient un culte et donnaient le nom d'une Divinité. Car, dans les temps les plus reculés, nous dit-il, les Grecs rendaient les honneurs divins à des pierres brutes qui leur tenaient lieu de statues. — τιμάς Θεῶν ἀντι ἀγάλματων είχον ἀργοί λίθοι.

Telle était la fameuse pierre brute, représentant l'Amour de Thespies, le plus ancien des Dieux (1), auquel les Pariens de l'Hellespont rendaient également un culte divin. Telle était la pierre Hercule d'Hyette, que de pieux et de fréquents pèlerinages obsédaient dans l'espérance d'obtenir la guérison des maux du corps. Telles étaient quelques pierres Jupiter : tel le fameux Omphalos de Delphes, que la Grèce disait être le centre du monde, le nombril de la terre. On donnait ce même nom de nombril à des pierres Beth-el, en Grèce, en Sicile, en Irlande, dans l'Inde et dans une multitude de régions diverses, parce que cette pierre était le symbole de la puissance centrale, de la base sur laquelle s'appuie tout ce qui gravite, tout ce qui existe ; en un mot, par la raison qu'on voyait en elle la Schétya ; ou, si l'on veut une autre comparaison, parce qu'elle avait représenté la clef de voûte, la pierre angulaire du monde entier, sa condition d'existence : *Caput anguli.* Aussi, les prêtres de Delphes, qui suivaient une routine dérivée des traditions, oignaient d'huile cette pierre-

(1) Amour *pierre* dont le nom oriental est la racine de Mithras, pierre, et né de la pierre. *Voir* au chap. ci-dessus.

nombril tous les jours de l'année, selon l'usage général d'oindre tous les Bétyles, ce qui était, d'après le langage et les mœurs des descendants de Jacob, les rendre Christ ou Messie (1).

Parmi les pierres curieuses, au point de vue de la religion, nous ne pouvons omettre la pierre sacrée, λίθον ἱερὸν qui se voyait à Trœzène, devant le temple de Diane Lycæa. Ce fut sur ce Bétyle, image de celui qui rachète et qui purifie (2), que neuf Trœzéens placèrent Oreste, afin de le laver du meurtre de sa mère (3). En effet, la pierre porte en elle le don de purification ; et, dans l'île de Crète, l'un des berceaux de Jupiter-pierre, nous avons vu le Dactyle Idéen Morgus se conformer à l'usage, en appliquant à Pythagore un de ces Bétyles que l'on appelait pierre de foudre ; le but de cette application était de le purifier de ses fautes (4).

Ici donc, la pierre communique la pureté, *elle efface les péchés du monde*. Là bas, ainsi que nous le verrons dans le nord, ce qu'elle confère et transmet par son contact, c'est le pouvoir (5). L'esprit de force, l'esprit de justice et de vérité réside en elle ; il inspire au loin la vénération et la terreur, et pénètre ceux qui s'en ap-

(1) Lire Pausanias, Phocide, chap. 16. — Plusieurs médailles mentionnées entre autres par M. Raoul Rochette, reproduisent cet omphalos. — Ombilicus Hiberniæ. *Voir* César., *Bel. Gal.* liv. VI, ch. 13. *Annales de Philos. chrét.*, tom. 20, p. 445. — Thomas Moore, *History of Ireland*, tom. 1er, p. 42. *De Lapidibus*, Gottlub, p. 16, etc.

(2) *Voir*, après les Palladiums, les Bétyles, pierre foudre, ou Abraxas, servant à purifier les pécheurs.

(3) Pausanias, Trézènes.

(4) Lire Falconnet, tom. 6. Acad. Bell. Lett. p. 531.

(5) *Voir* la pierre de Scone, etc., fin du chap. *des Palladiums* et chap. *Généralité du culte des Bétyles*. Idem, *Mém. des Ant. de Fr.*, vol. II, pages 228-231.

rochent. Aussi le plus auguste tribunal de l'antiquité, l'aéropage, offrait-il pour siéges deux pierres brutes et sacrées aux parties contendantes : l'une était la pierre de l'accusation, l'autre était celle où l'accusé devait s'asseoir, et sans avoir à rougir encore (ἀναιδείας), quoique son innocence fut tombée sous le coup du soupçon ; la question étant de savoir si véritablement une tache devait la flétrir (1).

En parcourant la Grèce, d'autres pierres se rencontrent encore, les unes auprès du tombeau d'Amphion, ce sont celles qu'il attirait par la mélodie de ses accords, et les autres dans le voisinage des murs de Panopes, (*Pausanias*, *Panopes*) sur le bord d'une ravine. Chacune d'elles ferait la charge d'un char ; et ce qu'elles ont de particulier, c'est l'odeur de chair humaine qui s'exhale de leur substance. Mais tout étonnement cesse en apprenant qu'elles sont un reste de la matière avec laquelle Prométhée forma le genre humain. En effet, la pierre est la racine de l'humanité ; le nom de la pierre, en grec (*Laas*), est le nom du peuple, ou de toute collection d'hommes, ainsi que nos pages l'ont expliqué au sujet des pierres de Deucalion et de Pyrrha ; ou plutôt l'homme est sorti de la pierre, image de celui par qui tout a été fait !

Ce rapport traditionnel d'origine, ou d'union de nature, entre l'homme et la pierre, symbole du Dieu par qui tout a été fait, est peut-être une des raisons pour lesquelles la figure plus ou moins adoucie de l'organe générateur, ou du Phallus, revêtit la pierre Beth-el,

(1) λίθους ἀργούς ἀναιδείας καὶ ὕβρεως. Pausanias, Athènes.

et devint, dans le monde presque tout entier, sa principale forme sacramentelle.

Parmi les innombrables Bétyles de cette sorte, l'un des plus singuliers et des moins connus de nos jours est la pierre *Manale*, ou la pierre coulante que Rome conservait hors de la porte Capenne, et près du temple de Mars. Cette pierre se portait en procession comme le Phallus, dont elle reproduisait la forme ; il en dégouttait de l'eau, et Varron nous apprend que le peuple l'invoquait dans les grandes sécheresses (1) ! On ne peut y arrêter un instant sa pensée sans retrouver en elle un souvenir du fragment de roche d'où la verge de Moïse fit jaillir de l'eau dans le désert. Et ce fragment, nous dit un ancien rabbin, était le symbole de celui dont le flanc, frappé sur la croix, répandit l'eau qui purifie, l'eau qui féconde, et le sang qui rachète (2).

Que quelques-unes de nos conjectures se trouvent hardies, ou même hasardées, nous le voulons bien; mais ce qu'il y a d'évident, c'est que, dans toute cette histoire des Bétyles, il est presque impossible de soulever une pierre sans découvrir au-dessous les débris d'une tradition biblique (3).

(1) *Voir* le sette cose fatali di Roma antica, p. 30. — Et Creuzer, tom. 2, 1re partie, p. 473.

(2) *Harmonie entre l'Eglise et la Synag.* Tom. II, p. 436-437.

(3) C'est ce dont nous pouvons nous convaincre jusqu'à la fin de cet opuscule. — Il ne faut pas confondre cette pierre manale avec la pierre des Mânes ou celle qui servait à boucher le gouffre des enfers, par où les Mânes remontaient trois fois l'an se promener dans le monde supérieur ; croyance qui donna lieu à la formule : *mundus patet*. Lire Creuzer, vol. II, 1re partie, p. 125.

Mais poursuivons notre course en nous rappelant que le caractère le plus général des pierres Bétyles, c'était de recevoir l'onction qui les rendait pierres sacrées : λίθος λιπαρός (1), c'est-à-dire l'onction qui représentait et qui répétait la consécration du Beth-el de Jacob, l'acte par lequel ce patriarche faisait Christ ou Messie, la pierre sur laquelle il avait eu sa vision.

Théophraste ne nous parlera donc pas une langue inintelligible en nous apprenant, dans son Traité de la superstition, que les anciens élevaient des tas de pierres sacrées dans les carrefours, et que l'une des principales formalités du culte de ces monuments bizarres consistait à y répandre de l'huile.

Ces amoncellements, ou monceaux, étaient d'ailleurs fort communs dans les Gaules. Les voyageurs se plaisaient à les grossir en l'honneur du Dieu protecteur des routes et du commerce. Mais nous observerons que la forme sous laquelle ils se présentaient n'était pas un simple effet du hasard ; il y avait intention de leur donner celle du *cône*, parce que le cône offrait une figure adoucie du Phallus, qui était une des modifications primitives du Beth-el, et l'une des images les plus antiques du Bétyle-Mercure (2).

Les Hébreux désignaient du nom de Galaad ces

(1) Lire la *Bible vengée*, tome II, p. 248 et auteurs originaux, plus bas.

(2) Mercure, c'est-à-dire en langage celtique, l'homme du commerce, de *Marck*, marché, et de *ur* ou de *our*, homme. — Je cherche vainement dans les dictionnaires français le mot *merger*, fort usité dans le pays où je me trouve, pays jadis soumis aux Romains, et conséquemment familiarisé avec la langue latine (Coulommiers, Seine-et-Marne). Ce mot y signifie un de ces tas artificiels de pierres

monceaux que le culte éleva dans mille lieux différents en l'honneur des Dieux, et jusque dans le Mexique (1). Tantôt ces Galaad couvraient la cendre des morts, comme à Orchomène (*Pausanias*); tantôt ils déterminaient des limites, ils étaient comme le monceau de Jacob et de Laban, le lieu du guet de la Divinité dont l'œil vigilant présidait à l'observation de la foi jurée.

Mais, le plus souvent, l'antiquité remplaça ces monuments mobiles, soit par des piliers, soit par des pierres pyramidales ou coniques, qui furent ici le Beth-el brut et primitif, là-bas une grossière imitation du Phallus dont la forme était une de celles du Bétyle. Et ces pier-

qui se voient surtout aujourd'hui au bord des vignobles, et l'étymologie en est évidente, à savoir :

Mer-curii ag-ger, c'est-à-dire, par fusion,
Mer-ger, ou monceau de Mercure.
(Mur-ger, autre mot, signifie *muri agger.*)

Voir, idem, sur les monceaux de Mercure, les *Proverbes, interprétation de saint Jérôme*, *Bib.* Vence, Drach, tome II, ch. xxvi, v. 8. *Lire* encore avec attention l'article Colonnes, dans Moreri. Quant à la forme phallique, ou conique, des monceaux, j'extrais ce qui suit de Pignorius, *Mensæ Heliacæ expositio*, p. 42 à 49 :

In Anytæ epigrammate, Tumulus (le monceau) ipse ita loquens inducitur :

Sacram Mercurii prætereuntes fuderunt
Homines lapidum congeriem...

Alii congeries lapidum pro terminis observant, et scorpionem appellant... Si vero pali lignei pro terminis dispositi sunt, aut congeries lapidum acervatim congestæ, quos scorpionem appellant, ex eo quod σκορπίς Græcis dicebatur capillorum in pueris tutulus *in conum fastigiatus*... Cet honneur était rendu à Teutatès, Thauth, Thor, Mercure... ut dux, et eo duce rebus in omnibus uterentur. L'idée de la Divinité suprême sortait de ces pierres.

(1) *Dissertat. Bib. V.* D. Tome IV, p. 308. — Bâtissier, cité beaucoup plus loin, etc., etc. Soc. des Antiq. de France, etc.

res étaient dites soit Hermès ou Mercure, soit Priape, soit le plus opiniâtre des Dieux, le Dieu Terme, ou bien encore Jupiter, le Zeus Herkaïos (*Jupiter Borne ou Limitant*) des Pélasges ; c'est-à-dire, sous des noms différents, une Divinité parfaitement équivalente, reconnaissable à ses attributs, à son symbole, et à son culte (1) !

Quoi qu'il en soit de ces Beth-el, ou de ces Dieux plantés par la main de l'homme pour monter la garde aux limites de ses possessions, ils étaient l'objet d'un profond respect et d'une adoration sincère. Lorsque l'huile sainte, en coulant sur leur sommet, les avait revêtus d'un caractère divin, la piété les couvrait de laine, *comme le Bétyle de Delphes ;* elle les ornait de couronnes et de voiles, et leur offrait des sacrifices à la lueur des flambeaux que l'on éteignait dans le sang des victimes. Voyager et dédaigner de si grands Dieux, lorsqu'on les rencontrait le long des routes, c'eût été témoigner au ciel bien du mépris. Aussi Floridius compte-t-il les hommages qui leur sont rendus, parmi les plus légitimes excuses du voyageur attardé. Malheur à qui eût osé porter la main sur ces Dieux bornes, dont le cours de chaque année ramenait la fête solennelle, et autour desquels le possesseur du territoire qu'ils protégeaient devait laisser la mesure du terrain nécessaire aux justes exigences du service religieux (2).

(1) *Lire* Winkelman, tome I, page 9.— *Voir* id. *Pillars of memorial.* —*English hoarstones, Scotch hare stanes, Archeologia,* tome XXV, page 28 à 60. — Idem *Bathurst,* on *Dracontia,* tome XXV, page 189-190. — Même ouvrage, *Society of the antiquaries of London.*
(2) Lire *de Lapidibus,* Gottlob, p. 14, et autres, cités plus bas.

Mais si les routes, si les limites des territoires et des champs eurent leurs Dieux Beth-el, à plus forte raison dut-il en être ainsi des temples. En ces lieux, non-seulement le Dieu visible et patent fut d'abord la pierre brute ; mais, plus tard, et lorsque les statues se furent emparées de la place des Beth-el, il paraît que la pierre divine y fut souvent enfouie et cachée dans le sol, de la façon dont quelques peuples anciens cachaient leurs palladiums, qui étaient également des Béth-el. Le Dieu Bétyle devint donc et le gardien du temple, et la pierre fondamentale ou la Schétya. Enfin le Christianisme nous semble avoir reproduit dans ses rites cet usage dont il hérita, et dont l'origine se rattachait au plus antique symbole connu du Messie. Nous le voyons, en effet, asseoir ses églises sur la pierre Christ, c'est-à-dire sur la pierre que l'Herméneutique, ou la science de l'interprétation sacrée, nous représente comme la figure du Christ. Et sur ce point, nous prenons pied au-dessus de la région quelquefois nébuleuse des conjectures ; car d'anciens rituels contiennent le cérémonial de la pose de la pierre fondamentale des églises et sont la confirmation de nos paroles. Il y est dit que sur cette pierre, dont la forme souvent *angulaire* représentait celui que l'Écriture appelle *Caput anguli*, l'évêque traçait avec la pointe d'un couteau le signe de la croix. Puis, l'esprit de l'assemblée se reportait au premier Beth-el, figure de celui qui dit à Simon, son premier continuateur : Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église (1), et l'un des assistants entonnait ce chant

(1) Tu es le fils de Jonas (Jean), tu seras appelé *Cephas*, ce qui veut dire Pierre. En langue syriaque, *Kipho*.

qui caractérisait la cérémonie tout entière : *Mane surgens Jacob erigebat lapidem.* Au point du jour, Jacob, se levant, érigea la pierre (1).

A tel point, il est vrai, que tout temple, toute maison de Dieu, semble chercher son origine dans ce premier Beth-el qui était la figure du Messie.

CHAPITRE XIV.

Les Bétyles Palladiums.

Maintenant, puisque le mot de Palladium vient de s'échapper de notre plume, ne serait-il pas opportun de donner quelque base à l'assertion dont nous l'avons accompagnée lorsque nous avons dit : Les Palladiums sont des Beth-el !

D'après le récit que des érudits nous ont faits de l'histoire du Beth-el de Jacob, qui fut la racine et la souche de si nombreuses superstitions, il nous est difficile de ne point saisir, dans l'idée qui s'attacha promptement à cette pierre, celle d'un véritable Palladium ; de même, aussi, verrons-nous dans les premiers

(1) *Archeolog. foundation stone of churches*, tome XXVI, page 219. — *Society of antiquaries of London.* — *De Lapidibus*, page 13.

Palladiums un type des grands Pénates conservateurs des Etats et des villes.

Déjà, lorsque nous suivons l'histoire de ce premier Beth-el, il nous est affirmé que les Juifs, au temps de leur décadence, l'honorèrent avec toute la ferveur de leur zèle égaré. La sauvegarde de leur patrie était pour eux dans cette pierre fameuse, qu'ils croyaient posséder encore lors de la chute définitive de leur puissance, et que réellement peut-être ils possédaient. Le jour même où se termina par la victoire de Titus le siége épouvantable de Jérusalem, ils se pressaient autour d'elle, ils renouvelaient sur elle *les onctions de l'huile sainte*, ils déchiraient leurs vêtements, ils s'exhalaient à ses pieds en gémissements et en sanglots, comme si elle eût eu des yeux pour les voir, et des oreilles pour les entendre (1). Oh ! merveille, il semblait que de la pierre qui représentait le Christ, dépendît, au jugement même de ceux qui venaient de le crucifier, le sort de la cité Déicide (2) !

Quoiqu'il en soit, la première pierre divine à laquelle paraît se rattacher le nom de Palladium, ce fut la pierre Pallas ou le Palladium des Troyens.

Or, Pallas, ou Minerve-Phalle, n'est point un autre Dieu que le Phallus, si constamment personnifié dans la Tétrade Cabirique (3).

(1) *De Lapidibus*, page 8.

(2) L'historien Joseph nous apprend que les Juifs finirent par emprunter aux Grecs quelques rites idolâtres. Ici, avaient-ils conservé leur bien en le laissant s'avilir ; ou bien reprirent-ils, dans l'état où ils le trouvèrent, un emprunt qui avait été fait à l'un des patriarches de leur race?

(3) C'est ce que rappelle M. Moreau dans ses notes savantes de la

Et le Phallus, ou l'organe générateur mâle, c'est le Bétyle sous l'une de ses plus antiques transformations. Rien ne nous est mieux connu que ce fait, si ce n'est la tradition que Pallas-Palladium était effectivement tombée des cieux; ce qui attache à son titre de Bétyle un authentique incontestable, en la rendant aérolithe.

D'ailleurs, nous rappelant la remarque déjà citée de Pausanias, nous ne nous bornons point à dire, à propos de Pallas, que ses statues les plus anciennes devaient être une pierre; car une figure du Palladium, expliquée par Foggini, la représente *positivement* sous cette apparence. Cette explication met donc d'accord, dans notre esprit, la forme que lui assigne la plus haute antiquité, et celle que lui impose son origine céleste ou sa qualité de Bétyle-Diopètes-Aérolithe. En d'autres termes, le raisonnement reçoit ici du fait une évidente et entière confirmation (1).

Grâce aux révolutions du temps et des Etats, Rome eut son tour de posséder ce fameux Palladium, ce plus antique des simulacres, auquel il lui plut aussi d'attacher les destinées de son empire. Et, de nos jours encore, la tradition sur l'origine de cette Divinité singulière se perpétue par les bouches italiques, quoique la plupart aient perdu le sens de leurs paroles; car, en cette contrée où la puissance romaine eut sa métropole, il se

traduction de la *Cité de Dieu*. Pénates, tome I, page 472. Paris, 1846. — Pallas est Phallus par Phtha. *Voir* l'explication de Creuzer, *Egypte*, notes, tome I, page 829, 830, etc.

(1) *Voir* le *sette cose fatali di Roma antica*, p. 44, 54. — R. Rochette, *Archéologie*, p. 17, 18. — Et *Echo du monde savant*. *Analyse d'Orioli*. — Idem Creuzer. — La Minerve d'Athènes passait également pour être tombée des cieux. Voir Pausanias. Πεσεῖν ἐκ του οὐρανοῦ.

répète à l'envi que la première de toutes les statues est tombée du ciel. Elle était donc une Aérolithe, un Bétyle : *Corse fama la prima statua essere caduta dal cielo* (1).

Peut-être, maintenant, aura-t-on la curiosité de savoir d'où provenait ce culte du Beth-el devenu Pallas; et nous dirons sans hésiter que nous lui croyons une origine Phœnico-Lybienne. — Les colonies de l'Egypte l'avaient importé, puis répandu dans la Grèce ainsi que dans la Dardanie ; et les noms auxquels il paraît se rattacher le plus spécialement sont ceux de Dardanus, et des Pélasges Egypto-Phéniciens, Danaüs, Cadmus et Cécrops (2). Enfin, la ville la plus célèbre par le culte de cette déesse était Saïs, longtemps possédée par les rois pasteurs, et où Minerve Phallus recevait l'encens de ses adorateurs *sous le nom de Neïth* (3).

On nous pardonnera sans doute, à ce propos, de découvrir une étroite alliance entre l'idée que l'Égypte, si voisine de la terre des patriarches, se formait de Neïth-Pallas, et l'idée inhérente à la personne divine que figurait le Beth-el, devenu le symbole, l'image même de Pallas, ou le Palladium.

En effet, le nom égyptien de Pallas, ou Neïth, signi-

(1) L'idée des Béth-el et des statues s'était confondue, et bien naturellement, ainsi que nous le verrons. Rome était d'ailleurs une cité Celto-Pélasgique, et sœur à demi de la ville Pélasgique de Troie. — *Voir* à ce sujet l'Hist. des colonies Grecques par M. R. Rochette, l'Histoire Romaine par Michelet; puis D. Martin, Pinkerton, déjà cités, etc., etc.

(2) 1572 à 1547 ans avant Jésus-Christ.

(3) *Lire* Raoul Rochette, *Colonies Grecques*, tome I, p. 103 à 117, et bien d'autres. Les citations me paraissent inutiles.

fiait : Je suis venu de moi-même. Or, qui peut porter plus justement ce nom que le Fils de Dieu, même Dieu que son Père, sortant de lui, et disant, lorsqu'il est incarné : Qui me connaît, connaît mon Père !

Et, sur le temple de Neïth à Saïs on lisait : Je suis tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce qui sera. Nul n'a jamais soulevé mon voile (1).

Mais ce Dieu voilé c'était Ammon, nous objectera peut-être quelque critique ? Eh bien, écoutons la théologie de l'Égypte. Neïth sort d'Ammon, nous dit le sacerdoce ; elle est sa première incarnation, sa parole ou son Verbe, sa sagesse, sa force créatrice : et voilà pourquoi le bélier leur était consacré à l'un comme à l'autre. Elle a créé le monde *de concert* avec le grand Démiurge son père. Elle est *la mère par excellence*, la *première des Grandes Mères, l'intelligence divine et la force productrice de la Divinité*. C'était pour cette raison que le vautour, symbole de toutes les mères divines, lui était spécialement dédié. En un mot, elle concentrait en elle les idées qui se réunissent sur le Verbe de Dieu, représenté comme elle par la pierre ; et, l'on disait d'elle aussi nécessairement que de lui : *Omnia per ipsum facta sunt* (2).

Telle est, en un mot, Neïth ou Minerve, c'est-à-dire Pallas identifiée au Dieu *Phalle* ou *Bétyle*, et dont nous

(1) Ego sum qui sum.

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire !
RACINE *fils*.

(2) Lire entre autres Creuzer, *Égypte*, tome I, p. 504, 520. Notes 827, 828, etc. Il est bien plus explicite et précis que Jacobi, Thalès-Bernard, et que plusieurs autres. Je raisonne sur les faits adoptés.

ne parlons plus que pour achever l'histoire du Palladium (1).

Tout le monde sait que la ville de Troie succomba par suite de la ruse de Diomède et d'Ulysse, qui parvinrent à découvrir le moyen d'enlever ce précieux gage de salut (2).

Peu de temps après la retentissante catastrophe subie par l'empire de Priam, Diomède remit au pieux Énée le Palladium que le héros troyen déposa dans la ville italique de Laurent. Ascagne le fit transporter de Laurent dans les murs d'Albe la Longue, et Numa, plus tard, à Rome. Or, les Romains n'adoraient alors aucun simulacre, ce qui exclut la pensée d'attribuer une figure artistique à la pierre qui était le symbole de Pallas (3) ! Que si même, par la suite, les livres du sage Numa, trouvés dans sa tombe, furent condamnés au feu, c'est que, devant l'intelligence de leur texte sacré, les esprits eussent été contraints de remonter vers une forme de culte plus primitive ; c'est que de tels écrits eussent sapé la puissance des Dieux devenus statues.

(1) Neïth a le Phallus pour symbole, par Phtha. (*Voir* au chap. Cabires ci-dessus; et Creuzer, tome I, pages 829-830.)

(2) Une sardoine gravée et bien connue, de la galerie de Florence, représente Diomède enlevant le Palladium, figuré par un buste de Minerve. Le héros, nu, tient un poignard avec lequel il vient d'égorger une prêtresse qui le gardait ; et, ce que peut-être on n'a pas observé, son pied gauche pose sur *une pierre brute*, qui ne devait se trouver *dans ce sanctuaire* qu'à un titre sacré. Elle était là sans doute, ce que fut la pierre Beth el ou Bétyle dans plus d'un temple de la Grèce ; c'est-à-dire la Divinité primitive, représentée plus tard et sans l'exclure, par une Divinité plus artistique (*Voir* livraison 14 de la Galerie, dessinée par Wicar et gravée par Pouquet.)

(3) Varron, dans la *Cité de Dieu* de saint Augustin, livre IV, chapitre XXXI.

Dès que Rome eut reçu le Palladium, le temple qui accueillit ce nouveau Dieu fut celui de la déesse Vesta ou Hestia (1). Cette divinité lui prêta son plus secret sanctuaire; et là, nul être humain n'était admis à le contempler, si ce n'est seulement la vierge la plus âgée du collége des vestales (2).

Mais la cause de cette jalouse vigilance n'était un mystère pour personne : c'est que les Romains redoutaient par-dessus tout la dextérité d'un traître disposé à servir leurs rivaux en enlevant, pour le leur livrer, ce gage de la prépondérance et de l'éternité de leur empire.

Il se dit même, qu'afin de déjouer par la contre-ruse les projets d'un ravisseur, ils firent tirer plusieurs effigies de ce simulacre. Mais nous avons tout lieu de croire, et nous rappelons à ce sujet le *Palladium pierre* de Foggini, que ces copies furent inexactes et trompeuses, afin de donner le change à quiconque eût conçu l'idée d'un enlèvement. On semble même avoir vulgairement fini par ignorer, entre les diverses figures qui le représentaient, quelle était sa véritable forme et sa substance. Ce qui nous reste donc de plus positif sur ce point, ce sont les données primordiales de la tradition et de l'histoire. Nous nous imaginons en être

(1) Le Mithras-Mithra primitif de l'Occident.

(2) . . . . Nulli adspecta suorum
Pallas, in obstruso pignus memorabile templo.
Vestalemque chorum ducit vittata sacerdos
Trojanam, soli cui fas vidisse Minervam.

Silius Italicus.

l'interprète en précisant que ce fut cette pierre tombée du ciel, une aérolithe, un diopètes (1).

Plus tard, Héliogabale ayant fait élever un temple à son dieu Bétyle, sur le mont Palatin, et probablement vers l'arc de Titus, l'ordre fut donné de transporter dans ce sanctuaire le feu de Vesta, le Bétyle de Cybèle, autre manifestation de Vesta, et le Bétyle Palladium (2). Mais le vrai Palladium était-il tombé sous la main du despote? N'était-il pas si secrètement caché dans le sol qu'il fût impossible à la violence ou à l'astuce de s'emparer de toute la puissance romaine en saisissant ce gage (3)?

Ce doute nous semble passer à l'état de présomption fondée lorsque nous apprenons qu'à l'époque où le siége de l'empire fut transféré de Rome à Constantinople, le Palladium avait été transporté dans cette nouvelle capitale. Olympiadore attestait que, de son temps, il y était conservé. Et, selon Pierre Gelle, une croyance byzantine voulait que Constantin eût fait en-

(1) Se rappeler le Palladium-pierre de Foggini, cité plus haut, et confirmant notre opinion touchant la *pierre* représentée sur la sardoine que nous venons de décrire en note, il y a quelques instants.

(2) Élius Lampridius, parag. 3.— Lire le *Sette cose fatali di Roma antica*, p. 44 à 56 et 19 à 20.

(3) Élius Lampridius, parag. 6, 7. Et penetrale sacrum est auferre conatus; quumque seriam quasi veram rapuisset quamvis virgo maxima falsam monstraverat, atque in ea nihil reperisset, applosam fregit. Nec tamen quicquam religioni dempsit, quia plures similes factæ dicuntur esse ne quis veram unquam possit auferre. Signum tamen quod Palladium esse credebat abstulit et auro fictum, in sui Dei templo locavit, *parag.* 6. *Elius Lampridius.* Dicebat præterea Judæorum et Samaritanorum religiones, et christianam devotionem illuc transferendam, ut omnium culturarum secretum, Heliogabali sacerdotium teneret. — *Elius Lampridius*, *parag.* 3.

fouir cette divinité tutélaire dans le Forum qui portait son nom. Est-ce qu'en la cachant dans les entrailles de son sol, Constantinople ne suivait point l'usage traditionnel de Rome ?

Peut-être notre thème est-il assez riche pour qu'il soit à craindre d'abuser de l'attention du lecteur en continuant de lier l'histoire des Palladiums à celle des Bétyles. Mais, tout en évitant de le faire, nous ne voulons point rompre sur ce sujet sans laisser connaître à quelle distance de leur berceau étaient parvenues, dans le temps et dans l'espace, ces deux idées réunies (1). Nous croyons donc devoir nommer le Beth-el Palladium de Scone, en Écosse, ou la pierre royale, c'est-à-dire la pierre sur laquelle les prêtres imprimaient au front du roi le caractère du sacre ; la pierre qui parlait, ou qui faisait entendre un murmure approbateur si le monarque désigné était agréable aux Dieux ! La croyance vivace dont elle est le monument exprime en termes

(1) « Les dernières nouvelles de l'expédition anglaise sont de Hamadan (Ecbatane). Elles sont extraites d'une lettre du colonel Williams qui, parti du bas Euphrate, avait traversé le Kousistan (l'ancienne Susiane), séjourné à Chouster, autrefois la capitale de cette province, et rejoint MM. Loftus et Churchill à Despoul, sa capitale actuelle. MM. Loftus et Churchill n'avaient pu obtenir la permission de faire des fouilles dans cette partie de la Susiane. Les Seyds (*fanatiques qui prétendent descendre de Mahomet*) y mettaient un empêchement absolu. Leur motif était que ces fouilles avaient pour objet la recherche de la *pierre noire sacrée*, maintenant enfouie, et qu'ils regardent comme une sorte de *Palladium.* » *Les arts en* 1851, *l'expédition de Mésopotamie, etc., par Frédéric Mercey.* Voir *Revue des Deux-Mondes*, 15 *septembre* 1851. En ce pays des Beth-el, ou des *Bétyles*, dont la couleur la plus générale est le *noir*, une pierre noire et sacrée est un Palladium, et cette pierre est enfouie ! Cette seule découverte me paraît une singulière confirmation de mon chapitre sur les Palladiums.

assez clairs que, dans la pensée des peuples Celto-Scythes, la puissance sortait de la pierre et qu'elle la possédait, puisqu'elle pouvait la déléguer et en confier le dépôt à ses élus (1)! C'est à ce titre, sans doute, qu'elle était considérée comme la Divinité, comme la sauvegarde, *comme le destin même de la patrie*, comme son Palladium en un mot; et, à bien dire, il ne lui en manquait que le nom (2)!



CHAPITRE XV.

Variétés du dernier temps.

Une curieuse variété de Bétyle et qui, dans le monde Oriental, paraît avoir été la transition d'un mode de superstition à un autre; cette variété, disons-nous, s'est rencontrée dans l'île de Malte, au milieu des ruines du temple de Krendi.

C'était une pierre encore, et nous la rencontrons itérativement dans les compartiments divers de ce

(1) Omnis potestas a Deo.
(2) Ut fatum regni in eo lapide contentum putarent! *De lapid.* p. 12. Nous verrons que ces pierres n'étaient point rares dans les régions Celtiques.

grand édifice. Les formes en sont arrondies; elle mesure un pied de hauteur environ, et porte un demi-pied de diamètre, ayant au centre une ouverture, ou plutôt un trou, qui diminue insensiblement en se rapprochant de la base. Il est hors de doute qu'elle occupait un rang supérieur dans un culte mystérieux; et la science d'un antiquaire moderne y reconnaît clairement le Chakru ou le Gnoït. Ainsi se nommait le vase prophétique, le vaisseau d'inspiration des anciens Egyptiens et des *Hindous*, ces constants adorateurs du Bétyle; et c'est de ce Bétyle, rappelant celui du soleil, que le Dieu Vishnou tirait la flamme qui répand la chaleur et la lumière (1).

D'autres pierres encore jalonnent, dans le labyrinthe de l'idolâtrie, l'espace qui s'étend jusqu'aux dernières extrémités de la région des Bétyles. — Ici c'est l'Astroïte, dont Pline nous dit que Zoroastre célèbre les grandes vertus dans les opérations magiques. Cette Astroïte paraît n'avoir été qu'une simple pierre; et c'est une pierre de cette nature qu'il était recommandé d'offrir en sacrifice lorsqu'on se sentait menacé d'un démon terrestre (2).

Ailleurs, ce sont des pierres de foudre, celles qui, selon les relations d'auteurs célèbres, tombent quelquefois se ruant en grêle et avec la furie des avalanches, brisent des vaisseaux, abîment des flottes en-

(1) S. G. Wance, tome XXVIII. *Archéol*, page 232. London, 1840. Society of Antiquaries. Hindous.— *Voir* Pietro della valle.— Abraham Roger, etc.

(2) Falconnet. *Acad. bell. Lett.*, tome VI, p. 531.

tières et écrasent les édifices de toute une ville (1).

La couleur de ces pierres offre quelques variétés, de même que leur forme; les plus allongées sont celles que l'on appelle, à proprement parler, pierres de foudre ou Abraxas (2); et nous avons vu qu'elles étaient douées de la vertu toute particulière de *purifier* la conscience des coupables *(qui tollis peccata mundi...)*. D'autres tombent aussi du ciel sous le même nom, mais ayant la forme de haches, et d'instruments analogues à ceux des peuples sauvages. Le nom de Bétyle leur ayant été généralement appliqué, quelques populations ignorantes se dirent que les Dieux, afin de les aider dans leurs labeurs, se manifestaient à eux sous la forme d'instruments de travail. C'est là sans doute l'erreur qui pénétra l'esprit de quelques modernes, trop peu versés dans ces matières, et leur fit émettre une assez singulière opinion. Ils prétendirent que ces conformations instrumentales, auxquelles l'art ne resta presque jamais étranger, étaient celles qui particularisaient le Bétyle! et ils se figurèrent que tout était dit sur l'origine de cette aérolithe sacrée, lorsqu'on l'avait appelée pierre foudre (3)...

Ce qu'il y a de certain, c'est que chacune de ces pierres Bétyle avait son génie; et cette tradition reste inaltérable, soit dans les lieux, soit dans les temps

(1 Pline, *Hist. natur. de Jaspidum generibus*, liv. XXXVII, chap. IX. — Id., *Dissertations sur les pluies de pierres*, Bibl. Vence. D. t. IV, p. 283 et mille autres écrits. *Voir* la Soc. des Antiq. de Fr., aux notes.

(2) *Voir* Flourmont, *Réflex. crit.* liv. II, p. 164.

(3) Telle est mon opinion sur l'article si peu fondé de M. Mahudel, *Mém. de l'Acad. Bell. Lett.*, tome XII, p. 163. Pierres foudres.

même où la superstition a le plus profondément corrompu l'idée primitive du Beth-el. Nous en citerons deux exemples.

Le premier, c'est le vrai Sidérite (1) : cette pierre qu'Apollon avait donnée au Troyen Hélénus, et qui avait reçu le don de la parole. C'était un fait tenu pour incontestable, et nous l'avons entendu confirmer par le faux Orphée, contemporain de Pisistrate. Cependant, il en coûtait quelques efforts à Hélénus lors qu'il s'arrêtait à la résolution de faire parler son Bétyle; car il devait alors pendant vingt et un jours s'abstenir du lit conjugal, de la chair des animaux et de l'usage des bains publics. Ce laps écoulé, il lui fallait encore offrir des sacrifices et laver la pierre dans une fontaine, de la même manière que les Galles de Rome lavaient la pierre Cybèle. Cette cérémonie une fois accomplie, il l'enveloppait avec respect, et la réchauffait dans son sein. Enfin, après avoir rempli ce devoir, sa main saisissait le Sidérite et il feignait de vouloir le lancer loin de lui, imitant le geste de celui qui tenait la pierre sur laquelle on prêtait le serment de *Jupiter-Lapis*, dont nous avons décrit le mode et la sainteté.

Tout aussitôt, la pierre Bétyle poussait un cri semblable à celui d'un enfant *qui désire le lait de sa nourrice.* C'était là le moment de la presser de questions; et ce fut grâce à ce procédé qu'à côté du Palladium muet et

(1) Sideron, en grec, signifie fer. — Le fer, et le nickel métal fort rare, sont les deux substances principales dont se compose l'aérolithe, ou le Bétyle tombant d'en haut sous la forme de météore enflammé

enfermé, le Bétyle *Sidérite prédit à Hélénus la ruine de Troie, sa patrie* (1).

Prenons maintenant un exemple, entre dix mille, de la croyance tardive à l'animation des Bétyles par un génie, et descendons à la date du sixième siècle de l'ère chrétienne. Cet exemple sera celui de la pierre que portait dans son sein le médecin Eusèbe, ami d'Isidore. Car il nous est affirmé que ce docte personnage interrogeait son Bétyle sur toutes les particularités qu'il lui importait de savoir; et l'un de ses plus efficaces moyens de le contraindre à parler, c'était de le ficher dans un trou de muraille!

L'oracle ainsi violenté, ainsi ravalé à la condition de pierre commune, se fesait comprendre par un petit sifflement qui rappelait le nom de *pierre-serpent* ou d'*Ophite*, donné à ces Bétyles, dont la surface offrait souvent, et nous verrons pourquoi, l'image de cet animal symbolique (*Chapitre-Serpent*).

Enfin, à cette époque de décadence, Damascius observe que chaque Bétyle était consacré à une Divinité particulière, à laquelle il servait d'organe, pour ainsi dire. Mais alors, Isidore, son maître, enseignait que ces pierres n'étaient animées que de certains génies mitoyens entre les bons et les mauvais. Leur gloire antique était éclipsée! Aussi les voyait-on devenir les jouets des devins et des jongleurs qui les fesaient servir au succès de leurs impostu-

(1) Ce récit porte l'empreinte d'un temps bien postérieur à Hélénus; mais, au fond, rien n'y dément le caractère du Beth-el. Je le rapporte donc comme instructif.

res (1). Décidément les Dieux, après s'être indignement abaissés, s'en allaient, et l'humanité peut dire qu'il en était temps, si elle considère la longue et fangeuse traînée dont le Paganisme avait souillé le cours des siècles en les traversant.

CHAPITRE XVI.

Les Pélasges.

Nous croyons, pour le moment, nous être suffisamment appesanti sur l'idée générale du Beth-el, cette pierre qui fut le symbole primitif du Christ, le premier monument de la révélation, et comme le germe des idoles chez la plupart des peuples anciens. Mais il nous semble que nous ne pouvons aborder encore assez utilement les hauteurs de notre sujet et embrasser complétement ses mystérieuses antiquités sans remonter jusqu'aux Pélasges.

Cette excursion est une sorte de hors-d'œuvre, et nous nous empressons de le proclamer, en engageant les

(1) *Mém. de l'Acad. Inscript. et Bell.-Lett.* Falconnet, tome VI, p. 514 à 518. Creuzer, tome I, p. 555, notes, etc.

personnes qui craindraient de s'aventurer dans une sorte de déviation, à franchir les quelques pages de ce chapitre. Nous ne saurions avoir la prétention, en suivant le cours de nos recherches ardues, de donner à la poursuite des vérités que nous voulons atteindre la rectitude et la rapidité du boulet de canon, qui, paraissant tracer dans son vol une ligne si singulièrement droite, décrit cependant lui-même une courbe sensible.

Mais la raison qui nous détermine à l'étude de cette ténébreuse question, c'est l'étude de la question ténébreuse des Cabires. — En effet, sans aborder le Sphynx Cabirique et sans lui arracher quelques-unes de ses énigmes, comment pourrions-nous pénétrer des yeux de l'esprit les mystères sous lesquels se dérobent tant de symboles de l'idolâtrie du monde ancien, et tout particulièrement les Bétyles? Comment ensuite nous entretenir utilement des Cabires, si nous ne nous formons une idée des hommes auxquels se lient, en quelque sorte, les premiers vestiges que nous en découvrons sur la poudre la plus antique de l'histoire.

Le nom des Pélasges, les traditions qui concernent ces hommes étranges, et si longtemps héroïques avant l'âge des héros d'Homère, leurs pérégrinations, leurs colonies, leurs monuments et leurs fables, tout cet ensemble se rattache d'une manière vraiment directe et étroite au nom et à l'histoire des dieux Cabires; et l'histoire de ces Cabires n'est qu'une partie de celle des Bétyles.

Travailler à jeter quelque lumière sur cette question si classique et, pourtant, sous un certain aspect si roma-

nesque ; nous efforcer de la dégager des nuages qui en revêtent et en obscurcissent les mystiques hauteurs, ce n'est donc que nous étudier à écarter de notre sujet les ténèbres dont tant de siècles amoncelés l'ont couvert et, en quelque sorte, défiguré. Nous consacrerons à cet aperçu huit ou dix pages seulement. Au moment où l'esprit du lecteur va s'élever vers les grands Dieux des Titans et des Cyclopes, nous voulons dire vers les Bétyles Cabires, ce chapitre répandra sans doute quelques notions utiles sur l'origine et l'histoire de leurs plus illustres adorateurs.

Oui, peu de noms, dans les fastes de l'histoire, sont d'une noblesse plus antique que celui des Pélasges ; et notre mémoire chercherait vainement une race d'hommes dont l'origine paraisse se couvrir d'un voile plus épais. Qui nous dira, précisément, la famille et la région d'où la terre les a vus sortir ? Cependant, lorsqu'il s'agit des nombreuses et importantes colonies dont ils ont semé le globe, l'unité d'extraction des Pélasges semble se présenter aux yeux sous la forme d'un fait palpable. La plupart des historiens s'empressent de l'admettre, chacun à son point de vue tout exclusif ; et cela, dès avant Hérodote jusqu'à Denys d'Halycarnasse, et jusqu'aux écrivains de nos jours. Il faut les voir chercher des yeux ces tribus illustres, dans le lointain des temps qui ne sont plus ! Ils les découvrent, ils les signalent, ils les décrivent du haut de ces énormes montagnes qui se sont formées des éléments accumulés de la science. Toute la question est de savoir si leur vue est aussi nette que leur parole. Il est permis d'en douter.

Les peuples, quels qu'ils soient, qui ont porté le nom de Pélasges, ont été considérés *d'abord*, et *avant les siècles si lointains eux-mêmes de la civilisation de la Grèce*, au travers des brouillards de l'ignorance. Plus tard, les observateurs qui ont continué à diriger de ce même côté leurs regards, se sont trouvés séparés d'eux par l'énormité sans cesse croissante de la distance. L'effacement de traits, qui devait résulter de cette double cause, aura trop souvent peut-être éloigné la pensée de rechercher parmi les linéaments caractéristiques de ces différents essaims, la trace de certains reliefs qui eussent aidé à reconnaître, sous l'uniforme d'un nom commun, des provenances fort étrangères l'une à l'autre. Nos réflexions nous ont prémuni contre cet effet naturel d'optique, contre cette cause si générale d'erreur, et nous n'avons pu croire à l'impossibilité de redresser, comme dans leur germe, une foule de faux jugements qui doivent en être le résultat logique.

Nous avons même essayé ce travail, car une sorte de nécessité nous imposait la loi de cette résolution, que nous ne craignons point d'avouer téméraire en la mesurant à nos forces. Toutefois, obligé que nous nous voyons de nous opposer de temps en temps à de graves et de solennelles autorités dans le domaine de la science, nous nous gardons bien d'oublier le peu que nous sommes sur ce terrain, et nous n'attaquerons jamais les arrêts de ces hommes éminemment respectables qu'avec la courageuse simplicité d'une conviction sincère. Mais nous obéirons à notre sujet, qui semble vouloir que nous sachions et que nous puissions dire si, à partir d'une région donnée, jusqu'aux plages de l'É-

gypte et de l'Islande, jusqu'au cœur de la Perse et au delà, le culte dont la pierre était tantôt l'objet, tantôt le symbole principal, fut propagé par une seule ou par la totalité des trois lignées d'hommes qui doivent le jour au patriarche Noé (1). Car, à ne consulter que les auteurs pour qui les Pélasges sont un fleuve unique et sans mélange, il y aurait possibilité de déduire quelques conséquences auxquelles nous refuserions de nous soumettre. Nous ne saurions donc marcher d'accord avec les écrivains qui semblent établir d'une manière plus ou moins explicite, que les débordements infatigables de ce fleuve, auquel ils donnent une source unique et qu'ils considèrent comme le Nil sacré de la civilisation, auraient seuls fécondé les plus nobles régions de l'Europe antique et d'une forte partie de l'Orient.

A l'aspect de ces murs, plus de trente fois séculaires (2), qui portent encore le nom des Pélasges, ou des Cyclopes, et dont le miracle d'audace et de solidité a frappé nos propres yeux (3) des campagnes de l'Étrurie à celles de la grande Grèce; devant ces ruines sur lesquelles se sont élevées, comme des ouvrages d'enfants, les puissantes constructions du peuple roi, réparées, ou remplacées elles mêmes par les constructions des Goths et de leurs successeurs, pour tomber et ne laisser debout que ces premiers restes, nous nous sommes écrié dans notre cœur : Voilà l'œuvre du génie primitif, voilà les hommes que l'histoire dit avoir bravé le

(1) Ici deux de ces lignées sont en question.
(2) *Voir* Petit-Radel, p. 198.
(3) J'ai visité l'Italie et la Sicile, comme l'Angleterre et l'Irlande, ainsi que je le marque à propos d'autres monuments.

Temps, le *Ciel*, la *Terre;* voilà les Géants, les Cyclopes, les Titans, une race digne de faire la guerre aux Dieux; voilà des hommes divins. Et cette dernière expression nous arrivait aux lèvres telle que l'avait chantée la voix mâle d'Homère, le descendant de ceux qui venaient d'entendre s'écrouler, avec les murs de Troie, la puissance des Pélasges. Car, le poëte des héros parlait de ce peuple en décadence comme, de son temps, on pouvait parler des Dieux, qui étaient grands et qui tombaient! Il les appelait Divins (1).

Aussi, lorsque, debout en face de ces ruines cyclopéennes, en face de ces éternels témoins, nous rendions hommage à leur majesté, il nous semblait qu'il aurait fallu au docte Fréret l'audace même d'un Cyclope ou d'un Titan pour avoir assimilé à nos sauvages les hommes dont la tête et les bras avaient produit ces effrayants chefs-d'œuvre. Mais peu nous importe cet écart de la science, aujourd'hui que, de la pierre de ces monuments, le génie d'un compatriote a fait jaillir la parole qui la vivifie, et qu'au-dessus de ces ruines plane un fantôme de gloire dont les rayons dissipent un insultant système (2).

Depuis Tarragone jusqu'à Persépolis, quatre cents villes antérieures à ce que nous appelons vulgairement l'Antiquité, nous montrent sur leurs débris les traces de *la règle de plomb de Lesbos:* telle est la règle flexible

(1) *Odyssée*, liv. XIX.

(2) M. Petit-Radel, *Recherches sur les monuments Cyclopéens ou Pélasgiques*, Paris, 1841, — Fréret, *Mém. de l'Acad. Bell.-Lett.* col. anc. *Sur l'origine et sur l'ancienne hist. des premiers habitants de la Grèce*, v. XLV, 2e partie, p. 81, etc.

des Pélasges. C'est elle qui a tracé l'épure *des polygones irréguliers*, dont les masses, unies sans ciment, jointes par leurs surfaces, ou bien mariées et emboîtées l'une dans l'autre par leurs saillies et leurs rentrées, éternisent le renom de puissance de l'architecture Cyclopéenne (1). Quel préjugé sur la barbarie sauvage et constante des Pélasges pourra tenir contre l'énorme front de bataille de tous ces témoins ?

Déjà, cependant, prenant les mots Cyclopéens et Pélasgiques pour synonymes, nous nous séparerons de M. Petit-Radel, et nous demanderons qu'on nous permette de poser en principe que l'existence d'une construction Cyclopéenne peut bien être l'indice, mais qu'elle ne saurait être la preuve de l'existence d'une colonie Pélasgique.

Quelques instants de réflexion suffisent en effet pour nous convaincre que, dans les arts, chaque école, après avoir eu sa patrie de naissance a ses patries d'adoption. Ce fait admis nous dira sans doute assez haut que l'architecture Cyclopéenne — de même que, plus tard, l'architecture ogivale ou Gothique, — une fois produite par invention, put et dut se reproduire par imitation. La société ne développe les facultés humaines que parce qu'il est de la nature du voisin de vivre par une sorte d'assimilation intellectuelle, et de se perfectionner en s'appropriant le génie de son voisin. Cette vérité s'élève ici d'autant plus rapidement au-dessus du doute, qu'elle se fait voir dans un lointain où le petit nombre des siècles jusqu'alors écoulés n'avait point permis en-

(1) Petit-Radel, p. 3.

core à la variété des inventions humaines d'éclater dans sa richesse, et de laisser aux imitateurs une grande diversité de choix. Dans l'histoire de l'esprit humain, qu'un irrésistible ressort pousse à l'imitation, ce serait donc un phénomène assez singulier, pour ne le point admettre sans preuve, que celui d'un peuple inventeur d'une haute perfection dans l'un des arts les plus utiles, et dont l'imitation d'aucun autre peuple n'aurait propagé la découverte ; si bien que tout ouvrage, élevé n'importe en quel lieu de la terre selon les lois artistiques qu'il aurait inventées, deviendrait l'irrécusable témoin de l'existence de l'une de ces colonies.

Mais si nous accueillons par hypothèse cette merveilleuse exception aux règles générales des mœurs humaines, et que nous refusions de croire à ce besoin d'imitation qui tourmente les individus et les peuples, au moins ne saurions-nous fermer l'oreille à des paroles très-positives. Que répondrons-nous donc à des historiens qui nous décrivent dans les Pélasges, tantôt un peuple ancien, il est vrai, mais tantôt des tribus errantes, se recrutant des tourbes qui se prêtaient à les suivre dans leurs courses, et tantôt encore des ouvriers mercenaires, parcourant les divers pays, et y revenant à des époques réglées (1). Ces tribus purent donc exercer chez d'autres nations une industrie dans laquelle elles excellaient sans doute ; et des faits analogues se reproduisent sans cesse sous nos yeux. Mais nous sortirons complétement du champ des conjectu-

(1) *Voir* Strabon, liv. V. — Id., Fréret, p. 81, tome XLV. *Acad. Bell.-Lett.*, 2e partie. — Petit-Radel, *Mon. cycl.*, p. 68. Larcher.

res en rappelant que telle ville ou telle portion de ville comme, par exemple, l'Acropole d'Athènes, était construite à deniers comptants sur la demande de ses habitants et par les mains des Pélasges.

Nous rappellerons encore, en guise d'exemple, que l'Italie nous offrait, au sein de ses fécondes campagnes, la nation des Aborigènes, fort différente, par son origine (1), des Pélasges considérés comme peuple homogène et d'extraction Chananéenne (2). Eh bien, Varron nous fait compter en Italie un nombre assez considérable de villes Cyclopéennes que ces habitants primitifs de l'Italie avaient construites concurremment avec les aventuriers Pélasges, quinze cents et quelques années avant notre ère (3).

Que s'il ne nous semblait point téméraire de donner un coup d'aile pour franchir l'espace et de nous abattre sur la plage Asiatique, à côté de personnages chez lesquels il n'y a de fabuleux que les dehors (4), la célèbre ville de Troie, cette cité Phrygio-Pélasgique, nous offrirait dans ses fastes un des exemples les plus instructifs en ce genre. Ce serait le pacte fameux de Laomédon, le fils d'Ilus, roi de la Phrygie, peuplée par les descendants de Japhet.

Nos souvenirs nous redisent, à tous, que ce prince, voulant élever les murs de la ville Troyenne, prenait à ses gages Neptune le Lybien (5); ce qui sera dire tout

(1) Malgré les doutes de Denis d'Halycarnasse, liv. I, chap. I.
(2) *Voir* (Pinkerton), Introd. et 1re page. — Don Martin, et Brésillac, *Hist. des Gaulois*, p. 31, etc.
(3) Petit-Radel, p. 198.
(4) On en conviendra peut-être avant la fin de cet opuscule.
(5) Hérodote, liv. II.

à l'heure le Pélasge Égypto-Phénicien ou issu de Cham (1). Ce même prince prenait encore à ses gages Apollon, le Dieu du nord, ou l'*Hyperboréen* (2), qui deviendra pour nous, un peu plus tard, un Pélasge d'extraction Japhétienne. Or, le Phrygien et l'Hyperboréen d'une part, et le Lybien de l'autre, c'est-à-dire les ouvriers de ces diverses nations, s'entendent ici fraternellement et conduisent en commun un travail qui leur paraît également familier. La cité du *Bétyle Palladium* s'élève moyennant salaire : elle s'élève *sous la règle de plomb de Lesbos*, selon les lois de l'architecture Cyclopéo-Pélasgique et par des mains étrangères les unes aux autres. Combien de fois dut se répéter cet exemple, que nous avons choisi parce que les notions élémentaires de la fable en facilitent l'intelligence aux personnes les moins érudites.

Une construction Pélasgienne peut donc être le travail de bandes mercenaires qui vont et viennent, ou l'œuvre d'une tribu qui ne se fixera point au territoire.

En outre, ceux que l'histoire appela Pélasges s'unissent donc aussi, quelquefois, à des auxiliaires qui leur sont étrangers, et mêlent avec eux le travail de l'intelligence et des mains pour élever des villes et des murailles.

Enfin, lors même que des colonies portant le nom de Pélasges, qui signifie les *hommes errants ou dispersés*, auraient seules élevé la plupart des monuments que

(1) *Voir* R. Rochette, *Colonies grecques*, — Creuzer et tant d'autres.
(2) *Voir* Creuzer sur Apollon, Diane, Ilythia.

nous appelons Cyclopéens, serait-ce dire que ce mode d'architecture constaterait d'une manière certaine l'unité d'origine des Pélasges ? Ce style ne pouvait-il encore avoir été puisé à une même et principale source, et dans un pays qui serait devenu le principal théâtre du parcours de bandes d'origines diverses ?

Quant à nous, nous persistons à penser que ni le langage des monuments, ni la parole écrite ne démontrent, à moins qu'on ne prétende remonter à Noé lui-même, l'unité d'origine du grand nombre de peuples auxquels on appliqua le nom général de Pélasges, d'autant que chacun d'eux fut désigné par un nom distinct. Il est à croire que plusieurs des écrivains qui leur attribuèrent une origine commune, à cause de ce nom commun, se laissèrent égarer *par l'oubli du sens de leur nom*, et par certaines similitudes dans les mœurs, dans les arts et dans les croyances, que le seul fait du voisinage ou de l'imitation eussent expliqué quelquefois d'une manière complétement satisfaisante.

Plusieurs opinions avaient cours dans la Grèce même au sujet des Pélasges. Suivant les uns, c'étaient, originairement, des Arcadiens auxquels leur renommée aventureuse associait des bandes disposées à les suivre dans leurs courses, et à partager, sous un même nom, la double gloire du butin et du carnage. Mais l'opinion la plus commune en fesait un peuple créé sur place, répandu de toute antiquité sur la surface entière de la Grèce, et surtout dans le pays des Eoliens, au voisinage de la Thessalie (1). Cette croyance était chère à la va-

(1) Strabon, liv. V.

nité des Grecs, dont un des faibles consistait à se prétendre *issus de la terre sur laquelle ils vivaient*, et à s'appeler du nom qui traduisait cette idée, c'est-à-dire Aborigènes ou *Autochthones*. Prétention ridicule, et que des hommes devraient laisser à des limaçons, disait le philosophe Antisthène aux braves gens de la cité Athénienne.

Quoi qu'il en soit, il faut bien avouer que lorsque des historiens conséquents s'emparaient de ce titre d'Autochthones pour empanacher la généalogie nationale, ce même titre leur défendait de soutenir que la Grèce avait puisé son origine dans le sang des Pélasges, si les Pélasges eux-mêmes avaient pour patrie ou les rivages Phéniciens ou les plages de l'Egypte!

M. Raoul Rochette établit que « les Pélasges étaient un peuple indigène dans la Grèce, ou du moins celui que les traditions les plus anciennes de cette contrée considéraient comme la souche de la nation Grecque (1).

Le même auteur ajoute que les Pélasges étaient déjà réunis en société lors de l'arrivée de la colonie d'Inachus; c'est-à-dire antérieurement à leur premier contact avec les races de la Phénicie. — Ces indigènes, ces Pélasges ne sont donc nullement les mêmes que ceux dont un très-grand nombre d'écrivains distingués placent l'origine dans la Phénicie. Ces derniers sont des hommes qu'ils nous représentent comme une race policée, entreprenante, aventureuse, et M. Rochette a dit en les nommant : « C'est dans les Phéniciens *seuls*

(1) *Hist. des Colonies grecques*, tome I, p. 142.

que nous devons chercher les auteurs des colonies Grecques et de la civilisation qu'elles répandirent (1).

Si nous réfléchissons mûrement à cette dernière proposition, elle signifie sans doute, qu'à l'époque où la race Phénicienne l'emportait sur les Grecs en civilisation, ce furent les Phéniciens qui donnèrent aux populations grossissantes de la Grèce l'impulsion de leur génie colonisateur...

Placé que nous sommes en face de deux opinions exclusives, dont l'une réclame en faveur des indigènes le nom Pélasgien, et dont l'autre l'attribue aux colons de la Phénicie, nous croyons que si l'on suit pas à pas les Pélasges partout où l'histoire les a nommés, on voit un nombre considérable de tribus s'unir pour répondre *à ce nom commun*. Mais il nous semble, en examinant leur généalogie, que ces mêmes tribus et ces mêmes peuples se *divisent* et se *distinguent* pour se rallier les uns à la lignée de Japhet, et les autres à la famille de Cham, ce qui constitue tout aussitôt deux sortes de Pélasges.

Avec Hérodote, avec Thucydide, puis de nos jours avec Fréret, nous sommes fondés à croire que de toutes les dénominations portées par les Grecs, celle de Pélasges fut prise, originairement, dans le sens le plus étendu; et l'étymologie de ce mot Gréco-Oriental confirme naturellement cette opinion. Car le mot Pélasges, avons-nous dit, signifie les hommes qui errent, ceux qui se *dispersent*. A ce titre, la narration de la Bible donne aux descendants de Japhet le premier droit à se l'approprier.

(1) *Col. Grecq.*, tome I, p. 73, etc.

En nommant la race Japhétienne elle nomme d'ailleurs la Grèce comme une des régions qu'elle a peuplées, et la désigne comme une part de l'héritage que Dieu lui avait fait.

Mais, lorsque les premières colonnes errantes, *ou Pélasgiques*, qui formèrent la population de ces contrées, se furent assises, elles cessèrent probablement de partager ce nom *qualificatif* avec les colonies nouvelles, dont un grand nombre arrivait de la Phénicie, ou du littoral de l'Egypte. On appela de préférence du nom d'*Anciens* ces premiers habitants devenus sédentaires, et ils s'appelèrent eux-mêmes de la sorte, c'est-à-dire *Graii*, ou *Græci*, autrement dit *les Grecs* (1). Le nom de Pélasges resta propre aux populations les plus remuantes, ainsi qu'à celles qui étaient arrivées à des époques connues et relativement modernes. Cette appréciation des choses nous semble être aussi conforme à la raison qu'au récit des événements et à l'étymologie des mots; et c'est devant l'ensemble de ces éléments historiques que nous nous permettons d'interpréter Fréret, et de faire usage de son érudition contre son sens. La vérité nous paraît être ailleurs, et nous la suivons (2).

Il va sans dire, ou plutôt l'histoire nous enseigne qu'au milieu des vicissitudes de ces premières époques, il y avait des périodes où la civilisation fléchissait. De temps en temps elle s'éteignait au sein des peuplades qui avaient voulu se fixer au sol, et que ramenaient à

(1) Γραίκοι de γραῦς, γραός.

(2) Fréret, *Sur l'origine et sur l'ancienne histoire des premiers habitants de la Grèce*, 1746, tome XLV. *Acad. Bell.-Lett.*, 2e partie, page 79.

la vie animale et grossière des barbares, des épidémies, des calamités sans nom (1), des guerres, des inondations diluviennes; puis, à la suite de ces fléaux, l'isolement et l'affaiblissement des tribus livrées aux passions de l'homme idolâtre, et placées devant la rude et sauvage virginité de la nature (2). Cette civilisation vacillante reçut, à plusieurs reprises, de puissants secours, peut-être même reçut-elle un renouvellement de vie de la présence de ces essaims que jetaient vers elles les ruches humaines de l'Asie; car dans ces États, dans ces cités florissantes, la société s'était assise sur des bases plus étendues et plus fermes. Voilà comment nous voyons les émigrants aventureux qui composaient ces bandes actives rallumer, chez la tribu dégénérée sur le sol de laquelle il leur arrivait de s'abattre, quelquefois jusqu'aux premières étincelles de la science de la vie. Ainsi, par exemple, nous prêtons-nous à concevoir qu'ils purent enseigner aux Arcadiens à se nourrir de glands, au lieu de vivre d'herbes et de racines (3).

La manière la plus générale dont les nouveaux arrivés payaient leur bienvenue, c'était en apprenant aux hommes l'art facile de se mieux vêtir, de se loger sous des habitations passables, de se construire de fortes murailles et, plus tard, en révélant l'usage de la semence

(1) Comme celles des Pélasges en Italie, par exemple, telles que les décrit Denys d'Halycarnasse.

(2) Comparez à cette faiblesse, la force du chrétien placé dans les mêmes conditions. *Voir* chap. du Paraguay, dans mon ouvrage sur le prolétariat; malgré les vices d'organisation de cette merveilleuse colonie.

(3) Quelle que soit l'improbabilité d'une éducation reprise accidentellement de si bas, dans un tel voisinage des nations policées, le fait est historiquement rapporté.

du blé, cette plante échappée de la main des Dieux (1). De là le secret de braver les famines d'hiver, en se créant des réserves; puis, enfin, la culture des arts secondaires, ceux dont la nécessité parlait aux sens d'une voix moins impérieuse.

Cependant, rien ne prouve que, sur tous les points de la Grèce, la civilisation n'ait dû son existence et ses progrès qu'à la survenance des étrangers. Bien plus, cette civilisation oscilla malgré leurs efforts impuissants, quoique répétés; et, variant avec les siècles, elle semblait tout près de s'éteindre, lorsqu'on la vit se ranimer dans son foyer refroidi, sous le souffle puissant des Hellènes. Or, les Hellènes étaient un des rameaux de la race indigène (2).

Mais la remarque la plus importante sur laquelle nous pensons devoir attirer l'esprit, c'est que, le plus souvent, les nouveaux colons apportaient à ceux dont ils venaient partager les terres, des Dieux nouveaux, ou plutôt à physionomie nouvelle; des dogmes, des pratiques qui s'ajoutaient à la religion déjà régnante; enfin, c'est qu'ils donnaient aux cérémonies du culte le prestige de quelque innovation pompeuse, de quelque séduction mystique et dirigée du côté des sens. — C'était flatter les instincts d'une nature simple et grossière, et lui tendre un irrésistible appât!

(1) *Arista, de ἄριστος.*

Undè datæ populis leges, et, glande relicta,
Cesserit, inventis Dodonia quercus aristis, etc.
CLAUDIAN., *Rapt. Proserpin.*

(2) Consulter M. R. Rochette, *Colon. Grecq.* p. 141 à 143, et Petit-Radel, p. 1, etc., etc.

Ici, pour ne parler que des Pélasges indigènes, nous voulons dire d'origine Japhétique, il est probable que cette sorte de décadence religieuse, qui a sa source dans les passions sensuelles, se manifesta dans leurs sociétés par suite de la transformation du symbole de leur culte, dont l'objet doit avoir été de fort bonne heure la pierre Bétyle. Ce furent l'Egypte et la Phénicie, c'est-à-dire les fils de Cham, qui se rendirent les premiers instruments de ce progrès vers la corruption, par le contact impur des Dieux qu'ils importèrent, et qui, pourtant, avaient eux-mêmes le Btéh-el pour origine (1). Que dire en effet de l'époque où la pierre Dieu devint Phallus; c'est-à-dire de l'époque où la pierre brute, qui représentait la Divinité dans la Grèce primitive, revêtant une forme, adopta celle de l'organe de la génération, ou plutôt de l'organe de la débauche !... Avec le temps, la corruption du cœur se mêlant de plus en plus à celle de l'esprit, qui empruntait la bouche des philosophes, la décadence humaine ne tarda pas à devenir complète. Le charme et la puissance des lettres ne servirent qu'à rendre le mal irrésistible, et à transmettre aux lettrés l'éducation du monde Romain.

Mais ne nous écartons point encore de la question d'origine des Pélasges; et, pour nous résumer en donnant à notre opinion la netteté d'une formule, la voici: c'est que leur nom n'est pas un nom générique, mais qu'il est un nom commun; c'est qu'il ne désigne pas une race d'hommes issus d'une même souche et d'une seule

(1) Jupiter est un Dieu Égyptien, avant d'être un Dieu Crétois; il paraît jusqu'à l'évidence dériver de Jéhova; il est pierre, et on prie par Jupiter-pierre, Jupiter lapis. *Voir* plus loin.

Ici, p… -
voulons … a
cette … s
les pays … e
par suite …
dont l'o… ys
Betyle. C… es
fils de Ch… le
de ce pr…
des Dieux … nc
eux-mêmes … vé-
effet de … ôté
c'est-à- … an-
sentait … our
forme. … m-
plutôt de … que-
corruption … sol,
de l'esprit … leur
la décadence … nple,
Le charme … sges
rendre le m… faire
l'éducation … ge de
Mais n… s que
d'origine … ypto-
t à n… habi-
t que … estant
s'il est … s, en
nce d'h… ui se-

(1) Inv

et unique région : c'est que ce nom, qui finit toujours par s'ajouter à un autre, est purement qualificatif; et que, s'il est besoin de le répéter, il désigne des colonnes errantes (1). C'est que, porté par les colonnes primitives que nous appelons indifféremment Hyperboréennes ou Japhétiques, il fut également donné aux colonies qui leur succédèrent et qui provenaient des régions où l'orient et le midi se rencontrent. Enfin c'est que déjà ces colonies, de diverses provenances, occupaient le territoire de la Grèce à l'époque où le fils de Lycaon, le divin Pélasgus, semble être posé devant la postérité, par quelques auteurs, comme le père et la souche des Pélasges (2).

Après cela, peu nous importe si les colonies émigrantes furent dites Pélasgiques ou vagabondes, du mot signifiant tantôt chasseur, tantôt coureur (3), et qui, dans leur bouche, s'appliquait *au chef* sous lequel elles tentaient les aventures. Peu nous importera si ce fut, bien plutôt, leur nom de bandes coureuses et errantes que ces colonnes *généralisèrent* en l'attribuant aux divers *Pélasgus* que nous voyons marcher comme *généraux* à leur tête. Ce que nous savons, c'est que le Pélasge chef était, en effet, qualifié par des termes descriptifs de sa profession, tel que celui de *voleur*, traduit dans notre style moderne par le terme de conquérant. Voilà ce que témoignait, particulièrement, sur le sol de

(1) Pléleschet, — *voir* le président Des Brosses : *Mém. sur l'oracle de Dodone. Acad. des Bell.-Lett.* t. XXXV. p. 89. — De Fourmont, *Réflex. critiq.*, tome II, liv. III, p. 255. — Id. Bibl. Vence, etc.

(2) Examen d'un passage d'Hérodote. *Acad. Bell.-Lett.*, t. XXV, p. 26.

(3) Équivalent de *Roi de mer*, normand.

l'Afrique, la fameuse inscription des Pélasges Phéniciens, c'est-à-dire des Chananéens, errant hors de la Palestine d'où les avaient chassés les armes victorieuses de Josué, ou Jésus, le chef de guerre de la nation Juive encore errante elle-même.

Cette inscription disait, sur la pierre, et dans le pays des Maures, où Procope l'avait lue : « Nous sommes ceux qui ont été chassés de leur pays par Jésus, *le voleur*, fils de Navé (1).

L'histoire, en nommant les Pélasges, ne nomme donc point, à notre sens, un peuple distinct. Elle signale de véritables bandes ; des colonnes arrivées, les unes de ce côté du monde, les autres de cet autre point de l'horizon. Tantôt elles sillonnent un pays désert et se choisissent pour établissement une région inoccupée; et, tantôt, à l'exemple des Pélasges de l'Arcadie, elles entrent pacifiquement en partage avec les premiers possesseurs du sol, lorsque, pour s'incorporer aux indigènes, la lutte ne leur est point indispensable comme elle le fut, par exemple, aux colons armés de Cadmus. Mais le nom des Pélasges ayant été couronné de gloire, l'antiquité crut faire honneur aux Hellènes, en les rattachant à la tige de l'arbre Pélasgique ; arbre tout imaginaire, à moins que l'on ne refuse le nom de Pélasges aux colons Égypto-Phéniciens pour le réserver exclusivement aux habitants primitifs de la Grèce. Mieux vaudrait, en restant dans le vrai, laisser ce nom aux uns et aux autres, en répandant sur lui la clarté d'une définition, ce qui se-

(1) *Voir* Procope, tome I, chap. x, p. 426.

rait verser la lumière sur un point où paraissent s'être condensées les ténèbres.

Après tout, ces ténèbres, ces erreurs plus ou moins volontaires, relativement aux questions de lignée et d'origine, ne sont, dans les fastes de la Grèce, qu'un chapitre de l'histoire des passions vaniteuses du cœur. Les Pélasges civilisateurs, ceux de la Phénicie et de l'Égypte, avaient été des hommes *divins*, comme le disait Homère en les nommant. Ils avaient fait sortir du flanc de leurs navires des connaissances nouvelles, des arts inconnus, des progrès tenant du miracle. A leur tête s'étaient présentés des pontifes habiles, savants et majestueux; des Dieux enfin, dont la puissance et la gloire semblaient avoir régénéré le ciel. Il eût suffi de ressources moins étendues et moins variées que celles qui s'étaient déployées sans effort entre les mains de ces maîtres, pour donner à leur action une énergique influence sur les esprits. Placé sous l'empire de cette supériorité intellectuelle, le disciple apprenait à rougir de son ignorance et ne savait plus résister au charme de s'identifier avec son instituteur; il se figurait ennoblir son origine en la confondant avec celle d'un tel maître. Et cette tendance ne pouvait susciter aucun obstacle; car, en flattant l'orgueil du néophyte, elle flattait encore, à un plus haut degré, l'orgueil et les intérêts de l'initiateur. De là, les erreurs, volontaires ou non, des historiens Grecs sur la plupart des questions d'origine, et les reproches que les savants étrangers firent pleuvoir de toutes parts sur l'ignorance et la vanité de ces écrivains. Nous ne rapporterons pas à ce sujet l'importante opinion de l'un des hommes les

plus familiers avec les anciens, le grave et judicieux Rollin (1). Mais, déjà, bien avant lui, déjà même avant l'historien Joseph et Clément d'Alexandrie (2), l'antiquité criait aux Grecs : Vos témoignages sur les temps reculés ne sont que trop souvent erronés ou menteurs; et la parole se fausse dans votre bouche aussitôt qu'un léger intérêt y sollicite votre amour-propre.

Que si, toujours à propos de cette importante question d'origine, nous sortions de l'antiquité pour nous transporter du côté des modernes, notre discernement ne se trouverait-il pas en défaut, notre intelligence n'éprouverait-elle pas de singuliers éblouissements? Quelle attitude serait la nôtre au milieu du tapage des assertions contradictoires de tant de savants, placés cependant à un point de vue qui leur permet d'embrasser d'un coup d'œil unique les phases réunies du passé! Savants dignes de respect, mais dont la plume, quelquefois systématiquement exclusive, semble stéréotyper une opinion devant laquelle des faits positifs perdent sans raison leur valeur. Que si nous nous bornions à mettre en ligne les uns contre les autres ces hommes véritablement éminents, nous verrions, chose étrange, du choc effrayant de leurs lumières, naître et s'agglomérer les ténèbres. Mais notre intention ne saurait être de restaurer le chaos. Procédons, en conséquence, d'une autre sorte; et ne nous approchons du théâtre de cette cacophonie, où retentissent néanmoins tant de notes pures et savantes, que pour y démêler quelques-

(1) *Hist. ancienne*, tome III, p. 334.

(2) Joseph. *Réponse à Appion*, liv. I, chap. 1er. — Clément d'Alex. *Stromat.*, liv. I, p. 63 à 71. Bâle, 1555.

uns des accents de la science, en recevant de ses défaillances et de ses contradictions, une ineffaçable leçon d'humilité.

Les réponses, auxquelles nous allons prêter l'oreille, s'adressent à cette simple question :

Qui sont les Pélasges?

Fréret. Ce sont des sauvages. Ce sont les premiers habitants de la Grèce ; et la civilisation, en dépouillant ces *aborigènes* de leur barbarie, les dépouillait de ce nom, dont le sens ne désignait que des *barbares errants* (1).

De Fourmont. Des sauvages !.. Eh ! nous n'y pensons point. Ce sont des Philistins, voulez-vous dire, et c'est toute autre chose (2).

Le président Des Brosses. Oh ! ce ne sont point précisément des Philistins, mais la vérité n'est pas loin de ce terme : ce sont des tribus *dispersées ;* leur nom le dit, et les Pélasges, selon toute probabilité, sortent de la terre et de la race de Chanaan (3).

M. Petit-Radel. Comment, mais une telle probabilité se nomme certitude ; et les Grecs sont véritablement issus, par les Pélasges, de ces Chananéens ; dût-il plaire au L. colonel anglais Leake de leur attribuer une origine toute différente (4).

(1) Voir l'*Acad. des Bell.-Lett.*, tome XLV, p. 79, etc.

(2) *Réflex. critiq. sur les peuples anciens,* tome II, liv. III, p. 218 à 255.

(3) *Mém. sur l'oracle de Dodone. Acad. des Bell.-Lett.*, vol. XXXV, p. 89.

(4) P.-Radel, *Recherches sur les monuments Cyclopéens,* p. 42 à 105, et l'ensemble de l'ouvrage.

Raoul Rochette. Eh mon Dieu ! les Pélasges sont pourtant un peuple indigène dans la Grèce ; celui que les traditions les plus anciennes considèrent comme la souche de la nation Grecque (1). Cependant..., par quel art accorder ces dissidences lorsque de graves autorités veulent que « les Phéniciens *seuls* aient été les auteurs des colonies Grecques et de la civilisation qu'elles répandirent (2), car la plupart de ces colonies étaient Pélasgiques ?

Wiseman. Autre difficulté ! Ces chefs Phéniciens dont vous nous entretenez, ne nous avez-vous point affirmé que ce sont les chefs pasteurs qui ont commencé par conquérir l'Égypte, et contre lesquels les Égyptiens luttèrent de deux à trois siècles avant de parvenir à en purger leur territoire ? Eh bien ! ces pasteurs, ces Hicksos, ce ne furent jamais des Phéniciens. Ils appartenaient aux peuples Scythes qui parcoururent victorieusement l'Asie jusqu'à l'Égypte. Les monuments qui représentent ces hommes, ne laissent aucun doute à cet égard (3).

Pinkerton. Sur cette question, point d'ambiguïté, voici le vrai : Les Pélasges sont une colonie Scythique ou Gothique. C'est de ce rameau de l'humanité que les Grecs et les Romains dérivent leur origine ; mais ces populations sont antérieures aux colonies Phéniciennes ; elles n'ont jamais eu l'Égypte pour point de départ (4).

(1) Voir *Colonies grecques,* tome I, p. 142.

(2) Id. p. 168 à 171, etc.

(3) *Rapports entre la science et la vérité révélée*, tome II, pages 89 à 92.

(4) Les Gètes, les Scythes et les Goths ne forment qu'un seul peuple d'après Pinkerton.

— Ma parole a pour appui, vous le savez, des preuves aussi fortes que nombreuses (1).

A côté de cette voix, si puissante chez nos voisins d'outre-mer, nos deux savants Bénédictins, don Martin et don Brésillac, ne se font entendre que pour identifier les Pélasges avec les Grecs indigènes ; et, dans leur langue, les Grecs sont des Gaulois, et les Gaulois des Celtes (2).

Enfin, le dernier mot jeté de ce même côté de la balance est celui d'un auteur moderne que nous répétons, sans pouvoir néanmoins accepter toutes les opinions qu'il exprime en démêlant l'écheveau de la filiation des peuples. De sa parole la plus nette, il nous dit : « Les premiers habitants de la Grèce viennent du côté de la terre qui était échu aux fils de Japhet, et les Pélasges,

(1) *Recherches critiques sur les divers établissements des Scythes ou Goths*, page 2, de Pinkerton.

(2). D. Martin, *Hist. des Gaules*. — Id. Achaintre père, dont l'autorité sanctionne celle du savant Bénédictin. Rien de plus vraisemblable que ce premier point si nous ouvrons la Bible traduite par l'érudit israélite Cahen, et si nous prêtons l'oreille aux réflexions de Munk : car l'intime rapport qui existe entre les langues *Sanscrite* et *Grecque*, ne laisse plus maintenant aucun doute sur la véritable origine des Pélasges, qui se prétendaient indigènes de la Grèce, ou Autochthones, et sur leur extraction Japhétique. Le culte des Hellènes, comme le culte et la langue des Pélasges, est donc aussi venu de l'Inde, qui paraît être la source de tous les cultes anciens. L'Égypte, instruite par l'Inde, eut son tour d'enseigner, il est vrai ; et les colonies qu'elle envoya dans la Grèce devaient y importer une partie de ses doctrines et de ses pratiques religieuses. — En remplaçant l'Inde par la haute Asie, Munk se trouve d'accord sur ce dernier point avec Creuzer et de très-savants investigateurs. *Voir* S. Cahen, directeur de l'école israélite de Paris, etc. Bible traduite avec l'hébreu en regard. Réflex. de S. Munk, *Sur le culte des anciens Hébreux dans ses rapports avec les autres cultes de l'antiquité*, Paris, 1833, p. 15.

qui sont du nombre de ces premiers habitants, étaient des Celtes ou des Scythes (1).

(1) De Brotonne, tome II, *Filiation des peuples*, pages 61 à 67. Mais la question veut encore, avant de recevoir sa solution définitive, que nous écartions d'elle quelques fausses lumières dont elle redoute le jour trompeur.

En effet, la plupart des écrivains qui n'ont vu *que des Phéniciens* dans les Pélasges, leur attribuent, pour origine, la famille de *Chanaan*; et, cette famille, ils la répandent sur toute la Palestine jusqu'aux confins de l'Égypte, en lui incorporant les Philistins. Quelques-uns même, généralisant cette race des Philistins, procèdent jusqu'à tirer de son sang toutes les colonies Pélasgiennes.

Cependant, si même nous restreignons cette opinion dans ses plus étroites limites, en admettant que quelques colonies de Pélasges avaient pour origine les peuples Philistins, nous devons préciser tout aussitôt que cette filiation ne saurait rattacher à Chanaan, le fils maudit de Cham, ceux des Pélasges auxquels on attribue une extraction Philistine; car le frère de Chanaan, Mesraïm, de qui sortaient les Égyptiens, était le *père* des Philistins dont la terre primitive fut le pays énigmatique de Caphtor (*Voir*, à ce sujet, *la Dissertation de la Bible Vence Drach*, tome V, page 240).

Mais, ici, nouvel embarras, et quelle était donc cette énigmatique région de Caphtor? A cette question *toute secondaire dans les Écritures*, les interprètes ont répondu : C'était la Cappadoce, ou plutôt c'était l'île de Crète; ou mieux encore, c'était la province Egyptienne de Coptos. Et le nom de ces étrangers ou *Allophuloi*, comme les appellent les 7tes, était Céréthim : ce que les uns ont traduit par Cappadociens et les autres par Crétois. Quant à leur nom postérieur de Philistins, il ne signifie comme le nom de Pélasges, que les vagabonds ou les *dispersés*.

Or, les Pélasges-Philistins sortaient-ils de l'île de Crète? Si nous répondions par l'affirmative, que ce soit sans oublier quel mélange de sang avait dû s'opérer dans le sein de cette île dont la population se composait des éléments les plus disparates. Provenaient-ils de la Cappadoce? Eh bien, s'il faut dire oui, cette province était au centre de l'héritage des fils de Japhet. Enfin, le canton Égyptien de Coptos était-il leur patrie originaire? Dans ce dernier cas, et c'est peut-être le moins improbable, le sang de Cham, transmis par Mesraïm, mais non par Chanaan, avait dû se conserver dans leurs veines plus exempt de mélange que dans les deux suppositions antérieures.

Quoi qu'il en soit, l'évidence nous permettra-t-elle de considérer comme étant issues *distinctement* de l'un des fils de Noé celles mê-

Maintenant, après avoir suffisamment indiqué avec quel luxe de défiance il est sage de procéder, jusque sur le terrain de l'histoire, nous ne craindrons point de nous répéter ; nous n'éprouverons aucune répugnance à simplifier les choses en désignant du nom de Japhétiques, ou d'Hyperboréens, les Pélasges de provenance austro-septentrionale ; et le nom d'Egypto-Phéniciens nous le garderons pour les Pélasges d'extraction méridionale. Ceux-ci, du moins, ne sont point des hommes que nous puissions généralement qualifier de sauvages, car ils sont provenus des contrées du monde les plus florissantes ! L'histoire même les nomme civilisateurs, et c'est un terme que nous accepterons volontiers. Mais nous demandons qu'on le restreigne au sens d'hommes doués de ces connaissances profanes qui polissent les mœurs et qui, en assurant à l'existence humaine ses ressources matérielles, ajoutent aux dehors de la vie un vernis de grâce et d'élégance.

Enfin, si quelques lueurs ont éclairé les pages où nous nous prononçons sur l'origine du peuple Grec, peut-être les religions primitives de la Grèce, dont l'histoire se lie intimement à notre sujet, jetteront-elles sur cette question de vives clartés. Invoquons donc les Divinités des Pélasges ; et lorsque nous retrouverons

mes des colonies Pélasgiques dont le seul pays des Philistins ou des peuples issus du pays de Caphtor, fut un point de départ ou d'étape? La science peut-elle lever nos doutes à cet égard? Et dans mille occurrences plus énigmatiques encore, sa clairvoyance, son autorité sont-elles assez incontestables pour que sa voix nous inculque une ferme croyance à l'homogénéité d'origine, non point de toutes les bandes Pélasgiques, mais seulement de celles qui arrivèrent des régions du midi? Le lecteur pourra répondre à cette question.

des Dieux dont l'idée et le culte se rattachent à la pierre Beth-el, ou Bétyle, il est à espérer que nous distinguerons, aux rayons et aux nuances de leurs lumières, les différents rameaux de la race de leurs adorateurs.

Suivons le cours de cette pensée; et, s'il se présente à nos regards des Dieux différant par quelques-uns de leurs aspects de ceux des Egypto-Phéniciens, avant l'arrivée de ceux-ci dans la Grèce, ils prendront naturellement dans notre esprit, ainsi que leurs premiers adorateurs Pélasgiens, les caractères d'une provenance *Japhétique* ou Hyperboréenne. Quant aux Dieux de l'Egypte ou de la Phénicie, que des colonies introduisirent sur le territoire des Grecs avec les caractères qui leur étaient propres, ils nous diront que les Pélasges dont se composaient ces colonnes mobiles, étaient issus du sang *de Cham* (1).

(1) Si nous attribuons à la question générale d'origine toute son importance, ne nous contentons point de demander nos preuves à des autorités trop souvent discordantes, et laissons quelques-unes des meilleures sortir du sein de la population, en dirigeant notre première attention vers le langage. L'idiome des Grecs ne résonnera plus dès lors que pour nous dire : Non, les Pélasges ne sont point une race à part, un peuple distinct; non, ces tribus ne forment point une race homogène ; et peu nous importe si, parmi les descendants de Chanaan, ceux qui portèrent le nom de Phéniciens sont la souche unique à laquelle la plume de nombreux écrivains rattacha tous les hommes que l'histoire appelle Pélasges.

Diodore de Sicile, parmi ceux qui fournissent des armes en faveur de notre assertion, nous apprend, ainsi que le confirme un de nos doctes contemporains, que, *dès avant les Phéniciens, les premières lettres s'appelaient Pélasgiques*, et que le commerce des Phéniciens ne fit que *perfectionner* les inventions grossières des Pélasges. Effectivement, déjà ces peuples étaient réunis en société lors de l'arrivée de la première colonie Phénicienne conduite par un chef de la race Chananéenne des géants, par un Énacim, par Inachus (Enac, Énacim. *Voir* P.-Radel, *Monuments Cyclopéens*), et c'est ce que dé-

montre l'existence d'un alphabet et d'une langue autochthone. L'ancien Éolien était cet idiome.

Or, si les premières lettres s'appelaient Pélasgiques, comment considérer les Phéniciens comme les pères de ces premiers Pélasges qui les avaient précédés? Le père ne nuît pas après le fils; le nom de la plante n'existe pas avant sa semence.

Nous avons observe que ces lettres Pélasgiques. que cette langue primitive, constituent le dialecte Éolien, qui est effectivement antérieur à l'apparition des Phéniciens. Mais, de plus, cet idiome est celui des Hellènes-Achéens, race d'hommes Hyperboréenne, ou colonie Grecque (*Tome I, pages* 135, 142. *Tome III, page* 19. *R. Rochette, Colonies Grecques*).

Si donc les premiers Pélasges connus parlaient la langue Japhétique des Hellènes-Achéens, nous sera-t-il permis de leur donner pour auteur la famille Chananéenne des Phéniciens? — Non, certes, à moins que la langue de la Phénicie ne soit également l'idiome de ces Grecs.

Or, une différence caractéristique continua de rester sensible entre ces langages jusqu'après le mélange, jusqu'après la fusion complète des peuples qui les parlaient. Cette différence est constatée, entre autres critiques, par l'Italien Bruni, dans les pages mêmes de M. Petit Radel, où nous lisons que les Pélasges qui de l'Hellénie allèrent s'établir en Italie, parlaient une langue composée d'expressions Phéniciennes, Gètes et Thraces : c'est-à-dire qu'ils avaient mêlé leur idiome, celui de la Phénicie, à l'idiome des Pélasges-Japhétiques ou des Grecs, les autochthones (*P.-Radel, Mon. cycl.*, page 100).

Ce caractère constituant un idiome à double provenance et témoignant, par là, du mélange de deux peuples distincts, notre conclusion doit s'écarter de celle de M. Petit-Radel pour qui tout Pélasge est Chananéen, et nous pourrons l'exprimer en ces termes :

Lorsqu'un écrivain montrant du bout de sa plume, sur le sol de la Grèce, des hommes d'extraction Phénicienne, nous dira : Ces fils de Chanaan ce sont des Pélasges, nous ne le nierons pas; mais, faisant observer, à côté de ces colons, les premiers habitants du sol, les aînés de toute la population, nous nous hâterons d'ajouter. Ceux-ci, ce sont des Pélasges encore, et ce sont ceux que le sang de Japhet a semés.

Cependant, la comparaison de l'idiome des Pélasges-Phéniciens, et de l'idiome des Pélasges-Celto-Scythes ou Hyperboréens, dut offrir et offrit de fortes ressemblances à l'attention des antiquaires; car, entre les langues des descendants de deux frères si voisins d'abord de temps et de résidence, rien n'eût été plus surprenant que cette

absence de rapport. En outre, les Phéniciens de Cadmus, et peut-être ceux des colonies antérieures, avaient modifié de très-bonne heure par leur langage, et par ses caractères, les lettres et le langage des autochthones, c'est presque dire leur génie. Car ces colons étaient partis de l'Asie, c'est-à-dire du foyer des lumières; et c'est le propre de la civilisation de dominer la barbarie, en réparant les pertes qu'elle cause et celles qu'elle éprouve; en la couvrant de son manteau, lorsqu'elle la trouve à moitié nue.

Mais en dépit des similitudes naturelles de ces langues, et malgré l'effacement de saillies et de traits qui dut résulter pour elles du frottement des hommes qui les mêlaient dans leur commerce, leurs différences caractéristiques suffisaient encore pour accuser la séparation profonde qui s'était opérée entre les auteurs de ces peuples, et pour faire éclater la diversité primitive de leur génie.

Ces brèves réflexions ne permettent-elles pas de poser avec netteté la question, et de dire que la langue Grecque est un mélange de langage Celto-Scythe et Égypto-Phénicien; c'est-à-dire qu'elle dérive d'une source dont le double courant, partant de l'Asie, se dirige, avant de décrire une courbe pour réunir ses deux branches, l'un vers le nord avec Japhet, et l'autre avec Cham vers le midi. Mais, ce qu'il importe surtout d'établir afin de dégager la vérité du sein des obscurités de l'histoire, *c'est que l'idiome Celto-Scythe en est la base*; ce qui équivaut à dire que l'élément Japhéique y domine et qu'il en constitue le fond (*D. Martin et D. Brésillac d'une part, avec De Brotonne, Hist. de la filiation des peuples, tome II, pages 68 et 320. D'autre part, Pinkerton, lire et juger*). Ce fait est d'autant plus remarquable qu'il confirme une vérité biblique, développée par les auteurs les plus érudits, à savoir : que la race indigène était issue de Japhet.

Encore un coup, cette preuve fondamentale du langage ne nous autoriserait-elle pas, toute seule, à diviser en deux parties distinctes les populations que l'on confondait sous le nom primitif de Pélasges; et ne pouvons-nous pas crier définitivement à l'Égypte et à la Phénicie: Vous avez perdu vos droits à réclamer le fond primitif de la population, car il suit naturellement le fond de l'idiome. Laissez donc à Japhet sa légitime, gardez-vous de disputer à ses fils l'héritage que lui ont assigné les Écritures.

CHAPITRE XVII.

Les Dieux Cabires. — Généralités.

Plus d'un lecteur sentira, peut-être, son attention et sa curiosité faiblir en traversant les chapitres où les origines et les symboles des Dieux se lient aux origines et aux pérégrinations de la race humaine. J'engage alors, très-fortement, *ces lecteurs à considérer ces chapitres comme* des Appendices, *et à franchir le texte depuis les Pélasges, depuis les Cabires au moins, jusqu'à la Déesse de Syrie, jusqu'à Dodone.*

Peu m'étonnerais-je de les voir puiser dans la richesse et l'intérêt des pages suivantes, le courage de revenir sur leurs pas. Par ce retour, ils uniraient la satisfaction de s'approprier des recherches assez sérieuses au plaisir que leur offrira, je l'espère, le facile parcours d'un sujet où me semblent se mêler, la variété, la grandeur et le prestige.

Les Cabires! Ce nom mystérieux s'identifiera fréquemment, sous notre plume, avec celui des Dieux Titans, ou des Bétyles. Il est intimement lié au nom des Pélasges, et par conséquent, ainsi que nous croyons l'avoir établi dans notre dernier chapitre, aux races de *Cham* et de *Japhet*, qui avaient modifié dans un sens idolâtrique le culte de la pierre élevée comme symbole par les Israélites issus de *Sem*. Le torrent des siècles n'a pu séparer ce nom de celui de l'île Sainte, ou de Samothrace,

et on ne saurait le prononcer sans réveiller, d'un seul mot, dans l'esprit le souvenir des plus hauts et des plus grands mystères de l'antiquité. Nul autre n'offre, dans le monde religieux, un enlacement plus continu d'énigmes ; nul problème ne s'y complique de plus de problèmes, et ne nous en étonnons point. Car, après avoir démontré, sur le sol de l'Irlande, la similitude de la religion Cabirique avec celle dont les Druides étaient les pontifes, M. Pictet nous dit : que « ce culte reposait sur un système vaste et profond, qui semble avoir été le *centre générateur des plus antiques croyances* » (1). Et puis enfin, l'évidence qui nous paraît sortir de ses recherches, et qui nous semble éclater dans ses paroles, interprétées dans le sens de notre travail, c'est que l'adoration de la pierre Beth-el était l'objet capital *de ce culte générateur* (2). Que d'éléments utiles à notre sujet ne pouvons nous donc point espérer ravir à l'obscurité de tant de siècles, et dégager de tant de systèmes religieux en promenant, en fixant, en appuyant nos regards sur les Cabires (3)! Nos yeux, longtemps plongés dans le ténébreux dédale de ces questions finiront, comme les yeux du mineur, qui descend portant au front la plus sombre des lampes dans les entrailles de la terre, par

(1) Du culte des Cabires chez les anciens Irlandais. Adolphe Pictet, Genève, 1824, page 153.

(2) Étudier M. Pictet, après avoir lu mon livre. *Voyez* pages 128, 129, 136, 141, etc.

(3) Je ne considérerai point les Cabires sous l'aspect de mineurs, de forgerons, d'artisans, de savants, de devins, d'initiateurs ou de prêtres, et comme s'identifiant aux Dactyles, aux Curètes, aux Corybantes, aux Telchines. Cependant, envisagés sous ce rapport, ces noms serviraient encore à démontrer l'unité réelle du culte Cabirique sous ses différences de forme et de nom.

y saisir et y rassembler quelques rayons de lumière.

Autant que nos documents et nos réflexions nous permettent de le croire, ce sont les premiers Pélasges, les Pélasges Japhétiques, ou, si l'on veut, les premiers habitants de la Grèce, qui peuplèrent l'île des Cabires, l'île sacrée de l'Europe Orientale, ou Samothrace. Héritiers du pouvoir patriarcal, et magistrats de sociétés formées *dès avant Inachus* (1), leurs pontifes avaient placé au fond de ce sanctuaire le dépôt des sciences sacrées et des connaissances profanes. Là, dans ce mystérieux asile des traditions et de la foi religieuse, ce sacerdoce abritait jalousement sous sa main les lueurs vacillantes de la civilisation primitive. Mais ce culte, cette foi, cette religion, saurions-nous dire si l'on doit reconnaître, dans un certain nombre de ses traits primordiaux, la religion du vrai Dieu dont, certainement, elle emprunta de bonne heure l'un des plus illustres symboles ? A cette demande précise, il est une seule réponse qui ne nous semble pas contestable ; elle est tout entière dans le mot *peut-être*, que notre conviction intime remplace tout aussitôt par cet autre : *Oui, selon toute* probabilité. Déjà vraiment c'est beaucoup dire, quoique cette expression ne revête encore la parole que de la forme du doute.

Ce qui nous a paru fort clair c'est que, dans ces premiers temps, le souvenir du vrai Dieu n'était pas lointain ; c'est que l'idée ne s'en était pas encore profondément corrompue. Car, autant que nous pouvons le croire, le premier Dieu des Grecs était le Dieu *sans*

(1) Dix-neuf siècles environ avant Jésus-Christ.

nom, celui dont une définition Pélasgique rappela longtemps encore le Dieu de Moïse, de la façon dont une ruine rappelle le plan d'un édifice.

Mais à côté de cette trace du culte de la vérité religieuse, nous entrevoyons, à une époque postérieure, et dont cependant les siècles effacent la date, une sorte de Dieu matérialisé, le *Dieu-Nature*, encore vague et longtemps salué par cette formule que la suite des temps rendit presque banale : Que tu sois Dieu, ou que tu sois Déesse (*sive Deus, sive Dea*)!... Ce Dieu douteux contient la dualité des principes en une seule personne, il s'hermaphrodise, puis il se divise et se pluralise. Du haut des cieux intellectuels l'esprit humain s'est donc laissé cheoir vers le monde des sens ! Il est frappé d'aveuglement, et l'évidence le dit. Cependant, il lui reste encore de bons souvenirs : aussi les Dieux, les *Dieux nouveaux*, les plus anciens que nous connaissions, bien que sans savoir l'époque de leur installation, reçurent-ils avant de prendre un nom, la qualification de grands et de puissants. Or, c'est ce que signifie le mot *Cabire*, mais surtout lorsque l'intelligence les considère comme fonctionnant dans un accord qui rappelle l'unité divine *primitive;* lorsqu'elle les place au point de vue où leur convient le nom de « *Dieux qui sont plusieurs en un seul*, » *Dii consentes*, que leur donnait l'Etrurie (1). »

Lorsque la Divinité prit, dans la langue vulgaire, un

(1) Chez les Étrusques, les Cabires ne pouvaient naître et mourir que *tous ensemble.* Pictet, page 123. Arnobe d'après Varron. Jacobi, par Thalès Bernard, repousse d'Etrurie le culte Cabirique ; c'est ce que nous ne pouvons comprendre. Nous nous bornons, à peu près, en exprimant les données de l'histoire, à répéter le sens des initiations primordiales de Samothrace. Ut Samothracum initia docent,

nom qui fut ou qui devint substantif, le Cabire (1), reçut la dénomination d'Axiéros. De la substance d'Axiéros, naquit presque aussitôt Axiokersos. Dans le premier, se caractérisait la nature céleste, et dans le second, la nature d'ici-bas : chacun des deux réunissant les deux sexes dans sa personne.

C'est que, dès une époque fort ancienne, l'Hermaphrodisme était la forme sous laquelle l'Orient, cette première école des superstitions, avait conçu la Divinité. La puissance infinie, se disait-il, ne peut être fécondée que par sa propre vertu; et comment produirait-elle les êtres, si elle ne les tirait de sa substance?

Mais du moment que l'homme, au lieu de reconnaître la Divinité dans les idées qu'elle avait données d'elle-même, avait cru s'élever et s'ennoblir en lui inventant de nouvelles formes et en la pétrissant de ses propres mains, toute stabilité devait disparaître de toute doctrine. L'idée du progrès, admise dans le dogme, voulut qu'Axieros et Axiokersos, le grand fécondateur, se réunissent l'un à l'autre pour constituer le principe mâle, tandis que le principe femelle se détachait de leur personne pour caractériser Axiokersa, la grande fécondatrice.

Ce fut alors, grâce à l'action supposée des deux forces génératrices mâle et femelle, et grâce à la puissance des traditions primitives que se révéla la nature

Varr., *De linguâ latinâ*, tome IV, paragraphe 10. *Cité de Dieu*, chapitre XXVIII, liv. VII. — R. Rochette, *Colon. Grecq.*, tome I, page 144. — *Voir*, id., la plupart des autorités que nous citerons relativement aux Cabires. Pictet préfère à la traduction des Cabires par *forts*, celle *d'associés*, de *Dii consentes*, pages 95, 97, 122, 123, etc.

(1) Qui peut-être était le Daimogorgon de Pronapides.

trinaire, ou la Trinité antique du Dieu Cabire, par la naissance de l'Amour. La forme divine de cette troisième personne reçut le nom d'Eros, ou d'Hermès, ou de Camille, ou de *Japet*, comme s'il eût été question d'insinuer, par ce dernier terme, l'origine Japhétique de cet ancien culte (1).

Enfin, la succession des temps vit de nouvelles Divinités se former des personnes déjà multiples de Dieu : elles revêtirent, d'après leurs attributs divers, une série de noms dont l'étude fait envisager les Religions du paganisme sous ce double aspect :

D'abord, un fond commun de croyances primitives émanant de Dieu ; puis, ensuite, mille variétés de nuances et de formes provenant des hommes.

Après tout, quelle que soit la date du culte et du nom des Cabires, que nous verrons se confondre de si bonne heure avec le Bétyle, la légende de l'amazone Myrrhina semble nous offrir une trace palpable de leur origine Hyperboréenne ou Japhétique. Elle nous enseigne, en effet, que cette prêtresse importa le culte Cabirique en Egypte, lors du voyage qu'elle y fit, après avoir consacré l'île de Samothrace à la mère des Dieux (2).

Or, dans les pages de cet écrit, nous croyons éta-

(1) Lire Sainte-Croix, de Sacy, tome I, page 38, etc. — Creuzer-Guigniault, tome 2e, 1re partie sur les Pélasges. — Un mot dans Saint-Félix, *Précis de l'hist. des peuples anciens*, tome I, pages 103, 104, etc., — l'article superficiel, et différent, de Jacobi sur *Axieros*, page 62, l'explication d'une trinité Cabirique dans Pictet, pages 119 à 123 ; et de l'unité divine suprême, etc., etc. Nous nous prononçons, d'ailleurs, d'après la somme de nos observations et de nos études.

(2) Sainte-Croix, de Sacy, tome I, page 40 à 41. Mais fût-ce une première, fût-ce une seconde, fût-ce une troisième importation ou modification de culte ?

blir sur de fortes autorités, que Tit, Thémis ou Cybèle, c'est-à-dire, en définitive, Axiokersa, ou le Cabire *Mère-des-Dieux,* quel qu'ait été son nom, est sur le sol de la Grèce de provenance Japhétienne. Ces pages redisent aussi que les Amazones partagent la même origine. Prêtresses armées, issues des régions hyperboréennes, elles formaient comme la contre-partie des prêtres armés de Cybèle, et avaient accompagné, dans l'Asie mineure, leur Déesse Artémis, ou Diane, la fille de Latone-Ilithye. Ces Divinités comparaîtront devant le lecteur pour nous appuyer de leur témoignage. Elles viendront donner pour base à cet opuscule leur propre substance, la pierre, la pierre sacrée, la pierre divine, que l'on adorait sous le nom de chacune d'elles : c'est-à-dire le Bétyle, le *Bétyle Cabire.*

Toutefois, et avant de nous engager dans ces détails, parcourons d'un coup d'œil quelques-uns des rapports qui unissent le nom des Cabires au Sabéisme.

CHAPITRE XVIII.

Qu'est-ce que le Sabéisme. — Quelques rapports entre les Cabires et le Sabéisme.

Le Sabéisme, ou le culte des *Astres*, que nous ne tarderons point à reconnaître dans les Cabires, ce qui sera

dire dans les Bétyles, tel est, avec le culte des ancêtres, la plus antique idolâtrie du monde (1).

Or, le Sabéisme est issu du principe le plus fort qui soit offert à l'intelligence humaine, c'est-à-dire du principe de l'Unité qu'il a déplacé du sein du Dieu invisible pour le transporter dans le Dieu Nature, dans le Dieu Lumière visible, dans le Dieu Soleil (2).

Bientôt, même, il est vrai qu'il s'en écarta, parce que, en présence de l'astre des nuits, la Dualité lui paraissait briller en traits de lumière dans la clarté des cieux, et que ces deux astres, inséparables, lui donnèrent l'idée de la coexistence du principe mâle et du principe femelle dans la sphère d'en haut. Cependant, l'être grand et parfait dans la nature ne peut rien de-

(1) Lire Fourmont, Sabéisme. *Acad. Inscript. et Bell.-Lett.*, tome XII, page 16, année 1736, etc.

(2) Jupiter est Saturne. Il est le fondement de la terre et du ciel. Il était *avant tout*, il sera *après tout*, etc. Il est le soleil et la lune ! Apulée *de Mundo.*

Dans l'origine le ciel et la terre n'avaient *qu'une seule forme* (soit celle du *chaos*, ou de la *création primitive.....*). Mais lorsqu'ils furent séparés en deux (*axiokersos*, *axiokersa.....*), ils engendrèrent les étoiles et les planètes, ils produisirent au grand jour les arbres, les oiseaux, les bêtes féroces, les animaux que la mer nourrit, et le genre humain. (*Séparation des éléments du chaos, ou créations secondaires des six époques ou des six jours.*)

Euripide dans la *Ménalippe. Eusèbe, prépar. évang.*, livre I, chapitre VII. — Le ciel et la terre n'avaient qu'une seule forme ! — La cosmogonie Phénicienne de Sanchoniaton dit : « Le principe de l'universalité des êtres consiste dans un vent d'air épais et dans un chaos obscur. » *Eusèbe, Prép.*, livre I, *chapitre* X. Ce principe, c'est le monde, encore à l'état de vapeur ; et cette cosmogonie a une singulière ressemblance avec celle de Moïse (*Lire la Cosmogonie de Moïse comparée aux faits géologiques. Chez Lagny frères, Paris*). Sanchoniaton dit qu'elle est extraite des mémoires de Taaut (*Eusèbe suprà*), et ce Taaut, ou Theuth, c'est Moïse, dit Huet. (Voir : *les livres de l'Ancien Testament sont authentiques; chap.* IV, *parag.* 2, *Huet.*)

voir à un autre être. Cette pensée fit rentrer la Divinité dans l'Unité en la plaçant dans l'Hermaphrodisme; et des Dieux à double sexe parurent, tel que Dianus-Diana, tel que Lunus-Luna ; mais ils se décomposèrent de nouveau pour céder au caprice des temps et des lieux, car les variations sont la nature même de l'erreur. Comment, d'ailleurs, admettre l'essence divine d'un corps céleste ou de plusieurs et nier celle des autres ? La raison fourvoyée fut donc réduite à multiplier la Divinité par le nombre des astres. Cependant, une des voies du multiple ramène l'esprit à l'unité, c'est-à-dire à son point de départ. En conséquence, tous les astres ensemble (*Cabires*, *ou Dii consentes*) ne furent bientôt que le Dieu Lumière, le Dieu Nature, le Dieu Phénomène... A ce point, déjà, pour quiconque ne reçoit point les rares lumières de l'initiation, tout est émanation, chaque chose est Dieu-partie-de-Dieu : le Panthéisme est créé. Tel est le nom de la tige la plus vigoureuse du Polythéisme qui n'est, après tout, qu'une de ces religions philosophiques dont le sophisme, dont l'imagination est la base.

En nous exprimant de la sorte, nous venons de décrire, en grande partie, l'origine et la marche de la religion Cabirique, dont l'un des plus antiques symboles terrestres fut le *Bétyle* qui liait le Sabéisme aux traditions sacrées de la vraie foi; mais, pour le moment, ne songeons à porter notre attention que sur les Cabires.

Welcker et O. Muller, dans une dissertation extrêmement remarquable, refusent d'admettre l'origine Phénicienne, ou même Orientale *proprement dite*, du nom et de l'adoration des Cabires. Muller y reconnaît

un culte purement Pélasgique, ce qui signifie, sous sa plume, un culte propre à l'un des rameaux de Japhet; car il le considère, en quelque sorte, « comme la *religion primitive des Grecs tout entière*, avec un regard possible mais éloigné aux Théogonies de l'Inde, » ou peut-être aux religions de la haute Asie, de la Chaldée et de la Perse (1). Welcker y voit un mélange de divers éléments successivement amalgamés; théorie qui prête sa force au système de M. Sainte-Croix. Enfin, selon Creuzer, les Pélasges adoraient, de tout temps, la grande armée des Cieux (2).

De tous temps! C'estbien dire avant l'arrivée d'Inachus, le premier Phénicien que la fable et l'histoire aient fait aborder aux rivages de la Grèce.

Des termes si clairs nous séparent donc de l'opinion que paraît émettre celui qui les transcrit, lorsqu'il considère les Phéniciens comme les premiers initiateurs des sociétés grecques (3). Nous pensons toutefois que le Cabirisme, se communiquant de fort bonne heure d'un peuple à l'autre, ou, peut-être, se reconnaissant à un même fond et à des signes communs de plusieurs côtés différents, grandit et poursuivit le cours de ses phases sous la multiple et variable influence de la Grèce et de la haute Asie, de la Phénicie et de l'Égypte.

Nous ne pouvons donc que nous incliner devant M. Creuzer, lorsqu'il exprime la pensée que les Cabires de l'Égypte et de la Phénicie sont, ainsi que les Cabires

(1) Lire Creuzer, tome II, première partie, page 287.
(2) Creuzer, tome II, première partie, page 289. — Sainte-Croix, De Sacy, dans ses *Recherches sur les mystères du paganisme*.
(3) Creuzer, tome II, première partie, page 290, et ailleurs.

Pélasgiques grecs, *les grandes Divinités planétaires*, c'est-à-dire les Dieux du ciel, les Dieux universels ou les Dieux *plusieurs-en-un-seul*, *Dii Consentes* (1), qui dominent, à la fois, dans l'air, sur la terre et sur les flots, où le navigateur n'ose s'aventurer sans invoquer leur toute-puissance. Et, nous le répétons, ce sont ces Dieux que nous allons voir tout à l'heure, dans une haute antiquité, se confondre avec les Beth-el et les Bétyles.

CHAPITRE XIX.

Un mot sur les Cabires de l'Égypte et de la Phénicie. — Multiplicité dans la trinité, trinité dans l'unité. Cabire Phallus. Trinité chez les Juifs.

Les nombres divers auxquels les Cabires se trouvent portés, selon les temps et les lieux, annoncent naturellement les variations et les phases d'une doctrine originairement semblable. Mais il devait résulter un fait tout naturel de cet entrecroisement, de ce mélange, de

(1) Terme par lequel Pictet traduit le mot Cabire, désignant les Dieux artistes et Bétyles. — *Voir*, pages 122, 123, 149, 95, à 97.

cette fusion de cultes, succédant au culte antique et primitif de l'homme, dans des religions où mille noms finissaient par ne désigner qu'un même Dieu (1).

Et ce fait s'exprime en toutes lettres dans les pages du savant Fourmont, dont nous n'avons point embrassé le système : c'est que les Grecs *eux-mêmes* n'étaient pas bien sûrs des Dieux que les Samothraces appelaient Cabires (2)! (*Idolorum nomina disperdam!*)

Les Cabires de l'Égypte sont envisagés sous une riche variété d'aspects, mais ce sont toujours des Dieux *planétaires*, à quelque rang que les élève ou que les abaisse le point de vue. Ce sont surtout les sept planètes : Saturne, Jupiter, Mars, le Soleil, Vénus, Mercure et la Lune, formant, avec la Terre, l'Ogdoade Cabirique (3), ou les huit Dieux que nous verrons si fréquemment représentés par la pierre Beth-el ou Bétyle. Tels sont les ouvriers célestes ou les démiurges (4)!

Sous ces huit noms se groupent les huit Dieux supérieurs *émanés* de la *pure intelligence*, et ne faisant qu'*un* avec elle (*Dii consentes*) : ogdoade sacrée et tirant sa naissance du Dieu Phtha, le père des Cabires. Car celui-ci est le démiurge, l'artisan, l'organisateur du monde, le feu forgeron et producteur, le père et l'aïeul de tous les Dieux : le Verbe, si nous osons le dire,

(1) *Voir* Pignorius, *Mensæ Isaïcæ expositio*, page 1, et autres.
(2) Page 81, *Réflexions critiques sur l'histoire des peuples anciens*.
(3) Creuzer, tome I, page 471.
(4) Que si nous voulons les appeler des noms Égyptiens sous lesquels on se croit fondé à les reconnaître, ce serait Rempha, Pi-Zeous, Ertosi, Artès, Surot, Pi-Hermès, Pi-Ré, Pi-Joh.

sortant de l'œuf que produisit Kneph, la lumière première, le Dieu suprême (1).

Cependant ce Dieu Phtha, qui réunissait en lui les deux natures, voulut les séparer. Il fit de sa personne, d'une part, le Dieu Pan, Pan-Mendès, et de l'autre, Hephœstobula.

Pan-Mendès, le Dieu-bouc, est le *Phallus*, ou l'organe mâle de Phtha : il féconde la nature embrasée du feu de l'amour, et sa forme obscène *est l'une des plus générales et des plus antiques dont se revêtit le Bétyle.*

Hephœstobula est la chaleur pénétrée par l'humidité, la terre primitive fécondée, le pouvoir femelle de la génération dans l'univers, la Vénus-Aurea, mère de la volupté. Elle est le *Ctéïs*, ou l'organe féminin de Phtha, organe qui, sous le nom de *Yoni*, s'unit encore aujourd'hui, dans les Indes, au *Phallus* appelé *Lingam*; et qui, représenté par la pierre divine, forme *le Dieu Cabire et Bétyle hermaphrodite Yoni-Lingam.*

Phtha, *le Verbe*, et Kneph, *l'Être suprême,* sont *hermaphrodites* en Neïth ou Minerve, la sagesse divine, qui est *leur lien commun*. Mais, pareil à Pan-Mendès, il prend le plus souvent, pour symbole, *le Phallus qui est la forme la plus générale du Bétyle.*

Qu'importe, après cela, si nous retrouvons encore six Cabires mâles et six Cabires femelles, formant ensemble, dans le zodiaque, les douze Dieux célestes du second ordre de la religion Egyptienne, et que nous savons être engendrés par les huit Dieux du premier

(1) Ce que nous dirons à un autre point de vue de Neïth, d'Ammon, etc. Car ces Dieux rentrent l'un dans l'autre.

ordre. Ce n'est ni le ciel théologique, ni le ciel sidéral de l'Égypte que nous étudions; aussi ne mettons-nous aucun ordre dans ces recherches. Notre but, presque unique, est de saisir d'un coup d'œil les variétés de la doctrine Cabirique; ou plutôt nous ne voulons que nous assurer de l'identification des Cabires avec les astres, que reconnaître leur domination générale succédant à *l'unité* de l'*Être* que les Grecs nommèrent Axiéros, puis à *sa Trinité*. Il nous suffit enfin de nous convaincre que *ces Dieux ont pour symbole les diverses modifications du Bétyle ;* qu'ils rentrent réellement l'un dans l'autre et ne sont qu'un Dieu renfermé dans le démiurge, c'est-à-dire dans l'artisan suprême du monde, qui est lui-même la manifestation ou le Verbe du Dieu père irrévélé ; Verbe uni à ce père par une troisième personne.

Ce rapprochement bien singulier répète en Phtha, en Neïth et en Kneph, les trois personnes de la Trinité Catholique ; mystère auguste, *dont toute l'histoire de l'antiquité*, mais surtout celle du peuple Juif, ce proche voisin de l'Egypte et de la Phénicie, nous enseigne positivement que Dieu laissa percer jadis de si fortes lueurs (1).

(1) Quiconque est familiarisé avec les anciens docteurs de la Synagogue, surtout ceux qui ont vécu *avant la venue du Sauveur*, sait que la Trinité en un Dieu unique était une vérité admise parmi eux dès les temps les plus reculés » (*Harmonie entre l'Eglise et la Synagogue*, Drach, tome I, page 280). « La Synagogue ancienne, avant l'Église Chrétienne, prenait soin de signaler, au moins aux yeux des initiés, la Trinité dans l'unité Divine, et l'unité dans la Trinité. » Id., page 368.

On distingue les Juifs anciens en trois classes, pour ce qui concerne les notions de la sainte Trinité. Dans la première se rangent *les Patriarches*, les prophètes, les hommes d'une haute piété ; ceux-ci la connaissent aussi clairement que nous pouvons la connaître ici-bas.

Mais notre observation revêt un nouveau caractère de singularité dès que nous voyons, chez les idolâtres, la personne de cette Trinité, qui représente le Verbe, le Cabire démiurge, celui par qui tout a été fait (*per quem omnia facta sunt*), se représenter elle-même dans *le Phallus*. C'est que le Phallus, organe mâle de la génération, ou emblème de la force créatrice est, ainsi que nous ne saurions trop le répéter, une forme qui se lie inséparablement à l'idée du Bétyle ; c'est qu'il est une des premières modifications du Bétyle, ou du Beth-el, symbole du Verbe, ou du Messie (1).

Devant le spectacle de la dégradation d'une idée si pure, qui ne répétera dans son cœur cette parole dont le fanatisme et la superstition démontrent si fréquemment la vérité : (*Corruptio optimi pessima;*) nulle corruption n'est plus détestable que celle des choses excellentes !

Ce Phtha, ce Verbe, ce démiurge ou créateur, ce feu, ce Vulcain, disons-nous pour redescendre au terme le plus connu du paganisme occidental, la Phénicie

Les hommes adonnés à l'étude de la loi de Dieu, composée de l'Écriture et *de la Tradition*, appartiennent à la seconde classe ; leurs lumières, sur ce sujet, sont moins vives.

Le vulgaire, enfin, forme le troisième ordre. Là, les uns n'ont de ce mystère qu'une idée confuse ; et, pour la foule des autres, les paroles qui l'expriment restent lettre close (*Id. tome I, pages* 281, 282, *etc.* 277, 307, *et autres passages*). Lire dans Champollion le Jeune, et Champollion Figeac, le fragment du Pimander, *Intelligence suprême*, d'Hermès Trismégiste, page 139. Champollion Figeac. — Lire Creuzer, tome I, pages 470 à 522 et notes pages 827, etc., etc. Le Juif Molitor, cité à ce sujet dans Wiseman, *Conférences*, tome I, page 195. — *Voir* Munck, *Dissertat. dans la Bible de Cahen*, directeur de l'école Israélite de Paris, tome IV, pages 11, 12. — Pictet, Genève, 1824, *du Culte des Cabires chez les anciens Irlandais*, pages 121, etc., etc.

(1) En voir les preuves dans la teneur entière de cet écrit.

nous le rend exactement sous le nom de son Sydick, le père de ses Cabires. Ces Cabires y sont au nombre de sept, suivis d'un huitième et dernier qui est leur Esmoun (1), leur Esculape ou *Dieu soleil*, le premier et le dernier Cabire; car dans ces religions, où le système de l'émanation ne se fatigue jamais de transpirer, tous les Dieux rentrent et se confondent l'un dans l'autre.

Mais si ces Dieux Cabires sont identiques l'un à l'autre, il en est de même à un point de vue sabalterne, et d'eux et de leurs prêtres...... Ici, nous parlons le langage le plus général en énonçant que, partout où se rencontrent ces religions, les prêtres s'unissent à leurs Dieux d'une si étroite alliance qu'ils en reproduisent les noms, le nombre et les attributions; enfin que, dans les circonstances solennelles, ils se dépouillent de leur personnalité pour représenter ces Dieux, et, si le culte l'exige, pour les mimer et en jouer le rôle avec la vérité la plus mystiquement bouffonne (2).

(1) Le même que Saman, Irlandais: Pictet, pages 82, 85 et surtout 117.

(2) Sainte-Croix, de Sacy. — Creuzer, etc. Pictet, page 148, etc.

CHAPITRE XX.

Les Cabires. — Questions d'origine, Samothrace. — L'Ourano-Titanisme vaincu.

Maintenant, et afin de ne point fatiguer le lecteur, traçons d'une plume rapide deux brefs chapitres, disposés de telle sorte qu'il peut les omettre, si le soin de réunir et de poursuivre les différents fils de notre sujet lui fait éprouver une trop forte et pénible tension d'esprit. Quant à nous, nous suivons notre ligne et, du sein des ténèbres qui enveloppent ces questions d'origine, nous pensons voir poindre sur le sol de la Grèce l'antériorité des Cabires Japhétiques sur celle des Cabires Egypto-Phéniciens qui furent particuliers à la lignée de Cham.

Samothrace sortait à peine des eaux de son déluge que le nom sous lequel elle avait été connue passait à l'un des fils de Jupiter, c'est-à-dire à l'un des prêtres ou des sectateurs de ce Dieu. On l'appelait Saon. Cette époque est celle encore où l'île sacrée voyait apparaître un autre fils de l'Égyptien Jupiter; c'est dire que le culte de ce Dieu commençait à se propager par les prêtres qui dominaient sous son nom. En d'autres termes, Cham arrivant, et Japhet assis déjà dans l'île sainte, ou l'Egypte et la Grèce se rencontraient et entraient en lutte à Samothrace; ils s'y heurtaient, puis s'y unissaient dans leurs doctrines.

Or, ce second fils de Jupiter est le frère de Dardanus, qui précéda le Christ de seize siècles environ. Il se nomme Jasion; et le Dieu Crèto-Egyptien Jupiter, celui qu'on appela Jupiter-*Pierre*, lui enseigne de sa bouche *les mystères,* qui sont ceux des Cabires.

Ce fait décide donc formellement la question que l'Egypte est la patrie des Cabires?

Bien loin de là! Car ces mystères existaient anciennement dans l'île; et la tradition dit expressément, à ce propos, *qu'ils y furent renouvelés.* C'est établir qu'il ne s'agit à cette date, déjà si reculée, *que d'une seconde époque*, ou d'une phase postérieure, pour les Cabires.

Les Dieux se modifient, la Religion subit des transformations, le culte du *Ciel et de la Terre* ou l'Ourano-Titanisme primitif est vaincu; Saturne est détrôné, le mouvement du Midi l'emporte sur la résistance du Nord, Jupiter triomphe! Mais, au travers de toutes ces phases, un nom stable reste dans le langage de la Grèce et de la Phénicie, *le nom des Cabires*, ou des *Dieux puissants*, des Dieux qui sont plusieurs en un seul!

Dardanus, ce personnage ambigu, frère de Jasion et Cabire-prêtre, est d'ailleurs à lui seul, comme un symbole de cette vaste modification et de cette fusion religieuse. Nous ne savons quel il est, mais il fonde la cité Pélasgo-Phygienne de Troye; il adore la *pierre* Cybèle Déesse-Terre, Déesse-Nature et Cabire Japhétien. Ses mains élèvent un temple à la Déesse Egyptienne Minerve ou Neïth, et reçoivent d'en haut le *Bétyle* Palladium. Qui nous dira si sa terre natale est l'Arcadie ou Samothrace? La Fable, en outre, lui a donné quelque-

fois le titre de Scythe ; et sa mère est la fille d'Atlas, le frère du Titan *Hyperboréen* Prométhée, descendu de Japhet, ainsi que les Phrygiens qui l'accueillent pour Roi! Quoi qu'il en soit, et que le sang des Pélasges Hyperboréens se rencontre ou non dans ses veines avec celui des Pélasges Egypto-Phéniciens, nous n'en voyons pas moins se rencontrer sous sa main, se mêler et prendre une forme nouvelle, les croyances de ces deux races fraternelles arrivant l'une du Midi et l'autre du Nord (1).

Enfin, si nous nous plaçons entre MM. de Sainte-Croix et de Sacy, afin d'appuyer nos paroles sur d'autres autorités que nos propres inductions, le témoignage de ces savants, corroborant celui d'Athénion et de plusieurs anciens, établit qu'il n'exista d'abord à Samothrace que deux seules Divinités (2). Celles qui, plus tard, entrèrent avec elles en partage des honneurs divins, n'apparurent qu'à une époque postérieure de la religion Cabirique. Cette époque, résultat nécessaire de l'invasion des colonies de sang étranger, est évidemment celle du mélange des doctrines Egypto-Phéniciennes avec celles des Pélages Hyperboréens.

Un fait nous paraît donc assez fermement démontré : c'est que la religion des Cabires ne se forma point d'un seul jet, mais qu'elle fut l'œuvre lente et successive du temps, le produit de la rencontre de familles et de

(1) Lire Diod. Sic. L. V. Un Dieu, divisé en mâle et femelle! — *Le sette cose fatali di Roma*, p. 44, 54. — R. R., *Col. Grecq.*, tome I, p. 254. — *Grande hist. universelle Anglaise*, tome VIII, *Histoire des Phrygiens*, etc., etc. — *La Fable*, et ce qui suivra.

(2) Sainte-Croix, *Mystères du Paganisme*, tome I, page 40.

croyances qui, jusque dans leurs rivalités, durent se reconnaître à des caractères fraternels. A ce point de vue, l'histoire déroule avec aisance ses faux plis, et le vrai se manifeste jusque dans le désaccord apparent d'écrivains qui ne se préoccupent que d'une époque déterminée, ou que d'un ordre tout spécial de phénomènes Religieux. Engagés dans cette voie, ils ne peuvent éviter de généraliser outre mesure leurs assertions, et nous nous étonnerions à juste titre, s'ils ne différaient pas essentiellement les uns des autres.

Ainsi, par exemple, une note de l'ouvrage de M. Creuzer nous fait observer que M. O. Muller rejette *l'origine Phénicienne*, ou même Orientale, du nom et du culte des Cabires, et que, dans cette religion, il découvre *un culte Pélasgique* et *en quelque sorte primitif de la Grèce entière*. A ses côtés, M. Welcker voit dans le Cabirisme *un mélange de divers éléments successivement amalgamés*, mais dont ceux qui lui paraissent les plus anciens nous semblent être relativement modernes. Enfin le savant Bochart avait posé cette assertion devant laquelle il reculait presque d'étonnement, comme à l'aspect d'une témérité. C'est que les noms des Cabires de Samothrace appartenaient à l'idiome Phénicien (1).

Eh bien! pour nous, ces trois opinions se concilient; car si les premiers Cabires sont Pélasgiques-Hyperboréens, nous venons d'établir aussi que la succession des temps leur associa des Divinités étrangères. Nous

(1) Rem intentatam hactenus, *Cabirorum nomina Phœnicia esse docebo. Geog. Sac.* livre I, chapitre XII.

jugeons en outre que la similitude des noms sous lesquels on les adora, si elle existe incontestablement, ne dénote dans les deux langages qu'une source commune (1). Rien d'ailleurs ne nous étonnerait moins que d'entendre désigner dans l'idiome de la Phénicie des Dieux, dont le culte dut ses premières et antiques réformes, ainsi que son nouvel essor, à des colonies Egypto-Phéniciennes.

Il est juste, enfin, de remarquer que l'Égypte et la Phénicie ont été primitivement confondues sous une vague dénomination ; et que la population Égyptienne s'étant formée de Chaldéens, de Phéniciens et d'Arabes, les Dieux de l'Égypte doivent être, partiellement, originaires de la Chaldée, de la Phénicie et de l'Arabie. En d'autres termes, et selon l'expression consacrée, ils doivent être Abarites, ce qui signifie étrangers, ou pénétrant le plus fréquemment sur le territoire par le côté d'Abaris qui est Péluse. Cette réflexion, qui nous met d'accord avec le savant Fourmont (2), nous entraîne à remonter, pour suivre les Dieux Égypto-Phéniciens, depuis l'Égypte jusqu'au berceau Asiatique des familles qui la peuplèrent. C'est dans le même but que nous nous sommes reportés vers l'Asie ; et, décrivant une courbe vers le septentrion, nous y remonterons encore en partant de la Grèce, si nous avons à cœur de suivre la trace des Dieux Hyperboréo-Phrygiens.

Ce sont là toutes choses que devait entrevoir, à coup

(1) Lire, d'ailleurs, Iamblique, sur les noms des Dieux en langue Barbare !

(2) *Réflexions critiques sur l'histoire des peuples anciens*, tome I, Conclusion, page 383. — Id. page 56.

sûr, l'un des plus intrépides observateurs des religions de l'antiquité, M. Creuzer, lorsqu'il nous signalait l'alliance étroite dans laquelle s'étaient naturellement unis les cultes anciens de la Phénicie et de l'Égypte, avec ceux de la Phrygie et des premiers Pélasges : c'est-à-dire les cultes fraternels des enfants de Cham et des fils de Japhet.

D'anciens poëmes perdus, ajoute-t-il, tels que la *Phoronide*, conservaient les vieux souvenirs dont nous nous étudions à raviver les traces. La plupart roulaient sur l'initiation religieuse des Grecs-Pélasges, ou des Pélasges Hyperboréens, par les colons venus des contrées échues aux fils de Cham. Ces vieux poëmes étaient donc, selon toutes les probabilités, l'histoire de deux religions superposées l'une à l'autre, et trop semblables, quant à l'objet de leur culte, pour ne s'être point combinées peu de temps après leur rencontre (1).

CHAPITRE XXI.

Les Cabires en Italie.

Ces idées générales une fois émises sur les Cabires, laissons, avant de revenir à la Grèce, nos regards se di-

(1) Lire Creuzer, tome II, première partie, pages 275, 276, 283. — Deuxième initiation, ou modification d'une première.

riger vers l'Italie, cette importante contrée de l'Occident, à laquelle il ne saurait être inutile de demander ses notions sur les mêmes Dieux.

Les Cabires, les Dieux puissants, ou *plusieurs-en-un* (1), passaient, dans l'opinion du public de Rome pour être *les Pénates,* et pour y avoir été transportés par Énée avec le feu sacré. C'était dire avec Vesta, Divinité Pélasgique qui s'identifie tantôt avec Mithras, tantôt avec Ops ou Cybèle, et qui devient par ce fait Déesse-Nature, Déesse-Pierre ou Cabire-Bétyle, mais que l'Égypte ne comptait pas au nombre de ses Dieux (2). Dans cette auguste association figurait aussi le Palladium, c'est-à-dire encore la Pierre-Dieu, le Bétyle que le Pélasge prêtre-Cabire Dardanus, habile à mélanger le culte du Nord avec celui de l'Égypte, avait reçu du ciel pour le placer dans le temple de Minerve (3).

Mais au-dessus de cette opinion vulgaire, prenait place celle qui fesait arriver en Italie les Dieux Cabires par le canal de l'Etrurie, ce qui sans doute était fixer leur apparition sur ce sol bien tard encore. Des traditions, à demi effacées par le temps, conservaient le souvenir de ce voyage, et donnaient lieu de croire que le culte Cabirique se rattachait à des prêtres exilés de Samothrace. Fuyant devant le flux des innovations orientales, ces proscrits étaient venus chercher la paix, sur un sol fraternel, sur une terre que la lignée Japhé-

(1) Dii consentes, de l'Étrurie. — Voir Pictet, *suprà*, et Creuzer.

(2) Hérodote, livre II, sur Vesta. — Creuzer, id. — Hestia, Mithras, tome I, page 37. Quant aux identifications des Dieux, elles se dévesoppent dans les chapitres qui suivent, à partir de Cybèle.

(3) *Voir* Dardanus ci-dessus.

tienne avait imbu du fond des mêmes croyances; croyances et culte qui, dans une antiquité postérieure, se caractérisèrent par des différences dont l'origine était dans les mœurs et le caractère des peuples, mais qui, malgré leur importance, ne tenaient point à l'essence du dogme.

L'Italie et la Grèce avaient donc en commun et les institutions, et les doctrines fondamentales; mais « les innombrables mythes reçus chez les Grecs, tous ces récits blasphématoires des combats, des mutilations, des blessures, de la captivité des Dieux, la religion Romaine les dédaignait et les rejetait sans pitié. Ce fut là, du moins, *son caractère primitif et original*... Le sentiment religieux s'y plaçait bien au-dessus de cette facile et conteuse éloquence qui avait envahi la religion des Grecs (1). »

Rien, par le fait, ne semble plus conforme au sens général de l'histoire de ces pontifes et de leur culte, que de voir, dans les Cabires signalés par les traditions Græco-Italiques, les deux premiers Cabires de Samothrace. Et ces Dieux *Titaniques* sont le Ciel et la Terre. En d'autres termes, ce sont les Dieux Matière ou le Dieu-Nature de la race Japhétienne, quelle que soit la modification que le temps et les lieux leur aient fait subir, et soit que nous les appellions du nom d'Axieros Axiokersa, du nom de Saturne et de Tit ou de tout autre équivalent (2).

(1) Creuzer, *Religion de l'Italie*, tome II, première partie, pages 524, 526. Id. les Dieux chez les Barbares, voir Iamblique.

(2) Lire dans Sainte-Croix et De Sacy ce passage de Varron avec comment. — « Principes Dei, cœlum et terra; hi Dei iidem qui in

Si nous étudions avec quelque soin les circonstances de cette arrivée des Cabires en Italie, elles nous y rappellent la retraite de Tit ou de Ops et de Cronos-Saturne, c'est-à-dire de la Terre et du Ciel, mais surtout de Saturne ; car la *Mythologie* identifie souvent ce Dieu avec le Ciel qui lui fut donné pour père (1); et ce dernier nom, par lequel il semble s'en distinguer, n'était primitivement qu'un adjectif qui signifie le *caché*. Le nouveau nom de Saturne, ou de Dieu caché, désigna donc le Ciel lui-même, après qu'une révolution religieuse partie de l'Égypte (2), et ayant attaqué dans la Grèce le culte établi, eut forcé les plus opiniâtres sectateurs des Divinités anciennes à se réfugier sur un sol ami. Mais Saturne, ou le Ciel, n'apparut en Italie que dans la personne de ses prêtres, ainsi qu'il est facile de le penser en présence de l'usage de ces temps anciens qui décoraient les pontifes du nom de leurs Dieux, dont on les appelait cependant les fils.

Partout où ces hauts personnages portèrent leurs pas, il fut donc naturel de dire que Saturne avait apparu. Voilà comment le nom de ce Dieu put se répandre sur la surface de l'Italie avec plusieurs de ces hommes à qui leur siècle devait la justice de les considérer comme

Ægypto Serapis et Isis... qui sunt Taautes et Astarte apud Phœnicas, ut idem principes in Latio Saturnus et Ops. Terra enim et cœlum, ut Samothracum *initia* docent, sunt *Dei magni* et hi quos dixi *multeis* nominibus. Nam neque quos Ambracia ante portas statuit duas virileis species aheneas, Dii magni... (Plus tard ce fut le cachet du Naturalisme, apposé sur les Dieux du Sabéisme)... Sed hi.. et sunt pro illis qui in Samothrace Θεοι δυναθοι... livre I, page 39.

(1) Sainte-Croix, De Sacy, tome I, page 15.

(2) R. Rochette *Col. Grecq.*, tome I, page 144.

d'éminents civilisateurs. Voilà comment il fut attaché par eux, avec les souvenirs d'un second âge d'or, à un nombre considérable de localités auxquelles ils communiquèrent, comme don de bienvenue, les sciences et les arts que des révolutions avaient déposés ou ranimés dans le sein de la Grèce (1).

Au bout de quelque temps, le mot Latius devint l'équivalent du nom de Saturne dans l'idiome général du pays, et le nom de Latia désigna pareillement sa femme. Celle-ci se confondit avec la Déesse Ops ou Opis, l'Hyperboréenne (2), c'est-à-dire avec la Tit Celtique ou la Thémis Pélasgique de Dodone, qui est la même que la Cybèle Phrygienne. En un mot, elle était la Terre ou la Nature terrestre. Car la variété des noms des Dieux ne marque, le plus souvent, que des innovations survenues dans le culte par suite de ses mouvements dans l'espace, et par l'effet de nouvelles fusions d'idées, d'idiomes et de peuples (3).

Enfin, la victoire de Jupiter en Grèce est l'explication naturelle de la retraite d'Ops ou de Tit et de Cronos-Saturne sur la terre Italique, parsemée de temples Cyclopéens qui subsistent encore, et dont il est probable que plusieurs se sont élevés sous les mains des pontifes proscrits. Les prêtres de Saturne, c'est-à-dire les

(1) De là, le nom de Saturnie qui fut le nom de la contrée appelée postérieurement Latium *par voie de traduction*, c'est-à-dire le lieu où l'on se cache. Car nous ne saurions trop le redire, en présence d'étymologies contraires et dénuées de sens local, le mot Saturne signifiait le caché, dans les langues primitives de l'Orient. *Voir* Petit-Radel, *Mon. cycl.*, page 226 sur Saturne.

(2) Creuzer, pages 99, 100. tome II, première partie.

(3) *Voir* encore Iamblique sur la cause *des noms* des Dieux.

prêtres Grecs Ourano-Titans, attaqués dans leur foi, se repliaient sur un sol moins entaché de superstitions; ils fuyaient devant l'Égypte qui mêlait, d'une main violente, ses Dieux aux Dieux des plus anciens habitants de la Grèce ; et ils voyaient avec désespoir leur influence abattue sous les coups du Génie Oriental, dont le triomphe ouvrait de nouvelles régions à l'épuisante fécondité du Polythéisme.

Lorsque Jupiter aborda en Italie, il y fut d'abord Dieu et Déesse, ainsi que Vénus-Almus. Il y passa pour être le père et la mère des Dieux; et il ne remplaça Saturne que par une sorte d'identification (1). Le nom de Latius ou de Latinus qu'on lui appliqua, fut longtemps qualificatif des rois et des héros ; et sous le titre de Jupiter Latialis, il se confondit assez intimément avec Saturne pour qu'on lui offrît des sacrifices Saturniens ou humains, jusqu'au temps même des empereurs (2).

Quelques autres traditions relatives à l'introduction du culte des Cabires en Italie, au nombre, au nom et à la qualité de ces Dieux, peuvent sembler contredire les traditions dont nous nous sommes constitués l'interprète et qui, probablement, succédaient à de plus

(1) Jupiter est Saturne. Il est le soleil et la lune. Il est le fondement de la terre et du ciel. Il était avant tout, il sera après tout. *Apulée de Mundo.* Ils appellent le soleil Beelsamen, c'est le même que les Grecs appellent Jupiter. Eusèbe, *Prépar.*, livre I, chapitre x.

(2) Ainsi que le rappellent Tertullien, *Apologét.*, et Eusèbe, *Préparat. évang.*, livre IV, chapitre xvi. De même, les femmes appliquèrent-elles à leurs génies tutélaires le nom de Junon (Astarté-Junon dérivant en latin de *adjuvare*), et le nombre en était grand. *Relig. d'Italie. Voir* Creuzer, tome II, première partie, page 400 à 401.

anciennes encore; mais, en y regardant de près, elles ne les renversent nullement et n'en altèrent point le sens. Chacune d'elles voyageant avec une colonie, marque une succession chronologique; chacune témoigne d'une variation nouvelle dans la foi; chacune est le monument d'un progrès ajouté à un autre progrès, mais dans la décadence du culte!

Parmi les choses certaines à cet égard, et qui lient le culte des Pélasges et des Aborigènes au symbole le plus général du Cabirisme, nous citerons l'un des plus anciens Dieux des Aborigènes, qui était *une colonne* : c'est dire, en d'autres termes, le Bétyle reproduit dans l'une de ses formes primitives. Cette colonne était surmontée d'un pivert rendant des oracles, comme la colombe du chêne de l'ancien sanctuaire de Thémis à Dodone; et nous savons que le temple Cyclopéo-Pélasgique de Tiora (*dont le plan en relief est à Paris, bibliothèque Mazarine*), représentait sous ce même emblème Béthélique la Divinité Italienne (1).

Plus tard, seulement, le Dieu colonne Picus revêtit la forme d'un jeune homme, et le pivert eut pour siége le sommet de sa tête (2).

Quant à la haute antiquité de la première des révolutions religieuses qui s'opérèrent sur le sol de la Grèce, elle démontre l'antiquité plus haute encore du culte primitif attaqué par cette révolution!

Enfin, si les rapports qui existaient entre la religion Égypto-Phénicienne et celle des Pélasges Japhétiques,

(1) Denis d'Halycarnasse. *Antiq. Rom.*, livre I, chapitre II.
(2) Jacobi, page 400.

furent encore assez saisissants, lors de leur rencontre, pour que bientôt elles aient pu, en quelque sorte, se reconnaître comme provenant d'une source commune et se confondre sans l'intervention du miracle, leurs différences n'en accusaient pas moins chez leurs sectateurs une incontestable diversité non point de race, mais de familles. Cependant que notre attention s'attache surtout à cette similitude de fond dont l'importance est si grande ! similitude que nous voyons se confirmer historiquement, au travers des variétés qui la bigarent, lorsque la Phrygie nous déclare l'*origine Japhétique* des Dactyles et des Corybantes, qui se trouvent être *les frères sacrés* des prêtres Cabires de Samothrace et ceux des Cabires Égypto-Phéniciens *issus de Cham* (1).



CHAPITRE XXII.

Les Dieux Cabires. — Prométhée. — Mythes des combats de Jupiter contre Cronos, ou guerre entre les Cabires de la Grèce et ceux de l'Égypte.

Assez de données préliminaires nous semblent avoir été soumises à l'esprit du lecteur pour que nous puis-

(1) Sainte-Croix et de Sacy, *voir* tome I, chapitre, Dactyles, Corybantes, Curètes. — Id. *Sur la fuite de Saturne*, tome I, page 30, etc.

sions nous engager dans quelques excursions d'une nature moins générale, sur le terrain de la religion primitive ou Cabirique de la Grèce. Ses Dieux et leurs signes, leurs symboles, leurs simulacres nous aideront à en démêler les origines et le caractère.

La religion Grecque, dit M. Creuzer, manifeste en elle des éléments Scythiques — que, dans l'intérêt de la lucidité de ces pages, nous appellerons Japhétiens. — Ainsi, le culte de Diane Artémis dans la Tauride, ainsi les aventures d'Apollon, ainsi les présents que les Hyperboréens envoyaient à travers les régions de Scythes (1), à Dodone, puis à Délos, voilà de nouveaux vestiges *de la route septentrionale*, par où les Grecs reçurent une forte partie de leur culture religieuse. En regardant de ce côté, les mythes si riches de la race de Prométhée, et le culte fameux de la Déesse pierre Cybèle, nous reportent vers le Caucase; ailleurs, l'Inde et la Perse réclament une part réelle, quoique plus éloignée, dans les origines de la religion et de la mythologie des Grecs (2).

Que si notre légitime curiosité nous sollicite au choix de l'un de ces aspects, arrêtons-nous pour le moment en face du Caucase. Sur les flancs de ces monts sourcilleux, Prométhée vaincu nous présentera, gravées sur son front, les traces de l'origine des Hellènes, et par conséquent celles de leurs frères les Pélasges *Hyper-*

(1) Nous rangeons habituellement les Scythes au nombre des Hyperboréens. *Voir* chap. Stone-henge, Diodor. Sic. sur ces Hyperbor.

(2) Lire Creuzer en général et surtout tome II, première partie, pages 262, 263, 265, etc. Les origines de sang et de langages, concordent ici avec celles de la religion; rien ne doit être plus naturel.

boréens. Ouvrons les yeux à ce spectacle, car nous ne saurions rencontrer ces hommes sans rencontrer leurs Dieux, sans distinguer par cela même leur sang et leur culte, du sang et du culte des Pélasges de *l'Egypte et de la Phénicie*.

La Grèce, dont toutes les origines sont d'ailleurs pétries d'ignorance, d'orgueil et de fables, rapporte que Prométhée, le père de Deucalion (1), est le fils de Japhet, vérité qui mêle ses racines à *celles* de la fable et de la tradition. Sans oublier l'antériorité du culte indigène de la Grèce sur la religion plus développée que les Phéniciens y mélangèrent, reportons-nous donc à ce Titan. En présence de ce personnage, veuillons considérer comme une réalité, dont la démonstration ne tardera pas à se produire, l'alliance intime qui existe entre les Titans et les Cabires, ainsi qu'entre les Cabires et les Bétyles ; puisons ensuite dans le *mythe historique*, dont ce Prométhée est le héros, quelques notions sur les rapports et les différences qui existèrent entre le culte des Titans Hyperboréens et le culte des colonies Egypto-Phéniciennes, ombragées sous l'égide de Jupiter.

Le Ciel et la Terre ou Tit, étaient époux et Dieux ; et leurs prêtres, appelés à cause d'eux et comme eux du nom de Titans, jouissaient d'une sorte de toute-puissance parmi les Grecs. Mais un jour, on vit aborder Jupiter sur le sol de la Grèce. C'était un Dieu venu de l'Égypte, ou de plus haut encore, et Thèbes la grande portait son nom. Dans une langue dont les siècles n'ont point terni l'illustration, on le nommait *Diospolis*. La Crête,

(1) Quinze cents ans avant Jésus-Christ.

où il avait fait une étape, prétendait lui avoir donné le jour. Il se présentait à la tête de colonies méridionales, et ces colons, ces hommes nouveaux, arrivaient environnés de l'éclat des arts et du prestige des sciences. Leur savoir-faire tenait du prodige, on les admira. Mais les uns les accueillirent avec enthousiasme et les autres avec méfiance et jalousie. Aussi leur Dieu eut à peine le temps de se poser en présence des Divinités de la population grossière de la Péninsule que, de part et d'autre, une sourde lutte s'engagea. Ce fut pour éclater presque aussitôt. Deux camps hostiles venaient de se former chez les indigènes. Les *Titans* restaient fidèles à leur culte, que les *Cyclopes* mécontents attaquaient par la parole et par les armes forgées de leurs mains, qui se vouèrent à la cause de Jupiter. Celui-ci, c'est-à-dire son sacerdoce, à la tête de ses nouveaux partisans, n'élevait pas, d'abord, la prétention de ravir au Dieu-Ciel sa prééminence; mais il réclamait une part de souverain dans l'empire Céleste, et la victoire couronna les efforts des novateurs. Il est vrai que bientôt les Titans vaincus se relevèrent, mais ce fut pour subir l'humiliation d'une nouvelle défaite par suite du retour à leur parti d'un transfuge.

Ce transfuge, c'était Prométhée le *Titan*, c'est-à-dire le fils de *Tit* ou de Thémis la Terre, divinité dont le cœur, ayant pour organe son sacerdoce, inclinait vers Jupiter, et qui lui offrait avec une maternelle tendresse le nom de fils. Aussi l'avait-on vue s'ingénier à le préserver contre les fureurs du *Ciel* ou de Saturne, son époux, dont la prescience jalouse lui avait juré la mort. Déjà même le Dieu s'était imaginé dévorer le *nouveau-*

venu en dévorant *la pierre* par laquelle, *ainsi que le dénote cette fable*, la religion des Pélasges indigènes et celle des Pélasges Egypto-Phéniciens représentaient la Divinité (1).

Prométhée, respirant le feu du génie, s'était passionné pour les lumières de la civilisation dont la cause lui paraissait inhérente à cette modification du culte. Dans l'intérêt d'une conciliation, qui lui semblait aussi possible que désirable, il s'était vainement épuisé en conseils dont les Titans ses frères, ou disons mieux, ses collègues, avaient opiniâtrément rejeté la sagesse et l'opportunité. Ce fut alors que, se tournant du côté de Jupiter, il avait attiré vers les autels de ce Dieu, un monde entier d'adorateurs. C'était la masse de ceux que fatiguait la religion trop primitive de Saturne, jointe à un culte d'une férocité croissante (*Cronos*). Cette foule d'hommes, en se détachant de Saturne ou du Ciel, adhéraient encore à la Terre son épouse, Divinité plus rapprochée des sens, plus matérielle, et dont ils se considéraient plus spécialement comme les fils.

La défection du Titan fut le triomphe définitif de Jupiter et des Cyclopes.

Mais déjà, dans ces temps d'un affreux lointain, l'ingratitude était la seule monnaie dont on sût rémunérer

(1) *Voir*, dans cet ouvrage, l'identification de Saturne et d'Ouranos, qui se confondent avec Abraham; *voir* au chapitre Abraham. De même aussi celle de Jupiter et de Saturne. Voir *Apulée de Mundo*. Les peuples qui se rencontraient précédés de leurs Dieux, commençaient souvent à se porter des coups violents dans l'intérêt de ces Divinités, avant d'en reconnaître l'identité sous la différence des noms, des attributs et des cultes qui, selon les temps et les lieux, en modifiaient l'aspect. Nous verrons que les Dieux Titans Hyperboréens eurent la pierre pour symbole.

des services d'une si haute importance. Les vainqueurs étant promptement tombés dans les excès de l'orgueil, la sagesse de Prométhée, qui s'efforçait de les arracher de ces voies dangereuses, fut méconnue et bafouée. Le Titan, habitué à faire trembler le sol en remuant son vaste corps (1), crut, en changeant de nouveau de côté, pouvoir changer encore la face du monde. Il se retourna vers ceux qu'il avait délaissés; mais les événements ne répondirent point à ses efforts, et son soulèvement n'eut d'autre résultat que de fournir un heureux prétexte à Jupiter (*c'est-à-dire au sacerdoce de ce Dieu*). Le Dieu, se prétendant dégagé des liens de la reconnaissance, lança ses foudres sur le rebelle, le terrassa et le laissa sous le poids des chaînes, dévoré par des regrets sans cesse renaissants. Cet infatigable, cet éternel vautour, lui déchira le foie!

Le supplice de Prométhée vaincu fut donc le sceau d'une révolution véritable qui s'opérait au sein de la vieille religion de la Grèce, dans laquelle des Cabires, en définitive, allaient se mêler à d'autres Cabires.

Jupiter, à peine devenu le fils ou le successeur de Cronos-Saturne, s'identifiait le plus habilement possible avec son nouveau père; et cependant, il menait une vie bien différente de celle de ce Dieu cruel (2) qui, dans le principe, avait signalé son règne par un âge d'or. La préférence dont la nouvelle Divinité devint l'objet, se passe d'explication dès qu'on apprend que ses autels demandaient moins de sang, qu'elle tolérait,

(1) Cette importante partie du sacerdoce dont il était la tête!
(2) Diodore de Sicile, livre III.

qu'elle sanctifiait le plaisir jusqu'à la licence, et que l'Egypte, devenue victorieuse par son triomphe, concourait à ce but de séduction en lui donnant pour auxiliaires ses autres Dieux. Le rôle de ceux-ci était de l'aider, par les prestiges de leur religion, à contenir et à dominer les Titans, ces pontifes austères et farouches (1).

L'ébranlement du culte Saturnien et sa modification profonde, nous ont donc rendu les traits principaux *du mythe historique* de Prométhée le Titan, fils de Japhet. A l'aide, puis malgré la résistance de cet homme puissant et hardi, la Grèce primitive est vaincue dans ses Dieux Titans qui étaient Cabires, puisque la première religion de la Grèce était la religion Cabirique (2). L'Egypte et la Phénicie triomphent avec leur Jupiter Dieu Cabire, roi de Crète, roi du Monde et roi de l'Olympe (3). Cronos est en fuite ; il cherche un Latium, et la langue de ses adorateurs va l'appeler Saturne, ou le caché. Il a voulu dévorer ce Jupiter, ce Dieu-pierre, ce Dieu Beth-el, que la Terre, sa femme, reconnaissait pour fils, c'est-à-dire comme représentant leur

(1) *Voir* Hésiode, *Théogonie*, etc., etc. Nous ne dirons rien, en ce lieu, de la plus grande et de la plus insaisissable de ses Divinités, l'une des moindres et des dernières de la Grèce, le dieu Pan en qui rentraient et se confondaient les autres Dieux, et qui était dans les dogmes Égyptiens la grande et complète Divinité du Panthéisme.

(2) *Voir* ci-dessus, chapitre Cabires, Rapports entre les Cabires et le Sabéisme. Idem, le chapitre sur les Cabires et Samothrace.

(3) Lire Sainte-Croix, de Sacy, tome I, page 17, etc., et quelques notes sur l'origine de Prométhée dans Jacobi, page 411. Je m'écarte de Diodore de Sicile, livre III ; de Lactance... de la grande histoire universelle Anglaise et de mes deux premières éditions des Beth-el, où les prêtres de ces Dieux sont pris pour les Dieux eux-mêmes.

propre substance, *par sa nature de pierre.* Mais la fureur de Saturne a été trompée. Une première défaite ne l'avait point modéré, une seconde le contraint à la retraite. Il est réduit à se déguiser, à se cacher ; et son culte, presque partout ébranlé, ne subsiste plus qu'en se dérobant derrière celui de Jupiter qui, par sagesse politique, daigne l'appeler son père, et qui, selon la vérité théologique, pourrait l'appeler son autre lui-même (1) !

Quant aux Titans, les frères ou les fils de Cronos, au choix des bouches qui les nomment, et quelquefois seulement, ses adorateurs ou ses prêtres ; quant à ces hommes divins, au nom desquels nous verrons tant de Dieux associer le leur, comme à un nom de genre ou de famille, ils furent plutôt protégés qu'écrasés par les montagnes sous lesquelles la Fable les fait gémir. Les plus tenaces, en effet, y cherchèrent un asile ; et, du sein de ces retraites formidables, ils surent longtemps encore agiter et faire trembler le sol.

Le culte de Tit, leur mère, ou de la Terre, Déesse Nature (2) ou Mère des Dieux, fut d'ailleurs moins compromis que celui du Ciel ; ou plutôt il sembla recevoir une vie nouvelle en s'associant au triomphe de la civilisation orientale, dont le sensualisme lui prêta graduellement les formes les plus séduisantes.

Tel est, en peu de traits, le squelette de l'histoire

(1) L'identité de Dieux qui semblent être différents, sera fréquemment expliquée dans cet ouvrage.

(2) Jupiter lui-même était Dieu Nature. *Voir* le passage d'Apulée de Mundo (sur Jupiter) cité plus loin, et tant d'autres.

couvert sous les draperies Olympiques et sous les travestissements de la Fable. Bien souvent, dès que l'on a remplacé le nom des Divinités par celui de leurs prêtres, la vérité déchire une partie de ses voiles et laisse tomber dans la main la clef de mille énigmes. On sait alors arrêter une opinion sur ces immortels que nous sommes étonnés de retrouver, jusque dans Lactance, avec leurs noms, leurs royaumes, leurs combats *et leurs tombeaux !* parce que cet élégant écrivain est du nombre de ceux qui ont inscrit, sous le nom des Dieux, le triomple de leurs adorateurs et surtout de leur sacerdoce. Eh bien, tout ce tapage de l'Olympe, tout ce bouleversement du Ciel et de la Terre, ce n'était, en derrière analyse, que les premières guerres du fanatisme religieux mis au service de la politique. L'histoire les répétait, mais en mêlant et en confondant les dates, en se travestissant, en se rendant méconnaissable sous les ornements de la poésie, en passant du côté de la Fable.

Toutefois, lorsque l'histoire et la Fable attachaient Prométhée aux flancs du Caucase, en lui donnant une origine Scythique ou Hyperboréenne, elles rendaient un éminent service à ces releveurs de traces dont l'esprit, pour étudier l'humanité, la suit sous la forte inspiration d'une idée qui le maîtrise, et remonte intrépidement à ses origines jusque par les plus effacés de ses vestiges. Elles liaient dans leurs pages les Titans à la race de Japhet, qui avait peuplé ces contrées. Et ces Titans Japhétiques étaient évidemment des Pélasges Hyperboréens ; de même que ces Titans Pélasges étaient des Dieux, ces Dieux des Cabires, et les Cabires *des*

Dieux pierre ou des Bétyles. Donnons à chaque vérité le temps d'éclore (1).

(1) Il est un autre point de vue sous lequel je m'abstiens d'envisager Prométhée. Ce serait engager l'esprit du lecteur à démêler, au milieu de la prodigieuse confusion des fables de l'idolâtrie, des traditions catholiques dont la trace est trop lumineuse pour ne point éclairer les ténèbres dans leurs plus sombres profondeurs.

Le divin Prométhée est une victime de ce Jupiter à qui la mythologie donne deux aspects du plus étrange contraste.

En effet, Jupiter est d'un côté le Dieu des Dieux dans son infinie perfection. (*Voir le passage d'Apulée deMundo*, cité au chapitre Apollon-Bacchus, etc., etc.) Il est, d'un autre côté, le génie de la révolte et de l'usurpation. — Il est, encore, cette sorte de Janus en qui s'unifie le double principe du bien et du mal, que la Perse séparait l'un de l'autre sous les noms d'Ormuzd et d'Ahriman.

Prométhée représente l'humanité déchue, persécutée par le démon qui a triomphé d'elle, et animée d'un double esprit dont l'un prévoit et attend un sauveur, tandis que l'autre s'identifie à l'implacable orgueil du génie de la révolte abattu et torturé.

A côté de Prométhée se pose Io, la figure de l'ancienne et de la nouvelle Ève, ou Marie. Car elle a perdu, — *par l'amour de Jupiter considéré comme mauvais génie,* — elle a perdu la figure humaine ; elle s'est ravalée au rang des bêtes ; la nature animale domine en elle, elle a revêtu la forme de la vache, elle a rempli le monde du bruit de ses douleurs! Mais Jupiter, — *envisagé comme Dieu parfait,* — lui rendra sa première forme ; le nom de chaste vierge lui est donné, un Dieu sauveur va naître d'elle, femme admirable par la grâce de Jupiter, *Dieu parfait*. — Elle concevra comme par inspiration, car il suffira que sa tête ait reçu le léger attouchement, et pour ainsi dire, le souffle de la main du Dieu.

Arrivant au milieu des nymphes de la mer qui s'efforcent d'adoucir les malheurs de Prométhée, Io éclate en lamentations, et Prométhée lui dit (Eschile, *Tragédie de Prométhée enchaîné*) : Mes malheurs n'auront de terme que le jour où Jupiter, — *le génie du mal,* — tombera dépouillé de son empire. Il sera vaincu par un de tes fils, né de lui (*Jupiter considéré comme Dieu parfait*), et plus fort que son père. (*Jupiter envisagé comme génie du mal, et reconnu par l'homme dégradé et idolâtre comme son Dieu créateur, comme son père*). Tel est l'oracle que m'a révélé ma mère Thémis, l'antique fille des Titans (*ou telle est la tradition transmise à l'humanité par ses premiers auteurs.*)

Jupiter, alors, sera sous un maître (*Jupiter Démon*) et endurera un

CHAPITRE XXIII.

Frères des Pélasges, les Hellènes descendent des Cabires Titans ; et, comme Dieux, ceux-ci sont Bétyles.

Après avoir mis les Dieux Egypto-Phéniciens en présence des Titans de la race Hyperboréenne, nous nous sentons entraînés à restaurer les traits les plus effacés de quelques-unes de ces figures qui adhèrent, par leurs symboles au moins, aux entrailles même de notre sujet.

Mais avant d'attaquer isolément ceux des Dieux Titans dont l'origine porte le sceau des races du Nord, laissons notre plume jeter quelques notions encore au-

supplice plus insupportable que le mien, étant dompté par un feu plus puissant que le feu de la foudre.

Mercure prédit enfin à Prométhée la suite de ses tortures et lui dit : Ton supplice n'aura pas de terme avant qu'un Dieu *s'offre pour te remplacer dans tes souffrances*, et *veuille descendre pour toi dans la demeure de Pluton*, au sein des ténébreuses profondeurs du Tartare.

Quelle plus vive image du Sauveur souffrant pour l'homme, et descendant arracher l'humanité des enfers ? Le R. P. Brumoy, dans son théâtre grec et les réflexions sur cette pièce, ne paraît frappé d'aucun de ces rapprochements si merveilleux et si simples. M. Auguste Nicolas en signale les plus importants dans son excellent ouvrage des *Études philosophiques sur le Christianisme,* tome II. Nous retrouverons, plus bas, dans le bon et le mauvais serpent, le bon et le mauvais Jupiter.

tour de ce nom générique. Que si nous parvenions à l'entourer de nouvelles lumières, leurs clartés nous aideraient à découvrir la liaison étroite, ou plutôt l'identité de ce nom, avec celui des ancêtres de la Grèce.

Les Titans, considérés comme race humaine, se confondent d'abord, ainsi que nous l'avons énoncé, avec la race des premiers Pélasges, ou des Pélasges Grecs. Un mot le prouve, et l'unanimité règne sur ce point chez des écrivains fort opposés; car on la retrouve intacte jusque dans la mêlée des arguments dont ils s'entre-percent. Ce mot, c'est que les Pélasges indigènes sont les frères des Hellènes.

Or, les Hellènes descendaient des Titans.

Rien de plus clair, puisque le père, le patriarche de la race Hellénique, c'est le Titan Deucalion : Deucalion le Scythe, issu du Titan Prométhée le Caucasien, lequel était fils de Japhet!

Ce Deucalion eut pour fils Hellen, et pour petits-fils Ion et Acheus. Hellen eut la gloire de passer pour être l'auteur de ces peuples confédérés, qui, par un changement de nom général, furent nommés Helléniques, après avoir longtemps subsisté comme tribus Pélasgiennes (1).

Entre les autorités sur lesquelles cette vérité s'appuie et marche, le généalogiste de tant de nations septentrionales, Pinkerton, nous rappelle que les peuples de la Grèce descendent de Japhet (2), et que les hymnes

(1) Voir *Colon. Grecq.* R. Rochette, tome II, page 75.

(2) D'accord sur ce point avec D. Martin; Pezron. Lire Idem, Pelloutier, *et la grande histoire universelle Anglaise.*

attribués à Orphée donnent à nos Titans Hyperboréens le titre d'ancêtres des Grecs.

Les Titans, les Pélasges et les Hellènes, *ou les Grecs*, furent donc des noms distincts en effet ; mais sitôt qu'on les pousse du côté de leur origine, ces noms rentrent dans celui de Japhet (1).

Or, déjà nous avons posé cette affirmation que les Titans ou les Pélasges indigènes furent les adorateurs des Cabires, dès avant Inachus, le premier Phénicien qui ait touché le sol de la Grèce. Et nous nous convaincrons de plus en plus que les Cabires étaient des Beth-el ; ou plutôt que, presque dès le principe, ils eurent pour symbole la pierre appelée, selon les temps et les lieux, Beth-el, Both-al ou Bétyle.

En outre, ces Pélasges-Titans, en adorant leurs *Cabires*, qui étaient des *astres*, avaient adoré leurs propres auteurs, selon l'usage primitif du Sabéisme, de confondre le culte des ancêtres avec celui des astres, ou de placer les ancêtres dans les astres en identifiant l'un à l'autre.

Enfin, lorsque les Indigènes adoraient ces *Titans*, *leurs pères*, *identifiés à certains astres*, *c'est-à-dire à des Dieux Cabires*, leur culte s'adressait en même temps *aux Bétyles*, puisque le sabéisme considéra de si bonne heure les pierres Bétyles comme des astres qui s'éteignaient en descendant du ciel sur la terre pour y ren-

(1) Δευκαλιον τον Σκυθεα, Lucien, *de Deâ Syrâ*, page 882. — Denys d'Halycarnasse, *Antiq. rom.*, livre I, chapitre III, — Scholiast, *Apoll. régénérat.*, II, 12: 2. — Pinkerton, pages 120, 121. — De Brotonne, *Filiation*, tome II, page 63.

dre la Divinité présente, c'est-à-dire pour l'y représenter (1).

(1) Tous ces points nous paraissent être solidement établis dans notre texte, où nous fesons concourir à fortifier nos preuves tant d'autorités placées à des points de vue si différents du nôtre, et quelquefois si divergentes entre elles.

Mais osons placer incidemment le langage des Écritures à côté de ces documents divers, et au milieu de nos réflexions relatives à l'extraction Japhétique des Titans ou des *Grecs*, mot qui signifie simplement les anciens, c'est-à-dire les Autochthones. *Tit veut dire terre et Graios, ancien.*

A tous les peuples connus sous le nom de Grecs, l'Écriture attribue pour père un fils de Japhet, Iavan ou Ion, qui fut par conséquent la tige des Hellènes. Il est vrai que celui-ci n'est considéré par une multitude d'écrivains, qui vont se répétant l'un l'autre, que comme le père des Ioniens descendus d'Hellen par Xuthus. Devant ce fait, M. R. Rochette, trouvant sans doute aussi suspecte cette origine des Ioniens qu'elle avait paru l'être au scholiaste d'Aristophane, s'est écrié : Mais cet Ion pouvait bien n'être qu'un de ces êtres imaginaires que les Grecs plaçaient sans scrupule à la tête de leurs généalogies (page 78, *Colonies Grecques*, tome II). C'était appuyer l'opinion déjà citée de l'historien Joseph, et l'opinion plus moderne de Rollin sur l'ignorance et la vanité des Grecs, relativement aux origines de la nation.

Les Hébreux, les Chaldéens et les Arabes, ne donnent d'autre nom que celui d'Ionien au corps de la nation issue de Ion ou de Iavan, dont l'Ecriture nomme les quatre fils. Ce sont Eliza, d'où sans doute Ellas, racine du nom des Hellènes ; Dodanim, dont il existe de fortes raisons de retrouver le nom dans celui de Dodone; Tharsis, qui s'établit probablement en Achaïe, et Cethim en Macédoine ; d'où le prophète Daniel appelle Alexandre le Grand, roi de Iavan (*Voir* Rollin, *Hist. anc.*, car tout le monde l'a sous la main, page 335, tome II, et *Bible Vence*, D. tome I, pages 450 à 527, etc., etc.)

C'est après avoir établi cette filiation que l'un des commentateurs de la Bible nous dit : Je ne sais si les Titans que la Fable fait fils du *Ciel* et de la *Terre*, — nos premiers Cabires, — ne sont pas du nombre des Dodanim. Les Titans étaient Océanus, Cœus, Hypérion, Crius et Japhet. Leurs sœurs étaient Thétis, *Rhéa*, *Thémis*, Mnémosyne, *Phœbé*, *Dioné*, Dia, surnommées Titanides. La mère de Saturne portait le nom de Titea. Pluton, ou Dis, avait pris naissance et avait régné près de *Dodone*, il était de la race des Titans. Plusieurs peuples de la Grèce se disaient issus de ces mêmes Titans. Ces princes possédaient la

Quoi qu'il en soit, quelques-uns de ces Dieux Bétyles ont droit à obtenir de notre esprit un moment de contemplation, et nous irons les chercher dans leur sanctuaire. En serrant de près leur origine, nous les verrons rentrer l'une dans l'autre et relier les peuples en une seule race par les traditions religieuses et originaires qui furent communes à chacun d'eux (1).

Phrygie, la Thrace, une partie de la Grèce, l'île de Crète et plusieurs autres provinces (*Bible V. D,* tome I, page 475.—Idem, Hésiode, *Théogonie*). En un mot leur héritage et leur puissance étaient l'héritage et la puissance de Japhet.

Déjà, par le fait de cette nomenclature, la race des Titans se relève, grandit, et cesse d'appartenir exclusivement aux mortels. Les hommes deviennent des Dieux, des Dieux successeurs de celui qui fut *sans nom* dans le principe, et dont jamais aucun nom spécial, donné par un peuple particulier, n'altéra la notion générale. Ce sont des Dieux que la science trouve mêlés encore à d'autres Dieux, et qu'elle leur identifie, mais que nous verrons les peuples multiplier sans fin après leur avoir donné toutefois, dans les temps les plus anciens, un même symbole ou la représentation connue la plus antique. Courant à pas précipités sur ce lit *de pierres* qui constituent le trésor mythologique ou théologique des anciens peuples, tenons donc sans cesse les yeux ouverts en nous attachant à voir si, presque partout, *ce symbole primitif de la Divinité* ne fut point le même et identique objet matériel, c'est-à-dire la pierre ! (*Voir* Pausanias, *Grèce ancienne et les preuves semées surtout à la fin du chapitre Cabires*).

(1) Nous ne disputons point à la Phénicie les Titans et les Dieux que ses traditions et son langage lui permettent de réclamer, s'il lui plaît de s'appuyer sur la fameuse généalogie des Dieux de *Sanchoniathon.* (*Voir* le président Des Brosses, *Mémoires de l'Acad. des Belles-Lettres*, tome XXXV, pages 93, 94, Fourmont, *Réflex. crit.*, et *le fragment de Sanchoniaton dans Eusèbe, cité en cet ouvrage.* Mais nous savons que la Phénicie n'est le point de départ ni de la race humaine, ni des superstitions primitives dont les vestiges, si nous voulons les suivre, nous forcent de remonter un peu au delà jusqu'à la haute Asie. Les similitudes de langage, de noms et de croyances, découvertes entre la Grèce et la Phénicie ne peuvent donner, à l'une de ces deux contrées, un titre à se proclamer la mère de l'autre, dont elle ne fut que la sœur.

CHAPITRE XXIV.

Les aspects de Cybèle, Dieu Titan hyperboréen, Cabire et Bétyle.

Lorsque les Grecs commencèrent à nommer leurs Divinités, le plus ancien des *Cabires* ou des Dieux *Titans* hyperboréens, ce fut Axieros, nous le répétons; puis Axieros devint Axiokersos Axiokersa, c'est-à-dire le Dieu-Déesse-Nature, le Dieu Ciel et Terre, le Dieu Phénomène.

Un peu plus tard, et même depuis les victoires de Jupiter, le plus universel des Dieux fut la Déesse Nature que, *pour le moment*, nous appellerons plus spécialement *la Terre*, Gée, sans vouloir encore l'identifier avec la Vénus céleste (1).

Mère et sœur des Titans, nous lui avons donné le nom de Rhée, de Mâ, ou plutôt de Tit, qui signifie la Terre. Mais quel que fût le terme qui servit à la nommer, selon le caprice des temps et des lieux, elle ne cessait d'être la Déesse Mère, *la mère des Dieux*, celle dont un des noms les plus célèbres fut celui de *Cybèle*.

(1) Jupiter ne fut lui-même qu'un Dieu Nature. *Voir* Jacobi, etc. La Terre est mère du Ciel, et des Titans par le Ciel. *Voir* Hésiode, *Théogonie*; Apulée, de Mundo, etc.

Or, le Cabire et Titan Cybèle, c'est la Déesse-pierre que Pessinunte offrait dans son sanctuaire aux adorations des peuples. C'est la *pierre Dieu*, que Rome, la reine des Nations, envoya demander en grande pompe à la ville Phrygienne ; c'est la Divinité dont elle voulut en quelque sorte maîtriser la puissance en lui donnant pour prison un de ses temples.

Mille peuples armés de ses dix mille noms, et forts de quelque titre étymologique, entre-croiseront les traits de la parole et combattront pour se l'approprier. Ne disputons à aucun d'eux leur part de cette mère commune, et moins qu'à d'autres aux Titans Hyperboréens les ancêtres des pontifes Grecs, et peut-être bien les premiers fils de cette Déesse. C'est du reste avec intention que nous négligeons, pour le moment, les notions primordiales que les sanctuaires de Delphes et de Dodone tiennent en réserve à son sujet ; nous ne voulons tracer d'elles, actuellement, qu'une large et rapide esquisse.

Chez le peuple qu'Hérodote appelle le plus ancien de la Terre, chez les Phrygiens, descendus de Japhet, dans cette ville de Pessinunte que nous venons de nommer tout à l'heure, l'histoire, aussitôt qu'elle saisit son burin, rappelle la haute et mystérieuse antiquité de la mère des Dieux. Tout porte à croire que, quinze cents et quelques années avant notre ère, Dardanus, en établissant sur ce sol les mystères de la bonne Déesse, ne fut que le restaurateur d'un culte antique, ainsi que son frère Jasion, à Samothrace (1).

(1) Voir l'antiquité de ce culte, Creuzer, tome II, première partie,

L'universalité, sans date, porte d'ailleurs en elle-même une démonstration d'ancienneté ; et les premières traces de cette religion entraînent l'investigateur qui s'y attache, bien au delà des régions de la haute Asie. Ses vestiges couvrent en outre la Syrie et la Phénicie ; et, de quelque côté que nous les suivions, nous ne les perdons qu'en nous perdant nous-mêmes dans l'espace ou dans le temps. Partout, enfin, les singuliers rapports de fond, et les différences de forme qui caractérisent ce culte, selon les localités et les temps, témoignent de l'unité de souche des hommes par lesquels il fut adopté sur toute la surface de la terre, et à la fois de la diversité de rameaux qui les distingue (1).

La mère des Dieux était descendue du Ciel en personne dans la Phrygie, sous *la forme hiératique* de la Divinité, ce qui est dire sous les apparences de la pierre : *Religiosa silex*, dit Claudien. Bientôt ce miraculeux caillou, que nous peignons ailleurs, eut pour sanctuaire un temple qui, par l'éclat de son renom, fut la grandeur et la gloire de Pessinunte, fière de l'autorité de ses pontifes, dont un bandeau royal ceignit le front (2). Bientôt aussi le mont Cybèle, consacré par

pages 56, 57, 297, etc. Diodore de Sicile, livre V, Falconnet, *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tome XXII, page 228, sur la mère des Dieux, etc.

(1) Creuzer, pages 55, 56, tome II, première partie. *Lire* l'article *Rhée-Cybèle* de Jacobi, Thalès Bernard, page 422, etc., etc.

(2) Creuzer, tome II, première partie, pages 57, 58. La Cybèle de Pessinunte, et la Cybèle *Asiatique*,— ce qui établit une distinction, quoique Pessinunte soit en Asie,— étaient une pierre brute. *Voir* dans Jacobi, page 426. *Voir* Tite-Live, saint Augustin, etc., etc.

un des sanctuaires de la Déesse, la consacrait elle-même en lui donnant son propre nom, l'un des plus illustres qu'elle ait portés.

Grâce à la variété croissante des formes de son culte, et des noms que lui imposait chaque langue, il arriva souvent que cette Déesse parut différente d'elle-même, et qu'en multipliant les aspects sous lesquels elle se produisait, elle donna lieu d'adorer en elle mille Divinités que l'on crut distinctes. Mais la race des hommes était originairement partie du même berceau, ayant au cœur et dans l'intelligence le dogme de l'unité Divine. Une pente naturelle de leur esprit les ramenait donc à réunir, en une seule, les Divinités qu'ils rencontraient sous des noms différents, aussitôt qu'ils retrouvaient au fond de ces Dieux cette idée générale et toute-puissante de l'unité, qui dominait toujours, par une de ses hauteurs, les inconséquences de leur polythéisme. Il est vrai que nous parlons ici des hommes de sacerdoce, et des hommes de science et de réflexion, bien plutôt que du vulgaire (1).

En conséquence les Déesses mères, Mâ, Tit, ou Thémis (2), ou Cybèle, furent tantôt distinctes l'une de l'autre et tantôt confondues soit sous ces noms, soit sous ceux de Rhéa, de Géa ou d'Ops, la féconde nourrice des hommes. La Déesse mère adopta pour fille

(1) L'opinion de quelques auteurs est fort différente de celle-ci. On ne saurait trop le redire avec Jacobi, et quelquefois contre Jacobi, les Dieux « sont des phases multiples d'une même idée primordiale, localisées dans les mythes des différents peuples. » Page 137.

(2) Déesse Nature, Uranie et Terre : Stat *vi* Terra *suâ*, vi stando Terra vocatur. *Ovide.*

Vesta, avec laquelle on la vit s'identifier, ainsi qu'avec une multitude d'autres personnages Divins, tels que Cérès, par exemple, ce qui équivaut à dire Isis. Car, au sujet de ces deux dernières, Théodoret affirme en termes positifs une vérité d'ailleurs sensible, abstraction faite du nom plus ou moins fabuleux d'Orphée, sous laquelle elle avait cours. C'est que ce fut ce prêtre poëte, qui rapporta de son voyage d'Egypte les mystères d'Isis et d'Osiris, pour les transformer en ceux de Cérès et de Bacchus (1).

En qualité de Déesse-Nature, Cybèle était encore *l'astre des nuits* à qui nous entendons Apulée prêter ce discours (2) : Je suis connue par les Phrygiens sous le nom de la mère des Dieux, *la Déesse de Pessinunte ;* les Cypriotes me nomment *Vénus* Paphéenne, les Crétois *Diane* Dyctinne... A Eleusis, je suis l'antique *Cérès :* ailleurs *Junon*, Hécate, Némésis Rhamnusienne. Mais les Ethiopiens, les Arianiens et les Egyptiens me donnent le vrai nom qui me convient en m'appelant Isis (3).

Le Cabire Cybèle, ou la Déesse mère, la mère *Plastène*, ou créatrice (*disons plutôt formatrice*), était donc la même que Diane *Patroa*, c'est-à-dire que Vénus *Genitrix* ou Uranie ; et ce n'est pas seulement aux Cypriotes qu'elle se manifestait sous cet aspect, c'était encore à ses plus antiques adorateurs. Quant à ceux dont le doute tiendrait l'esprit en suspens à cet égard, cette

(1) Sainte-Croix, de Sacy, tome II, page 48, tome I, page 162.

(2) Apul. *Métam.* livre XI. La Mâh des Perses, Ized de la Lune, Déesse Nature, Vénus-Uranie, Cybèle...

(3) *Bible V.* tom. III, page 57. — Isis Murionumos, c'est-à-dire aux dix mille noms. *Voir* Pignorius, *Mensæ Isaiæ exp.* page 1.

vérité prend un corps sous la main de l'histoire, qui nous la signale d'ailleurs en arrêtant nos yeux sur le temple que la Phrygie avait consacré *à Vénus-Cybèle* (1) !

Enfin, nous venons d'énoncer que *Cybèle-pierre* s'identifiait avec Vénus et avec Cérès. Eh bien, nous voyons effectivement ces deux Divinités elles-mêmes n'en plus former qu'une seule dans la Vénus sous les traits de laquelle respirait la Cérès de Pigalie qui, d'une main, portait un *dauphin* et de l'autre soutenait une *colombe*. Ces attributs étaient en effet ceux qui caractérisaient avec le plus d'exactitude la Vénus-Dercéto, disons la Vénus-Babylonienne ou Sémiramienne d'Ascalon, dont le type recevait le culte des fidèles de Paphos sous la forme *de la pierre*. Et cette pierre était assurément la représentation primordiale de Cérès, puisque la tradition établissait que cette Déesse, sous laquelle *transparaissaient* Isis et Cybèle, était tombée du Ciel, c'est-à-dire était aérolithe ; croyance antique qui refleurit sous la parole de Cicéron lorsque son éloquence évoque la statue de Catane que s'était appropriée Verrès (2).

Oui, plus nous donnerons de ténacité à nos regards, et plus notre esprit mettra de force à nous convaincre que, dans le polythéisme, les noms ne sont en général que le vêtement local des Divinités. Et ce que nous voulons dire, en donnant ce tour à notre pensée, c'est que le mot qui nommait les Dieux, au lieu de décrire

(1) *Voir* Sainte-Croix, tome I, page 115.

(2) *Voir* id. Tertul. *Apolog.* chapitre 16. — Sainte-Croix, de Sacy, tome II, page 38. *In Verrem*, act. 2, livre IV, paragraphe 49.

et de peindre en eux des êtres distincts par le fond de leur essence, ne servait souvent qu'à désigner, au gré des temps et des lieux, de simples variétés d'aspect affectant, quelquefois à peine, leurs symboles et leur culte. Ainsi, par exemple, les Cabires Cybèle et Atys, Vénus et Adonis, Isis et Osiris, Cérès et Iacchus..., représentés en tous lieux par *la pierre Bétyle* et par le *Phallus*, c'est-à-dire par le Bétyle Phallique, offraient tous ensemble de si frappants rapports dans le fond de leur mythe, qu'il était impossible de se refuser à voir sous cette diversité de noms les mêmes personnes, ou plutôt l'identique personnification de la Nature céleste et terrestre, c'est-à-dire de l'Univers, Dieu matériel.

Mais, puisque nous venons de nommer ensemble le Bétyle et le Phallus, c'est-à-dire les deux symboles les plus généraux de la Divinité aux *dix mille noms* (*murionumos*), ce doit être le cas d'exprimer que, le plus souvent, ces deux symboles se réunissent pour n'en former qu'un seul.

Le premier en date et en importance, c'est le Bétyle, que la superstition assimile plus tard aux corps étincelants du firmament, et qu'elle donne pour un Dieu qui tombe du Ciel en voilant ses splendeurs, afin de ménager la faiblesse des mortels. C'est le Bétyle, ou la pierre Dieu, issue de l'idée du Beth-el de Jacob, ainsi que le démontrent, concurremment avec les hommes les plus doctes, les onctions sacrées auxquelles ces pierres étaient soumises chez les Païens, qui, en se livrant à ces pratiques, en avaient perdu le sens. C'est, en d'autres termes, la pierre élevée comme un monument de la révélation divine, que l'histoire *reliait* sous

le nom de Beth-el, *au temps des Patriarches*, et qui, sous le nom de Bétyle, se lie *aux visions mystiques du Sabéisme* : double notion dont il arrivait souvent à la seconde de couvrir la première en s'y appuyant.

Ces symboles se pressaient d'ailleurs et se coudoyaient de telle sorte qu'il était impossible quelquefois que l'un n'attirât point l'attention sur l'autre. C'est ainsi par exemple que, d'un côté de la Palestine, l'antique Luza, la ville de *Beth-el*, ou la maison de Dieu, et les *Beth-aven*, ou les maisons du mensonge, rappelaient ensemble et à tout jamais l'origine sainte et le culte idolâtrique de la pierre. Et non loin de là, de l'autre côté de cette même terre d'Israël, se dressaient les monts Libans que la superstition finit par considérer à peu près comme la patrie des Bétyles (1). Eh bien ! il se disait que chaque année, à jour fixe, près d'un temple élevé dans cette chaîne de montagnes, la Déesse Vénus Uranie *elle-même*, revêtant la forme de l'astre-pierre-Bétyle, renouvelait le prodige de sa chute du ciel dans les eaux de la rivière Adonis (2) !

Mais hâtons-nous de descendre au second symbole le plus général de la Divinité. Celui-ci consistait dans une forme dont se revêtit le premier, que nous avons reconnu dans la substance brute de la pierre. Nous le nommons en nommant le *Phallus* et le *Ctéis* ou *Mullos*, soit encore le *Lingam* et le *Yoni*, ou l'image plus ou moins adoucie des organes générateurs mâle et femelle, expression des forces productrices de la na-

(1) *Mémoires de l'Académie Inscriptions et Belles-Lettres*, Falconnet, tome VI, page 516.
(2) *Voir* Sainte-Croix, de Sacy, tome II, page 115.

ture et symbole de la religion du Naturalisme. Ce second symbole, en revêtant de sa forme la pierre Beth-el devenue Bétyle, finissait par se confondre avec elle et par unir en un seul objet les idées révélées et les idées Sabéistes, au profit des doctrines du Naturalisme.

Aussi, en prenant ces idées à leur expression dernière, et en remontant par échelons de l'une à l'autre vers l'origine des Dieux, on remontait au berceau primitif des peuples, ou du moins aux premières et capitales ramifications de la source commune du genre humain ; on arrivait à l'Asie Chaldéenne, point de départ de la Milytta Babylonienne, qui est la même que Vénus Uranie (1). On atteignait le point de départ de Vénus-Mâ-Cybèle, devenue la Déesse de ces Phrygiens issus de Japhet et qu'Hérodote regardait comme le plus ancien peuple de la terre. Enfin l'on touchait une Thémis pierre brute, une Cybèle pierre brute, une Diane pierre, une Vénus pierre, une Cérès pierre... à côté d'un Jupiter pierre !... Mais le temps n'est point encore venu d'examiner ce dernier Dieu qui, appartenant à l'Egypte vint se relier par adoption au culte des Pélasges Hyperboréens. — Etudions, en attendant, quelque autre figure et commençons par Artémis.

(1) Sainte-Croix, de Sacy, tome II, page 100, et tant d'autres cités en cet ouvrage.

CHAPITRE XXV.

Diane-Artémis, Titan Hyperboréen, Bétyle Cabire, et rentrant dans Cybèle. — Complication dans les formes, simplicité dans l'idée.

Déjà nous pourrions nous imaginer avoir perdu de vue le Cabire Cybèle, et nous en être éloignés sans retour, parce que, au nom de cette Déesse, le nom d'Artémis a succédé sur nos lèvres. Mais ce serait bien mal connaître ses Dieux que de céder à cette croyance; car si, tout en poursuivant l'histoire des Cabires Bétyles, nous envisageons sous le plus général de leurs aspects le Titan-Cybèle et le Titan-Diane ou Artémis, l'une et l'autre ne forment plus encore qu'une seule et même Divinité s'identifiant dans le Cabire Axiokersa (1)

Nous ne saurions nous répéter sur ce point sans rappeler que l'origine de ces deux Déesses, identiques au fond, remonte aux régions de la haute Asie; et tout en glissant momentanément sur les preuves, nous dirons par exemple au sujet de Diane, qu'en certains lieux, tels qu'Hiero-Cæsarée, elle portait en toutes lettres la qualification de Persique. Ce souvenir qui commençait

(1) *Voir*, par exemple, n° 79, *l'Écho du monde savant*, etc., etc.

à s'éteindre, reprit vie au milieu de la Grèce lors de fureurs de la guerre des Perses. Car, au moment où les habitants de Délos fuyaient leurs demeures pour se réfugier dans une île voisine, ils furent arrêtés par un héraut de Datis, le général du grand Roi. La mission de l'envoyé était de rassurer ces insulaires en leur disant qu'on ne voyait en eux que des hommes sacrés, puisqu'ils appartenaient à l'île où la Déesse Hyperboréenne avait enfanté les Dieux de la lumière (1). La Perse, en respectant ce sanctuaire, croyait et voulait rendre hommage à ses propres Divinités.

Quelles qu'aient été les sinuosités de la ligne qui trace les pérégrinations de ces Déesses, l'une et l'autre elles envahirent et remplirent l'Asie Mineure, jetant fort au delà de ce foyer les rayons plus ou moins directs de leur lumière soit du côté de l'Occident, soit vers les contrées orientales (2).

Mais écartons-nous de ce point de vue pour établir, d'un mot, que Diane ou Artémis, et Apollon, issus de la Déesse Hyperboréenne ou Japhétique Latone-Ilithye,

(1) Creuzer, tome II, 1re part., p. 116, 117, et Diod. Sic., plus bas.

(2) Cons. Creuzer, tome II, première partie, pages 262, 263 et 71. — Que si l'on s'attachait aux traditions suivies par Hérodote, on s'engagerait à croire que l'Asie transmit directement à l'île de Crète le culte de Diane et d'Apollon. Cependant cette communication a pu s'opérer par la voie de l'Egypte, pays avec lequel cette île entretint les premières et les plus intimes relations. En tous cas, ce qu'il y a de certain et de fondamental, c'est que tous les Dieux auxquels les traditions rapportées jusqu'ici assignent pour première et véritable partie *les contrées de l'Asie supérieure*, furent implantés, à une époque donnée, dans la famille Crétoise de l'Égyptien Zeus et de Hèrê, c'est-à-dire de Jupiter pierre, et de la Déesse pierre Junon, qui est l'Astarté de la Phénicie. Creuzer, id., tome II, première partie, page 118. Lucien, *de Deâ Syrâ*. Diod. Sic. au Chap. Stonehenge, plus bas.

naquirent à Délos. C'est-à-dire que ces Dieux de la lumière révélèrent leur Divinité dans cette île, quoique toutefois à la suite d'un autre enfantement, qui, *déjà sans être le premier*, les avait antérieurement produits à Ephèse par les soins religieux de l'antique Olen.

Car Olen, ce prêtre poëte Hyperboréen, antérieur à Pamphus et même à Orphée, avait pénétré jusqu'à l'île de Délos, après avoir éclairé la *Lycie*.

La Lycie, c'est-à-dire le pays *de la lumière* ou des *loups ;* car ces deux idées, dont l'une est le symbole de l'autre, marchent inséparables dans les sculptures Egyptiennes, ainsi que dans le langage de la Grèce (1).

Chez les Grecs (λύκη) *Lukê*, c'est l'aube matinale, ce suave mélange de clartés et de ténèbres que notre idiome décrit encore par le nom pittoresque d'entre chien et loup. (λυκος) *Lukos*, c'est le loup, animal équivoque et que ses mœurs rattachent tantôt à la lumière du jour et tantôt à l'obscurité de la nuit. Son symbole se trouvera donc naturellement dans la mesure de temps des vingt-quatre heures, c'est-à-dire dans la journée qui unit dans un même corps le jour et la nuit. (λυκαβας) *Lukabas*, c'est l'année solaire, c'est la carrière des loups, car l'année, pour traverser le temps, fait défiler ses jours ainsi que défilent les loups en se saisissant les uns les autres par la queue, lorsqu'ils ont à traverser un fleuve rapide ; et quel fleuve plus rapide que celui qui précipite son cours vers l'éternité? Enfin, la mère des

(1) Et disons, chemin fesant, que l'Egypte ne se montra pas plus zélée que la Phénicie dans l'établissement et la propagation du culte Cabirique de la lumière, quoique le droit d'y revendiquer la plus forte part, reste incontestablement acquis à la haute Asie.

deux Titans Diane et Apollon s'était cachée sous la forme d'une louve; et, par ces diverses raisons symboliques, le loup tout en prêtant son nom à la Lycie, qui se consacrait spécialement à cette double Divinité souvent indivise des ténèbres nocturnes et de la lumière, était devenu l'attribut, le compagnon inséparable du Dieu du Jour (1).

Mais ce que nous devons surtout constater en ce moment, c'est que les côtes de la mer Noire étaient l'étape d'où s'était dirigée vers *Ephèse* cette religion étrange dont les limites semblent reculer à mesure qu'on s'en approche pour les franchir. Telle est, en effet, l'étendue de ce culte, qu'elle permet à l'investigateur, assez aventureux pour vouloir en démêler tous les vestiges, de s'égarer au delà de l'Egypte dans les sables Lybiens, ou de se fatiguer dans les déserts des Scythes et des Celtes après avoir descendu les voies qui partent de la haute Asie. C'était, après tout, par cette dernière route que, jadis, les Pélasges de la Thrace avaient reçu des régions de la Bactriane et de la Médie ld'iée du Dieu du feu, ou du Soleil. C'était fort probablement aussi de ces régions que leur était arrivée cette Diane, désignée sous le nom de Persique, et dont les armées de Lucullus retrouvèrent encore les vaches sacrées au delà de l'Euphrate (2).

Aux lieux où s'élève cette riche et puissante Ephèse, à l'embouchure du Caïstre, un riant bocage avait prêté

(1) Apollon Horus. *Voir* Creuzer, tome II, première partie, pages 108 à 110. *Voir* l'Acad. celtique, n° 7, pages 145, 148, etc.

(2) T. II, 1re part. Creuz., p. 117. Le passage de Diod. Sic., que je cite chap. Stonehenge, peut modifier cette opinion, quant à la route suivie.

l'ombre de ses mystères à la célèbre et primitive Ortygie, berceau des Dieux qui se manifestèrent également à Délos, et dont la gloire resplendit fort au delà de cette île. Mais, en cet endroit chéri du ciel, sur ce sol Ephésien, leur culte avait immédiatement jeté de profondes racines. Les rayons mêmes du foyer de Delphes n'eussent point franchi sans épuiser leur splendeur des espaces aussi vastes que ceux où brillaient les rayons émanés de ce sanctuaire *des Dieux Lumière.*

Cependant, un si grand éclat, une telle inondation du jour, en éclairant l'origine, la source de ces Dieux, n'éclairaient que la Nuit et le Chaos ! C'était donc à cette double et singulière Divinité que la lumière elle-même venait aboutir pour les païens! Mais, pour nous, de vives clartés éclateront du milieu de ces ténèbres, du sein de cette Nuit divine. Car, cette Nuit première, fondamentale, impénétrable, qui se nommait Ilithye, Déesse mystérieuse et *mère de toutes choses*, mais avant tout, du Dieu *pierre brute* l'Amour, c'était une Déesse Hyperboréenne, c'est-à-dire originaire des régions Japhétiques ; c'était la Divinité qui accouche Latone, la Déesse louve, ou lumière et cachée : soit la Déesse des mystères, ainsi que le témoigne l'étymologie de son nom. (λήθωλήτω.)

Mais ce n'est point tout : cette Nuit, cette Ilithye, c'était Latone elle-même avec laquelle elle s'identifie, et de qui naissent les deux Titans, Apollon et Diane (1). Bien plus, c'était encore Diane ou Vénus Uranie que

(1) Latone, l'oubli, le mystère, les ténèbres d'où sortit la lumière Diane et Apollon. *Voir* Eusèbe, *Prépar. évang.*, livre III, chap. xi, parag. premier.

l'Égypte saluait *sous le nom d'Athor*, véritable Ilithye, en cette contrée (1), c'est-à-dire nuit primitive, cachée dans les profondeurs du temps et de l'espace, mère féconde et *Déesse Nature*. Elle s'identifiait, par la colombe qui est son attribut, à la Vénus Génitrix ou Uranie d'Ascalon et de Paphos, c'est-à-dire à la Déesse pierre que nous avons vue et que nous verrons s'identifier elle-même avec la Reine des nuits et avec la pierre Cybèle. L'origine Hyperboréenne ou Japhétique (2), l'origine Titanique et l'idée de la pierre Bétyle se rattachent donc à cette Divinité Nuit et Chaos, Créatrice et lumière, par un lien qui nous paraît indissoluble; et dès qu'on la considère à notre point de vue, les rayons du jour s'échappent et dardent de son sein.

Le lecteur nous saura gré, sans doute, au sujet d'Ilithye et des Dieux que nous croyons s'identifier l'un avec l'autre, de transcrire une réflexion, une vérité qui est la base d'une importante portion de notre travail, et qui s'est présentée à l'esprit d'un nombre considérable de savants, comme le fil indicateur des Dédales du paganisme. Nous la redirons en l'opposant au savant distingué dont la plume la formule, et qui, dans cette phrase unique, nous paraît réfuter si fréquemment son propre système, où chaque Divinité revêt, à côté de celle qui l' explique et qui devrait se confondre avec elle, une individualité distincte et sans liaison.

Contemplant cette mêlée de Dieux, qui semblent

(1) Phtha et Athor, Vulcain et Vénus, les deux grandes Divinités de Memphis. Champol.-Figeac, page 63, etc. Lire Jacobi, Thalès Bern. pages 138, 198.

(2) Origine secondaire, la première étant Asiatique.

pareils et identiques l'un à l'autre au travers de dissemblances nombreuses de noms, de culte et d'attributs : « Il serait impossible de rendre raison de ces différences, » s'écrie-t-il, « ou de les accorder. Ce sont *des faces multiples d'une même idée primordiale*, localisées dans les mythes des différents peuples (1). » Quoi de plus clair (2) ?

Enfin, le nom mystique de cette Ilithye, à laquelle nous allons consacrer un chapitre distinct, faisait époque et caractérisait une première migration religieuse partie du Nord oriental. Car les noms d'Apollon et d'Artémis (3) ne se rattachaient qu'à une migration de date postérieure, et dont le souvenir était accompagné de celui des Amazones. Tel est le nom des prêtresses Hyperboréennes auxquelles des traditions antiques attribuaient la fondation même du temple d'Ephèse. (*Druidesses, peut-être! V. Diod. Sic., plus bas, chap. Stonehenge.*)

Mais, puisque avant de remonter à la mère nous étudions les enfants, il se présente un fait dont l'importance sollicite et captive notre plus sérieuse attention.

(1) Jacobi, Th., Bern., p. 137. Preuves dans Iamblique, Pignorius, etc.

(2) De là, l'embarras de tant de peuples! De là, l'embarras des Grecs exprimé dans cette phrase de Fourmont : Les Grecs ne sont pas sûrs des Dieux que les Samothraces appelaient Cabires. F. page 81, *Réflex. critiq. sur l'histoire des peuples anciens.*

(3) Dans le premier alinéa de la *Théogonie*, Hésiode nomme « Apollon et sa sœur, la chasseresse Artémis (*la déesse des bois de l'Ecriture, adorée sur les hauts lieux*) puis Thémis et Aphrodite, puis le soleil qui vivifie la nature, la lumière argentine de la Lune, Latone, Japhet, Saturne. Un peu plus loin Phœbé épouse son frère le Titan Cœus, de qui elle a Latone, aïeule d'Hécate, laquelle réunit tous les pouvoirs partagés entre les Dieux du ciel et de la terre. De Théia et d'Hyperion naissent le soleil et la lune; de Latone et de Jupiter, naissent Apollon et la chasseresse Artémis... Quelle confusion déjà!

Car, il démontre à quel point la même Divinité, *contemplée au travers du medium d'un attribut*, *se contracte sur elle-même*, se restreint, et *revêt un caractère exclusif et individuel*; ou combien, au contraire, envisagée *dans son essence*, *elle se dépouille de son individualité caractéristique et rentre dans l'idée générale et primitive de la Divinité*. Ce fait, c'est que non-seulement le sanctuaire d'Ephèse conservait ses relations avec l'Asie supérieure, comme le fleuve avec sa source, mais c'est encore que l'Asie entière et une forte partie de l'Occident affluaient à Ephèse, ou la *Déesse lumière* (*on y adorait aussi le Dieu du jour*) était aussi le *Dieu Nature*; tandis que *les Dieux exclusifs de la lumière* de Délos, les deux Divinités *identiques* qu'adorait Ephèse, recevaient à peine d'autres hommages que ceux de la Confédération des Ioniens et des autres Hellènes.

Ainsi, la raison de ce premier fait, appliquons-nous bien à le saisir, c'est que l'Asie entière, c'est que le monde connu presque tout entier (1) saluait, sous le croissant mystique de l'Artémis d'Ephèse, tantôt la Phrygienne Cybèle moins ancienne qu'elle peut-être, dans son impénétrable antiquité, tantôt la mère universelle Bhavani, l'épouse du grand taureau Maha-Deva (2), dont les Indes figurent l'unité dans la pierre Bétyle revêtue de la forme obscène du lingam, qui est le Phallus. C'est qu'en la contemplant avec réflexion,

(1) Ἣν ὅλη ἡ Ἀσία καὶ ἡ οἰκουμένη σέβεται. Actes des Apôtres, chapitre XIX, verset 27.

(2) Maha Deva ou *Maha Deu*, le grand Dieu; Mega Zeus, magnus Deus, Dieu suprême, Cabire et Bétyle des Indes. *Voir* ailleurs, en cet ouvrage.

l'Asie savait fléchir le genou devant sa Zarétis ou sa Mithra Persique, ou devant sa Vénus Génitrix Déesse Nature régnant au ciel, soit dans l'étoile du matin, soit dans la lune. C'est qu'elle reconnaissait en elle l'Isis du Nil, la Bäaltis ou l'Astarté de la Syrie, la *Diane* Anaïtis de l'Arménie : ou bien, pour en finir, la *Milytta* Babylonienne, c'est-à-dire la Déesse Nature, la *Déesse universelle*, la *Divinité dans son unité !*

Que si l'on eût voulu saisir l'*identité morale* et religieuse de ces Déesses Anaïtis, Vénus Uranie, Milytta... peut-être eût-il suffi de s'arrêter un moment en face de leurs temples, devant cette organisation pontificale de la prostitution dont le simple aspect devait expliquer, il nous semble, l'un des noms les plus inexplicables de la Déesse Lumière et Nature-*Naturant*, qu'Ephèse saluait du chaste nom de Diane. Accordant en elle l'idée de la virginité et de la fécondité libertine, on l'appelait *Priapina* (1) !

(1) *Sur Vénus-Lune ou Uranie.* — « La Déesse daigna m'honorer de ces paroles : Je suis la Nature, mère de toutes choses, maîtresse des éléments, principe originel des siècles, divinité suprême, reine des Mânes, la première entre les habitants du ciel, *type universel* des Dieux et des Déesses (*Deorum Dearumque facies uniformis*). L'Empyrée et ses voûtes lumineuses, la mer et ses brises salubres, l'enfer et ses silencieux chaos, obéissent à mes lois : *Puissance unique* adorée sous autant d'aspects, de formes, de cultes et de noms qu'il y a de peuples sur la terre. (*cujus nomen unicum, multiformi specie, ritu vario, nomine multijugo, totus veneratur orbis*). Pour la race primitive des Phrygiens je suis la Déesse de Pessinunte, et la mère des Dieux : le peuple autochthone de l'Attique me nomme Minerve Cécropienne. Je suis *Vénus Paphienne* pour les insulaires de Chypre, Diane Dyctime pour les Crétois aux flèches inévitables. Dans les trois langues de Sicile j'ai nom Proserpine Stygienne ; et Cérès Antique à Eleusis. Les uns m'invoquent sous celui de Junon, les autres sous celui de Bellone. Je suis Hécate ici, là je suis Rhamnusie. Mais les

L'amour et le besoin de la reproduction étaient en effet comme l'essence de la Déesse Nature, que nous trouverons si souvent représentée par la pierre Bétyle, revêtant la forme même des organes de l'amour sensuel. Cet Amour, que nous verrons quelquefois s'identifier avec elle par ses symboles, était d'ailleurs le fils de

peuples de l'Ethiopie, de l'Ariane et de l'antique et docte Egypte, seuls me rendent mon culte propre et me donnent mon vrai nom de Déesse Isis. (*Livre XI. Apulée Métam.*, *l'Ane d'or.* Nisard trad., page 402.) Lucius lui répond : Vénérée dans le ciel, respectée aux Enfers, *par toi* le globe de la terre tourne, le *soleil éclaire*, l'univers est régi, l'enfer contenu. A ta voix les sphères se meuvent, les immortels se réjouissent, les siècles se succèdent, les éléments se coordonnent... mais ni mon génie n'est à la hauteur de tes louanges... (*Id. Apulée, livre XI.*) Alors j'appris qu'il me restait à être éclairé de la lumière du Père tout-puissant des Dieux, de l'invincible Osiris; que bien qu'il y eût connexité entre ces deux puissances divines, et même *unité d'essence et de culte*, la différence était grande entre les formes d'initiation respective. (*Id. Apulée, livre XI.*) —Note de M. Nisard ; — *Le Dieu Sérapis des Égyptiens est le même qu'Apis et Osiris que nous voyons s'identifier avec son principe femelle Isis, et il était adoré par les Perses sous le nom Mithra.* Ce n'était autre que le soleil. On le représentait avec une figure humaine, portant un boisseau sur la tête. Sérapis comprenait en lui tous les Dieux, de même qu'Isis comprenait toutes les Déesses, p. 420, et les deux ne fesaient qu'un dans l'hermaphrodisme. —Astarté, Isis *quæ es omnia*, Milytta, Cérès, Baaltis, Hera-Urania, *Axiokersa*, Demeter, Aphrodite, hominum Deorumque vita, salus, vis, pernicies, mors, mare, cœlum, tellus, sidera Jovis, quocumque templa colimus... illi obtemperant. Les monuments les plus anciens nous offrent cette Divinité universelle *sous la forme d'une pierre conique* (*Voir* un résumé, n° 79, *Echo du monde savant*, *extrait par Orioli*). La pierre conique adorée dans le temple de Vénus et décrite par Tacite, Maxime de Tyr et Philostrate, se retrouvait dans une multitude de temples de l'Asie et de la Grèce. Elle était un de ces *aérolithes* que l'on regardait comme Bétyles, c'est-à-dire comme Dieux. Il y en avait de semblables dans les temples du Soleil à Emisa, dans le temple d'Artémis à Laodice et à Perga, de Chalcis en Syrie, d'Astarté à Ælia Capitolina et dans les différents sanctuaires de Tyr et de Sidon. Bâtissier, *Histoire de l'art monum. dans l'antiquité*, etc. 3e édit., Paris, 1845, p. 75, etc. Je réunis à dessein ces autorités si diverses.

la même mère, le fils de la nuit première qui l'avait produit avant toutes choses; et la figure primitive de *ce premier-né de la Divinité* avait été celle de la pierre brute, la forme primordiale de Diane elle-même.

Quelle que soit, en effet, la plus grossière et la plus antique modification des statues de Diane, non-seulement la tradition voulait que la Déesse fût tombée du ciel (1), mais elle nous représentait, sous la figure de ces pierres brutes et venues d'en haut (*aérolithes*, *Dieux Diopètes*), Artemis et toutes les Divinités avec lesquelles cette Déesse se confond de la manière la plus directe et la plus nécessaire, depuis Vénus et Astarté jusqu'à Cérès et à Cybèle : identification quelquefois si parfaite que, pour les anciens, nommer, par exemple, le Cabire femelle ou Axiokersa, c'était nommer la Diane d'Ephèse, c'était aussi nommer Cybèle.

En dernier lieu, considérée sous le nom de Phœbée, le Titan Diane est sœur de Thémis, Déesse assise ou basée sur la pierre. Sous cet aspect elle est fille de la Terre, c'est-à-dire encore de Thémis, ou plutôt de Tit Rhéa Cybèle, Déesse adorée sous la figure de la pierre (2) et qui, pour tromper Saturne sur la naissance de Jupiter son fils, lui présente une pierre à dévorer; parce

(1) Creuzer, tome II, première partie, page 135. R. Rochette, *Archéologie*, pages 16, 18, 258. — Et ces lignes dans les *Actes des Apôtres* : Τίς γὰρ ἐστιν ὃς οὐ γινώσκει τὴν Ἐφεσιῶν πόλιν νεωκόρον οὖσαν τῆς μεγάλης θεᾶς Ἀρτέμιδος, καὶ τοῦ Διοπετοῦς; v. 35, chapitre XIX. Ce texte distingue la dernière et splendide *statue gaîne*, garnie de mamelles, de la vieille souche qui se conservait à côté, et dont le nom indiquait une antiquité supérieure encore à celle que cette forme permettait de lui donner.

(2) *Voir* tome II, page 232, Sainte-Croix ; Æschile, commencement des *Euménides sur Thémis*.

que de la Déesse pierre, devait sortir un Dieu pierre.

Toute formelle, toute positive et multiple que soit la tradition qui associe l'idée de Diane Phœbée et celle du Bétyle, nous pourrions donc la considérer comme inutile sur ce point; car, à côté de Jupiter Lapis, ou Pierre, fils de Cybèle pierre, comment le raisonnement nous permettrait-il de nous figurer une Phœbée, fille de la même Déesse et identifiée à cette Déesse, qui ne serait point pierre elle-même (1)?

Enfin, cette Diane Cybèle Axiokersa, est une Déesse Bétyle et Titane Hyperboréenne annoncée par l'Hyperboréen Olen, et née comme Apollon Bétyle, et comme l'Amour Bétyle, de l'Hyperboréenne Latone, par Ilithye, ou née de Latone-Ilithye avec laquelle elle se confond. Or, cette Déesse, servie par la race Hyperboréenne des Amazones et visitée *périodiquement* par des députations d'Hyperboréens, *ou de Celtes* (2), ce sera bien avec son frère, un couple de Cabires sur l'origine desquels les fils de Cham, qui peuplèrent l'Egypte et la Phénicie, ne pourront élever aucune prétention *exclusive*. La justice veut qu'ils se gardent d'en discuter le titre originaire aux Pélasges Hyperboréens, aux Grecs primitifs, c'est-à-dire aux familles d'hommes descendues de Japhet;

(1) A cette Déesse Nature, à la Diane primitive de la haute Asie, les hommes n'offrirent d'abord en présents que des fruits, des céréales et des gâteaux (*Creuzer, tome II, première partie, parag. III*). Ses autels repoussaient les immolations humaines qui les souillèrent ailleurs et surtout dans la Tauride; ils repoussaient jusqu'au sang que Lycurgue, moins inhumain, se contentait de tirer des jeunes enfants sous les coups du fouet qui éprouvait quelquefois leur courage jusqu'à la mort, devant la statue de la Déesse, que sa prêtresse tenait alors entre ses mains. *Pausanias, livre III, chap. XX.*

(2) Diod. Sic., L. 2, ch. 47.

car le droit de ceux-ci devient incontestable dès que notre pensée, partant de la Grèce, remonte aux sources Asiatiques de ce culte.

Les Titans, les Cabires, les Bétyles et les Pélasges Hyperboréens ou Japhétiques, sont donc quatre puissances qui se réunissent sur le sol de la Grèce avec tous les symptômes d'une commune origine. Mais cela ne signifie point que le culte des Cabires et des Bétyles n'ait pu être également importé dans la même région par des peuples d'une provenance toute différente. Bien au contraire; et les colonies Egypto-Phéniciennes, issues de Cham, ont fait vivre dans leur histoire la preuve éclatante de cette importation.

A l'appui du premier alinéa de la page 234, j'ajoute : M. Champollion-Figeac dit de la religion Égyptienne : c'était un *monothéisme pur*, se manifestant par un *polythéisme symbolique*. (*Egypte ancienne*, p. 245).



CHAPITRE XXVI.

L'Amour.

Au moment même où nous venons de terminer l'esquisse des Cabires Titaniques Cybèle et Diane-Artémis, adorés dans le symbole du Bétyle, notre plume se sent fatalement entraînée à les retracer une fois encore. Ce sera sous des noms et des attributs qui vont se ré-

péter, il est vrai, mais afin de produire avec des éléments absolument identiques, des combinaisons d'une forme nouvelle. Rien ne nous démontre mieux à quel point la mythologie transcendante devrait avoir pour image et pour symbole, le jouet nommé Kaléidoscope, dont les menues pierres et les verroteries, *sans jamais changer de nature,* développent à chaque secousse que la main leur imprime, l'inépuisable variété de leurs figures.

Il appartient, en effet, à l'Hyperboréenne Ilithye, la plus mystérieuse et la plus impénétrable des Déesses, de nous rendre dans ses traits, les traits de cette Diane-Artémis qu'elle mit au jour, et qui n'est, en quelque sorte, qu'elle-même. C'est dire, en d'autres termes, qu'Ilithye rentre dans le grand Cabire Axiokersa, qui était à la fois les Déesses Bétyle Diane et Cybèle. Mais abstenons-nous de l'examiner plus curieusement avant d'avoir porté nos premiers regards sur le fils qu'elle enfanta, sur ce rayonnement Divin de sa personne que nous appelons l'Amour. Un peu de patience ne nous coûtera guère, si nous nous sentons la force d'esprit de lier ensemble les différents chefs de ce vaste sujet, sans nous effaroucher de sa fécondité.

Le plus ancien des Dieux, ce fut l'Amour ! Si haut qu'ils montent, et si bas qu'ils descendent dans l'examen de la nature Divine et de la nôtre, le cœur et la raison tout seuls devraient, en quelque sorte, nous être la preuve de cette assertion. Mais nous sommes loin de vouloir nous engager sur le terrain de la métaphysique, lorsqu'il ne s'agit pour nous que de voyager dans le domaine des faits. C'est là que nous verrons

les Grecs, ces nouveau-nés de toutes les sciences dans le Monde ancien, croire à peu près généralement que l'Amour était le plus nouveau des Dieux, et le fils de leur Vénus ! Cependant, au cœur de la Grèce, et de toute antiquité, les Thespiens avaient pour Dieu l'Amour, que vénéraient, avec la même foi, les Pariens de l'Hellespont, qui sont des Ioniens d'Erythres (1).

Or, ce Dieu Cabire, cet Amour, c'était *une pierre brute* (2).

Mais, qui avait enfanté cette pierre ? car il est dit que ce premier de tous les Dieux, ou ce premier-né de Dieu, cache sa naissance dans la nuit des temps. — Eh bien, la mère de cette pierre, ou de cet Amour, c'était la Nuit même, la Nuit première, la Nuit Chaos, mère de toutes choses, mais avant tout de l'Amour (3) ; la Déesse que nous nommons Ilithye !

Et, de crainte que l'on ne se trompe dans l'appréciation de cette Déesse, il nous est dit qu'elle était *plus ancienne que Cronos*, *ou que le Temps*, et qu'elle s'identifiait *à la Nécessité*. Elle était donc le Destin, c'est-à-dire la Divinité conçue dans la profondeur insondable de ses ténèbres ! Elle était cette nuit qui tira du sein de ses obscurités mystiques, la double Divinité de la lumière, ou le Cabire Hermaphrodite *Dianus-Diana*, en d'autres termes *Lunus-Luna*, c'est-à-dire les Dieux Bétyles, Diane et Apollon (4). Elle était la Nuit primi-

(1) Race pélasgique de Japhet.

(2) Τιμῶσε μάλιστα ἔρωτα εξ ἀρχῆς, Ἀργὸς λίθος σφισιν ἄγαλμα παλαιότατόν. *Lire* Pausanias, *Béotie*.

(3) *Olen*. Creuzer, pages 97, 98, tome II, première partie.

(4) C'est presque l'idée d'Eusèbe, car Latone et Ilithye se confondent. Voir *Préparat. Evang.*, livre III, chapitre XI.

tive, couvrant sous ses ailes le chaos, et Chaos elle-même ; c'est-à-dire source de la Nature ; ou, comme son fils l'Amour, Dieu-Déesse-Nature (1), Cabire primitif, ou Axiéros-Axiokersa. — Elle était, pour parler un langage plus mythologique et plus vulgaire dans la Grèce, cette Artémis ou Diane, cette Vénus *Genitrix* ou Uranie, qui avait pour figure une pierre brute semblable à la pierre qui figurait l'Amour lui-même (2).

Ilithye, Chaos-créateur et Nuit suprême, mystère suprême, Dieu suprême antérieur au temps, ou Destin, exista donc dès le principe ; et, de toutes les choses que ce Dieu créa, la première et la plus inséparable de son être, on le conçoit, ce fut l'Amour. La priorité de rang est assignée à ce Dieu (3) par Hésiode et Parménide, dont les chants répétaient l'Hyperboréen Olen. Puis, ainsi que le redit Pausanias, après Hésiode, le Tartare et la Terre furent créés (4).

(1) Jacobi, page 168.
(2) *Voir* au chapitre Diane-Artémis.
(3) Nous dit le savant Creuzer.— *Voir* la *Théogonie* d'Hésiode, premier alinéa.— Id., Jacobi, page 168.
(4) L'esprit du Dante va plus loin et établit une filiation entre l'Amour et le Tartare, lorsque, donnant une voix à l'implacable éternité de son enfer, cet enfer s'écrie par sa bouche :

Fecemi la divina potestate,
La somma sapienza e'l primo Amore!

« Je suis l'enfantement du pouvoir divin, de la sagesse suprême, et du premier amour. »
Redoutable vengeance de l'amour outragé, chez le Dieu jaloux, l'enfer de la haute poésie, et probablement de la haute théologie, serait donc le fruit du premier amour!

Que l'idolâtrie nous rappelle maintenant de quel pas rapide les passions marchèrent à l'abrutissement de l'homme ! Elles l'aveuglèrent ; elles l'écartèrent entièrement du sens religieux de la pierre Beth-el ; quoi de mieux connu ? et l'amour Divin que cette pierre avait représenté, ne fut bientôt plus que la déification des *désirs sensuels* ou de *Cupidon*, principe brutal de la propagation des créatures. Il était si simple que la Divinité du Naturalisme naquit du Dieu Créateur qui n'était plus envisagé que comme Dieu Nature !

Cette nouvelle conception de l'Amour avili se manifesta de bonne heure, et nous la retrouvons dans le culte que le Pont et la Mysie rendaient à Vénus et à son fils, aussi bien que dans l'Eros ou l'Amour Grec de Parium. Elle se traduisit avec la plus grossière lubricité dans le Cabire Hermès-Ithyphallique, et dans Priape, personnages qui s'identifiaient avec l'Amour (1), et qui personnifiaient sous la forme obscène du Phallus, devenue l'une des formes sacramentelles du Bétyle, les mouvements impétueux et désordonnés de la Nature. Cette dégradation de l'idée primitive se propagea dans le monde entier, et les images impudiques des monuments Cyclopéens élevés par les Pélasges, témoignent encore aujourd'hui de l'étendue et de la haute antiquité de ce culte (2).

Cependant, l'Amour, tombé au degré inférieur, finit

(1) En naissant de Bacchus-Dionysius et de Vénus Aphrodite.

(2) *Voir* au portique d'Alatri, Italie, la *triple et une* expression du Phallus, ou de l'Hermès Priapique. *Collect. des monuments en relief,* Biblioth. Mazarine.

par se généraliser en se combinant avec un élément plus noble. Priape-Beel-Phégor, l'Hermès Ithyphallique ou, pour être plus intelligible, l'Amour Cupidon Dieu des désirs, finit par s'associer avec les Muses, dont le bois sacré ombrageait l'Hélicon près des murs de Thespies. Là, chaque période quinquennale ramenant les jeux de ces Déesses célèbres avec ceux de l'Amour, polit graduellement le culte d'Eros-Priape-Hermès, ou du Dieu pierre Beth-el *devenu* Phallus.

Enfin, ce Dieu, renonçant à la forme obscène dont ses adorateurs avaient fait le caractère expressif de sa dégradation, s'idéalisa sous le souffle du double génie de la sculpture et de la poésie. Statue gracieuse, on le vit alors présider élégamment aux joutes du corps et aux exercices raffinés de l'esprit.

Mais au moment où le culte Priapique de l'Amour laissa la main des Grâces métamorphoser son cynique emblème, il ne faut point s'imaginer que cet acte de condescendance se soit opéré devant un sentiment de chasteté vertueuse. Non, l'homme se poliçait, mais il ne se civilisait point, car le catholicisme était absent de ses conseils. Le sensualisme brutal, chassé du domaine public, où sa vue devenait blessante pour l'orgueil des philosophes, ne se retira du grand jour que pour céder l'empire à une volupté savante, dont les leçons unissaient par des nœuds étroits le libertinage de l'esprit aux facultés érotiques du corps.

Dès que l'Amour eut subi cette transformation, les sages de ce temps-là l'appelèrent sagesse. Mais cette sagesse, baissons la tête en la nommant : car elle attachait par des liens aussi *honteux* que *sacrés* non-seule-

ment un sexe à l'autre, ce que la nature eût permis, mais chaque sexe à son semblable (1).

En résumé, l'Amour qui, sous plusieurs rapports, se confond avec le Kama et le Krischna des Indes, paraît avoir conservé quelque temps, *sous la pierre brute*, l'idée primitive du Bétyle, celle du Verbe d'amour, fils du Dieu tout-puissant. La première modification de ce Cabire générateur fut la forme du Priape, de l'Hermès ou du Phallus, autrement dit, celle de l'organe de la génération. Symbole obscène exprimant à la fois la création qui s'accomplit par son entremise, et la dégradation de l'esprit humain manifesté par l'objet sensible du culte. Plus tard, l'homme, sans améliorer ses mœurs, cherchant à les polir, les Grâces intervinrent dans ses conseils, et l'un des chefs-d'œuvre de Praxitèle finit par décorer, sous le nom de l'Amour, le sanctuaire de Thespies. Mais *en ce lieu même*, au travers et en dépit de toutes ces phases, il est historiquement constaté que la religion continua de voir et d'adorer le Dieu dans *la pierre brute*, dans le Bétyle primitif qui avait figuré l'Amour. Si énergique et si indestructible était la croyance qui attachait à la pierre l'idée de la Divinité (2) !

(1) *Voir*, entre autres œuvres philosophiques, *le Banquet de Platon.*

(2) *Lire* R. Rochette, *Archéologie*, page 166, etc., etc. ; et les auteurs que nous citons, plus le texte de *Pausanias*.

CHAPITRE XXVII.

Ilithye, la Nuit des Temps, mère de la Lumière et de l'Amour, Reine des Sabbats.

De l'Amour à sa mère, la distance est courte à franchir et nous la franchissons. C'est en considérant Ilithye sous son aspect femelle, et dans le Cabire Hermaphrodite Axieros, que nous la voyons clairement se confondre et s'identifier avec toutes les Déesses Nature, avec les Dianes ou les Artémis, avec les Cybèle et les Vénus. Elle est, à ce point de vue, le Chaos sorti de son impénétrable désordre, ou harmonieusement arrangé, ainsi que l'exprime le nom de Cosmos (κόσμος) que les anciens donnaient au monde.

Nous avons vu Ilithye, qui est la Nuit première, la mère des êtres, s'identifier avec Latone la Déesse cachée ou des ténèbres qui fut, en un jour de danger, sauvée par *une pierre sacrée placée au pied d'un arbre* (1), comme on est sauvé par le principe de sa vie et de sa force ! Nous avons vu Ilithye tirer de ses ténèbres radicales, qu'elle étend comme le rideau d'un sanctuaire devant les yeux des mortels, les Dieux de la lumière, ou les Cabires Apollon et Diane-Artémis. La science sacrée nous répétant ensuite que la mère et la fille se représentent

(1) Jacobi, page 279. *Voir*, ci-après, le chapitre Dodone et l'arbre.

le plus souvent l'une l'autre, comme ne formant qu'une seule et même personne envisagée sous différents aspects, ne nous étonnons point de voir Diane-Ilithye, *Déesse nécessité ou Destin* et mère de l'Amour, ne plus se distinguer d'Artémis, que nous trouvons être, de son côté, Déesse Nécessité ou Destin, et mère de l'Amour ailé.

Cependant, nous apprenons que Diane-Artémis est, ici la fille de Latone-Ilithye, avec laquelle elle s'identifie, et là-bas, dit-on, la fille de Proserpine, qui est le même personnage que Perséphone. Ce document serait de nature à nous embarrasser, si d'abord il ne résultait de nos études la présomption fondée que ces figures doivent se réunir en rentrant toutes trois l'une dans l'autre. L'examen nous fait ensuite découvrir en elles une fusion incontestable, au moment où les idées de *Diane-Artémis* et de *Perséphone* se réunissent dans l'idée de la *Fileuse Divine* qui orne sa tête *du Croissant des Nuits* (1) : Déesse à qui les vierges de Délos fesaient hommage, avant de se marier, de fuseaux chargés des boucles de leur chevelure. Car cette première fileuse, c'est précisément la mère de l'Amour, Ilithye, la première Parque, c'est-à-dire la première génératrice! C'est la première mère, c'est la Vénus-Lune ou Uranie, en un mot c'est la Déesse Nature (2).

(1) *Voir* Creuzer, tome II, première partie, page 98.
(2) *Voir* Anquetil Duperron, *Mémoires de l'Académie Inscriptions et Belles-Lettres*, tome XXXVII, p. 707. — Πάντων ποιητὴς, Creuzer, tome II, première partie, page 98. Lire aussi, les auteurs que nous citons sur ce sujet, surtout la note d'*Apulée*, ci-dessus, chapitre Diane-Artémis.

Que si nous cherchions à rattacher ce culte Hyperboréen à des cultes lointains et, par là même, à relier les unes aux autres les races humaines dispersées sur le globe, l'Egypte, ainsi que nous l'avons observé sans commentaires, nous signalerait aussitôt Ilithye sous le nom d'Athor. Car Athor est la Nuit mère et primitive, qu'il importe de ne point confondre avec la Nuit secondaire ou Bouto : et l'emblème de la Déesse Egyptienne est la souris, animal nocturne, de même que la souris musaraigne est l'emblème d'Ilithye (1).

Eh bien! Athor, c'est incontestablement Athara ou Astaroth, qui est Astarté *Déesse Bétyle*, reine des cieux et des nuits, c'est-à-dire Vénus-Uranie, Vénus Génitrix ou Diane-Priapine, Déesse des bois et de la débauche. Elle est celle dont l'Écriture nous signale les turpitudes, et qui, par son pouvoir générateur, nous rappelle le nom d'Opis, qu'Ilithye partagea avec une de ses prêtresses Hyperboréennes. Ou plutôt, elle est l'Ops opitulatrice sous le nom de laquelle l'antique Italie adora la Déesse des enfantements : c'est-à-dire cette Ilithye, cette Déesse mère, cette Isis, cette Cybèle, cette Diane que, jusque dans les temples de Paphos et de Delphes, les Orientaux saluaient du nom de Vénus (2).

Elle et Cybèle, elle et Diane, elle et Vénus, elle et mille autres *ne sont qu'un ;* et les pierres Beth-el les plus célèbres ont été leur plus antique symbole!

(1) *Voir* Creuzer, tome II, première partie, page 99.
(2) *Voir* Creuzer, pages 132, 145. Apulée.—*Bible V. Dissert.*, t. III, page 57, etc. Astarté, Déesse Bétyle, est la même que Junon Lucine, Déesse mère ou des enfantements, c'est-à-dire Ops opitulatrice, ou Ilithye.

Eh bien ! cette Vénus (1), cette Ilithye-Athor, nous la reconnaissons encore en Egypte, où le peuple adore les Abarites (2), à la colombe son oiseau caractéristique, qui est à la fois l'oiseau sacré de la Déesse Colombe, sa voisine, que vit naître Ascalon.

Prononcer le nom de cette dernière, c'est nommer la Sémiramis que l'Assyrie, cette terre féconde en Bétyles, ceignit du diadème souverain et assit sur les autels de sa Vénus Mylitta. Or, celle-ci s'identifie à la Vénus-Dercéto, sa mère, ou à Vénus Poisson qui, sauf la forme, est la même que la Vénus-Uranie de Paphos et de Cythère que représente une des pierres Dieux les plus célèbres (3).

Ici nous croyons opportun de rappeler qu'une partie de l'Orient adorait Ilithye, *ou la Mère première et universelle*, sous le nom de Vénus, avec l'attribut de la Colombe et sous la forme d'un poisson, parce que ces deux créatures sont l'emblème de *l'amour* et de *la fécondité ;* parce que encore, dans la guerre des Dieux, cette Déesse mère avait échappé au danger sous la figure de ce dernier animal (4).

(1) Champollion-Figeac, *Égypte*, page 63.

(2) C'est-à-dire les Dieux venus du côté de Péluse, *voir* Fourmont, *suprà.*

(3) Hérodote, livre I. Tacite, *suprà*. Creuzer, v. I, page 349. *Bible V.*, tome V, pages 258, 240.

(4) *Pisce Venus latuit*, Ovide. Cette forme, qui était celle d'un Dieu Babylonien, paraît d'ailleurs être originaire de la Babylonie, au dire même de certains auteurs relativement modernes, et chez lesquels les vérités lointaines ne se montrent souvent que dans leur chaos, c'est-à-dire avec de singulières interversions de temps, de lieux et de noms. Ce fut, disent-ils, à Babylone, cette ville où pullulaient les Bétyles, que Vénus se fit poisson. Elle arriva sur les bords de l'Euphrate accompagnée de l'Amour enfant... Enfin elle prit pos-

Aussi la Dercéto d'Ascalon, c'est-à-dire la Vénus qui eut le plus ancien temple connu, à partir de l'épo-

session de la Palestine, et ce fut sur le rivage de ses mers qu'elle voulut s'asseoir. Les habitants de cette région pour qui cette Déesse de Cythère, mère de l'Amour, porte le nom de Dercéto, continuèrent de s'imaginer que l'élément mobile était une de ses résidences favorites. (*Des systèmes théologiques et philosophiques fesaient sortir toutes choses de l'eau, l'élément de Vénus Mère, Déesse-Nature*).

Venit ad Euphratem, comitata Cupidine parvo,
Scilicet in piscem, sese Cytherea novavit
Cum Babyloniacas summersa profugit in undas...
Inque Palestinæ margine sedit aquæ...
. . . . . De te, Babylonia, narrat
Dercete, quam versâ, squammis velantibus artus,
Stagna Palæstini credunt coluisse figurà.

OVIDE.

Lire Sainte-Croix, de Sacy, tome II, page 100, 116. *Dissertat. Bible V.* tome V, page 240 à 270. — Tome III, pages 56, 57, etc.

Mais donnons cours à un autre ordre d'idées : L'eau est le principe générateur de toutes choses, a dit une école philosophique, empruntant sa doctrine à d'anciens dogmes religieux. Traduisons cette pensée en style mythologique et expliquons-la.

Vénus est née du sein des eaux.

Mais qui est cette Vénus! Le nom le plus antique de Vénus est Uranie. Elle est le Ciel, dont la Terre fait partie ; elle est la Déesse Nature ; elle est le monde visible ou le monde sorti du chaos, le monde arrangé, le monde harmonié κόσμος. Elle est la Nature dans l'éclat de sa beauté, ou la beauté faite nature.

Mais Vénus rentra, dit-on, dans le sein de la Mer. Oui, ce fut lors d'un conflit terrible qui s'engagea entre l'Olympe et la Terre. Et, ce conflit, ce fut l'ensemble des phénomènes Plutoniens et Neptuniens qui produisirent le déluge, qui voilèrent le Ciel et ensevelirent la Terre. Le monde alors, c'est-à-dire Vénus, disparut sous les eaux. Elle se fit poisson : *Pisce Venus latuit.*

Mais les eaux se retirèrent. L'Arche qui portait les débris du genre humain s'ouvrit. La colombe annonça le retour et la résurrection de la Nature ; Vénus reparaissait, l'oiseau pacifique de l'Arche était son messager. Il fut nommé l'oiseau de Vénus, on l'identifia avec Vénus qui, déjà poisson, fut encore colombe.

La vérité est au fond de ces mythes ; elle s'y retrouve d'autant plus vive qu'on se rapproche de son théâtre primitif.

que (1) où son symbole revêtit la forme d'un être animé, cette Vénus, disons-nous, avait le visage d'une femme et le bas du corps ***d'un poisson***, animal sous la figure duquel les Crétois, les Egyptiens, les Phéniciens, les Syriens et les Perses adorèrent la Divinité ! De là, l'usage de tant de peuples d'entretenir religieusement des colombes et des poissons dans leurs temples, et de s'abstenir de la chair de ces animaux. Car s'en nourrir eût été considéré par eux comme une profanation commise contre l'emblème, et presque contre la substance de la Déesse Nature, qui était ***également*** mais ***bien plus anciennement*** et ***plus généralement encore figurée par la pierre.***

Mais cette Déesse Nature à mille noms, à mille formes, et que nous aurons à contempler et à reconnaître sous les mêmes noms et avec les mêmes attributs dans le tableau que Lucien nous a tracé de la ***Déesse de Syrie***, il nous reste à l'envisager encore dans Ilithye, sous son aspect de nuit sombre et menaçante. Il nous faut la considérer alors dans les terreurs qu'elle inspire, dans son luminaire nocturne, dans ses fantômes et surtout dans ses influences secrètes, redoutables, inexplicables, qui atteignent, qui frappent au loin, jusqu'au sein même des enfers et qui lui ont mérité de la part de l'antiquité superstitieuse le nom d'Hécate. (Ἑκάτη, loin). Eh bien, Diane-Ilithye se confond sous cet aspect avec une Déesse qui nous rend jusqu'aux éléments de son nom, avec Alilath, que l'Orient a conçu dès les temps les

(1) Hérodote, livre I. Ce temple servit de modèle à ceux de Cythère et de Chypre.

plus reculés comme se plaisant à tourmenter les mortels (1). Elle est cette méchante et terrible Lilith des Hébreux, dont les Rabbins (2), ces infatigables transformateurs, ont fait la femme du Démon, la concubine d'Adam, la terreur des nuits, et l'épouvante des mères! Elle est la Diane Hérodias ou l'impérieuse, l'implacable Benzonia, dont le culte finit par grossir le trésor des superstitions Gauloises. Montées sur des bêtes sauvages et chevauchant à sa suite au sein des airs, les femmes qui se donnaient à elle avaient le privilége de pouvoir quitter au cœur de la nuit leurs époux, qui croyaient encore les sentir à leurs côtés. Sous les auspices de la Déesse commençaient alors d'épouvantables sabbats; elles se portaient les unes aux autres des blessures profondes; elles tuaient les hommes, rôtissaient leurs chairs, et s'en repaissaient. Ou bien elles leur arrachaient simplement le cœur qu'elles remplaçaient par un bouchon de paille, puis elles rendaient la vie au cadavre après que, de leurs mains vindicatives, elles avaient assouvi tous les caprices d'une folle et féminine cruauté (3). En un mot, la mal-faisance était l'âme de cette Déesse des Nuits, de cette Ilithye-Lilith des Gaules, dont l'histoire se lie et s'enchaîne à l'origine de nos premiers sabbats de sorcières.

Mais hâtons-nous, pour en finir, de retourner aux

(1) Ce mot signifiant *Genitrix*, a la même racine que Mylitta : Anquetil Duperron, *Mémoires de l'Académie Inscriptions et Belles-Lettres*, tome XXXVII, page 707.

(2) *Harmonie entre l'Eglise et la Synagogue*, tome II, page 318.

(3) D. Martin, Brésillac, *Religion des Gaules*, tome II, pages 58 à 79.

bords de la Palestine. Ce fut d'Ascalon, ce fut de ce temple dont Hérodote vénère l'antiquité, que se répandit le plus généralement *dans le vieux monde policé*, le culte de l'*Hyperboréenne* Ilithye, ce qui équivaut pour nous à dire le culte de l'Asiatique Alilat-Mylitta-Lilit, ou de l'Africaine Athor, qui est la même qu'Athara-Astaroth-Astarté, c'est-à-dire, pour le moment, le culte de Dercéto-Vénus. Ce fut de ce point, suivant le témoignage des Cypriens et des habitants de Cythère, qu'il rayonna, qu'il s'étendit sur leur île, et qu'il en prit possession en y fondant ses plus célèbres sanctuaires (1).

Cependant, en ces lieux sacrés, ce ne fut guère sous la forme de poisson que la Déesse Nature, que la Diane Priapine, que la Vénus Céleste et Génératrice sut fixer sur sa personne les adorations du vieux monde. Ce fut plutôt sous la substance mystique *de la pierre*, revêtue de l'une des formes les plus anciennes qui ait modifié les Beth-el : ce qui est à dire sous la figure adoucie des organes de la génération. Elle y était *pierre*, ainsi que l'*Amour de Thespies, son fils ;* elle y était pierre et *Phallus-Ctéis*, ou organe mâle et femelle ainsi que Diane, ainsi qu'Astarté, ainsi que Cybèle, ainsi que les Cabires dans la personne desquels s'étaient matérialisée l'idée de la Nature et l'idée de la puissance Hermaphrodite donnant le jour à tous les êtres de la création.

Nous citerons, entre autres preuves de cette asser-

(1) *Voir* Creuzer, lire tome II, première partie, pages 220, 225, 86, etc., etc.

tion, les médailles qui représentent son temple de Paphos et qui sont parvenues jusqu'à nous; car nous y contemplons cette pierre Déesse dont l'aspect embarrassait Tacite, parce qu'il n'était pas du nombre des initiés. Elle y figure dans une *cella*, que surmonte le plus souvent le *croissant Lunaire ;* et son aspect est celui du cône phallique, au-dessus duquel nous remarquons le triangle, qui représente le *Ctéis* ou le *Yoni!* C'est-à-dire qu'elle reproduit, dans la réunion de ses attributs, le Dieu-Déesse des Indes *Yoni-Lingam,* symbole de la Vénus *barbue* d'Amathonte et du Dieu Hermaphrodite Lunus-Luna de la ville de Charresville : célèbre par le séjour du patriarche Abraham, et où le Sabéisme fonda le premier et le plus indestructible de ses sanctuaires !

Si le lecteur prétend saisir ce culte avant l'époque de ses dégradations; s'il veut découvrir, dans sa limpidité primitive, la source d'où découla le culte de la Nature Divinisée, et reconnaître les Dieux sous leur première apparence, ses recherches le dirigeront vers les régions de l'Hyperboréenne Ilithye. Il s'acheminera vers le Nord, et de là, nous le verrons tourner ses pas du côté de la haute Asie qui s'est emparée de si bonne heure de la pierre Beth-el, comme du symbole de la Divinité. C'est dans la pierre, en effet, que le monde ancien l'incarna vers le temps des premiers patriarches Israélites; et ce fut après avoir matérialisé le Dieu tout-puissant, que l'Asie se mit à travailler ce symbole du *Verbe créateur*, emprunté au pays où les hommes, purs et simples d'Israël avaient élevé les premiers monuments de leur commerce avec le Ciel. L'Orient ne le revêtit de la

forme des organes générateurs qu'afin de figurer la puissance créatrice, qui devint le Dieu-Déesse-Nature. Ce fut cette Divinité qu'il adora sous une multitude d'attributs et de *noms* divers. L'un des plus célèbres, à côté même de l'appellation de *Lunus-Luna*, ce fut celui d'Anaïtis dont retentissait plus spécialement l'Arménie, et que nous verrons se confondre avec les noms et les attributs les plus illustres de la fameuse Déesse de Syrie.

CHAPITRE XXVIII.

Légende de la fameuse Déesse de Syrie. Qui est-elle ?

Ce chapitre roule en presque totalité sur un emprunt, mais que notre travail s'approprie, et dont il tire le mot qui, par son absence, nous semblait le laisser à l'état d'énigme. L'importance du sujet est trop grande pour que, dès les premières lignes, nous omettions d'entremêler nos explications et les traits de notre critique aux quelques pages dans lesquelles il se renferme, et que l'opinion la plus générale attribue au philosophe Grec Lucien. Il s'agit en effet pour nous de reconnaître dans

le temple de la Déesse Syrienne, sur le sol de la haute Asie, l'Hyperboréenne Ilithye, *distinctement honorée*, quoique fondue d'ailleurs, *et identifiée dans un même simulacre avec les Déesses Mères qui composent de la réunion de leurs traits la Divinité principale de ce sanctuaire*. Il s'agit encore, et à plus forte raison, de savoir si cette Divinité générale fut, dans son origine, un Cabire et un Beth-el (1)!

Peu de documents historiques sont d'un intérêt plus vif, plus pressant, et d'un poids plus décisif. Cette page ne figurera néanmoins, grâce à la place où nous la rangeons, que comme une sorte de variante des pages qui la précèdent ; et, malgré son caractère concluant, nos lecteurs pourront encore la traiter en hors-d'œuvre. Nous lès engageons cependant à la parcourir *attentivement*, si la prolongation du même sujet, malgré la riche variété de ses formes, n'a point fait subir à leur esprit un avant-goût de satiété. Mais peut-être bien, si notre inhabileté n'a point fatigué leur patience, une telle supposition est-elle une insulte et paraît-elle admettre, en des hommes que l'on doit croire sérieux et forts, une frivolité plus que féminine.

Le temple de la Déesse de Syrie qui est le plus saint, le plus vaste, le plus riche des temples, a donné le

(1) Je me suis procuré, à la bibliothèque Mazarine, le *texte Grec* avec une *traduction Latine*; j'y ai pris, en outre, une *traduction Française* avec annotations, d'après copie revue et vérifiée *sur six manuscrits* de la bibliothèque du Roi, t. V, Paris 1788. — J'ai donc eu les moyens de bien comprendre et de bien apprécier ce morceau, qui est pour moi la confirmation de la plupart des opinions que j'ai formulées dans le chapitre des Cabires. Je renverrai pour les citations aux pages du texte français.

nom d'*Hiérapolis*, ou de ville sacrée, à la ville *Sabéenne* assise sur les rives de l'Euphrate qui s'appelait autrefois *Edesse*, et plus anciennement encore *Bambyce et Ur*, mais à laquelle les Egyptiens avaient conservé le nom *Scythe de Magog* (1).

L'antiquité de ce splendide édifice ne remontait point au delà de Stratonice, femme du roi des Assyriens (2) ; ou, pour mieux dire, cette princesse avait remplacé le *temple ancien* par un *temple moderne:* réparant, à l'égard du premier, l'outrage des siècles qui l'avaient écrasé sous leur poids (3).

Cette seule observation saisirait sans doute assez fortement notre intelligence, pour nous aider à concevoir les modifications que déjà le temps avait dû faire subir aux symboles du culte de la Déesse Syrienne, si, d'ailleurs, nous ne retrouvions jusque dans l'histoire de cet édifice sacré, les plus évidents vestiges de ces phases.

En effet, d'après le monument historique de Lucien, ù nos inductions vont pour le moment prendre leur :ource, et d'après Hérodote lui-même, les Egyptiens ont eu connaissance des Dieux avant tout autre peuple; et ce sont eux qui en ont inventé les noms (4)! L'Egypte

(1) Pages 137, 138, 145. Βαμβυκη, Εδεσσα ἐν ἧ τιμῶσι τὴν Συρίαν Θεὸν τὴν Αταργάτον. Là, dit la Bible vengée, tome II, page 248, était adoré le Beth-el ou Bétyle d'Héliogabale, ou du Dieu Lumière. Edesse, dit Balbi, s'élève sur les ruines de Ur, en Mésopotamie, la ville qu'Abraham quitta pour Haran, ou Charres, capitale du Sabéisme, page 686. Voir plus loin.

(2) Trois siècles avant Jésus-Christ. — Femme de Séleucus, *et de son fils Antiochus Soter*, rois de Syrie.

(3) Κατενεχθῆναι χρόνῳ ὕστερον. Lucien id.

(4) Notre ouvrage prouve que cette marche ne fut point celle de

aurait ensuite transmis aux Assyriens la science sacrée ; et, dès lors, ces peuples avaient fondé des temples dans lesquels s'étaient élevées plus tard des figures et *des statues sculptées* (1), signe évident de la corruption des croyances primitives. Car, dans l'origine, et c'est là que l'attention doit se fixer, les temples Egyptiens ne renfermaient aucune de ces images travaillées ; la pierre des Dieux y était brute (ἀξόανοι ναοί), c'était le Beth-el, c'était le Bétyle ! Et, s'il faut le redire, nous avons retrouvé sous cette forme antique, en plusieurs lieux du monde, *la Déesse Astarté* et *la plupart des Dieux qui s'identifiaient le plus clairement à la Déesse que nous étudions*. Enfin, cette même Astarté, Déesse Lune ou Vénus-Uranie, était *nominalement* honorée dans le mystérieux édifice que Lucien avait visité au pays des Sidoniens, et sur lequel ses yeux étaient arrêtés, lorsqu'il signalait des temples de la Syrie presque aussi anciens que ceux où l'Egypte avait primitivement adoré des Dieux blocs (2).

Si les opinions se partagent sur la question de savoir quel est le fondateur du temple de la Déesse de Syrie, le plus grand nombre paraît en attribuer l'érection à Deucalion *le Scythe* — ou le Japhétien, — c'est-à-dire au Deucalion du Déluge. L'édifice moderne est, en tous cas, l'un des monuments de cette catastrophe ; car sa toiture, dit Lucien, abrite le trou par lequel rentrè-

l'idolâtrie : Creuzer, Munk, dans la Bible du directeur de l'école Israélite de Paris, M. Cahen, *Nombres*, tome IV, pages 14, 15, etc., et les recherches de nombreux savants de toutes les époques, la font venir de la haute Asie, de l'Inde...

(1) Page 138.

(2) Ἀξόανοι, non sculptées, voir pages 138, 139.

rent dans les abîmes de la terre, les eaux qui en avaient couvert et bouleversé toute la surface (1).

Mais le point le plus important est d'établir quelle est véritablement la grande Désse de Syrie ; ou bien, en d'autres termes, de savoir à quelle Divinité fut consacré le fameux temple d'Hiérapolis. C'est ici que des sentiments divers se soulèvent les uns contre les autres, et semblent se livrer une guerre dont le spectacle est d'abord celui de la confusion. Il est vrai que cette confusion n'est qu'apparente et que, devant la moindre persistance de regards, l'ordre se rétablit, l'unité se forme et triomphe.

Ainsi, selon les uns, Sémiramis, reine de Babylone, a fondé ce temple, et l'a consacré à sa mère Dercéto d'Ascalon, mère de la Vénus pierre de Paphos avec laquelle elle s'identifiait. Cette opinion choquait à tort Lucien, par la raison que Dercéto était moitié femme et moitié poisson, tandis que la statue du temple d'Hiérapolis représentait une femme parfaite (2). Sans doute le philosophe, en s'arrêtant à son objection, oubliait de tenir compte de la modification que le temps avait apportée dans la religion, et de considérer les énormes changements que l'art avait introduits dans la représentation des symboles.

Lucien observe, cependant, que les Syriens s'abstien-

(1) C'est-à-dire que, dans ce déluge, les Syriens voyaient quelque chose au delà de l'inondation locale de la Grèce. Ils avaient probablement confondu, à une certaine époque, Deucalion avec Noé, qu'ils connurent par l'entremise des Juifs ; et ce fut peut-être avec raison, dit M. Marcel de Serres, page 176, tome I, *Cosmogonie de Moïse comparée aux faits géologiques*, 2e édition, chez Lagny frères. Paris.

(2) Page 148.

nent de poisson, parce que la figure de cet animal est celle de Dercéto (1). Il nous fait savoir, en outre, que les mêmes hommes ne se nourrissent point de colombes, par la raison que Sémiramis fut changée en cet oiseau, qui est l'oiseau de Vénus ; c'est-à-dire de tous les êtres vivants, celui qui est à leurs yeux le plus sacré ! Mais, se corrigeant presque aussitôt, il ajoute que, parmi les Syriens, *les seuls* qui s'abstiennent de poisson sont ceux qui adorent Astarté : remarque dont se fortifie l'opinion qui ne forme de Dercéto-Vénus et d'Astarté qu'une seule et même Déesse : Déesse pierre et Bétyle en conséquence, puisque telle était une des apparences de Vénus et d'Astarté ; puisque, d'ailleurs, cette apparence est la plus ancienne que l'on puisse dire (2).

D'après une autre opinion, consignée dans ce même écrit, la Déesse est Rhéa, c'est-à-dire Cybèle, la Déesse pierre de Pessinunte ; et le temple est l'œuvre de son amant Atys, qui est l'Adonis de la Syrie, l'Osiris-Dionysus ou le Bacchus de l'Egypte, le Bel de la Chaldée, le Siva des Indes... Car ces Dieux et ces Déesses se confondent, s'identifient et rentrent assez précisément les uns dans les autres pour que, dans cette région même, à Biblos par exemple, les habitants prétendent que ce n'est point en l'honneur d'Adonis, mais en l'honneur d'Osiris que se célébraient les orgies Bachiques des Adonies. Cela veut dire, sans doute, qu'il faut rapporter à des Egyptiens l'origine et peut-être la réforme de ces fêtes qui, dans leurs variétés, ont cha-

(1) Derceto-Vénus. *Pisce Venus latuit.*
(2) *Voir* pour ces pays, la Bible, Sanchoniaton, etc. Pour la Grèce, Pausanias.

cune le même objet. C'est d'ailleurs ce qu'exprime la tête d'Osiris qui, tous les ans, cinglant du Nil, aborde miraculeusement dans le port de Biblos. Lucien nous affirme avoir vu lui-même arriver de la mer au rivage cette merveilleuse *tête de roseaux* (1).

Quoi qu'il en soit, et outre le fait significatif des Galles qui desservent ce temple, la Déesse revêt quelques-uns des attributs de Rhéa-Cybèle. Cela n'empêche point tel investigateur de penser qu'elle est plutôt Europe, sœur de Cadmus ; tel autre qu'elle est Vénus, et ce troisième la Lune (2) ou la Déesse Nature, celle qui a formé de l'eau les principes de tous les êtres (3), et qui est la source de tous les biens dont jouissent les hommes. Pour d'autres encore elle est Junon, et Bacchus lui éleva ce temple.

Mais il est à observer que si nous changeons et que nous multiplions ces noms, en acceptant la diversité du point de vue où se sont placés les différents peuples qui les ont donnés, rien ne change au fond des choses ! L'idée mère et fondamentale reste la même ; et, en définitive, elle se trouve être *l'unité* d'un Dieu matière, d'un Dieu Sabéiste, figuré primitivement par le Bétyle ; ou bien *l'unité* du Panthéisme ; ou quelquefois même, peut-être, si nous ouvrons l'oreille aux plus sublimes initiations de la théologie antique, *l'unité* presque en-

(1) Page 142.
(2) Page 139.
(3) Principe admis par un chef d'école de la philosophie antique, Thalès de Milet, et qui conservait, en la faussant, une bien plus ancienne et respectable tradition sur l'origine du monde ; ce qui est rappelé dans le livre savant et profond : *Philosophie* de la tradition par J. F. Molitor, juif de Francfort.

tièrement transparente du Dieu Esprit... Mais cela est trop dire pour le moment.

Ce qu'il y a de certain, et ce qui jette une vive lumière sur notre opinion, c'est que l'on voit dans le vestibule deux énormes Phallus, reproduisant, sous l'inspiration du Naturalisme, la forme obscène qui fut l'une des premières modifications du Bétyle Sabéiste, et sur lesquels on lit : Bacchus a élevé ces Phallus à Junon, sa belle-mère. L'œil contemple en outre et admire, dans le trésor, des vêtements barbares, des défenses d'éléphants, que les anciens appelaient les cornes de ces animaux, et des pierreries de provenance Indienne (1). Ce qu'il y a de certain encore, c'est que les prêtres seuls ont le privilége d'entrer dans une salle réservée, où figurent majestueusement les statues de Jupiter et de *Junon*, Déesse qui portait à Argos le nom d'Ilithye (2), et dans une partie de l'Orient et du Midi celui d'Astarté. C'est encore que, si l'on arrête la vue sur ces deux simulacres, il est impossible de se méprendre à la ressemblance de Jupiter, tandis que tout le contraire arrive aussitôt que l'attention se porte sur la Déesse. Sa physionomie est, en effet, comme le tissu et le nœud de tous les mystères de l'idolâtrie transcendante ; mystères qui ne se réunissent dans ce visage et ne s'y condensent en un seul, que pour devenir, si nous ne sommes un bien téméraire interprète, la pleine et radieuse confirmation des idées que nous avons émises. Levons, afin de nous en assurer, levons les yeux vers cette statue.

(1) Bacchus est, comme on le verra, Dionysus-Osiris-Siva, etc. Junon est Astarté-Lune, etc., la femme de Bel, etc. Soleils.

(2) Jacobi, page 247.

Au premier coup d'œil elle semble ne représenter que Junon; mais à mesure que nous appuyons sur elle le regard, nous voyons saillir les traits de Minerve, les traits de Vénus, les traits de la Lune; ou bien encore, nous voyons se mêler en elle les linéaments et les attributs de Rhéa, de Cybèle, de Diane, de Némésis et des Parques dont la première et la plus ancienne est Ilithye. En un mot, elle devient, elle est *à elle seule toutes les Déesses Mères*, ou la véritable Mère des Dieux. D'une main elle tient *un sceptre*, de l'autre *un fuseau;* sa tête porte *une tour*, sa chevelure est couronnée *de rayons* et son front est ceint *du diadème d'Uranie*. Quoi de plus !

Enfin, et cette observation tient à notre esprit le même langage que la statue parle à nos yeux; enfin, disons-nous, tous les peuples semblent se réunir et se confondre en une seule famille pour mêler à ses pieds le tribut de leurs adorations. Et, dans ce temple où se pressent, où s'accumulent comme le flot sur le flot les offrandes de l'Arabie, de la Phénicie, de la Chaldée, de l'Assyrie, des Ciliciens, de la Cappadoce (1), et de tant de nations que nous ne saurions nommer, la Déesse rayonne du feu des pierres éblouissantes que lui prodiguent à l'envi les Égyptiens, les Éthiopiens, les habitants de l'Arménie, les Mèdes et, bien au delà de Babylone, les peuples lointains de l'Inde (2) !

Mais, pour la foule de ses adorateurs, l'objet le plus remarquable, parmi tous les joyaux dont elle reflète l'éclat, c'est le diamant que la Déesse porte au front et

(1) Page 145.
(2) Page 170.

que l'on nomme le flambeau ! Il jette, de nuit, une clarté si vive que le temple en est inondé de lumière ; et le jour même, en s'allumant, ne parvient pas à éteindre toute la splendeur des feux dont il rayonne. Est-ce là chose possible ? C'est au moins un fait qu'on a voulu produire ; et nous ne pouvons, en vérité, nous imaginer qu'aucun autre ornement symbolique convienne et s'adapte d'une manière plus directe au Dieu Lumière du Sabéisme, au Dieu qui est Soleil le jour et Lune la nuit ; c'est-à-dire au Djanus-Djana, ou au Lunus-Luna de l'Orient ! Mais ce qu'il y a d'étrange dans cette statue, si le fait est réel, si l'artifice qui le produit est complet, et ce qui, du moins, exprime merveilleusement par l'effort tenté pour l'accomplir, à quel point l'idée de l'*être universel et présent à tout* se concentre dans la Déesse, c'est que si vous la regardez en face elle vous regarde ; c'est que si vous vous éloignez d'elle ou que vous la tourniez, son regard vous suit ; c'est que, si toute autre personne la contemple en même temps d'un tout autre côté, le même phénomène s'accomplit à la fois et de toutes parts !...

Quant à l'antiquité de ce culte, elle était réellement antérieure au siècle de Sémiramis, que les peuples identifièrent d'ailleurs avec Vénus Colombe, ou avec Vénus *pierre :* c'est-à-dire, en définitive, avec la Déesse Syrienne qui avait été *Bétyle* elle-même, et que l'on honorait encore par le culte du *Phallus*. Ce qui le prouve, c'est la tradition perpétuant en ce temple même le souvenir des efforts de Sémiramis pour détrôner cette Déesse, et pour se faire adorer à sa place. Mais la tentative avait été vaine, et l'orgueil de l'impie s'était

vu rabattre et humilier par Junon, dont le courroux avait sévi contre la grande reine, jusqu'à ce qu'elle eût donné l'ordre à ses sujets de reporter leurs hommages à l'ancien objet de leur culte (1).

Dans cet édifice, postérieur aux temples *sans statues scupltées* (2), plusieurs des Dieux qui ne sont en quelque sorte que le démembrement de cette grande Divinité, et parmi lesquels nous devons signaler Ilithye, (εἰλειθυίη) sont distinctement reproduits par la sculpture; mais le Soleil et la Lune n'y figurent point! Il faut se contenter de retrouver leurs traits et leurs emblèmes dans la statue principale dont nous avons crayonné l'ébauche : car il n'est point permis de les représenter isolément. La raison, c'est que ces Divinités daignent s'offrir directement à la vue de leurs adorateurs dans les abîmes d'azur où naît et se répand la lumière. Aussi, dans ce temple, le Dieu du jour, que l'on distingue d'Apollon figuré par un personnage barbu, ne voit-il s'élever en son honneur qu'un trône vacant (3).

On jugera sans doute, avec nous, que cette défense de représenter par la sculpture les deux grands luminaires de notre planète, est d'une origine relativement moderne. Nous croyons même que la statue récemment

(1) Page 174. Lire, en confirmation de Lucien, et des idées que nous avons déduites dans les pages antérieures, les articles Junon, Vénus-Uranie, Ilithye, etc., etc., dans le savant ouvrage de Jacobi, traduit de l'allemand par Thalès Bernard, et harmonier ces opinions avec celles de Creuzer, dont les études et les vues sont moins restreintes que celles de Jacobi. *Voir* entre autres Astarté-Junon, pages 223 à 236, tome II, première partie.

(2) Ἀξοανοι νηοι, pages 138, 139.

(3) Pages 171, 173.

décrite de Junon Nature-Ilithye, sans atteindre elle-même à une haute antiquité, proteste par son caractère de Lunus-Luna contre l'idée qui s'opposa, depuis elle, à la reproduction des Dieux Lumière par des simulacres. Il est constant après tout que, dès les temps les plus anciens, le Soleil et la Lune y avaient eu leur symbole sensible; mais alors, ces symboles avaient été des Bétyles. La ville d'Hiérapolis elle-même, où s'élevait le temple de la Déesse Syrienne que nous avons omis d'appeler de son nom d'Atergatis, n'était-elle pas l'ancienne Edesse célèbre par la pierre *Bétyle* du Soleil, et par son dernier pontife *Héliaque* l'Empereur Héliogabale (1). Enfin, la Syrie tout entière n'avait-elle pas adoré, dans les Bétyles de Vénus-Uranie et d'Astarté, la personnification de la Déesse dont le flambeau verse au sein de la nuit sa pâle lumière.

Nous ne devrions point terminer ce chapitre sans dire un mot des cérémonies du culte mystérieux de ces Déesses, réunies en une seule; mais nous n'étudions point leur culte dans ses détails! Seulement, et sans nommer d'autres lieux que Babylone, Corinthe, Chypre, Cythère et Hiérapolis, nous savons qu'il se mêlait presque partout et ouvertement à de révoltantes impudicités. Nous savons que l'Hiérophante présentait, comme symbole, aux initiés le sel qui stimule aux appétits sensuels, et le Phallus qui en est l'organe (2).

(1) Cet empereur fit épouser le Bétyle Soleil au Bétyle Lune, ou Vénus-Uranie, d'Astarté (*qu'il fit revenir de Carthage, Jacobi, page* 53); comme pour recomposer par cette alliance l'unité du Dieu Lumière Dianus-Diana, Lunus-Luna, etc.

(2) Nous savons que cette image obscène représentait cette Divinité jusque dans le temple scandinave d'Upsala (Suède), ce grand sanc-

Nous savons, enfin, que lorsque les Déesses Nature, sortant de *la pierre brute* et ayant traversé la forme du *Phallus-Ctéis* ou du Yoni-Lingam, revêtirent la figure humaine, ce fut sous l'apparence d'un être *hermaphrodite* qu'elles s'offrirent aux adorations. Chaque sexe alors, pour entrer dans l'esprit du culte, devait en quelque sorte se donner les apparences du sexe contraire ou, plutôt, s'en compléter en l'unissant au sien. Voilà pourquoi, devant ce Dieu-Déesse à mille noms, que l'on adorait en lui offrant *le salaire d'une courtisane*, les hommes sacrifiaient vêtus de robes de femmes et les femmes couvertes de vêtements d'hommes.

Ceux qui daigneront lire cet ouvrage voudront bien nous pardonner quelques répétitions souvent indispensables dans les détours obscurs où nous nous engageons. On doit comprendre tout ce que coûte de peines une œuvre d'ailleurs toute simple, lorsqu'elle est accomplie. On doit se figurer quelle constance, quelle fermeté de regards exige la recherche de la vérité au milieu de ces transformations successives des Dieux, de leurs noms multipliés jusqu'à l'infini, et des faits sans nombre

tuaire de la religion d'Odin. Mais nous ne nommerons point Odin sans rappeler que ce Dieu est un des descendants des Scythes, ou de ces Hyperboréens qui avaient adoré Vénus-Uranie, ou Vénus-Nature. C'était tantôt comme Déesse Terre, et tantôt comme Lune; sous les noms de Fréa et d'Artimpasa, variation du nom d'Artémis-Diane, avec laquelle s'identifiait leur Ilithye. (*Voir quelques réflexions et notes jetées dans le Glaive Runique, par Léousun Leduc, pages* 245, 246. *Pelloutier, Hist. des Celtes,* 1771, *Paris, livre III, chap. XVI, page* 159). Mon interprétation dans ce passage, fondée d'ailleurs, sur les rapports entre les religions de la Grèce, de l'Inde et de la Scandinavie, et reconnus par les principaux organes de la science : par Creuzer, par Sainte-Croix, etc., et mentionnés par Wiseman, tome II, page 49, septième discours, des rapports entre la science et la vérité révélée.

qui se sont accumulés en poussière épaisse sur leurs vestiges. Il faut, pour ne point rester trop loin du succès, revenir souvent à son point de départ et y rappeler ceux que leur courage a décidés à vous suivre. Il faut, avec eux, sonder le jour, sonder la nuit, pareil à l'animal consacré au Dieu de la lumière et qui suit sa proie dans les ténèbres; pareil à ce loup que la mythologie place aux côtés d'Apollon et qui, tout naturellement, nous y ramène.

CHAPITRE XXIX.

Apollon-Bacchus, transformations sans terme.

Lorsque, tout à l'heure, nous avons étudié le Dieu-Déesse-Nature sous la forme de la Déesse qui éclaire les nuits, et qui s'identifie avec la Nuit elle-même, avec Ilithye, c'était réellement étudier sous un de ses aspects le Dieu du jour; c'était porter les yeux sur le Dieu Cabire de la lumière, que l'antiquité considère tantôt du côté mâle et tantôt du côté femelle: c'était envisa-

ger l'une des deux faces de *l'hermaphrodite* dont cette Divinité revêtait la figure mystérieuse (1).

Rien n'est plus certain que ce dernier fait; et des monuments se trouvent au-dessous de nos assertions, qui leur servent de base. L'un des plus précieux est la pierre qui représentait généralement les Dieux, et qui représenta particulièrement le Dieu du jour ou Apollon sous une énorme quantité des noms qu'il a portés dans le vieux monde. Et cette pierre, on s'y attend, c'est le Bétyle dont les principales modifications furent la figure symbolique de l'œuf et du Phallus : puis celle du cippe, puis celle de la gaîne ou de la colonne qui, bientôt, se *couronna de deux têtes de sexes différents*, et qui, achevant de se transformer, prit enfin figure humaine. Cette figure continua, pendant quelque temps, de représenter *la nature mâle* et *femelle des Dieux dans une même personne* en qui se rencontrait, à la fois, le caractère des deux sexes.

De là le Dieu Janus-Jana, ou Dzanus-Dzana, ce qui était dire Dianus-Diana (2), ou le Dieu Soleil-et-Lune, autrement nommé Lunus-Luna, qui fut le premier Dieu de Charres, la plus antique ville du Sabéisme : c'est-à-dire, en définitive, Diane et Apollon qui sont, *en Jupiter*, essence une et suprême (3).

(1) *Voir* Apulée, livre XI, *Mét.*, l'âne d'or. En adsum... rerum natura parens, etc., etc.

(2) Son origine remonte à l'Inde. Janus se voyait même avec quatre visages, comme le Brahma indien. Creuzer, tome II, première partie, pages 431 à 437.

(3) Charres en Mésopotamie. Danville, géog., t. II, page 195. *Voir* id. Balbi, page 686. Pignorius, *Mensæ Isaicæ expositio*, page 13. Et R. Rochette, *Écho du monde savant*, 1835, n° 75, sur les trans-

Quant à cette forme de l'hermaphrodisme sortie *de la pierre*, elle était l'une des plus antiques de la statuaire, l'une de celles qui peignaient le plus vivement l'état d'ambiguïté des païens, le doute qu'ils

formations. — La lune dit : Je suis la Nature, *mère de toutes choses...* principe originel des siècles, Divinité suprême... *type universel des Dieux et des Déesses*, *puissance unique* adorée sous autant d'aspects. *Apulée*, l'*âne d'or*, livre XI. — Et : Jupiter était *avant tout... tout vient de lui... Il cache tout*, et donne le jour à tout. Il est le soleil et la lune. *Idem*, *Apulée de Mundo.* — Apollinem Janum esse, Dianamque Janam (*Nigidius apud Macrob.*) Apollon était Janus, et chez les peuples de l'antique Italie, ce Janus s'identifiant dans le principe avec Mars, le Cabire Sabin, *et avec Jupiter*, était avec eux un Dieu soleil et un Dieu suprême. Les prêtres saliens, en effet, qui, dans les temps anciens avaient desservi les autels d'*Hercule-Soleil*, invoquaient *Janus-Soleil* ou Apollon comme le Dieu des Dieux. Ils le considéraient comme le père de tous les fils de la patrie, ou plutôt des *Patriciens*, c'est-à-dire des initiés et de la race sacerdotale par excellence, ce qu'exprimait son nom de *Patricius*.

Mais observons encore que Janus s'identifiait avec le Dieu *Sancus* ou *Semo* des Sabins, qui est l'Hercule soleil ou le Sem de l'Égypte, et le Dieu Ciel ou Cœlus de la Grèce, dont une généalogie le faisait descendre en le confondant, comme Dieu du temps, avec Saturne. Considérons enfin, qu'il était accompagné du Cabire Etrusque Tagès, en qualité de Cadmillus ou d'Hermès, de même que l'était par Thot, le Cabire soleil Osiris.

Or, tous ces caractères d'assimilation de Janus avec le *Soleil*, ou *le Temps*, que cet astre mesure et semble créer, nous les retrouverons dans toute leur exactitude entre ces mêmes personnages et *Apollon*, sous quelque nom et en quelque endroit de la terre que nous les rencontrions. (*Lire à ce sujet Creuzer*, *t. II*, *première partie*, *Religion de l'Italie*, *pages* 431 *à* 515, *et tant d'autres ouvrages cités en ce livre*). Nous ne tarderons pas à nous en convaincre, et à bien saisir tout ce qu'il y a de naturel et de régulier dans cette apparente confusion du Sabéisme et de l'idolâtrie proprement dite. Chaque peuple, en effet, différait de langage et variait, selon les caprices de son génie, la forme de ses conceptions dont le fond était identique. Mais, dès que l'esprit s'attachait à l'idée purement religieuse ou philosophique, tous les Dieux étant originairement sortis de l'unité, il n'était pas besoin d'un grand effort pour les y faire rentrer : il suffisait pour cela de les pousser du côté de leur origine.

éprouvaient sur la nature de leurs Dieux, et qu'ils exprimaient par cette formule invocatoire : *O tu, sive Deus, sive Dea*. Oh ! toi Dieu ou Déesse ! Réunir dans leurs adorations les deux sexes, c'était adorer infailliblement celui des deux qui était le caractère de la Divinité.

Sous cet aspect, Diane et Apollon rentraient l'un dans l'autre pour produire l'unité Divine, et se confondaient intimement dans la même pierre Bétyle à forme de gaîne, d'où sortit leur double tête. Ce fut ainsi qu'ils se confondirent, plus tard, dans la statue qui représenta leur personne à double sexe lorsque le symbole primitif, la pierre, accomplissant le cours de ses transformations successives, finit par arriver à ce point.

Mais l'œil du vulgaire ne s'est pas encore exercé à discerner ces Dieux dans leur étroite union ; il ne sait guère reconnaître en eux les deux Divinités qui lui sont familières, s'il ne les rencontre, chacune, dans sa personne isolée et sous un sexe qui la distingue. Enfin, bien que la plupart des hommes attribuent à l'une et à l'autre, la même mère, celle qui leur est habituellement donnée lorsqu'ils conservent l'appellation d'Apollon et de Diane, ils la connaissent à peine, si ce n'est de nom.

Un très-petit nombre cherchent à remonter vers l'origine de ces Divinités ; et pourtant ceux qui s'abstiennent de suivre les vestiges qu'elles ont laissés de leur passage, se privent du moyen facile de démêler la provenance des peuples par la provenance des Dieux qui leur sont propres. C'est se soucier bien peu de connaître les sources communes du genre humain, que l'on découvre si naturellement par l'étude des symboles

communs que les peuples ont adoptés, et dont l'idée ne se trouvant nulle part dans la nature, est le résultat nécessaire d'un accord primitif. L'esprit y remonte en scrutant l'une après l'autre les inévitables modifications auxquelles le temps a soumis ces symboles, que nous vîmes passer des mains des ancêtres des nations à celles de leur postérité.

Quant à nous, dans le cours de cette longue quoique rapide ébauche, la pierre qui est un de ces symboles, est à la fois un de nos guides les plus sûrs. Les yeux fixés sur les faits dont ses formes furent le monument, nous voyons le fleuve du raisonnement couler sans tarir sur un lit qu'elle a pavé de preuves. Et pour en suivre le fil au travers de ce chapitre, nous devons dire que le Bétyle, adoré sous le nom de Diane en cent lieux de la terre (1), nous apprend qu'Apollon, en se confondant avec cette Déesse dans l'hermaphrodisme, fut nécessairement, ainsi qu'elle-même, un Dieu pierre, un Dieu Bétyle, un Dieu Cabire. La légende sacrée nous vient d'ailleurs en aide sur ce point, car elle nous enseigne que le Dieu du jour naquit *dans le même temps*, *dans le même lieu*, et de la même mère que Diane, avec laquelle nous la voyons former, sous un symbole identique, une seule et indivisible Divinité ! Elle nous amène à conclure, dès lors, qu'Apollon fut tout ce qu'elle était elle-même, c'est-à-dire Hyperboréen et Titan.

Cherchant d'ailleurs à démêler, l'une par l'autre, l'histoire des hommes et celle des Dieux, à l'aide des

(1) N° 79. *Écho du monde savant*, R. Rochette, Orioli, 1835. *Voir* idem les preuves en cet ouvrage et ailleurs.

Bétyles et à propos du sanctuaire de Delphes, nous ouvrons Pausanias et nous lisons que, de son temps, près de la ville Achéenne de Phares, trente pierres existaient encore, dont chacune était une Divinité recevant un culte à part, sous un nom distinct : Τούτους σέβουσιν ἑκάστῳ Θεοῦ τινος ὄνομα ἐπιλέγοντες.

Après avoir énoncé ce fait, Pausanias, reprenant en témoin oculaire le burin de l'histoire, insiste sur ce point capital que, dans *les temps les plus reculés*, tous les Grecs rendaient le même honneur divin à des pierres qui leur tenaient lieu de statues. Car les Dieux anciens de la Grèce étaient autant de pierres brutes.

Quant à celui dont nous suivons les traces, il avait effectivement ses Bétyles distincts et que nous connaissons. Mais si, pour arriver à l'établissement de cette vérité, nous étions réduits aux seules ressources du raisonnement, ne serait-il pas téméraire, après avoir lu Pausanias, d'excepter de cette règle, donnée sans exception, le premier et le plus important des Dieux, le Dieu du jour (1)!

Oh ! sans doute, nous avons besoin de nous tenir en garde contre l'accusation de barbarie qu'au point de vue de l'art, nous serions tentés de lancer contre les anciens Grecs, si toutefois nous pouvions oublier ce qu'il y a d'auguste dans l'origine du culte des Dieux pierres. Nous transcrivons, en conséquence, quelques lignes du même observateur antique qui s'est recueilli pour nous dire :

(1) Τὰ δὲ ἔτι παλαιότερα καὶ τοῖς πᾶσιν Ἕλλησιν τιμὰς Θεῶν ἀντὶ ἀγαλμάτων εἶχον ἀργοὶ λίθοι. Des pierres brutes Dieux de la Grèce ancienne !

« En commençant cet ouvrage, je trouvais que les contes grecs décelaient une crédulité bien stupide, mais j'ai changé de façon de penser. Car ceux des Grecs qu'on honorait du nom de Sages, enveloppaient leurs discours sous des énigmes, et ne les énonçaient jamais ouvertement (1). »

A la suite de cette déclaration, sous la mysticité de laquelle perce la connaissance postérieurement acquise de hautes et vénérables traditions, les pages de Pausanias se tournent sous notre main pour répéter, à propos du temple de Delphes, les paroles de Bœo, exprimant que cet oracle fut établi par les Hyperboréens, ce qui équivaut à dire par la race de Japhet. Le livre ancien réveille la tradition bien plus ancienne encore dont les enseignements avaient délié la bouche d'Eschyle, récitant les premiers vers de ses Euménides ; et l'illustre historien, s'unissant au poëte illustre, nous apprend que, d'abord, cet oracle avait appartenu *à la Terre*, premier Cabire *Hyperboréen*. La Terre ensuite l'avait partagé avec Neptune, Dieu *de Lybie*, qu'adoraient les Pélasges *Egypto-Phéniciens* ; puis enfin, dans la suite des temps, la Terre avait fini par transmettre à *l'Hyperboréenne* Thémis, sa fille, la part qu'elle avait dans cet oracle.

Or, si nous ne retrouvons point dans un texte, l'énonciation formelle que la Titane Thémis, fille de la Terre, ait figuré sous la forme de Bétyle ; si le raisonnement seul, et sans être accompagné d'un texte précis, nous dit qu'il faut la reconnaître dans la pierre Om-

(1) Διὰ αἰνιγμάτων πάλαι καὶ οὐκ ἐκ τοῦ εὐθέως λέγειν τοὺς λογους.

phalos de Delphes, au moins rencontrons-nous des traditions qui nous représentent Thémis assise sur la pierre, sortant d'elle et s'identifiant avec elle, comme, en effet, l'antiquité l'identifiait avec la Terre, sa mère. En outre, un de ses simulacres, un de ses symboles, est le *Ctéis*, ou l'organe femelle. Celui-ci s'allie et correspond au Phallus ou à l'organe mâle, dont la figure, devenue celle du Bétyle et inséparable de l'idée de la pierre-Dieu, forme avec lui le *Yoni-Lingam* de l'orient, Dieu-pierre et Soleil (1).

Thémis, cependant, transmit à son tour ce sanctuaire à la Titane Phœbée, Déesse Hyperboréenne et Bétyle. Elle l'accueillit du nom de *sœur*, ce qui était, virtuellement, ranger dans sa famille Apollon, le frère de Diane ou Phœbée. Cette Déesse reçut d'ailleurs les hommages religieux de Delphes au même titre qu'Apollon eut ceux d'Éphèse.

Puis enfin, ce fut au Titan Hyperboréen Phœbus que Phœbée fit présent du temple antique de Delphes, où

(1) *Voir* Clément d'Alex. *Oratio adh. ad gentes*, page 3. D. Abraham Roger. Creuzer, etc. Eumale, ignorant que la colonne, le cippe, la gaîne, étaient des transformations du Beth-el, dit, et cela confirme nos pages : que, dans le principe, on représentait toutes les Divinités sous la forme d'une colonne : telle était entre autres la statue d'Apollon Delphien. — Bacchus fut révéré sous la forme d'une colonne, ce que rappelle Winkelman, tome Ier, page 8. *Voir* Clément d'Alex., *Strom.*, livre I. — Deux colonnes-Phallus s'élevèrent à Hiérapolis devant le temple de la Déesse Atergatis, qui se confond avec Astarté ou Astro-arké, femme de Baal ou du Soleil (n° 83, *Écho du monde savant* et Creuzer, T. II, 1re partie, p. 32 à 43), et qui fut mariée par l'empereur Romain Varus Antoninus à son Dieu pierre Héliogabale (*Jacobi, par Thalès Bernard, pages* 53). Baal, Soleil-Saturne, et Astarté, étaient représentés entre autres à Carthage par la pierre Bétyle Yoni-Lingam, Phallus et Ctéis. Id. Creuzer, tome II, première partie, page 235, etc., etc.

Neptune *le Lybien* cessa de recevoir un culte. L'expression de ce dernier fait est que les Pélasges Égypto-Phéniciens se retirèrent avec leur Dieu, de ce foyer des forces religieuses de la lignée des Pélasges Hyperboréens. — Apollon y resta le maître définitif.

Mais dans le temple du Dieu que le faux Orphée nous dit avoir donné au Troyen Hélénus le vrai sidérite (1), ou la pierre qui *a reçu le don prophétique de la parole ;* dans le temple de ce Dieu que son simulacre représente à Amyclée sous la figure de la colonne qui rappelait une des transformations du Bétyle ; dans le temple de ce Dieu que l'on adorait *distinctement*, sous la forme de la pierre, — quelquefois même de la pierre brute ; — dans le temple de ce Dieu qui, d'une de ses mains, à Délos, portait *les trois Grâces*, que figuraient, dans le principe, trois pierres brutes (2), combien de fois le Bétyle frappait-il les regards?... Nous ne le savons plus ! Tels étaient déjà les amoindrissements que l'importance du Bétyle avait subis, au temps où écrivait la plume exacte dont nous avons reproduit quelques traits. Cependant, nous avons entendu Winkelmann nous rappeler, d'après Clément d'Alexandrie, qu'à Delphes même, la colonne représentait Apollon ; et ce que nous pouvons ajouter, c'est qu'au moins deux autres fois encore, la pierre Bétyle y attirait les hommages.

Le premier de ces deux Bétyles, c'était le fameux *Omphalos*, c'était *le nombril de la Terre*, c'était son cen-

(1) Falconnet, *Acad. Belles-Lettres*, tome VI, page 513.
(2) Pausanias, IX, 27, 38 et R. Rochette, *Archéol.*, page 303.

tre, son cœur, c'est-à-dire, dans un sens plus élevé, la Terre elle-même, la Déesse qui, la première, avait possédé, qui avait fondé cet oracle (1).

Le second Bétyle était la pierre donnée à Saturne, *au lieu de Jupiter ;* celle qu'il avait dévorée en croyant dévorer son fils : pierre divine, cependant, et qui, ***sans porter le nom d'un Dieu, représentait la Divinité*** et recevait les honneurs divins ; pierre dont la forme, et surtout le culte, liaient les Bétyles des païens au Beth-el de Jacob, figure du *Messie* ou de l'*oint* du Seigneur. Car, ici comme ailleurs, il est bien digne d'observation que, chaque jour, une onction d'huile devait couler des mains sacerdotales sur ce bloc pour le consacrer (2).

Mais peut-être bien, cette pierre, précisément parce qu'elle ne portait pas un nom particulier, quoique ayant représenté Jupiter, servait-elle à relier l'un à l'autre, des Dieux qui semblaient être d'origine différente, tandis que cette différence apparente s'effaçait sous les yeux assez exercés pour pénétrer au fond des choses.

En effet, par son histoire et par son origine, ce Bétyle informe rappelait Saturne et Jupiter, de même qu'il représentait Apollon par le culte divin qui lui était rendu dans le temple de ce Dieu. Cette dernière supposition acquiert d'ailleurs la force d'une preuve dès que l'on consent à voir que tous ces noms, et bien

(1) Ομφαλόν λίθον πεποιουμένον λευκὸν. Pausanias, chapitre XVI, Phocide. Et la terre c'était Cybèle, Cybèle c'était Vénus-Uranie ou la Lune, mère de toutes choses, *type universel des Dieux, existant en Jupiter*, qui est le soleil et la lune (*Voir ci-dessus chapitre Diane Artémis. Apulée, Ane d'or*, et de Mundo, etc., tiré d'Orphée).

(2) Λίθος ἐστιν οὐ μέγας τουτου καὶ ἔλαιον ὁσημέραι καταχεουσι. Pausanias, Phocide, chap. XXIV.

d'autres encore, ne sont, sous leur signification la plus générale, que ceux d'un seul et même Dieu, le Dieu Nature et Lumière ; et c'est ici que notre esprit est frappé par l'indispensable nécessité d'un développement.

Saturne, en effet, Saturne-Moloch ou Baal, c'est le Soleil. Jupiter, ce Dieu de la Crète, originaire de l'Egypte, c'est le Soleil encore (1) ; de même qu'Osiris, de même qu'Hercule Tyrien, dont le nom reporte notre pensée sur la pierre Bétyle qui est la figure de l'Hercule-médecin du temple grec d'Hyette (2).

De ce sanctuaire, les attributs du Dieu-médecin font remonter notre pensée jusque vers Esculape. Or, le Dieu Esculape, le fils du tout-puissant Sydick, le huitième Cabire, et que la mythologie Phénicienne identifie avec son père, cet Esculape, c'est encore le même

(1) Les Grecs nomment aussi Jupiter Saturne, *Saturnum etiam....* Apulée de Mundo. Apulée, dans son livre du monde, nous cite ce passage d'Orphée : Jupiter était avant tout, Jupiter sera après tout. Il est la tête, le milieu, tout vient de lui.

Jupiter est le fondement de la terre et du ciel étoilé. Jupiter est l'homme, il est la vierge pure. (Hermaphrodisme, ἄμβροτος νύμφη).

Jupiter est le souffle, il est le feu immortel.

Jupiter est la source des mers, Jupiter est le *soleil* et la *lune*. (Ζεὺς ἥλιος ἠδὲ σελήνη).

Jupiter est roi, il est le principe et le maître de tout.

Il cache tout, et donne le jour à tout. (*Jupiter-Ilithye.*)

De sa tête sacrée s'échappent tous les germes. *Apulée de Mundo, Orphée.* En Egypte, d'où Jupiter était originaire, le soleil portait, suivant les signes où il se trouvait, les noms de Jupiter Ammon, Osiris-Bacchus, Pan, etc., etc. Creuzer, tome III, première partie, pages 163, 164. Tome II, première partie, pages 431, 432, 446. Apulée, *Mét.*, livre XI, Champollion-Figeac, page 127, *d'après nos autorités anciennes.*

(2) Ὄντος οὐχι ἀγάλματος σὺν τέχνῃ λίθου δὲ ἀργοῦ κατὰ τὸ ἀρχαῖον. Pausanias.

que son autre père Apollon, le Dieu de la vie et de la santé universelle; c'est le soleil que l'Égypte saluait, ainsi que tant d'autres régions, sous tant de noms; c'est le Soleil qu'elle représentait, ainsi que la Syrie, par le Beth-el et par le Bétyle qui revêtait, parmi ses formes, celle de l'obélisque et du Phallus (1).

C'est le Soleil Pélasgo-Phénicien que Cadmus transportait dans la ville d'Athènes sous l'appellation d'Apollon Patroüs, non loin du sanctuaire de l'Apollon Hyperboréen (2).

Mais allons un peu plus loin, quoique en nous contentant d'effleurer cet inépuisable sujet. Apollon, c'est

(1) Dans la Palestine, chez les Philistins, voir la pierre du grand Ab-El, livre I, *des Rois*, chapitre VI, verset 18. En Syrie, le Bétyle d'Edesse, marié à Rome, par Héliogabale, au Bétyle Carthaginois d'Astarté, la Vénus-Uranie de Phénicie. — Chez les Irlandais, le vrai Beth-el qu'ils appelaient Both-al. *Voir* Pictet, *du Culte des Cabires*, pages 85 à 102. 127 à 139. — Thomas Moore, *History of Ireland*, tome I, pages 19 à 22. — *Voir* les obélisques Phallus dédiés au Soleil devant le temple de la Déesse Lune ou Nature Atergatis, à Hiérapolis, où Bacchus avait fondé ses brûlantes orgies. — Voir *de Dea Syra*, Lucien *suprà*, id. n° 83, *Echo du monde savant*, R. Rochette, Orioli. — *Voir* Creuzer, tome II, première partie, pages 32 à 43. Au sujet des Dieux de l'Inde, M. Pietro della Valle nous dit : Divers peuples nous ont anciennement représenté par l'obélisque, etc. (Bétyles Lingam) non-seulement le Soleil, mais Apollon et Bacchus, tome III, page 615.

(2) L'univers païen était rempli des noms du Soleil. Ausonne lui fait dire en quelques vers :

Ogygia me Bacchum vocat,
Osirin Ægyptus putat, (Osiris, *Horus*, etc.)
Dionyson Indi existimant,
Romana sacra Liberum,
Arabica gens Adoneum,
Lucanius Pantheum...

Epist. 29.

encore Atys, Adonis, ou Thammuz et Osiris. C'est le Dieu que pleure la Déesse Nature-Cybèle-Vénus-Isis, lorsque l'hiver l'ensevelit dans les signes inférieurs du Zodiaque, lorsque la saison froide éteint et *tranche* sa force fécondante, figurée par l'organe générateur que représente le Bétyle Phallus; c'est le Dieu dont les transports de cette Déesse saluent le retour lorsque la saison printanière le relève, le rappelle dans les signes supérieurs du Zodiaque et lui rend sa force génératrice. C'est le Dieu dont les populations célèbrent l'arrivée ou le départ, la résurrection ou la mort, par des joies ou des douleurs frénétiques, mêlant l'impudeur à l'extravagance dans les démonstrations de leur libertinage religieux.

Or, cet Atys, cet Adonis-Soleil qui est identique à Osiris-Soleil, l'est par cela même à Dionysus-Osiris, qui est *Bacchus* ou *le Jupiter* de Thèbes : Bacchus, dont le nom figure effectivement à Delphes, la ville du Soleil, comme l'un des noms de la Divinité du temple !

Dionysus ou le Dieu de Nysa (1), Siva, Aswara-Osiris, tels sont les noms principaux que le monde idolâtre donnait dans l'Orient à ce Bacchus, suivant les lieux où s'élevaient ses autels. — Et, dans la ville de Thèbes d'Égypte, c'est-à-dire à Diospolis, *la grande et antique ville de Jupiter*, qui est *pierre* et *soleil aussi*, *une pierre* représentait Bacchus, *cet autre Dieu de la lumière*, dont le symbole général était le Bétyle *Phallus* (2).

(1) Il s'agit de Nysa en Arabie, ou de l'Hymalaya, selon les interprétations, ce qui importe peu.
(2) *Voir* entre autres Hérodote sur ce dernier point, Egypte.

Mais ceci ne serait pas assez dire encore, si nous nous placions à un point de vue plus élevé, plus scientifique. Car alors Bacchus-*Osiris*, Dieu Soleil, devient le Dieu des Dieux. Il est tout à lui-même. Il est son propre père, il est son propre fils ; le père, le frère, le *fils* d'Isis Déesse Lune ou Nature. Tout sort de lui, tout rentre en lui, *ses ténèbres* sont un mystère invincible ; *elles naissent des éblouissements dont sa lumière frappe ceux qui le contemplent ;* il est la vie et la mort.

Suivons, suivons ce Dieu de la lumière jusqu'au nombril du monde (*Omphalos*), jusqu'au mont sacré que l'Inde dit en être *le Phallus*, jusqu'à cette Montagne-Dieu qui porte le nom de Mérou, c'est-à-dire le nom de cuisse dans le langage des Grecs. Voilà le rapprochement qui leur fit prendre cette montagne divine pour la cuisse de Jupiter (1), où Bacchus, le vainqueur des Indes, arraché du sein de sa mère peu de temps après son incarnation, avait été renfermé jusqu'à l'heure déterminée pour sa naissance (2).

Eh bien ! là, sur le mont Mérou, sur l'Himavat ou l'Hymalaya, est une plateforme où repose une pierre carrée, un Bétyle sacré, dont le milieu figure un Lotus ou Padna. Le Lotus est à lui seul l'emblème des deux organes générateurs réunis, ou de l'hermaphrodisme divin, c'est-à-dire du Yoni-Lingam. Et nous savons que le Yoni est le Ctéis, ou le Mullos, de même que le Lingam est le Phallus dont la forme plus ou moins adoucie devint la forme sacramentelle des Bétyles.

(1) Creuzer, notes, page 148, tome I.
(2) Culte provenant de la haute Asie... des régions Caucasiennes.

Or, le Lingam est à la fois Siva, le Dieu du jour, le Dieu de l'Hymalaya (1) et le Dieu des orgies; il est l'Apollon et le Bacchus-Osiris, que l'Égypte adorait, elle aussi, dans la substance du Bethel et sous la forme du Phallus. Enfin, la tradition enseigne que ce fut sur cette montagne qu'apparut pour la première fois l'antique Phallus de Siva, ou *Siva-Lingam*, qui devait se diviser en douze autres Phallus pour recevoir les adorations des Indes.

Eh bien! comme Apollon figuré chez les Philistins par la pierre du grand Ab-El (2), s'identifie avec Bacchus pierre, avec Jupiter pierre, avec Saturne; de même aussi ce *Siva-Lingam*, ce Siva qui est Bacchus et Apollon, est à la fois *Mahadeu*, c'est-à-dire le Dieu suprême (3) ou le Jupiter que l'Inde adore encore aujourd'hui sous la forme antique de la pierre Bétyle. De même encore, sous l'aspect d'un Dieu altéré du sang des sacrifices et mesurant les âges, il est Saturne-Cronos, et porte ce nom dans la langue Hindoue qui le nomme Cala.

Il faut voir, dans son explosion, le sauvage enthousiasme des adorateurs de ce Dieu-Pierre, ou de ce Dieu-Soleil, lorsque reparaît à l'horizon sa céleste moitié, lorsque Bhavani, ou la Lune, rallume au sein de la nuit ses magiques clartés. Ce sont les transports des fêtes d'Adonis; ce sont les fureurs extatiques des Bacchanales mêlées aux pompes et aux magnificences de la Religion Indienne. Le Dieu lui-même, la Pierre, le

(1) Montagne qui est la demeure du Soleil.
(2) *Père et seigneur, ou Soleil*: liv. *des Rois*, chap. VI, v. 18, etc. *Bible*.
(3) Μέγα, Maha; Ζεύς, Deu, ou Deus; *magnus Deus*.

Bétyle Phallus, Siva-*Lingam*, en un mot, sort et se promène triomphalement, traîné par la foule religieuse qui semble le présenter à sa glorieuse épouse et qui s'attache à faire éclater sa joie par le délire de ses orgies. Ainsi le veulent les lois de ce culte qui, elles aussi, nous défendent de méconnaître dans ce Dieu du jour le Dieu de Nysa, Dio-Nisus ou Deva-Nicha. C'est notre Bacchus, ou Iswara, ayant pour femme Isis : c'est-à-dire, en d'autres termes presque identiques, Osiris Dieu Soleil et Isis sa femme, Déesse Lune ou Nature.

En effet, près de cet Iswara ou Aswara Soleil, est *Isi*-Lune ; ou, soyons plus clair : près de ce Dieu Aswara-Siva-Lingam, ou Bétyle à forme d'organe mâle, se trouve la Reine des Montagnes sa sœur et sa femme Bhavani, ou Parvati. Celle-ci est la Déesse de l'*Yoni*, c'est-à-dire le Bétyle à forme d'organe femelle qui est la Déméter Grecque, ou la Déesse Nature, grand'mère des Dieux ! En elle reposent les germes de toutes choses, mais elle n'engendre les êtres qu'après les avoir conçus du grand Dieu Orgiaque Aswara-Siva-Mahadeva (1). Dans cette union mystique avec lui, elle constitue le Dieu Bétyle *Yoni-Lingam*, dont la figure obscène est la grande Divinité des Indes ; elle devient, avec ce Siva, le Dieu hermaphrodite du feu et de la lumière. En eux reparaissent Lunus-Luna, Dianus-Diana, c'est-à-dire, à la fois, Diane et Apollon, Dieu suprême !

Mais, si nous l'envisageons isolément, c'est pour voir en elle Diane, Astarté, Cybèle, Milytta, Ilithye, Bouto-

(1) Ces passages semblent identiques à ceux d'Apulée, ci-dessus, *Ane d'or*, et *de Mundo*.

Athor, la grande Vénus, ou, pour le redire en un mot, cette Isis *Murionome*, ce qui signifie à dix mille noms, qui résume en elle tous ces personnages. A ce point de vue, c'est de son sein que sort le Dieu du jour qui doit sa naissance à la Déesse des nuits, à la Nuit première et mère de toutes choses, à celle que l'Égypte nomme Athor, et que les Hyperboréens appellent Ilithye. Tous les peuples de race Celtique ont partagé cette croyance, et ceux de l'Inde nous répètent encore que ce fut *du sein de la nuit* que parut tout d'un coup *le Lingam*, soleil de lumière et de vie, arrivant des régions du Caucase (1).

Que si nous isolons à son tour Siva-Lingam, il nous sera bien difficile encore de ne point voir reparaître en lui cette pierre Hermès, cet Apollon Bacchus, que les Grecs Eléens adoraient comme un *seul et même Dieu*, depuis l'arrivée de l'Égypto-Phénicien Cadmus (2). Or, celui-ci était le Soleil ou le Dieu lumière du Midi, c'est-à-dire l'Apollon d'Orphée, adopté par la lignée de Cham. D'après le dire des Dodonéens, il ne fut connu que postérieurement au Phœbus de la li-

(1) Ces fables sont la vérité Biblique et géologique sous un voile. Jupiter, ou *Dieu*, crée le chaos ou la Nature *ténébreuse* et *mère de toutes choses*, d'où sortent la lumière et la vie. Lire et étudier Creuzer, tome I, pages 71 à 73 et 126 à 180. Tome II, première partie, page 228, etc. — Abraham Roger, *sur le Lingam*. — Pietro della Valle, tome IV, page 90. De Brotonne, *Filiation, sur la Nuit*, tome II, page 313, répétant César, *Comm.*, etc. Maltebrun, tome V, page 330. *Lire* Wiseman, *Rapports entre la science et la vérité révélée*, tome II, septième discours. *Ressemblance complète entre les systèmes fabuleux de l'Inde, de la Grèce et de la Scandinavie*, page 49, etc., édition de Paris, 1839, etc., etc. Apulée, *Métam.*, *l'Ane d'or*, livre XI, et de Mundo, etc., etc.

(2) Creuzer, tome III, première partie, pages 58, 60.

gnée de Japhet, provenant également de la haute Asie, et dont l'Hyperboréen Olen avait été le premier prophète (1).

Le culte, beaucoup plus épuré de la lumière du Nord se mêla, s'unit dans de légères proportions aux mystères orgiques, qui furent légèrement tempérés à plusieurs époques par des interprétations transcendantes. Ainsi se manifestèrent les efforts de quelques esprits philosophiques pour s'arracher à l'abrutissement du culte vulgaire. Mais cette lutte était épuisante ; et ces vains efforts, témoignant de l'impuissance des sages sur le public, les laissèrent d'ailleurs assujétis, contre la loi de

(1) Aussi Olen passait-il pour être antérieur au premier Orphée qui, s'il n'était Egyptien de naissance était disciple de l'Egypte. Id. Creuzer, tome III, première partie, pages 104 à 166. D'une multitude d'Orphées, ou de prêtres poëtes et prophètes de dates excessivement éloignées les unes des autres, on n'a souvent fait qu'un seul Orphée.

Il est vrai de dire, il est opportun de rappeler que la Scythie, que les régions Japhétiques produisirent un autre Orphée disciple d'Apollon, et tellement hostile aux orgies de Bacchus qu'il fut victime des prêtresses de ce Dieu. Cette école Orphique, antérieure par sa doctrine à d'autres écoles qui se revêtirent plus tard du même nom, se confond avec celle d'Olen, remonte au Caucase et puise son origine aux mêmes sources que l'ancien culte de la lumière en vigueur dans la haute Asie et dans les Indes. — Elle se rapproche de la religion plus pure de Vichnou, qui avait pénétré dans la Grèce un peu avant la religion sanglante et orgiaque de Siva, laquelle était cependant plus ancienne, et dont elle fut une faible réforme. (Brahma, Siva et Vishnou sont trois des *avatars* ou incarnations du Dieu Brahm ; ils sont la substance descendant dans le phénomène, l'intelligence divine rendue sensible.)

En songeant à cet Orphée du nord, à cette nature d'élite calme et recueillie, nous ne nous étonnerons pas de voir l'ascétisme se développer dans les écoles Orphiques, et leur esprit inspirer, modeler en quelque sorte les écoles Pythagoriciennes, si toutefois celles-ci ne s'étaient modelées sur les colléges des prophètes ou la secte Juive des Esséniens, que décrit l'historien Joseph.

leur intelligence, à des pratiques dont l'ignominie les dégradait.

Quoi qu'il en soit, si l'Apollon de la Grèce, si même un Apollon de l'Égypte fut en opposition dans le principe avec le Dieu des orgies, les deux Divinités se reconnurent bientôt aux rayons de leur lumière. Ces rayons, un moment divisés, et plus ou moins décomposés selon la nature des milieux qu'ils avaient traversés, se réunirent enfin et s'identifièrent dans le même soleil. Pour les yeux exercés à bien voir, il n'y eut plus qu'un Dieu du jour, lors même que des attributions diverses et des noms distincts, tels que ceux de Bacchus et d'Apollon, semblaient caractériser, comme à Delphes, deux Divinités différentes trônant dans le même temple.

Apollon-Bacchus c'est donc, en définitive, le Dieu Hyperboréo-méridional, le Dieu Bétyle *lumière et chaleur ;* le Dieu Cabire en Egypte, en Phénicie, en Grèce et dans tout le monde Asiatique ou Grœco-Romain : en un mot, celui qui partout féconde la nature. Il est Dieu pierre à Thèbes d'Égypte (1), comme à Delphes en Grèce, comme à Edesse en Syrie, et chez les Philistins (2), comme en Perse (3), comme aux Indes Orientales, comme à Malte dans le temple de Krendi (4), comme en Afrique à Carthage (5), comme en tant

(1) Bacchus. Voir *Bible Vence,* tome III, page 50.
(2) Pierre Elagabale et pierre grand Ab-El. *Rois,* livre I, chap. VI, verset 18.
(3) Mithras Dieu, ou génie du Soleil, *voir* en cet écrit.
(4) *Archeologia, Society of the antiquaries of London,* t. XXVIII, pages 233, 234. G. Wance to N. Carlisle.
(5) Major Humbert, Creuzer, tome II, première partie, page 235.

de lieux différents et jusqu'au fond des régions Celtiques (1).

Enfin, nous ne pouvons étudier ce Dieu Cabire-Soleil sans voir à chaque instant un des caractères du Bétyle percer, sortir de sa substance et se manifester en traits de lumière. Il est feu et né du feu, πυριγενής; il est fils de Jupiter et tombé du ciel (2) au bruit de la foudre, ce qui le fait appeler Bromios, ou retentissant (3); il est noir comme le sont les Bétyles originaires (4), comme l'étaient Osiris et Krishna (5); il est colonne et caché, contenu dans le Beth-el devenu colonne, ce qui lui vaut le nom de περικιόνιος (6); il est Phallus comme Adonis et Osiris, comme Siva et Pan-Mendès avec lequel il s'identifie, en s'identifiant par cela même à Jupiter *Ammon*, issu de Thèbes, et dont le nom signifie par sa racine *membrum virile* (7).

(1) *Voir* la pierre noire de Stonehenge près Salisbury, Angleterre, et les Both-al en Irlande, pays que j'ai visités, et Thomas Moore, *Hist. of Ireland*, tome I, pages 19, 22. Pictet, de Genève, *Culte des Cabires*, pages 85 à 102 et 127 à 129, etc.

(2) *Diopètes*, pierre foudre; nous avons dit un mot sur ces pierres à propos d'une dissertation académique. Insc. et Bell.-Lett.

(3) Βρομιος.

(4) Aérolithes, etc., pierres tombées d'en haut et composées de fer et de nickel; *voir* les aérolithes au Muséum, Paris. — *Voir* le Bétyle Mésopotamique, dit Caillou de Mirhaud, Bétyle secondaire ou d'imitation, bibliothèque royale, rue Richelieu. Le pareil est à Londres, mais brisé.

(5) Dieu Indien, pierre Krishna, pagode de Bénarès, etc. Lire *Harmonie entre l'Eglise et la Synagogue*, Drach, tome II, page 446.

(6) Creuzer, tomes I, III, première partie, page 61.

(7) Pan-Medès est Phallus à Panopolis. Τοῦ Θεοῦ ἀγαλμα μεγα, ορθιαχον ἔχον τά αἰδοῖον εἰς επτα δακτυλους. *Lire* Champollion le Jeune, t. I, pages 216, 248, 259, 263. Champollion-Figeac, page 15. Hérodote, *suprà*.

Enfin, il est Priape, il se nomme Priape, l'antiquité le dit formellement (1); et, en cette qualité, il se marie ou s'identifie à Diane Priapine. C'est ce mariage que confirmait solennellement aux yeux de Rome son empereur Syrien, Varus Antoninus. Il avait envoyé chercher à Carthage la pierre Bétyle Astarté, ou la Vénus Diane-et-Junon de Phénicie, pour la marier au Dieu pierre soleil Élagabale, ou Héliogabale, dont il possédait les mystères, puisqu'il était son pontife (2).

A ce titre de *Priape*, le soleil est le Dieu Nature toujours naturant, selon l'expression consacrée; c'est pourquoi cette image obscène le représentait sans cesse tendant à l'acte de la fécondation. Aussi est-il le Dieu dont le culte cynique, dont les orgies ont étonné la pudeur depuis le fond de l'Égypte, et les extrémités de l'Europe, jusqu'au fond de l'Asie, où de nos jours elles l'étonnent encore.

Voilà donc le Titan, le Cabire soleil, identifié au Phallus; et, chose étrange ! à ce seul caractère nous aurions reconnu le Dieu pierre ou le Dieu Bétyle ! Car l'antiquité, poussée jusqu'au fond des Indes et peut-

(1) Lire *Bib. Ven. Dissert.*, tome III, page 62.

(2) Hérodien nous dit qu'Héliogabale fit apporter à Rome la Déesse Uranie que les Carthaginois, et tous les peuples voisins, honorent avec une dévotion singulière. Ils croient qu'elle fut placée dans leur ville par Didon, quand elle commença à la bâtir. Les peuples de l'Afrique l'appellent Uranie, et les Phéniciens Astroarche (*Astarté*) ; mais ils tombent d'accord entre eux que c'est la Lune. Prétendant qu'il n'y avait pas de parti plus sortable pour le Soleil que la Lune, Héliogabale célébra leurs noces et voulut qu'à Rome, et dans toute l'Italie, on passât plusieurs jours dans les réjouissances publiques. *Hérodien*, idem *Xiphilin*. *Voir* Collect. des class. latins, *Nisard*. *Histoire Auguste*, pages 703, 704.

être au delà, nous démontre que l'une des premières et que la plus constante transformation du Bétyle, ce fut la forme du Phallus, ou du Lingam, dont le culte, tout symbolique un moment, avant d'avoir été orgiaque, était originaire de la haute Asie (1).

Il semble d'ailleurs que l'impudicité de ce culte phallique se soit glissée jusque dans le sanctuaire Delphien d'Apollon-Bacchus, jusque dans la manière de mettre la prêtresse en communication avec son Dieu, et de les unir l'un à l'autre pour faire parler la Divinité du lieu par une bouche mortelle.

Ouvrez les yeux! Dans ce temple, la prophétesse qui sollicite l'inspiration du Dieu s'asseoit sur le trépied. Aussitôt ses cheveux se hérissent, ses yeux roulent du sang et des flammes, ses muscles se convulsent; le souffle du Dieu l'anime et l'esprit du temple la pénètre. Mais comment s'accomplit ce mystère de l'inspiration? Nous ne le tairons point, puisque non-seulement des profanes, mais des Pères de l'Église eux-mêmes nous l'ont appris. Des vapeurs dégagées par la bouche d'un antre sacré aboutissent au trépied, où des conduits les recueillent et les introduisent dans le sein de la prophétesse. Toutes les puissances physiques, excitées à ce centre des sensations, ne tardent pas à s'exalter, et leur exaltation s'élève jusqu'à la fureur. Alors la prêtresse bondit, écume, éclate en accents entrecoupés; et si le Dieu s'en mêle un peu sérieusement, les paroles qui lui échappent emportent avec elles et livrent au monde les secrets de l'avenir.

(1) Creuzer, tome II, première partie, page 57.

Les saints prophètes de Dieu parlaient du sein d'un calme profond ; mais la Pythonisse est tout en éclats désordonnés, et souvent le dernier de ses mouvements prophétiques est la mort. Prédire est, pour elle, une terreur ! Aussi, lorsque les puissants de la terre réclament de l'oracle ses paroles fatales, n'est-il point rare de voir que la violence seule oblige la prêtresse à s'acquitter de ses redoutables fonctions. Le Dieu se livre par le trépied, mais il tue celle qu'il épouse (1).

Cependant, ne nous laissons pas emporter hors de notre sujet. Nous savons d'Apollon tout ce qu'il nous importe d'en savoir pour le moment, puisque, le prenant dans son union avec Diane, nous l'avons conduit, comme Titan Cabire Hyperboréen, jusqu'à ses deux expressions antiques : l'une est la plus noble, le Bétyle ; l'autre, la plus abjecte, le Phallus : toutes deux étant habituellement liées et confondues.

Dans ce symbole nous avons en outre relevé la trace de la tradition patriarcale qui se rattache au Beth-el, à la pierre de Jacob, ointe de la même manière que celle de Delphes.

En second lieu, nous y avons démêlé la trace du Sabéisme qui, par suite de l'influence de la tradition patriarcale, se rattache au Beth-el, au Bétyle, à la pierre *tombée du Ciel*, au Dieu *Diopètes*, à l'aérolithe divine.

(1) *Lire* Origène contre Celse, livre VII, St. J. Chrys. Homél. 20. Insidens tripodi, divaricatis cruribus, malignum vaporem recipit... et impletur furore. Vet. Schol. Aristoph. — Narratur vatem desidere super foramen, et ascendentem spiritum... recipere : quo repleta... Dicitur insidere tripodi Apollinis, ac quidem malignum spiritum, inferne in corpus penetrantem, ipsam implere furore...

Puis, en troisième lieu, nous y saisissons la trace du Naturalisme qui revêt le Bétyle de la forme des organes générateurs. A côté de cette triple expression, sortant d'un symbole unique, nous répéterons qu'un symbole non moins obscène représentait dans le paganisme la Divinité la plus ancienne de ce même temple d'Apollon Delphien, à savoir la Déesse Thémis ou la Terre. Ce simulacre religieux, c'était celui de l'organe femelle ou du Ctéis !

Ainsi donc, dans le culte ancien, qui succède rapidement à la tradition patriarcale, tout est marqué au signe de la bête... Ici, c'est le Phallus, c'est le Lingam... là-bas, c'est le Ctéis, le Mullos, ou le Yoni : quelquefois ce sont ces deux organes, non point mystiquement unis, comme dans la fleur sacrée du lotus, mais réellement figurés dans leur obscène association ! Cependant, des vierges pures et candides doivent porter triomphalement ces objets dans des processions publiques ; et le devoir religieux des matrones les plus considérables est de donner l'exemple au vulgaire, en fléchissant le genou devant ces simulacres ! Les mystères le veulent (1).

Si la morale philosophique s'évertue par ses subtilités argutieuses à nous expliquer le sens élevé des mystères du paganisme, nous ne répondrons que par ces mots :

Lorsque l'innocence et l'honneur auront publiquement adoré ces symboles, et cédé aux vœux de ce culte, de quel nom la conscience humaine pourra-t-elle encore les nommer ?

(1) Parcourir les auteurs que nous citons le plus souvent et le plus volontiers ; idem, quelques chapitres de *la Cité de Dieu* sur les cérémonies du paganisme.

Mais, après avoir développé ces notions, le moment nous paraît venu de considérer, avec une attention plus particulière, le Bétyle et le Cabire dans les points les plus importants de leur liaison avec le Phallus.

CHAPITRE XXX.

Union des Bétyles Cabires et du Phallus.

Aussitôt que le mot religion est prononcé dans l'histoire de l'Asie et de la Grèce, l'antiquité nous montrant dans ses lieux saints quelques pierres sous leur forme brute ou mystique nous crie : Voici les Dieux ! Nous le savons déjà ; et Pausanias, l'un des plus modernes parmi les anciens, rappelle à ses contemporains l'inexplicable apparence de ces premières Divinités. Il leur en désigne du doigt un nombre considérable encore gisant çà et là, soit dans les temples, soit même à ciel ouvert : car la poussière des carrefours est devenue leur couche.

Nous savons aussi que les plus anciens de ces Dieux représentés par la pierre, c'étaient des Cabires : ces Dieux dont le nom signifie puissants et *plusieurs*

en un, que nous voyons briller dans la voûte céleste (*Dii consentes*). Et, si nous remontons vers leur origine, nos pas nous porteront non loin de la Palestine, bien près, sinon tout à fait en face du Dieu-Déesse-Nature de Carra, le chef-lieu du Sabéisme. En cette ville, nous contemplerons son Lunus-Luna, dont l'histoire fait partie de celle des Bétyles. En outre, dans la Syrie et dans la Palestine où nous avons salué le premier Beth-el, le Beth-el de Lusa devenu Beth-aven (1), et la pierre soleil du grand Ab-el (2), nous rencontrerons le Dieu Soleil et Cabire Beel-Phégor ou Nature-Priape, *c'est-à-dire Phallus*, et par conséquent Bétyle, comme le Dieu d'Héliopolis et d'Hiérapolis. Or, sous cet aspect ce Dieu nous offre, en sa personne et sur le sol natal des Beth-el, une des plus obscènes transformations du symbole primitif *du Dieu puissant*, qu'elle, aussi, la Phénicie plaça dans la pierre non moins que dans les astres, et nomma Cabire (3).

Enfin, soit que, partant de ce point, nous pénétrions en Egypte, soit que nous nous étendions en Asie, ce sera pour retrouver *dans la pierre*, ces mêmes Dieux *Cabires* en association avec les formes de l'œuf, du Cippe, de l'Hermès, de la colonne, de l'obélisque, mais surtout du *Phallus* ou du *Lingam ;* et nous savons que ces deux derniers mots sont les noms mystiques de l'organe générateur. Chez les idolâtres ce symbole de la toute-puissance génératrice devient donc, en re-

(1) Genèse, chap. XXVIII.
(2) Livre *des Rois* 1[er], chap. VI, v. 18.
(3) Voir *Bible Vence*, tome III, pages 59, 60.

vêtant la pierre de sa forme, l'obscène sauvegarde du symbole antique du Dieu d'Abraham et de Jacob !

En un mot, toutes ces formes qui sont Cabiriques, et surtout la dernière, sont les formes ou les transformations de la pierre brute, du Beth-el ou du Bétyle.

Cette vérité, qui n'est pas contestable, nous paraît d'ailleurs se concentrer ligne à ligne dans un chapitre de M. Raoul Rochette (1). Mais de nos jours même elle éclate de toute la vivacité de l'évidence sur le sol des grandes Indes, dans les derniers retranchements du paganisme ; et la pierre qui est *le Dieu puissant*, se pose encore dans les pagodes sous ce nom traduit par le mot Indien *Mahadeva* (2), qui est également le synonyme de Cabire. Elle y reçoit les vœux de la foule ignorante et fanatique sous la forme sacramentelle et mystique du Lingam ou Phallus (3).

Les bibliothèques, les collections et les musées nous offrent d'ailleurs, relativement à l'union des Bétyles et des Cabires, au delà du nécessaire pour former et asseoir notre conviction : interrogeons à ce sujet nos souvenirs.

Le premier qui se présente est celui d'un monument élevé à la gloire des Dioscures Castor et Pollux, ces deux Cabires, jumeaux héroïques et Divinités puissantes de la Grèce, qu'une tradition fesait descendre

(1) *Echo du monde savant*, cours n° 75, neuvième analyse, 1835.

(2) Maha-Deu, ou magnus Deus, Siva Mahadeu, Dieu Nature, Cabire Soleil.

(3) Pietro della Valle, tome III, pages 614, vol. 4, page 84. Abraham Roger. Amsterd., page 22, etc., etc.

de celui que la Phénicie considérait comme le père des Cabires, et qu'avec elle nous avons nommé Sydick (1). Mais oublions cette origine, et laissons pour un instant notre oreille dans toute sa liberté, attentive au langage des Grecs.

La Triade historico-théologique de Lacédémone, telle qu'elle est adoptée par les Hellènes, nous représente le couple héroïque des Tyndarides, c'est-à-dire les Cabires Dioscures Castor et Pollux avec leur sœur Hélène ou *Sélène*, c'est-à-dire *la lune*, comme sortant *d'un œuf*.

Cet œuf mystique est formé de deux hémisphères *du globe céleste*, ce qui nous explique la raison pour laquelle il est parsemé d'étoiles. On le voyait suspendu dans les temples, et le vulgaire le disait enfanté par Léda. Mais la légende sacrée le traitant en Bétyle, voulait qu'il fût tombé de la Lune, ou provenu d'Hélène-Sélène. Ce changement de nom maternel ne changeait rien à l'origine, puisque, selon la règle théologique, la mère et la fille rentrant l'une dans l'autre, n'étaient de fait qu'une même personne, et puisque la Divinité se tenait lieu à elle-même *de père et de fils*. Le nom de Léda se perdait ainsi dans le nom symbolique d'Hélène ou de *Sélène*, la Lune (2), déesse Nature ou Vénus-Uranie, *dont la figure sacrée est la pierre brute ici-bas*, et du sein de laquelle tombent les Dieux Cabires sous la forme de l'œuf cosmogonique, qui est une des formes du Bétyle.

(1) *Bib. V.*, tome IV, page 519. Dieux Phéniciens.
(2) Ἥλιος, ἕλη, σελήνη, Hélène.

Enfin l'œuf Sélénique, ou le Bétyle Uranien, était marqué au sceau des étoiles, comme si l'on eût craint que, sous les innovations de la forme, les hommes pussent oublier à quel point les Dieux sont nécessairement *pierre et astres*, et, par conséquent, tombés du Ciel ou Diopètes. Ici, du reste, comme en tant d'autres lieux, la Religion, après avoir enveloppé ses Dieux des titres incontestables de leur origine, s'était retirée silencieusement dans ses temples. Elle avait laissé, par insouciance ou par calcul, la langue du vulgaire entasser autour de ses mystères les nuages de l'ignorance et de l'erreur sous lesquels ses splendeurs s'éclipsaient rapidement de jour en jour (1). Mais, quoi qu'il en fût, la fable de l'œuf et les traditions dont ce symbole est entouré, deviennent encore à nos yeux un nouveau lien par où le Dieu Canope de l'Egypte se rattache aux Cabires Dioscures; car ceux-ci recevaient quelquefois parmi leurs noms ceux des Cabires générateurs Isis et Osiris, que personnifiait également le Dieu Canope en personnifiant le Nil. Cette Divinité si révérée de la basse Egypte se nommait d'ailleurs Amyclène, comme les Dioscures, du nom d'Amyclès de Laconie, leur prétendue patrie, consacrée au culte du Cabire Apollon.

La Fable aimant, et surtout chez les Grecs, à se rajeunir en plongeant aux sources de l'histoire, sans s'inquiéter si elle en trouble ou non la limpidité, il se racontait que ce Canopus avait abordé en Egypte, avec la personne antique et sacrée de Vénus-Lune ou Uranie.

(1) Lire à ce sujet, Creuzer, tome II, première partie, pages 309, 310, etc., etc.

Or, il est à savoir que comme la Lune s'appelait en grec *Sélénê* ou *Hélénê*, l'Hélène qui mit l'Europe en feu en trompant l'amour de Ménélas avait passé, grâce à sa beauté, grâce à cette similitude de nom et à la gloire du siècle héroïque où elle vécut, pour cette Vénus-Lune ou Uranie.

L'Egypte, comme pour lier Canope, Dieu-Cabire, aux Cabires Dioscures et à Hélène, par une forme qui rappelât celle de l'œuf, le représentait par des vases à larges panses qui, plus tard, furent surmontés d'une tête et quelquefois terminés par des pieds sortants. C'est ainsi que l'avaient été les pierres Hermès à l'époque où le vulgaire, ayant cessé d'en comprendre le sens, voulut établir entre l'homme et ses Dieux des rapports de forme intelligibles (1). Cette apparence donnait en outre *aux Canopes* une similitude nouvelle avec *les Cabires*, qui n'étaient sortis *de la pierre brute que sous la forme de nains ventrus, bizarres et difformes.*

Mais, ainsi que nous l'avons énoncé, l'idée Sabéiste du Cabire s'unit à peine à celle de la pierre Bétyle que l'une et l'autre se réfugièrent sous la forme *Naturaliste* du Phallus. Telle fut, entre autres, la marche de l'Amour pierre brute, ou de l'Amour primitif de Thespies, le fils d'Ilithye; car nous le voyons, dans une haute antiquité, s'identifier avec cet Hermès que nos yeux ont reconnu tout à l'heure, dans son *un* et *triple* symbole Phallique, au front du monument Cyclopéen d'Alatri (2). Eh bien, l'Amour ou l'Hermès Ithyphallique

(1) *Voir* Creuzer, t. II, première partie, page 310, et tome I, page 522.
(2) *Italie*, voir les plans en relief de la bibliothèque Mazarine.

des Pélasges, pour lui donner ici, dans tout son cynisme, son nom le plus vulgaire, est une des personnes de cette trinité Cabirique que nous avons déjà rencontrées sur notre route (1).

Mais regardons le Dieu avec quelque attention et nous verrons que cette pierre, ce Bétyle-Phallus, c'est-à-dire cet Amour *Hermès-Ithyphallique*, n'est autre encore que le Cabire Soleil Osiris-Dionysus, ou *le Bacchus* que l'Égypte adorait, dans cette même et identique image, du temps d'Hérodote (2). C'était en effet sous la forme de statues impudiques que se manifestait ce Bacchus, dont un monstrueux Phallus constituait la partie principale, ou la partie vivante. Et si nous dònnons à cette partie la qualification de vivante, c'est qu'elle était la seule qui fût douée de mouvement lorsque les femmes, précédées d'une musique sacrée, portaient processionnellement sur les voies publiques l'image du Dieu dont leur bouche chantait les louanges (3). Ailleurs, afin d'ôter toute équivoque, le *Phallus seul était le Cabire tout entier.* Toute la personne du Dieu était dans ce membre unique, et cette forme se reproduisait, tantôt dans les images les plus adoucies, et tantôt dans les plus brutalement exactes. Elle se répétait

(1) Trinité dont la notion sortant de l'une des plus hautes et mystérieuses traditions patriarcales, l'apparition de Dieu à Abraham près du chêne de Mambré, doit avoir précédé l'idée purement Sabéiste de l'ogdoade Cabirique; précédée d'ailleurs elle-même par la Trinité Cabirique, *tres vidit et unum adoravit. Voir* les choses relatives à cette Trinité dans cet opuscule.

(2) Livre II,

(3) Hérodote, livre II.

dans les représentations les plus minimes, telles que les talismans Babyloniens ou Hindous (1), de même que dans les proportions les plus colossales, telles que les Phallus déjà mentionnés du temple Hiérapolitain de la Déesse de Syrie.

Enfin, l'idée de ce Phallus, à propos duquel nous ne devons point craindre quelques redites, s'unissait par un lien tellement étroit à l'idée de la pierre, que le Dieu Phallus des temples était presque nécessairement Bétyle, de même que le Bétyle était Cabire; et le doute, à ce sujet, cédait et cède encore à la moindre persévérance d'investigation. Ainsi, par exemple, le Phallus que l'Égypte adorait, ce Bacchus, ce Dionysius, cet Osiris, figurait comme Dieu-Cabire sous l'apparence d'une simple pierre dans la ville prodigieusement antique de Thèbes (2). Mais un tel phénomène était d'autant moins étonnant en ce lieu que les plus anciennes Divinités des Arabes, et jusqu'à leur Dieu Saad, étaient exactement le même objet (3).

De quelque côté que nos yeux se tournent, le même symbole, la même image et les mêmes personnages Cabiriques nous poursuivent, sans autre changement entre eux que celui du nom. Ici c'était le Cabire Phallus Soleil, c'est-à-dire Osiris ou Bacchus que l'Égypte adorait à la voix du Cabire Isis, Déesse Lune ou Nature. Un peu plus loin, Isis se nommait Astarté, Déesse qui

(1) R. Rochette, nº 75, *Echo du monde savant*. Abraham Roger, Amsterdam, page 22.
(2) Diospolis, voir *Bible Vence*, tome III, page 50.
(3) Fourmont, *Réflexions critiques sur l'histoire des peuples anciens*, livre II, page 285.

était pierre en cent lieux différents, et dans la personne de laquelle nous retrouvons l'antique Cabire Axiokersa (1) adorant elle-même, sous le nom Uranien de Vénus, le Cabire Phallus Adonis : c'est-à-dire encore Jupiter-Soleil sous une de ses dénominations Asiatiques. En nous repliant vers la Phrygie, le même Cabire Axiokersa s'identifie à la Déesse pierre Cybèle qui, dans le Cabire Phallus, reconnaît son cher Atys. Et ces Divinités sont identiques à celles que, dans l'Attique, Eleusis nous montrerait en désignant le Bétyle Cérès et son Iacchus.

Maintenant, si le vent nous pousse vers l'île sacrée de Samothrace, vers le sanctuaire des Cabires : si la religion nous y entraîne et prétend nous initier aux mystères *de la mort Cabirique*, que restera-t-il à son sacerdoce à nous apprendre? Aurons-nous besoin de lui demander ce que signifie le Phallus de son Cadmille, le jeune imberbe dans lequel l'antiquité nomme distinctement *ce même Amour Hyperboréen* que Thespies avait adoré dans *la pierre brute?*

Mais, à ce propos, nous tenons à laisser parler la pierre elle-même dans un des monuments où le ciseau a inscrit sous la main du sculpteur, façonnant une seule et même pierre, les modifications successives du culte des Bétyles et du culte Cabirique (2).

Cette pierre est *un Hermès* à trois faces, ou côtés, représentant la trinité Cabirique primitive : à savoir Axio-

(1) R. Rochette, n° 79. *Echo du monde savant.* Orioli.
(2) Musée du Vatican, Gerliard, *Antike-Bidwerte*, centurie 1, planche CXXXI, n° 238 dans les planches de Creuzer.

kersos, Axiokersa et Cadmillus, qui se sont formés tous trois par le développement du Cabire Axieros, et qui rappellent, si nous osons le dire, l'idée sublime de la Trinité dans l'unité (1). Un seul des trois côtés de la triple gaîne que présente à l'œil cet Hermès à trois têtes, est couvert par les plis d'un vêtement.

Du milieu de la première gaîne se dresse un Phallus marqué aux signes énergiques de la virilité, et qui caractérise *Axiokersos* conçu sous l'idée de Bacchus-Pluton, c'est-à-dire de Dionysos-Hadès.

La seconde gaîne n'offre aussi de la forme humaine, sauf la tête, que le Phallus; mais celui-ci est juvénile et au repos; le personnage qu'il indique est *Cadmillus*.

Les plis d'une robe traînante revêtent la troisième de ces Divinités; et, dans cette femme, les savants nomment *Axiokersa*, sous l'apparence d'une Perséphone ou de Kora, épouse d'Axiokersos Pluton.

Mais au-dessous de chacune de ces trois têtes, apparaissent trois figurines de forme entièrement humaine, adhérentes aux gaînes d'où elles semblent sortir, et en atteignant à peu près le milieu. Sous le Bacchus Hadès se présente Hélios Apollon ; sous Perséphone, Aphrodite ou Vénus, telle exactement que nous la connaissons dans la Vénus dite de Médicis ; et sous Cadmille, Eros ou l'Amour. Ou bien, en d'autres termes, ce sont Phaéton, Vénus et Pothos ; c'est-à-dire, et, de quelque façon qu'on les envisage, *la Trinité Cabirique* de Samothrace : des Dieux pierre et sortant *du Beth-el* à peine

(1) *Voir,* plus loin, les traditions de l'antiquité sur la Trinité.

ébauché; puis enfin des Dieux revêtus de tout l'éclat des formes humaines, mais cependant encore incorporés, encore identifiés à la pierre, et subissant jusque dans leur perfection dernière l'idée *du Phallus.*

A notre sens, peu de monuments étudiés au point de vue où l'observation nous a placé, atteignent *plus haut* et *plus bas* dans l'ordre des temps, et lient du lien religieux plus de siècles en un indissoluble faisceau! Bien peu concentrent, voilent, et laissent éclater à la fois plus de mystères (1).

Mais à côté de ce monument, il en est un autre encore dont nous nous emparons à cause de son importance; le public nous pardonnera de rectifier ou de diversifier l'explication qui lui en fut donnée par un homme éminent dans la science.

Il s'agit d'une médaille (2), dont un côté représente la tête d'Héphœstus, le soleil Vulcain, le Cabire par excellence! voilà pour ce qui est de la forme humaine. Mais le revers de cette médaille nous offre une combi-

(1) Le Dieu Beth-el pierre brute et le Dieu Cabire et Phallus, se retrouvent encore étrangement fondus dans un roc fesant partie d'un tombeau de l'ancienne Tarquinie, dans l'Etrurie.

Ce roc Beth-el figure une sorte de Men-hir Druidique. (*Voir plus loin les Beth-el ou Both-al Druidiques.*) Dans un côté de ce Men-hir est sculptée la tête presque entière, le haut *de la partie antérieure* du corps d'un Priape, ou Dionysos Phallen, jusqu'au Phallus qui est érect et orné de bandelettes. De la base du roc sortent des pieds. Le bras tient un bâton fourchu, comme celui des Dieux Phéniciens ou des Dieux de leurs colonies. On peut reconnaître, dans ce mélange de roc et de figure, Baal-Péor, ou Bel-Phégor, à la fois Dieu Phallique et Dieu des enfers, comme Bacchus. Ce dessin fut communiqué par le baron Stackelberg, et occupe dans Creuzer la planche 155, fig. 595, *a*. Notre interprétation est née de notre sujet.

(2) Planche 59, fig. 236, dans Creuzer.

naison de symboles dont l'intérêt redouble par la place qu'ils occupent dans ce chapitre.

En effet nous y voyons figurer, sortant du milieu d'une coupe, une colonnette que termine un rebord et dont l'extrémité lance une flamme. A droite et à gauche de la colonnette, une étoile et un triangle se répètent et remplissent le vide.

Eh bien, cette colonne, placée dans cette coupe, c'est évidemment (1) le Lingam dans son union avec le *Yoni*. En d'autres termes, et pour employer le style Indien, c'est la colonne embrasée reposant au sein de la coupe fécondante ; c'est-à-dire, dans le langage de l'Occident, le Phallus et le Ctéis ou les organes générateurs mâle et femelle dans leur union créatrice. En un mot, c'est l'Hermaphrodisme Divin et Cabirique exprimé dans la forme du Dieu Bétyle ! Les deux triangles sont le symbole de la Trinité, mais surtout la figure éternelle du *Yoni*, qui représente dans les Indes la Déesse Nature ; ils semblent placés à côté du Phallus, comme pour empêcher l'esprit de s'écarter de cette idée toute Cabirique.

Enfin, les deux étoiles qui les surmontent, et qui se forment elles-mêmes *de deux triangles ou de deux yonis croisés*, paraissent lier par les Dioscurses, ou par les jumeaux Castor et Pollux *dont ils sont l'image*, le Cabirisme Græco-Oriental aux religions de l'extrême Orient.

Aujourd'hui même encore, dans les grandes Indes, le Bétyle, le Dieu pierre et Cabire Maha-Deva, revêt,

(1) Si l'on veut comparer cette médaille aux fig. 5, 6, 10, 12, etc., de la planche 2 du même grand ouvrage et à leur explication.

ainsi que nous venons de l'exprimer, la forme sacramentelle du *Lingam* ou Phallus (1) ; c'est-à-dire qu'il représente, *en substance et en forme*, les Dieux qu'adorèrent les Grecs et les Egypto-Phéniciens. La religion primitive accuse donc chez les Indiens, chez les Pélasges Japhétiques et chez les Chananéens, une même source religieuse. Et les onctions que reçoivent encore dans leur temple les pierres que les Indous adorent, rapprochées de celles que recevaient les Bétyles de l'antiquité, laissent peu de doute sur la provenance Israélitique de ce culte universalisé.

Mais en outre, les Dieux Indiens qui sont Phallus et Ctéis, c'est-à-dire Bétyles *Yoni-Lingam*, et qui nous rappellent ceux de l'antique idolâtrie, sont à la fois corps sidéraux ou Ciel et Terre. Le Sabéisme et le Naturalisme se mélangent donc dans les idées religieuses de l'Hindoustan, comme ils se mélangèrent dans les idées de l'Egypte, de la Phénicie, de la Syrie et de la Grèce.

Il est donc clair, par la science du passé, aidée de la vue du présent, que les religions du monde ancien viennent, sur une des faces de cette médaille, se rencontrer et peindre l'abrégé le plus essentiel de leurs caractères, à savoir :

Premièrement, la tradition patriarcale, ayant pour symbole la pierre ointe, c'est-à-dire rendue Messie : tradition relative au Christ, et que tout cherche à couvrir, mais que rien n'efface.

(1) Abraham Roger, Amst., page 22. Pietro della Valle, tome III, page 611. Tome IV, page 84.

Secondement, le Sabéisme, ou le culte élevé des astres que l'orgueil, dans son aveuglement, substitue au culte du Créateur.

Puis enfin, la dernière chute de l'orgueil dans le Naturalisme, dans la brutale adoration de la pierre Diopètes, représentant, sous la forme du Phallus, les Dieux tombés du ciel ou l'homme se divinisant dans ses sens (1).

En résumé, nous devons reconnaître qu'au moment où l'alliance et la fusion s'accomplirent entre l'idolâtrie du Sabéisme, et celle qui renfermait son Dieu dans la pierre, les phases diverses de la pierre commencèrent à prendre et à suivre leur cours sous l'influence de l'imagination mobile et ardente des peuples voluptueux de l'Asie. Nous n'aurons que quelques paroles pour récapituler la plupart de ces modifications, au sens desquelles les pages de cet écrit auront déjà familiarisé plus d'un lecteur.

L'une de ces premières transformations fut celle qui donnait à la pierre, dans la forme du cippe ou du cône allongé, puis dans celle de l'obélisque, une similitude grossière avec les rayons du soleil ; cette forme, devenant le symbole de l'astre vivificateur de l'univers, représentait en quelque sorte le Dieu principal du Sabéisme (2).

(1) La médaille est ainsi décrite dans Creuzer, et cette description nous a semblé défectueuse : — Un grand flambeau, ou plutôt un fanal jetant une flamme abondante, accompagné de deux triangles surmontés de deux étoiles, symboles des Dioscures. Il n'est pas même question de *la coupe* dans laquelle *serait bâti* le fanal.

(2) *Voir* à l'appui de textes positifs, Pictet, *sur le culte des Cabires*

Nous aurons donc à distinguer la figure de l'obélisque de celle du phallus, et cependant nous les verrons aussi se confondre l'une avec l'autre. Car l'imitation souvent adoucie de l'organe mâle de la génération, qui était l'un des symboles du Naturalisme, s'allia quelquefois d'une manière tellement étroite et intime avec la forme de l'obélisque, qu'il eût été difficile de discerner l'un de l'autre. Et dans l'Orient surtout, où la circoncision rendait *verpus* le *Phallus* (1), nous avons vu plus d'un auteur donner au même monument, tantôt le nom de cet organe et tantôt celui de l'obélisque.

Cependant, ainsi que l'œuf, le Phallus eut son règne à part, il eut ses formes obscènes et brutalement exactes, à côté de ses formes abâtardies et adoucies par un reste ou par un retour de pudeur publique. Ces dernières sont, à peu près, celles que nous venons de voir l'Inde moderne nous offrir dans la pierre Lingam. Tantôt alors le Phallus était isolé et formait à lui seul tout le Bétyle ; tantôt, comme nous le voyons ailleurs, il était un signe, un caractère apposé et marquant au sceau du Naturalisme le Beth-el, qui revêtait les formes de la pierre carrée, de l'Hermès, ou de la gaîne..... : c'est-à-dire qui parcourait le cours de ses transformations diverses.

Cette fusion des symboles s'était opérée d'ailleurs en même temps que s'opérait le mélange des traditions

chez les anciens Irlandais, page 141. *Voir* Pietro della Valle, t. III, page 615.

(1) Verpus signifie doigt du milieu, c'est une épithète donnée aux circoncis, aux Juifs, à cause de la forme de leur organe.

saintes et des croyances idolâtriques. Le vulgaire Sabéiste, après avoir vu la Divinité dans les astres, l'avait placée dans les Beth-el. Oubliant le sens commémoré par le monument original, il avait fait un véritable Dieu du Bétyle qui n'en était que le Shékina, que le symbole. L'éclipse graduelle des vérités traditionnelles avait été favorisée par le déchaînement des passions. On avait vu dès lors ce Dieu symbole prendre une figure destinée à représenter, dans l'objet de l'adoration, l'instrument de la puissance créatrice, ou du moins de la pensée cosmogonique. Le Bétyle dégénéra donc en Phallus, et revêtit l'image obscène de l'organe mâle et créateur.

C'est ainsi que la fausse conscience de l'homme, toujours éprise de ces erreurs dont elle est sans cesse en travail, s'applaudissait de découvrir dans la forme de l'emblème divin la consécration des penchants voluptueux et orgiaques auxquels il lui était doux de céder. Heureuse obligation pour l'idolâtre que celle de fêter son Dieu en se livrant aux passions qui ont pour organe la figure même qu'elle lui donnait. La corruption du cœur et celle du corps faisaient donc les mêmes progrès que celle de l'intelligence et de la foi !... et cela était aussi logique que digne de remarque (1).

(1) L'importance de ces diverses propositions nous donne à penser qu'il n'est point inutile de nous environner comme d'un second ou triple rempart, du cercle de lumière dont plusieurs archéologues ont concentré les rayons sur ce sujet ; et M. R. Rochette est pour le moment celui qui nous offrira les principaux traits. Lorsque des répétitions sont des preuves, nous espérons qu'on les pardonne.

Déjà nous savons que lorsque les aérolithes, ou les pierres qui tombent du haut de l'air, et qui sont plus merveilleuses par suite de cette origine que les véritables Beth-el, eurent succédé à ces premières pier-

res, l'art ne tarda pas à les imiter. Car il s'agissait d'en multiplier le nombre et de satisfaire, chez des hommes aussi superstitieux que corrompus, le besoin de porter avec soi, comme pour le maîtriser, un Dieu protecteur.

« A défaut de véritables aérolithes on en copiait donc la forme, soit en Phénicie, soit ailleurs. On peut rapporter à cette imitation, aussi bien les talismans que les pierres sacrées, et en cône arrondi, des Babyloniens ; » ainsi que les cônes en pommes de pin, des Etrusques et de quelques autres nations.

Grâce à cette marche, et petit à petit, la forme sacramentelle s'altéra; et comme, d'une part, elle devint tout à fait *ovoïde* pour rappeler *l'œuf du monde* ou la génération des êtres, de l'autre le Bétyle se changea parfois en colonne et se rapprocha de la figure impudique du Phallus, pour offrir un symbole de la force qui présida jadis à la génération de l'univers. » (*Echo du monde savant*, Orioli. N° 75.) Du cône arrondi on allait à l'œuf, du cône allongé à l'obélisque... *Lire sur les pierres un travail intéressant malgré quelques erreurs, dans l'Acad. celtique, n° 15, page 347, jusqu'à la fin, signé Hertzoodt et annoté par Eloi Johanneau*).

Les idées une fois engagées dans ces différentes voies, « on se prit à considérer que deux principes étaient nécessaires à l'exercice de la force génératrice : l'action du principe mâle et celle du principe femelle. » Le premier ayant pour symbole le *Phallus*, le second eut le *Ctéis*, le *Mullos* ou le *Yoni*, dont l'union forme le Bétyle *Yoni-Lingam* ou le grand Dieu Maha-Deva-Siva-Bhavani des grandes Indes, c'est-à-dire le Cabire *Axiokersos-Axiokersa*, ou le Dieu sabéiste et Nature Lunus-Luna. Dès lors, « au lieu d'une colonne, au lieu d'un cône phallique on en eut deux. Ce furent deux colonnes qui se trouvèrent à l'entrée de tous les temples Phéniciens, à Paphos, en Chypre, » et dans mille autres localités différentes ; (*mais non point à l'entrée du temple de Jérusalem, comme le dit M. R. Rochette. Colonnes, sive Deus, sive Dea. Voir Drach, Harmonie entre l'Eglise et la Synagogue*, tome II, page 449.)

Enfin, au travers de cette succession et de ce mélange d'idées et de symboles, nous retrouvons, en dernière analyse, la transparente et indestructible pensée du Beth-el. Et sous un voile dont l'épaisseur alla toujours croissant, nous ne cessons de reconnaître l'idée primitive que les peuples avaient attachée à ce signe sensible, tout en le modifiant et le tordant, chacun selon les fantaisies de son imagination religieuse.

Il sera sans doute inutile de faire observer que le Phallus, en devenant la Divinité du Naturalisme, n'avait point cessé d'appartenir au Sabéisme. Il était resté Cabire. Il représentait le Dieu qui forme et féconde l'univers. Et ce Dieu c'était Jupiter-Soleil, c'était Siva-

Dionysus-*Osiris*, c'était *Bel*, Baal-*Priape*, Moloch, *Cronos*-Saturne; c'était l'astre qui mesure et *qui donne le temps*, l'astre figuré par la pierre (*voir dans l'ensemble du grand chapitre*, *les Cabires*), et qui sous mille noms divins répand la lumière et la chaleur, c'est-à-dire le Dieu qui est la source de la vie. *Per quem omnia facta sunt.*



CHAPITRE XXXI.

Un mot sur les mystères et les fêtes du Cabirisme.

Si maintenant nous descendons des Cabires aux mystères du Cabirisme, nous pourrons reconnaître que les initiations se proposèrent un but principal; mais, hâtons-nous de l'ajouter, la pureté de leur motif ne fut que trop souvent flétrie par le souffle des passions qui devinrent, à peu de chose près, les seuls et uniques Dieux du Paganisme. Ce but des mystères, si souvent voilé et dérobé à la vue, c'était de faire présider le prêtre initiateur, ou l'hiérophante, à la formation de l'homme moral, en plaçant l'esprit de l'initié sous la lumière du Ciel, *devant le double dogme des peines et des récompenses futures* (1).

(1) Dogme si magnifiquement développé dans le *Phédon* de Platon,

Le bien et le mal étaient exposés au récipiendaire, comme les deux voies dont l'une conduit et élève la nature humaine jusqu'à la vie des Dieux, et dont l'autre la plonge dans un abîme de ténèbres et de tortures. Les mystères Cabiriques de Samothrace prenaient l'homme dès l'enfance, si toutefois il plaisait à ses parents de l'offrir aux initiations ; ou bien ils attendaient que la raison ou le remords le conduisît à l'île sacrée. Car les grands crimes y venaient chercher l'oreille d'un prêtre particulier que l'on nommait Koès, ou *l'Auditeur*, et dont la puissance pouvait, à la vérité, purifier le coupable, mais aussi reculait quelquefois devant l'énormité de la faute que cette sorte *de confession* lui révélait (1).

Eh bien ! comme un lien indissoluble semble partout attacher les Cabires aux Bétyles, nous apprenons que ces mystères Cabiriques devaient commencer par des purifications faites au moyen *de pierres* que la foudre avait frappées, ou qui étaient descendues d'en haut avec le bruit de la foudre. Tant il est vrai que le culte ramenait invinciblement l'esprit à l'idée de la *pierre-symbole* et tombée du Ciel, ou qui avait été en communication visible avec le Ciel.

Enfin, répétons que si les Cabires, amoindris de leur idée primitive, devinrent, non plus seulement le grand Dieu, le grand Génie, mais encore les Dieux étoiles,

ce livre enrichi de tant de traditions diverses et antiques. J'engage les sceptiques et les catholiques à le lire. Une excellente traduction accompagne le texte, dans une édition de 1847 faite par une société d'hellénistes professeurs. Paris, Hachette.

(1) *Voir* Sainte-Croix, de Sacy, tome I, pages 49, 51. *Mystères du Paganisme.*

telle aussi devint la pierre Beth-el, ou le Bétyle. Car, au point de vue du Sabéisme, qui ne tarda point à s'emparer de ce symbole, le Beth-el devenu Bétyle fut lui-même l'astre vivant, l'astre-Dieu se multipliant, revêtant toute la variété des noms et des formes mystiques que l'on attribuait aux Dieux, et se donnant à la Terre en tombant du Ciel.

En conséquence de la fusion de ces antiques croyances, le Sabéisme, qui fut l'une des plus anciennes et des plus universelles idolâtries de la terre, répandit naturellement l'une avec l'autre l'idée des Cabires, qui sont les Dieux principaux de la navigation, et celle des Bétyles dont l'idée mère remontait aux traditions patriarcales. — Ce culte des Cabires et des Bétyles, marqué de si bonne heure au sceau du Naturalisme, s'étendit donc partout où l'armée céleste des Astres (*Tzaba*, d'où *Sabéen*) contempla des adorateurs, c'est-à-dire sur la surface presque tout entière des eaux et des terres connues.

Nous dirons, en brisant sur ce chapitre, qu'il serait difficile à une plume, non point pudique, mais simplement réservée, de retracer les fêtes voluptueuses et les orgies qui souillaient la plupart des régions du vieux monde en l'honneur du Bétyle Phallus. Ici, parmi les peuples qui le saluaient de leurs hommages et qui lui rendaient un culte divin, l'usage était de le porter en amulettes. Ou bien, aux jours de fêtes, on l'exposait dans des corbeilles sur les bras de jeunes vierges, honorées du privilége de le livrer aux regards dans les processions publiques ! Ailleurs, dans des cérémonies analogues, on promenait en pompe des figures faites

de pâte de sésame et de miel, qui représentaient, à côté de l'organe mâle, le Mullos ou le Ctéis, c'est-à-dire l'organe femelle qui lui correspond (1).

Ailleurs encore, les femmes l'accompagnaient de ville en ville, de bourg en bourg, au son tumultueux des instruments... Et tantôt leur costume était celui des plus éhontées courtisanes; tantôt elles se couvraient des vêtements des hommes qui, de leur côté, étalaient au milieu de la foule les vains ornements de la robe féminine (2).

Enfin, quelle que fût la forme de la fête, la fougue, la frénésie des passions, l'incendie des sens étaient systématiquement allumés pour s'éteindre dans ces orgies et ces bacchanales dont il est difficile au langage de la chasteté de redire l'histoire, et au récit desquelles la nature la plus apathique, si peu qu'elle soit soumise au joug des mœurs, ne peut s'exempter de frémir.

(1) La Grèce et ses colonies *adoraient* cet organe féminin et l'appelaient χοῖρος, *le porc*, le pourceau de la femme. Quelques-uns de nos plus célèbres physiologistes l'ont appelé sa bête féroce, bête par laquelle, lorsqu'elle n'a pas été domptée, la femme dévore et se laisse dévorer. La femme alors se métamorphose; elle est ce que les Latins appelaient une louve, lupa: d'où le nom de lupanar donné à leurs foyers de prostitution.

(2) *Voir* Sainte-Croix, de Sacy, tome II, pages 39, 13, 88, 109. Creuzer, tome II, première partie, page 216, etc. *Bible Vence*, *Diss.*, tome IV, page 537, etc.

CHAPITRE XXXII.

Dodone, son antiquité.

Après le Cabire Axiokersa, adorée sous la forme de Cybèle pierre ; après le Cabyre Bétyle Artémis ou Diane, rentrant dans Ilithye et dans Cybèle Axiokersa ; après le Bétyle Phallus Apollon, étroitement uni dans son origine avec Artémis : c'est-à-dire, enfin, après un coup d'œil jeté sur les Dieux pierres et Cabires des Pélasges hyperboréens, il nous serait difficile de ne pas nous arrêter un instant au seuil de Dodone. C'est le sanctuaire le plus ancien et le plus vénéré de la Grèce ; et, de même que dans le temple de Delphes, les titres de l'antiquité de ces Dieux y sont inscrits en caractères indélébiles !

La date de ces deux temples (1) précède sans aucun doute les constructions Cyclopéennes qui les revêtirent, et dont les restes témoignent encore aujourd'hui de leur antique existence : soit que les bras de fer des Pélasges Japhétiens aient élevé ces murs, soient qu'ils aient été construits par les Pélasges Egypto-Phéniciens, qui s'associèrent au culte des indigènes en le modifiant.

Il nous semble raisonnable, en effet, de conclure des

(1) Les plus anciens de la Grèce.

recherches de M. Petit-Radel que les constructions Cyclopéennes de Dodone sont postérieures de plusieurs siècles au Phénicien Inachus qui, dix-huit cents ans avant Jésus-Christ, envoyait consulter en son nom cet oracle (1). Car ce savant nous fait observer que les sanctuaires Cyclopéens se composent *de trois degrés de blocs informes*, et que ces degrés sont élevés *à l'instar des autels dressés selon le rite Biblique* (2). Or, en admettant qu'il y ait eu imitation de l'art des Hébreux, la date du monument remonterait tout au plus aussi haut que Moïse, puisque cet homme célèbre fut le promulgateur de la loi Judaïque. Et d'Inachus à Moïse, l'échelle des âges s'est abaissée de près de trois siècles.

Cet oracle exista donc, aussi, antérieurement à Inachus, le premier des colons Phéniciens qui touchèrent la Grèce, puisque ce chef le fit interroger ! Et comme le nom de Delphes se mêle, dès le principe, au nom

(1) *Lire* Des Brosses, page 122. *Académie Inscrip. Bell.-Lett.*, tome XXXV. Le culte de la pierre Beth-el ou Bétyle fut-il antérieur, dans la Grèce, à l'arrivée d'Inachus? D'après les pages de cet ouvrage et la présente note, le lecteur jugera la question selon son gré.

Abraham naquit 2326 avant Jésus-Christ, et Jacob 2206. (*MM. Poirson et Cayx disent qu'Abraham naquit* 2316 *ans avant le Christ.*) Jacob eut 2129 avant le Christ, son fameux songe près de Luza, sur la pierre qu'il fit Beth-el. (*Art de vérifier les dates d'un bénédict. St. A. Paris,* 1820, *page* 88, etc.

Un grand nombre de supputations placent l'arrivée d'Inachus à Argos de 1823 à 1858 ans avant Jésus-Christ. (*Lesage*, etc.) Celle du savant Larcher fait remonter cette époque jusqu'à 1986 (*Lire* R. Rochette, *Hist. des colonies grecques*, tome I, page 91). Ce chiffre, qui est le plus élevé, étant déduit de celui de 2129, date du songe de Jacob, fait arriver Inachus en Grèce 143 ans après l'érection du Beth-el à Luza. Le chiffre le plus bas que nous citons, ou celui de 1823, met cette arrivée 306 ans après l'érection de la pierre Beth-el.

(2) *Lire* M. Petit-Radel, *Monum., cycl.,* page 175.

d'Amphyction, *issu de Japhet* par le titan Prométhée (1) et par Deucalion son fils, *l'oracle de Delphes étant de même origine que celui de Dodone,* et que celui du temple Italien de Tiora, dédié à Mars le *Celto-Scythe* (*Mars, mavors, mors*...) ces trois sanctuaires se rattachent évidemment à la lignée de Japhet (2). Ainsi l'histoire paraît-elle désarmer ceux qui refuseraient de les attribuer aux indigènes, à la race Hyperboréenne.

Il suffirait d'ailleurs de ne point perdre le souvenir des présents que les Hyperboréens avaient conservé l'usage d'envoyer à Dodone, à Délos et à d'autres sanctuaires encore, pour avoir présent à l'esprit un des plus forts et intéressants témoignages de l'identité de sang et de foi *des habitants de ces régions Japhétiques,* avec les premiers colons de la Grèce (3).

Mais en dehors de ce fait, le raisonnement ne nous dit-il pas encore que ces Phéniciens, que ces fils de Cham, qui venaient adorer aux temples des fils de Japhet, devaient avoir avec eux des liens de langage et de religion bien récents et bien forts, puisque tout aussitôt que les hommes de ces deux lignées s'entendaient l'un l'autre parler la langue de la croyance et de la prière, ils se reconnaissaient pour frères.

La religion avait ouvert le temple de Dodone aux traditions qui intéressaient les Hellènes, de même que

(1) *Voir* ci-dessus.

(2) *Lire* M. Petit-Radel, page 277. *Voir* Pinkerton sur les Celto-Scythes. Observons qu'il m'arrive souvent en cet opuscule de m'appuyer sur les découvertes de la science, mais sans adopter les conclusions que j'en ai vu tirer.

(3) *Lire* ce fait dans Creuzer, t. II, 1re partie, p. 263 et dans Diod. Sic. que je cite Ch. Stonehenge.

peut-être elle gardait plus spécialement à Samothrace celles dont se glorifiaient les Pélasges (1). Cependant il n'en faut pas moins admettre la grande antériorité de l'existence de Dodone sur celle de ces Hellènes, puisque l'histoire Grecque ne place l'origine des Hellènes que dans la famille de Deucalion, qui est si postérieure à Dodone ! Quant au nom des premiers Pélasges, non-seulement il désigne une période fort supérieure en date à celle du nom des Hellènes ; mais il nous rappelle évidemment, en présence de Dodone et de Samothrace, un culte antique, un culte qui, bien qu'analogue à la religion primitive de l'Égypte et de la Phénicie (2) s'en distingua par des différences sensibles, et attendit pour s'y mêler l'arrivée des premiers colons Egypto-Phéniciens.

Les preuves de la haute antiquité de Dodone sont donc, à la fois, celles qui établissent la fondation de ce sanctuaire par les fils de Japhet. Cette origine Japhétienne semble d'ailleurs se dessiner par un nouveau trait, lorsque nous nous demandons quelle fut la première Divinité de ce temple.

(1) Sainte-Croix, de Sacy, tome I, page 55.
(2) Creuzer, *lire* tome II, première partie, page 261.

CHAPITRE XXXIII.

Dodone. — Premières Divinités.

Devant cette question : quelle est la première Divinité de Dodone, ce serait nous répéter que de revenir sur ces Dieux *sans noms*, qui *maintenaient toutes choses*, et dont Hérodote nous entretient dans son histoire (1). Nous voulons même nous abstenir de les désigner par les appellations d'Axieros, d'Axiokersos et d'Axiokersa; car nous avons hâte de prendre position à l'époque de la Titane Thémis, Déesse Terre ou Nature que nous avons décrite (2). Elle figure au nombre de ces Divinités dont Hérodote nous dit que l'Égypte, étroitement liée à la Phénicie, n'avait jamais entendu parler.

Eh bien ! cette Déesse pierre, cette Déesse représentée par le *Ctéis*, ou par l'organe femelle correspondant au *Bétyle Phallus*, cette Déesse fut la souveraine du temple de Dodone ; et, dès avant le déluge de Deucalion (3), elle consentit à admettre dans son sanctuaire

(1) Livre II.

(2) Thémis Titana, *voir* Hésiode, *Théogonie*. Elle est fille de la Terre, première Déesse de Dodone et s'identifiant à la Terre. *Voir* chapitres Cabires, division Apollon.

(3) 15 à 1600 ans avant Jésus-Christ.

le culte Égyptien de *Jupiter-Pierre* (1). Elle était donc antérieure à ce Dieu ; et, qu'elle l'accueillît ou non avec faveur, et autrement qu'on a coutume d'accueillir un inconnu, elle le traita cependant en étranger. C'est ce qui confirme le titre par lequel elle se rattache elle-même à la religion des indigènes, ou des Pélasges Japhétiens.

Maintenant, et après avoir nommé Jupiter *Dodonéen*, laissons de côté la généalogie de ce Dieu et la partie fabuleuse de son histoire qui devint celle de Dodone, pour saisir sous son nom, et sous ses symboles, un fond de vérités religieuses et historiques.

Jupiter, naturalisé Dieu de la Grèce, s'identifia dans deux symboles principaux qui furent *la pierre* et *le chêne*, double objet par lequel nous ne tarderons pas à voir Dodone se rattacher à la résidence d'Abraham à Mambré. Cependant, et si nous considérions pour un instant ce Dieu en dehors de ces symboles, ainsi que l'a fait M. le président Des Brosses, nous ne saurions, sans qu'il en coûte un effort à notre esprit, nous abstenir de reconnaître en lui, avec ce savant, le Jaoh des Chananéens de Phénicie. C'est-à-dire qu'il serait difficile de ne point nommer le Jéhovah des Hébreux, leurs voisins, dans le Zéus ou Déus, dans le Jove, le Jaoh-Pater ou le Jupiter (*Zeus-Pater*), que les Pélasges de Dodone avaient adopté. D'ailleurs, et comme s'il se fût agi d'éviter à ce propos toute équivoque, les hymnes Pélasgiques conservaient à ce Dieu suprême une définition qui,

(1) Fait rappelé dans Pouqueville, *Voyage dans la Grèce*, 1820, page 96.

dans la langue vulgaire, traduit littéralement la définition sublime de Moïse (1).

Je suis celui qui est, disait le Dieu de Moïse ! Je suis celui qui fut, celui qui est, celui qui sera, disait le Jaoh-Pater, ou le Dieu que les Pélasges avaient défiguré, sans le rendre méconnaissable (2).

Mais, envisagé dans ses symboles, le Dieu définitif de Dodone, le Cabire successeur du Cabire Thémis Axiokersa (3), est *Pierre-Beth-el* et *Arbre-Beth-el*. Sous cette double manifestation, il est la substance même de notre sujet. Il devient opportun, cette fois, de quitter la *pierre* pour l'*arbre*, et de saisir l'analogie parfaite d'origine et de sens qui existe entre ces deux signes illustres des Religions de l'antiquité.

(1) Quoique cette définition soit la négation de celle de Moïse au point de vue rigoureux de l'analyse philosophique ! Celui qui est, l'Eternel, n'a jamais été et ne sera jamais. Il est toujours, et sans jamais varier son mode d'être. Le futur et le passé sont des temps ; l'Eternité n'a pas de temps : l'Eternel est infinitif, il est Etre.

(2) *Lire* Des Brosses, tome XXXV, page 121, etc. *Acad. Inscrip. Bell.-Lett.*

(3) Laquelle est Cybèle, qui est la même que Vénus-Uranie ou la Lune ; or la Lune et le Soleil sont un même Dieu suprême et lumière, et l'un et l'autre sont en Jupiter, qui est le même que Saturne, et de qui tout procède. *Voir ci-dessus, chapitre Diane-Artémis et Apollon Bacchus.*

CHAPITRE XXXIV.

Le Chêne et la Source, les Colombes et les Cloches.

Lorsqu'il est question de découvrir la liaison du chêne avec le signe et l'idée de la Divinité, il importe de reprendre les choses d'un peu haut. Nos investigations à ce sujet nous reportent donc au patriarche Abraham lui-même, que des auteurs, remarquables par leur consciencieuse érudition, ont identifié avec les Cronos ou les Saturnes du Paganisme, dont ils le représentent comme étant le type (1)

Nous croyons d'ailleurs, dans cette étude des arbres, pouvoir marcher sans luttes, sans efforts, exempts de la crainte de n'obtenir pour résultat que le ridicule ou des peines stériles; il nous suffira de suivre le bon sens, notre guide principal dans les défilés obscurs de l'histoire.

Le chêne avait été, comme la pierre Beth-el, mais probablement un peu plus tard que cette pierre, le signe, le *memento*, le monument de l'apparition de la Divinité qui, sous son feuillage, avait daigné se manifester au patriarche Abraham à Mambré (2).

(1) Nous nous trouvons d'autant plus entraînés à le considérer sous cet aspect, que le père d'Abraham nous est donné comme l'inventeur des Bétyles.

(2) Genèse, chapitre XVIII, verset 1, Héb. *Bible Vence.*

Un certain temps après ces manifestations divines, et l'idée de Dieu ne cessant de se corrompre, les chênes s'étaient vu consacrer ! Ils étaient devenus dans l'opinion des hommes la demeure de la Divinité, puis son symbole, et presque sa substance ; aussi ces arbres eurent-ils pour destinée d'être bientôt des arbres divins. Pour le vulgaire, ils furent des Dieux ; et cette superstition d'origine Orientale, ainsi que le Beth-el avec laquelle elle se confond, se répandit sur la surface de la terre. Elle s'étendit, d'un côté, jusqu'au Céleste Empire, où elle se fraya probablement une route et pénétra dans la Scythie ; tandis que, d'autre part, elle envahit jusqu'aux extrêmes régions des Celtes. Le théâtre qu'elle occupa fut, à peu de chose près, l'espace où nous voyons figurer l'universalité des peuples; et, plus d'une fois, nous aurons à fouler ou à saluer ses vestiges (1).

L'histoire de ce culte appartient éminemment à la période du Monde avant le Christ, quoique — chose difficile à croire — elle se prolonge et s'étende jusqu'à nos jours. Elle nous paraît aussi peu connue que digne de l'être, et nous l'ébaucherons en sortant de Dodone, où l'ordre de notre sujet nous oblige à rester. Le lecteur sachant qu'il est impossible de tout dire et de tout prouver d'une seule parole, voudra bien nous accorder d'avance ces deux points sur lesquels nous espérons l'édifier plus tard.

Le premier, c'est que la date de *la vénération* de

(1) Voir *Bible Vence* Dr., tome VI, page 5. Id. *Religion des Gaules*, D. Martin. — Id. Fourmont, Sabéisme, *Acad. Inscrip. Bell.-Lett.*, tome XII, page 25, etc. Des preuves seront citées ailleurs tirées de Pietro della Valle, d'autres auteurs, et de sociétés d'antiquaires.

l'homme pour le chêne, ou pour les arbres sacrés, remonte au temps d'Abraham. Le second, c'est que la *Déification* de ces arbres ne descend point considérablement au-dessous de cette même époque.

Le chêne de Dodone commence en quelque sorte la preuve de cette assertion, car son origine se perd dans la nuit la plus antique des superstitions. Et, dès que l'histoire le nomme, elle nomme un Dieu : à savoir, le Jaoh, le Jéhovah des Chananéens et des Hébreux (1), le Zeus ou le Jupiter des Pélasges (2).

Lorsque la mère des Dieux régnait à Dodone sous le nom de Thémis, qui était inconnu de l'Égypte (3), cette Déesse personnifiait la Nature, la puissance, la Justice ; et ses arrêts avaient pour formule, dans la langue grecque, son propre nom. Dès que la bouche du prêtre s'ouvrait pour rendre et sanctionner un oracle, elle disait : *Themis esti*, c'est-à-dire : il est naturel, donc il est juste, ou Thémis veut (4). Ce fut ainsi que Thémis, consultée sur la question de savoir si la Grèce adopterait les Dieux de l'Égypte, se prononça en faveur de ces hôtes nouveaux, comme s'il s'agissait pour elle de Dieux connus !

Jupiter, adopté sur sa parole (*la parole du sacerdoce de la Déesse*), devint bientôt le grand Dieu de Dodone, derrière lequel elle s'effaça ; et, quel qu'ait été le culte des Dodonéens, il nous semble bien difficile de préciser le temps où le chêne et le Dieu de Dodone auraient été

(1) Des Brosses, *suprà*, etc.
(2) Zeus herkaios, Jupiter borne, Beth-el, arbre.
(3) Hérodote, livre II.
(4) Diod. Sic.

deux êtres distincts. Ce qui est certain, c'est que cet arbre et Jupiter, aussitôt que nous le connaissons dans la Grèce, ne sont plus qu'un. Jupiter a désormais pour oracle le chêne devenu Beth-el ou *Dieu-maison-de-Dieu* (1).

Ici, nous rappellerons que la Déesse mère, ou le Cabire Thémis, représente surtout la Terre (2), épouse du Ciel ou de Cronos. Nous nous garderons d'oublier que la Terre, — ce qui est dire *son sacerdoce*, — s'était montrée favorable à l'introduction du culte de Jupiter (3). Nous nous rappellerons que la nouvelle religion, offrant le même fond que celle de la Grèce, était un adoucissement du culte de Cronos ou de Saturne Moloch, c'est-à-dire ici du Ciel ; les autels de ce dernier Dieu, altéré de sang humain, ayant fini par épouvanter et par fatiguer les peuples. Or, nous ne tarderons probablement pas à nous convaincre que le culte du chêne se rattache au type de Saturne, à ce patriarche Abraham qui leva le couteau sacré sur son fils, et dont le sacrifice inachevé devint, aux yeux pervers de l'idolâtrie, le signal des immolations humaines.

Ce souvenir du sacrifice Abrahamique nous poursuivra désormais ; et nous le verrons adhérer à tous les arbres sacrés, à tous les arbres Dieux, depuis les chê-

(1) La colombe noire d'Hérodote qui prophétise sur le chêne, où elle s'abat, ne signifie point que cette prêtresse introduit le culte du chêne, mais qu'elle prophétise sous le chêne comme dans un sanctuaire qu'elle trouve établi ; et cela, peut-être, conformément aux idées religieuses de l'Afrique, sa patrie.

(2) Gée, Rhéa.

(3) Voir au chapitre du Titan Prométhée.

nes sanglants de la Scythie jusqu'à ce chêne des Druides que, dans les Gaules, Maxime de Tyr appelle le Jupiter Celtique. Il semble assez naturel d'en conclure que Jupiter Dodonéen (1) devint chêne, parce qu'il fut accepté comme Dieu suprême en remplacement du Ciel. Le Chêne-Dieu, auquel se lie l'idée des sacrifices humains antérieurement offerts à Dodone, devait être déjà le symbole de Dieu, un des Beth-el de ce sanctuaire, à l'époque où la réforme et l'adoucissement du culte s'accomplirent par la substitution de Jupiter à Ouranos-Cronos. C'est-à-dire, en d'autres termes, que le Dieu changea de culte et de nom, mais que le fond de son Être, de même que le symbole par lequel il était représenté, resta fort probablement ce qu'il était.

D'ailleurs, la réforme des sacrifices humains ne fut point fondamentale en Grèce, elle ne procéda que du plus au moins; car si le Dieu de Dodone cessa d'être insatiable de sang, il ne cessa pourtant point d'en boire (2). Et dans les calamités publiques, dans les temps de danger et de crises, la victime la plus agréable qu'un État, une province, une famille pût offrir au Dieu, c'était toujours un prince, un fils chéri, un enfant unique, *un Isaac*.

A Dodone, de même que dans le reste du monde, Moloch continua de régner au fond du cœur de Jupiter (3)!

(1) Jupiter, d'ailleurs, s'identifie à *Ouranos-Cronos*, c'est-à-dire au Ciel; *voir* ci-dessus et plus loin ces identifications.

(2) Pausanias, *Achaïe*, livre VII.

(3) *Lire* Des Brosses, tome XXXV. *Acad. Bell.-Lett.*, page 125. Denys d'Halicarnasse, livre I, chapitre III, Tertullien, *Apolog.*, etc.

Mais quelle que soit l'opinion où notre esprit s'arrête, le Jupiter Pélasgien, ainsi que le nomme Homère, ou le grand Cabire définitif de Dodone, que nous appelons ailleurs *Jupiter-Pierre*, ce fut le chêne Jaoh-Pater; ce fut le chêne *Dieu-Maison-de-Dieu*, ou contenant Dieu : ce que nous exprimerons par un mot d'une précision parfaite, en disant *le chêne Beth-el*.

On l'appela Polyglotte, parce qu'il rendait directement les oracles et qu'il répondait à chaque consultant dans son idiome. Il fallait voir alors s'agiter d'eux-mêmes les puissants rameaux du Dieu chêne ! Et, bientôt après ce mouvement spontané, c'était merveille d'entendre s'en échapper des bruissements prophétiques que la Religion interprétait, grâce à l'oreille exercée des prêtres ! — Car le langage divin n'avait rien de net et de distinct, et tous les jours on répétait au peuple : Les voix des Dieux ne sont point articulées ! Αἱ τῶν Δαιμονιῶν φωναὶ ἄναρθροι εἰσί.

C'était par de semblables accents que les fontaines de Dodone, ainsi que les fontaines sacrées de toutes les régions Celtiques, sortant de terre au pied d'un arbre divin, joignaient au murmure de leurs eaux celui des secrets de l'avenir; et la dévotion venait étudier les arrêts du ciel dans leur cristal. Ici l'on voyait sourdre du milieu des racines du chêne Dieu, la plus célèbre de celles qui arrosaient le Lieu-Saint. Mais l'arbre séculaire et l'eau vive n'eurent point à Dodone le don exclusif de prophétie; et, par la suite des temps, la voix dominante, la voix la plus sacrée peut-être de ce sanctuaire, ce fut celle des divines Colombes; tandis qu'à *Tiora*, sur le sol Italique, l'oiseau divin n'était plus

le même. C'était celui que son propre nom semble attacher au chêne qu'il fait parler sous les coups puissants de son bec; en un mot, c'était le Dry-Colapte (*mot grec signifiant tapeur de chênes*), ou le Pivert, c'est-à-dire l'ancien Dieu de l'Italie, Picus (1).

Mais, en réalité, quelles étaient les colombes ou les *Peléiades* de Dodone?

Avant de répondre à cette question, nous la ferons précéder d'une observation qui indique quelle devait être en ce sanctuaire l'importance de leur rôle. C'est qu'il se disait d'une femme bavarde qu'elle était plus insupportable que les bassins de Dodone. Or, ces bassins étaient des cloches prophétiques que, dans ses éternels caprices, le vent faisait babiller. Suspendus à une colonne, leurs timbres étaient fixés à proximité du fouet que laissait osciller la statue d'un enfant attaché à la colonne voisine. La brise, en se jouant, poussait sur les cloches les boules de métal qui terminaient le fouet, et fesaient, à chaque instant, rendre à l'airain des murmures, ou des sons, que des bouches sacrées interprétaient en oracles.

Cependant, pour le goût des Grecs, la fontaine et les cloches s'exprimaient dans un langage trop vague; et le chêne, dont le verbe n'offrait aucune articulation plus claire, n'était pas assez parleur; tandis que les fameuses colombes étaient des femmes. Deux mots nous rediront leur histoire.

(1) Les Pélasges élevèrent à Tiora, comme à Dodone, des monuments d'architecture Cyclopéenne. *Voir* Petit-Radel, et la collection des reliefs Cyclop. Biblioth. Mazarine.

Jadis, et bien avant Hérodote (1), avant même Deucalion, deux prêtresses de race noire furent enlevées de Thèbes d'Égypte, où nous avons vu que Jupiter était adoré sous la forme de la pierre ; et des marchands Phéniciens les vendirent l'une dans la Lybie et l'autre dans la Grèce. Ces deux femmes furent, dit-on, les premières qui, chez ces peuples, prêtèrent une voix aux oracles. Or le même mot ayant, dans les langues de l'Égypte et de la Thessalie, la double signification de *colombe* et de *prophétesse*, on se prit à dire que l'une des deux colombes noires de l'Égypte, s'étant abattue sur le chêne de Dodone, y avait établi l'oracle de Jupiter (2). Que cette date se rapporte ou non au temps où Thémis accueillit le Dieu de Thèbes, le nom et l'histoire de la Colombe n'en servent pas moins à rattacher à la religion des Dodanim, ou des Pélasges issus de Japhet, la religion plus savante ou plus compliquée des Pélasges Egypto-Phéniciens.

(1) Livre II.
(2) On voit, par cette version, que le chêne pouvait être prophétique avant elle, quoiqu'il ne prophétisât point alors au nom de Jupiter.

CHAPITRE XXXV.

Dodone. — Un mot sur les antiquités de l'idolâtrie, à propos de la pierre Beth-el et de l'arbre des Patriarches.

Mais l'adoration du chêne Dieu, ou du chêne Beth-el de Dodone, n'étant qu'une conséquence de l'idée superstitieuse qu'avaient fait concevoir d'autres chênes plus antiques, plus vénérables encore, cette étude nous ramène forcément à l'époque des patriarches Hébreux, et même un peu au delà ; c'est-à-dire, dans l'ordre des temps, à une hauteur bien capable de donner le vertige.

En effet, si nous voulons relier ce culte à ceux qui le précèdent, afin de saisir la chaîne complète des fausses religions dont nous touchons presque le premier anneau, il s'agit d'envisager l'idolâtrie, qui élève son siége sur le terrain des passions et de l'ignorance, au moment où elle commence à usurper le ciel au profit de l'orgueil humain. Il s'agit de se reporter au moment où l'homme s'incline devant lui-même, c'est-à-dire où il déifie les membres de la famille, qu'il vient de représenter par des statues, et où il les confond avec les astres qui deviennent également l'objet de son culte. Car, l'instant d'après, nous voyons les astres s'identifier à la pierre Beth-el et au Bétyle dont l'adoration se

Jadis, et bien avant Hér ... ous donc à envis
calion, deux prêtresses d ... coup d'œil rapid
de Thèbes d'Égypte, c ... origine :
était adoré sous la forr ... des idoles a été le com-
Phéniciens les vend ... » de l'esprit et du cœur
dans la Grèce. Ce ... ection, » qui signale les der-
premières qui, c ... « a été l'entière corruption
aux oracles. Or ... (1). « Un père, affligé de la mort
de l'Égypte e ... fils, fit faire l'image de celui qui lui
de *colombe* et ... Il commença donc à adorer, comme
des deux c ... qui, comme homme, était mort un peu au-
sur le chê ... et il lui établit, parmi ses serviteurs, un culte
piter (2) ... des sacrifices (2). »
où Thé ... Tel est le langage de l'auteur du livre de la Sagesse,
toire ... et ce témoignage est à peu près celui du Phénicien
à la ... Sanchoniaton. Car, d'après cet historien, le Dieu Taut,
phe ... ou Hermès, à qui Cronos donna toute l'Égypte, *avait tiré*
Pé ... *le portrait des Dieux, à l'imitation d'Ouranos*. Et nous
verrons que ces Dieux n'étaient autres que les membres
d'une famille souveraine de la Syrie, région d'où les
hommes levèrent de si bonne heure les mains au ciel
vers le *soleil* ou le Seigneur des hommes (3).

Or, cet Ouranos, père de Cronos, ce serait, d'après l'ingénieux Fourmont, Tharé, le père d'Abraham ! Et peut-être ce savant, qui attaqua de front les plus formidables problèmes de l'antiquité profane et sacrée,

(1) Bible, *livre de la Sagesse*, chapitre XIV, verset 12.
(2) Id., *Sagesse*, chapitre XIV, verset 15.
(3) *Lire* Fourmont, *Réflex. critiq. sur l'hist. des peuples anciens*, livre I, page 19, etc. Beelzemen, Sabéisme. *Voir* encore le rapport de ce passage avec le livre de la Sagesse, chapitre XII, verset 2.

est-il exempt d'erreur lorsqu'il s'abstient de remonter plus haut (1). Quant à nous, ce qui nous a frappé dans ce rapprochement, c'est de voir Abraham et Tharé, ces deux hommes illustres d'Our et de Charan, *chefs-lieux du Sabéisme*, lier, en quelque sorte, à leur famille, l'idée *du culte des premières statues humaines* avec *le culte des astres*, et presque aussitôt avec *celui des arbres et des pierres*. C'est dire que nous sommes restés émerveillés de voir les vérités capitales de l'histoire de l'idolâtrie, se grouper *dans l'ordre qui leur convient*, autour de personnages fort acceptables.

Il nous semble bien qu'aux yeux de ce savant systématique, mais imbu des Écritures sacrées et des auteurs profanes, ces événements se sont vivement pressés. Car le culte des étoiles et du soleil, la vénération des ancêtres, l'érection des statues *et la consécration des arbres et des pierres*, constituèrent *presque simultanément* l'essence du sabéisme; religion qui, malgré ses bizarreries, se répandit avec rapidité dans toutes les parties du monde alors connu, et qui l'infecta jusqu'à l'Inde et jusqu'à la Chine, puis jusqu'aux extrémités des îles de l'occident. Nous ne sachions point d'ailleurs que l'histoire détruise l'harmonie de ce tableau, tel que nous venons de le tracer (2).

Ouvrons les yeux, et peut-être verrons-nous qu'au moment où la crise de l'idolâtrie *a progressé et s'apprête à envahir le monde*, Dieu fait comme un effort pour arrê-

(1) *Lire* encore Fourmont, idem, livre II, page 64, etc.
(2) *Acad. Inscript. Bell.-Lett.*, tome XII, Sabéisme, page 25. Id. Pictet, Culte des Cabires, *suprà*, et Thom. Moore, *Hist. of Ireland, infrà*, etc.

ter l'humanité sur une pente fatale. Les hommes d'élite auxquels il s'adresse, vont s'écarter des Dieux à figure humaine, des statues et des astres, ces Divinités passives qu'enchaîne servilement aux Cieux, où elles brillent, l'ordre invincible des mouvements que leur imprima le Créateur. La raison révélée va rallier ces élus à l'idée pure et sublime du Dieu qui daignera se manifester à leurs regards, et dont ils marqueront l'apparition *par une pierre brute*, par un monument aussi simple que leur pensée et que leur cœur. Mais il en est d'autres que cette lumière ne pourra qu'aveugler, au lieu de les éclairer de ses clartés. Hommes charnels, ils voudront encore toucher et manier la Divinité; ils la verront et l'adoreront dans les signes grossiers et matériels qui ne seront adoptés par leurs frères que comme les monuments de ses apparitions. Telle sera la pierre que les hommes nommeront Beth-el. Tels seront *les arbres* dont le pavillon de verdure forme le portique de la tente des patriarches que Dieu visite; *les arbres* abritant la *source* à laquelle ils puisent l'eau qui les désaltère, et l'eau qui doit ruisseler sous leurs mains dans les cérémonies des sacrifices.

Or, le prince de ces hommes d'élite, ce fut Abraham, le fidèle serviteur que Dieu choisit comme la tige du peuple auquel *il devenait temps de confier pour un long avenir, le dépôt des vérités religieuses*. Et c'est, à partir de l'installation d'Abraham à Mamré ou à Mambré, époque première que nous prolongeons jusqu'à la fin de Jacob, *que date* la vénération inspirée *à la plupart des nations* par les arbres sacrés (*arbores sacrivi*) et par la pierre Beth-el. La liaison s'opère entre ces deux objets

par le fait de cette même idée : que la Divinité réside en eux, et en sort pour se manifester ; ce qui les rend le symbole de Dieu, ou des Dieux. — La vénération qu'ils inspirent, se communique graduellement aux Bétyles ou aux pierres vivantes, ces aérolithes qui semblent être les astres eux-mêmes, descendant du ciel sur la terre. Enfin, les Bétyles, travaillés successivement par le ciseau du sculpteur, aboutissent à leur tour aux statues, le *point de départ* et le *terme final* dans *le cercle* de l'idolâtrie (1).

CHAPITRE XXXVI.

Les Arbres sacrés.

Mais comment l'adoration du chêne et de la pierre brute ou du Beth-el (*pierre maison-de-Dieu*), a-t-elle pour date l'époque qui s'étend d'Abraham à la fin de Jacob?

Dans le principe, les hommes n'avaient élevé à Dieu que de simples autels. Noé, Abraham, Isaac, Jacob, ces vrais et sincères croyants, se retiraient pour adorer

(1) *Voir* le *Livre de la Sagesse,* chapitre XIV, verset 12, etc.

Dieu dans des lieux écartés, dont le silence permet de s'élever aux sublimes hauteurs de la méditation. Ils se complaisaient dans cette sainte et douce frayeur dont le cœur se remplit à la pensée de Dieu dans les solitudes où tout se tait, si ce n'est la voix intérieure qui s'empare de l'âme. Les hauts lieux et les bois étaient donc devenus les premiers temples où les hommes avaient élevé les premiers autels, pierre ou gazon, qui se rougirent du sang des victimes offertes au Seigneur. Ce fut dans ces conditions qu'Abraham improvisa, sur la montagne, un autel formé de quelques pierres brutes où il se préparait à sacrifier Isaac. Et ce fut encore sous l'empire de cette coutume que, voulant rendre plus vénérable l'autel qu'il avait dressé à Bersabée, il le transforma en une sorte de temple par le péristyle d'arbres dont il le ceignit. Car, lorsque *des arbres* ne s'élevaient point naturellement pour jeter leur ombrage autour de *la pierre* qui devait être consacrée, l'usage était de les planter (1).

Mais si l'Écriture observe qu'Abraham dressa souvent des autels à Dieu pour lui offrir des sacrifices, remarquons que le plus célèbre de ceux qu'il éleva de ses mains fut celui du chêne, ou de la chenaie de Mambré. Ce lieu, si fréquemment cité dans l'histoire, vit le patriarche couler en paix de longs jours ; et la Bible nous dit qu'il y exerça l'hospitalité à l'égard du Seigneur lui-même, qui lui apparut sous la forme de l'homme (2).

Or, les plus savants interprètes de l'Écriture, affirme à cette occasion Don Martin, ont fait observer

(1) *Bible Vence, D.*, tome VI, page 4, et *Genèse*, chapitre XXI, verset 33.

(2) *Bible Vence, D.*, tome II, page 166, la note, et Genèse latine,

que, depuis le choix qu'Abraham fit des chênes pour y invoquer le Seigneur, toute l'espèce de ces arbres fut consacrée. L'auteur de la synopse des critiques, mentionnant le chêne sous lequel Jacob enfouit les idoles, dit que ce patriarche en avait fait choix par la raison que ces sortes d'arbres étaient dès lors consacrés, qu'ils étaient *inviolables*, et que personne n'osait y porter la hache! Dom Calmet, discourant sur les bois plantés par les personnages de l'Écriture, établit que, en matière de culte, on ne rencontre rien de plus ancien que ces autels ou ces bois sacrés, soit que l'on consulte les auteurs religieux, soit que l'on ouvre les écrivains profanes (1). Enfin, ce docte interprète ajoute que les honneurs rendus au chêne, n'avaient point d'autre origine que l'adoration du Seigneur par Abraham, sous l'arbre de Mambré. Mais le danger de l'ido-

chap. XVIII, verset 1, etc. *Tres vidit et unum adoravit*. Trois hommes lui apparaissent, et Abraham les apostrophe au singulier et au pluriel, reconnaissant ainsi la Trinité dans l'unité; Dieu répond de même au singulier et au pluriel. (—V. 3, 23, 10, 13, 15, 17, 20, etc., *sing*. V. 4, 5, 5, 16, etc., *pluriel*). *Lire*, sur cette connaissance des dogmes enseignés par la tradition primitive, le profond ouvrage du Juif Molitor, de Francfort, *Philosophie de la tradition, Paris*, 1834, *traduit par X. Quris*; et *Harmonie entre l'Eglise et la Synagogue du savant rabbin converti le chevalier Drach, Paris*, 1844, *Paul Mellier*. Enfin, près de cette résidence presque sacrée de Mambré, les corps d'Abraham et de Sara reçurent les honneurs de la sépulture et furent réunis dans la mort, (*Caverne d'Ephron à Mambré*, id. *Bible, tome II, pages* 144, 166). Les Septante, ces excellents interprètes ont traduit par chêne ou chenaie, le mot que d'autres ont improprement rendu par vallée. Les Juifs vaincus par Adrien furent vendus sous ce chêne appelé quelquefois Thébérinthe, par erreur. Mais, après tout, qu'eût importé l'essence de l'arbre.

(1) La Déesse Nature-Vénus-Uranie est la Déesse *des Bois*, Diane-Priapine, Astaroth, adorée sur les hauts lieux dans la Syrie, etc.

lâtrie motiva, chez les descendants de ce patriarche, l'interdiction de cet innocent usage. Car les honneurs que reçut le chêne du père des croyants, prirent bientôt un caractère criminel et d'autant plus prononcé que le culte des faux Dieux régna autour de la région où il avait fixé son séjour, et où il s'entendait dire avec l'expression d'un respect presque idolâtrique : Vous êtes parmi nous *comme un prince divin* (1). »

En effet, la renommée publiant que le Dieu du ciel s'était manifesté à Abraham sous ce chêne, qui était resté pour le patriarche un objet de vénération, les chefs de l'idolâtrie en prirent occasion de croire ou de persuader aux hommes chez lesquels le sens de la vérité tendait à s'éteindre, que le Dieu du ciel habitait dans cet arbre. Et l'on peut observer que la plupart des colonies qui peuplèrent le monde, eurent pour point de départ, le voisinage de la famille ou des diverses résidences d'Abraham ; qu'elles partirent, au moins, de lieux voisins des nations les plus rapprochées de ce patriarche qui fut illustre dès son vivant, ou bien encore des contrées avec lesquelles ces nations étaient en contact et liées par des rapports de commerce. On concevra dès lors que les flots successifs de la colonisation durent emporter cette croyance dans les parties du monde où ils se répandirent, et la faire pénétrer dans le sol qu'ils fécondèrent de leurs dépôts.

Parmi les habitants dont se couvrit la terre, les uns s'accoutumèrent donc à regarder le chêne comme l'ar-

(1) *Genèse*, chapitre XXIII, verset 6.

bre où le Dieu du ciel se plaisait à résider; les autres y virent le symbole, la représentation ou la statue naturelle du Dieu du ciel. Ici ce fut Jéhovah; là-bas, ce fut le Jaoh-Pater de Dodone; ce fut Esus ou le Jupiter des Gaules : en un mot, ce fut l'arbre *Dieu-Maison-de-Dieu*, ce qui est dire *l'arbre Beth-el* (1).

Cependant, comme l'esprit de l'homme éprouve un besoin presque invincible de franchir l'espace qui sépare un objet de l'objet le plus proche et le plus semblable, le chêne cessa bientôt d'être le seul arbre sacré. Les *arbores sacrivi* commencèrent à appartenir à plusieurs essences différentes, ainsi que le témoigna, par la suite, le 22e canon du concile de Tours, le 3e du concile d'Auxerre, puis le 20e de celui de Nantes, sur l'interdiction de ce culte. C'est ce que démontre encore le nom de Phégonée qui était l'une des dénominations de Jupiter, parce que ce Dieu lui-même habitait un hêtre de la forêt de Dodone. Mais le chêne n'en resta pas moins le principal, et nous dirons presque l'unique *Beth-el de l'ordre végétal;* et, lorsque dans les Gaules, les soldats de César reçurent ordre de leur général de tourner le tranchant du fer contre ces arbres sacrés et de les abattre, ces intrépides vétérans pâlirent; on les vit frappés de stupeur. Après que l'électrique et itérative secousse du commandement militaire les eut déterminés à l'obéissance, ils ne cédèrent qu'avec hé-

(1) Maxime de Tyr appelle le chêne, le Jupiter Celtique. Homère et Hésiode appellent Jupiter, le Dieu national des Pélasges, qui sont des Celtes (*Voir* De Brotonne, tome II, pages 58, 80), ou des Celto-Scythes (*Voir* Pinkerton). Jupiter dérive, et a la signification évidente de Zeus (*ou Esus par transposition*) et de πατὴρ, comme *Jovis* de Jéhovah.

sitation, et ce fut avec un tremblement de tous leurs membres.

....Tremuere manus, motique tremenda
Majestate loci, si robora sacra ferirent
In sua credebant reditura membra securim.

Lucain, 3.

Ils s'attendaient à voir le taillant de la hache se retourner contre eux, et rebondir de l'arbre divin sur leurs propres membres. Enfin, malgré sa douleur mortelle de voir abattre ces arbres par l'ordre des Romains, la population Gauloise se réjouissait à l'idée d'une vengeance exquise, prompte, et partie d'en haut. Le ciel pouvait-il tarder à éclater contre la singulière audace de ce sacrilége ?

. . . . . . Gemuere videntes
Gallorum populi; muris sed clausa juventus
Exultat; quis enim læsos impunè putaret
Esse Deos. Lucain.

Nul étonnement si cette croyance avait conservé toute sa ténacité dans les Gaules; car aucune corporation sacerdotale, aucune école de philosophes chez aucun peuple, n'avait conservé plus religieusement que les Druides, les idées dont l'origine se liait au culte.

En un mot, l'usage, fondé sur la tradition, unissait, par des liens tellement étroits, les souvenirs de l'arbre du patriarche aux croyances Celto-Scythes et à la religion des Druides que, si nous ajoutons foi aux savants auteurs qui ont approfondi l'histoire de ces pontifes philosophes, leur vie n'était qu'une imitation de celle d'Abraham, sous le chêne ou la chenaie de Mambré(1).

(1) Unde querna ista religio nata est? Nimirum e quercubus Mambræ, sub quibus olim sanctissime penes quos tam rei divinæ faciendæ,

A ces bois, célèbres chez les peuples anciens, il faudrait donc attribuer une origine orientale, la même origine que celle des hommes qui les plantèrent ou qui les consacrèrent au ciel. Et ces bois étaient les Temenos d'Homère (1).— C'étaient les *Nemetos* ou les Nemos des Grecs, dont les Latins ont formé le mot *nemus*, et auquel fut substitué, plus tard, le nom de *Lucus*, qui leur parut plus descriptif (2). Lorsque l'idolâtrie progressa, ces bois cessèrent d'être les temples mêmes, et ils n'en furent plus que l'enveloppe, que le péristyle. En un mot, et remarquons-le sérieusement, ils étaient les *Dry-nemets* des Celtes, ou les *forêts-temples*, semés çà et là sur la surface des Gaules (3).

Chez les peuples d'origine Celto-Scythe, les temples anciens ne furent souvent, en effet, que des forêts sombres, antiques, dont les oracles ou le *Dieu parlant* étaient, comme à Dodone, des chênes couronnés de

tam justitiæ administrandæ cura fuit, religiosissime degebant, quorum umbra simul Abrahæ domicilium, Deoque templum præbuit. *Religion des Gaules*, D. Martin, tome II, pages 288 à 295, etc., t. I, page 62. *Lire* id., Pictet, *Culte des Cabires chez les anciens Irlandais*, et Th. Moore, *History of Ireland*, tome I.

(1) Ενθᾶ δὲ οἱ Τέμενος βωμὸς τε θυήεις. On pense que le mot *templum* avait la même signification que celle de τέμενος chez les Grecs. Ce terme s'appliquait à une enceinte sacrée, entourée de murs ou de palissades. *Lire* Bâtissier, grande édition, *Histoire de l'art monumental dans l'antiquité*, etc. Paris, 1845, page 265. La palissade rappelait la forêt; les murs ou les colonnes furent substitués aux cercles de pierres brutes, ou crom-lechs, qui figuraient les péribοles sacrés, si communs dans les anciens temples. Ces crom-lechs, dont nous parlerons, ont été très-communs en Asie, d'où ils ont presque disparu.

(2) *Ubi non lucet*, par antiphrase, disent les Glossaires, ou peut-être *ubi lucet lux, Deus*.

(3) Chêne-Temple-Forêt ou Dru-Nemetos. *Voir* id. l'*Enéide*, l. VII, vers 170, etc., le palais de Picus, ci-dessus expliqué, etc. *Lire* id., D. M. et de Brésillac, *Hist.* page 489, etc.

siècles, et du sein desquels s'échappaient tout à coup des voix divines (1).

Eh bien ! ces oracles, ces temples, auxquels notre sujet doit nous ramener plus tard, nous avons cru les apercevoir en étudiant avec des yeux opiniâtrément attentifs, le palais du roi Picus, à l'époque où déjà le palais se confondait avec le temple et s'élevait aux lieux primitifs où jadis le culte seul avait eu son sanctuaire.

Horrendum silvis et relligione parentum
Hinc sceptra arripere et primos attollere fasces
Regibus omen erat. Hæc illis curia templum.

Enéide, livre VII, p. 172, etc.

Sous ces formidables ombrages (*horrendum silvis*), les arrêts de la justice (*curia*), succédaient donc ou se mêlaient à ceux de la Religion (*templum*), et aux cérémonies sacrées, selon l'usage que de longs siècles avaient enraciné dans les Gaules, au sein des grandes et universelles assemblées du Druidisme, appelées les *Dry-nemets*. Lieux rendus terribles, nous dit le poëte, par le sombre aspect de leurs forêts, et par les rites de la religion des ancêtres ! lieux sacrés où les Rois soumis

(1) ..... Subita ex alto vox reddita luco est.

Enéide, l. VII, v. 95.

L'un des plus anciens Dieux des Aborigènes était une colonne. La *colonne* est une des formes primitives par lesquelles le Bétyle s'est lié à l'idée *du tronc d'arbre*. Cette colonne était surmontée d'un pivert, ou *Dry-Colapte*, rendant des oracles, à l'instar de la colombe du chêne de Dodone. Le temple Pélasgique ou Cyclopéen de Tiora, figurant le Dieu sous cet emblème, unissait l'idée et le culte du Beth-el, et assez probablement de l'arbre, à celle des monuments Cyclopéens (*Denis d'Halicarnasse*, livre I, chapitre II, *Antiq. rom.*). Plus tard, le Dieu colonne Picus revêtit la forme d'un jeune homme et le pivert eut pour siége le sommet de sa tête. Jacobi, page 400.

aux présages (*omen*), c'est-à-dire plus ou moins dépendants de la volonté des pontifes, venaient recevoir *sur la pierre Beth-el* les insignes de leur puissance (*sceptra arripere*), et où la justice de la Nation (*curia*) tenait ses lits solennels (1).

Lucain, après avoir poursuivi de ses recherches *Esus*, le Dieu suprême des Gaulois, peint à grands traits de poëte le lieu dédié à son culte. C'était un *bois sacré, arrosé*, comme Dodone, par *une fontaine* dont les eaux noires

(1) *Voir*, plus loin, la pierre de Scone, ou *du couronnement*, en Ecosse, et autres. Nous pourrions appuyer sur une multitude d'exemples l'explication que nous donnons. *Voir* sur ce point *De Lapidibus Deo positis*, Gottlob, Sigill., page 12, etc. *Voir* id., Thom. Moore, *Hist. of Ireland*, tome I, page 43, etc. — L'autel et les arbres, c'est-à-dire l'autel et le temple, sont presque toujours inséparables, que le Dieu soit ou non l'un des arbres de ce temple, qu'il y soit pierre, ou que son symbole reste innommé.

.... Ante urbem, in *luco*.
Enéide, livre VIII, vers 104.

Hanc aram *luco* statuit, quæ maxima semper.
Enéide, livre V[illegible], vers 269.

Necnon et *sacri* monstrat *nemus* Argileti.
. . . .
Hinc ad Tarpeiam sedem et Capitolia ducit,
Aurea nunc, olim silvestribus horrida dumis.
Jam tum *relligio* pavidos terrebat agrestes
Dira loci; jam tum *silvam, saxumque tremebant!*
Hoc *nemus*, hunc, inquit, frondoso vertice collem,
Quis deus, incertum est, *habitat Deus*. Arcades ipsum
Credunt se vidisse Jovem...
Enéide, livre VIII, vers 345, etc.

Ailleurs, le bois, parce qu'il est temple, est devenu asile.

Hinc *lucum* ingentem, quem Romulus acer *asylum*
Rettulit, et gelida monstrat sub rupe Lupercal.
Enéide, livre VIII, vers 342.

semblaient sourdre du fond des entrailles de la terre.

Blanc de vieille mousse et tout chanci, cassé de vieillesse et fendu par éclats, un tronc d'arbre, vigoureux encore quoique vermoulu et incrusté du sang des victimes, représentait ce Dieu Gaulois, l'ancien des âges, l'Éternel, le Dieu jaloux qui était l'âme de la religion de nos ancêtres. Cette grande et auguste ruine était la figure du Dieu qui fut le principe de la guerre que, jusqu'à l'époque de l'envahissement des Gaules, les Gaulois déclarèrent, ainsi que les Perses, sur tous les lieux de la terre, aux temples fermés et aux statues. Et rien, ce nous semble, dans ce tableau, ne distinguait cet arbre Dieu des chênes sacrés des Scythes, ces pères des peuples de la Perse, descendus, comme les Celtes, des fils de Gomer (1).

Mais par quelle raison les Gaulois n'accomplissaient-ils généralement qu'au pied du chêne ceux de leurs sacrifices où ruisselait le sang humain? Pourquoi là, surtout, les sacrifices que, quelques pages après celles-ci, et à la suite de quelques notions acquises sur Abraham et sur Saturne, nous consentirons peut-être à nommer Abrahamiques ou Saturniens?

Question vraiment importante! question féconde et pleine d'intérêt, si l'on veut lever le bras assez haut pour déchirer les voiles qui couvrent l'énigme, et laisser la lumière tomber à flots sur une série de points historiques.

Quant à nous, ce que notre faiblesse nous permettra de répondre, c'est qu'après avoir fait du chêne d'Abra-

(1) *Lire* D. Martin, *Rel. des Gaules,* tome I, page 118, 119, 170. Et *la grande histoire universelle Anglaise*, tome VIII, page 231, etc.

ham à Mambré un arbre Dieu, ou un Jéhovah, l'idolâtrie transporta ce culte à d'autres chênes. Tel est celui de Dodone, par exemple, qui devint le Jaoh-Pater, c'est-à-dire le Jéhovah, le Jupiter ou le *Zéus* des Pélasges, que les Latins nommèrent *Deus*, grâce à un léger changement de prononciation! C'est que les peuples Gaulois, s'attachant de leur côté à la même idée et à la même expression, se bornèrent à transporter une lettre unique du nom de *Zéus*, dont ils firent par ce moyen leur *Ezus*, ou *Esus*, c'est-à-dire leur Dieu suprême. C'est enfin que le symbole *vivant* de ce *Zéus* ou *Esus* fut pour eux aussi le chêne que, déjà, nous avons entendu Maxime de Tyr appeler le Jupiter Celtique. Devant ce Dieu unique, et qui conserva si longtemps dans les Gaules le caractère de sa jalousie sainte, les Gaulois immolaient donc les grandes victimes, les victimes humaines, les figures les plus rapprochées du Rédempteur, dont la notion va tout à l'heure s'unir et se confondre sous nos yeux avec celle des sacrifices.

Ce point une fois admis, il sera facile de concevoir que les autres Dieux, les Dieux postérieurs, n'étant que des *attributs*, émanés mais dépendants de celui-ci, les sacrifices qui leur étaient offerts ne devaient s'accomplir que sous le chêne, parce que cet arbre était la personnification *complète* d'Esus. Il s'agissait, en effet, par ces immolations, de se rendre propices les Dieux accessoires, mais sans offenser le Dieu principal; et l'on y parvenait, grâce à cette observance, en les rattachant, comme par voie de subordination, à leur origine commune ou à leur tronc, ce qui était constater,

en les honorant, leur infériorité, et nous pourrions le dire, leur état de vasselage.

L'idée la plus saisissante qui accompagne le nom de Dieu, c'est celle de la force, de l'immutabilité; et le chêne, chez les peuples qui l'honorèrent d'un culte spécial, donnait, dans sa substance, un symbole vivant à cette idée. Les Grecs le nommaient *Drus*, et chez les Celto-Scythes, qui parlaient originairement le même langage, il s'appelait *Déru* (1). Le nom des Druides en dérive, quelqu'autre racine imaginaire qu'on lui assigne; et le mot *Dru*, dans notre idiome, signifie encore fort et valide. Les Druides étaient les hommes du chêne (2), l'arbre que les Latins, ces peuples Celto-Grecs nommaient *robur*, c'est-à-dire *la force même*. De là provient le terme français robuste, et le mot rouvre ou robre, qui désigne encore une des espèces de chênes les plus inaccessibles aux ravages du temps (3).

Observons, en outre, que Zéus, ou Esus Dieu-chêne, ayant pour symbole cet arbre qui représente la force par excellence, le *nom* du Dieu concorde merveilleusement avec son symbole.

En effet, dans une grande partie de l'ancien monde, il n'y avait pas de Dieu plus fort que le Destin, cette toute-puissance indéfinie (Θεός ἰσχυρός), ce Dieu suprême

(1) *Lire* D. Martin, ci-dessus, etc. Δρῦς, en Grec, veut dire chêne, mais par application; car, dans son acception générale, il signifie bois *dur*, et plutôt bois *fort*, ainsi qu'on le voit par ἰδρύω qui veut dire j'affermis, je rends fort, et par extension je bâtis : verbe formé de εἰς δρῦς et dont le sens radical est : *établir dans sa force.*

(2) Unde *querna* ista religio ? *suprà*.

(3) Rouvres, près Anet, est le nom du lieu où résidait le grand Druide!

que les païens représentaient comme aveugle, à tel point ils l'étaient eux-mêmes ! Eh bien ! les Grecs nommaient *Aïssa* ce Dieu suprême ; c'était le féminin de l'*Aissos*, *Æsar* ou *Æsos* des anciens Grecs et des Étrusques ; c'était donc, par la contraction des deux premières lettres, le véritable *OEsus* des Gaulois, selon son orthographe positive (1).

Il est à remarquer encore que nous retrouvons, dans ce mot, la définition philosophique du Dieu des Dieux, celui qui est fort ou égal à lui-même, et toujours égal : *isos!* En d'autres termes, ce mot exprime l'immuable, le Dieu juste, Providence et Destin, c'est-à-dire tout-puissant ou parfait, et par conséquent *bon*, dans la vaste et sublime acception de ce terme. Vérité profonde que reconnaissent une multitude de langues dans lesquelles *Dieu* et *bon* sont presque un mot identique, la raison les faisant dériver immédiatement l'un de l'autre : tels sont, sous notre main, *God* et *Good* dans le langage des Anglais ; tels sont *Gott* et *Gute* dans les idiomes de la Germanie, etc., etc.

(1) Pictet, dans son ouvrage sur les Cabires, donne sur le mot *Æsar* des explications différentes des nôtres, et qui, cependant, les fortifient plutôt qu'elles ne les infirment. Elles varient le sens du mot, et font envisager le Dieu sous une de ses formes Cabiriques. *Æsar*, *Easar* signifie *Dieu*, ou le feu intelligible, le Créateur, celui qui allume le feu ; le générateur du feu, ou la puissance active par excellence ; celle du Cabire ! En chaldéen *Aza*, et en Irlandais *Asam*, signifient allumer ; en Arabe *Aser* et *Azar*, en Persan *Azur*, en Zend *Adur* (*adurere* en latin), signifient le feu ; d'où *Azi* véhément, *Az* amour. Et, chez les Chaldéens, chez les anciens Persans et les Syriens, *Aduar* et *Azuar* sont le nom du mois de mars ; mois où les Romains rallumaient le feu sacré de Vesta Déesse du feu, Déesse créatrice et dévorante, ou *Esthia*, Déesse Nature.—*Lire* de la page 7 à la page 14, Pictet, *du culte des Cabires chez les anciens Irlandais*, Genève, 1824.

Mais ne nous égarons point, et cherchons à nous convaincre, en parcourant un petit nombre de lignes, que la plupart des peuples de l'antiquité et que les nations les plus remarquables, soit par la force du nombre, soit par la puissance de la civilisation, honoraient et adoraient, comme véritables Beth-el, certains arbres et particulièrement le chêne.

Dans les Gaules, la substance de l'arbre était comme l'enveloppe ou la chair du Dieu suprême, ou de cet Esus, auquel la religion défendait d'immoler des victimes humaines ailleurs que sous les rameaux du chêne. Dans la Grande-Bretagne et jusqu'au fond des régions Celtiques, mais surtout en Irlande, le sol était, dans une antiquité reculée, et fut, presque de notre temps encore, couvert de tous les symboles de la religion bethelique des descendants de Sem, de Japhet et de Cham. C'étaient *les bois* et les *sources sacrées*, comme à Dodone et en cent lieux différents des diverses parties du monde. C'était *la pierre Beth-el*, que l'Irlande appelait *Both-al*, c'est-à-dire du même nom que les Hébreux, et avec la signification *exactement pareille de Maison-de-Dieu*. C'était la pierre *du jugement*, rappelant, avec des usages tout primitifs, ces pierres Dieu d'abord, et puis peut-être simplement divines ; celles qui, semblables aux pierres brutes de Scone en Écosse et à celles de l'accusation et de la défense publique dans l'aréopage d'Athènes (1), assuraient par l'esprit dont elles étaient animées, la validité des élections royales,

(1) Ἀναδείας καὶ ὕβρεως, la pierre qui attaque, qui insulte, et celle qui dépouille de sa pudeur l'inculpé, forcé de comparaître. *Pausanias*.

et la justice de l'accusation ou de la défense publique. C'étaient les monceaux sacrés, pareils aux monuments de pierre de Laban, c'est-à-dire aux Galaad des Hébreux (1).

Enfin, presque jusqu'à nos jours, c'était *toujours la pierre*, mais *surtout le chêne!* Car lorsque la superstition tourmentait les Irlandais et les poussait à la fréquentation des sources et des fontaines sacrées, les eaux qu'ils recherchaient, celles que quelques-uns recherchent *encore* de préférence, ce sont celles dont le miroir voit se dresser près d'elles, soit une pierre brute, soit un vieux chêne outragé par les siècles (2).

Chez les Scythes, ces arbres étaient arrosés, avec le même empressement religieux que chez les Celtes *leurs frères*, du sang fumant des victimes. Les doyens de ces arbres, monuments à rameaux noueux, étaient tout inondés de ce sang qui remplaçait pour eux les onctions de l'huile sainte. Ils en étaient tout recouverts, tout incrustés, et leur caractère sacré frappait l'esprit des peuples d'une vénération bien profonde. Car on tenait pour digne d'une mort cruelle, le téméraire qui en eût arraché le moindre branchage, la plus faible parcelle, celui qui se fût permis seulement d'en entamer l'écorce (3).

Dans le bosquet de Romové (4), si fameux dans la

(1) *Lire* Thom. Moore, *Ireland*, *Sacred groves*, *Wells*, *judgment seats*, *unhewn pillars*, *sacred heaps*, tome I, pages 18, 19, 25 à 27, etc.

(2) *Voir* id., page 24. Et en France, recueil de notes, plus bas.

(3) *Grande hist. universelle Angl.*, tome VIII, page 231; de Keysler, *Antiquités 7ales* exprimé par ce chiffre 7ales, *Diss.* 3.

(4) *Romé* en Grec, et probablement en vieux Celtique, ancienne langue collatérale du Grec, a la signification de *robur* chez les Latins.

Germanie Prussienne, on voyait s'élever un chêne tout verdoyant, sous les rameaux duquel s'étaient évanouies cent générations d'adorateurs. Et ce patriarche des hautes futaies les plus chenues l'emportait sur tous les chênes sacrés de cette région, par la vénération dont les témoignages affluaient autour de son tronc entr'ouvert (1).

De la tige colossale de cet arbre de Romové, sortaient *les oracles de la justice ;* et son tronc renfermait *comme symbole d'une Trinité*, trois images des Dieux principaux. Son feuillage dégouttait du sang des victimes immolées chaque jour, et c'était à son ombre que le grand prêtre Germano-Druidique, ce patriarche, cet Abraham du Nord, *avait établi sa demeure.* Les prêtres seuls osaient aborder ce lieu sacré, et le coupable qui tentait de s'en approcher dans un but d'expiation n'avançait qu'en hésitant, lentement, et comme tourmenté par les ébranlements d'une sainte terreur (2).

Rappelons-nous encore qu'après avoir entendu Ma-

(1) *Voir* le rapport de cet arbre avec le *chêne Ydrasil, l'arbre du Temps* des Scandinaves, — (*donc l'arbre Cronos ou Abraham*) — et leurs trois trinités. — La Trinité et l'ogdoade Cabirique, renfermées dans la doctrine du Sabéisme, puis le Phallus, et comme conséquence presque rigoureuse, le Bétyle dont il est une des premières modifications, puis enfin le *chêne Ydrasil* ou l'arbre du temps, c'est-à-dire, l'ancien des jours, ou le chêne Beth-el, se montrent clairement à découvert dans le culte Scandinave, sur lequel nous nous taisons. *Voir* aux notes du glaive Runique, pages 244, 246, 286 traduction de Léousun Leduc, 1846. Les plus frappants rapports existent entre les religions de l'Inde, de la Grèce et de la Scandinavie : Wiseman, discours sur les rapports entre la science et la vérité révélée, tome II, page 49.

(2) L'hist. des Croisades de Michaud est dans toutes les mains; ce trait y est relaté, tome II, quatrième édition. Paris, 1836, livre XII, pages 416 à 419.

xime de Tyr affirmer que le Jupiter des Gaulois, ce qui signifie leur Esus, était un chêne, nous avons vu, sous les enseignes de Pharamond, la tribu Germaine ou Celto-Scythe des Sicambres entourer le chêne de *bandelettes* et de flambeaux allumés. Puis, à la suite de libations religieusement répandues, cette tribu offrait un sacrifice solennel à l'arbre temple, ou au temple Dieu (1) !

Nous ne voulons point répéter que, chez les Latins et les Grecs, l'esprit divin avait fait entendre sa voix aux mortels par les chênes vénérables du Latium et de Dodone (2). Cela serait inutile ; mais gardons-nous de passer à côté d'un fait trop concluant pour l'omettre sans nuire à notre sujet. C'est que l'antique navire *Argo*, le fameux vaisseau de la toison d'or, était doué de la parole; c'est qu'il parlait et rendait des oracles ! Pourquoi cela? d'où lui venait ce don? Le voici : que notre attention se réveille au récit de ce fait. C'est que, pour former le gouvernail de ce navire, Minerve elle-même, la Déesse de la sagesse, avait mis en œuvre un arbre de la forêt de Dodone, et que cet arbre était un chêne (3). Si ce gouvernail n'était pas un Dieu, visiblement manifesté, il en était donc le temple voguant,

(1) *Relig. des Gaules*, tome I, pages 228 à 290, D. M.

(2) Subita ex alto vox reddita luco est.

Enéide, livre VII, vers 95.

De Brotonne, *Filiat. et Migrat.*, tome II, pages 59, 66, 80. Oracles des Grecs qui étaient Celtes ou Scythes, *voir* Pinkerton.

(3) Il n'est pas improbable que Fénelon se soit inspiré de ce souvenir dans sa description des vaisseaux construits de bois coupés sur le véritable mont Ida, où Jupiter naquit. *Télém.*, livre V, page 179, Amsterd. 1651.

le Beth-el. Il nous semble bien difficile de ne point rester pénétrés de la force que ces croyances acquièrent de leur rapprochement, et de ne point s'émerveiller de la confirmation qu'elles se donnent l'une à l'autre à mesure qu'elles deviennent l'objet d'une étude approfondie.

Certes, nous ne pouvons nous imposer la tâche de parcourir le globe entier, mais en quelque endroit que le hasard nous jette, le même symbole frappe nos regards ; et nous le rencontrons encore, soit que nos yeux se tournent vers la Syrie toute hérissée d'arbres sacrés, soit qu'ils se dirigent vers la haute Asie, ou qu'ils s'arrêtent au sein des grandes Indes. Un voyageur que, dans cet ouvrage, nous pouvons appeler moderne (1), nous a transmis sur le culte de ces régions, et sans soupçonner l'importance de son témoignage aveugle, des détails de l'intérêt le plus saisissant, et des documents tout décisifs. Car l'un des arbres démoniaques qu'il nous décrit et qu'il voyait adorer, était une personnification de *Parveti*, et par conséquent de son époux *Maha-Deu*, puisque la mythologie des Hindous les identifie l'un à l'autre dans une même et unique personne. Or, ce Maha-Deu (2), c'est le grand Dieu, ainsi que son nom l'exprime positivement dans la langue Indienne ! Un peu plus loin, il le rencontrait *lui-même*, et directement représenté *en ces mêmes lieux* par *la pierre Bétyle*, que le peuple y adorait sous la forme sacramentelle du *Phallus* ou du *Lingam*. Le grand Dieu,

(1) Pietro della Valle, tome IV, pages 35, 300.
(2) Maha-Deu, ou Maha-Deva, *Méga*, grand, et *Zeus*, Dieu, magnus Deus, l'un des sens du mot Cabire, *vide suprà*.

la Divinité dans son principe est donc encore, dans ces régions, comme elle y fut jadis, et *pierre Beth-el*, et *arbre Beth-el !*

En tous lieux, l'arbre sacré voulut s'animer d'un esprit divin, comme pour rappeler le Dieu qui conversait avec Abraham sous le chêne impérissable de Mambré, où le patriarche adorait l'unité dans la Trinité (1).

En effet, si quelque mouvement de la volonté nous sollicite à remonter vers l'origine de ces arbres, de ces pierres, de tous ces symboles identiques, nous remontons sans cesse, et par le même effort, aux antiquités les plus hautes d'une prodigieuse variété de peuples dont l'esprit et le cœur se sont remplis des mêmes croyances. — Nous observons, en outre, qu'une multitude de ces peuples, dans un assez grand nombre des points du temps et de l'espace où nous avons vu fleurir leurs mêmes idées religieuses, n'avaient pu se les communiquer l'un à l'autre. L'étude de la chronologie et de la science géographique prouvent que des obstacles matériels s'y opposaient. Ils les avaient donc puisées dans une patrie primitive, au réservoir d'une foi commune ! En vérité, dès que nous avons suivi dans le champ de l'histoire les monuments qui répètent, l'un après l'autre, cette assertion, est-ce que l'identité des croyances originaires des nations qui nous tombent sous les yeux ne démontre pas l'identité de leur race, leur provenance d'une souche unique ?

(1) *Tres vidit, unum adoravit.*

CHAPITRE XXXVII.

Le chêne à Guy dans les Gaules. — Le chêne de Justice.

Les Druides, dont nous nous entretenions tout à l'heure, étaient *les hommes du chêne*, ce qui équivalait, comme on le voit, à dire *les hommes de Dieu*. Or, les Gaulois, dont ils gouvernaient l'esprit, étaient le peuple le plus remarquable de la terre par la solennité du culte qu'ils rendaient à cet arbre, et par l'idée religieuse qu'ils y attachaient : idée qui se partagea, d'ailleurs, chez eux, entre le chêne et la pierre brute ou Beth-el !

Claudien put donc dire, ou plutôt répéter, avec vérité (1), que les chênes tenaient lieu de Divinités aux Gaulois ; que leur respect pour ces arbres s'étendait à ne les employer à aucun usage, fût-ce à celui du feu ; et que, n'y portant jamais la main, ils les laissaient tomber sur place de vétusté. Mais si le Dieu suprême s'incorporait au chêne, ou résidait dans le chêne, ce n'est point à dire pour cela que le premier venu de ces arbres fût considéré dans les Gaules comme un objet divin, comme le but nécessaire de l'adoration. Il leur fallait,

(1) *De laudibus*, *Stilic*. livre XI. Maxime de Tyr, *suprà*.

en quelque sorte, une consécration particulière. Alors seulement commençaient-ils à devenir des chênes Beth-el ou Maison de Dieu, ce qui est presque dire des chênes Dieux. Et, la plupart du temps, cette consécration s'opérait par l'action directe de la Divinité qui révélait son séjour dans les arbres par la présence du Gui. — Car le Gui, dont le feuillage toujours vert est le symbole de l'éternelle jeunesse de la Divinité, c'était la plante sainte par excellence, la plante miraculeuse, la plante aux célestes vertus.

Ne nous fatiguons point, non plus, à chercher ailleurs que dans la vertu du chêne, la raison qui rend le Gui aussi rare qu'inappréciable ; car le Gui lui-même n'est réellement sacré que par exception, et les Druides ne lui attribuent son caractère divin et ses dons ineffables qu'autant que ses racines l'ont attaché à l'écorce d'un chêne. Cette condition même ne suffirait point encore, ajoutent quelques critiques, si ce chêne ne mêlait ses rameaux aux forêts du pays Chartrain. Ceci équivaut à dire que le Gui, pour désigner un chêne à l'adoration des hommes et mériter de prendre rang lui-même au nombre des choses sacrées, doit croître aux lieux des grandes assemblées nationales et des solennités annuelles.

Nul de nous n'ignore que les plus imposantes cérémonies réglaient l'allégresse publique et signalaient la cueillette du Gui, lorsqu'il se révélait aux regards. Nous nous bornerons à rappeler que la religion voulait alors qu'un Druide, vêtu de blanc et armé de la faucille d'or, montât sur l'arbre au pied duquel d'autres Druides développaient les plis d'un *sagum*, dont l'étoffe blanche

et pure recevait la plante à sa chute. Il va sans dire que la main du pontife ne détachait ce don sacré qu'avec les signes du plus profond respect. Mais ce que l'on avait le plus grand soin d'observer en tout temps, c'était de placer le jour de la solennité, au sixième de la lune. C'est le jour par où commencent les mois et les années des Gaulois, ainsi que leurs siècles, dont la mesure se borne à trente années. La raison de ce choix c'est qu'à la vertu naturelle du Gui, qui est de guérir tous les maux et de féconder le sein des êtres stériles, on ajoutait la vertu de ce sixième jour, dont le nom même signifie : *propre à tout guérir* (1).

Instruit à fond du cérémonial des Druides, Pline a résumé d'un mot notre pensée. Les Gaulois, dit-il, croient que le Gui qui naît sur le chêne est une marque du choix particulier que Dieu a fait de cet arbre. Aussi, s'empressent-ils de le détacher, de s'en emparer comme d'un don céleste, et d'arroser du sang des victimes l'arbre dont le Gui a manifesté *l'essence divine*, c'est-à-dire l'arbre Beth-el (2).

Quoi qu'il en soit du Gui, le culte que les idolâtres rendaient au chêne ne se démentit pas aussitôt que le Christianisme éclata sur la terre. L'on peut dire, sans

(1) Pline, *Académie Celtique, Mém.* n° 15, page 331. D. Martin, tome I, page 272.

(2) Victimas immolant precantes ut suum donum prosperum faciat Deus his quibus dederit. Nihil habent Druidæ... visco et arbore in qua gignatur, *si modo sit robur*, sacratius; quidquid adnascatur illis (*roboribus*) e cœlo missum putant. *Pline.* Au v° siècle, les Druides cherchaient encore, dans les forêts, du Gui de chêne. Cet usage est rapporté par M. Sismonde dans *Julia Severa,* tome I, page 125, petit livre animé d'un esprit irréligieux.

rien forcer, que les vestiges de l'adoration des arbres ont persisté jusqu'à nos jours (1), et que, naguère encore, ils demeuraient sensibles sous des formes à peine dénaturées. Il est bien notoire que le chêne même d'Abraham à Mambré, répandait encore sur le sol son antique ombrage à l'époque d'Eusèbe de Césarée, et de Constantin. On sait qu'il s'y était fait de tout temps un concours énorme de peuple, et que cette affluence, en se régularisant, avait fini par se changer en une foire (2). Mais ce qui nous intéresse le plus au sujet de cet arbre, c'est une lettre de l'empereur Constantin, rapportée par Eusèbe, et où nous apprenons que le culte rendu primitivement à Dieu sous ce feuillage mystique avait dégénéré en superstitions et en sacrifices abominables. La foule y accourait de toutes parts, empressée de déposer ses offrandes au pied du chêne et des figures d'anges, que la tradition avait enseigné les païens à y représenter; ce qui établissait une ressemblance frappante entre ce chêne et celui de Romové, en Germanie (3).

Dans les Gaules, les vestiges du culte arboréo-Druidique perçaient encore au VIe siècle, et nous les y relevons beaucoup plus tard, parfaitement reconnaissables et manifestes (4). Mais l'une des transformations les plus remarquables de ce culte, à ce qu'il nous

(1) Irlande, etc. *Voir* plus loin.
(2) C'était en ce lieu même que les Juifs révoltés avaient éprouvé l'humiliation de se voir vendus à l'encan sous le règne d'Adrien.
(3) Voir *Religion des Gaules*, tome II, pages 291, 292, etc. Pitre Chevalier, Bret., etc.
(4) Burchard, D. M. *Rel.*, page 133, tome I.

semble, et l'une des plus inaperçues, nous osons le dire, ce fut, sans aucun doute, l'usage des chênes de Justice.

A qui de nous encore, quelque doyen de village n'a-t-il pas fait observer le tronc noueux d'un vieux chêne seigneurial, tantôt le saluant du regard avec le respect qu'inspirent aux nobles âmes les gloires du temps passé : tantôt le mesurant d'un œil dédaigneux et jetant à l'époque dont il redit l'histoire un sourire railleur ? Qui de nous ne s'est assis à l'ombre séculaire de ces arbres, soit auprès des tours croulantes du castel de ses ancêtres, soit au sein de quelque domaine étranger où les ronces, sinon la charrue, effaçaient les dernières traces du vieux manoir féodal ? Qui de nous, par un jet rapide de la pensée, n'a compté les siècles du chêne antique dans ses rameaux, et ses années dans son feuillage ? Plus rares, sans doute, sont ceux qui, mêlant la poésie méditative à la science mélancolique du passé se sont appuyés sur ces arbres pour s'élever plus haut encore ! Plus rares ceux qui, reliant le souvenir des Druides à celui de la justice humaine et divine, ont su rattacher, à l'exemple des peuples les plus anciens de la terre, la pensée de la religion à celle des sacrifices et des supplices... Toutes les légendes ne disent pas que les seigneurs qui faisaient attacher les criminels aux rameaux du chêne, ou, plus tard, aux potences dressées sous son ombrage, aient égalé en sollicitude pour leurs justiciables le saint roi Louis, assis sous son arbre seigneurial, près son haut donjon de Vincennes! Mais de graves autorités nous attestent l'antique usage des Gaulois « qui pendaient ou crucifiaient les coupables *à des chênes, et qui ne se servaient jamais d'un*

autre arbre, si ce n'est à défaut d'un chêne. » Et, pourquoi cela donc ? c'est parce que l'arbre qui devint celui *du seigneur de la terre* ou *du justicier*, avait été d'abord l'arbre *du seigneur du ciel, principe de toute justice !* C'est encore parce que la justice divine et la doctrine de la rédemption, si familière aux Gaulois, exigeaient naturellement des expiations sanglantes, et que, pour apaiser le Ciel, « ils avaient converti les supplices en sacrifices (1). » C'est, enfin, parce que le sacrifice devait s'offrir au Seigneur, à la personnification du Seigneur, ou, du moins, au temple du Seigneur. — Or, tout cela, pour les Gaulois, c'était le chêne, le chêne Beth-el, c'était le chêne Dieu-Maison-de-Dieu.

(1) Voir *Religion des Gaules*, Don Martin, D. de Brésillac, tome II, pages 291, 292, etc., t. III, page 131, etc., etc.—La même idée se retrouve chez les Gètes qui, selon Pinkerton, sont des Goths ou des Scythes, et chez les Perses qui, selon le même auteur, sont un peuple Scythe. *Voir* Pinkerton et Pelloutier, livre IV, chapitre IV, p. 251; idem, sur ce point, de Brotonne, *Mig.*, tome I, v. 3, Scythes, 269, etc. — Le chêne céda souvent la place à d'autres arbres, et, surtout, lorsqu'il cessa de recevoir un culte. Dans beaucoup d'endroits s'élevait, en avant du portail de l'église, un grand orme à l'ombre duquel les seigneurs ecclésiastiques ou laïques rendaient la justice, lisaient les ordonnances, et autour desquels se tenaient plusieurs assemblées. La plantation de ces arbres est rapportée au règne de Henri IV ; ou plutôt, « il paraît *qu'on en a beaucoup replanté* à cette époque. Souvent on les appelle des Rosny, en souvenir de Sully. » Bâtissier, id., pages 566, 567.

CHAPITRE XXXVIII.

Liaison primitive entre le Beth-el et l'Arbre-Dieu.

De ce roi des forêts qui subsiste et verdoie presque sans vieillir et sans varier ses formes, tandis que, flots à flots, les siècles s'écoulent en effeuillant son branchage ; de cet arbre, presque immuable, à la pierre qui est plus immuable encore, l'esprit progresse avec aisance ; et, ce que l'un exprimait comme symbole, l'autre le pouvait exprimer comme équivalent. Aussi, ces deux symboles, que nous verrons se lier presque fortuitement à leur origine, se retrouvèrent-ils chez la plupart des peuples de l'antiquité. Tantôt c'était simultanément comme dans les Gaules, et tantôt d'une manière isolée comme en d'autres régions fort éloignées les unes des autres. En un mot, ce Dieu suprême, que les Israélites appelaient mon Rocher (1), ne fut guère moins représenté par l'arbre que par la pierre Beth-el ; et celle-ci fut Divinisée par l'idolâtrie, qui méconnut en elle la figure du Christ.

(1) Dominus petra mea, et robur meum, et salvator meus. Cantique du roi prophète, livre II, *des Rois*, chapitre XXII, tome V, *Bib. V. D.* cinquième édition, page 526, an. 1828.

Il ne peut donc être tout à fait sans intérêt de jeter un coup d'œil sur la transition du culte allant de la pierre à l'arbre, et de voir comment s'opéra la liaison de l'un de ces objets à l'autre.

Nous avons observé, d'après l'Écriture et les interprètes, que Noé, qu'Abraham, Isaac et Jacob, ces vrais adorateurs, ne bâtirent aucun temple. *Un autel simple*, sans figures, sans statues, sans ornements et sans richesses, dans une retraite solitaire et pure, au milieu d'un bois et sur une hauteur, tel était le lieu où pénétrés d'une douce et sainte frayeur, ils s'assemblaient pour reconnaître et adorer le souverain Seigneur par un culte sincère et religieux (1).

Or, ces autels étaient le plus généralement semblables à celui que nous avons vu Jacob dresser après la vision qu'il eut à Luza, comme il allait en Mésopotamie, et qui consistait en une pierre brute, mise par le patriarche au dessous de sa tête pour la soulever pendant son sommeil. Nous n'avons point oublié, non plus, qu'en se réveillant, et après l'avoir érigée comme un monument, il y avait répandu de l'huile (2), c'est-à-dire qu'il avait fait de cette pierre un *Messie* ou un *Christ ;*

(1) Voir *Bible Vence, D.* tome VI, page 3. — *Voir* ensuite, sur les forêts de chênes de la Palestine, le savant Hasselquist, dont les voyages sont publiés par ordre du roi de Suède, page 222, etc., traduits en français, Paris 1769. Réponse à ceux qui ont nié l'existence de ces forêts. — Réponses critiques à plusieurs difficultés par M. l'abbé Moïse, continuateur de Bullet, t. IV, p. 154, 155. — Idem, coïncidence de ces lieux avec ceux que les Irlandais ont jadis adoptés, etc. *Relig. des peuples Celtiques, Annales de philos. chrét.*, tome XX, page 338, etc.

(2) *Genèse*, chapitre XXVIII, v. 18, etc.

car ces deux mots signifient celui qui est *oint*. Nous savons, en un mot, que ces pierres étaient un symbole tout vif de celui qui a dit à ce patriarche : Je suis le Dieu Beth-el ou *Maison-de-Dieu :* Annabi-Haël-Beth-el (1).

Eh bien ! les premiers autels, les premiers Beth-el et les premières pierres Dieux, ou pierres à sacrifices des idolâtres, se dressèrent presque invariablement sur des hauteurs naturelles ou *artificielles* (2), et sous l'ombrage *de bois* ou de chênes sacrés. — Ce fut par la répétition *presque invariable* de cette dernière circonstance, *que l'idée du chêne*, ou *de l'arbre sacré, se confondit le plus souvent avec celle de la pierre. L'une et l'autre devinrent également Beth-el*, parce que, dans l'opinion du vul-

(1) Nous observerons même, au sujet de Jacob, que ce symbole de la Divinité, figurée par la pierre, pouvait bien être faiblement antérieur à ce patriarche. Il ne serait point ridicule d'objecter qu'il en parle comme d'un signe connu; car, à propos du Dieu puissant qu'il adore, nous l'avons entendu s'écrier : Le Dieu d'où vient le pasteur, la pierre d'Israel. — Cette pierre qui est le Christ! (*Pastor egressus est lapis Israel, Genèse*, chapitre XLIX, verset 24. — *Petra autem erat Christus, saint Paul*), *suprà*. — Mais l'idolâtrie n'en avait point encore perverti l'usage ; car cette pierre, ce Beth-el Matzéba, que Dieu détesta depuis, était alors agréable à ses yeux. (Voir *Harmonie entre l'Eglise et la Synagogue*, tome II, page 442, id. Scaliger sur Eusèbe, *Acad. Inscript. Bell.-Lett.*, tome VI, page 524.)

Elle date cependant de Jacob en ce sens, au moins, qu'il est le premier qui, répandant sur elle l'huile sainte, lui donna le caractère sacré de *Messie* ou d'*oint*, et qui la transforma par cette onction en figure complète du Christ. Les pierres *ainsi consacrées* furent celles que désormais les idolâtres adorèrent, parce qu'ils croyaient, au moyen de cet acte imitatif, fixer et conserver en elles la Divinité. Les Bétyles du paganisme, et cet écrit en donnera la preuve, semblent en effet, ne revêtir pleinement leur caractère spécial et distinctif que sous l'onction sainte *d'huile* ou *de sang* dont les païens conservèrent presque universellement l'usage,

(2) Telles que les cônes phalliques. *Voir* ci-après aux Dracontia, *Archeologia, Society of Antiquaries of London*, ci-après, etc., etc.

gaire, Dieu, qui avait passé pour se manifester près de l'un et de l'autre, finit aussi par passer pour les habiter indifféremment (1).

En un mot, la pensée religieuse inhérente à ces monuments, c'est-à-dire au Beth-el ou à la Matzéba, ne tarda pas à s'appliquer aux chênes qui les abritaient, et dont nous voyons quelques-uns figurer dans différents passages de la Bible. Tel est, par exemple, à côté du chêne d'Abraham, celui dont Josué choisit le verdoyant pavillon lorsqu'il voulut ériger, sous ce noble ombrage, *la grande pierre* qui devait rester pour la postérité *le monument* de l'alliance qu'il contractait avec les Israélites, au nom et comme représentant de Dieu (2). Josué, est-il dit, prit une très-grande pierre, et la mit sous un chêne qui se trouvait renfermé dans le sanctuaire du Seigneur (3).

Sous l'empire de ces faits, de ces habitudes et de ces croyances, des peuples nombreux emportèrent dans leurs migrations ou reçurent par des flots d'émigrants, avec le souvenir d'Abraham et des patriarches, la connaissance du Dieu de ces hommes primitifs et *de leur*

(1) Si le nom de Beth-el, pris dans son sens orthodoxe, ne date que de Jacob, l'idée de la sorte d'autel ou de monument que l'on désigna de ce nom, paraît remonter jusqu'à celui qu'Abraham avait dressé vers Hébron, sous le chêne historique de Mambré. — Lire *Genèse*, chapitre XIII, verset 18. *Bible Vence*, *D.*, id. D. Martin, De Brésillac, page 288, livre II. Quelques interprètes avaient pris ce chêne pour un thérébinthe, contre l'opinion de savants très-distingués; cette méprise serait d'ailleurs fort insignifiante, D. Martin, *Rel.*, livre II, page 291.

(2) Don Martin, page 291.

(3) *Bible Vence D. liv. de Josué,* chapitre XXIV, verset 26 et notes au bas de la page 415.

mode d'adoration. Ils associèrent dès lors, *ou séparèrent* dans leur culte ces deux objets qui ne représentaient, pour la plupart d'entre eux, qu'une seule et même idée !

Mais, après avoir nommé le patriarche Abraham, après avoir énoncé les rapports qui existaient entre cet homme éminent et le Cronos (*Saturne*) de l'antiquité; après avoir désigné par le mot *Abrahamique*, ou *Saturnien*, *les sacrifices humains* qui furent si familiers à l'antiquité, gardons-nous de manquer à notre tâche, et de laisser dans l'obscurité l'esprit du lecteur. Hâtons-nous donc de répandre quelque clarté nouvelle sur ces personnages de la Bible et de la Fable, par l'exposition des faits qui semblent les réunir en un seul et constater leur identité. Évitons enfin de nous rendre coupables d'une négligence au moins équivalente, en omettant d'indiquer, et de rendre en quelque sorte palpable, la liaison qui unit, non-seulement par le fond même de l'idée, mais jusque par les *espèces* ou *les apparences sensibles*, les sacrifices des peuples païens avec le sacrifice auguste du Christianisme.

CHAPITRE XXXIX.

Abraham, Saturne.

A coup sûr, l'un des grands noms de la haute antiquité profane et sacrée, c'est le nom d'Abraham, qui fut un des patriarches les plus célèbres du monde entier. Mais il est vrai de dire que, généralement, on ne le connaît que comme un patriarche du peuple Juif, par la raison que, si par hasard on prend la peine de le chercher, ce n'est guère ailleurs que dans la Bible.

Des hommes d'une science étendue reconnaissent Abraham et Sara, dans le Dieu Brahma des Indes, et dans la princesse Sara, ou Saras-Vati, son épouse (1). Or ce Brahma s'identifie avec le Dieu suprême Indien, avec Maha-deu, que figurent l'arbre Beth-el et la *pierre lingam* adorée par les Hindous : c'est-à-dire une sorte de pierre Beth-el dont l'existence, comme objet reli-

(1) Vadi, Vati, signifie *Domina*, la princesse, la matrone, épouse d'un patriarche ; le nom de Sara signifie Vadi, ou princesse, le féminin de *Dominus*. *Lire* la *Genèse*, chapitre XVII, verset 15. *Voir* Fourmont, *Réflexions critiques sur l'histoire des peuples anciens*, livre II, page 146. *Voir* Abraham Roger, Amsterdam, page 190.

gieux, est à peu près contemporaine de celle du patriarche (1).

Ajoutons qu'aux yeux de savants d'une haute distinction, celui qui est Brahma dans l'Asie, est Cronos et Saturne dans le monde Græco-Oriental et Romain; et nul fait historique ne leur paraît moins contestable (2).

Nous pouvons, sur ce point, suspendre notre jugement; mais ce qu'il y a de certain c'est qu'Abraham dont la vie fut de 175 ans (3) fournit sa longue et glorieuse carrière, dans les régions Asiatiques de la Chaldée et de la Palestine; c'est que l'admiration qu'inspirait la science dont il était doué avait rempli de son nom la ville savante de Ur et celle de Charan (*Carræ*, *Charres*, etc.); c'est que cette dernière ville était restée, jusqu'aux derniers temps de l'idolâtrie, la capitale et le sanctuaire le plus vénéré du Sabéisme! Ceci équivaut à dire le foyer d'où rayonnait dans le monde le nom des grands hommes auxquels les cités Sabéistes élevaient des statues, et qu'elles divinisaient en les incorporant à des astres (4). Ce qu'il y a d'indubitable encore, c'est que non-seulement Abraham fut assez sûr de sa puissance dans la terre de Chanaan pour oser, avec les hommes

(1) Pietro della Valle, v. 4, page 301. Sanchoniaton dans Eusèbe, *Præpar. evangel.* Et Fourmont, livre II, page 162. *Réfl. critiq.* — De Brotonne, *Filiation*, tome II, page 416, etc.

(2) D. Martin, *Rel. des Gaules*, tome I, page 95. Fourmont, id. *Réflex. crit.*, livre II, page 164, appuyé sur Sanchoniaton, sur Porphyre, etc., etc.

(3) *Genèse*, chapitre xxv, verset 7.

(4) De Fourmont, *Mémoire sur le Sabéisme*, *Acad. Inscript. Bell.-Lett.*, tome XII, page 19, et *Réflex. crit.*, livre II, page 70. — Charres, Balbi, *Geog.* 1839, page 688.

armés de sa maison, surprendre et attaquer cinq rois victorieux (1) ; mais c'est que la vénération qu'il avait répandue autour de lui, le fesait appeler par ces peuples charnels un prince *Divin* (2).

Et ce qui paraît, en outre, atteindre un véritable degré de certitude c'est que, visitant l'Égypte (3), cette région de la sagesse et de la science, le patriarche avait à peine conféré avec les prêtres et les hommes les plus savants du pays, qu'il les avait vus s'incliner devant sa supériorité, devant sa simplicité sublime? Ces sages s'émerveillaient de la diversité Babélique de leurs propres opinions, reconnaissant que la vérité religieuse versait par sa parole les flots de la lumière, et recevant de sa bouche le développement des sciences qui florissaient dans la Chaldée où avait brillé la gloire du patriarche (4).

Cet Abraham, ce patriarche qui, déjà de *son vivant*, avait rempli d'admiration les régions du globe les plus civilisées, c'était donc tout autre chose qu'un chef de pasteurs, vivant en nomade grossier, du produit de ses troupeaux. C'était un grand homme, un de ces hommes *suréminents*, dans les paroles, dans les actes, dans la vie duquel éclatait la splendeur de la protection Divine. C'était un de ces hommes que les temps primitifs devaient

(1) *Genèse*, chapitre xiv.

(2) Celui à qui Dieu donne le pas sur les autres! *Princeps Dei. Genèse*, chapitre xxiii, tome VI, *Bible V.*

(3) Dont l'Hercule est petit-fils d'Abraham, dit Creuzer, tome I, page 421.

(4) Josephe, *Hist. des Juifs*, livre I, chapitre viii. Lire ce chapitre où l'historien glisse peut-être dans son récit quelques exagérations, mais où, dans le fond des choses, l'histoire connue d'Abraham prouve qu'il est dans le vrai.

élever au rang des Dieux, du moment que l'esprit de ces temps s'écartait de l'exactitude des réalités religieuses pour se jeter dans les fantaisies et les caprices de l'idolâtrie. La mort, qui grandit tout ce qui est grand, devait faire de ce prince *Divin* une Divinité, aussitôt que ce qu'il y avait de mortel en lui aurait disparu de la terre. Cette opinion, formée d'après la vie grande et glorieuse du patriarche au milieu des hommes sensuels et passionnés de son époque, ne paraîtra nullement exorbitante aux personnes qui ont mûri leurs lectures par la réflexion ; et, quant à nous, rien ne nous semble plus simple que de voir Abraham devenir ici Brahma, de même que, là-bas, Chronos ou Saturne.

Après cela quoi d'étonnant si, de l'Égypte au sommet de la Chaldée où sa personne avait jeté un si pur éclat, son chêne, ce pavillon de verdure auprès duquel Dieu lui était apparu, et sous lequel il avait adoré, devint le type du temple de Dieu, puis un Dieu ! Quoi d'étonnant si l'immolation suspendue de son fils unique fut le point de départ et le signal des sacrifices humains ; si la pierre près de laquelle il plut à Dieu de se manifester à Israël, petit-fils et contemporain de ce serviteur, fut tout aussitôt considérée comme une pierre Dieu, si elle figura la Divinité chez les nations ! Aucun de ces faits ne nous semblerait inadmissible, lors même que l'histoire les eût moins sensiblement appuyés de ses témoignages et de ses documents. Enfin, que ces superstitions, dont les titres originaires s'étaient presque effacés, aient couvert le monde, qu'elles y aient multiplié leurs formes et leurs modifications jusqu'à

'sables, c'est encore ce que le bon
ire, et ce que nous enseignent, en
ou moins vive, les écrivains de

grossissant son flot le
urs un seul des essaims
seule des colonies qu'elle a
evrée à son point de départ de
ec l'une des nations diverses dont
ait et fesait communiquer l'Égypte à la
idée? Ou bien encore, qui nommerait la co-
antérieure aux temps d'Abraham ou d'Israël et
que deux ou trois flots d'hommes, débordant des régions où la renommée de ces patriarches s'était étendue, n'aurait point successivement recouvertes?

Ces faits préliminaires étant énoncés, il est temps pour nous de marcher d'un pas rapide à portée de quelques-uns des monuments historiques sur lesquels se sont appuyés ceux qui ont vu dans Abraham, le Cronos ou le Moloch-Saturne (1).

Astronome éminent, et issu d'un pays où l'astronomie florissait, *ce mesureur du Ciel et du Temps*, que Dieu visitait et comblait de ses faveurs, dut être facilement identifié par les Phéniciens de la terre de Chanaan avec *le Ciel* même (*Ouranos*), où semblait vivre *sa pensée scientifique* et *sa pensée religieuse* (2). Il dut

(1) *Voir* Fourmont, *Réflex. crit.* livre II, pages 66 à 68. D. Martin Brésillac, d'après Porphyre, etc., v. 1, page 95, etc.

(2) Voir à quel point Dieu communiquait aux patriarches la science sacrée. — Note sur la sainte Trinité du chapitre, ci-dessus, des Cabires de l'Egypte et de la Phénicie.

élever au rang des Dieux, du moment que l'esprit de ces temps s'écartait de l'exactitude des réalités religieuses pour se jeter dans les fantaisies et les caprices de l'idolâtrie. La mort, qui grandit tout ce qui est grand, devait faire de ce prince *Divin* une Divinité, aussitôt que ce qu'il y avait de mortel en lui aurait disparu de la terre. Cette opinion, formée d'après la vie grande et glorieuse du patriarche au milieu des hommes sensuels et passionnés de son époque, ne paraîtra nullement exorbitante aux personnes qui ont mûri leurs lectures par la réflexion; et, quant à nous, rien ne nous semble plus simple que de voir Abraham devenir ici Brahma, de même que, là-bas, Chronos ou Saturne.

Après cela quoi d'étonnant si, de l'Égypte au sommet de la Chaldée où sa personne avait jeté un si pur éclat, son chêne, ce pavillon de verdure auprès duquel Dieu lui était apparu, et sous lequel il avait adoré, devint le type du temple de Dieu, puis un Dieu! Quoi d'étonnant si l'immolation suspendue de son fils unique fut le point de départ et le signal des sacrifices humains; si la pierre près de laquelle il plut à Dieu de se manifester à Israël, petit-fils et contemporain de ce serviteur, fut tout aussitôt considérée comme une pierre Dieu, si elle figura la Divinité chez les nations! Aucun de ces faits ne nous semblerait inadmissible, lors même que l'histoire les eût moins sensiblement appuyés de ses témoignages et de ses documents. Enfin, que ces superstitions, dont les titres originaires s'étaient presque effacés, aient couvert le monde, qu'elles y aient multiplié leurs formes et leurs modifications jusqu'à

devenir méconnaissables, c'est encore ce que le bon sens nous induit à croire, et ce que nous enseignent, en termes d'une clarté plus ou moins vive, les écrivains de tous les peuples.

D'ailleurs, l'espèce humaine, grossissant son flot le répandit sur la terre. Est-il alors un seul des essaims qu'elle a jetés, est-il une seule des colonies qu'elle a produites, qui ait été sevrée à son point de départ de toutes relations avec l'une des nations diverses dont le cordon reliait et fesait communiquer l'Égypte à la haute Chaldée? Ou bien encore, qui nommerait la colonie antérieure aux temps d'Abraham ou d'Israël et que deux ou trois flots d'hommes, débordant des régions où la renommée de ces patriarches s'était étendue, n'aurait point successivement recouvertes?

Ces faits préliminaires étant énoncés, il est temps pour nous de marcher d'un pas rapide à portée de quelques-uns des monuments historiques sur lesquels se sont appuyés ceux qui ont vu dans Abraham, le Cronos ou le Moloch-Saturne (1).

Astronome éminent, et issu d'un pays où l'astronomie florissait, *ce mesureur du Ciel et du Temps*, que Dieu visitait et comblait de ses faveurs, dut être facilement identifié par les Phéniciens de la terre de Chanaan avec *le Ciel* même (*Ouranos*), où semblait vivre *sa pensée scientifique* et *sa pensée religieuse* (2). Il dut

(1) *Voir* Fourmont, *Réflex. crit.* livre II, pages 66 à 68. D. Martin Brésillac, d'après Porphyre, etc., v. 1, page 95, etc.

(2) Voir à quel point Dieu communiquait aux patriarches la science sacrée. — Note sur la sainte Trinité du chapitre, ci-dessus, des Cabires de l'Égypte et de la Phénicie.

être également identifié avec le Temps, qui était sa science (*Cronos*).

Ainsi, dès que nous prêtons une oreille attentive au récit des Phéniciens, notre intelligence voit revivre dans les traits de celui qu'ils appelaient El, Il, Ilus ou Israël-Abraham (1), les traits qui, en reproduisant Ouranos, nous rendent la physionomie du grand patriarche.

Cet Ouranos (*ou le Ciel*) est le père de Cronos ou de Saturne, le Temps, avec lequel nous verrons *qu'il s'identifie.* Il est l'inventeur des Bétyles, il est le fabricateur des pierres animées, ou bien encore il est le père de Bétyle; à moins, toutefois, que nous ne préférions soutenir, avec d'autres autorités, que ce Bétyle est le fils même de Saturne, ce qui, d'après le système d'identification mythologique, doit revenir au même sens (2).

(1) D'El, Elios, Elê, Elênê, Sélênê. Ab-elios, Bel, Baal, etc., etc., tous mots qui signifient seigneur et lumière.

(2) Toutes ces opinions s'appuient sur des autorités, elles tournent autour d'un même fait, d'une même époque; la manière la plus sage de les expliquer est celle qui résume le contexte des temps, des faits historiques et des usages qui sont toujours fondés sur des croyances. Επινοῆσαι Θεός οὐρανός βαιτυλία λίθους ἐμψύχους μηχανησάμενος. Sanchoniat. dans Eusèbe. — Fourmont avance que ce Bétyle est Batuel, frère d'Abraham, et que les Bétyles adorés par l'idolâtrie, ont pris leur nom de ce Batuel idolâtre. D'après lui, les Bétyles auraient été des idoles ayant la forme des Thérapins... Cette opinion n'est pas soutenable; (*Lire* Fourmont, *Réflex. crit.*, livre II, pages 163 à 165), elle est en discordance avec toute l'antiquité, non moins qu'avec les interprètes. Un mot d'ailleurs la ruine, c'est que les Beth-el Bétyles *étaient des pierres brutes* (λίθους ἀργοὺς, *litous argous*) à la fois consacrées par des onctions (*liparous*) d'huile (*elaiou*) et considérées comme animées, (*empsukous*); c'est qu'ils étaient tombés du ciel (*Diopètes*)! Jusqu'au fond de l'Irlande nous retrouvons leur nom presque littéral dans le mot Both-al, et le sens de ce mot est : *maison de Dieu.* Ce serait perdre son temps que de rien ajouter de plus! Lire entre autres à ce sujet la dissertation latine *de Lapidibus.* Gottlob. Sigill. Leipsick,

Mais si nous nous décidons à reconnaître dans Abraham le type de ce Saturne, nous nous garderons de prononcer, avec un érudit ingénieux, que ce Bétyle est Batuel, le frère d'Abraham, ou du moins nous nous abstiendrons de le confondre avec *nos Bétyles*. Car lorsque ceux-ci sont nommés, il s'agit explicitement non point d'un homme, mais de *pierres* en nombre indéfini, Βαίτυλια ; de pierres ointes, de pierres vivantes !

Loin de nous embarrasser, les Bétyles, ou Beth-el, deviennent donc eux-mêmes un indice, un monument qui, par la simple vertu des notions que l'antiquité nous en a conservées, redresse un de ces faibles et très-embarrassants anachronismes dont fourmillent les époques les plus reculées de l'histoire. Et cet anachronisme se prête ici, d'ailleurs, au génie des peuples anciens de l'Orient, toujours disposés à identifier et à donner l'un pour l'autre les chefs principaux de la même race, que sépare à peine un étroit intervalle de temps. A ce point de vue oriental, Ouranos et Cronos, tantôt justement distincts l'un de l'autre, et souvent confondus par la perspective, ne sont en effet, et en les envisageant aux lumières qui rayonnent du haut de la pierre Beth-el, qu'un seul et même personnage trouvant son unité dans Abraham. De même, si nous suivons la foule des plus doctes interprètes, nous nous croyons autorisés à réunir également en une seule personne le patriarche Jacob et son aïeul Abraham, appelé lui-même

1729, opuscule rare. *Lire* Falconnet, *Acad. Inscrip. Bell.-Lett.*, tome VI, page 516, etc. Drach, *Lettres d'un israélite* et *Harmonie entre l'Eglise et la Synagogue*.— *Voir* dans D. Martin et de Brésillac, *Religion des Gaules*, tome I, page 432, etc., etc.

expressément d'ailleurs du nom d'Israël, qui ne devrait désigner que son petit-fils.

Oui, la pierre Beth-el, ou Dieu-maison-de-Dieu, c'est-à-dire la pierre ointe ou animée, opère elle-même cette quadruple identification, cette rectification chronologique de quatre personnages réduits en un seul. Elle procède en effet d'Ouranos; et cependant elle procède également d'Israël, que Sanchoniaton appelle Saturne ou Cronos, et qui est Abraham étant le mari d'Anobret, dans laquelle nous allons retrouver distinctement la Sara de la Genèse (1) !

Le patriarche Abraham ne fut, il est vrai, sérieusement divinisé qu'après sa mort; mais il commença de l'être du vivant de Jacob, son petit-fils, élu de Dieu, ainsi qu'il l'avait été lui-même pour être comme *le pontife* de son peuple naissant (2), et le centre de ses bénédictions. On conçoit, dès lors, avec quelle facilité la confusion entre deux personnages si rapprochés

(1) Consulter sur ces divers points toutes les autorités que nous citons, et surtout le passage de Sanchoniaton dans le grec d'Eusèbe, où il appelle Saturne, Israël, et le dit mari d'Anobret qui est Sara. *Voir* avec explication dans Fourmont, *Réflex. crit. sur l'hist. des peuples anciens*, tome I, page 64. *Voir* D. Martin, *Rel.*, tome I, page 95. — Le savant Huet retrouve Moïse dans tous les Dieux du Paganisme. Il est difficile d'être plus intrépidement systématique (*voir* son chapitre x, etc. *Démonstration évangél.* : *les livres de l'Ancien Testament sont authentiques*). A ce compte l'idolâtrie serait postérieure à Moïse, et la Bible même nous enseigne que l'idolâtrie, que le Sabéisme, est antérieur à Abraham, etc., etc. Empruntons aux savants leur science et leurs bonnes idées, mais défions-nous de systèmes poussés à de telles extrémités.

(2) *Voir* cette idée bien naturelle dans l'attrayant et profond ouvrage de la philosophie de la tradition par Molitor, juif converti de Francfort, traduit de l'Allemand par X. Quris, Paris, 1834, pages 83, 92, etc., etc.

s'opéra dans la suite des temps. Ne nous étonnons donc point si, plus tard, lorsque la Phénicie eut ses historiens, Israël devint Abraham. Cette erreur était facilitée par la vénération suprême qu'inspirait ce patriarche, dont la personne historique reste clairement reconnaissable et distincte, soit qu'on l'affuble de noms étrangers, soit qu'on la laisse transparaître sous un nom biblique si peu distant du sien.

Chemin faisant, nous nous rappellerons, en nous associant aux écrivains les plus doctes, que les Phéniciens ne s'étaient point contentés de placer dans les Beth-el l'unique souvenir religieux du patriarche Abraham, dont ils avaient copié le culte en le pervertissant. L'histoire de ce peuple serait la preuve de notre assertion, quel que pût être, sur ce point, le silence de ses propres historiens. Ainsi, et c'est ce que développe notre précédent chapitre, le culte des arbres, et surtout des chênes dont un des plus fameux fut celui de Dodone, avait reproduit en le corrompant le culte qu'Abraham rendait à son Dieu sous l'arbre de Mambré. Cette superstition s'était étendue de la Palestine au fond des Gaules, au fond de la Scythie et des régions Asiatiques; elle avait enfin couvert toute la surface du monde idolâtre! En un mot, les hommes les plus savants n'ont su voir dans cette antique adoration qu'un souvenir du chêne sous lequel les trois anges apparurent à Abraham et lui prédirent l'avenir sur la porte de sa demeure (1); adoration que les Phéniciens de Chanaan partagèrent avec les habitants de la Grèce et

(1) Tres vidit et unum adoravit.

qui les accompagna dans leurs migrations les plus lointaines (1).

Maintenant, quant à la personne de ce *Cronos* (*Saturne*), sous laquelle perce et apparaît Abraham, l'histoire désigne, en le nommant, un Prince qui régna dans la Phénicie, c'est-à-dire dans une partie de la terre de Chanaan, cette région où nous avons vu *le prince divin Abraham* régner et vivre en roi, secourir et vaincre des rois. Or, ce prince, ce Saturne que Sanchoniaton et Porphyre nomment Israël, se maria; et la femme qu'il épousa fut *Anobret*, c'est-à-dire, en traduisant ce nom, *celle qui conçoit par la grâce spéciale du ciel* (2).

Déjà, dans cet ensemble de circonstances, et surtout devant ce caractère de stérilité vaincue par un prodige, il nous serait d'autant plus difficile de ne point reconnaître Sara, la mère d'Isaac, que, d'après le même historien, Saturne eut d'Anobret, concevant par la

(1) *Lire* Petit-Radel, *Monuments cyclopéens*, page 7. Πρὸς τῇ δρυῒ τῇ Μαμβρῇ, D. Martin, de Brésillac, *Religion des Gaules*, tome I, pages 64, 65, 288, etc. Thomas Moore, *Hist. of Ireland*, tome I.

(2) Fourmont, *Réfl. crit.*, tome I, page 64. De Tournemine, id. D. Martin, tome I, *Rel.* Esaü, Osiris, d'après Fourmont, est l'un des petits-fils d'Abraham. Le fils d'Abraham, Isaac, est Jupiter. D'après Creuzer, Kronos et Rhéa, — qui sont Abraham et Sara selon Fourmont, — sont le père et la mère d'Osiris (*Bacchus*) que Jupiter reçoit à Thèbes dans *sa ville*: Diospolis (*Voir* Creuzer, tome III, première partie sur Bacchus, page 92, et Fourmont, livre II, pages 88, 96, 104). Une tradition, dit Creuzer, voulait qu'Osiris eût été noir. Esaü était roux, et probablement ce chasseur était fort basané! Il avait la couleur de Siva et de Krishna, que représente un Bétyle dont la couleur est très-généralement noire, nous voulons dire le Bétyle Phallus qui figure également Osiris-Esaü. *Voir* id. Creuzer, pages 91, 93.

grâce spéciale, un fils qui fut nommé Jeud, c'est-à-dire unique (1).

La Bible nous dit, en outre, que la terre de Chanaan fut momentanément affligée par la famine, du temps d'Abraham; et c'est encore ce que nous apprenons des historiens profanes, chez lesquels la vérité se fait jour et perce du sein de la confusion.

D'après leur récit, en effet, une famine et la peste, qui en est la conséquence presque immédiate, ayant porté leur ravage dans le pays, Saturne se *circoncit* et ordonna à ses serviteurs guerriers, σύμμαχους, de suivre son exemple (2). Toutefois, ce signe de la consécration de l'homme à Dieu n'ayant pas suffi pour désarmer la colère divine, Saturne, afin de racheter de la mort et sa personne et sa famille, offrit en sacrifice à son père *Ouranos*, c'est-à-dire au Ciel ou à Dieu, son fils unique, qu'il immola de sa propre main (3) !

(1) Ieŭd ou Ieoud, signifie fils unique en Phénicien. D. Martin, *Rel.*, tome I, page 95.

(2) Fourmont, *Réflex. crit.*, tome 1er, p. 18. D. Martin, *Rel.*, tome I, page 95.

(3) L'usage des sacrifices humains fut partout introduit dans la Grèce par les colonies Phéniciennes. R. Rochette, *Hist. des Colon. grecques*, tome I, page 104.

Sanchoniaton dit, dans Eusèbe : At Cœlus Terram sororem matrimonio secum junxit, ex eaque quatuor liberos suscepit, *Ilum*, qui Saturnus dictus est. (*Il* pour *El*, le Seigneur, comme dans Israël, Beth-el ; le nom d'Israël va confondre Abraham avec son petit-fils, Israël ou Jacob.) Saturnus quem Phœnices *Israelem* vocant, quemque, *post obitum*, in *astrum ejusdem nominis consecrarunt*, cum in iis locis regnaret, ac filium *unigenam* ex nympha quadam *indigena*, quam *Anobretem* vocabant suscepisset, eumque propterea nomine *Ieudem* appellatum, quod ea vox apud Phœnices *unigenam* etiamnum significet, cumque gravissimum belli periculum universam in regionem incubuisset illum ipsum regio cultu ornatum ad aram, ab sese

Ce récit est-il, ou non, sauf l'intervention de l'Ange sauveur, celui de l'immolation d'Isaac par le père des circoncis ? Le nier est difficile ; et nous observerons, chemin fesant, que l'idée du sacrifice humain se lie dans cette circonstance éclatante à l'idée de la rédemption, en même temps que cet Isaac nous est donné par l'Église comme une des figures les plus frappantes du Rédempteur.

La terre de Chanaan retentit du bruit de ce sacrifice, offert par Abraham à la voix du Dieu son père, ou à la voix du Ciel (*Ouranos*) ; et la piété surnaturelle du patriarche frappa d'admiration ses contemporains. Un tel exemple descendu de si haut, l'acte éclatant d'une soumission si complète et tellement inexorable, devait porter dans l'esprit humain, des fruits conformes à ses dispositions bonnes ou mauvaises ; et pour nous étonner des résultats de ce sacrifice, nous savons trop avec quelle facilité les passions transforment le bien en mal, et pervertissent les voies de l'homme. Nulle surprise donc si l'héroïque disposition du patriarche à se rendre aux ordres directs du Dieu puissant qui lui demandait la vie de son fils unique, fut envisagée sous un faux jour. Naturellement exagérés et cruels, ainsi que le sont les natures ardentes et pétries de volupté, les Phéniciens, enclins d'ailleurs à la superstition, ne considé-

prius erectam et instructam immolavit. — Ces passages sont du Phénicien Sanchoniaton, traduits en grec par Philon de Biblos, et rapportés dans Eusèbe, *Præpar. evangel.* Je cite la traduction latine des Pères de l'Eglise, livre I, chapitre x. Jam Phœnices, ubi gravius sive bello, sive *fame*, sive æstu etiam laborarent, necessariorum suorum aliquem Saturno, communibus addictum suffragiis, immolabant. Id. Eusèbe, livre IV, chapitre XVI.

rèrent bientôt ce sacrifice que comme le commencement d'une obéissance qui serait plus méritoire encore si elle s'accomplissait sans réserve ; ou, pour mieux dire, si l'homme avait la magnanimité de prévenir les volontés du ciel, au lieu d'en attendre l'expression impérative. La Phénicie, dès lors, vit couler le sang sur les autels de ses Saturnes, de ses Baals, de ses Molochs, c'est-à-dire de ce personnage adoré sous une multitude toujours croissante de noms et d'aspects, mais dont le type primordial était Abraham.

Voilà ce que nous croyons pouvoir admettre sans trop de témérité. Nous savons en outre qu'Abraham avait vécu au milieu des peuples de Chanaan, et qu'il avait été l'objet de leur formelle vénération. Nous savons qu'ils l'avaient appelé Divin (1), et l'avaient considéré comme étant en commerce habituel et en relation directe avec Ouranos, avec le Ciel, ce qui équivalait à dire avec Dieu qui lui apparaissait visiblement, *et qu'il appelait son père*. Et ce que nous nous gardons surtout d'oublier, c'est que le patriarche avait à peine disparu du milieu des vivants, que les Sabéistes dont il était entouré, s'empressaient de le Diviniser, et de l'identifier à la planète qui roule et brille au-dessus de nos têtes sous le nom de Saturne (2) !

(1) *Genèse*, chapitre XXIII, *Princeps Dei*.

(2) Abraham, en qualité *de Seigneur*, était nommé *Il* ou *El*, nom qui entrait, ainsi que nous l'avons exprimé, dans celui d'Israël qu'on lui donnait encore, et dans ceux d'El-ios, Ab-El, Ab-El-ios, Be-el, Bel, Ba-al et de cent autres Dieux pareils. Il ne tarda pas à être identifié avec le soleil, ce Seigneur des Cieux, ce Dieu du Temps, dont il mesurait le cours comme astronome, avec ce Kronos ou Saturne, qui « comprend et embrasse tout l'univers et toute la Nature,

CHAPITRE XL.

Le Saturne italien est l'Ouranos-Cronos. Son nom est porté par Stercès, auteur de l'Age d'Or Italique, et comment!

Mais parmi les Saturnes qui reçurent les adorations du Monde idolâtre, il en est un que nous ne pouvons passer sous silence; l'un des plus illustres et des plus embarrassants; celui qui, de ses bras décharnés et osseux, a bercé notre tendre jeunesse; celui dont les autels s'élevèrent sur le sol Italien, et qui reçut dans le

dit Denys d'Halycarnasse, *quelque nom que vous lui donniez.* » Liv. I, chapitre VIII, *Antiq. rom. Lire* Fourmont, tome I, page 64. *Bible Vence, Diss.*, tome III, page 46, etc. D. Martin, de Brésillac, *Rel.*, tome I, page 95. Sanchoniaton dans Eusèbe, livre I, chapitre X. *Voir* pour la pierre du grand Ab-el, le livre *des Rois*, tome I, chap. VI, etc.

Une observation m'a frappé; elle n'est point de moi et je la crois tirée de M. de Brotonne, *Filiation et migration des peuples.* Je la transcris de mes notes. « C'est que, lorsqu'il s'agit des personnages les plus anciens que mentionne l'histoire, Sanchoniaton le Phénicien, Bérose le Chaldéen, et l'Ecriture sainte s'accordent à nous présenter les mêmes personnes et n'établissent entre eux de différence que celle des noms. »

L'accord des trois peuples auxquels appartenaient ces écrivains est donc la preuve de la véracité de chacun d'eux. Or, cette véracité, si frappante encore de nos jours, à une époque où la vérité devient plus difficile à saisir à cause de son éloignement, devait-elle briller d'une moindre clarté d'évidence aux époques les plus récentes, au temps où elle venait se mettre en quelque sorte à la portée du vulgaire Telle est la question que je m'adresse.

Latium l'honneur des immolations humaines. Celui-ci ne fut cependant sur ce terrain que ce qu'il était ailleurs, sous d'autres noms; c'est-à-dire une imitation de première ou de seconde main du Cronos dont El, Il, Ilus ou Abraham-Israël était le type.

Si nous cherchons Ouranos-Kronos sans nous préoccuper de la Crète ou de tout autre lieu, si nous le poursuivons sous sa forme humaine et sur le sol *Italique*, nous rencontrerons le Dieu qui, en dévorant une pierre, un Bétyle, croit dévorer son fils; et nous le reconnaîtrons sous le nom de Stercès! Le nom de Saturne, il est vrai, l'y avait précédé depuis longtemps, mais sans se fixer sur une tête unique, et ne servant qu'à désigner tantôt ce pontife, et tantôt cet autre. Car les prêtres étaient appelés du nom de leur Dieu, et les révolutions religieuses de la Grèce avaient depuis longtemps jeté en Italie une partie du sacerdoce Ourano-Cabirique. Empressons-nous d'ajouter, afin de répandre sur ce sujet toute la lumière qui s'échappe et rayonne des termes du langage, qu'Ouranos-Cronos avait reçu du fait même de cette proscription, et peut-être aussi de la nature mystérieuse de la Divinité qu'il représentait, le nom de *Saturne*, qui signifie *le caché* (1). Rappelons enfin que son culte avait été implanté ou révivifié dans une multitude de lieux différents par ces pontifes fugitifs et civilisateurs.

Mais le Stercès que nous venons de nommer avait-il été revêtu du caractère de prêtre de Saturne? Compta-t-il au nombre des hommes éminents qui furent initiés

(1) *Voir* en cet écrit.

par les derniers venus de ces pontifes aux progrès de la civilisation grecque ; ou bien se distingua-t-il entre ses contemporains par la spontanéité de son génie ? Nous ne saurions le dire. Ce que nous apprenons à son sujet, c'est qu'il passait pour être un Prince Celte-Aborigène, et qu'il *systématisa*, chez les peuples à demi sauvages de l'Italie, l'usage du fumier des animaux appliqué à la fécondation des terres. Telle est la raison pour laquelle son nom, le nom de Stercus, servit désormais à désigner le genre d'engrais que l'agriculteur obtient des déjections de ses troupeaux. Chez ces peuples grossiers et pauvres, le règne de ce prince fut donc une époque précieuse à l'humanité par la multiplication des biens de la terre (1).

Un double effet résulta de la prodigieuse abondance qui naquit de la généralisation et du perfectionnement du procédé de Stercès. Le premier, ce fut d'intéresser et d'attacher les hommes au sol d'une manière plus stable. Le second, qui était une conséquence du premier, ce fut de polir, d'adoucir leurs mœurs, de répandre la joie dans leur vie, et de faire jaillir de leur cœur ces épanchements de gratitude dont l'expression définitive fut l'élévation de Stercès aux honneurs de l'apothéose. Alors la voix publique lui décerna-t-elle le

(1) Ut fimo animalium agri fecundarentur, quod ab ejus nomine Stercus dictum est... et qualibet ex causa eum Saturnum... Saint Augustin, *Cité de Dieu*, livre XVIII, chapitre xv. Ce Père était enrichi de toute la science de Varron, le plus savant des Romains; et il fallut le disculper d'en avoir été le plagiaire! *Voir* id., D. Martin, l. I, p. 92 à 103, pour ce qui concerne Saturne. id., Denys d'Halycarnasse, livre I, chapitre VIII.

nom de Saturne qui était celui de la Divinité Suprême (1).

L'âge d'or, en effet, semblait renaître; et la félicité, en prenant possession de la terre, rappelait cette époque de patriarcale tradition que rien encore n'avait pu effacer de l'esprit humain : l'époque des délices du paradis d'Eden. Ou bien, si l'on craint de s'égarer en remontant si haut, cette ère actuelle de bonheur ranimait le souvenir du second âge d'or, l'âge où Abraham-Saturne (2), que les Phéniciens disaient être le fils du Ciel, avait vécu aux yeux des hommes en communication sensible avec son divin père qui comblait la terre, autour de lui, des splendeurs de ses bénédictions. En effet, cette ère de prospérité célèbre dans tout l'Orient, et dont la gloire s'était attachée comme une auréole au nom d'Abraham, n'avait pu échapper à la connaissance des Pélasges et des Hellènes. Les colonies de ces pays semaient à leur tour sur leurs pas le culte de Chronos ou de Saturne, c'est-à-dire ce même culte d'Abraham que leurs pères avaient partagé avec les Phéniciens de pure race. Aucun des principaux événements que l'histoire ou la fable attribuait à ces personnages ne pouvait donc rester ignoré des Italiens, issus en partie de la même race que

(1) L'oracle de Dodone, en faveur des Pélasges, et tous les monuments font foi que de tous temps, mais surtout depuis Deucalion jusqu'à Latinus, l'empire des Aborigènes était connu sous le nom de Saturnien. Le nom de Saturne était donc fort antérieur à Stercès qui le reçut, et *ne le donna pas*. *Voir* D. Martin et de Brésillac, *Hist. des Gaules*, tome II, page 198. Denys d'Halycarnasse, livre I, chap. VIII.

(2) *Lire*, au sujet de l'âge d'or et des Sacrifices de Saturne, le petit poëme si antique d'Hésiode, *les Travaux et les Jours*.

les Grecs, et mêlés sans cesse à ces conteurs infatigables. L'Italie n'était-elle point d'ailleurs visitée de temps à autre par les navires que le vent des plages Phéniciennes emportait vers toutes les parties du vieux monde ?

Eh bien donc, par quel autre nom que celui de Saturne, l'imagination des Italiens eût-elle dépeint avec une si laconique vivacité ces félicités de l'âge d'or dont la tradition répétait et exagérait les merveilles à côté du berceau de chaque enfant! âge de bonheur que l'inspiration ou la science de Stercès avait enfin rappelé du Ciel pour dorer la glèbe du Latium (1).

Quoi qu'il en soit de ces Saturnes, et du personnage qui nous semble avoir été ou être devenu bien positivement leur type ; de quelque nature qu'aient été les souvenirs qui se perpétuaient sous les modifications et les travestissements de ce type, n'attachons, si telle est notre fantaisie pour le moment, qu'une importance secondaire à la plupart des récits que l'histoire et la fable y ont puisés, mais arrêtons-nous à ces remarques :

C'est que le culte des Saturnes rappelait, par les victimes qui leur étaient offertes, le sacrifice du patriarche Abraham-Israël (2).

(1) Je n'avance rien (dit le savant Bénédictin D. Martin, l'un des auteurs qui nous ont paru énoncer le plus doctement cette opinion) qui n'ait été reconnu de tous les Romains : et c'est *sur leur témoignage* que Pline, Macrobe, saint Augustin, Tertullien... Prudence et Isidore de Séville marquent, en termes exprès, que Stercès, Sterculius, Sterculus ou Stercutus, représentait le célèbre Saturne de la fable... c'est-à-dire le Dieu qui croyait dévorer son fils en dévorant une pierre Bétyle. *Voir* tome II, *Rel.*, p. 193, etc. Cité de Dieu, *suprà*.

(2) Apud Rhodios primo quidem ad diem julii sextum hominem

C'est que l'histoire profane nomme dans la dualité patriarcale d'Abraham-Israël, l'inventeur des Bétyles, Βαίτυλια, qui sont les symboles du Christ, dont le sacrifice de *Ieud-Isaac* figurait l'immolation. C'est que, à partir de cet Israël, ou Ilus, ainsi que l'ont appelé les Phéniciens, nous voyons se répandre de proche en proche le culte de *l'arbre Beth-el*, et de la *pierre Beth-el*, qui va se propageant jusqu'aux confins extrêmes du globe.

C'est que ce fut en conséquence des premiers exemples, puisés au sein de la métropole Asiatique, que les peuples de l'empire Carthaginois établirent l'usage d'immoler à leur Chronos, le fils qui était l'objet de leur prédilection, la tête qui était la plus chère à l'Etat : usage qui se répandit avec l'idée du Rédempteur, ou de ses symboles, sur la surface entière de notre globe.

C'est enfin, et pour nous rapprocher de nos parages, c'est que les sacrifices offerts au dernier Saturne, au Saturne Italien identifié à celui de la Grèce et de la Crète, étaient encore des victimes humaines... Et cela, dit l'auteur des antiquités romaines (1), selon l'usage commun aux colons Phéniciens ou Asiatiques de Carthage (2), et aux peuples Celtes ou Gaulois, dont le sang bouillonnait dans les veines de la plupart des

Saturno immolabant. Deinde vero morem antiquissimum ita mutarunt, ut, ex iis unum qui morte damnati publice forent, vinctum usque ad Saturnalia custodirent, eumque... jugularent... Similem hominum immolandorum consuetudinem apud Heliopolim Ægypti Amosis sustulit, Manetho teste in eo quem de priscis moribus ac pietate scripsit. Eusèbe, *Præpar. evangel.*, livre IV, chapitre XVI.

(1) Denys d'Halycarnasse, livre I, chapitre VIII.

(2) Ces colons adoraient Astarté-Baal, ou Moloch, le même que Saturne, sous la forme de la pierre Bétyle indienne Yoni-Lingam, *Creuzer*, tome II, première partie, pages 234, 235.

habitants de l'Italie. Les mêmes coutumes régnèrent d'ailleurs chez les Scythes leurs frères, de même que plus tard chez les peuples du Mexique issus de ces barbares et peut-être, en partie, des Phéniciens (1) !

Dans cette Italie, où Dieu ne fut d'abord représenté sous aucune forme humaine, et où tous les signes extérieurs du culte rappelèrent si longtemps les caractères de la religion d'Abraham ou, si on le préfère, de la Religion primitive des Druides (2), ce fut l'Hercule Græco-Egyptien qui, le premier, fit sentir, par l'abolition assez générale des sacrifices humains, les adoucissements qu'avait éprouvés la Religion de l'Egypte. Sa main érigea l'autel du Capitole qui s'appelait alors la colline Saturnienne ; il donna l'exemple d'y offrir des victimes sans tache et purifiées par le feu. Mais, dans la crainte que ces peuples, en accédant à une telle modification de leur culte, ne s'imaginassent prévariquer contre les lois que le fanatisme de leurs ancêtres leur avait appris à vénérer, il crut devoir leur enseigner à former des figurines dont la destination fut de remplacer les hommes qu'ils avaient coutume d'immoler. On précipitait dans le Tibre, ces simulacres (3) !

Maintenant, une légère digression sur l'idée primitive des sacrifices humains, nous paraît être d'une importance et d'une opportunité trop palpables pour

(1) *Voir* ces sacrifices, manuscrits Ternaux-Compans. Roberston, *Amérique*, etc.

(2) Relire le Palais de Picus, dans Virg. expliqué ci-dessus, etc.

(3) Denys d'Halycarnasse, livre I, chapitre VIII. Cependant les sacrifices humains duraient encore sous les empereurs. Jupiter Latiaris en est la preuve. Tertullien, *Apolog.*, etc.

que nous hésitions à nous la permettre. Cette idée part de la tradition annonçant à l'homme le rédempteur que figurait la pierre Beth-el.



CHAPITRE XLI.

Les sacrifices.— Anthropophagie et communions.— Les immolations, ou le Pain et le Vin.

Plongés dans une vague attente et vivant dans la profondeur des ténèbres, sous la conscience d'une expiation méritée par eux, il semble que les peuples, tourmentés du besoin de se rafraîchir, éprouvaient comme la soif d'une rosée de sang sacré (1).

(1) On a voulu laver l'Égypte de la coutume si générale des sacrifices humains, mais il paraît indubitable que ses autels ont ruisselé du sang des hommes, et ce fut sans doute à une époque antérieure à Moïse qui se tait sur cet article. Contre Hérodote et Champollion Figeac, édition de l'*Univ. pitt.*, *page* 43. *Égypte*, lisez Creuzer, tome I, page 430, 432. De Brotonne, *Filiat. des peuples,* tome I, page 218. — Le savant Creuzer dit précisément, en arrêtant sa pensée à ce pays : Les victimes humaines se rattachaient de plus près qu'on ne saurait le croire au culte des morts, dans les mœurs des temps anciens. Id. *page* 432. Eusèbe dit, *Præpar. evang.*, livre IV, chapitre XVI : Apud Rhodios hominem Saturno immolabant. Similem quoque hominum immolandorum consuetudinem apud Heliopolim Ægypti Amosis sustulit, Manetho teste, liv. IV, chapitre X. Diod. Sic. Id. etc., etc.

Mais si la nécessité de l'expiation se fesait sentir aux nations, quel était donc le rédempteur qu'elles attendaient? C'est là ce qu'elles avaient cessé de comprendre; ce que les symboles mêmes qu'elles en conservaient ne leur disaient plus que d'une voix faussée, ainsi que le témoignent les Beth-el! Et de ce défaut d'intelligence, résultat de la corruption de leur foi, naissait la férocité de leur culte (1).

En effet, chez les peuples idolâtres, mais dont la foi avait conservé quelque vie, dès qu'un homme se sentait coupable d'une faute griève, ou croyait avoir à redouter le courroux des Dieux, le plus pressant de ses soucis c'était de chercher une victime qui le remplaçât, c'était de se forger un rédempteur: à tel point les idées de sacrifice ou d'expiation s'étaient enracinées, dès l'origine du mal commis (2).

(1) Corruptio optimi pessima.

(2) Jam Phœnices ubi gravius sive bello, sive fame... Saturno immolabant... (Vide suprà) Cujus modi exemplorum plena est Phœnicum historia, quam Phœnicæ linguæ a Sanchoniate conscriptam Philo Biblius in octo digestam libros græco sermone donavit. Ister etiam est auctor, in eo quod de Cretensium sacrificiis edidit volumine, pueros olim Saturno immolari a Curetibus solitos fuisse. At vero Pallas, is qui collecta in unum Mithræ mysteria optime concinnavit, *Solemnia passim apud omnes fere populos hominum* sacrificia, Hadriano imperatore funditus exterminata esse tradit. Et Carthaginienses in Lybia, hoc sacrificii genere utebantur. Id. *Eusèbe, Præparat. evang. livre* IV, *chapitre* XVI. Dumatii vero, Arabiæ populi, singulis idem annis puerum sub *ara, quæ simulacri loco ipsis erat* (*autel Beth-el ou Matzeba*) immolatum sepeliebant. Imo Græcos passim universos, antequam in hostem moverent, humano sanguine litavisse Philarcho referente accessimus. Thracas Scythasque præterea, quemadmodum Athenienses Erecthei Praxitheæque filiam ceciderint nihil dico. Illud autem quis nescit, magna in urbe, hominum circa Jovis Latiaris ferias hodieque mactari. Hactenus ex Porphyrio. (*Voir* Id. Tertullien, *Apolog.*)

Après avoir commencé par immoler des animaux, la superstition crut mieux faire en leur substituant des hommes; et, dès que cette conviction devint le point de départ de la conscience, on trouva tout naturel, en peu de temps, que la victime égorgée fût un coupable. On considéra sa mort comme une supplication offerte au Très-Haut. On tint pour certitude que le Ciel, fléchi par cette expiation et se désarmant de ses colères, épargnerait le peuple au milieu duquel les grands crimes deviendraient un arrêt capital contre les grands criminels. Presque aussitôt que cette croyance eut jeté

Jam ex primo de Phœnicum historia volumine Philonis, hæc pauca subjiciam. « Apud veteres, inquit, in more positum erat, ut in summis reipublicæ calamitatibus, penes quos aut civitatis aut gentis imperium esset ii *liberorum suorum carissimi*, ultoribus dæmonibus jugulati sanguine quasi pretio, publicum exitium interitumque redimerent. Qui vero tum ad sacrificium devovebantur, eos *mysticis* quibusdam cæremoniis jugulabant. Enim vero *Saturnus quem Phœnices Israelem nominant*, quemque post obitum *in astrum ejusdem nominis* consecrarunt, etc., » vide supra.

Quam immanes Dii vestri Dæmones fuerint, quamque capitali hominum odio flagrarint, qui eorum non vecordia modo insaniaque delectarentur, sed etiam carnificina cædibusque fruerentur. A Lyctiis vero, Cretæ insulæ populis Jovi homines jugulari solitos, auctor est Auticlides, in eo quem *reditus* inscripsit opere. Itemque *Baccho* similem a Lesbiis oblatam esse victimam ex Dosida cognoscimus, etc. Eusèbe, Id., livre IV, chapitre XVI. *Voir* Diodore de Sicile, livre XX, *sur les sacrifices offerts au Saturne Carthaginois*. Iratum sibi præterea Saturnum esse hac de causa dictitabant, quod cum ipsi antea liberorum suorum *florem* immolarent, deinceps nonnisi pueros quosdam furtim coemptos, atque ab sese educatos ad sacrificium submitterent. (*Les Carthagnois assiégés par Agathocles.*) Atque hunc errorem ut mature procurarent primum quidem eximios communibusque lectos suffragiis adolescentes omnino ducentos publice immolarunt. Deinde vero alii præterea qui violatæ religionis suspecti vulgo essent, ultro sese ac sponte obtulerunt, trecentis haud pauciores. Diod. de Sicile, livre XX.

ses racines et répandu ses semences, nous voyons une des races les plus antiques que nomme l'histoire, la race des Celtes (1), attacher un caractère éminemment religieux à cet acte de justice Divine et humaine, et convertir ses prêtres en bourreaux, ou, plutôt, n'avoir plus d'autres bourreaux que ses sacrificateurs. Car, non-seulement *les Druides seuls* égorgeaient *les victimes et les coupables*, chez les peuples Gaulois, *mais cette pratique avait été un des usages les plus généraux, aux temps les plus vénérables de l'antiquité.* Et pour se convaincre de l'association primitive de ces deux idées de *supplice* et d'expiation *supplicatoire*, peut-être suffit-il de se rappeler que « les anciens n'avaient eu d'abord, *pour frapper les coupables*, d'autre couteau *que celui avec lequel ils égorgeaient les victimes* (2) ! »

Il est difficile de trouver un fait plus frappant et mieux établi ; mais rien ne nous empêche d'ajouter que les combattants pris les armes à la main ne furent dévoués et immolés aux Dieux, dans le principe, que pour expier les crimes de la guerre (3).

C'est ainsi que les Galates, comme pour conserver avec plus d'exactitude encore les traces de leur religion primitive, ornaient les captifs de guerre de *bandelettes sacrées*, afin de les rendre plus semblables à leurs vic-

(1) Ou Celto-Scythes, Pinkerton.

(2) Consulter D. Martin, *Religion des Gaules,* tome I, pages 89, 90. *Grande histoire universelle Anglaise*, tome XXXI, page 53, etc.

(3) Id. *Relig.* D. Martin, page 278, tome I. Chez quelques nations, les femmes mêmes et les enfants dont l'ennemi s'emparait, tombaient sous le couteau sacré. Voilà comment on vit chez des peuples barbares, et après le combat, toute une armée de captifs racheter des flots de son sang les crimes que l'on avait jugés capables de provoquer le courroux céleste. C'étaient là les rédemptions générales.

times ordinaires (1). La même idée, reproduite sous une autre forme, étendit son empire chez les Mexicains et les Thlascalans, issus des Scythes dont Hérodote a décrit les sacrifices humains. Ces peuples du nouveau monde, les seuls peut-être, qui poussèrent plus loin que les Celtes l'abus des immolations, regardaient même comme un devoir d'engraisser leurs captifs, afin de les rendre dignes de l'autel. Et la plupart de leurs guerres n'avaient d'autre prétexte, ou d'autres raisons, que de se procurer des victimes, parce que leurs Dieux en étaient insatiables (2).

L'opinion de la race Celto-Scythe était donc que la guerre expiait les forfaits qui soulèvent le courroux du Ciel ; qu'elle en effaçait les vestiges en les punissant par le carnage de l'ennemi, et en imprimant à la vengeance le caractère de la religion. Sous l'influence de cette loi terrible, la guerre elle-même et les massacres des combattants n'étaient plus envisagés que sous le jour d'un acte sacré ! Les nations y voyaient un sacrifice expiatoire, mais trop vaste pour que les pontifes pussent l'accomplir de leurs propres mains ! Aussi, était-il de foi, pour elles, que les fonctions du sacerdoce obligeaient les prêtres à assister aux batailles afin de sanctifier et d'utiliser par la vertu de leurs prières, l'effusion du sang que leurs mains ne pouvaient suffire à répandre.

Que si le doute arrête en ce point notre conviction, ouvrons les yeux, et nous verrons les Bardes, c'est-à-

(1) *Athen.*, livre IV, D. M. *Hist.*, v. I, page 22, tome II, page 487.
(2) Robertson's, *Hist. of Amer.* Id. Manuscrits Compans-Ternaux.

dire une des trois classes du Druidisme, suivre pas à pas les armées Gauloises et offrir au ciel le sang des combats. Ouvrons les yeux encore, et nous verrons les Druides de la Grande-Bretagne accompagner, partout où elles se précipitent au carnage, les masses fougueuses de leurs guerriers (1). Nous les entendrons réciter les paroles sacramentelles à la tête des bataillons, parce que l'ennemi ne peut être dévoué que par leur voix ; parce que le fer prévarique s'il éteint dans le sang ses éclairs avant l'accomplissement de cette cérémonie suprême. Ouvrons les yeux une troisième fois, et nous verrons enfin le même usage religieux prévaloir et fleurir chez les Perses, rameau de la race des Scythes, et dont l'origine indique une participation de croyance avec quelques-uns des peuples les plus reculés de l'Asie (2).

Cependant, si les nations Celtes offrirent d'abord pour victimes de rédemption des criminels condamnés à mort ; si elles crurent dévouer au Ciel des coupables en frappant leurs ennemis de guerre, elles procédèrent bientôt à l'immolation de victimes innocentes. Bientôt on les vit encourager par des récompenses et par des honneurs les personnes qui s'offraient spontanément en sacrifice.

Quant aux rédemptions particulières, c'est-à-dire aux sacrifices privés, leur prix, leur cherté ne pouvaient que dans les cas les plus rares, les rendre accessibles au vulgaire. Aussi devinrent-elles le privilége presque

(1) Tacite, *Annales*, livre XIV, 30, etc.
(2) *Voir* Pelloutier, *Hist. des Celtes*, livre IV, chapitre IV, Hérodote, livre I, Strabon, 15. Pline, etc.

exclusif des Druides et des chevaliers, seuls assez puissants et assez riches pour substituer à leur propre vie les têtes de leurs esclaves ou de leurs clients. Trop pauvre pour se laver dans le sang humain, la plèbe Gauloise était réduite à ne se purifier que par l'effusion du sang des brutes.

Maintenant, portons nos regards sur une remarque dont l'importance sollicite, exige un moment de notre attention sérieuse. C'est que de l'idée de ces sacrifices, ou du rédempteur qui était figuré par le Beth-el, à celle de l'anthropophagie, ou de *la communion*, sous une forme digne de l'Enfer, la distance laissait à peine un intervalle sensible. Nous avons effectivement retrouvé chez les Celtes des Gaules, aussi bien que parmi ceux de l'Italie, la trace évidente de la conviction où le raisonnement devait entraîner sur ce point des hommes superstitieux et grossiers. Deux mots résumeront la manière dont elle se présente à nos yeux.

On nommerait à peine un lieu connu où les hommes n'aient professé cette croyance, qu'ils ont à se purifier en présence du Ciel de fautes qui leur sont propres, puis, encore, d'une autre faute toute mystérieuse et inhérente à leur origine. Cette double pensée se lie dans leur âme à celle d'un énorme intérêt qui les oblige à se racheter d'une condamnation, de la mort, de supplices terribles, implacables! Ils croient cela. Ils ne peuvent se défaire de cette foi qui les tourmente, mais qui, toutefois, se confond en eux avec l'espérance de trouver un rédempteur, un être qui puisse payer à leur place la rançon de leurs méfaits, qui veuille donner corps pour corps, et vie pour vie.

Mais la vie d'un animal c'est chose bien vile, et suffirait-elle pour racheter la leur? Non certes pas, car ils ont une âme! Tous les peuples ont cru cette dernière vérité; et si nous arrêtons notre pensée sur nos pères, nulle race ne proclama sur un ton plus haut que les innombrables nations de sang Gaulois, sa croyance à l'immortalité de cette substance spirituelle. Il n'est donc au monde qu'une victime humaine qui puisse offrir âme pour âme. Toute autre sera repoussée comme outrageusement insuffisante; ou bien, elle ne sera reçue qu'à titre d'image ou de figure d'un sacrifice réel et compensatoire. Voilà les voies par où procédait jadis l'instinct, ou le raisonnement des hommes: raisonnement qui s'adapte avec justesse aux ruines de l'antique tradition, perpétuée et renouvelée soit par les sacrifices d'Abraham, soit par le sang humain offert aux Saturnes ou à leurs copies.

Il est, en outre, assez ordinaire au coupable de craindre et de trembler! Sa conscience lui suggère donc, sans trop d'effort, que le sacrifice ne parvient à son degré de perfection réelle, qu'autant que celui sur qui repose une obligation personnelle la paie de sa personne; qu'autant qu'il paie la totalité de ce qu'il doit, c'est-à-dire, ici, sa personne même. Mais, par quelle habile combinaison le coupable fera-t-il que cette victime *soit lui-même*, sans qu'il lui en coûte la vie? Car le but de la rédemption, c'est de se racheter de la mort. Eh bien, cette combinaison la voici! c'est en s'assimilant la victime; c'est en ne fesant plus qu'un avec elle : ou bien, en d'autres termes, c'est en la mangeant, afin de la rendre, par la manducation, sa propre chair

et son propre sang. Un entraînement d'instinct et de logique emporta dans l'irrésistible courant de cette idée des peuples éclairés jadis par la lumière primitive des traditions saintes ; des peuples dont l'espoir s'était fondé sur un rédempteur, mais chez lesquels la religion se dégradant sans cesse, avait fini par dégénérer en superstitieuses et abominables erreurs. Ainsi se réalisait, autant que cela était au pouvoir de l'homme, une alliance semblable à celle qui, dans l'Eucharistie des chrétiens, fait du communiant comme un autre Christ, en l'identifiant à la substance de l'Homme-Dieu.

C'est donc en se laissant aller au cours de cette idée, c'est en devinant, en pressentant l'intimité de cette union qui, par la manducation de la victime céleste, devait plus tard, si l'on nous pardonne l'expression, rendre l'homme Beth-el, c'est-à-dire Maison-de-Dieu et comme Dieu lui-même ; c'est par cette pensée, disons-nous, que les hommes descendirent assez probablement jusqu'à l'anthropophagie ! (*Corruptio optimi pessima*). Car leur croyance arrivait nettement à ce point : que nous ne pouvons nous racheter, si ce n'est par le sacrifice d'un être semblable à nous-mêmes, et qu'en nous identifiant à la victime, ou en l'unissant à notre chair! Oui, nous ne nous croyons point téméraires en pensant que les premiers anthropophages, dont l'histoire est celle de tant de peuples anciens, ne furent originairement que des fanatiques. Et il est difficile de douter qu'il n'ait fallu ajouter à tous les faux raisonnements de l'erreur, toutes les terreurs d'une sombre et implacable superstition, pour forcer les organes de l'homme à cet épouvantable festin de chair humaine.

Peut-être pourrions-nous citer, comme un exemple moderne de cette propension, les anciens Iroquois, cette puissante confédération de sauvages. — Car lorsque, naguère, ils dévouaient à la mort une nation devenue coupable à leurs yeux, ils ne se disaient point : allons exterminer cette nation, allons verser son sang sur la terre. Ils ne se contentaient point, comme les Perses, ou comme les Celtes, d'attacher aux massacres des combats l'idée d'un sacrifice sans consommation de la victime : Allons manger cette nation, s'écriaient-ils ; et ce n'était pas la faim qui les pressait (1).

Mais que nous nous trompions ou non sur l'interprétation des mœurs de certains peuples sauvages ou barbares, et sur quelques-unes de leurs idées originaires, cette erreur jetterait à peine le plus faible désordre dans la série de nos inductions. Toujours est-il que, fort anciennement, parmi les nations Celto-Scythes, les unes, telles que celles qui avaient envahi l'Italie, joignaient l'anthropophagie au culte de Saturne (2), dont il semble évident que le type primitif était Abraham, père d'Isaac, offert en sacrifice comme figure du véritable Rédempteur (3). Les autres, c'est-à-dire les pères et les frères de ceux-ci, dans les vastes régions des Gaules, « n'assistaient jamais à un sacrifice *sans porter à la bouche quelque chose de la victime dès qu'elle*

(1) Chez les Mexicains on disait : Les Dieux ont faim ; les guerriers partaient, prenaient, frappaient la victime, et se l'assimilaient par la manducation. *Voir* Robertson's, *Am.* Dans bien des cas nous admettous aussi la faim de l'homme comme mobile.

(2) *Voir* Denys d'Halyc., livre I, chap. VIII, *Antiq. Rom.* — Hérodote.

(3) Id. les Mexicains provenus des Scythes.

avait été présentée ou qu'elle avait touché l'autel (1). »

En présence de tous ces débris anatomiques de la tradition et de l'histoire, que nous nous efforçons de reconstituer et d'appeler en témoignage, veuillons bien considérer que, si la superstition avait prédisposé certains peuples d'une religion sombre et terrible à l'anthropophagie, les Juifs, tout au contraire, arrêtés et fixés dans le règne des figures par l'immutabilité de leur foi, n'en avaient pas seulement conçu la première idée. Aussi, l'image de cette nourriture de chair humaine les souleva-t-elle d'horreur lorsque le Christ leur dit : Vous mangerez ma chair, et vous boirez mon sang. Comme si l'auteur de l'humanité n'eût point su tenir compte des justes répugnances de cette nature dont il est le père, lui qui, par les apparences du pain et du vin substituées à la chair et au sang, tira de ce ménagement même de la délicatesse des sens humains l'épreuve la plus glorieuse pour la foi de l'homme (2).

Observons, après tout, que cette indulgence en faveur de notre nature était comme prophétiquement indiquée dès les premiers âges. Car les deux substances en lesquelles tous les sacrifices devaient un jour se résumer, semblaient être signalées, dès le principe, d'un manière qui doit paraître bien frappante aussitôt qu'on veut se mettre à y songer.

En effet, ce ne fut pas seulement Melchisedech qui

(1) *Religion des Gaules*, Don Martin tome I, page 92.
(2) Foi basée d'ailleurs sur la raison, comme on peut s'en convaincre par l'étude.

plaça sur l'autel le pain et le vin en guise de victime. Un seul exemple serait peu ; pourquoi donc des plumes chrétiennes l'isolent-elles sans cesse en nous le rappelant ? Pourquoi trancher, aussitôt qu'on nous le montre, le fil qui unit les sacrifices anciens au sacrifice moderne et éternel ? Abstenons-nous, si l'on veut, de nommer d'autres personnages historiques, tels que Jacob offrant *du vin* sur la pierre Beth-el, qui figure *le pain de vie* (1). Mais pourquoi donc omettrions-nous de faire envisager tant de peuples dans l'acte chaque jour répété où leur main perpétuait cette même idée, ce même symbole que leur intelligence ne savait plus comprendre ; ce symbole, pourtant, qui restait inséparable de leurs cérémonies religieuses ! Est-ce que, sur toute la surface de l'empire romain, et encore au delà, on ne voyait pas les nations mêler *au sacrifice des victimes animées*, les signes destinés à couvrir un jour *de leurs apparences* celui qui devait remplacer toutes les hosties sanglantes ? Oui, certes, nul enfant, parmi nous, n'ignore que, dans la plus vaste partie du monde idolâtre, les libations de vin pur étaient un des rites solennels et invariables de tous les sacrifices ; mais peu de personnes ont pris souci de savoir de quelle sorte s'accomplissaient ces offrandes de vin sous l'empire de la religion païenne. Nous l'exprimerons en deux paroles : le prêtre goûtait le vin, et par cet acte il s'unissait avec les assistants dans une sorte de communion, car il le leur faisait goûter aussi. Et d'après la loi de Numa, le roi théologien, ce vin devait provenir d'une vigne qui, semblable à la chevelure

1) *Genèse*, chapitre xxxv, verset 14.

de Samson, l'une des figures du Christ, n'eût jamais connu le tranchant du fer. Car les Dieux ne devaient point recevoir de sacrifices qui ne fussent incontestablement purs, selon les idées de pureté admises chez leurs adorateurs.

Puis, aussitôt après la dégustation du vin, le prêtre le versait entre les cornes de la victime, et c'est ici qu'il importe de fixer toute son attention. Car, énoncer qu'il versait *le vin* à cette place, c'est dire qu'il le mêlait *au pain sans levain*, ou à la pâte azyme (*mola*), que le prêtre avait préalablement appliquée sur la *tête* de la victime *comme la chose principale qu'il devait considérer en elle !* En effet, l'omission de cette cérémonie enlevait au sacrifice son caractère sacré ; et l'offrande *du pain*, *arrosé de vin sur la tête de l'hostie*, c'est-à-dire *l'immolation* (1), était l'acte dont le nom même devenait le nom du sacrifice (2).

(1) Vinum in mola, en d'autres termes le vin sur la pâte azyme.

(2) *Voir* ce que donne de justesse à l'idée que j'émets, la valeur des mots *libatio* et *mola,* rien que dans le Dictionnaire des antiquités romaines de Samuel Pitiscus : tout le monde peut l'avoir sous la main.

CHAPITRE XLII.

La pierre-Dieu et le Christ. — Généralités du culte des Beth-el.

Les sacrifices humains, la nécessité d'une rédemption, par conséquent celle d'un Rédempteur, et le Beth-el qui est la figure de ce Rédempteur, étaient trois idées d'une intimité trop étroite pour que nous ayons hésité à les offrir à l'esprit du lecteur sous le jour de leur liaison.

L'origine des Beth-el, considérés par nous tantôt comme pierres, et tantôt comme arbres, élevait notre point de vue, dans l'ordre des temps, à une hauteur où le vertige est permis. Mais en la gravissant nous nous sommes entouré de précautions qui nous semblaient devoir venir en aide à notre faiblesse d'investigateur. Tels ont été du moins nos efforts lorsque nous avons appuyé nos regards sur la figure imposante d'Abraham, sur l'essence des Dieux Cabires, et sur ces peuples d'une formidable antiquité qui, sous le nom de Pélasges, leur rendaient un culte d'une mysticité si haute.

Actuellement, il nous semble être opportun d'embrasser d'un coup d'œil général ces Dieux pierres et arbres, dont l'histoire forme le lien de tant de peuples. Car il suffit en quelque sorte d'ouvrir les yeux sur ces

Divinités pour relier et réunir en corps les parties du globe les plus diverses, où leur culte, qui est la preuve d'une même croyance originaire, porte avec lui le témoignage de l'unité de la race humaine.

L'histoire de la pierre Beth-el commence à Luza, dans la Palestine ; c'est là, du moins, que ce monument revêt son nom sacramentel et reçoit l'onction caractéristique qui le rend pierre Messie. C'est tout près de là qu'il devient Dieu-maison-de-Dieu ou *Beth-el*, puis maison du mensonge ou *Beth-aven*, par le fait de l'idolâtrie des Chananéens, ce qui le rend odieux au Seigneur. Car la pierre brute, élevée comme monument, était agréable à Dieu dans le principe ; mais enfin Dieu *la détesta*, parce que les idolâtres adorèrent en elle la Divinité. Le Beth-el ne reçut donc, de la part des nations, *les honneurs Divins* qu'après avoir été choisi par les Israélites comme un monument sacré. — S'il eût été pour elles un objet d'adoration avant d'être connu d'Israël, le Dieu jaloux l'eût repoussé avec dégoût du sein de son peuple ; et en effet, il le proscrivit aussitôt que leurs voisins en firent l'objet d'un culte sacrilége.

Cette remarque bien simple arrête pour nous, à une ère déterminée, la date de la pierre Dieu, ou du Beth-el Bétyle, et nous établit de plain-pied à l'époque patriarcale, que de très-habiles et savants critiques attribuent à son origine (1).

(1) Deutéronome, ch. XVI, v. 22. Voir la Matzéba, mot qui signifie, non pas statue, mais monument d'une seule pierre. *Harmonie entre l'Église et la Synagogue*, tome II, page 442. — Le v. 21, Deut., ch. XVI, défend de planter près de l'autel ces arbres dans lesquels nous voyons

Les Mysibates, ou pierres prophétiques, que le voyageur rencontre encore entre Délibas et Stynna, et qui passent pour avoir été élevées par le Dieu Ouranos (1), perpétuent jusqu'à nos jours la forme et l'un des noms du Beth-el, c'est-à-dire la Matzéba.

Un peu plus loin, et tout à côté des peuples de Chanaan, l'Arabe adorait ses Dieux dans la pierre (2). Et souvent encore cette Matzéba, tenant lieu de statue, de Divinité et d'autel, servait à la fois comme dans les Gaules, de monument tumulaire aux victimes humaines dont la superstition offrait le tribut sanglant (3).

L'un des Beth-el les plus connus était, auprès de Djodda, le Dieu Saad. Cette Divinité s'offrait à ses adorateurs sous l'aspect d'un fragment de roche dont le nom, répondant au Gad de la Genèse ou au Baal-Gad, signifie le bonheur, la fortune et le seigneur, ou le Soleil, Dieu suprême de l'Orient (4). Par le sens de son nom ce Beth-el reporte d'autant plus naturellement notre esprit au Cabirisme que sept autres pierres (λίθους ἑπτα), comme les sept Cabires, sont les grands Dieux que les anciens Arabes, si religieux observateurs de leurs serments, prenaient à témoin de la foi jurée (5).

De nos jours encore, un des Beth-el les plus illustres figure à La Mecque dans le coin sud-est de la

l'arbre Beth-el, imitation de l'arbre de Mambré. Idem, lire *Mém. de l'Acad. Inscript. Bell.-Lett.*, tome VI, page 524. Scaliger sur Eusèbe.

(1) Τὰ μίσυβατα μανθεῖον λίθον. Ph. Lebas, *Revue des Deux-Mondes*.
(2) Résumé dans Winkelman, tome I, page 7.
(3) Eusèbe, *Præpar. Evangel.*, livre IV, chapitre XVI.
(4) Fourmont, *Réfl. crit.*, tome I, pages 285, 351, 363.
(5) Hérodote, livre III. *Harmonie*, tome II, pages 449.

Kaaba. Ce fut jadis la Vénus Uranie, ou la Déesse Nature des Arabes, qui la désignaient sous le nom d'Alilat ou Alita, modification d'Alileth, dont le sens se confond avec le mot latin *noctiluca :* qui brille de nuit ! Ce Beth-el fut donc la Vénus-pierre de Paphos, l'Ilithye Hyperboréenne, la Milytta de Babylone, la Vénus Génitrix ou Patroa, l'astre des nuits, le principe femelle générateur des choses, le Dieu Cabire par excellence ou le grand Dieu ! Et pour ôter sur ce point toute prise à l'erreur, les Arabes la désignent encore sous le nom de *Kabar* (Cabire) ou de Grande, c'est-à-dire *par le nom même* qu'ils donnaient à cette Vénus Axiokersa. Enfin, parmi leurs traditions *modernes* il en est une de laquelle nous apprenons que cette pierre qui, par son origine mystique, devait être un aéorolithe, un diopètes, était effectivement descendue du ciel, mais sur les ailes de l'ange Gabriel : l'ange même dont les paroles annoncèrent à la Vierge, mère du Christ, l'incarnation de ce Verbe créateur dont la pierre Beth-el est le symbole (1).

Le culte idolâtrique du Beth-el, qui s'est associé

(1) Cette pierre est mentionnée dans mille auteurs. *Voir* Fourmont, *Réfl. crit.*, tome I, page 286. Id. *De Lapidibus*, Gottlob, page 4. Balbi en parle, *Géog.* page 698. Drach, etc., etc. Les écrivains mahométans racontent que le Kéabé (*la Kaaba*) fut bâti par Abraham, (*encore Abraham Israël et le Beth-el*), sur l'endroit où s'élevait, avant le déluge, le tabernacle de Dieu dressé par les anges... On l'appelait Beit-Ullah (*Beth-el*, maison de Dieu.) — Abraham, en travaillant à la construction de ce temple avec Ismaël, s'appuyait, dit-on, sur un socle de pierre nommé aujourd'hui Meckami-Ibrahim, que l'on voit à quelques pas du temple. Le Kéabé a servi au culte de *Jéhovah*, au culte *des idoles*, et enfin au culte *Mahométan*. — Notice d'après une gravure empruntée à la description de l'Arabie par Niebuhr.

au culte des Astres et au Naturalisme, semble avoir pris naissance en Chanaan, et, de là, s'être propagé de proche en proche; mais il franchit avec rapidité d'énormes distances, grâce aux essaims que jeta dans le monde la ruche active des Phéniciens. On sait que les plus illustres de ces colonies envahirent l'Egypte, la Grèce et l'Italie, et que, dans ces deux dernières contrées, elles prirent, ou partagèrent le nom des Pélasges. Nous nous rappelons aussi que les Dieux Egyptiens étaient étrangers, ou abarites, c'est-à-dire qu'ils étaient arrivés, pour la plupart, du côté de Péluse. Si donc ils avaient grandi, s'ils s'étaient multipliés sur le riche et fécond domaine du Nil, ils avaient eu l'Asie pour berceau.

Or, le voisinage de l'Arabie et du pays de Chanaan, la conquête du territoire opérée par les peuples pasteurs Phéniciens, ou venus de Phénicie, et par des nations orientales, ne nous permettraient guère d'admettre que le culte des Beth-el ait pu rester inconnu et sans honneur en Egypte, où les Divinités venaient du dehors, si, d'ailleurs, les Cabires n'eussent été les principaux Dieux du pays ; si nous ne devions voir dans les obélisques, et dans les pierres phalliformes, de véritables Beth-el représentant le Dieu Soleil, ou le principe mâle de la nature (1) ; si le Phallus, qui est l'une des formes du Beth-el, n'eût été la forme du Dieu principal des Egyptiens ; si le Beth-el, enfin, ne se fût

(1) Opinion contestée par quelques auteurs pour lesquels le Beth-el est une énigme ; cette opinion n'a d'ailleurs qu'une importance très-secondaire.

produit jusque dans l'une des plus illustres et antiques capitales du pays, nous voulons dire dans la fameuse Thèbes (1), la grande Diospolis, où Dionysus-Osiris, le Dieu-Soleil Jupiter, avait, comme le Jupiter Casius d'Egypte et de Syrie, une simple pierre pour simulacre (2).

Chez les Perses, la légende de Mithras nous a dit l'opinion de ce peuple ancien sur la pierre divine. Nous savons en outre que le jour de la fête de ce Dieu-pierre, sorti de la pierre, les tables des riches se chargeaient de mets succulents, et qu'à côté de ces mets figuraient des pierres (3)! Enfin, dans ce pays, de même que chez quelques nations de l'Occident, c'était l'opération d'une pierre divine, ou d'un Beth-el qui, sous la direction des Mages, confirmait l'élection du monarque (4).

Dans la Chaldée, dans la Babylonie, le culte du Beth-el était vulgaire. Le seul monument de ce genre que possède notre bibliothèque royale, le fameux caillou de Michaut, a roulé dans l'un des fleuves de cette région. Mais à l'époque où les malédictions du Ciel n'avaient point encore converti cette terre en solitude, à peine eût-il été possible d'y rencontrer un individu qui ne portât sur sa personne, en guise d'amulettes, des

(1) *Vide suprà. Lire* encore à ce sujet, je ne dis point M. R. Rochette, mais deux passages curieux de Pietro della Valle, tome III, page 615, tome IV, page 301, sur les obélisques représentant le Soleil. Si l'on poursuit ses investigations jusqu'aux monuments de l'Egypte, d'après mes données, que de formes rappelleraient le Beth-el: ainsi par ex. les statues accroupies, les Dieux Canopes, les Naoi, etc.!

(2) Médailles, jusque sous Trajan, de Jupiter Casius, pierre brute.

(3) D. Martin, *Rel.*, tome I, page 475.

(4) Nous expliquerons plus loin cette sorte de Beth-el.

figurines de Beth-el ou de Bétyles. Nos collections foisonnent de ceux que la main du voyageur y a ramassés; et, dans les villes, les entrailles du sol en sont toutes remplies (1).

Au sein de la grande Péninsule Asiatique, Osiris-*Siva*-Bacchus, le conquérant des Indes, était, comme Dieu Phallus ou Lingam, le Dieu Beth-el par excellence. Et, de nos jours encore, le même grand Dieu reçoit le culte des Hindous sous des noms divers, mais dans la substance de la pierre, et sous la forme identique du Lingam.

Voyez : sous la pyramide de la pagode de Bénarès (2), figure le Dieu Krishna, l'une des Divinités les plus énigmatiques de l'Inde, et qui réunit dans sa légende, *à la fois antique et moderne*, une multitude des traits que les *prophéties* et l'*histoire* ont attribués à la personne du Christ (3). Or, quelle est la forme mystique dont s'y revêt le Dieu Krishna, cet avatar ou cette incarnation du Dieu suprême? Les yeux fermés, nous le devinerions sans de grands efforts, et rien ne nous étonne moins que de voir une pierre noire figurer ce personnage Divin !

Nous savons, en outre, que la pagode de Bénarès est aussi vénérée par les Hindous que le temple de la Mecque par les Musulmans. Les voyageurs nous disent que, sans cesse, elle est visitée par des files de pèlerins qui, non contents de se prosterner devant Krishna,

(1) La bibliothèque royale contient un grand nombre de ces figurines.

(2) *Harmonie*, page 446, tome I.

(3) Creuzer, *Indes*, et Wiseman, *Rapports entre la science*, etc., tome II, page 29 à 32.

s'empressent de porter le tribut de leurs adorations à Vissonichor (1), ou Vischubor, c'est-à-dire à la pierre noire cylindrique que les Hindous appellent Sibou, ou Siva-*Mahadeva*, ce qui signifie le grand Dieu, le Dieu par excellence! Eh bien! ce Sibou Mahadeva, qui est Bétyle-Lingam, ou à forme d'organe mâle, c'est l'époux de Parveti qui est Bétyle-Yoni, ou à forme d'organe femelle. Et cette Parveti, qui est la même que Bhavani, est à la fois sa sœur, sa femme, sa fille, son principe femelle, ou son complément, et son autre lui-même! Aussi, nul étonnement encore de la voir représentée par l'*arbre Beth-el* de Surat. Et rien de plus simple, d'après nos idées, que de rencontrer aujourd'hui même le Dieu complet se manifestant dans les Indes sous le double symbole de l'arbre et de la pierre (2)!

Mais quelques pas encore sur le sol Asiatique! Bouddha, la neuvième des incarnations Hindoues, et cependant l'une des personnes primitives du panthéisme Indien, porte à Ceylan le nom de Gantama (3), comme à Siam celui de Sammonokedom (4). Or, dussions-nous tomber dans les redites, le Sammonokedom des Siamois est une grande pierre pyramidale, ou phalliforme, de couleur noire (5). Et l'une des principales cérémonies prescrites aux prêtres de tous ces Dieux-pierres, c'est de les

(1) Au fond le même Dieu que Krishna sous un autre nom.

(2) *Lire* Pietro della Valle, tome IV, pages 35, 90, etc., ancien voyageur qui fait autorité. *Hist. nat. et mœurs de l'Indoustan*, par Boitard. Id. sur l'idole de Ruth, M. de Gaujal, que nous citerons plus bas.

(3) Ou plutôt de Gotama.

(4) *Lire*, id. Creuzer, tome I, page 142.

(5) *Harmonie*, tome II, page 447.

oindre d'huile tous les jours de l'année (1); en d'autres termes, c'est de réitérer sans cesse une consécration semblable à celle du Beth-el primitif, telle qu'elle eut lieu par les mains du patriarche Jacob; telle que Delphes et mille autres lieux la répétaient!

Cependant, le Dieu Beth-el Sammonokedom est quelquefois revêtu de la figure humaine, et plus d'une effigie nous le donne à contempler sur un trône d'or, au milieu des airs, où il semble représenter *le soleil*. Il porte alors le Lingam, le Yoni, et la fleur du lotus, emblème du Yoni-Lingam ou de la réunion des deux organes mâle et femelle. L'un de ses attributs est le croissant de la lune, ou de la Déesse Nature, son épouse *indivisible*. Enfin, un bonnet pyramidal, et dans le goût de la coiffure phallique des Dieux Cabires, couvre sa chevelure courte et bouclée (2).

Eh bien! ce Bouddha Sammonokedom, qui ne cesse d'être Cabire Bétyle et Lingam, s'identifie avec le Wodan des nations Germaniques et l'Odin des Scandinaves (3). Il est à la fois l'une des trois personnes de la

(1) *Harmonie*, tome II, page 447.

(2) M. K. Ritter, dit l'auteur des notes de Creuzer, a exposé avec autant de sagacité que d'érudition que le *culte primitif de Bouddha*, qui est le même que Sammonokedom, se distingue du Bouddhisme proprement dit. Il ne serait alors qu'un des symboles principaux de l'ancien catholicisme, que nous sommes porté à regarder *comme primitif* dans la religion de l'Inde, ajoute-t-il. *Voir* Creuzer, notes, t. I, page 658 à 659. Ainsi, dans Bouddha, ou Boudha, nous suivons les vestiges du catholicisme ou de la religion primitive et révélée, puis les vestiges du Sabéisme et ceux du Naturalisme. En d'autres termes, nous reconnaissons en lui le Dieu Beth-el, le Dieu astre, et le Dieu Lingam.

(3) Héritier, probablement, des Dieux qui lui étaient antérieurs. Chez les Scandinaves, *avant Odin*, des rangées de pierres tenaient lieu de temple, et *le nom de toute idole* était: Hœrgr, *qui signifie pierre*. Depping, *Mém. des Antiq. de France*, tome II, page 228 à 231.

ne et de la Trinité du Nord. Nous le elle à qui le temple d'Upsala donne ou le Phallus, que nous savons es du Bétyle ; et c'est lui-même nos regards lorsque notre vue s'arrête eptentrional qui figure dans la planète à consacré le jour du mercredi.

n mot la Sibérie et l'Asie sont jonchées de ces numents (1), et l'un des plus remarquables est la pierre oracle, ou branlante, que le voyageur retrouve partout sur sa route, depuis les comtés de l'Angleterre jusque dans les provinces du Céleste-Empire (2). Sur la fin du XVIIe siècle, le dernier historien du Quercy nous dit que les habitants répandaient encore sur ces pierres des fleurs et de l'huile. *Ils continuaient de les oindre;* et malgré l'établissement du christianisme, ils leur attribuaient encore des effets surnaturels, et ne les approchaient qu'avec une vénération religieuse (3).

Du côté de l'Orient méridional, et du côté du Nord, se produisent donc les mêmes symboles Divins, pierres et arbres, à savoir : le Beth-el, ou le Bétyle Phallus-Lingam, et le chêne *Ydrasil*, ou l'arbre du temps, l'an-

(1) Ed. Biot, *Mém. des Antiq. de France,* tome XIX, page 1, etc.

(2) Id. *Mém.* Dulaure, tome XII, page 80, etc.

(3) Id., tome XII, pages 89, 90. — Wodan's day, *Wednesday.* — *Lire* Creuzer, notes, tome I, page 660 et Glaive Runique, notes, page 272. *Voir* les rapports entre la religion de l'Inde et celle de la Grèce et de la Scandinavie, Wiseman, *Rap. entre la science,* etc., tome II, p. 45. Je n'ai jeté qu'un coup d'œil superficiel sur les religions scandinaves.

cien des jours (1), pareil au chêne Trinité de Romové, pareil au chêne-Dieu des Scythes et des Grecs; pareil enfin au chêne Esus des religions Druidiques. Aussi, lorsque chez les peuples Celtes nous retrouverons tout à l'heure, *à côté du chêne Divin*, *la pierre Dieu*, *le Beth-el*, jusque sous le nom même de Both-al, notre surprise sera bien faible. Elle n'égalera point celle du voyageur Breton qui, non loin *des arbres sacrés* de l'Indoustan, contemplait, le long des côtes de Malabar (2), des dolmen dont l'aspect le transportait par la pensée dans les Gaules, au cœur des régions de l'ancienne Armorique (3).

Que si, des plages lointaines de l'Asie nous prenions notre essor vers les îles nombreuses de l'Océanie, ce serait pour les parcourir à vol d'éclair. Nous nous contenterions alors de résumer, d'un mot rapide, les relations de voyageurs et de linguistes modernes. Et nous redirions sans étonnement que, dans ces contrées étranges où la nature elle-même semble prendre pour règle de dévier de ses lois habituelles, la pierre encore remplit dans le culte un rôle aussi singulier que capital.

« Rien de plus curieux à connaître, nous dit un de ces investigateurs, que les cérémonies et les mystères célébrés par les initiés autour des Moraïs, dans cette nouvelle partie du monde. Car ces rites sombres et sanglants offrent des analogies frappantes avec les cérémonies du culte Druidique, » où la pierre Beth-el

(1) Glaive Runique, *voir* page 286. Les Perses, rameau Scythique, appellent Dieu, le Temps-sans-borne, *voir* Anquetil Duperron, sur le Zend. *Acad. B.-Lett.*, tome XXXVII, page 579, etc., etc.

(2) Thomas Moore, *Hist. of Irel.*, tome I, pages 25, 35, 37.

(3) Exemples cités ailleurs en cet opuscule.

figure la Divinité suprême. Ces rapports sont d'autant plus saisissants que « les Moraïs sont consacrés aux divers ordres de Divinités, qu'ils sont formés de pierres parfois énormes » et que ces blocs, de même que les pierres Dieux des Gaules, « couvrent de leur ombre protectrice la tombe des grands personnages de la nation. Or nous savons que, chez les Gaulois, la plupart de ces tombes brutes servaient d'autels, et ces autels de Dieu. C'était des Matzéba, c'étaient de véritables Beth-el, et on les y désigna du nom de Both-al (1).

Mais si, avant de revenir aussi promptement que nous le souhaitons à notre vieux monde et à l'Europe, nous changions de terrain afin d'interroger successivement deux points fort éloignés l'un de l'autre, tous deux, c'est-à-dire le Mexique et le Pérou, nous offriraient encore de précieux indices!

La question propre à nous introduire au cœur de notre sujet se poserait pour nous dans ces termes : Au Mexique la population primitive descend-elle des tribus Scythiques, ou de colons Phéniciens emportés soit par l'inspiration de l'esprit d'aventure, soit par le souffle beaucoup moins puissant de la tempête? Et nous avons quelque raison de croire que la vérité se rencontrerait dans l'accord de ces deux opinions qui ont divisé des hommes de mérite.

Mais ce qui est certain, c'est que l'architecte Mexicain qui accompagnait notre savant compatriote Petit-Radel en Italie, reconnaissait dans le monument

(1) *Voir* Wight, Thomas Moore, *Hist. of Irel.*, tome I, pages 22, 37, 38. — Pictet, *suprà*.

Cyclopéen ou Pélasgique de l'*Ara-Circes*, une construction analogue à celle des ruines antiques de son pays, et qu'il trouvait la plus grande similitude entre ces restes et les antiquités architecturales du Pérou (1). C'est que les Dieux Mexicains offraient de singuliers rapports avec le Saturne Phénicien et le Moloch des Ammonites. C'est que plusieurs tribus du Mexique pratiquaient la circoncision, et l'usage Chananéen de se purifier en sautant à travers le feu. C'est que le Sabéisme et l'adoration du feu perpétuel y comptaient des sectateurs très-positifs. C'est que le culte de la pierre, et l'adoration des Cabires y paraissaient être le fond de la religion primitive. Et voilà, surtout, ce qu'annonce, au premier coup d'œil, la pyramide que dessinent les temples ou les théocalis de ce royaume.

En effet, cette forme monumentale, et universellement consacrée dès la plus haute antiquité païenne, est l'une de celles qu'avaient affectée, en se modifiant sous l'inspiration du Paganisme, les temples Beth-el, ou les *pierres-Dieu-maison-de-Dieu*. Elle fut, en conséquence, le type suivant lequel l'architecture sacrée construisit les tours et les grands temples de l'Asie, depuis la tour de Baal à Babylone, jusqu'aux pagodes actuelles de l'Inde.

Que si quelque doute avait plané sur le caractère primordial de ces temples Américains, il se serait évanoui devant la grande pyramide découverte par Hartsink dans la Guyane Hollandaise, le long du fleuve Masserouny. Car elle offrait si précisément, chez les sauvages,

(1) Petit-Radel, *Monuments cyclopéens*, pages 19, 61.

l'idée naturellement inhérente à un monument qui était la transformation d'un Beth-el Chananéen, qu'en l'indiquant ils prétendaient montrer un Dieu-maison-de-Dieu. Ils la donnaient comme le gîte du Dieu du mal, ou plutôt comme l'enveloppe visible du Dieu invisible Jarvahen.

Ces temples bizarres que nous nommons Théocalis abondent dans les régions Mexicaines; et certaines lignes de leur architecture témoignent, par leur invariable direction, de l'existence d'une religion sabéiste, (*la science astronomique se mêlant à la religion*); car elles suivent exactement la ligne du méridien et du parallèle du lieu. Quant à leur forme, elle est tellement sacramentelle et immuable que le dernier Théocali construit à Mexico, *six ans* seulement avant l'invasion de Fernand Cortez, représentait avec une exactitude scrupuleuse la figure *des plus antiques* de ces monuments.

Il est d'ailleurs à remarquer que les Théocalis s'enveloppent d'une vaste enceinte, dans les contours de laquelle il est difficile de ne point reconnaître le péribole des temples Grecs. En outre l'appareil Cyclopéen de certaines parties de leurs constructions y dénote, par un second caractère de probabilité, une origine Orientale. Enfin le sommet tronqué de ces pyramides reçoit et supporte au Mexique et au Pérou des Dieux qui, dans cette réunion de circonstances, ne peuvent laisser aucun doute sur leur nature Cabirique. Ce sont le Soleil, la Lune et les Étoiles. Que dire de plus, si ce n'est qu'à côté de ces édifices réguliers, l'un des monuments religieux de ces contrées était les Galaad, ou les monceaux de pierres décrits dans la Bible, et signalés en

entre par notre plume dans quelques parties de l'Occident.

Mais gardons-nous de nommer les pierres monceaux qui attirent notre attention de ce même côté de l'Amérique, sans les distinguer avec un grand soin des Beth-el Druidiques qui se présentent à nos recherches sous une certaine variété de formes, parmi *les monuments anciens* du nouveau monde. Tel est celui qui, dans l'Etat de New-York, frappera nos regards, à une faible élévation au-dessus du sol, sur les sept fûts grossiers qui le soulèvent.

Tels sont les Cromlechs des monts Alleghany, sur la route de Philadelphie à Pittsburgh ; tels sont les cercles de pierre qui se rencontrent en Pensylvanie, près de Brownville et que M. Iosiah compare aux Dombringh, ou aux cercles de jugement des anciens habitants du Danemark. Telles enfin sont, à Guatimala, certaines pierres à figure conique et dont la destination était évidemment religieuse. Nous doutons qu'on puisse considérer un instant celles-ci sans se soumettre à la nécessité de reconnaître en elles le Bétyle Phallus, ou les Dieux pierre Baal et Astarté, pareils à ceux qui furent retrouvés dans le vieux monde sous leur aspect oriental, au milieu des ruines Phéniciennes de Carthage (1).

(1) *Voir*, à l'appui, Creuzer, tome II, première partie, pages 234, 235. Bâtissier, 1843, *Art monumental dans l'antiquité*, grande édition et édition de 1845, pages 182, 69, 71, 73. Ed. Dulaurier, *Des langues et de la littérature des Archipels d'Asie*, juillet 1841. *Annales de philosophie chrétienne*, page 370, *Bible Vence D.*, tome IV, page 308. *Dissert. sur la fuite des Chananéens*. Parcourir Marcel de Serres, *Cosmogonie*, tome II, page 251 et suiv. Robertson's, *Hist. of Amer.* Manuscrits, Ternaux-Compans, sur le Mexique.

Que si notre proue, changeant de direction, venait à toucher les rivages Péruviens, nous ne saurions nous engager sur cette nouvelle terre sans y rester frappés de la répétition des mêmes phénomènes. Voici des temples, et ils affectent la structure pyramidale ! Voilà, près de la métropole, les remparts de la citadelle, et nous les voyons revêtus des blocs polygones les plus étonnants de l'architecture Cyclopéenne ! Le nom de cette citadelle, ou le Rodadero, est le nom même d'un énorme Beth-el que la conquête a respecté. Auprès d'elle s'élève, de la manière la plus gênante pour la défense, un tumulus ; et ce tumulus phalliforme est pareil à ceux de Carnac (1). La ville capitale de cet empire s'appelle le Nombril (*Cusco*), comme s'il s'agissait d'exprimer par un seul mot sa généalogie, semblable à celle des nombrils Beth-éliques des Indes et de plusieurs régions célèbres de notre vieux Monde ! — Enfin, les Indigènes proviennent de l'Asie (*voir à la note*) ; et leur culte est Cabirique, car ils adorent le Soleil, la Lune et les Étoiles. — Les sources reçoivent également leurs hommages ; et, si vous leur demandez quelle est votre origine ? ils vous répondent : Moi, je descends du Soleil... moi de la pierre... et, cet autre de l'arbre (2)!

Ed. Biot, *Mém. des Antiq. de France*, tome XIX, page 1, etc., t. XI, page 11, M. Jaubert de Réart.

(1) *Voir* plus loin.

(2) *Voir* E. de Lavandais, fév. 1850. — Petit-Radel, *Mon. cyclop.*, page 61. Bâtissier, *ut suprà*. Les quelques lignes que nous transcrivons dans cette note, confirment, à ce qu'il nous semble, les rapports que nous croyons exister entre la religion antique des peuples du Pérou, et le culte Sabéo-Beth-élique, ou Cabirique.

« Les Aymariens, peuple *valeureux* et *indépendant*, habitaient

Nous pouvons donc, désormais, lire, sans nous croire le jouet d'un rêve, le fragment de cette lettre écrite

les plaines comprises entre Pùno et Oruro (Bolivie). De nombreux restes de temples et de tombeaux attestent encore leur puissance. Mais d'où provenaient ces Aymariens? La réponse est écrite sur deux vases du Musée de Paz. On remarque sur ces vases deux éléphants peints en noir, et supportant un petit édifice qui ressemble à une tour ou à un palanquin. Or, les éléphants n'ayant pu vivre dans le froid climat des Cordillières, il est évident que les Aymariens venaient de l'Asie.

Ce n'est pas sans émotion que j'entrai dans l'ancienne capitale des Incas, *la ville de Cusco,* au sortir des majestueuses solitudes du haut Pérou.

Vers le XIIe siècle, 400 ans à peu près avant la conquête Espagnole, le vaste pays qui fut plus tard appelé le Pérou, était divisé en petites principautés, administrées suivant le régime féodal. Les chefs possédaient *des forteresses*, d'où ils sortaient pour piller leurs voisins. Deux frères puissants et hardis tentèrent d'exploiter à leur profit les haines qui divisaient les autres princes du pays. La tradition n'a conservé que le nom de Manco-Capac (*Mancco le riche et sa femme Mamma Occlo*), l'un d'eux, qui réunit ses vassaux, leur donna des lois et leur enseigna les arts fondamentaux de la civilisation.

Cependant, Manco ne dut point trouver les Péruviens à l'état sauvage, si dégénérés qu'ils pussent être. Car nous voyons ses successeurs obligés de combattre des chefs puissants *enfermés dans leurs forteresses*, et consacrer *des temples* à leur culte. Forteresses et temples, voilà certes l'indice d'une première civilisation.

Manco prêcha le dogme d'un être suprême et créateur de toutes choses, le grand *pacha Camac.* Il nomma le corps humain alpacamasca, ou *terre animée.* Il considéra le soleil comme la plus belle image de Dieu sur terre, et lui consacra les formes du culte extérieur. Ses sujets identifièrent ce Dieu et le soleil. Manco se proclama fils du Soleil, *mais c'était là une prétention particulière aux divers princes du pays* qui se disaient fils d'une *étoile*, d'une *pierre*, d'un *arbre* (Sabéo-Beth-élisme), d'un tigre, de la mer... Et son empire eut à soumettre, en s'agrandissant, des peuplades dont les uns adoraient une *étoile*, les autres la *lune*, les autres l'*eau*. Rien n'autorise donc à voir dans Manco-Capac l'envoyé d'une race plus civilisée; seulement, ses lois attestent un puissant législateur. Il fonda la dynastie des Incas.

Cusco, ou mieux Cosco, en langue Quichoise, signifie *nombril.* Elle était pour les Péruviens comme le nombril ou le centre du monde.

en 1555 au président du conseil des Indes-Occidentales, par un religieux Augustin.

Au milieu de chaque village est *une grande pierre* que les Indiens regardent comme *le Dieu tutélaire* de l'en-

C'est ainsi que les Grecs nommaient Delphes le nombril du monde, ὀμφαλός, et les Siciliens, *Enna*, le nombril de la Sicile, *umbilicus Siciliæ*. C'est ainsi que les Hindous voyaient dans le mont Mérou (*où est la Bétyle Phallus de Siva-Soleil*) le nombril de la terre ou son centre.

A Delphes, ville dont le temple contenait les Bétyles que nous avons décrits, la citadelle présente encore à l'œil ses remparts Cyclopéens. A Cusco, la citadelle qui se nomme Rodadero, *doit son nom à une longue pierre inclinée et légèrement creusée au centre.*

Cette forteresse se compose de trois murailles d'enceinte, entourant à angles rentrants et saillants un large mammelon qui domine la ville. Ses murailles sont formées d'énormes blocs de pierre taillés avec le même soin que les murs des temples et des palais de l'Incas. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que la coupe de ces pierres n'offre aucune régularité. Plusieurs affectent des formes bizarres, comme celle d'une étoile, avec des angles saillants ou rentrants d'un pied (*l'étoile sabéiste*); et les blocs qui avoisinent ces pierres sont taillés de façon à s'adapter parfaitement à leurs angles inégaux (*polygones irréguliers. Voir* Petit-Radel, *Mon. cyclop. et la collection des monuments cyclopéens exposés bibliothèque Mazarine, à Paris*). Ces constructions rappellent exactement l'ordre Cylopéen de seconde époque.

On retrouve dans la plupart des constructions de Cusco ce même mode d'enchâsser les pierres les unes dans les autres; et cela, si parfaitement qu'il est impossible de faire pénétrer entre leurs jointures la pointe d'un canif. (*Edifices, palais de la rue del Trionfo, Cusco.*)

Deux monticules dominent le Rodadero, ce qui était un désavantage énorme pour ses défenseurs. Mais on respectait dans ces éminences des cônes, ou tumulus religieux, semblables à ceux de l'Irlande, à ceux de Carnac en Bretagne et à tant d'autres encore. Et la preuve qu'au temps de la conquête ces monticules ne formaient aucun ouvrage avancé, destiné à garantir les approches de la place, c'est que Jean Pizare, qui s'était réfugié au Rodadero lors d'un soulèvement des Indiens, fut tué d'un coup de pierre lancée par une fronde du haut de ce même monticule, situé à vingt pas du corps principal de la forteresse. » Lire, *Voyage dans les républiques de l'Amérique du Sud, La Bolivie et le Pérou,* par E. de Lavandais, fév., mars 1850.

droit, et qu'ils appellent du nom de Guachecoal (1).— Eh bien ! placés que nous sommes au centre de ce monde d'idées qui se remuent devant nous, toujours les mêmes, jusque dans les parages les plus lointains du nouveau monde, ces Dieux que nous contemplons appartiennent-ils ou non au Cabirisme, et en quoi les voyons-nous différer des Beth-el?...

Cependant, fendons l'air sur les ailes rapides de la pensée, et hâtons-nous de rentrer par le Nord dans notre vieille Europe.

Hermold nous apprend, dans la chronique des Slaves, que ces peuples avaient des pierres sacrées; et que lorsqu'ils embrassèrent le christianisme, il leur fut interdit, ainsi qu'aux Celtes, de jurer par les sources, par les arbres, et par les pierres. Ce sont les trois objets du culte dont nous avons signalé l'alliance en Grèce, à Dodone, et dans une multitude de régions étrangères les unes aux autres (2). Les conciles et le pouvoir laïque se virent même contraints d'ordonner sous des peines sévères d'enterrer ces pierres, de les transporter, et de les jeter dans des lieux où il fût impossible à leurs adorateurs de les découvrir (3). Ce culte était d'ailleurs si général et si vivace dans le Nord que, naguère encore, les vestiges en subsistaient jusque chez les Lapons (4). A croire ces peuples, leurs Divinités de pierre rendaient des oracles; et, montrant du doigt au voyageur une

(1) *Harmonie entre l'Eglise et la Synagogue*, tome II, page 447.

(2) Nous verrons ces défenses se répéter dans les Gaules, et nous donnerons un bien intéressant recueil de notes sur les rapports et l'adoration de ces trois objets.

(3) Id. *Voir* Keysleri, *Antiq. septent. et celt.*, page 13. Gottlob.

(4) Scheffer dans sa Laponie.—Les Lapons pratiquent encore la magie.

pierre brute, ils lui disaient : Voici notre Dieu Storiunkare.

Chez nos ancêtres, dans la Germanie, ajoute Gotloben, les traces du même culte conservaient leur netteté jusque sous l'amoncellement des siècles. Des pierres avaient été la statue de Dieux Germains ; elles avaient été ces Dieux eux-mêmes, ainsi que dans la Grèce. On les avait adorées... Beckmann cite entre autres le pays d'Anhalt, et Trogille Arnkilius le Brandebourg, parmi les contrées où les derniers de ces simulacres avaient frappé ses regards (1).

Mais, au moment où nous nous engageons dans les pays Celtiques, et surtout dans la région des deux Bretagnes et de l'Irlande, nous éprouvons la nécessité de ralentir un instant notre course et de rendre à notre pas sa gravité. Car la pierre Dieu, plus rapprochée de nous sur ce terrain, plus fréquemment offerte à nos regards, et cependant plus inconnue dans son essence, y prend un caractère entièrement nouveau et semble se perdre sous l'appellation commune et vague de pierre Divine. Notre première attention doit donc se porter sur la physionomie des premiers monuments élevés par les Druides, et sur la diversité de leur destination.

(1) *De Lapidibus*, page 8 à 13. *Mém. des Antiq.*, idem, etc.

CHAPITRE XLIII.

Diversité des monuments Druidiques.

Un moyen aussi facile que simple nous paraît exister de concilier les opinions disparates qui se heurtent et se combattent, chez la plupart des investigateurs, lorsque s'agite dans leurs débats l'intéressante question de la destination des pierres Druidiques. Chaque labyrinthe scientifique possède son fil d'Ariadne ! En s'appliquant à le saisir, on s'approprie le secret de voyager avec sécurité, sinon en se jouant, au milieu des détours et des replis du Dédale. Quant à nous, et pour éviter tout égarement sur le terrain où nous nous sommes aventurés, ne suffira-t-il point d'examiner la forme, l'arrangement et la position de ces pierres-monuments ? C'est là, dans sa simplicité, le moyen dont l'adoption nous a souri.

Quelques instants de réflexion nous semblent devoir suffire pour se convaincre qu'une destination toute spéciale devait être généralement attribuée à chaque variété de ces blocs, par nos ancêtres. Et comment ne point décider, en ouvrant un peu largement les yeux, qu'il est absurde de soutenir que ces pierres ne sont que des tombeaux, ou qu'elles ne marquent que des lieux de réunion et de conseil ; ou bien

encore, que la raison ne permet d'y apercevoir que des temples, que des autels, sans autre usage accessoire, et sans aucune liaison avec une idée secondaire dont elles seraient la réalisation, le signe commémoratif ou le symbole.

Nous prenons donc notre parti d'accorder à ces opinions exclusives la paix qu'il semble être impossible à chacune d'elles de laisser à sa rivale; et nous nous permettons d'admettre comme une vérité générale que tout monument, distingué d'un autre monument par sa forme, remplissait une fonction distincte. Ainsi, par exemple, le Dolmen, ou la table de pierre, c'était l'autel, c'était le lit sacré où la victime allongée tendait le sein ou la gorge à la lame du sacrificateur. Les grossières rigoles qui le sillonnent avaient pour but de diriger, selon les vœux du rite sacré, le sang qui s'échappait à gros bouillons sous le couteau des sacrifices.

Les Men-hirs, ou pierres longues, isolées, plantées et profondément enracinées dans le sol, et les Min-sonn, c'est-à-dire les pierres debout, ou peut-être encore les Peulvans, ces énormes pierres-piliers, ces pierres grossièrement pyramidales ou phalliformes qui hérissent certaines localités sauvages, voilà des blocs qui formaient à eux seuls des monuments à la fois commémoratifs et Divins. Leur destination, analogue à celle des Beth-el, avait été religieuse, au moins dans le principe. D'ailleurs, jamais en aucun cas on ne sache que des sacrifices solennels aient manqué de revêtir ces roches du caractère sacré qui leur était en quelque sorte inhérent: caractère que les Gaulois, ou même leur postérité, ne purent, de bien longtemps, effacer de

leurs souvenirs. Ce furent surtout ces pierres que le clergé catholique de Bretagne se vit obligé de surmonter de la croix du Christ, ou de tailler en croix, afin de déplacer l'adoration vicieuse du peuple des campagnes. Il s'agissait, pour le christianisme, d'élever ces esprits grossiers, de la substance de la pierre-Dieu jusqu'à l'idée tout immatérielle et Divine du Rédempteur, dont la pierre avait été la figure avant de devenir un objet d'idolâtrie !

Le plus souvent lorsque, dans un lieu lugubre et solitaire, les tristes Men-hirs associaient et groupaient leurs pyramides informes et monstrueuses, c'est que la mort avait jeté ses dépouilles triomphales à leur pied. Leur solennel et funèbre aspect indiquait alors le site de quelque grand cimetière national. Tour à tour, chaque génération venait pieusement y honorer, enfouie sous le gazon, cette poussière autrefois vivante et qui avait été la génération des ancêtres (1).

(1) Nous ne sommes pas éloigné de croire que *Men-hir* soit la racine de Minerve, malgré les objections formulées contre cette étymologie par l'Académie celtique, n° 8, pages 224, 234, etc. Et, sans redire que Minerve était *originairement figurée par une pierre*, nous savons que l'on peut trouver dans les racines Celtes un grand nombre d'expressions Græco-Latines et de noms Latins et Asiatiques. (*Voir chapitre Pélasges, en cet opuscule. Voir D. Martin, de Brésillac, Hist., tome I, page* 19. *Id. Achaintre père*, etc.) Ces idiomes devaient d'ailleurs se rencontrer aisément, à cause de leur provenance commune. Ainsi les Aborigènes de l'Italie, qui étaient *des Celtes*, parlaient la langue des Osces ou des Osques et Volsques. Or, gardons-nous d'omettre cette curieuse et bien importante remarque : c'est qu'à Rome, ville Celto-Pélasgique, tout le monde, Latins ou Grecs d'extraction, comprenait cet idiome originaire : et la meilleure de toutes les preuves à l'appui, c'est qu'il servait à écrire et à jouer les farces célèbres et populaires connues sous le nom d'Atellanes. *Voir, à ce sujet, Michelet, Hist. romaine, tome I, page* 48, etc.

Nous ne nommerons les Gal-Gals que pour signaler des monuments formés de pierres sans liaison, plutôt que des pierres-monuments. C'était, tantôt la nation reconnaissante, et tantôt des riches, qui dressaient ces amas en l'honneur des personnes dont le souvenir leur était cher ou glorieux; et rarement ils les plaçaient en d'autres lieux que sur des sépulcres illustres. Leur nom semble perpétuer celui de Galgala, qui fut donné par les Israélites aux douze pierres groupées sur l'ordre de Josué près du Jourdain, en commémoration du passage de ce fleuve. D'ailleurs, ces monceaux sacrés, ou ces *Cairns*, furent eux-mêmes adorés pendant un certain temps comme des symboles de la Divinité (1).

Il existait donc, ainsi qu'on le voit, les plus fortes dissemblances entre les Gal-Gals et les allées couvertes, ou les grottes aux fées (2), appelées encore grottes aux Poulpiquets. Celles-ci se composaient de Men-hirs, ou de Peulvans, ou de Minsao (3) : ce qui équivaut, en définitive, à dire qu'elles avaient pour élément de construction des blocs piliers, rapprochés les uns des autres et mariés par la table transversale d'un Dolmen. Ce grossier assemblage, qui se répétait pour former les allées couvertes, prenait alors le nom de Lichaven. Et, comme la pensée religieuse, plus ou moins pervertie, se lie d'un lien indissoluble à ce qui est pierre-monument, c'était aux génies de la *Terre*, du *Ciel* et de l'*Eau*,

(1) *Sacred heaps, Ireland.* Thomas Moore, tome I, page 19. Josué, chapitre IV, v. 20, chapitre V, v. 9. — *Mémoires des Antiq. de France.* — Id. *d'Angleterre*, *Archeologia*, etc.

(2) Les Fées étaient des Druidesses.

(3) Pierres levées.

que l'homme rendait ses superstitieux hommages par l'érection de ces monuments symboliques (1).

Ailleurs on se pressait, dans certaines occasions critiques, au spectacle de pierres branlantes ou probatoires (2), c'est-à-dire vers des *roches-oracles* oscillant sur elles-mêmes comme sur un pivot, et destinées à faire subir aux accusés de terribles et décisives épreuves. Malheur à ceux qui n'avaient point la force ou l'adresse de les mouvoir ; mais reprenons-nous et disons : malheureux celui dont l'habileté ne réussissait point à les faire mettre en branle par le Druide préposé à la direction de la cérémonie critique. Celui-là devenait un vrai coupable, s'il ne l'était déjà ; et la preuve de sa faute était acquise aux yeux de la foule, par le fait de la miraculeuse résistance de la pierre.

Quelquefois ces Dieux dégénérés, ces muets oracles portaient le nom de pierres aux vierges. Leurs fonctions étaient de constater, par le mouvement de leur masse, la pureté de neige de la jeune fille sur l'honneur de laquelle les langues amoureuses de scandale avaient bavé leur venin. D'autres fois on les appelait pierres à Daou-gan, c'est-à-dire, en termes équivalents, pierres des maris trompés (3).

(1) Cabirisme plus ou moins ancien !

(2) Il existe de ces roches en Amérique au Massachussetts, à Rhode-Island, etc. Bâtissier, page 336. Il en existait à Héliopolis en Syrie, où elles étaient consacrées au Soleil. On en voit depuis l'Angleterre jusque dans les provinces de la Chine, dit Dulaure, cité ci-dessus. On en voyait partout ! — Th. Moore. *Ir.* tome I, page 40, 41, etc., et tant d'autres autorités citées en cet ouvrage.

(3) Daou-gan, pour Daou-can, ou deux chants. Ce nom provient de ce que le coucou, qui est l'emblème des maris trompés, pond dans le nid d'autrui et chante pour deux : à savoir pour l'oiseau qu'il rem-

C'est que, dans ce cas délicat, elles révélaient par leur opiniâtre immobilité les accidents hyménéens survenus au mari plus curieux que prudent ; à l'époux auquel manquait jusqu'au bon sens de dérober au public le ridicule de son malheur, et de le porter avec dignité.

Il est vrai que, pour se consoler d'avoir livré aux impitoyables déchirements du public et sa compagne et les enfants destinés à perpétuer son nom, il restait au mari qui tenait à se parer de son nouveau titre, le droit de mettre à mort son infidèle. Lors donc que la pierre fatale avait remué, le mari pouvait se glorifier hautement d'avoir raison ; et, dès lors, ses plus sages, ses plus fermes amis eussent eu mauvaise grâce à nier devant le public l'authenticité de son infortune. Il ne restait à aucun d'eux la ressource de pouvoir contester la légitimité de ses doléances (1) !

Mais pour ne point laisser à des épisodes le droit de nous écarter inutilement de notre sujet, hâtons-nous de nommer les Crom-lec'hs, ces autres constructions Druidiques que nous voyons se replier sur elles-mêmes en ellipses plus ou moins serrées, et réunir, dans leur bizarre et majestueux aspect, un nombre de pierres

place et auquel il laisse ses propres œufs à couver, et enfin pour lui-même. Par une figure de transposition, le Daou-gan est, en style Gaulois, celui qui entend les deux chants. *Voir l'Académie Celtique*, n° 8, *pages* 305, 311, 217, 233. Dans *Julia Severa*, en l'an 492, roman assez curieux, mais entaché d'une haine systématique contre le clergé, M. Sismonde décrit un de ces monuments, tome II, pages 80, 81, etc. Nous n'avons nul besoin de le citer comme autorité. Un si grand nombre de personnes ont vu, et peuvent voir ces diverses sortes de pierres !

(1) Lapidem offensionis, petram scandali.

que nous n'essaierons point de compter (1). Enormes et grandioses quelquefois, par les dimensions et par la quantité des roches que la main puissante de l'homme y avait jetées, les Crom-lec'hs étaient, sinon des temples ouverts, tels que les comprenaient les Gaulois, au moins des lieux augustes de réunion et de conseils. Mais soit dans le sein, soit en dehors de l'édifice, et comme en vedette, on y distinguait entre toutes, par sa sainteté, la pierre Both-al, ou maison de Dieu, celle que le couteau sacré devait oindre du sang des victimes aux époques de ces grands concours. Car nulle assemblée Gauloise ne se dépouillait du caractère éminemment religieux de la nation. Jamais ces hommes pétris d'intelligence et de grossièreté ne se réunissaient sans solliciter la miséricorde de leur Dieu terrible par les sacrifices les plus solennels. — Et comme c'est à son dernier moment surtout, et dans la mort, que l'homme cherche à se serrer contre la Divinité et à s'identifier à elle, comme pour échapper au néant, l'un des caractères généraux de ces *Monuments-Dieux* était de couvrir des sépultures (2).

(1) Le nombre en est calculé; mais nous nous entretenons de ces monuments, nous ne les décrirons pas.

(2) Cependant les dénominations de ces pierres sont assez souvent confondues entre elles. L'Anglais Struts donne le nom de Cromlec'h au Dolmen ou Dolmin, etc. L'Irlande appelle de ce nom, ou du nom de *Both-al,* la pierre inclinée. Consulter, outre les diverses localités, les mémoires de l'Académie celtique, n° 8, pages 203, 231. Les *Annales de philos. chrét.*, tome XX, pages 438 à 451. La *Grande histoire universelle Anglaise.* Pitre Chevalier, *Bretagne.* Th. Moore, *Hist. of Ireland,* tome I, pages 37, 38. Wright's opinion. Pictet *sur les Cabires*, etc., etc. Il y avait des Cromlech's de pierres posées, et d'autres de pierres fichées.

Parmi ces nombreux monuments, dont les variétés bigarraient autrefois la surface de notre patrie, et dont l'importance variait avec celle des localités, il en est un que nous nous laissons entraîner à décrire, parce qu'au moment où nous traçons ces lignes, il heurte en quelque sorte notre main.

Peu sont plus simples. C'est un bloc solitaire, fiché dans le sol, et pyramidal. On lui donne le nom de *Pierre-fitte*, par lequel sont désignés plusieurs des lieux où figurait une de ces pierres isolées, un de ces Both-al Druidiques. Il se dresse à l'extrémité d'un ancien étang, dans une région sévère, rebelle à la culture, naguère encore couverte d'eau et peuplée d'oiseaux sauvages. Ardent chasseur, nous nous plaisions, il y a quelques années, à leur déclarer une guerre opiniâtre!... Dans le voisinage, s'étendent de mornes plaines, et croît un bois où les eaux abandonnant à regret leur domaine, ne reculent que devant les robustes végétaux des forêts (1). C'est une des étapes du sanglier voyageur : de temps en temps il y présente sa hure.

Cependant, l'origine du monolithe qui nous occupe n'a rien de naturel, même aux yeux du vulgaire. Mais laissons parler à son sujet une curieuse légende ; nous la tenons de la bouche d'un savant :

Ce fut l'enchanteur Merlin, ministre d'Arthur de la table ronde, qui laissa choir d'en haut le bloc de pierre-fitte, un certain jour que, pour de graves et urgentes affaires, il chevauchait dans les airs. La chute du

(1) Ferme et habitation de Maillard, ancienne chartreuse, à deux lieues sud de Coulommiers, Seine-et-Marne.

monolithe fut pesante et l'enfonça profondément dans la terre. Il y resta debout; et, devant lui, des siècles défilèrent! — Puis enfin, que n'ose la race humaine? quelques profanes s'arrêtèrent à l'idée de déraciner cette pierre. Mais stériles efforts, vainement répétés; car, sachez le bien : eussiez-vous creusé le sol d'autant de pieds que ce bloc le domine, demain, à l'aurore nouvelle, vos yeux verront l'excavation remplie, la terre raffermie, l'herbe repoussée et verdoyante. Vainement la bêche travaille-t-elle à le séparer du sol; car, au soir tombant, l'œuvre se trouve toujours incomplète; et lorsque l'aube a reparu, la terre a repoussé le divorce que le fer lui imposait. L'opinion locale attribue donc encore un peu de surnaturel à cette roche; et la foi traditionnelle *de quelques anciens du pays* rapporte avec une imperturbable naïveté ce dernier prodige.

Une autre version locale et plus vivace, veut que ce soit sainte Flodoberte qui, *du sein des airs, d'où tombent nécessairement les pierres célestes*, ait laissé choir ce bloc énorme, destiné par elle *à la construction d'une chapelle*. Voilà donc encore, voilà toujours la pierre venue d'en haut, l'aérolithe, le vrai Bétyle ! Et comment refuser de reconnaître dans cette superstition chrétienne, la transformation d'une superstition païenne qui lui est antérieure, et qui naquit elle-même *d'une vérité* représentée dès l'origine par cet éternel symbole : la pierre Beth-el bétylisée (1)!

(1) C'est ainsi que se transforma la légende de la pierre Kabar de la Mecque. — Par le nom de Merlin; cette pierre pourrait bien se rattacher au monument de Stonehenge (près de Salisbury, en An-

Il nous semble en effet bien évident, qu'aux yeux

gleterre) que je m'apprête à décrire, après l'avoir visité. L'une de ses illustrations est le voisinage de la sépulture de Merlin, (*Ambresbury*) ou la sépulture d'Ambroise, car Ambroise était aussi le nom vulgaire de Merlin. Quoique cet enchanteur, ou savant, ait vécu à l'époque de la décadence du culte druidique, l'érection du bloc unique de Pierre-Fitte n'est pas une entreprise au-dessus des forces d'une religion qui s'éteint. Peut-être, d'ailleurs, son nom s'y trouva-t-il lié par quelque sacrifice solennel, par quelque consécration nouvelle. Merlin chevauchait par les airs, c'est-à-dire qu'il volait au travers des Gaules, sollicitant des peuples Celtiques de prompts secours pour leurs frères de la Grande-Bretagne. Cette île était envahie par les Saxons, que martelait le bras valeureux d'Arthur son maître (Arthur de la table ronde), héros qu'épuisaient ses victoires... Mais j'ai hâte de fuir le champ des conjectures. A d'autres le soin de suivre, si le cœur leur en dit, ce rapprochement, que j'ose à peine indiquer. Mon but n'est pas de faire moisson de cette rouille précieuse que savent révivifier les antiquaires.

Cependant, remarquons en descendant de Merlin à sainte Flodoberte, que, très-fréquemment, une tradition chrétienne remplaça celle des idolâtres, en s'attachant à l'objet de leur culte comme pour l'approprier à la religion victorieuse. Nous en citerons quelques exemples.

Le monument Celtique de Saint-Fort, sur le Ney, dans l'arrondissement de Cognac, consiste dans une énorme pierre druidique qui repose encore sur trois des quatre piliers bruts qui la soutenaient jadis. La sainte Vierge elle-même, nous disent les gens du pays, apporta ce quartier de roche sur sa tête, ayant assez à faire de transporter dans son tablier les piliers de soutênement dont elle laissa choir le quatrième dans la petite rivière de Ney. (Vol. 7, p. 31. *Mém. des Antiq. de France.*)

Il en est de même du monument unique, et comparativement moderne, de l'île de Sainte-Madeleine, que baigne la Vienne à une demi-lieue de Confolens. La partie principale de ce sanctuaire, des derniers âges du druidisme, est une pierre brute de dix-huit mille kilog. reposant sur quatre colonnes à chapiteaux, grossièrement sculptées. Mais, par quelle voie ces pierres arrivèrent-elles à la place où nous les contemplons? Le voici : sainte Madeleine (*morte à Ephèse*), qui faisait pénitence à Saint-Germain, dit-on, tout près de cette île, et qui, chaque jour, y filait sa quenouille, sainte Madeleine chargea la maîtresse pierre sur sa tête délicate, et mit dans son tablier les quatre colonnes que l'on appelle les chandeliers. (*Idem*, p. 41, etc.)

A quatre lieues de Clermont, est le village de Mont-la-Côte, com-

de quiconque a vu des monuments celtiques, c'est là

mune de Gelle. Là est une de ces pierres branlantes qui se retrouvent depuis *les comtés de l'Angleterre jusque dans les provinces de la Chine;* pierres vénérées, auxquelles le peuple attache partout des idées confuses de religion, et que dans le XVIIe siècle encore, les habitants du Quercy (*quercus, chêne, chenaie*) oignaient d'huile comme aux plus beaux temps du culte des Beth-el. (*Dulaure, Mém. id.*, p. 80, 85, vol. XII.) C'est la Vierge, prétendent les gens du pays, qui, en filant sa quenouille, apporta de fort loin cette pierre dans son tablier!... C'est encore ainsi, suivant la tradition du Poitou, que sainte Radegonde apporta dans son tablier les pierres énormes qui composent le monument druidique des environs de Poitiers que l'on appelle la *Pierre-levée*. (P. 86, id.)

En un mot, l'origine de ces pierres druidiques était toujours miraculeuse; et, souvent, lorsqu'elles n'avaient point été posées par la main des Géants, elles devaient leur transport à des Fées.... Cette particularité se comprendra facilement si l'on se rappelle que les premières Fées, elles-mêmes, ne sont autres que les druidesses. J'ai traité dans un autre endroit cette question.

Dulaure ne nous surprendra donc point en nous rapportant que, dans la haute Auvergne, les pierres d'un monument druidique appelé la tuile des Fées, furent apportées d'un village voisin par des fées qui, chemin faisant, filaient diligemment leur quenouille. (*Id. vol.* XII, *p.* 86, *mém. des Antiq.*)

Lorsqu'il plaisait aux Fées de transporter ces pierres druidiques, voici la manière dont elles s'y prenaient: elles en posaient deux sur leur tête, et la troisième dans leur devantière; c'est le nom du tablier des femmes de travail. Leurs mains ayant alors toute liberté, elles marchaient sans embarras, en filant leur quenouille. Sinon, elles portaient à la fois quatre grosses pierres. (*Ille-et-Vilaine, de la Pillaye, vol.* XII, *id.*) Les Fées, après tout, sont rentrées sous terre, et changées en taupes; ce que vous prouve, si vous y regardez de près, la similitude des pattes de ces animaux, avec les mains humaines!.. Mais elles en sortiront un jour! (*Schweighœurser, id., vol.* XII, p. 5.) C'est là ce que soutiennent les gens superstitieux, héritiers à leur insu des derniers croyants du druidisme.

Dans d'autres lieux, enfin, lorsque les pierres druidiques se sont emparées de la place qu'elles occupent, c'est le diable, en personne, qui les a charriées et posées. Ainsi, par exemple, dans le duché de Lancastre (*Angleterre*) le démon avait entrepris, à forfait, l'un de ces grands ouvrages. Déjà même il avait commencé le transport des quartiers de roche, en les plaçant dans son tablier de cuir. (*Leather apron.*) Mais les cordons du malencontreux tablier vinrent à se rompre,

le Beth-el Druidique (1), la pierre temple ou maison de Dieu, ointe jadis du sang des sacrifices, comme ces vieux chênes de la Scythie que mentionne Hérodote! C'est le Cabire Beth-elique, c'est la pierre élevée dans les circonstances de lieux le plus habituellement recherchées par les ministres de ce culte étrange et complexe. Son nom, d'ailleurs, est par lui-même une démonstration.

Après avoir ébauché l'énumération et indiqué la destination des principaux monuments Druidiques, nous ferons observer, cependant, que notre plume ne saurait prétendre à une rigoureuse précision. Car, selon les temps et les lieux, les dénominations diverses qui caractérisent ces différentes sortes de pierres ont subi des variations augmentées par les inexactitudes scientifiques des auteurs qui se sont essayés à les décrire. Ainsi l'Anglais Struts, par exemple, donne le nom de Cromlech au Dolmin ou Dolmen; et l'Irlande désigne souvent par le même terme la pierre inclinée, c'est-à-dire le plus multiplié des monuments dont elle nous offre les vestiges. Mais il faut ajouter que cette pierre portait encore sur le sol Irlandais une autre dénomination, et la plus significative, la plus concluante qui se puisse imaginer. Redisons-le donc et ne l'oublions plus,

et l'Esprit infernal, ne sachant par quel art les raccommoder, laissa dormir le contrat, et disparut. (*Archeologia London, vol.* XXXI, 1844, p. 451, etc.) Une tradition antérieure, et moins remaniée que celle-ci, se contente de dire que les nombreux monuments de ce district durent leur existence aux Géants, et que, plus tard, ces Géants furent exterminés!...... Serait-ce une allusion à l'époque où les Romains firent aux Druides une guerre d'extermination? — La taupe est un animal fatidique, chez les anciens magiciens. *Voir Porphyre, des Sacrifices*, etc.

(1) *Voir* le Both-al Irlandais, en cet opuscule.

les vieux habitants la nommaient ***Both-al***, et le sens de ce mot était exactement celui de l'hébreu Beth-el; il signifiait maison de Dieu. Le Both-al démontre donc que, chez les Celtes, l'idée de la Divinité était inhérente à celle de la pierre brute. Une si heureuse rencontre suffirait-elle à justifier une opinion qui paraît rayonner de la clarté de mille preuves, et que Thomas Moore développe dans la savante histoire qu'il a tracée de sa patrie? Selon ce poëte historien, le système religieux des anciens Hiberniens, qui était en grande partie le Druidisme, tirait son origine des mystiques régions de l'Orient! C'était dire qu'il avait pris naissance sur le sol de notre patrie primitive et commune (1).

Mais consacrons aux régions Celtiques, à la Grande-Bretagne, et surtout à l'Irlande, quelques lignes spéciales d'où jaillisse une nouvelle lumière, pour éclairer les obscurités du culte primitif de ces régions dans lesquelles se sont si fréquemment associés ces trois objets : les sources, le chêne et la pierre.

(1) C'est ce que paraissent encore démontrer les monuments Celtiques, et Druidiques, répandus dans l'orient. — *Voir* le Recueil de notes à la fin. — *Voir* id., Pictet, du culte des Cabires chez les anciens Irlandais, Genève 1824, etc.

CHAPITRE XLIV.

Pays Celtiques. — L'Irlande.

Des tribus Celtes, ou Gauloises, paraissent avoir donné à l'Irlande ses premiers habitants. Elles furent suivies par des colonies Scythes ou Gothes, et par des colonnes ou des bandes dont le point de départ était, sinon la Phénicie, du moins les établissements Phéniciens, ou Puniques, de l'Afrique et de l'Espagne. Les traces du séjour de ces différentes races se lisent sur le sol Irlandais, dans les vestiges d'un culte formé du mélange des idées et des pratiques dont les nuances distinguaient la religion de chacune d'elles.

Mais un document d'une valeur inappréciable, au point de vue de l'histoire d'Irlande, existe dans le poëme géographique de Festus Avienus. Cette œuvre est composée d'après le récit d'une expédition fameuse, dont le journal avait été déposé par Himilcon (1) dans un temple de Carthage, et antérieurement à l'époque d'Alexandre le Grand. Ce fut là qu'Avienus, l'ayant rencontrée dans le cours du IVe siècle, nous

(1) Un mot sur ce journal d'Himilcon, dans Marcel de Serres, Cosmogonie, vol. II, p. 255. Thomas Moore est encore plus positif dans son appréciation, qui concorde avec les faits.

transmit, avec ses vers iambes, la certitude de colonies permanentes établies sur le sol Irlandais par la race Punique. Déjà l'aspect de cette certitude se mêlait, sous les yeux de l'investigateur, à celui des monuments religieux de cette île. Mais les doutes qui eussent pu naître à cet égard, et couvrir de leurs nuages des vestiges encore ineffacés, s'éclaircissent et se dissipent au jour que répand ce poëme resplendissant des faits de l'histoire!

D'après nos appréciations, la race de Cham et celle de Japhet se sont rencontrées en Irlande dès une haute antiquité. Nous les avons reconnues toutes deux dans la personne des colons Phéniciens, et dans celle des colons appartenant aux familles Celto-Scythes. Si donc la religion primitive de ces races fraternelles offrait un caractère de similitude primitive aussi frappant que nous l'avons pensé, nous devons assez raisonnablement nous attendre à en découvrir les vestiges, en même temps qu'à voir l'un des deux cultes se distinguer de l'autre par une certaine diversité de formes. Un excellent moyen de les rencontrer et de les reconnaître, ce sera de chercher, de relever les traces de l'adoration de la pierre Beth-el, de la source, et de l'arbre Beth-el, ces principaux objets du culte de Dodone et de Mambré, de la Gaule et de l'Inde. Il va sans dire que nous n'omettrons point, dans ces recherches, celles qui conduisent à la religion des Cabires, ces Divinités dont nous avons suivi les étroits rapports avec les pierres Dieux, ou Beth-el, qui leur ont servi de symboles.

Loin d'oublier les Cabires, c'est donc par le côté qui les touche que nous allons, d'un pas rapide, aborder la

question. Notre premier soin sera d'établir ce fait concluant et décisif : que la pierre Beth-el existait en Irlande sous sa forme originaire; que cette forme était celle des pierres Celto-Scythes ou Druïdiques, dont le spectacle a si souvent frappé nos yeux; enfin, que le nom de *Both-al* par lequel on la désignait, et qui est presque identique à celui de *Beth-el* dans son orthographe, répétait exactement le sens de ce mot hébreu et signifiait maison de Dieu. Non-seulement le Cabirisme ne répugne à aucun de ces faits, mais il y allie sa propre histoire.

Le poëme d'Avienus s'ouvre pour nous enseigner dans les termes les plus formels que, dès les temps les plus reculés, l'Irlande avait porté le nom d'Ile sacrée. Elle était à l'Occident ce que la Samothrace Pélasgique était parmi les nations Græco-Orientales; et, dans les régions du couchant, des peuples de même origine que les Pélasges hyperboréens, et que les Égypto-Phéniciens, saluaient en elle comme la métropole de leur croyance et de leur culte. Aux yeux des Phéniciens de l'Afrique et de l'Espagne, elle était surtout le centre de missions fondées comme un modèle de celles que nous offre l'Angleterre protestante. C'est dire que le but était la propagation de la foi, mais avec le dessein fortement conçu d'établir sur les consciences une suprématie destinée à étendre et à consolider la prépondérance politique et les relations commerciales.

Le nom d'île sacrée, donné dans ces conditions et appliqué par ces peuples, eût en quelque sorte signifié de lui-même île des Cabires, si d'ailleurs l'Irlande n'eût empreint sur sa religion tout entière le sceau des

croyances et des mystères de l'Orient. Un très-petit nombre d'exemples suffiront probablement à revêtir cette vérité d'un corps palpable.

L'une des grandes Divinités Cabiriques de Samothrace, c'était le Ciel; on l'y appelait *Samhin*, et l'Irlande se prosternant devant le même Dieu, et le saluant du même nom, lui consacrait l'une des quatre divisions de son année. Quant à la Lune, ou la Déesse-Nature, que l'on nommait, selon les lieux, Vénus-Uranie, Axiokersa, Cybèle ou Rhéa, elle la nommait du même nom de Ré. En outre, le grand objet, le principal objet de son culte, c'était le principal et le plus splendide des Cabires, celui qui par son être vivifie et révèle notre ciel entier dont il est la lumière et la gloire. En un mot, c'était le Soleil sous l'un de ses grands noms orientaux. Car tantôt elle le nommait Baal ou Bel (1), tantôt aussi elle lui donnait l'appellation Celtique de Grian ou de Grain. C'est, en effet, en son honneur que s'élevaient les Cairn-Grainey, c'est-à-dire les monuments pierres, semblables aux Galaad et aux monceaux de Mercure que nous avons décrits; et ce nom signifiait les monceaux du soleil (2). L'histoire nomme encore la ville

(1) Ainsi que dans plusieurs parties des Gaules. Mém. de l'Acad. Celtique, n° 7, p. 47. id. Dracontia, Bathurst, Archéol., vol. XXXV., p. 214, 1832. Society of the antiq. of London.

(2) Le Soleil est Mercure, comme il est Jupiter, comme il est Saturne, etc. Il est, et ils sont Cabires! Et les Cabires sont un; ils sont tous en un; puis ils sont sept, huit, douze; ils deviennent dix mille, ils deviennent légions, par une suite de subdivisions caractérisant l'époque où tout devient Dieu, excepté Dieu lui-même. C'est l'époque où l'unité Divine, c'est-à-dire l'unité de la foi, a laissé le monde plongé dans les ténèbres et le désordre, par son absence. Et la fin de cette époque est celle où reparut, par le Christ, cette magnifique unité trinaire. *Voir aux chap. Cabires.*

de Granard, c'est-à-dire la ville du Soleil, où saint Patrice, qui fulminait contre le culte de ce Dieu, avait renversé l'un de ses autels ; et les débris de l'une des pierres nombreuses, dans lesquelles on peut reconnaître un analogue du grand Ab-El de la Palestine (1), qui représentait ce cabire Beth-el, figurent aujourd'hui même auprès de Cloyne (2).

Des investigateurs ont cru remarquer que les monuments Druidiques, formés de pierres disposées en cercle, étaient aussi bien des observatoires astronomiques que des temples, que des lieux de sépulture, de justice et de réunion publique. Il sera naturel d'en inférer que la science et la religion, ainsi que dans toutes les contrées sabéistes, contractaient en quelque sorte alliance dans ces constructions sauvages et sublimes attribuées aux Celto-Scythes. En Irlande, l'une de celles-ci, dessinant un véritable Zodiaque, se composait de douze pierres-Dieux, au milieu desquelles figurait l'idole terrible de Crom-Cruah. Or, cette idole, ce Cabire, on le pense bien déjà, ce n'était autre chose qu'une pierre brute, et nul autre ornement ne la décorait qu'une sorte de capsule d'or qui en couronnait le faîte. Eh bien, dans Crom-Cruah, de redoutable mémoire, l'observation a retrouvé *Saturne*, ou Moloch *Soleil;* c'est-à-dire le Cabire Bel, ou Baal, encore (3)!

(1) Liv. I des Rois, chap. VI, v. 18. Ab-el, Ab-Elios, pierres-soleil. *Ab*, père, *El*, seigneur, Soleil ; — Soleil, père et seigneur.

(2) *The sun's rock, or carig croith*. Les noms du soleil, comme ceux des autres Dieux, variaient à l'infini. — *Voir* Apulée, *suprà* — Pignorius — Creuzer, etc., etc. Th. Moore, l. I, p. 21, 22, 38. — M. Moore a connu le livre de M. Pictet, de Genève, sur les Cabires, livre que j'ai plusieurs fois cité.

(3) *Voir* le chapitre Apollon ; id., *voir* Pictet, etc.

Or, toutes les colonies qui s'établirent en Irlande, toutes les tribus qui parvinrent à conquérir une parcelle de son territoire, ont adoré ce Dieu, leur Dieu suprême ! Cependant, son culte était affreux. On voyait quelquefois ses adorateurs succomber au milieu des supplices sanglants que leur imposait la religion. Enfin le plus agréable des sacrifices dont le parfum pût s'élever jusqu'à son trône, c'était le sacrifice Abrahamique des Chananéens, ce qui est dire, en d'autres termes, le sang des premiers-nés que l'on égorgeait pour désarmer son courroux, ou pour faire descendre d'en haut ses faveurs.

Nous ne saurions donc nous dispenser d'observer que les idées de Cabires, et de Beth-el, se réunissent dans cette pierre *Saturnienne* avec le souvenir du sacrifice d'*Abraham*, vicié par une fausse et détestable imitation. Que dire si cette rencontre s'opère aux lieux mêmes où nous allons nous appuyer, tout à l'heure, sur le tronc du chêne déifié de ce patriarche (1) !

Mais le culte de Crom-Cruah-Beth-el rattachait l'esprit plus directement encore au Cabire Bel, ou Soleil, dont la fête se célébrait d'un bout à l'autre de l'Irlande, à l'équinoxe du printemps. A cette époque, et d'après l'ordre intimé sous peine de mort et publié dans toutes les provinces, d'éteindre scrupuleusement les feux, de grands bûchers s'allumaient tout à coup à un signal attendu par tous les districts; et ces flammes subites, illuminant la terre, dardaient au même instant vers le ciel des myriades de pyramides vivantes. C'est

(1) Th. Moore, v. I, p. 19, 26.

alors qu'il fallait voir les populations célébrer à l'envi, dans leur enthousiasme, la fête du Feu, la fête du Cabire Soleil, *que représentait la pierre*, et dont les bienfaisantes splendeurs avaient ranimé la nature. Comment l'homme, qui vit de chaleur et de lumière (1), ne se fût-il point empressé, dans cette crise heureuse du ciel révivifié, de faire éclater sa joie et sa reconnaissance! En un mot, ces jours représentaient pour l'Irlande les Adonies de la Syrie, et renouvelaient pour l'Occident les transports des Phrygiens et des Egyptiens au retour des fêtes solaires d'Atys et d'Osiris. Nous perpétuons nous-mêmes le souvenir de ces antiques solennités dans nos feux de joie de la Saint-Jean.....

A cet endroit, cela devient sensible, mais, tout à l'heure, nous le saisirons mieux encore; le culte du Feu proprement dit se mêlait à celui du Dieu Bel, ou Soleil, représenté par la Pierre. Et si peu que nous y regardions de près, il sera difficile de ne point reconnaître, à ces sortes de pratiques, une nouvelle phase de la religion de l'Irlande se modifiant par celle de la Perse, où Mithras, qui était figuré par la Pierre, était né de la Pierre.

Mais la distance est si grande entre ces deux régions que, malgré la consanguinité des familles Persanne et Celto-Scythe, ce phénomène serait presque impossible à concevoir si l'on ne tenait compte de la présence et du mode d'action de l'élément Phénicien sur le sol Irlandais.

(1) Car son existence physique est un reflet de son existence morale; et, dans l'ordre moral, l'homme vit par le cœur et par l'intelligence, il est la réverbération du Dieu amour et lumière.

En effet, les premiers, les plus intrépides navigateurs, et c'est dire à la fois les plus remarquables commerçants du monde ancien, ce furent les peuples de la Phénicie, et ceux des colonies dont ils jetèrent sur différents rivages les actifs et puissants essaims. Or, nous avons observé, déjà, que le caractère du prosélytisme qui animait ces hommes était celui de l'esprit politique et mercantile : c'est dire que la religion était sous leur main un instrument de domination et de fortune. Comment donc ne pas en conclure qu'une assez complète indifférence pour les diverses sectes du polythéisme devait exister dans leur esprit, régner au fond de leurs sentiments, et percer dans leur conduite, lorsque le cri des intérêts financiers ne leur imposait aucune ligne d'action positive et déterminée ! Rien d'ailleurs en général ne devait être plus simple dans des religions qui, ne reposant plus sur un enchaînement de dogmes, ne pouvaient offrir de base à aucune conviction savante et sérieuse. Rien encore, du côté de la logique, ne s'accordait plus facilement avec le polythéisme qui, se reconnaissant à certains traits généraux chez les différents peuples, ne pouvait leur permettre de l'attaquer, dans la variété de ses aspects et de ses modes, sans laisser meurtrir le principe même de son être.

Il nous semblera probablement utile de fortifier, par l'autorité de l'observation, les déductions tirées du raisonnement, et d'où nous concluons que la Phénicie semait d'une main à peu près indifférente la plupart des cultes de l'idolâtrie. Hâtons-nous donc de faire savoir qu'un point essentiel de la politique commerciale des

Phéniciens, c'était de multiplier et de faciliter les relations religieuses de toute nature, non-seulement entre leurs propres sujets, mais encore entre les peuples qui leur ouvraient leurs frontières, et les régions sur lesquelles planait l'ombre de leur puissance. Ils sentaient trop bien que se rendre les intermédiaires et le canal de ces nouvelles communications, c'était frayer à leur commerce des voies d'autant plus sûrement durables, qu'elles devenaient sacrées.

Eh bien ! ce fut par ces voies que d'incontestables rapports s'établirent entre l'Irlande et la Perse. Et, parmi le très-peu de preuves que nous citerons de ce commerce, afin de ne point trop dévier de la ligne droite de notre sujet (1), nous mentionnerons les fameuses tours rondes ! Ces tours dont les formes légères, élancées, hardies, et caractérisées par leur mode tout spécial d'architecture, se dressèrent si longtemps dans leur élégance comme les Sphynx désespérants de la terre d'Irlande (2).

Nous devons rappeler que ces tours, ou pyrées, qu'il importe de ne point confondre avec des temples,

(1) *Voir*, sur l'analogie du culte Druidique avec celui des Perses, D. Martin et D. Brésillac, Borlasse et une multitude d'auteurs.

(2) *Voir*, encore debout, la tour de Glendalough, comté de Wicklow. — By the Irish peasantry they are called Cloch-Theach, or the Belfry ; by general Vallancey fire towers; and, by an infinite number of antiquarians, *Turres ecclesiasticæ*, or anchorite towers, — like the stylite pillars. There are sixty two round towers at present discovered in Ireland, and there are certainly many more which have totally fallen to decay... For a more minute account, see the guide to the lake of Killarney p. 119 a guide to the county of Wicklow, with engravings by George Petrie esq. 1822.—Lire pour l'explication scientifique Th. Moore, *Hist. of Irel.*, vol. I, p. 20, 27 à 31.

servaient tout simplement de reposoirs au feu sacré; c'est-à-dire, qu'elles formaient des sanctuaires destinés à conserver la flamme, afin que la main des Mages pût l'y trouver perpétuellement allumée, et lui donner à tous moments son rôle dans les sacrifices qui s'accomplissaient en plein air, sur les montagnes.

On ne les rencontre aujourd'hui, on ne distingue leurs traces nulle part ailleurs qu'aux lieux où a fleuri le culte du feu Persique. Dans l'Hindoustan ce fut une agréable surprise pour Lord Valentia, de reconnaître deux de ces monuments caractéristiques, et entièrement pareils à ceux de l'Irlande, un mille au nord-ouest de la ville de Bangulpore (1). Il put se convaincre que ces tours étaient du nombre de celles qu'avaient élevées les sectateurs du feu, et le Raja de Jyanegur les considérait encore comme sacrées. Ce souverain avait construit un édifice dans leur voisinage. C'était un lieu de refuge pour ceux de ses sujets dont le cours de chaque année ramenait la foule, empressée d'y offrir ses adorations pieuses !

Eh bien ! l'antiquité, tout en disputant ses mystères, finit par se les laisser arracher ! Lors donc qu'elle vient de nous dire que, sur cette terre d'Irlande, où le peuple appelait indifféremment ses prêtres du nom Persan de Mages, ou du nom Celtique de Druides, la destination principale de ces tours était de conserver le dépôt du feu, répétons, en nous appuyant sur elle-même, que le feu, c'était l'image de Mithras. Ne crai-

(1) La preuve qu'elles ne servaient ni d'observatoires, ni de tours à signaux, c'est qu'on les rencontre souvent au fond des vallées, dans des sortes de précipices.

gnons point de dire que la Perse révérait, elle aussi, Mithras, sous la forme de la pierre, et que ce culte envahit l'extrême Occident, comme une contrée où il lui suffisait d'exhiber un de ses titres d'origine pour se faire reconnaître et bien venir. C'est que Mithras était identique au Dieu-Soleil d'Elagabale, que les Phéniciens adoraient dans la pierre d'Emèse, mariée par les Romains au Bétyle d'Astarté, qu'ils avaient ravi à Carthage la Phénicienne (*vide supra*)! C'est qu'il était identique au Dieu Bel, au Dieu Baal, ou au Dieu à mille autres noms que l'Irlande elle-même, et les pays Celto-Scythes adoraient nominativement (1), et révéraient sous la forme la plus rudimentaire des Beth-el (2). En un mot, c'est qu'il était un Dieu qui ne différait ni du soleil, ni de la pierre ; c'est-à-dire, qu'il se liait également aux idées du Sabéisme et aux souvenirs pratiques des traditions patriarcales. Mais ces raprochements ont cessé de nous surprendre ; car, en vérité, cette pierre Beth-el nous poursuit sous la variété de ses noms et de ses formes. Elle nous fatigue ; et, partout où pénètrent nos investigations, nous la retrouvons soit à fleur de terre, soit aux dernières profondeurs des fondements de tous les cultes.

Rien d'ailleurs en Irlande ne doit exciter en nous un étonnement sérieux. Car, cette île sacrée, cette Samothrace des régions hyperboréennes est sans contredit, l'une des contrées où se sont le plus multipliés les ru-

(1) Pictet, p. 98, 99, 100, et plus loin, Archeologia, Society of the antiquaries of London.

(2) Crom-Cruach, Grainey, Grian, Carig-Croith, Stonehenge altar, and other Both-Al. — *Hist. of Irel.* Th. M., t. I, p. 19, t. 23.

des et fiers monuments de la religion de nos ancêtres européens, soit que nous voyions en eux les descendants de la race des Celtes, soit que nous préférions, avec Pinkerton, y voir dominer l'élément Goth ou Scythique (1).

Voyez! à chaque pas, en suivant le littoral de cette île, on fait face à des monuments Druidico-Chananéens. Il faut, à tout instant, se détourner ou s'y heurter. Il faut reconnaître, non-seulement dans la pierre, mais dans le Chêne, ces mêmes Dieux que les descendants des trois fils de Noé avaient semés dans tous les plis de la terre! Il faut voir se répéter sous toutes les formes cette découverte, soit que, partant des chaudes régions de l'Asie, on pénètre jusque dans les solitudes glaciales des Scythes; soit qu'à partir de ce point reculé, on avance jusqu'aux limites où notre Finistère oppose aux vagues de l'Atlantique le dernier grain de sable du continent occidental.

C'est que les nations Celtiques, ou Celto-Scythes, s'étaient élancées de l'Orient avec ce culte des pierres emprunté aux peuples de la lignée de Chanaan, et qui fut commun à toutes les premières nations connues de la race humaine (2). C'est que les populations, dont les diverses couches s'étaient répandues et mêlées sur l'île d'Emeraude, sur la verte Erin, étaient parties approximativement du même point de l'espace, et avec un assortiment d'idées religieuses à peu près aussi rappro-

(1) Système opposé à celui de Don Martin, de Brésillac, Achaintre père, etc., etc.

(2) Th. Moore, *His . of Irel.*, vol. I, p. 19, 20, 48.

chées les unes des autres que l'étaient leurs berceaux. C'est que, sous l'empire de ces faits primitifs, des peuples nombreux avaient emporté dans leurs migrations le souvenir d'Abraham et des Patriarches. C'est au moins que, par les flots successifs d'émigrants qui les avaient atteints, ils avaient reçu des notions plus ou moins abâtardies sur le Dieu, et sur le mode d'adoration, de ces pères vénérables d'Israël. C'est qu'ils avaient associé, dès lors, ou séparé dans leur culte le Chêne et la pierre, ces deux objets qui ne représentaient pour la plupart d'entre eux qu'une seule et même idée. En d'autres termes, c'est que la foi de ces hommes simples et forts avait pris, pour témoins immuables, les monuments qui nous offrent encore aujourd'hui leurs énigmes de pierres comme sujet d'admiration et d'étude.

Mais il nous semble inutile et vain de s'appuyer à ce sujet sur de simples conjectures, à côté du formidable ensemble de documents qui s'est déroulé sous nos yeux. Là, sans doute, s'arrêtera satisfait plus d'un investigateur, avide naguère de saisir le fil qui, d'un cruel labyrinthe de recherches, ne fera plus désormais, nous l'espérons, qu'une sorte de promenade facile et presque à l'usage de l'enfance.

A côté des faits amoncelés sur tant de points de l'espace, comment, après tout, ne point se rendre à ces quelques lignes d'un ouvrage savant où se résume presque complétement, avec notre opinion, celle du docte auteur (1) auquel nous empruntons sur l'Irlande une

(1) Thom. Moore.

multitude de traits aussi curieux que certains et concluants :

« Ce qui est empreint dans les anciennes traditions et dans les monuments de l'Irlande, c'est l'altération des modes primitifs d'adoration dont les Chananéens se rendirent autrefois coupables lorsqu'ils convertirent en idoles les *pierres grossières*, et *les colonnes* élevées par leurs ancêtres comme des témoignages sacrés de leur foi, *et lorsqu'ils transportèrent aux symboles inanimés de la Divinité* des hommages qui n'étaient dus qu'à elle. Là se manifeste toute cette *vieille superstition* qui perce et reparaît *partout*, dans l'*Histoire des croyances humaines*. Ainsi on voit le bosquet et la source sacrée, le cercle de *pierres-dressées* entourant soit l'autel, soit la salle de justice (1); les colonnes informes adorées comme des symboles du Soleil par les Phéniciens; les sacrés monceaux ou Cairnes dédiés au même culte primitif; puis, enfin, les tombes autels appelées Cromlec'hs, et que l'on croit avoir servi tout à la fois de pierres de sépulture et d'immolation (2) ! »

Que dire, lorsque ces exemples, ces usages, ce mode primitif d'adoration partent de Chanaan, c'est-à-dire, de la patrie même d'Abraham et de Jacob ? Que dire lorsque les deux objets qui forment le symbole et comme le sceau du culte, sont le chêne et la pierre ? Que dire encore lorsque cette pierre, altérée presque

(1) Le dry-nemet Gaulois, le *Curia templum* Celto-Italique de Picus, dans Virgile.

(2) *Annales de Phil. Chrét.*, vol. XX, p. 439-451, etc. Beaufort, Druidisme renouvelé, collection Hibernienne, — Opinions relatées dans Th. Moore..., vol. I, p. 19, The sacred grove and well...

partout ailleurs, quoique reconnaissable, demeure ici dans sa pureté primitive, dans sa rudesse native de Matzéba ou de Beth-el ? Que dire enfin, lorsque nos pages répètent que la dénomination originaire donnée par l'Irlande à cette pierre, était celle de Both-al et signifiait, ainsi que le mot hébreu qu'elle reproduit presque lettre à lettre : La pierre Dieu-maison-de-Dieu (1) ?

Mais lorsque nous traitons de ce culte antique et des traces dont il a empreint le sol, il peut sembler que nous nous bornons à rendre la voix aux vieilles et mourantes traditions de l'Irlande, tandis que notre plume relate des faits encore modernes, et les décrit tels qu'ils s'accomplissent au moment actuel. Car, aujourd'hui même, un usage qui ne s'est pas encore éteint chez les Irlandais, c'est de visiter les sources et les eaux (2). Mais ils accordent toute préférence à celles qui sont situées — comme à Dodone — sous les rameaux d'un vieux chêne battu et brisé par les siècles, ou bien à celles qui sourdent au pied d'une pierre brute, d'une pierre debout, d'un antique Both-al ! Que si vous interrogez ces rustres sur une coutume si bizarrement superstitieuse, et dont ils ont perdu le sens, ils vous répondent : Nous fesons ce qu'ont pratiqué nos ancêtres, c'était pour eux l'un des bons et sûrs moyens

(1) *Voir* Th. Moore, vol. I, *Hist. of Irel.*, p. 35 à 37. Pictet; *du culte des Cabires chez les anciens Irlandais*, p. 130, Genève 1824.

(2) Even in our own time the Irish are described, by one well versed in their antiquities, sir Bethan, as being in the habit of visiting fountains and wells (*les puits* ou *les eaux*) more particularly such as are in the neigbourhood of *an old blasted oak or an upright unhewn stone*, and having rags on the branches of the tree. *Hist. of. Irel* Th. Moore. vol. I, p. 24, et 35 à 37.

de se garantir des enchantements et des sortiléges des Druides!... Ces paroles, ou quelques locutions du même genre, relevées par les naïvetés de leur langage, expriment la terreur dont ces pontifes dégénérés avaient fini par pénétrer les masses populaires lors de la décadence extrême du Druidisme.

Quant à ces vieux chênes, compagnons de la source et de la pierre, et qui rappellent le bosquet temple, le pavillon de verdure ombrageant la pierre autel et la source, à côté de la tente des patriarches; en un mot, quant à ces arbres si longtemps considérés comme divins, on voit rarement les Irlandais s'en approcher sans attacher au branchage quelques lambeaux d'étoffe arrachée de leurs vêtements. Nouvelle bizarrerie, nouvelle énigme que l'Orient reproduit encore en mille endroits; l'Orient, cette source inépuisable de religions et de superstitions antiques, et dont l'Irlande semble être demeurée le plus fidèle miroir. Ce qu'il y a de certain d'ailleurs, c'est que cette même coutume, dont nos yeux nous rendent encore témoins çà et là à l'aspect de quelques-unes des croix qui surmontent les tombes les plus vénérées de nos cimetières campagnards, fut observée par sir William Ouzeley, dans son voyage en Perse. Il en resta d'autant plus vivement frappé, que *le pilier de pierre* qu'il vit se dresser à côté de *l'arbre bariolé de chiffons ex voto*, lui retraçait l'ensemble identique des monuments sauvages dont le pays de Galles et l'Irlande lui avaient offert le spectacle (1).

(1) Th. Moore, vol. I, p. 24-25. Je donnerai, plus bas, un recueil

CHAPITRE XLV.

La pierre-Pouvoir, la pierre d'élection, ou du couronnement, sous le chêne. — Un mot sur le Druidisme.

Une observation curieuse et importante, mais qui se rapporte aux temps passés, sollicite encore notre attention sur cette même terre Irlandaise. Elle s'est présentée à notre esprit, qu'elle eût pu frapper également en d'autres contrés du nord, à l'occasion d'une cérémonie solennelle où nous avons vu reparaître l'association primitive et générale de la pierre et du chêne Druidiques, ou Judéo-Chananéens. Cette cérémonie, toute nationale, est celle de l'élection et de l'installation des rois; et le fait qui nous y a paru caractéristique doit être aussi merveilleux et incompréhensible pour les personnes étrangères à notre sujet, qu'il devient naturel et simple à notre point de vue. Ce fait, trop inobservé jusqu'ici peut-être, était encore celui de la Di-

le notes aussi curieuses qu'importantes sur l'union de la pierre Both-el ou druidique, du chêne et de la source, dans le culte. Je les extrais presque toutes des Mémoires de la société des Antiq. de France, que je ne parcourus qu'après avoir terminé cet ouvrage et lorsqu'on commençait à l'imprimer. J'ai donc déjà pu glisser, çà et là, quelques-unes de ces citations à l'appui de mon texte. — Quant aux sources, il n'est pas sans intérêt de consulter la haute antiquité de l'hydromancie!

vinité de la pierre : Divinité dont la preuve parlait aux yeux du public appelé à voir sortir d'elle la puissance au jour du couronnement. Car, d'après l'opinion régnant chez les peuples de ces différents pays, c'était elle qui, en ce moment solennel, communiquait le pouvoir par son contact, et quelquefois par sa parole, aux têtes élues pour gouverner (1).

Chez des peuples à la fois grossiers et religieux, le vulgaire devait s'arrêter facilement à cette croyance, que le pouvoir était de droit divin (2) : c'est-à-dire, que le ciel désignait directement l'homme, ou la race, aux mains de qui serait déposé le privilége du commandement suprême. Or, lorsque la pierre était le Dieu, de quelle source devait procéder cette manifestation de la volonté du ciel, si ce n'est de la pierre ?

Nous n'avons donc point éprouvé le moindre mouvement de surprise en rencontrant des tribus et des nations entières qui considéraient la pierre comme le fondement sacré du pouvoir ; la pierre qu'il suffisait de frapper ou de toucher, pour en faire sortir l'investiture de la majesté royale et sacerdotale !

C'était conformément à cette logique de la croyance que les ducs de Carinthie ne pouvaient revêtir le caractère auguste de la souveraineté, qu'à la condition de monter, de s'asseoir sur la pierre, et, en quelque sorte de faire corps avec elle.

(1) Par sa parole, ou par un bruit qu'elle faisait entendre ; car no[us] l'avons appris dans le chapitre Dodone : la voix des Dieux est ina[r]ticulée !

(2) Le pouvoir n'est véritablement de droit Divin que là où Di[eu] dit formellement, comme chez les Juifs : Le roi, ce sera Saül, [ce] sera David. Les partis ont abusé révolutionnairement de ce mot.

La même formalité était également de rigueur pour assurer la consécration des rois de Suède et des souverains du Danemark. Nous observerons, en outre, que, dans ces contrées, la pierre qui fesait les rois, et que nous appelons le Cabire Both-al, était entourée de douze autres pierres rangées en cercle. L'inauguration s'accomplissait dans l'enceinte de ce monument, dont les blocs rappellent sans doute à plus d'un lecteur, par leur nombre et leurs dispositions, outre plusieurs monuments païens du même genre, les montagnes et les vierges qui entourent la pierre antique, au livre d'Hermas (1). Nous ne pensons point non plus qu'il soit inutile de rappeler, à propos d'élection et de couronnement, la fameuse pierre de Scone, en Ecosse, puisqu'elle remplissait un rôle d'une si haute importance dans le cérémonial du sacre. Vers l'époque de la décadence des superstitions antiques, elle fut placée et enfermée dans le siége où s'asseyaient les rois. Du haut de ce trône-oracle, où elle rendait ses consultations, elle figurait encore comme arbitre de la légitimité du pouvoir souverain. Et, tel était son crédit que, si elle s'abstenait de rendre un certain son tout particulier, et qui était considéré comme le signe confirmatif de l'élection, le peuple ne pouvait s'imaginer que le monarque désigné fût agréable au Ciel (2).

(1) Hermas, *voir* ci-dessus en cet opuscule, — *voir* id., *Annales de Phil. Chrét.*, vol. XX, p. 338, 439, 451, et suivantes. Th. Moore, vol. I, p. 41. — Monuments astronomiques et religieux, nombre Cabirique. Id. Depping. *Mém. des Antiq. de Fr.* vol. II, p. 228 à 231, etc.

(2) *De lapidibus* Gottlob., p. 12. Ces pierres rappellent la pierre grand Ab-el (ou cabire soleil) du livre I des Rois, chap. VI, v. 18,

Quant à l'Irlande proprement dite, et comme s'il se fût agi d'y entretenir les traditions religieuses avec un respect plus évident et plus complet, cette initiation, ce mariage du roi au pouvoir souverain, s'accomplissait, de la part du prince, non-seulement en se posant sur la pierre, mais encore et à la fois en plaçant le Both-al sous les rameaux d'un chêne sacré. On peut juger, à ce trait, quelle était la force du lien par lequel s'unissaient l'un à l'autre le chêne et la pierre ; et l'on n'oubliera pas que, de nos jours encore, un indissoluble nœud les lie tous deux au souvenir des rois de la race d'O'Brien (1).

Le Beth-el, la pierre ointe d'huile et de sang, et qui figurait le Roi des Rois, ou, en d'autres termes, le Both-al Celtique, possédait donc originairement et aux yeux du public, la vertu de communiquer comme par attouchement le droit de souveraineté à celui qui était sur la terre l'image et le représentant du pouvoir. Cette déduction, que nous croyons devoir répéter, nous paraît si logique et si simple que, pour en contester la justesse, il faudrait retirer, à un même et identique usage de tant de peuples, jusqu'à l'ombre de la raison. Elle sort, avec mille autres pensées éparses dans cet ouvrage, de tous ces vieux monuments qui, sans ces

et remarquez que c'est aux lieux rendus célèbres par ces *pierres de secours* ou Divines, que j'appellerai volontiers pour le moment des pierres-pouvoirs, que Samuel affecte de rendre la justice : — « Samuel ne cessa de juger Israël ; il allait tous les ans à Beth-el, à Galgala, et ensuite à Masphat. » Rois, l. I, ch. VII, v. 15, 16 et 12. — Ces pierres étaient comme des lits de justice, *Curia* ; elles rappellent les chênes de justice qui devaient les ombrager.

(1) Th. Moore, *Irel.*, vol. I, p. 41, 47.

croyances, eussent été et resteraient encore sans âme et sans vie. Ces croyances se réunissent en foyer pour verser le jour à la clarté duquel nous lisons le sens des traits et la signification de la physionomie des Beth-el. Et, déjà, si nous ne craignions d'être téméraires, nous dirions que nous ne connaissons presque plus de ténèbres dans le sujet qu'elles éclairent, si ce n'est, peut-être, celles que produit, par son excès, la lumière dont on brave les rayons : c'est-à-dire les ténèbres de l'éblouissement ! C'est ainsi que, pour les yeux qui s'opiniâtrent à scruter les insoutenables splendeurs de son globe, le soleil n'est bientôt plus qu'un point obscur, qu'un cercle sombre et noir. Oh ! gardons-nous de la folie de devoir aux vivacités et aux violences mêmes du jour, le malheur de notre aveuglement. De même aussi, sous prétexte de ménager les faiblesses de notre vue, abstenons-nous de fermer les yeux aux objets que ce jour baigne et noie de ses douces clartés.

Mais, pour revenir à cette pierre d'élection que l'on connaissait sous le nom de *Lia-Fail*, elle ne différait par aucun caractère essentiel du Beth-el *Atizoe*, ou de la pierre-argentée, à laquelle les mages de la Perse attribuaient la vertu merveilleuse de conférer au prince l'investiture du pouvoir suprême (1) ! La coutume générale de l'Irlande était de la placer sur un de ces tumulus qui figuraient les *hauts lieux*, et sur lesquels la religion donnait le spectacle des sacrifices. Le plus célèbre de l'île entière, ou le Tumulus d'Usneach, était couronné par une de ces pierres Beth-el. Celle-ci

(1) Th. Moore, Irel., vol. I, p. 41.

rappelait le Bétyle *omphalos* de Delphes. Comme lui, portant le nom mystique de Nombril (1), elle le communiquait au tertre qui s'élevait au point de rencontre des cinq provinces de l'Irlande et en formait comme le nœud ombilical. Les rois y recevaient leur inauguration; le législateur y promulguait les lois, et les Druides le marquaient comme le lieu de leurs réunions sacrées : assemblées pareilles à celles que tenaient solennellement leurs confrères des Gaules, au centre de leur patrie, sur les limites du pays Chartrain (2).

En un mot, et pour nous résumer sur ce chapitre qui recevra sa confirmation d'un simple coup d'œil jeté sur la religion des Gaules, le système religieux des Celtes se rapprochait de celui des anciens peuples idolâtres de la Palestine. Il offrait une combinaison de pratiques superstitieuses dont les vestiges subsistent encore en Irlande, et dont les principaux objets étaient *le chêne et la pierre Dieu* (3).

Incarnations antiques de la Divinité, ces deux objets formaient comme le fond du culte et de l'adoration dans la religion des Druides (4). Et, peut-être, à bien envisager les choses, le Druidisme *proprement dit*, au lieu d'être une religion simple, primitive et une, n'était-il

(1) *Voir* les pierres du Pérou en cet opuscule ; — voir les *Mém. des Antiq. de Fr.*, vol. XI, p. 11, etc., etc.

(2) Cæsar, l. VI, ch. XIII, *Bell.-Gall.* — Th. Moore, v. I, p. 42, 43, 46. — Whenever an Irish King, or chief, was to be inaugurated on one of their hills, it was usual to place him upon a particular stone, etc.

(3) The tree of the field of adoration... and the sacred oak of Kildare, etc., etc. Th. Moore v. I, *Hist. of Irel.*, p. 46, 47, 48, etc.

(4) La pierre Both-al, ou Dieu-Maison-de-Dieu, et le chêne *Esus* ou *Zeus*, Jupiter Celtique. Ἄγαλμα δὲ Διός Κέλτικοῦ ὑψηλὴ δρῦς. Maxime de Tyr, serm. 38.

que la forme définitive dont s'étaient revêtues, à l'occident, les croyances de provenances diverses des Celto-Scythes. Des mains savantes et habiles les auraient réunies et agrégées pour en composer un corps de doctrines (1) !

Cette opinion acquiert une force considérable dans notre esprit si nous nous rappelons que la Grande-Bretagne était le siége principal du Druidisme qui, ayant à peine franchi les confins des Gaules, perdait son nom, malgré la similitude des croyances observées dans les pays limitrophes, et malgré les rapports d'origine existant entre les populations de ces différents pays et celles des contrées Gauloises.

Peu de faits sont, à coup sûr, plus historiquement constatés que celui de l'établissement d'une suprématie religieuse placée au faîte, au couronnement de l'édifice druidique, dominant toutes ses parties et ayant sa résidence au sein de la Grande-Bretagne. Il en est peu d'entre nous, sans doute, qui n'aient appris dès l'enfance que ce pays passait pour être le foyer des hautes études théologiques, et, par conséquent, le chef-lieu du sacerdoce. Dès nos premières années de collége, nous avons cessé d'ignorer que les Druides néophytes des Gaules allaient puiser chez les Bretons comme à la source des vérités exactes, qu'ils s'y meublaient la mémoire, qu'ils y formaient leurs convictions religieuses, et qu'ils s'y

(1) *Voir*, ci-dessus, bien des preuves de cette double assertion. — *Lire* D. Martin, D. Brésillac, Rel. des Gaules, t. I, p. 66, etc., etc. *Mém. des Antiq. de Fr.* Depping, Culte primitif des Scandinaves avant Odin, vol. II, p. 228, etc.

étudiaient à pénétrer dans les profondeurs de la science sacrée (1) !

Mais si nous nous transportons dans la Grande-Bretagne avec le dessein de découvrir le lieu du siége principal de cette religion, vers quel point aurons-nous à tourner nos regards ? Ne serait-ce pas vers les pittoresques montagnes du pays de Galles et vers les îles qui s'en détachent ; c'est-à-dire du côté le plus rapproché de l'Irlande ? Ne serait-ce point, en quelque sorte, à la porte de cette *île sacrée* que les auteurs anciens se contentaient pour ainsi dire de nommer dans leurs écrits, par la raison qu'ils ne savaient d'elle à peu près qu'une seule chose, et cette chose c'était son nom !

L'antiquité n'a-t-elle pas conservé, comme des sortes de témoins à l'appui de cette probabilité, les puissants débris de monuments druidiques dont ces districts sont encore jonchés ! Sinon nous nous croirions obligés de transcrire, au moins, les pages si connues de l'égorgement des Druides par les Romains, et nous répéterions avec Tacite le nom de Mona (2).

(1) Disciplina in Britannia reperta atque in Galliam translata esse existimatur; et nunc qui diligentius eam rem cognoscere volunt, *plerumque illo* discendi causa proficiscuntur. De Bello Gal., Cæsar, l. VI, ch. XIII. Je crois voir dans le mot *disciplina*, deux choses : le corps de la doctrine, et l'autorité qui la sanctionne.

(2) Mona ou Anglesey, île qui n'est séparée des montagnes du pays de Galles, que par quelques toises de mer, et que j'ai traversée à mon retour d'Irlande... D'autres disent que c'est l'île de Man.

CHAPITRE XLVI.

Interdictions fulminées contre le Chêne et la Pierre.

Quoi qu'il en soit de l'opinion que nous venons de jeter, en passant, sur la fixation du siége principal du Druidisme, nous devons au profit de notre sujet, ramener et arrêter l'esprit du lecteur à un fait que nous venons d'établir ailleurs. — Ce fait, c'est que le corps du Dieu visible et tangible de ce Druidisme, dont la Grande-Bretagne enseignait aux Gaules les plus hauts mystères, c'était à la fois le Chêne et la Pierre Both-al; double sorte de Divinité qui recevait simultanément, ou tour à tour, les adorations de tous les peuples Germains et Scythiques (1). La clef des monuments les plus précieux de la Gaule religieuse est dans cette unique observation, que nous avons vue se répéter déjà sous une assez riche variété de formes, et dont la dernière existe, pour nous, dans les interdictions fulminées par le christianisme contre les deux singuliers objets de ce culte.

Les Pères d'un concile de Nantes qui se tenait

(1) Ainsi qu'on l'a indiqué dans cet opuscule; c'est-à-dire des Celto-Scythes et des Scythes de Pinkerton.

en 658, « tonnent contre la vénération idolâtrique de certains chênes et de certaines pierres placées au fond des forêts, et dans des lieux couverts de ruines. » Ce pieux courroux ne s'était point éveillé sans cause; car le peuple continuant « de fréquenter ces lieux sauvages marqués alors au sceau de la désolation , témoignait de son ardeur superstitieuse par la quantité de flambeaux qu'il y allumait et par les offrandes dont il y déposait l'hommage. Les évêques Armoricains ordonnèrent donc d'arracher ces arbres et de les brûler; ils enjoignirent également de déraciner les pierres et de les jeter dans des endroits si cachés que leurs adorateurs perdissent jusqu'à la pensée de les chercher (1).

Plus tard encore, un capitulaire de Charlemagne, luttant contre le retour, contre l'opiniâtre persistance de ces faits, contient cette significative formule :

« A l'égard des arbres, des pierres et des fontaines, où quelques insensés vont allumer des flambeaux et pratiquer d'autres superstitions, nous ordonnons que cet abus si criminel soit aboli, et entièrement détruit, partout où il sera subsistant. »

Le texte d'un second capitulaire est armé d'une sévérité plus décisive encore, et dont le coup semble frapper plus haut : « S'il se trouve, dans une paroisse,

(1) *Mém. de l'Acad. Celt.*, n° 8, p. 205, 206. — Idem, un concile de Tours en 567, canon 22, etc. — Déjà chez les Gaulois et les Germains, comme les idées religieuses allaient toujours se pervertissant, l'idolâtrie du peuple s'était étendue des sources, des arbres, et des pierres, à des objets d'une nature toute différente... Sibique silvarum atque elementorum finxere formas, ipsasque ut Deum colere eisque sacrificia delibare consueti. Greg. Tur., Hist. Franc. l. II, chap. x.

des infidèles qui allument des flambeaux et qui rendent un culte religieux *aux arbres*, *aux fontaines* et *aux pierres*, le curé qui négligera de corriger un pareil abus doit savoir qu'il est coupable d'un véritable sacrilége (1). »

La même défense, dit Hermold dans la chronique des Slaves, fut faite dans les mêmes termes à ces peuples, ainsi qu'aux nations Celtiques et à celles qui les suivaient, en remontant vers le Nord. Il leur fut même interdit *de jurer par les arbres*, *par les sources et par les pierres*, ces trois objets presque inséparables d'un culte primitif (2). Enfin l'Allemagne voit encore figurer dans quelques-unes de ses églises plusieurs de ces Bétyles aérolithes, c'est-à-dire un certain nombre de ces Dieux conquis par le christianisme, et suspendus aux voûtes des sanctuaires, comme des étendards enlevés à l'ennemi par la victoire (3).

Ce fut pour éluder la rigueur d'ordres si positifs et si formels, que les Gaulois et *les Francs* restés fidèles au culte défaillant de leurs ancêtres contractèrent l'usage de réunions furtives. La nuit en enveloppait de ses ombres le mystère, ou ne l'éclairait que de son pâle flambeau, dans le désert des plus solitaires campagnes. En ces lieux de lugubre aspect, *les vieux serpents du Druidisme*, ainsi que se nommaient les Druides, offraient, sous le coup de la persécution officielle, des sacrifices que relevaient tous les prestiges de la magie. Et ce serait une erreur de se figurer que le génie du

(1) *Mém. de l'Acad. Celt.*, n° 15, p. 331, 332. *Voir*, plus bas, sur ce culte, un recueil de notes que nous avons formé.

(2) Vide Keysler, *Antiq.* 7[ales]. Gotlob., de Lapidibus, p. 11.

(3) Vol. I, Creuzer, p. 556.

mécontentement et de la révolte n'ait point versé au sein de ces conciliabules nocturnes des foules considérables de récalcitrants.

Peut-être même les menaces fulminées par le pouvoir, et l'insistance de ces interdictions eurent-elles pour effet de raviver un foyer presque assoupi, et de faire jeter de nouvelles flammes à un zèle dont les ardeurs s'étaient depuis longtemps éteintes. Ce que les chroniques donnent comme indubitable, c'est que des bruits de sorcellerie circulèrent autour des fauteurs de ces rites, devenus par les progrès du christianisme à peu près étrangers à la masse du peuple. Ces rumeurs prêtèrent une forme et une vie nouvelle aux idées de terreur mystique qu'avaient inspirées jadis les pratiques et les idées du sabbat (1).

L'issue de cette guerre de l'autorité ne fut donc point d'anéantir partout, ni de sitôt, les derniers vestiges du Druidisme! Vers une époque beaucoup plus reculée que celle-ci, c'est-à-dire dans le cours du XIVe siècle de l'ère du Christ, on ne se contentait pas de croire encore dans la Germanie Prussienne que le chêne fût un arbre cher aux Dieux, et que nul autre n'offrait un asile plus sûr contre la malice des hommes et les violences du sort. Mais comme conséquence du progrès de cette croyance relative au chêne, dans lequel ils voyaient le sanctuaire animé de leurs Divinités, les Prussiens consacraient en outre, selon l'usage qui s'était introduit jadis dans la Germanie, des sapins, des érables, des forêts entières, puis enfin des montagnes,

(1) Consult. D. Martin. Rel. des Gaules, à Neheleunia.

des fontaines et des lacs (1) ! La superstition avait perdu de sa profondeur à mesure qu'elle s'était répandue sur une superficie plus vaste.

Que si nous sommes empressés de rompre sur le chapitre des interdictions et des anathèmes qui signalèrent l'agonie des cultes Gallo-Germains, il nous reste cependant à nous poser une question. Comment se fait-il que, le chêne divin disparaissant, le nombre des pierres Divines, ou des Beth-el Druidiques, soit demeuré si considérable encore dans quelques régions de l'Occident, et, surtout dans les champs de notre religieuse Bretagne ?

Oh ! si peu que nous voulions laisser naître la réflexion dans notre pensée, la raison nous en paraîtra bien simple ! Les chênes durent tomber et disparaître assez promptement, puisque, à la parole du pouvoir, la hache et le feu secondaient les prédications du clergé Breton des premières époques du christianisme contre ces arbres Dieux, que la vétusté seule eût fini d'ailleurs par anéantir. Mais les mesures de destruction avaient une prise moins facile sur les pierres. Par les bizarreries de leurs formes, par l'étrangeté de leurs dispositions, et par les fables dont les passions superstitieuses avaient brodé le manteau de la tradition, elles retenaient d'autant plus sûrement l'esprit et le goût du vulgaire que l'absurde s'y mêlait à plus forte dose au mystère. La résistance matérielle qu'elles opposaient était d'ailleurs énorme et comme invincible. Aussi,

(1) Michaud relate ces faits, Hist. des croisades, quatrième édit. Paris, t. III, l. XII, p. 419. Grég. de Tours le dit plus haut, liv. II, chap. x.

lorsque la résolution fut sérieusement prise et suivie d'abolir la mémoire du culte dont elles étaient un des principaux objets, le clergé fut-il en quelque sorte réduit à se servir d'elles contre elles-mêmes. C'est ce qu'il accomplit en plaçant au sommet de celles qu'il fallut conserver, la croix de Jésus, et quelquefois en y gravant, en y sculptant ce signe que l'on y saluait encore au commencement de la révolution française (1).

L'adoration, dès lors, n'eut plus qu'un pas à faire pour devenir légitime. Ce fut de s'élever de la substance de la pierre, qui avait originairement représenté le Christ, au signe de son supplice et de sa victoire qui en fut désormais le couronnement, ou qui en devint la forme.

Quelques écrivains, peu versés dans ces matières, ont pourtant nié que les pierres appelées Druidiques, chez les Celtes, aient été spécialement affectées à la religion; et ils ont cité la plus singulière de toutes les preuves à l'appui de leur hypothèse. C'est la rencontre de monuments parfaitement semblables qui fut faite dans l'Inde, et dans quelques parties de l'Orient (2). Mais comment n'avoir pas laissé sortir de cette découverte, qu'ils se figurent être toute moderne, la conséquence la plus naturelle : à savoir que les croyances auxquelles le Druidisme *prêta sa forme*, furent apportées de l'Asie à l'Europe par des migrations de Celto-Scythes et par des colonies Phéniciennes. Partout où celles-ci posèrent le pied, ne semèrent-elles point ces monuments sur leur passage ?

(1) 1789-1792. Ce que relate l'Acad. Celt., n° 8, p. 206, etc., les Mém. des Antiq. de Fr., etc.

(2) Aurel. de Courson, des peuples Bretons, vol. I, p. 59, 60.

Aussi n'y a-t-il à voir dans ce fait, dit un investigateur moderne dont l'opinion fortifie la nôtre, que des preuves ajoutées à d'autres preuves déjà suffisantes, relativement au culte des pierres. Rien ne s'y trouve, si ce n'est une confirmation nouvelle des inductions philologiques qui placent le berceau de nos aïeux sur les montagnes de l'Inde ; — ou, disons mieux, dans les régions de la haute Asie (1).

Ce fut, il est vrai peut-être, dans ces régions originaires que l'idée symbolique du Beth-el se pervertit le plus tôt, le plus vite, et que le culte et la forme de la pierre subirent les premières modifications que lui imposèrent le Sabéisme et le Naturalisme.

(1) *Voir* Pitre-Chevalier, Bretagne, p. 636. — Creuzer en g[al].

Avis au lecteur.

J'engage fortement le lecteur à ne pas entamer la lecture des chapitres suivants avant d'avoir parcouru le *Recueil de Notes* que je rejette, sous ce titre, à la fin de l'ouvrage, afin de ne point séparer les chapitres par un trop long intervalle. Mon ouvrage était terminé, et les quatre premières feuilles imprimées, lorsque je me suis procuré ces documents. A partir de la cinquième feuille j'ai donc pu les indiquer très-sommairement. Ils ajoutent leur force à mon travail, et il est assez singulier que je ne les aie point possédés plus tôt. Mais, s'ils me sont utiles, ils ne m'ont point été nécessaires.

CHAPITRE XLVII.

Un mot sur le sabéisme, considéré dans ses rapports avec les Beth-el et les Bétyles.

Le Sabéisme était comme une religion naturelle pour ces contrées dont le ciel pur, limpide et profond, répand, avec le jour qui éclaire ses abîmes d'azur, la notion du sublime, mêle dans le nombre et la disposition des corps célestes ses splendeurs à ses mystères, et captive, sans la lasser, l'admiration de l'homme. Son nom n'est pas le nom des croyances et du culte d'un peuple particulier, habitant la ville ou le pays de Saba. Il dérive du mot hébreu *tzaba*, dont la signification est celle de troupe armée. Celui qui s'appelait un sabéiste, se proclamait donc un adorateur de l'armée des cieux. C'est d'après la valeur de ce mot, que le vrai Dieu portait et porte la dénomination de Sabaoth, ou de seigneur de l'armée céleste; parole majestueuse qui écrivait en traits de feu le nom du Créateur dans son firmament : parole qui s'adressait à la fois aux sens et à l'intelligence d'Israël, afin de le retenir sur la pente où sa nature et un besoin d'imi-

tation le poussaient, c'est-à-dire, vers l'idolâtrie du Sabéisme (1).

L'idolâtrie des Sabéens était la plus ancienne qui fût connue; et, dans les siècles les plus reculés, elle avait couvert presque toute la surface habitée de la terre (2). Le Cabirisme était une de ses formes; les statues, et surtout les Beth-el bétylisés, furent les premiers et les principaux symboles qu'elle adopta. Mais les astres, objet spécial de ce culte, avant d'être adorés comme des Dieux, furent honorés d'abord comme des êtres subordonnés et médiateurs entre l'homme et la Divinité (3), que bientôt on leur identifia. L'origine de leur culte et de celui des statues date presque exactement de la même époque. Quant à ces simulacres, ils tendirent dès le principe vers un double but : ce fut de représenter les astres en leur absence, et lorsqu'ils avaient cessé d'être visibles à l'horizon. Ce fut encore de reproduire la ressemblance des mortels qu'on leur identifia : c'est-à-dire, celle des grands hommes qui s'étaient fait chérir sur la terre ou qui avaient été l'admiration de leurs semblables.

Dès leur vivant, on avait considéré ces personnages comme destinés à devenir les âmes ou les génies des corps célestes, que leur vertu les avait rendu dignes d'animer. Ou plutôt, on avait vu en eux une émanation divine de ces hautes et puissantes sphères ! De

(1) *Voir* Foucher, *Mém. de l'Acad. Ins. Bel.-Let.*, tome XXV, p. 111. *Voir* Fourmont, Réf. crit. sur l'Hist. des peup. anciens, t. I, p. 287, etc., etc.

(2) Idem, page 287.

(3) La religion de la Perse offrit longtemps cette évidence dans son éclat; — *voir* ci-dessus Anquetil-Duperron, etc.

ce point, l'on était arrivé à conclure que, puisqu'ils s'étaient abaissés à descendre du Ciel dans la chair d'un corps mortel, c'est-à-dire seulement pour quelques années, leur but évident avait été de se rendre les bienfaiteurs de l'humanité. L'art magique, autrement dit le génie du mal, aidant, on s'était acheminé de cette idée vers cette autre, qu'en élevant des statues, on puiserait dans les formalités mystiques de la consécration le secret d'y faire entrer les âmes de ces morts, ou la force d'y attacher les génies destinés à les animer. Une fois fixés en ce lieu, on les obligerait bien à prêter une oreille attentive aux prières et aux adorations des mortels (1) ! Nous ne tarderons guère à expliquer cette croyance aussi présomptueuse que bizarre ; mais nous devons présenter antérieurement deux rapides observations :

La 1re, c'est que la capitale du Sabéisme était la ville de Charan, où le patriarche *Abraham*, que l'Orient identifie fréquemment avec *Israël* ou *Jacob*, fit une longue résidence après avoir cessé d'habiter la ville de Our (2).

La 2e, c'est que *ce patriarche* passe pour avoir été l'un des premiers grands hommes que l'idolâtrie des Chananéens ait personnifiés dans une de ces statues que la magie prétendait animer et rendre divines (3). Nous

(1) Fourmont, Sabéisme. *Mém. de l'Acad. Ins. Bel.-Let.*, tome XXV, p. 109. Id. Foucher, *Mém. de l'Acad. Insc.* tome 25, p. 109. Cité de Dieu. Jamblicus de Mysteriis. — Herm. Trismegistus. Pimander. *Voir* plus bas, Eusèbe, prép. sup. La Bible, Sag. suprà.

(2) Hiéropolis, où fut adorée la Déesse de Syrie; Chap. ci-dessus.

(3) *Voir* plus haut, chap. Abraham, dans cet opuscule; et Fourmont, Sabéisme, p. 19.

nous rappellerons d'ailleurs que sa mort avait été, tout aussitôt, suivie de son apothéose, qui l'avait incorporé *à la planète de Saturne !*

Le haut renom et l'influence d'Abraham-Israël, ou Ilus, contribuèrent trop puissamment à propager, peu de temps après lui, l'idée religieuse des Beth-el consacrés par Jacob (1), pour que nous ayons dû passer sous silence ces simples remarques.

Dans les temps les plus reculés, c'est-à-dire, fort probablement, presque aussitôt que le Beth-el patriarcal s'est dressé sur la terre, et que la consécration de l'huile sainte l'a rendu Messie, nous voyons le culte de la pierre incorporé au Sabéisme, dont il nous semble que la science de l'antiquaire chercherait vainement à le séparer (2).

L'astronomie ne se faisait encore aucune idée bien nette de la grandeur des astres ; elle ne s'imaginait aucune juste mesure de la distance qui les sépare de la terre, ou les uns des autres. C'était pour elle des globes de feu; et l'on pensait, ainsi que nous venons de le dire, que ces globes étaient des génies enflam-

(1) Et dont le culte dut promptement succéder à celui des statues. *Voir* en cet ouvrage, d'après les livres saints.

(2) *Lire* Creuzer, v. I, note, p. 555. — Le culte *non idolâtrique* de la pierre, ou l'érection de la pierre et *son onction comme symbole*, avaient été agréables à Dieu dans le principe, aux jours des patriarches. Puis il détesta et proscrivit la pierre-monument, parce qu'elle était devenue l'objet d'un culte idolâtrique... *Voir* Harmonie entre l'Egl. et la Synag., v. II, p. 442. Matzeba.— *Voir* id., Scaliger sur Eusèbe, *Mém. de l'Acad. Ins. Bel.-Let.* vol. VI, p. 524, etc. Donc le culte originaire de la pierre, et surtout de la pierre ointe, fut un emprunt fait par l'idolâtrie aux Israélites, et non par les Israélites aux idolâtres.

més qui se mouvaient harmonieusement dans l'espace! Les hommes qui ne pouvaient s'en former une représentation exacte, et dont l'imagination se complaît à tout grossir, se mirent donc aisément à y voir des êtres divins. Cependant, presque à la même époque, la langue flexible de l'idolâtrie s'habituait à donner à la pierre Beth-el le nom, le titre de la Divinité, et à lui rendre les honneurs religieux. Mais ces honneurs s'attachèrent presque aussitôt à d'autres pierres encore, à des pierres en apparence plus merveilleuses, c'est-à-dire aux aérolithes, ou à celles qui tombent du haut de l'air. Ce fut à elles que, dans le principe, on donna d'une manière presque exclusive, le nom de Bétyles.

Cette transition devenait la plus naturelle du monde, puisque l'œil du public observait une liaison apparente entre les corps célestes et cette sorte de pierre. Car entre les astres proprement dits, et *les étoiles filantes*, dont le feu n'est que celui d'un corps ou d'une pierre enflammée, la science, ou tout au moins le vulgaire, ne saisissait encore aucune différence essentielle ! Lors donc que, descendant sur ses ailes de feu, un de ces météores se précipitait du sein des airs et venait s'abattre sur le sol, tous les yeux se figuraient y voir un astre, un Dieu qui, se détachant de la voûte céleste, daignait s'abaisser jusqu'à visiter la demeure des humains. Et comment l'erreur eût-elle été possible, devaient se dire ceux qui raisonnaient d'après le témoignage de leur vue? Comment, lorsqu'à la place marquée par la chute de ces hôtes célestes qui, en tombant, se dépouillaient de leur splendeur, comme pour ménager

la faiblesse de l'homme, les mêmes yeux, qui venaient de contempler l'astre brillant, ne voyaient plus que *la pierre*, que l'aérolithe, encore animée d'une chaleur qui sentait le ciel !

A cette époque, déjà, l'homme voulait voir et toucher avant de croire ; et, du côté de la foi, les yeux de son corps commençaient à suppléer ceux de son esprit, qui refusaient de s'ouvrir à la plénitude des vérités anciennes. Se rapprochant de la matière, il éprouvait le besoin d'avoir des Dieux sensibles, des Dieux qui fussent représentés aux sens par un objet visible et palpable. L'Orient, dès lors, inventa ces objets et leur donna le nom de *Shékinah:* c'est-à-dire de symbole de la présence Divine. Israël même eut son *Shékinah* dans l'Arche d'alliance (1), d'où le Seigneur condescendit à lui faire sentir le rayonnement de son pouvoir. Et comme, pour les idolâtres du Sabéisme, l'éloignement des astres plaçait ces corps trop au-dessus de la demeure de l'homme; comme le Beth-el, qui était pierre et sorti des mains des patriarches, leur paraissait être véritablement Divin ; comme la pierre aérolithe, si semblable au Beth-el par sa nature, était tombée des cieux après y avoir brillé sous forme d'astre aux yeux de la multitude, cette pierre (2) concentra tellement en elle l'idée du Beth-el qu'elle en reproduisit les formes jusque dans le langage ; on la nomma Bétyle ici, Both-al ailleurs. Elle devint le *Shékinah*, le symbole du culte, puis le Dieu. Mais, comme s'il se fût agi de marquer de

(1) *Voir* Foucher, *Mém. de l'Acad. Bel.-Let.*, v. XXV, p. 118.
(2) Qu'elle eût ou non déjà commencé d'être un objet de vénération, ce que rien n'accuse.

toute la force de l'authenticité la date de sa déification, il fut de règle qu'une cérémonie indispensable s'accomplît pour élever incontestablement le Beth-el, ou le Bétyle, au rang de la Divinité. Cette cérémonie consistait à consacrer ce symbole par une onction d'huile sainte. Car, depuis l'huile versée par les mains de Jacob sur la pierre de Luza, formalité dont rien ne nous porte à soupçonner l'usage antérieur, l'antiquité nous crie de tous les points de la terre que nul Bétyle n'obtint son caractère sacramentel sans l'accomplissement de cette onction, qui est d'origine Israélite ou Sémitique.

La consécration des pierres nous amènera plus tard à jeter un coup d'œil sur celle des statues, et sur la foi des anciens à la Divinité de ces simulacres. Déjà nous avons envisagé la phase où le Bétyle passe des mains des patriarches à celles des Sabéo-Naturalistes pour rester définitivement à ceux-ci lorsque Dieu l'eut réprouvé (1). Ce fut alors qu'il reçut, dans la forme du Phallus qui lui fut imposée, l'obscène inoculation du Naturalisme. Maintenant l'œuf, ou la forme ovoïde du Beth-el, puis le signe du serpent, identifié lui-même avec la pierre Beth-el, doivent obtenir de notre plume une rapide esquisse.

(1) *Voir une note antérieure de ce chap.* Matzéba.

CHAPITRE XLVIII.

L'œuf.

Nous n'avons point épuisé notre inépuisable sujet et, cependant, en laissant peser nos pas dans la carrière qu'il nous a ouverte, nous craindrions pour le lecteur qui nous accompagne, une insoutenable fatigue, s'il ne nous restait encore à envisager une partie aussi intéressante que pittoresque. Il s'agit en effet des monuments les plus grandioses que nous ait laissés le culte des pierres : à savoir les Dracontia, ou les temples du serpent.

Que si, malgré notre désir d'être rapide, nous n'arrivons point par la ligne droite à cette partie de notre exploration, du moins y serons-nous conduits par un des fils de la tradition. Car les faits relatifs au serpent se présentent à nos souvenirs à l'occasion de l'une des formes de la pierre Bétyle, la forme de l'œuf, symbole qui appartient au Naturalisme comme le Phallus, et que nous avons volontairement omis de décrire dans l'ordre où cet objet semblait devoir se présenter.

Elle était pourtant l'une des plus antiques et des plus naturelles ; car c'est par l'œuf que tout ce qui

eommence a commencé, et le monde d'abord : écoutons bien !

Un œuf était tombé du ciel dans l'Euphrate ; *des poissons* le portèrent sur la rive ; *des colombes*, les oiseaux de l'amour (*le cama Indien*), le couvèrent ; et ce fut Vénus que l'on en vit éclore (1). Or, Vénus ou Milytta, c'est Vénus Uranienne, c'est Ilythie, c'est Isis ; et, répétons-le de nouveau, c'est sous mille noms différents la Déesse Nature ou le Monde Divinisé. Aussi, la plupart des peuples, et surtout ceux de l'Asie, parmi lesquels nous signalerons les Indiens, « les Egyptiens et les Phéniciens, regardaient l'œuf comme le principe — matériel — de toutes choses, comme le germe de la nature. » L'œuf des orgies était l'emblème de la génération active et passive !

En Egypte, Phtha, *le Verbe* de la théogonie, l'hermaphrodite primitif, ou le Bétyle *Yoni-lingam* qui se divise en Phallus et en Ctéis, Phtha est le père des Cabires ; il est l'artisan, l'organisateur du monde, le feu forgeron et producteur. Or, ce Phtha, *le père et l'aïeul de tous les Dieux*, sort de l'œuf que produisit Kneph, *la lumière première*, le Dieu suprême (2). Il en sort ainsi que Brahma sort de l'œuf de Brahm, ou la Déesse Nature Hélène-Sélènê, de l'œuf de Léda (3). Et cet œuf est souvent représenté par ces différents peuples comme s'échappant de la bouche d'un serpent, emblème de la sagesse en tant qu'emblème de l'éternité (4) ! Car, l'éternité dont le

(1) Creuzer, tome II, 1re part., p. 32.
(2) *Voir* ci-dessus chap. Cabires, généralités.
(3) Id., ci-dessus chap. Cabires.
(4) Grande Hist. Univ. Angl... Id., Abraham Roger, p. 77. *La*

serpent, en mordant sa queue retrace le cercle (1), l'éternité c'est Cronos, le Temps-sans-bornes de la théologie Persanne, ou le Dieu suprême. Mais sous son aspect le plus général, et sous le jour que versent sur lui la plupart des traditions, le serpent est le Dieu que l'homme adora lorsqu'il fut rebelle à son Créateur ; lorsqu'il écouta la voix de celui qui, revêtant la forme de cet animal, infecta de son venin le germe du monde représenté par l'œuf, sur lequel sa bouche reste entr'ouverte (2).

Les traditions des Hindous, ainsi que nous venons de l'indiquer, jettent de vives lumières sur l'ensemble de ces récits cosmogoniques de l'antiquité. Nous voyons à leur clarté, l'œuf Beth-el ou le Dieu-Nature, produit

porte ouverte pour parvenir à la connaissance du paganisme caché.

A Thèbes, l'œuf était placé dans la bouche de la Divinité, pour marquer qu'elle avait créé le monde. L'œuf avait donné naissance à Osiris et on portait cet œuf en cérémonie dans la pompe Isiaque.

Chez les Persans modernes, qui tiennent, disent-ils, cet usage des anciens Perses, on se donne au jour de l'an des œufs peints et dorés, parce que l'œuf marque le commencement des choses. — En Russie, dans plusieurs pays de l'Europe et chez les Juifs, on se donne des œufs au temps de Pâques. Ils sont le symbole de la création et de la résurrection. C'est, sans doute, dans ce dernier sens que les Maniliens placent un œuf dans les tombeaux.

Les Grecs nommaient l'Amour Oogénès, ou né d'un œuf. Les dames Romaines portaient l'œuf dans les processions de Cérès. Dans les Gaules, le symbole de l'œuf forma la secte des Ophites (Voir M. Girault, présid. des Antiq. de la Côte-d'Or. *Mém. des Antiq. de Fr.*, vol. VII, p. 22, 23).

(1) Figure qui n'a ni commencement ni fin, et que forme, *en tournant sur lui-même*, le triangle, *image de la Trinité*, et symbole de la fécondité créatrice chez les Indiens, en tant que Yoni.

(2) Dans le serpent, comme en Jupiter, se mêlent donc l'idée du Dieu sage, bon et suprême, et l'idée du génie du mal. Nous avons consigné cette première observation au chap. de Prométhée.

par une intelligence supérieure dont il est la manifestation sensible, ou comme le corps Divin, qu'elle pénètre et qu'elle anime.

Brahm est le Dieu suprême, le Dieu principe et immatériel. Il repose éternellement en lui-même, élevé au-dessus de toute idée. Mais, de tout temps, habitait en lui Maya-sacti Para-sacti, issue de son énergie créatrice et, à la fois, sa fille, sa sœur, sa Divine Épouse, (*Cabires Axieros*, *Axiokersos*, *Axiokersa*, *Cadmillus*) et la mère de l'Amour (*Cama*). Elle cohabitait avec Brahm de toute éternité; et ce Dieu n'était sorti de ses ineffables profondeurs que séduit par l'attrait de cette beauté, qui ne resta point inféconde (*Idée du Verbe*). Aussi, dans les productions artistiques qui représentent ces deux êtres, on aperçoit au-dessous du voile dont la pudeur couvre leur union mystique (1), *l'œuf du monde* qu'ils ont produit, et qui s'aperçoit enlacé dans les plis *du serpent!*

En outre, le principe mâle de la Divinité, visiblement identifié dans ces compositions avec le Cabire-Soleil, est figuré par le Bétyle-Lingam ; tandis que le principe femelle, la matrice des êtres, ou Para-sacti-Maya, revêt le Yoni pour symbole (2).

Mais dans quelles conditions cet œuf avait-il été produit ? Ne nous importe-t-il pas de le savoir ? le voici :

Lorsque celui qui subsiste par lui-même, ou Brahm, voulut tirer toutes choses de sa substance, il créa d'a-

(1) *Voir* Creuzer, planche prem., fig. 3.
(2) Phallus et Cteis — Creuzer, tome I, p. 155, 156, 268, etc., etc.

bord les eaux, et y déposa une semence féconde. Cette semence devint un œuf d'or, resplendissant à l'égal du Soleil ; et Brahma, le *père des êtres*, y prit naissance par sa propre énergie. Ce Dieu étant demeuré une année entière dans l'œuf Divin qui flottait sur les eaux, se décida à le diviser en deux parties égales, ce qu'il effectua par le seul effort de sa pensée. De ces deux moitiés de l'œuf Cabirique, dont l'emblème est un Bétyle, il forma le ciel et la terre (1), plaçant au milieu l'éther subtil, les huit régions du monde, et le réceptacle permanent des eaux !

Or, le Dieu suprême, qui est le premier auteur de cette scène imposante, est fréquemment représenté par Siva, qui est le Dieu Bétyle, le Dieu Lingam ou Phallus, autrement dit le Dieu Cabire Soleil, la lumière et la chaleur qui féconde et qui produit ! Ce même Dieu suprême est également représenté par Vichnou qui n'est pas seulement l'eau, mais qui est l'esprit ou le souffle Divin se mouvant ou marchant sur les eaux, c'est-à-dire, les vivifiant (2). De là vient qu'il partage avec l'Éternel le nom de Nara Yana qui exprime cette idée. Il est alors l'âme de l'Univers (3).

Ainsi dans ces croyances et dans ces figures, le Dieu a pour emblème le Bétyle *Yoni-Lingam* ou la pierre, revêtant la forme des organes générateurs mâle et femelle. Nous voyons, en outre, le Dieu Un produire, en se révélant, une Trimourti, c'est-à-dire une Tri-

(1) *Voir*, au chap. Cabire, l'œuf de Léda semé d'étoiles.
(2) Spiritus Dei ferebatur super aquas.
(3) Creuzer, tome I, p. 179 et note p. 654 à 658.

nité, dans les personnes de laquelle se distinguent les rôles positifs d'un Verbe et d'un esprit d'amour; observations que nous livrons sans commentaires (1).

Ces personnes de la Trimourti, ces émanations qui rentrent, d'ailleurs, l'une dans l'autre, ont aussi chacune d'elles, à différents degrés, le Bétyle et le Bétyle Lingam pour symbole, c'est-à-dire la pierre Phallique, ainsi que Brahm leur principe; Brahm le Grand Dieu Yoni-Lingam ou Phallus-Ctéis, de qui sortit l'œuf Bétyle contenant Brahma, le Père des êtres (2)!

L'idée de l'œuf, qui est Beth-el ou Bétyle, serait donc assez probablement engendrée par celle du Phallus-Ctéis qui est *Bétyle* encore. Que si nous joignons à cette réminiscence l'idée du Serpent dont les replis l'enlacent, et celle d'une Trinité qui domine l'un et l'autre, nous ne saurions nous résigner à voir dans cet ensemble un motif de rejeter sans examen une assertion sur laquelle des savants ont attiré l'attention du public.

Cette assertion, c'est que les noms des Dieux Ca-

(1) *Voir* Creuzer, tome I, p. 155, 156, 268, etc., 179 et notes, 254 à 258. — Doctrine de la Trinité puisée aux Indes par Pythagore. — *Voir* Pictet sur le culte des Cabires chez les anciens Irlandais, p. 121. Doctrine passée en Samothrace, et base de la Trinité Cabirique.— *Lire* Drach, harmonie entre l'Egl. et la synag. Chap. Trinité. — Id. Munk, réflex. sur le culte des anciens Hébreux, p. 11, 12. Bible Cahen. — Parcourir Auguste Nicolas, — Etudes philos. 3e édit. Paris 1848, vol. III, p. 106, 107, 108, 109, 110, etc. Chez Vaton. Je n'ai pu que jeter les yeux sur un ou deux volumes de ce très-estimable ouvrage.

(2) Per quem omnia facta sunt. Le fameux caillou de Michaux a cette forme de l'œuf; le voir à la Bibliothèque royale, Paris. Lire Echo du monde savant Archéol., n° 62 et 69 analyse Orioli.

bires et Bétyles Brahm-Brahma, et Sara-Vati, ne sont autres que ceux des personnages bibliques Abraham et Sara. Pour leur former un trône Divin, la superstition des Hindous n'aurait eu qu'à mêler ses fables aux débris des traditions les plus augustes, conservées ou révivifiées par les Patriarches ! Mais tel n'est point le sujet de notre examen (1).

CHAPITRE XLIX.

Serpent, traditions.

Nous avons entendu dire, et nous inclinons à penser que l'œuf du Monde, ou que le Monde, si souvent figuré par l'œuf, représenté fréquemment lui-même par la

(1) *Voir* Fourmont, Réflex. crit., l. II, p. 146. Abraham Roger, Amsterdam 1670, chap. I. L'éditeur fait descendre les Bramines ou Brames d'Abraham, par Chétura, etc., etc. Dans Sara-Svadi, nom de la femme de Brahma, le premier mot signifie princesse, le second dame ou matrone, *Domina*. Quoi qu'il en soit, il est remarquable de ne pouvoir atteindre la plus haute antiquité connue des Beth-el, ou des Bétyles, ces monuments primitifs des cultes, sans voir s'y mêler le nom d'Abraham-Israël.

pierre Bétyle, a réellement, dans les religions des peuples, d'étroites et d'intimes connexions avec le serpent. Ce doit nous être un motif, avant de nous placer devant les temples et les symboles du Dieu Reptile, de nous hâter de jeter un coup d'œil sur les traditions qui peuvent nous apprendre à compléter ou à redresser l'idée que nous nous en formons.

L'histoire du Serpent se lie-t-elle ou non à l'origine de l'homme, aux premiers actes de la femme, à l'idée de la révolte, de la souillure et de la chute des êtres créés, à celle de la réparation du mal commis et que vient effacer l'incarnation d'un Dieu Rédempteur? En un mot, la mythologie des idolâtres nous a-t-elle ou non répété, sous les voiles de son langage, les enseignements de la Bible?

Ces questions touchent à notre sujet, bien plutôt qu'elles n'y sont incluses. Mais sans prétendre les résoudre d'une manière péremptoire, nous croyons donner au moins un commencement de satisfaction au lecteur, en promenant un instant ses regards sur les singulières traditions de quelques peuples, aussi importants par eux-mêmes qu'étrangers les uns aux autres.

Il est dit dans les Indes que, sur le mont Mérou repose la pierre Bétyle Yoni-Lingam (1). Ce mont qui est le *Nombril*, l'axe du Monde, fut un jour précipité dans l'abîme des mers! La terre fut ébranlée, bouleversée, et la montagne immense enfonçant, plongeant sous les flots, était sur le point de s'engloutir. S'incarnant sous la forme d'une monstrueuse tortue, le Dieu Vis-

(1) Creuzer, vol. I, p. 147 et autres.

chnou souleva cette masse et l'empêcha de disparaître, n'ayant besoin lui-même d'aucun soutien : car, on le conçoit, la toute-puissance prend sur elle-même son point d'appui. Cependant la terre se trouva enlacée dans les plis de l'énorme serpent *Sécha*, ou Vasouki ! Les Démons saisissant alors la tête du monstre, et les Dieux sa queue, la montagne, qui est l'axe du Monde, tournoyait sous leurs efforts contraires.

Accablé de fatigue dans cette lutte mystérieuse, le Serpent, qui ne voulait point renoncer à sa proie, vomit un poison terrible ; et ce venin fit pénétrer aussitôt sa subtile ardeur dans l'univers entier formé par l'œuf de Brahm, d'où était sorti Brahma. Le Dieu Vischnou suivant les uns, et suivant les autres, le Dieu *Bétyle Siva, le bon Serpent*, voulant délivrer le Monde de cette bave délétère, s'en frotta le corps, ou l'avala. Aussi le poison du Serpent laissa-t-il sur sa chair des marques d'un bleu noir indélébile!

Ce Dieu Siva, représenté par la pierre Bétyle, de même que le Christ par la pierre Beth-el, rappelle d'ailleurs, sous le nom de bon Serpent, le Sauveur du Monde figuré par le serpent de bronze de Moïse dans le désert, où il guérit les blessures des serpents dont le venin donne la mort (1).

Dieu de la vie et de la mort, dominateur des âmes

(1) *Voyez* : d'un côté le bon Serpent ou le Dieu suprême ; et de l'autre, le mauvais Serpent ou le génie du mal ! Le serpent d'airain de Moïse représentant le Christ, et guérissant de la mort que donne le venin des serpents du désert ! Ou bien, le bon Jupiter, Dieu suprême et sage, et Jupiter, génie de la révolte et des passions !... Quelle étroitesse d'intimité, et quelle distance, pourtant, entre les deux parties du même être ! Nous nous sommes expliqués plus haut à ce sujet.

et des Démons, sur lesquels il exerce d'implacables vengeances dans les enfers, Siva porte en outre la qualification de *Roi des serpents*, race qui fut longtemps adorée ; *race qu'il a vaincue* (1).

Mais à propos de ces mystérieux reptiles, les Indes mentionnent encore parmi leurs Dieux Démons, l'affreuse Cali, dont la perversité causa de si grands maux à la création, qu'une incarnation de Vischnou devint nécessaire pour les réparer. Et cette Cali, ce monstre à double aspect, c'était, en un seul être, *le serpent et son premier associé dans le mal, sur la terre, ou la femme !* Aussi les images qui la reproduisent, nous la montrent-elles moitié femme et moitié serpent (2).

Chez les Egyptiens, la partie folle, violente et désordonnée de l'âme est Typhon, ou bien elle en procède. A ce Typhon est échu le nom de Seth, c'est-à-dire qu'il est appelé celui qui supplante, celui qui domine (3); et le poëte Manilius le décrit sous la figure d'un Serpent-Dragon, monté sur des pieds, déployant les ailes dont sont vêtues ses épaules, et ne cessant d'exhaler sa fureur (4).

La Perse donne au Génie du mal le nom d'Ahriman ; et ce monstre, après avoir combattu le ciel à la tête d'une tourbe de mauvais génies, saute sur la terre sous la forme du serpent, couvre la face du monde d'ani-

(1) Creuzer, *lire* vol. I, p. 184, 215.

(2) Creuzer sur Cali, vol. I, p. 141.

(3) Plutarque donne à ce Typhon reptile une forme de crocodile.

(4) Anguipedem alatis humeris Tiphona furentem.

maux venimeux, et *s'insinue* dans toute la nature (1) !

Les traditions Chinoises font remonter l'origine du mal à l'instigation d'une intelligence supérieure révoltée contre Dieu, et revêtue de la forme du serpent. Tchi-Seou est le nom de ce Dragon superbe; et dans les caractères qui l'écrivent, dit le chevalier de Paravey, se trouve inclus le sens de mauvais, d'insecte, de femme et de serpent (2).

Lorsque le Japon nous peint la scène de la création, il emprunte l'image d'un arbre vigoureux autour duquel s'enroule un énorme serpent; et le serpent, dans cette mythologie, est un monstre dont l'orgueil se soulève contre le Créateur (3) !

L'animal qui personnifie chez les Scandinaves le terrible fils de Loke, le principe du mal, c'est encore un prodigieux serpent qui enveloppe le monde et le pénètre de son venin.

L'Eve des Scythes, nous voulons dire la mère de cette race d'hommes, était, d'après Hérodote (4), un monstre moitié femme et moitié serpent (5) !

(1) Anq. Duperron, Acad. insc. et Bel.-Let., tome XXXVII, p. 642.

(2) Annales de Phil. Chrét., tome XVI, p. 355. — Les païens se plaignaient de la sécheresse... Il fut décidé que le Dragon paraîtrait dans les rues et qu'on le prierait solennellement d'envoyer la pluie dans les campagnes. Au jour fixé, nous vîmes se dérouler dans la rue principale de Ting-Hae les replis du monstre, porté par 50 ou 60 personnes, autour desquelles se pressait toute la canaille de la ville. — 1er *mai* 1852. *Revue des Deux-Mondes*. M. Jurien de la Grevière, capitaine de vaisseau de la marine militaire.

(3) Noël, Cosmog. Japon.

(4) Livre IV.

(5) Hérodote la nomme Echidna ou vipère. D'après Apollodore, Echidna était fille du Tartare et de la Terre. Hésiode appelle Echidna

Enfin, car nous avons dit assez sur ce point, et nous aurions tort d'épuiser les traditions, M. de Humboldt a constaté que, dans les annales les plus reculées des Mexicains, la première femme, appelée par eux la mère de notre chair, est toujours représentée comme vivant en rapport avec un grand serpent; à tel point ces deux êtres semblent se joindre inséparablement dans leurs notions! Et cette femme, figurée dans leurs monuments par une multitude d'hiéroglyphes, porte le nom de Cihua-Cohualt: ce qui signifie mot à mot la femme au serpent (1).

La vérité primitive semble se montrer toute vive

la fille de Chrysaor. Cette femme gigantesque est moitié nymphe au regard tendre, au teint vermeil, moitié serpent terrible et insatiable. Elle habite des antres profonds au centre de la terre, *loin des Dieux* et *loin des mortels*, où l'ordre des destins l'arrête à l'abri des atteintes de la vieillesse.

Elle eut de Typhon, *l'ennemi de toute loi*, Cerbère à la voix d'airain, l'hydre monstrueuse de Lerne et l'agile, l'invincible Chimère. Enfin, ce fut de ses amours que naquirent le Sphynx fatal aux Cadméens, et le lion de Némée. Monstre infernal, elle n'enfantait que des monstres (*Lire* Hésiode, *Théogonie*).

(1) Auguste Nicolas, vol. II, p. 43 à 47. — Les Bechnanas... « Les Basutos vénèrent et *adorent* les serpents. *L'adoration* ne se borne pas à une espèce particulière, *mais elle s'étend généralement à toutes*. On a vu un jour une femme adorant un grand serpent, et on l'a entendue lui adressant cette prière égoïste : Donne de la pluie à mon jardin, et ne laisse dans l'univers que toi et moi. Quand une femme rencontre sur son chemin un serpent, elle ôte quelques-uns des grains qu'elle porte et les offre comme un présent, ou un sacrifice, en signe de vénération. On regarde les serpents comme représentant, en quelque façon, les ancêtres décédés. — C'est l'idée que les Sabéistes se faisaient des astres. — On a entendu un homme s'adresser à un serpent en disant : Ah ! je vois dans tes yeux mon ancien chef. Ces faits peuvent ajouter à ce que l'on sait sur l'adoration générale des serpents, une des plus étranges anomalies existant dans l'histoire de l'humanité » (*Voyages dans l'Afrique méridionale* — *Freeman, secrétaire de la Société des missions de Londres*, 184).

dans le singulier accord de ces traditions qu'il était pour nous d'une si haute importance de recueillir, et au choix desquelles le hasard presque tout seul a présidé. Mais si l'œuf, qui figure le monde, et le serpent sont deux emblèmes dont l'idée paraît inséparable; si l'œuf, ou le monde, sort de la bouche du serpent, s'il est enlacé dans ses plis, si la race des serpents a été longtemps adorée, le serpent est une puissance redoutable, il est Dieu!

Cherchons-le donc dans ses temples, car l'homme dut élever des monuments religieux à son vainqueur, à celui qui, ayant dépouillé sa forme rampante, osa dire insolemment au Christ lui-même, parce que le Fils de Dieu s'était revêtu de l'humanité : Adore-moi! et, ces royaumes que tu vois à tes pieds, je te les donnerai.



CHAPITRE L.

Le Serpent, les Dracontia.

Oui, le serpent reçut un culte; de vastes, de magnifiques débris le proclament encore. Il eut sa religion distincte; ou, plutôt, il se mêla comme il se mêle en-

core à la plupart des religions du monde ; tantôt emblème de la victoire et tantôt de la défaite, selon que triomphait en elles le mensonge ou la vérité. Tantôt en effet la tête de ce Dieu se dresse, s'élève, elle est toute radieuse et darde les rayons du soleil *dont elle se couronne ;* tantôt elle est abattue, on la voit même porter la marque du talon d'une femme ; elle montre au front la cicatrice du glaive d'un Archange, et tout son venin perd sa virulence sous le sang qui dégoutte de la tige d'une croix !

Déjà nous savons qu'il a été dit et insinué par une multitude d'écrivains, que le serpent joua dans toutes les religions antiques un rôle considérable, et que les superstitions qui se lièrent à son histoire se répandirent avec la race humaine sur la surface entière du globe qu'elle peupla. Ce culte bizarre aurait envahi l'Inde et l'Egypte ; il se serait étendu de la Chine et du Japon jusqu'à la Grèce et jusqu'à Rome ; on le retrouverait en vigueur, ou plutôt rampant, s'insinuant et prospérant dans toutes les contrées du septentrion. Les Gaules, la Grande-Bretagne auraient-elles pu bannir de leurs croyances religieuses une idée tellement universelle et vivace, un Dieu qui se prêtait par sa nature avec autant de force que de souplesse à toutes les nuances du mysticisme ? Non vraiment ; et notre opinion se formerait sans grands efforts si nous contemplions les Druides dans *leurs Dracontia*, si nous les voyions rechercher et honorer du serpent, jusqu'à l'œuf (1) ! Car

(1) Voir *Acad. Celtique*, n° 7, p. 30, et les anciens. *Voir* n° 8, p. 310, etc.

ce produit était le plus précieux et le plus admirable de leurs talismans. Pline a décrit la manière fabuleuse dont ces reptiles, confondant leurs enlacements et leurs replis, le formaient de la substance de leur bave.

Mais, s'ils sont passés, ils ne sont pas oubliés les jours où le serpent avait ses temples, que l'on nommait les Dracontia, ou les monuments du Dragon. Et Bathurst, sur l'autorité duquel nous nous appuyons fréquemment en étudiant les vestiges de ces édifices, Bathurst est du nombre de ceux qui professent que l'idolâtrie y rappelait et y conservait, par ses rites, quelques-unes des saintes vérités de la tradition, dont elle avait perdu le sens. Mais avant de chasser devant le souffle de la parole la poudre qui obscurcit les ruines de ces édifices, il est bon de relever encore quelques-unes des traces que l'idée du serpent avait imprimées dans les esprits.

Le serpent mystique entrait dans la mythologie de toutes les nations; il y figurait comme un symbole général de la Divinité ; il consacrait par sa présence presque tous les temples! Sa subtilité, la fausse et trompeuse science de l'avenir dont il avait fait parade sous les rameaux de l'arbre de la science du bien et du mal l'avaient rendu, dès le premier homme dont les enfants imitèrent la faiblesse, l'emblème de la sagesse et le symbole du don de prophétie, auquel se rattachait l'art de guérir. Aussi Delphes le consultait-il comme un oracle, et le serpent d'Epidaure se nommait-il Esculape ! Enfin, parce qu'il exerçait une irrésistible fascination, parce qu'il savait distiller ou répandre les paroles de séduction comme les flots d'une liqueur perfide, et produire l'ivresse qui amollit et bouleverse les âmes, cette habi-

leté, ce triomphe étaient symboliquement rappelés, dans les orgies de Bacchus, par les serpents dont les Bacchantes couronnaient leur tête vaincue par le vin.

La forme du Dieu quelquefois pure, et souvent mixte, perçait et se reproduisait avec fréquence partout où se manifestait une puissance surnaturelle et maligne. La Fable, qui prodiguait cette flexible image dans ses allégories, avait donné mille faces au serpent primitif de la tradition. Partout, en un mot, les regards en étaient frappés; et son histoire se lisait, depuis l'azur de la voûte où roule le char du Soleil, qui est Dieu Bel et Dragon, jusqu'à la porte des enfers, lieu de tortures pavé ou hérissé de serpents, et que gardait un monstre formé du serpent et du chien!

Dès une époque très-reculée, l'héliolâtrie ou le culte du Soleil, et l'ophiolâtrie ou le culte du Serpent, s'étaient rencontrées sur plusieurs points de la terre, s'étaient combattues, s'étaient pris corps à corps, et souvent avaient fini par s'unir, par se souder ou se confondre. A Delphes, par exemple, le Dieu Titan et Cabire de la vie et de la mort, le Dieu *vivificateur et destructeur*, le Soleil, avait vaincu le Serpent! Il avait tué Python, le monstre au souffle infernal. Mais il l'avait tué comme on tue les Dieux, sans le détruire; et un trépier Dracontique se dressait dans le temple dont le sanctuaire renfermait, comme celui du Dieu Bel à Babylone, un serpent vivant, c'est-à-dire, le Dieu qui était Un avec Apollon, et dont le nom même était celui de la prêtresse, car elle se nommait *la Pythonisse*.

Avant l'époque de cette fusion presque générale, le

Dieu du Sabéisme, le Cabire Soleil, avait été le bon génie, et le Serpent ou le Monstre de la tradition, le mauvais (1). Partout avait éclaté l'hostilité de ces deux rivaux ; mais en Perse, *dans les Indes*, en Grèce, au Mexique, au Pérou, les adorateurs du Soleil, victorieux de leurs adversaires, avaient remporté sur le génie du mal, personnifié par le Serpent, une suite de victoires plus éclatantes quelquefois que décisives.

Jetons un coup d'œil sur la Grèce au moment où Cadmus y aborde sous les auspices de ses Dieux Cabires que représente la pierre Bétyle. Sa nef touche le rivage; il aborde, il s'apprête à jeter les fondements de la ville de Thèbes ; mais à peine a-t-il imprimé ses pas sur ce sol inhospitalier, que la plupart de ses compagnons, assaillis par un énorme Dragon, tombent victimes de la fureur du monstre (2).

Le héros colonisateur appartient à la race savante des Egypto-Phéniciens, qui jadis, elle-même, adora le Serpent (3); et il adore les Dieux que figurent le

(1) Le Soleil est le même Dieu que Jupiter, ainsi que nous l'avons vu dans un chapitre précédent. Le Serpent et le Soleil s'unissant, s'identifiant, c'est, *en un seul être*, Jupiter bon et mauvais, principe du bien et du mal, Dieu et Démon ; c'est l'énigme que nous a posée la fable! Le Bacchus mystique ou infernal, χθόνιος, n'est il pas né de Jupiter métamorphosé en serpent? Voici donc l'enfer ayant pour père un Jupiter serpent!

(2) Les prêtres, selon l'usage de l'antiquité, portent le nom du serpent leur Dieu ; ainsi se nommaient les druides, adorateurs du serpent! *Voir* plus bas, dans cet opuscule. Le serpent de Cadmus, c'est donc le corps du sacerdoce composé de prêtres guerriers.

Martius anguis erat, cristis præsignis et auro. Lire et méditer Ovide, l. III, ch. I. *Tantoque est corpore, quanto....* C'est la population qui le suit.

(3) Bathurst. *Archeologia, society of the Antiquaries of London*. Tome XXV, p. 222, et autres auteurs.

chêne et la pierre Beth-el (1). Mais les sauvages indigènes de ce district repoussent avec violence cet étranger, cet envahisseur. Cadmus oppose la force à la force, et s'évertue à terrasser le Dragon en triomphant des ministres de ce Dieu. Il espère écraser le Serpent sous le poids de la pierre Divine. Inutiles essais, vains efforts ! nulle blessure n'a suivi ses premiers coups, ses terribles coups ; et les prêtres du Dragon restent plus forts que ceux de la pierre (2).

Cependant l'opiniâtre persévérance de Cadmus égale les obstacles que sa hardiesse a bravés. Il se recueille, il se replie sur lui-même, il va tenter si le culte du chêne ne réveillera pas chez les indigènes quelques affinités secrètes et endormies ; s'il n'exercera pas sur les esprits une attraction supérieure en puissance au poids écrasant de la pierre Beth-el (*Molarem*) dont ses bras se sont vainement armés pour la victoire. Heureuse inspiration, car, cette fois, la plupart des habitants de cette terre s'y laisseront prendre. Il avance, il suit, il presse l'ennemi, et c'est sur le bois de l'arbre Divin, ou du chêne, que la tête, que le sacerdoce du Serpent reçoit de la main de l'étran-

(1) Les cabires Beth-el — le Soleil, Jupiter, Pallas !

.... Phœbique oracula supplex
Consulit — sacra Jovi facturus erat.
Ecce viri fautrix.
Pallas adest.......

Ovide, l. III, ch. III.

(2) ...... Dextrâque *molarem*.
Sustulit.... Serpens sine vulnere mansit.

Ibid.

ger le coup mortel (1) qui le cloue. L'héroïque Phénicien est vainqueur, mais il aura la sagesse de ne point abuser de son triomphe. Il comprend l'urgence de donner satisfaction aux idées des indigènes et à celles de ses compagnons, c'est-à-dire d'unir et de fondre le culte vainqueur avec le culte vaincu; et pour hâter le succès de ses efforts, lui-même, *il va devenir serpent*, c'est-à-dire, qu'il va revêtir le caractère de prêtre du Serpent. Plus tard, on l'adorera sous cette forme; il le veut, et l'oracle le lui a crié (2). Pourquoi non ? Jupiter, Jupiter pierre, Dieu de l'Egypte et de Thèbes la grande (*Diospolis*), aux portes de laquelle on adora le Serpent, Jupiter lui-même s'est bien fait Serpent (3) !

Cependant la Déesse Cabire-Bétyle-Pallas (4), ou la Déesse de la sagesse qui préside aux actes du héros aventurier, lui ordonne d'*arracher* et de *semer* les *dents du monstre* au sein de cette contrée encore émue ! c'est-à-dire que Pallas lui commande de disperser, dans le pays, les prêtres et ceux qui, naguère, furent les sec-

(1) Le bois est fatal au serpent.... Voyez-le rivé au pied de la croix, cet autre symbole !

Usque sequens pressit, dum retro *quercus* eunti
Obstitit, et fixa est pariter cum robore, cervix.
OVIDE, l. III, ch. II.

(2) ..... Et tu spectabere serpens. *Ibid.*

(3) Bathurst. *Society of the antiq. of London*, vol. XXV, p. 222. Jacobi, Thalès Bernard, p. 512, article Zagreus, sur Jupiter serpent. Ces métamorphoses sont des phases du culte; l'hist. du serpent Biblique a précédé celle du Beth-el !

(4) *Voir* ce fait en cet opuscule.

tateurs *les plus tenaces et les plus terribles défenseurs du Dragon* (1).

Mais partout où ses dents ont touché le sol, il en sort des guerriers armés qui s'entre-tuent; car ce héros, en s'appropriant la religion du Serpent, a su, par son adresse, séduire une partie du sacerdoce. Un grand nombre de ces prêtres du Dragon que le Phénicien vient de semer, de disperser dans les terres, un grand nombre a reconnu, ou prétend reconnaître son propre culte dans celui des colons envahisseurs (2). Ils parlent, et l'hérésie, la discorde religieuse qu'ils répandent, allume aussitôt à leur suite les fureurs de la guerre. Cadmus, fatigué de combattre, assiste aux massacres avec l'œil froid d'un politique, mais il se garde bien d'y prendre part! Il a compté sur l'épuisement de sang et de courage qui, bientôt, amène sous les lois du plus habile, les derniers combattants, heureux de reconnaître son empire, et de fonder sous ses auspices la ville de Thèbes aux puissantes murailles (3).

Le Serpent succombe, mais, comme à Delphes, sans disparaître; et si les Dieux figurés par l'arbre et la pierre Beth-el finissent par triompher, c'est à la condition de perpétuer l'idée du reptile en le représentant. Aussi voyons-nous les blocs des temples du

(1) Pallas adest, motæque jubet supponere terræ
Vipereos dentes. OVIDE, l. III, ch. III.

(2) C'est l'histoire des Titans et des prêtres de Jupiter qui se répète. — *Voir* plus haut, chapitre Titans.

(3) Hos operis comites habuit....
Cum posuit jussam Phœbeis sortibus urbem...
OVIDE, l. III, ch. III.

Dragon imiter sur le sol, par une disposition savante, tantôt son orbe, tantôt ses replis, ses ondulations, et tantôt les rangées de ses dents formidables.

Ces dents étaient effectivement figurées par des rangs de pierres dont la disposition témoignait, dans une multitude de Dracontia, de la rencontre et du mélange des deux religions. Car elles étaient elles-mêmes des Beth-el; et, en conséquence, d'un côté par leur nature de pierre, puis de l'autre par le dessin qu'elles formaient, elles représentaient à la fois les Dieux de ce double culte : le Dieu de Jacob devenu le Dieu des Sabéistes, et cette Divinité s'identifiant avec le vainqueur de l'homme selon la Bible, le serpent infernal !

Telle est l'interprétation qui s'est naturellement offerte à notre esprit, méditant sur la fable et l'histoire de Cadmus. Nous avons cru devoir la formuler à propos des Dracontia, mais sans y attacher une importance capitale. La suite de ce chapitre la rendra sans doute plus saisissante, et nous observons déjà qu'elle s'harmonie avec l'opinion de Bathurst. Car ce savant archéologue nous dit que la légende de Cadmus, semant les dents du Serpent, reste inintelligible si l'on ne jette les yeux sur les rangées de pierres parallèles des Dracontia, qui se dressent en imitant, à la lettre, les rangées de dents d'une formidable mâchoire (1).

La fable de Cadmus devenant Serpent, ou du Pelasge Egypto-Phénicien unissant au culte Cabirique du Beth-el celui du Dragon, cette fable, ou plutôt le fait qu'elle énonce, s'est répétée d'ailleurs sur un nom-

(1) P. 226. Dracontia.

bre de points fort éloignés les uns des autres, ainsi que l'atteste l'histoire des Dracontia. Nous voyons jusque dans *les Gaules* et au sein des *îles Britanniques*, le Dieu de ces temples porter comme *en Palestine* et *en Chaldée* le nom de Bel, ou de Baal (1), qui exprime à la fois l'idée de Seigneur, de Soleil, et de Démon dont le Serpent était l'emblème. C'est-à-dire que, jusque dans ces pays de l'extrême Occident, où le Dieu suprême était aussi le Soleil représenté par les cônes Phalliques ou par les pierres Both-al, nous voyons le Serpent enlacer à la fois de ses plis, et relier l'un à l'autre, *avec les traditions Patriarcales*, le culte du Cabirisme qui s'en était approprié le symbole *placé dans le Beth-el.*

Les Druides eux-mêmes, c'est-à-dire les prêtres de ces temples, lorsqu'ils énuméraient leurs titres, rappelaient avec soin les vérités suivantes qui restent chacune incompréhensibles dans leur isolement : « Je suis un *Druide*, je suis un *Architecte*, je suis un Prophète, je suis un *Serpent* (2). » Le nom même de ces Pontifes venait dans ces circonstances à l'appui des faits que nous énonçons ; car notre Bretagne les appelait, *elle appelle encore* un prêtre un Belech. C'est le même mot que *Bal-ac* qui servait également à dénommer le prêtre et le Dieu, et dont le sens est le *Soleil-Dragon* (3).

(1) Beel-samen Bel-samin, seigneur du Ciel.

(2) From Taliessin, translated by Davies, Mythology of the Druids. Bathurst. *Archéolog.*, vol. XXV, p. 220. *Society of the antiquaries f London.*

(3) Bel and the dragon being uniformly coupled together ; and the priest of the ophite religion as uniformly assuming the name of his God. *Bathurst*, vol. XXV, p. 220. Le sens de Carnac est le monceau,

Mais ce nom de Bal-ac, de Bel ou de Bels, qui est l'abréviation de Bélus, nous amène tout naturellement en face des temples du Dragon, et nous devons nous arrêter, avant tout autre, devant le Dracontium de Carn-ac en Bretagne. Là, nous rencontrerons pour Divinité le Dieu Bel, qui était le même Dieu Soleil et Serpent que Babylone adorait du temps de Daniel (1), et que le prophète empoisonna dans un gâteau, à la grande stupeur des princes de cette ville savante et splendide, devant laquelle se prosternait l'Orient !

CHAPITRE LI.

Dracontia. — Carn-ac-Serpent.

Carn-ac est devant nos yeux ! et non point le Karnac de l'Egypte, mais celui de la Bretagne Armoricaine. Que si nos pas errants s'aventurent au milieu des blocs de ce colossal Dracontium, nous le voyons,

ou la montagne du serpent : Cairn-ac. — *Ces deux mots avaient la même signification dans le vieux Persan.*

(1) *Id.* à Delphes, Apollon et le serpent, dont le nom était celui de la Pythonisse.

dans ses monstrueux caprices, s'écarter des règles qui président à l'érection de la plupart des Dracontia de la Grande-Bretagne. Cependant ne nous hâtons pas d'attribuer à deux génies différents la pensée de ces hardies structures ; car d'assez nombreuses et d'assez importantes affinités se manifestent et subsistent de part et d'autre, pour dénoter et accuser entre ces divers monuments une même origine religieuse. Ici, sur notre sol français, Carnac marche, Carnac s'avance, et l'on peut dire Carnac serpente en déroulant ses énormes replis sur onze rangs de pierres parallèles; tandis que les temples analogues de la Grande-Bretagne n'alignent, en général, l'une à côté de l'autre, que deux seules et uniques rangées de Men-Hirs.

Nul étonnement d'ailleurs, car les Dracontia se présentent à l'examen sous une assez riche variété de formes. Tantôt ils allongent en majestueuses avenues leurs pierres debout, tantôt ils les courbent en files sinueuses, tantôt ils en dessinent les rangs en segments de cercle. Ou bien, on les voit reproduire la figure de l'œuf du Monde, symbole uni, par les liens les plus étroits, au signe et au souvenir du Serpent. Quelquefois ils représentent un cercle complet, que traverse un serpent; et quelquefois leur aspect est celui du cercle solaire isolé, qui est à lui seul, déjà, l'image de Cronos, l'Eternel, ou du Temps-sans-bornes, figuré par l'orbe du reptile se mordant la queue. En d'autres endroits, la forme qu'ils affectent est celle du parallélogramme (1) que l'antiquité Grœco-Romaine répéta

(1) Bathurst, p. 227.

dans le péribole d'une multitude de sanctuaires. Mais ce que nous croyons devoir faire observer avant toutes choses, c'est que ces monuments différaient l'un de l'autre par des traits de configuration trop saillants pour qu'on pût les considérer comme reproduisant un symbole *exclusif* de l'Astronomie ou du Cabirisme. L'opinion la plus raisonnable est, selon nous, que leur usage se prêtait aussi communément aux grandes solennités politiques, qu'aux cérémonies religieuses des nations; mais quant à ce qui touche leur antiquité, nous n'en imaginons point de plus haute (1).

Je ne soutiendrai point, dit Bathurst, que les allées de sphynx qui précèdent le temple de Karnac d'Egypte aient été formées de pierres brutes, rangées en lignes parallèles, semblables à celles de Carnac en Bretagne, et postérieurement sculptées en place, quoique ce fait n'offre aucun caractère d'impossibilité. Car ma conviction est que toutes ces avenues de pierres (*columnar avenues*) ont eu pour *idée mère* les rangées parallèles des Dracontia, ces édifices consacrés sous l'invocation du Serpent et dont se couvrirent le sol de la Grèce, le sol de l'Asie mineure, et peut-être bien celui de l'Egypte, à une époque encore plus reculée (2)!.. Mais dans l'opinion de ce savant, l'observation la mieux appuyée par l'expérience, c'est que le temple des Dieux était leur Hiérogramme, c'est-à-dire que le dessin des édifices sacrés imitait la forme connue de ces

(1) See J. G. Wance, to N. Carlisle, *Archeol.*, vol. XXVIII, p. 236. — Id. Th. Moore, *Irel.*, tome I, p. 71, etc., id. Bathurst, id. p. 90....

(2) *Archeologia*, vol. XXV, p. 222.

Dieux, qu'elle reproduisait leur image et leur figure mystique.

On le pense bien, cependant, les Hiérogrammes en général, et surtout la figure sacrée du Serpent, telle qu'elle se reproduit dans les Dracontia, offraient toujours une certaine variété de traits. La plus commune était celle qui représentait le Serpent passant au travers du cercle ou du globe solaire ; ou bien encore deux Serpents qui s'en échappaient dans deux directions contraires. Kircher fait remonter jusqu'à l'Hermès Trismégiste, et par conséquent jusqu'à l'Egypte, l'invention de cette forme. Il voit dans le globe l'essence de la Divinité dont le Serpent exprime le pouvoir vivifiant, ou la sagesse créatrice, appelant les êtres à l'existence (1).

M. Mahé, savant remarquable par ses connaissances classiques, paraît attribuer aux Druides l'érection du Dracontium de Carnac. Il fait observer que les hommes qui ont élevé ce temple étaient *des adorateurs de la pierre* (*worshippers of stones*), et que les pierres de Carnac avaient été dressées par eux, ainsi que le furent d'autres blocs tout semblables dans une multitude de lieux différents où ces structures, à ciel ouvert, peignaient les usages et exprimaient les vœux du culte. Telle est, dit Bathurst, ma propre croyance, et je pense, en outre, que « ce monument était un temple *du Serpent* (*a serpent temple*). » La preuve en éclate à mes yeux dans les sinuosités qu'il décrit ; car elles sont évidemment ménagées par le calcul, et ne peuvent être le fruit du hasard.

(1) 292. Bathurst.

Ainsi, dès que l'on part de *Maen-ac*, lieu dont le nom signifie les *pierres du Serpent*, l'avenue prend son cours au nord, et se replie de temps à autre vers le nord-est et vers le sud, comme pour imiter l'allure tortueuse de cet animal rampant sur le sol. La surface de ce vaste théâtre, chose bien remarquable, offre souvent une aire tellement plane et unie que, sans le moindre effort, l'architecture sacrée eût donné aux rangs de pierres une direction toute rectiligne, si elle se fût proposé de suivre la ligne droite. Eh bien! chaque fois, au contraire, que ces surfaces présentent aux blocs qui s'avancent vers elles leur étendue monotone et nivelée, la déviation des lignes de pierres se multiplie. Le monument immense paraissant alors s'animer, cherche et gravit des monticules que non-seulement il est facile d'éviter, mais que leur site éloigne de sa direction naturelle. En outre, la grosseur, l'élévation inégale et ingénieusement combinée des pierres qui se succèdent, imite le gonflement, l'élévation et l'abaissement alternatif des muscles du Serpent poursuivant sa course tortueuse. Tel est enfin cet aspect que, si l'apparence du désordre résulte d'un aperçu partiel du monument, tout y devient harmonie et calcul savant aussitôt que l'œil embrasse toute la scène et en rapproche les diverses parties pour se former une vue d'ensemble (1).

Un fait assez significatif encore pour ne point omettre de le signaler, c'est que, dans une localité voisine de ce monument, les fêtes du carnaval ramènent chaque

(1) *Voir* Bathurst, 223-215, vol. XXV.

année l'exécution d'une danse que, dans leur idiome, ils appellent *le Bal* par excellence (1). Or, les villageois reproduisent dans le branle auquel ils donnent ce nom, les figures exactes de l'hiérogramme des Dracontia, c'est-à-dire les mouvements et le cercle du serpent (2). Rien de plus simple à concevoir puisque, pendant un laps de temps considérable, les danses

(1) Ce qui donnerait à penser que ce mot, employé *par exception* dans cet idiome celtique, viendrait de *Bel*, *Baal*, *Bal*; ce lieu étant consacré d'ailleurs, ainsi que Saint-Michel d'Avranches et beaucoup d'autres, au Dieu qui portait ce nom. Voir *l'Acad. Celtique*, n° 7, p. 47, et Bathurst, ci-dessus. D'après M. Bizeul, raisonnant contre plusieurs archéologues sur les origines du Mont-Saint-Michel, si la dénomination du Mont Belen, Bélenus ou Mont Jou, ne fut point attribuée à tort au Mont-Saint-Michel, aucune autorité primitive n'établit qu'elle lui appartienne (*Mons Jovis, 2e tradition que le hasard seul ne peut guère avoir amenée, et qui corrobore la 1re, Jou, ou Jupiter, et Bel étant le même Dieu Soleil et Nature. Vide supra*). Sa dissertation, dirigée par l'esprit de critique, et approuvée par M. Alfred Maury, n'empêche pourtant point mon opinion de pencher du côté opposé. Les lois de l'analogie jointes aux traditions, si faibles qu'elles soient, me font croire que la vérité est du côté où M. Bizeul pense que rien ne la démontre. Le nom de Tombelène qu'on donnait à ce Mont, ou que porte un îlot inhabité situé à une demi-lieue au nord-est, indique un lieu consacré à Bel, El, Hélenus, Dieu Soleil, ou affecté à la sépulture d'un de ses prêtres : le prêtre portant, comme nous l'avons vu, le nom du Dieu — (*Tumba Beleni, ou Heleni*; *El, Elé* seigneur, soleil, lumière mâle et femelle : d'où *Elèné*, *Sélèné* Lune).

M. Bizeul conteste l'existence de la forêt de Scissy autour du même mont, et combat sur ce point la tradition. Or, cette tradition, M. Alfred Maury l'admet et en démontre plausiblement la justesse, en s'aidant des faits géologiques. Si la tradition qui s'applique au Mont et à la forêt, est juste pour la forêt, n'est-il pas vraisemblable qu'elle l'est également pour le Mont? (Voir *Mém. des Antiq. de Fr.*, vol. XVII, p. 349, etc.) Le Mont Belen (*Bel*, *Belenus*, Apollon Gaulois selon les Romains) — et Séna sur les côtes de la Bretagne, furent les derniers boulevards du Druidisme, vol. II, id. p. 203. *Sur les monuments hist. de la Bretagne par M. Mangourit.*

(2) 217, 220, Bathurst.

avaient été mystiques et qu'elles avaient imité celles des pierres. Car ces pierres elles-mêmes, animées jadis selon la croyance (ἐμψύχους), avaient été des Astres, des Dieux, des Génies : elles avaient figuré les danses de ces êtres surnaturels, après avoir représenté d'abord les mouvements harmonieux des corps célestes, ou des Divinités du Sabéisme. Mieux que cela, le nom *de danse* avait été comme une dénomination *vulgaire* de la plupart des monuments qui devaient aux files de blocs que nous étudions les bizarreries sacrées de leurs formes.

Ces pierres, dans le principe, ne s'élevaient que solitaires et une à une ; l'idée du Beth-el était toute vive alors, et le nom du Both-al Celtique nous a conservé le souvenir de ces premiers monuments (1). Un peu plus tard, les pierres vivantes se groupèrent, après s'être multipliées ainsi que les Dieux Cabires du Sabéisme qu'elles représentaient. Elles composèrent alors ces temples à ciel ouvert, ces hypètres sans voûte et sans muraille, dont la figure, souvent identifiée à celle du serpent, n'était qu'un dessin pointé par des piliers de pierres brutes. Et quant à ces piliers eux-mêmes, leurs formes rappelaient, le plus souvent, tantôt celle de la pyramide debout ou retournée, tantôt celle du Phallus conique (2) qui, lors des victoires du Sabéisme et du Naturalisme sur la tradition patriarcale, étaient devenues les formes sacramentelles des Bétyles Cabires (3).

(1) Bathurst, qui ne traite que des Dracontia, devine cette vérité, mais il ne la formule que timidement : it seems probable that, at first, they were erected singly, p. 189, vol. XXV.

(2) Verpus oriental, circoncision.

(3) Bathurst (v. XXV), en qui nous retrouvons plusieurs de nos

Après que de longs siècles se furent écoulés, les pierres isolées ou en groupes cessèrent d'être considérées comme des Dieux; mais trop longtemps l'idolâtrie les avait envisagées comme des pierres vivantes pour se résigner, tout à coup, à ne rien voir en elles qu'une matière inerte. Elles commencèrent d'abord, dans l'esprit du vulgaire, par n'être plus que des Génies, puis ensuite que des héros, que des géants; mais pendant une longue série d'années, et cette opinion n'est point entièrement morte, on continua de s'imaginer qu'elles exécutaient des danses. Ce que l'on vit alors en elles ce ne furent plus les corps harmonieux de la voûte céleste que le Sabéisme avait adorés; ce furent, le plus souvent, des êtres à formes humaines et à proportions colossales, c'est-à-dire des personnages redoutables par leur force et par leur science magique. Il se disait enfin qu'une puissance plus formidable encore que la leur les avait frappés et pétrifiés, au milieu de leurs mystiques évolutions (1). Après tout, nier intrépidement qu'aucune apparition, aucun fait surnaturel se soit accompli par la vertu de ces pierres, c'est se raidir, sans autre auxiliaire que le *moi* de Médée, contre de bien nombreuses et de bien puissantes traditions!

idées, est du nombre de ceux qui unissent l'histoire des Bétyles au nom de Jacob. *Lire* p. 189, 190, 191. — Th. Moore, *Irel.*, tome I, — *Acad. Celtique*, n° 7, 8, 207, 219, et n° 15, p. 348.

(1) Bathurst, 190, 218. *Acad. Celt.*, n° 15, p. 326, etc.

CHAPITRE LII.

Quelques légendes sur les Serpents druidiques, vaincus par les saints qui évangélisèrent les régions Celtiques.

Si les traditions contemporaines de l'établissement du Christianisme nous ont dit les chênes Dieux tombant sous la hache, ou s'affaissant sous le poids des siècles; si elles nous ont raconté la pierre Both-al poursuivie par les conciles et par les souverains, précipitée dans des abîmes, enterrée, brisée sous le marteau, ou servant de piédestal et d'autel à la croix victorieuse du Christ, ces traditions ne sont restées ni muettes ni dépourvues d'intérêt à l'endroit où nous avons vu le culte du serpent se mêler symboliquement aux Both-al, et se perdre en quelque sorte dans le culte moins symbolique et plus palpable de la pierre.

Parmi les légendes des saints qui ont évangélisé la Bretagne Armoricaine, et une partie des régions Celtiques, à peine en saurions-nous réciter quelqu'une où ces héros chrétiens n'aient à combattre le grand Dragon, où ils ne le terrassent, où ils ne poursuivent et ne détruisent jusques dans leurs plus redoutables repaires, *les serpents* qui couvraient et infestaient le pays.

A Carnac, le vainqueur *des serpents*, ou des Druides,

ce fut saint Cado, dont saint Maudet et saint Paul partagèrent les périls et la gloire.

En Irlande, sur ce sol où, il y a quelques années, le goût des voyages nous avait porté, nos souvenirs fidèlement recueillis nous remémorent une antique tradition que nous redisaient à l'envi des personnes de toutes les classes avec lesquelles il nous arrivait de parcourir la campagne.

En nous montrant du doigt les herbages dont la riante et merveilleuse verdure fait de cette île la poétique émeraude enchâssée au sein des mers, on nous répétait toujours avec orgueil : elles sont aussi sûres que belles, nos prairies; une bête venimeuse ne pourrait y vivre! Toucher cette terre, pour un reptile, c'est mourir! Notre atmosphère les tue. — Mais de quelle sorte expliquez-vous ce phénomène ou ce miracle? Les uns avec le ricanement du sceptique, les autres avec une foi naïve nous répondaient : C'est que saint Patrick, après avoir pris possession de l'Irlande au nom de Dieu, la bénit; et voyez-vous! à partir de ce moment, les paroles de sa bénédiction ont chassé les serpents de l'île; ce séjour serait leur mort!

Le vulgaire, en répétant cette tradition, avait perdu le sens des paroles du saint. Il oubliait que le venin des reptiles c'était positivement l'infection de cette idolâtrie dont les prêtres, appelés *serpents*, avaient été les ministres et les opiniâtres défenseurs.

De nos jours, le cri de l'Angleterre est encore Saint-George et le Dragon; mais pourquoi ce cri? Qui nous le dira? le voici : C'est que le Dragon, cet énorme et redoutable serpent, se composait de tout le sacerdoce

idolâtre, régnait comme dans son fort dans la Grande-Bretagne qui était l'un des foyers de la puissance Druidique. C'est qu'il la couvrait de ses innombrables replis! L'île entière se taisait, assujétie au pouvoir du monstre. Il semblait impossible de le vaincre, et téméraire de le combattre. On gémissait en vain de ses éternels ravages. Mais le saint parut; la lutte s'engagea, et tout aussitôt la crête de l'orgueilleux Dragon tomba sous les coups redoublés que lui porta l'arme céleste.

Le même phénomène éclata chez les Gaulois, sur notre terre de France, où la puissance du vieil ennemi de l'homme, incorporée au Druidisme dont les ministres *portaient le nom de serpents*, ne fut abattue que par le rayon Divin qui flamboyait sous forme d'épée aux mains du chef de la milice céleste, l'Archange protecteur de ce royaume. Il nous suffira, pour être compris, de citer une ou deux de ses conquêtes; et nous croyons pouvoir nommer sans trop de témérité cette île Conique ou Phallique, dont la pyramide naturelle perce les flots à la porte d'Avranches. Arrachée par les soldats du Christ au pouvoir de Bel, Dieu-Bétyle, Soleil et Dragon, dominateur suprême des serpents ou des Druides, elle cessa bientôt d'être connue sous un autre nom que le nom sacré de l'Archange Michel, sous les auspices duquel le sacerdoce Chrétien avait conquis la victoire.

Le second tertre, parmi ceux que nous observerons, s'élevait encore en l'honneur du même Dieu Bel et fesait partie du temple immense de Carnac, dont le nom signifie la montagne du serpent. En donnant à ce cône *phallique* sa forme sacramentelle, l'art des Druides

s'était appliqué à mesurer si savamment ses dimensions et la place qu'il lui assignait que, de chaque Cromlech ou de chaque *Both-al* du *Dracontium*, l'œil pouvait le contempler et adorer, en le contemplant à côté de la figure du Dragon, une des formes primitives du Beth-el. Mais le christianisme victorieux a rasé le sommet du cône symbolique; et au-dessus des plis immenses du vieux serpent, il a élevé le sanctuaire de saint Michel, vainqueur éternel du reptile.

Au commencement du v[e] siècle, saint Marcel (*ou Marceau*), évêque de Paris, fit sortir la religion nouvelle de la réserve dans laquelle elle s'était tenue jusqu'alors vis-à-vis de l'ancien culte. Animé de l'esprit de Dieu, il prit avec vigueur l'initiative et attaqua corps à corps les croyances du paganisme.

Un dragon monstrueux répandait la terreur dans les environs de la ville (1). Marcel se dit : Par le Christ, je délivrerai le pays de cet hôte redoutable, contre lequel les armes et le courage ordinaire demeurent impuissants.

Marcel pousse au repaire du reptile, il le relance dans son antre, il lui porte à la tête trois coups de sa crosse épiscopale ; puis, se baissant, il l'attache à son étole, il le traîne au bord de la rivière et lui dit : « Tu vas te précipiter dans cette eau qui coule. »

A la voix de l'apôtre du Christ, le monstre, frémissant d'une rage impuissante, obéit et disparaît.

Mais la victoire du saint ne tomba point dans l'oubli ; et les rues de Paris virent, pendant un long cours de

(1) Dans les bourgs et les villages, *pagi*, d'où vient le mot paganisme ou religion des campagnes, dernier nom de l'idolâtrie.

siècles, un énorme dragon d'osier figurer processionnellement aux cérémonies des Rogations, et rappeler par ses humiliations la dernière défaite du Druidisme (1).

Ces exemples, qu'il est inutile de multiplier indéfiniment, nous répètent que, presque partout où se présentèrent les apôtres de la religion Chrétienne, l'ennemi qu'ils eurent à combattre et à vaincre, ce fut le Dragon, symboliquement identifié à la pierre Dieu, à la pierre Both-al; ce fut le serpent dont ils humilièrent l'orgueil en le frappant à la tête, en écrasant ses têtes, en anéantissant son sacerdoce.

Ainsi donc, les serpents chassés ou vaincus, ce sont les prêtres du Dieu du mensonge, identifiés à leur divinité; et, selon l'usage du Paganisme, *portant entre leurs titres d'honneur le nom du reptile* dont le génie du mal avait emprunté la forme dès le principe. Rien de plus commun, lorsque le Christianisme commença le cours de ses conquêtes, que de voir ces prêtres-serpents se dérober dans les lieux écartés, dans les antres, et chercher les ténèbres, devant la parole victorieuse du missionnaire; sinon, c'est que la main des courageux apôtres du Christ les avait atteints et leur avait arraché, en les convertissant, l'homicide venin de l'erreur. L'eau du baptême noyait ces monstres, ou plutôt les régénérait, en les attachant, par les liens de la foi, à l'étole du pontife (2).

(1) Les processions symboliques, où figuraient des monstres de cette sorte, étaient communes. *Lire* Ch. Louandre : l'Eglise et les évêques de Paris, Cartulaire de Notre-Dame, etc., etc.

(2) Bathurst, p. 215, 214, 220, 221, vol. XXV. — *Acad. Celt.*,

Il est temps, pour nous, de nous éloigner du Dracontium de Carnac, cet archicolosse dont un si grand nombre de pierres ont été brisées et enlevées par un si grand nombre de mains. Disons, cependant, que ce monument insigne développait l'immensité de ses tortueux replis sur une étendue incontestable de huit milles, et plus probablement encore de treize ! Mais quelle qu'ait été l'effrayante dimension de cette longueur, Bathurst, à qui nous laissons la responsabilité du calcul suivant, établit que la population entière du Morbihan, aidée de toute l'armée de César, à laquelle une folle tradition attribue l'érection de Carnac, eût à peine accompli cette tâche en y consacrant douze années d'assidus labeurs!

Quelle que soit la vérité sur ces appréciations, ce Dracontium, qui se compose tout entier de Both-al druidiques, est le monument le plus grandiose que nous puissions nommer ; et s'il le cède au temple de Stone-Henge, que tant de bouches ont qualifié d'œuvre unique en son genre, ce ne peut être que sous le rapport de l'élégance et de la beauté des formes (1). Arrêtons-nous donc à contempler cette autre merveille.

n° 7, p. 46, n° 8, p. 229. — *Voir* un mot erroné, mais utile, sur le serpent, etc., etc.

(1) Bathurst, vol. XXV, p. 221 à 224.

CHAPITRE LIII.

Stone-Henge, près Salisbury. — Old Sarum.

Le nom saxon de Stone-Henge nous transporte sur les ailes de la pensée en Angleterre, à quelques milles de la ville de Salisbury, près de l'antique Sarum, nommée Sarbiodunum par les Romains et Scarobirig par la vieille race saxone. Les ruines imposantes auxquelles ce nom s'attache et adhère, sont celles d'un temple Druidique, d'un Dracontium de première classe, consacré au Dieu Soleil et Serpent. Ce temple, ou cet hiérogramme, était du nombre de ceux qui figuraient le Dragon passant au travers d'un orbe, et cet orbe, c'était celui du grand luminaire de notre planète. Une avenue qui, de deux côtés, partait de ce centre, étendant un mille au delà sa ligne sinueuse, retraçait la forme du Dieu-reptile (1).

Nous avons visité les débris de ce temple colossal et à ciel ouvert, mais trop de longueurs et d'inutilités résulteraient de sa description pour que nous nous engagions dans cette fastidieuse entreprise. Nous nous bornerons donc à dire un mot sur le monument dans

(1) Bathurst, vol. XXV, p. 196. C'est là tout ce que j'emprunterai à Bathurst sur ce monument, qui est de ceux que j'ai examinés.

son état actuel; et, dès le premier coup d'œil, nous saisirons les restes de deux ellipses formées de hautes pierres brutes et debout, ou de piliers Menhirs. Quelques-uns de ceux-ci demeurent encore unis et mariés entre eux par de longs Dolmen posés en architraves, et semblables aux pierres dont les tables reposent en guise de faîte au sommet des *allées-couvertes* Druidiques.

D'autres ovales, formés de pierres naines et plantées debout, se dessinent dans l'intérieur de l'enceinte que trace cette ellipse, et en avant de laquelle une roche, gisant à plat, précède le monument dans son état de ruine. Elle est elle-même devancée par un Both-al qui se dresse en sentinelle isolée. Mais ce qui frappe, ce qui afflige, c'est de voir la plupart des Dolmen-architraves, ou potences, de ce prodigieux édifice, joncher la terre où ils ont été renversés par des mains barbares; les mêmes mains, sans doute, qui ont arraché du sol les pierres de l'avenue, dont la forme était l'image du serpent. Voilà quel est à peu près, dans sa plus triste et sèche expression, l'état matériel de ce temple, tel que nos yeux l'ont vu.

Maintenant, on le conçoit, on se le dit sans que nous ayons à l'exprimer, ce n'est guère que par le côté où l'histoire nous entraîne à des déductions utiles à notre sujet, que nous devrions attaquer Stone-Henge, c'est-à-dire, de tous les monuments curieux de la Grande-Bretagne, celui qui est, à juste titre, considéré par les antiquaires comme le plus remarquable par son ancienneté, comme le plus frappant et le plus auguste par le grandiose de ses formes et de ses effets.

Mais que nous reste-t-il à dire après nos observations sur la généralité des monuments Druidiques et sur les rapports étranges et intimes dont ils témoignent, dans ce culte, entre l'idée traditionnelle de la pierre Dieu, représentée par le Both-al Phénico-Celtique, et l'idée du Sabéisme et de l'Ophiolâtrie, ou de l'adoration des Astres et du Serpent, exprimée par les figures que dessinèrent ces Both-al, en se multipliant? Que dire, ou plutôt que répéter de substantiel et d'intéressant encore, après les études et les remarques qui nous ont si longtemps retenus auprès du colosse de Carnac!...

Quel qu'ait été le nombre, quelle que puisse être la variété des conjectures émises au sujet du monstre de pierre de Stone-Henge par les savants et les curieux, nous croyons nous tenir le plus près possible de la raison en ne nous attachant à aucune opinion exclusive, et en conciliant plusieurs de celles qui semblent ne s'être produites que, comme les guerriers nés des dents du Dragon de Cadmus, pour se porter l'une à l'autre des coups mortels.

Stone-Henge nous paraît, en vérité, revêtir à la fois une certaine variété de caractères, quoique le plus saillant soit celui d'un temple; c'est ce que dénote l'hiérogramme, ou la forme sacrée de l'édifice, exprimant que le Dieu auquel il appartenait était semblable au Dieu Bel de Babylone, c'est-à-dire qu'il était Soleil et Serpent. C'est encore là ce que témoignent les sacrifices et les rites qui s'y pratiquaient effectivement, et qui ne devaient s'accomplir qu'à l'ombre d'un édifice sacré. Car une pierre Autel, une Matzéba, y rappelle

les invocations suprêmes et les expiations sanglantes; Dieu y était donc adoré, on s'efforçait de l'y fléchir. Ou plutôt, il y était présent, il y était incarné dans la pierre. En effet, les archéologues, en étudiant ce temple, ont été frappés tout récemment par une remarque aussi imprévue qu'importante, en raison des rapports qu'elle établit. L'observation leur fit constater que, parmi les pierres, une seule offrait un grain de couleur sombre ou noirâtre; c'est-à-dire la couleur la *plus normale des Bétyles,* celle que prit dans les Indes le corps du *bon Serpent*, le Dieu *Bétyle* et *Soleil* Siva, lorsqu'il eut absorbé le venin dont le monstrueux serpent Sécha, ou Vasouki, venait d'infecter l'univers sorti de l'œuf de Brahm.

En un mot, la science a reconnu que, parmi ces pierres, une seule reproduisait, par ses différentes circonstances d'aspect, de position et d'usage, le caractère le plus général des *Bétyles* affectés à la représentation du Dieu Cabire Soleil. Et cette pierre, placée sous les rigoureuses déductions de l'analogie, se trouve être précisément ce que nous avons vu que sont en Arabie les plus anciens monuments du même genre, c'est-à-dire, à la fois l'autel et le Dieu! Nul étonnement encore si cette vue révivifia dans l'esprit des savants le souvenir de la Divinité Phénicienne d'Emèse, le puissant Dieu *Bétyle* et *Soleil*, qu'Héliogabale avait voulu placer à Rome au-dessus de tous les Dieux connus, et à qui les Romains firent épouser le Bétyle de la Lune ou Astarté (1).

(1) Bétyle beaucoup moins massif. Th. Moore, vol. I, p. 22,

Une tradition nous dit, en outre, que les pierres de cet édifice furent transportées sur le sol Anglais du sein de l'Irlande, où des Géants venus des extrémités de l'Afrique, c'est-à-dire où des colons Phéniciens, les avaient apportées d'abord. Les ruines Irlandaises des temples de Dundalk et de la plaine de Kildare n'ôtent, par la ressemblance frappante de leur plan avec le dessin de Stone-Henge, aucun fondement au sens de ces indications populaires (1).

Mais l'aspect et l'étude de Stone-Henge ne retrace pas moins vivement à l'esprit l'idée d'une vaste et monumentale sépulture que celle d'un temple ; et l'on sait aujourd'hui, par l'examen, que ce Westminster primitif de l'antique Bretagne était réservé aux obsèques des hommes illustres. Il formait comme le centre de nombreux tombeaux épars au loin et à la ronde : et déjà la science nous a dit que cette destination funé-

Irel. — *Annal. de Phil. Chrét.*, vol. XX, p. 351, même observat. admise.— *Grande Hist. Univ.*, *Angl.*, *même fait indiqué*, vol. XXX, p. 396,— Creuzer et Jacobi, etc.

(1) *Voir* Th. Moore, *Irel.*, v. I, p. 39. M. Mac Donald a vu, en 1836, à quelques milles anglais de Kara-Hissar, dans l'ancienne Cappadoce, une trentaine de rochers placés verticalement, et il les compare à ceux du cercle de Stone-Henge dans le comté de Salisbury... Au centre du Dek-Kan, grandes Indes, on rencontre dans le district d'Hyderabad, près d'Oupulgatt, des enceintes de pierres brutes dressées sur le sol en forme de cercle. — Les naturels les appellent *maisons des Géants*, ou *Rakchasas*. M. Congrève dit avoir rencontré beaucoup de Cromlechs semblables sur les Neilgherry, chaîne de collines voisines de la grande chaîne des Ghates... Id. près d'Outramalour, district de Chingleput... Id. près du mont Saint-Thomas. *Mém. des Antiq. de Fr.*, vol. XIX, p. 7, Ed. Biot. Les lieux d'adoration, etc., etc., des anciens Scandinaves, *avant Odin*, étaient un cercle de pierres fichées en terre. Un bloc de pierre était posé sur trois à cinq autres pierres. Ce bloc, ou cette table, servait d'autel. Le feu sacré y brûlait.... *Depping*, *id.*, p. 228, etc., vol. II.

raire était un des caractères les plus généraux des pierres Druidiques (1). On pouvait encore, il est vrai, le considérer comme un amphithéâtre consacré à des jeux funèbres dont nous savons que certaines époques et certains décès exceptionnels y ramenaient le cours. Mais une de ses appropriations capitales devait être celle d'un lieu d'assemblée offert à toute la nation convoquée pour l'élection de ses pontifes suprêmes, de ses princes et de ses chefs de guerre : élection sanctionnée par la pierre Dieu et oracle sur laquelle nous avons vu que l'usage les fesait monter ou s'asseoir (2). Enfin, c'était là que s'agitait la discussion des hautes affaires, et que la justice tenait ses lits les plus solennels. Pour mieux se pénétrer de cette vérité, il importe de ne pas oublier que chez ces peuples, dont le gouvernement ressemble de si près à une théocratie (3) et où la volonté des Druides fut si longtemps l'âme des Etats, les monuments destinés à ces imposantes réunions devaient avoir pour caractère principal celui d'un lieu sacré (4).

Le nom saxon de Stone-Henge, ou de potence de

(1) Wright, J. in Th. Moore, *Irel.*, vol. I, p. 37. On y enterrait comme dans nos églises.

(2) *Voir* ci-dessus.

(3) Ce que j'ai développé, il y a longtemps, dans mon volume du *Monde avant le Christ*, article GAULOIS.— Un vol. édit. Charpentier, chez Lagny frères, rue Bourbon-le-Château, n° 1, Paris.

(4) Appelons-les, si bon nous semble, lieux d'adoration et non pas temples, dès que l'on nous objecte que les Gaulois, obéissant à la même idée que les Perses, attaquèrent et détruisirent avec une fureur religieuse tous les temples, jusqu'à l'époque de l'établissement des Romains dans les Gaules. Chez les historiens qui s'exprimaient ainsi, il ne s'agissait évidemment que des édifices fermés. Ceci répond à la p. 397 *de la Grande Hist. Univ. Angl.*, vol. XXX, et la réfute, ainsi que plusieurs autres passages du même volume... — Se

pierre, est fort postérieur au nom que lui donnaient les anciens Bretons. Ceux-ci, prétendant répéter une tradition immémoriale, n'en parlaient que comme d'un chef-d'œuvre au-dessus des forces de l'humanité ; et, dans leur langage, ils l'appelaient Choir-Ghaur, c'est-à-dire le grand Chœur, le Chœur par excellence, celui où le Druide suprême assemblait, sous son œil impérial, toute la hiérarchie inférieure des Druides, ou bien encore, le chœur, la danse des Géants ! car les Démons, les Géants, les Magiciens étaient les seuls êtres qui eussent pu concevoir et mettre à exécution ce prodigieux ouvrage. Toutefois, cette dernière interprétation n'avait pu naître elle-même qu'au moment de la décadence du culte des Beth-el ! Au milieu de toutes les versions contradictoires, nous mentionnerons encore un certain vulgaire qui, reprenant les choses d'un peu haut, persista pendant un laps de temps indéfini à considérer ces restes comme les ruines d'un monument que, dans leur furieuse énergie, les eaux du déluge avaient visité.

Il nous suffirait, pour diminuer l'envie de rire que provoque naturellement la bizarrerie de plusieurs de ces jugements et de ces préjugés, de jeter les yeux sur les dimensions colossales des piliers bruts de Stone-Henge. Dès que nous nous donnerions la peine d'apprécier l'énormité du poids de ces blocs, évalués de trente à quarante tonneaux chacun, nous éprouverions un moment de stupeur (*le poids du tonneau dépassant*

rappeler encore le palais du Roi Picus dans Virgile. *Hæc illis curia, templum*, etc., etc.

deux mille livres). Le calcul nous induirait bientôt après à conclure qu'une force inférieure à celle d'un attelage de cent quarante bœufs n'eût pu suffire à remuer de si pesants fardeaux. Que si nous ajoutions alors, à la pesanteur des pierres, les difficultés de transport dont le terrain force l'esprit du calculateur à tenir compte, nous arriverions à nous convaincre qu'avec tous les secours de l'art, la seule entreprise d'amener sur place de tels matériaux doit avoir égalé tous les travaux d'Hercule. Peut-être alors aurions-nous quelque penchant à nous expliquer cette énigme par la supposition qu'une énorme partie de la nation dut se réunir, à un temps donné, pour exécuter un tel prodige, et qu'elle imprima sur cet ouvrage toute la puissance de la main d'un peuple (1).

Enfin, disent les auteurs de la grande *Histoire universelle anglaise*, on peut se figurer que cette construction surpasse tout ce qui fut jamais produit en fait de statues, de colonnes et de merveilles, quelque gigantesques qu'elles aient été, si l'on excepte les pyramides d'Egypte et le colosse de Rhodes (2). Mais comment avoir omis de grossir le nombre de ces exceptions en y rangeant au moins le Dracontium de Carnac !

(1) *Grande Hist. Univ. Angl.*, vol. XXX, p. 393. J'extrais de cet ouvrage quelques-unes des opinions qui précèdent sur Stone-Henge, que j'ai visité. Je néglige de relever des erreurs et des contradictions auxquelles j'essaie d'échapper, et qui existent entre les pages 362, 383, 390, 379, puis entre la même page 379 et la page 377. Je me borne à signaler le défaut de savante critique de la p. 397, vol. XXX. — Même embarras pour expliquer le transport des pierres de la Citadelle Cyclopéenne de Cusco, *le Rodadero,* au Pérou. *Lire* à ce sujet, *E. de Larandais.* Mars, 1850, etc., etc.

(2) Vol. XXX, p. 394, id.

Aujourd'hui, malgré tant de bouleversements subis par la terre qui les porte, après tant d'écroulements de nations, de religions et de puissances, toutes les monstrueuses tables monolithes du vieux temple ne jonchent pas encore le sol. Lorsque nous parcourûmes Stone-Henge, nous comptâmes huit blocs transversaux reposant fièrement à plus de vingt pieds de hauteur sur le cône de seize piliers bruts : joug effrayant qui se dresse au-dessus de la tête du voyageur et qui, dans l'inconnu dont s'enveloppe encore le monument, porte en soi comme un défi de Sphynx.

Nul ne se trouvait là pour répondre aux questions qui se pressaient dans notre esprit ; nul pour nous dire avec autorité quelle force magique avait promené, avait suspendu ces roches, et les retient dans cet éternel aplomb. Ce problème, dont nous avons souvent cherché le mot, est peut-être un de ceux auxquels la science a donné trop de solutions diverses et douteuses pour qu'on le regarde comme définitivement résolu ; il est encore, et malgré des in-folios écrits pour le résoudre, un des dépits de la civilisation moderne (1). L'orgueil de la science étonnée se demande, en contemplant Stone-Henge, quel pouvoir, dans ces temps réputés barbares parce qu'ils furent suivis de la barbarie, a pu manier, en se jouant, le poids de ces énormes roches. Chaque savant nouveau passe à côté du monument antique, et, comme pour soulager les douleurs de son impuissance, jette en passant ses conjec-

(1) *Voir* sur un point analogue *l'Acad. Celt.*, n° 8, p. 210.

tures sur le monceau de celles qui les ont précédées. Le savant passe, et l'incertitude subsiste.

Piliers et traverses, l'œil qui tombe sur ces blocs et qui les parcourt les voit dans l'état où la nature les a produits, c'est-à-dire entièrement bruts et tels que les Hébreux les employèrent dans leurs Beth-el, ***parce que le Beth-el était la figure de celui qui n'a pas été fait de main d'homme.*** Si, cependant, on s'aperçoit que, sur un seul point, le ciseau les ait effleurés, c'est que le temps ou plutôt les barbares, ont trahi le secret de l'architecture sacrée. Au simple regard, le contact des blocs horizontaux avec les roches pyramidales paraît tellement superficiel et incomplet que ces vastes tables, tenues en balance dans la sphère où se déchaînent les ouragans, semblent offrir à la première bourrasque une victoire facile. Et, cependant, la chute tardive de celles qui tombèrent fut l'œuvre laborieuse des hommes; il fallut l'effort et l'art de la main humaine pour mettre à nu les tenons et les mortaises qui formaient le lien de l'antique alliance (1).

Quant aux blocs aériens qui paraissent encore au-

(1) L'examen seul trahit le sexe des pierres, et le travail qu'elles ont subi. C'est ce que nous avons vu, et ce que décrit John Rickman vol. XXVIII, p. 401. *Archeologia*, *Society of the Antiquaries of London*, 1840. Il faut observer, cependant, que, dans la grande variété des monuments druidiques, nous trouvons des pierres sculptées, et portant des dessins profondément gravés. — Nous citerons entre autres le Dolmen du port Fessan (*Grande route de Nantes à Machecoul*, paroisse de Sainte-Pazanne. *Mém. des Antiq.*, *M. Bizeul*, vol. XVIII, p. 276.) Et l'intérieur des pierres druidiques de la galerie découverte dans la tombelle de l'île de Gavrennez (*île aux chèvres*), Golfe du Morbihan. Cette tombelle pyramidale, ce cairn ou monceau est formé de pierres de la grosseur d'un pavé. — J'en donne une description dans les notes. Ch. de Fréminville, vol. XIV, p. 1.

jourd'hui menacer le sol, on les voit dormir en paix et soutenir, impassibles, l'assaut des plus formidables ouragans. Œuvre de l'homme, ils séjournent dans la région des vents; la tempête mugit et s'épuise en déchargeant sur eux sa fureur. Les forces de la nature sont vaincues par un jeu de l'art.

Si ce n'était nous écarter de notre sujet, quel charme nous éprouverions à décrire l'impression produite en nous par la vue de cet unique monument, par l'aspect de ces colosses de pierre qui se soulèvent grotesquement au loin, comme des fantômes, sur le sommet du plateau dont l'immensité forme le morne désert de Salisbury! Les observer dans le lointain, chercher de l'œil à les démêler, lorsque, d'un pas lent, on avance dans le vague du crépuscule; les contempler, le soir, au moment où de légers brouillards traînent leur gaze devant les sombres lueurs du soleil plongeant à l'horizon; s'arrêter lorsqu'un souffle de vent agite, chasse et enroule autour des blocs de Stone-Henge les mobiles flocons de vapeurs qui semblent les animer de leur mouvement, en vérité, c'est assister à un branle de fantômes, à un ballet de Cyclopes! Ce sont des gestes étranges, ce sont des poses solennelles, c'est un lent et grandiose tourbillonnement. Tout se remue, tout danse, et le regard s'y étourdit comme la pensée. Oh! oui, vraiment! l'image que nous avons vue, mais que nous ne saurions retracer, serait toute seule assez saisissante pour avoir attaché au front de l'antique Dracontium son nom vulgaire de Bal des géants.

L'attention se laisse, d'ailleurs, absorber tout en-

tière par ce monument; car, partout alentour, rien, si ce n'est, d'un côté de l'horizon, une masse d'arbres verts à chevelure hérissée, aux rameaux pleurants et courbés vers la terre; funèbre parure de cette solitude où plane dans l'air un silence de mort : silence quelquefois rempli de vagues terreurs, lorsque le passé y renaît en spectres... A perte de vue, quand le jour avive sa lumière, on voit s'étendre et fuir de toutes parts, en pente insensible, la surface unie d'un gazon ras et serré.

Un jour, comme j'approchais, seul et pensif, de ce temple *Solaire du serpent*, une clochette tinta. C'était un troupeau qui s'avançait, broutant l'herbe. Bientôt, je le vis se mêler aux pyramides des men-hirs. Le berger suivit. Peu d'instants après, il vint nonchalamment s'étendre sur un des blocs dont la terre est couverte. Mais ce lieu de station, ce lit du désert, ce trône du pâtre qui balançait insoucieusement sa houlette, c'était une pierre victimaire (1). Et comment ne point se rappeler, à cet aspect, que les Druides qui, pour oindre leurs Beth-el, substituaient si souvent *à l'huile le sang des victimes humaines immolées pour le salut du peuple*, faussaient encore une des traditions que les Celtes avaient emportées de leur berceau, et dont le crime même de leurs prêtres perpétuait le souvenir?

(1) The most remarkable Druidical monument in England, is *the circle of stones*, on Salisbury plain, called Stone-Henge; it appears to have been *the great national temple*. Je transcris sans commentaire, cette phrase de la petite histoire d'Angleterre de Goldsmith, Pinnock Taylor, 36e *édition* 1844. La vignette inexacte qui représente ce monument, y fait aussi figurer un pâtre au milieu de son troupeau, il paraît être l'habitué de cette solitude.

Cette tradition, c'est qu'un homme devait périr pour racheter tous les hommes. Mais nous nous répétons, et peut-il être besoin de redire que ce Rédempteur c'était le Messie, figuré par la pierre Both-al étendue sous nos yeux ; c'était le fils de Dieu, sinon Dieu lui-même ; le vrai Dieu, soleil ou lumière, dont les Gaulois adorèrent si longtemps l'unité dans leur Hésus.

Maintenant que nous allons briser sur le chapitre de Stone-Henge, gardons-nous bien d'omettre la très-importante remarque du docteur Stukeley, c'est « que cet ouvrage ne fut construit sur aucune mesure Romaine, » et c'est là ce qu'il démontre par le grand nombre de fractions que donne, selon le système métrique, le mesurage de chaque partie. Au contraire, et tout aussitôt, les nombres deviennent ronds si l'on mesure *d'après l'ancienne coudée qui fut commune aux Hébreux, fils de Sem*, aux Phéniciens et aux Égyptiens, *fils de Cham*, et, comme on le voit ici, aux anciens Celtes, *descendants de Japhet ;* c'est-à-dire à toute la postérité de Noé étudiée dans ses époques primitives (1).

A l'aspect de cette conformité si précise de mesures originaires, ne voyons-nous pas s'ajouter une présomption, et une présomption violente, aux preuves qui proclament la source commune du genre humain ? Le hasard n'est pas assez bon mathématicien pour faire de ces coups-là. Tant serait trop !

A propos de Stone-Henge, et par conséquent des monuments analogues, il est encore une opinion trop

(1) Remarque admise par la *Grande Hist. Univ. Angl.*, vol. XXX, p. 593. Au moins pour les constructions religieuses. Stukeley, Arch.

curieuse et trop importante pour que nous la passions sous silence.

Diodore de Sicile (1) dit que, d'après Hécatée et d'autres auteurs qui se sont occupés à recueillir les antiques traditions, il existait dans l'Océan, ***vis-à-vis le pays des Celtes, une île plus grande que la Sicile,*** dont les habitants, ***nommés Hyperboréens,*** prétendaient que Latone était née chez eux, et révéraient Apollon pardessus tous les autres Dieux, par des hymnes journalières accompagnées du son de la lyre. Il y avait dans cette île, ajoute-t-il, un magnifique temple ***sphéroïde,*** enrichi d'une multitude de dons qu'y apportait la piété. Et ces Hyperboréens avaient une grande bienveillance pour les Grecs, mais surtout pour les habitants de Délos!...

Il paraît difficile de méconnaître l'Angleterre dans cette île située vis-à-vis du pays des Celtes, et plus grande que la Sicile. Nous ne croyons guère aller trop loin non plus, en reconnaissant les restes du temple sphéroïde d'Apollon, dans les ruines étonnantes de Stone-Henge, qui renferment des lignes orientées avec une surprenante précision astronomique.

— Faut-il ranger ces pierres, dit un autre archéologue à propos d'un autre monument druidique, dans la classe des monuments funéraires, ou les regarder comme des objets de culte? La disposition constante de ces pierres par rapport aux points de l'occident et de l'orient,

(1) Ὑπάρχειν δὲ καὶ ναὸν ἀξιόλογον κατὰ τὴν νῆσον, τέμενος δὲ Ἀπόλλωνος μεγαλοπρεπὲς καὶ ναὸν ἀξιόλογον ἀναθήμασι πολλοῖς κεκοσμημένον, σφαιροειδῆ τῷ σχήματι. Καὶ πόλιν μὲν ὑπάρχειν ἱερὰν τοῦ θεοῦ τούτου, τῶν δὲ κατοικούντων αὐτὴν τοὺς πλείστους εἶναι κιθαρίζοντας. (Diod. Sicul. l. II. chap. XLVII.)

semble attester *qu'elles étaient consacrées au soleil, quel que fût d'ailleurs le nom sous lequel on l'invoquait.*

Cette observation sur Stone-Henge, a frappé l'investigateur que nous citions tout à l'heure, et il nous dit : J'ai vu avec plaisir cette remarque, indiquée par M. Mone, savant allemand qui a publié une continuation de la Mythologie symbolique de Creuzer, relative à la mythologie et aux monuments religieux des peuples du Nord.

Il est à observer que les célèbres dons des Hyperboréens, dont parlent Hérodote, Pausanias, *et nous aussi plus haut*, traversaient, selon ces auteurs, le golfe Adriatique. Or, ce chemin serait de toute absurdité, si ces dons étaient venus, comme le suppose Hérodote, des Hyperboréens d'Asie. Cet auteur avoue, d'ailleurs, qu'il n'a pu trouver, en Asie, que peu de renseignements sur les Hyperboréens, dont lui avaient parlé les prêtres de Délos (1).

A ce sujet du Dieu soleil, nous croyons devoir encore analyser une notice fort curieuse, mais malheureusement incomplète, que nous a donnée M. de Gaujal, sur une idole Gauloise du nom de Ruth. En y songeant, il nous semble, en effet, retrouver dans cette idole et dans son culte, le Dieu soleil ou Nature, le Dieu cabire Beth-el et Phallus que nous avons cru reconnaître sur la surface du monde entier, ainsi que nous l'avons énoncé dans cet ouvrage.

Le culte de l'idole connue sous le nom de Ruth devait être général ; mais les *vestiges* historiques, traditionnel

(1) Mém. des Antiq. de Fr., vol. VII, p. 37; vol. XII, p. 16 à 2(

ou monumentaux, en existent plus généralement dans le Rouergue (*Rouargue ou Ruth-ager*) à Rodez ; sur les rives de la Seine, à Rouen (*Roth-omagi*), et dans la Flandre appelée en latin Ruth-enia, etc., etc.

Le Dieu Ruth paraît avoir été le même que Priape, que le Soleil, que Vénus ou la Freya du Nord (1) et avoir eu les mêmes symboles, le taureau et le bouc, le même culte lascif et impudique, et la même forme allongée que prenait la figure plus ou moins déguisée du Phallus.

Le mot *rut*, appliqué aux quadrupèdes, et le mot *frai* aux poissons, paraît, à M. de Gaujal, être dérivé du nom des deux divinités Ruth et Freya, dont la fonction principale est de créer, ou d'engendrer.

Les Hindous reconnaissent une divinité composée de trois frères : Brahma, Vishnou et Rutren. Quand ils représentent cette divinité, un piédestal indique Brahma, le vase qu'il porte est l'emblème de Vishnou, et, de ce vase sort la colonne qui est Rut-ren (*colonne Lingam ou Phallus, voir notre ouvrage.*)

Lorsque Rutren est représenté seul, c'est sous le symbole du Lingam — ou Phallus, — qu'il est adoré. Rutren, Rudra, Ixora, Iswara, Schiva, Chiven, sont le même Dieu, qui prend encore une foule d'autres noms.

Observons, ici, que le nom de Ruth, dans les langues du Nord (*Indo-Germaines*), est synonyme de Phallus (*ruthe en allemand, rod en anglais*, etc., *signifient*

(1) Dieux que nous avons identifiés l'un à l'autre dans tout le cours de cet ouvrage, et qui sont une même divinité considérée sous ses différentes faces.

virga); et que l'une des représentations du Ruth gaulois était un simulacre colossal de forme allongée, analogue aux Phallus monuments de l'Asie.

Je devrais examiner, dit M. de Gaujal, qui paraît incliner vers cette opinion, si Ruth, au lieu d'être une idole particulière et spéciale, n'était pas une des divinités adorées chez les Celtes sous l'emblème *des pierres brutes*, connues sous les noms de men-hir, de hirmen, etc., et qui, comme Ruth, avaient une forme allongée...

Quant à nous, nous ne pouvons douter que l'examen de M. de Gaujal ne le conduise à la certitude que ce Ruth était un Dieu-Soleil et Nature, Cabire et Beth-el, ou *Both-al!* Ce Dieu, dans ses symboles et dans ses temples, allie d'un bout du monde à l'autre, les monuments de la tradition patriarcale au Sabéisme et au Naturalisme; et la pierre le représentait à Stone-Henge !

CHAPITRE LIV.

Temples mixtes. — Krendi île de Malte.

De ces ruines insulaires et uniques dans leur genre, un élan de la pensée nous transporte au rivage de deux autres îles, loin des brumes de la Grande-Bretagne, sous le soleil du Midi, et vers des parages que fatiguèrent de leurs courses tous les navigateurs de l'antiquité. Ces deux îles contiguës sont celles de Malte et de Gozzo; elles offrent, l'une et l'autre à l'archéologue, d'importants débris historiques, entre lesquels se réveille assez aisément l'intérêt assoupi pour que nous y promenions un instant nos regards.

John Wance, l'un des plus récents investigateurs de ces ruines, se hâte d'établir, dans la description qu'il en a tracée, que leur caractère est véritablement unique, et qu'on ne saurait les comparer à nul autre vestige d'architecture sacrée (1). Quant à nous, rien dans l'expression de cette pensée ne heurtera notre opinion, pourvu que l'on nous permette d'observer que le caractère qui les distingue n'est point l'origina-

(1) John Wance to Nich. Carlisle, Esq. november 1840, vol. XXVIII. *Archeolog. Society of the Antiq. of London* : Text and plates.

lité d'un culte inconnu, exceptionnel et pur de tout mélange. Bien au contraire, ce qui frappe singulièrement notre esprit à l'aspect de ces édifices, c'est le spectacle de la fusion des différents symboles qui, après avoir parcouru le monde, sont revenus sur ce même point, et y ont mêlé, ou juxtaposé, dans un bizarre accord, les uns leur forme primitive, les autres ces modifications successives que le temps leur avait imprimées sur la vaste étendue de l'espace.

Au premier aspect des plans et des dessins de cette fantasque et déconcertante architecture jetée sous nos yeux, il nous semble revoir un pays connu. Aussi l'étonnement ne nous arrête guère, lorsque, cheminant dans l'île de Malte, nous demandons aux indigènes la route qui conduit au temple de Krendi. L'éminence qu'ils nous signalent nous rappelle d'abord, par sa forme, les nombrils multipliés dont l'histoire nous est devenue familière (1). Que si nous les prions de joindre à l'indication du lieu, le nom sous lequel ils le désignent, ils nous répondront aujourd'hui même *Haggiar Chim* ou *la pierre sacrée;* et, dans ce mot, nous reconnaîtrons toute la religion de ces monuments que le Beth-el domine de son inébranlable hauteur.

Une série d'observations analogues nous fera trouver bien naturelle la remarque de M. Lenormant, qui découvre une analogie singulière entre ces temples et

(1) Th. Moore, *Irel.*, v. I, p. 42, 43, — le nombril d'Usneach. — Enna en Sicile. *Une pierre sacrée couronnait les éminences phalliques.* Telle la pierre qui est sur le mont Mérou, nombril du monde, Grandes-Indes. — Creuzer. *Voir* id. le nombril de Cusco, au Pérou, en cet opuscule.

les monuments Druidiques et Pélasgiques (1). Rien, en effet, ne doit nous causer une moindre surprise, si nous avons cru pouvoir admettre que les Druides avaient mélangé leur science à celle des Phéniciens (2), et si nous avons reconnu que les Phéniciens et les Pélasges ne forment souvent qu'un seul et même peuple désigné sous des noms différents (3). L'île de Malte, elle-même, nous donne d'ailleurs à contempler, parmi ses ruines, les débris d'un mur *Phænico-Cyclopéen* ou *Pélasgique,* appartenant au temple de Junon, la principale divinité des Pélasges (4). Et nous observerons, à ce propos, que la surface sur laquelle ce temple élevait et dressait ses pierres, portait la dénomination significative de *Plateau des Géants*. Ces paroles expriment clairement, d'après les chapitres qui précèdent, que l'édifice sacré se rattachait aux œuvres architecturales des Druides et des Pélasges (5).

Quoi qu'il en soit, c'était à ciel ouvert, c'était exempts de voûtes ou de plafonds que se présentaient les pans bizarres de Krendi, véritable hypètre (*à l'exception de trois cellules, three recesses*), dont l'ensemble reproduit le caractère des lieux consacrés à l'adoration des corps célestes. Que s'il était nécessaire d'ajouter à cette observation une force qui lui vînt du dehors, nous montrerions aussitôt du doigt, près de cet édi-

(1) Consulter les planches de Wance, *Grand ouvrage de la Société des Antiq. Anglais,* vol. XXVIII, d'autres id. qui se vendent à Malte.

(2) *Voir* ci-dessus l'*Irlande.*

(3) *Voir* ci-dessus les Pélasges.

(4) La même qu'Astarté Bétyle, que la Déesse de Syrie, etc. *Voir* ci-dessus.

(5) *Voir* Petit Radel, *Monum. Cyclop.*, p. 302, etc., etc.

fice, un second temple dont la vue rappelle un des fréquents usages des adorateurs du Soleil et de la Lune : l'usage de placer deux à deux, séparés et voisins, les temples des deux grands luminaires de notre planète, les grands Dieux du Cabirisme !

Les objets qui frappèrent le plus vivement les observateurs de ces antiques débris, sont des statues d'une ressemblance étonnante avec celles qui représentaient chez les Indiens les attributs du Dieu Bétyle Vischnou. C'est encore la pierre Chakru, ou le Gnoït, que les anciens Égyptiens et les Hindous modernes considèrent comme un vaisseau d'inspiration ; sorte de Bétyle d'où il est dit que Vishnou tire et fait jaillir, par sa puissance, le feu sacré !

Plusieurs de ces objets s'élèvent à la hauteur de véritables monuments, et retracent, sur l'aire de ce temple, les étranges rapports et les étroites similitudes de culte qui existaient entre l'Égypte, la Chaldée et les Indes, de même qu'entre la Phénicie et l'Égypte. Ils sont du nombre de ceux devant lesquels nous nous sommes plus d'une fois arrêtés dans le cours de cet écrit.

L'un des premiers par son importance est une pierre oblongue, un *dolmen*, supportée sur deux autres pierres plus étroites, et marquée au sceau de l'œuf et du serpent. De l'œuf, il n'existe que la section inférieure, et c'est de ce symbole bétylique que sort, en relief, cet autre symbole, le reptile, s'enroulant et dessinant ses replis.

Mais, après avoir reconnu et nommé le Dolmen, ce que nous devons signaler avec le plus d'empressement

parmi tant de singuliers objets, c'est une pierre-levée, un Both-al, qui se dresse fièrement du côté de l'est, et qui mêle, une fois encore, à la variété des caractères de ce temple, les traits par lesquels se distingua le Druidisme. Cette remarque gagne d'autant plus en valeur que, sous ces pierres, que dans ces décombres, les fouilles et les recherches ramènent au jour des débris de corps humains. C'étaient les restes des sacrifices sanglants qu'avaient pratiqués, sous l'empire de la même idée primitive, ces différents cultes; c'était, au moins, la trace des sépultures qui venaient indistinctement s'abriter sous les pierres sacrées de toute nature. Près de là, si vous portez les yeux des deux côtés de l'autel, ce sera pour y voir deux palmiers graver leur image, et révéler l'origine Phénicienne ou du moins orientale du monument.

Lorsque l'œil fatigué des premiers investigateurs se fut détaché des pans du temple pour examiner ses débris roulants, une statue décapitée leur présenta, dans l'exactitude de ses formes, le type de la Vénus-Cabirique, ou de la Vénus-Uranie. C'est celle que l'Italie salue du nom des Médicis, et qui, en tant que Divinité, s'identifiait avec la Milytta babylonienne, avec la Bahvani des Indes, avec l'Isis d'Égypte, avec la Diane d'Éphèse, avec l'Ilythie Hyperboréenne, avec la Cybèle de Pessinunte, avec la Junon Pélasgienne ou Astarté. Ces Divinités confondaient leurs attributs divers dans la statue de la Junon de Syrie (*chap. La Déesse de Syrie*), et nous les avons vues, sous différents aspects, rester au fond toujours la même, c'est-à-dire Dieu-Déesse-Nature, *Cabire et Bétyle par excellence.*

Rien, peut-être, ne nous semblera plus incontestable si nous consentons à reporter les yeux *ailleurs*, *quoique sur la même figure* faisant partie d'un monument que nous connaissons déjà, car nous en avons donné ci-dessus la description. (*chap. Union des Cabires-Bétyles et du Phallus*). Cette figure, type identique de la Vénus de Médicis, orne le bas de l'une des trois faces de la gaîne d'un Bétyle à trois têtes. Or, en contemplant ce Bétyle avec une faible attention, l'on voit sortir de la pierre-Dieu *de la haute antiquité*, déjà légèrement modifiée par sa forme de gaîne, des Dieux *plusieurs en un seul* et à figure humaine. Ceux-ci sont d'une antiquité plus moderne, et d'une élégance qui annonce le triomphe de l'art sur la pureté des traditions religieuses (1).

(1) Musée du Vatican, Gerliard, Antike Bildwerke, centurie, planche CXXXI, n° 238, dans Creuzer.



CHAPITRE LV.

Gigantéja. — Île de Gozzo.

L'île de Malte est si proche voisine de celle de Gozzo, qu'on change à peine de terrain et de milieu en se transportant des ruines de Krendi à celles de la Gigantéja. Tel est le nom du dernier des deux temples insulaires que nous nous proposons d'examiner, et sur lequel nous nous contentons de jeter un coup d'œil rapide, en évitant toute observation qui répéterait inutilement à son sujet les notions que le monument de Krendi nous a permis de saisir.

Semblable, sous quelques rapports, au temple d'où nous éloignons nos pas, celui que nous nous apprêtons à fouler est également un édifice hypèthre, c'est-à-dire à ciel ouvert, ou n'ayant ni plafond ni voûte. Il suffit d'embrasser son plan d'un regard pour voir qu'il se compose de plusieurs parties inégalement cintrées, réunies l'une à l'autre de manière à former, en dessin, *comme les masses de feuillage d'un arbre, lorsqu'elles se détachent en s'arrondissant sur un tronc commun.* Au fond de l'un de ces cintres, ou, si l'on veut, à l'extrémité de l'une de ces absides, se lèvent deux pierres Men-hirs, que surmonte un troisième bloc posé en

manière d'architrave ou en Dolmèn, et formant de la sorte *un Lichaven Druidique*. Or, c'est à cette place, dit M. Bâtissier, que figurait la pierre conique ou phalliforme, représentant sous son aspect le plus ancien la Divinité que l'on adorait dans ce temple (1).

Dans l'épaisseur de la seconde abside de droite, le mur creusé recèle deux petits fours noircis encore par les traces du feu, et non loin de cet endroit, un bassin circulaire occupe une partie de l'*area*. On suppose qu'il servait de réservoir aux poissons consacrés à Vénus, Déesse-Nature, et que des mains délicates y puisaient l'eau nécessaire pour délayer et pétrir, sur des tables de pierre, les gâteaux sacrés destinés à cuire dans ces fours. Car le prophète Jérémie, lui-même, nous apprend que ces menus pains jouaient un rôle important dans les pratiques religieuses des peuples voisins de la Judée.

Les enfants, dit-il, amassent le bois, les pères allument le feu, et les femmes mêlent la graisse avec la farine pour faire des gâteaux à la Reine du ciel (2). La Reine du ciel!... M. de Marmora est conduit à supposer, d'après les recherches de sa critique, que l'abside du fond renfermait la statue de cette Déesse,

(1) Tel était le célèbre Hiéron de Dodone, que M. de Pouqueville croit avoir retrouvé (Bâtissier, p. 151) et qui était l'une des plus antiques consécrations de l'alliance de l'arbre et de la pierre. — J'ai lu Pouqueville, et je n'ai point rencontré ce passage, mais il exprime ce qui doit être. En tous cas, ces Hiérons Cyclopéens sont déjà comme un autel formé de trois degrés de blocs bruts, à l'instar des autels de la loi Judaïque. *Lire* Petit Radel et *voir* ces monuments en relief dans la Bibliothèque Mazarine, à Paris. *Lire* l'inscription qui est sur le relief du monument de Signia.

(2) Jérémie, ch. VII, v. 18.

c'est-à-dire de la Vénus-Uranie, qui se confond avec l'Astarté Phénicienne dont parle le prophète, et qui, l'une et l'autre, sont Dieux Bétyles (1).

La Vénus Cabire décapitée que nous venons de heurter du pied, dans le temple congénère de Krendi, ainsi que le Bétyle dont notre plume a signalé *la forme conique* et la place auprès *des Both-al Druidiques,* prêtent une énergique confirmation à l'opinion de ce savant. Mais elle s'appuie avec un surcroît de force sur un dernier fait : c'est que, dans la seconde abside de gauche, qui possède un sanctuaire formé *de grandes pierres debout*, ou de Men-hirs, il existé de petits compartiments carrés dont l'aspect est celui de colombaires. Or, si l'on examine un dessin gravé sur une médaille d'Antonin, il est difficile de ne point admettre que ces cases étaient autant de bougeottes, ou de nids consacrés à l'usage des colombes que l'antiquité entretenait dans les temples de sa Vénus Céleste (2), c'est-à-dire de Vénus Nature aux dix mille noms, qui était *colombe* en tel endroit, *poisson* en tant de lieux, et Bétyle presque partout (3).

Près de la Gigantéja, nous remarquerons en outre une enceinte circulaire, que dessinent de hautes pierres, fichées dans le sol, et dont M. de la Marmora considère les ruines comme celles d'un Temenos, ou d'une enceinte sacrée dédiée à Melkart, l'Hercule soleil Phé-

(1) *Lire* id. Creuzer, vol. II, 1re part., p. 234 à 236.
(2) *Nouvelles annales de l'institution catholique de Rome*, 1836.
(3) *Voir* beaucoup plus haut, pisce Venus latuit, etc., *lire* Bâtissier, la grande édition de l'*Histoire de l'art monumental dans l'antiquité*, p. 76, 78, (Paris 1845) et *voir*, à côté du texte, le plan de la Gigantéja.

nicien (1). Trois dalles en désordre apparaissent au milieu de ce cercle, et l'on croit reconnaître les débris d'un autel en forme de Dolmen, sur lequel les prêtres du Dieu lui offraient des sacrifices sanglants. Enfin, les murs extérieurs de ces temples sont analogues, sans être semblables, aux remparts Cyclopéens de Tyrinthe. Ils se composent de gros blocs dont les interstices sont remplis de pierres plus petites, et entre lesquels de hauts piliers de pierres levées se dressent, enfonçant dans le sol leurs racines verticales (2).

Entre le temple Maltais de Krendi et les ruines de la Gigantéja de Gozzo, il se rencontre sans doute des dissemblances assez saisissantes. Aussi, malgré les rapports qui le frappèrent à l'extérieur, John-Wance nous objecte qu'il existe dans les dispositions internes de ces édifices des différences fort appréciables ; et, dans son opinion, le style des poteries découvertes à Gozzo, dénote une époque dont l'antiquité serait moins vénérable (3). J'accorde, dit-il en concluant, que ces deux

(1) Hercule-Soleil. *Voir* Pignorius, *Mensæ Heliacæ expositio*, p. 25, etc. *Macrobius* : et revera Herculem *solem esse*, vel et nomine claret..., etc. *Voir* ce passage.

(2) De très-singulières constructions Druidiques sont observées en Angleterre, sur un terrain couvert de monuments religieux Celtiques. C'est un cercle de pierres formé par un mur quasi-Cyclopéen. Les pierres ne sont point à polygones irréguliers, mais brutes. Celles du dehors sont fichées en terre, et les autres sont rangées en dedans et sans ciment. L'épaisseur du mur est de dix pieds, le diamètre de l'ellipse est de trois cent quinze à trois cent cinquante. *Furness in Lancaster*, *letter to G. Godwin*, by C. Joplings, esq.; *Archeologia*, vol. XXXI, p. 448, 9 mai 1844. This wheel like construction is upon a much more elevated terrace...

(3) Est-il permis, toutefois, de juger de la date d'un monument par celles de meubles, qui peuvent n'y avoir été placés que longtemps après sa fondation?

monuments peuvent avoir eu le même peuple pour auteur ; mais, bien décidément, ce doit être à deux époques fort distinctes (1).

Pour notre compte, nous ne nous sentons que très-médiocrement touchés de ces observations critiques, mais nous ne songeons à nous préoccuper ni de leur justesse, ni de leur légèreté. Ce qui nous frappe, c'est de voir se réunir et converger, dans ces deux temples et presque du centre du monde ancien, la plupart des idées et des emblèmes que nous avons rencontrés épars sur les autres points de notre globe. C'est le tableau d'une bizarre association qui réalise l'unité dans la diversité, comme pour former de la combinaison de tous les symboles un symbole nouveau. Car ces curieux édifices, ces formes Græco-Orientales du Temenos, ces constructions Cyclopéennes accompagnées des souvenirs du culte et du simulacre des Dieux des colonies Phéniciennes, ces ruines, en un mot, éclairées par le jour de leur histoire, nous donnent à contempler l'antiquité tout entière. Elle est là, depuis le Bethel ou le Both-al Judaïco-Druidique, depuis encore le Bétyle à cône Phallique, jusqu'à la plus élégante et merveilleuse transformation de la pierre-Dieu, jusqu'à l'une des plus belles, des plus artistiques et des plus illustres Vénus, la Vénus de Médicis (*son type*). L'unité traditionnelle et logique de Dieu, le Sabéisme, le Cabirisme, le Naturalisme nous y reviennent à l'esprit par leurs emblèmes sortis l'un de l'autre. L'œuf Bétyle, l'œuf du monde, nous y rend le serpent qui a perdu ce monde,

(1) Vol. XXVIII, *Archeol.*, p. 250.

qui l'a infecté, et que l'homme adora. Tout à côté, la pierre du sacrifice, au-dessus des débris humains qu'elle recouvre, nous répète la foi des peuples à la nécessité d'une expiation. Elle nous peint ce sentiment, cette croyance manifestant son énergie jusque par le crime qui frappe par les mains et dans la race du sacrificateur la race même du coupable.

Peut-être aussi, dans les gâteaux cuits au four de ces temples, et malgré la graisse qu'y mêla la sensualité (1), devrions-nous relever un souvenir des offrandes non sanglantes qui, depuis Melchisedech, s'étaient perpétuées sous les espèces du pain et du vin, dans les immolations païennes (2).

Mais ne nous écartons point de l'évidence, restons sous ces murs dont les formes bâtardes, et dont le travail attribué sans cesse *aux Géants*, redisent sur tous les tons, par ce seul mot, le surnom le plus général et des Pélasges-Cyclopes et des Druides. Restons-y pour contempler à loisir cette merveilleuse fusion de vérités si grandes, et de mythes si bizarres. Ou plutôt éloignons-nous, mais sans faire en arrière un pas de plus que ne l'exigent de nos yeux les lois impérieuses de la perspective ; car un nouveau spectacle nous frappera tout aussitôt que nous appuierons nos regards sur la figure que dessine à terre le temple entier de la Gigantéja.

Le savant architecte dont la main a reproduit le dessin de cet édifice, ne nous paraît point avoir eu le sentiment du phénomène dont son esquisse nous prépa-

(1) A moins que cette graisse n'ait été celle des victimes, comme pour rendre la figure plus saisissante encore.

(2) *Voir*, plus haut, ce que j'explique au chapitre *Sacrifices*.

rait la surprise et qui nous saisit lorsque nous la contemplons. Rien ne nous l'indique dans les pages de son texte, resté muet devant les traits de son crayon. Nous pensons donc, en restant à notre point de vue, que son œuvre fut pour lui-même une œuvre incomprise (1).

Mais que voyons-nous donc de si particulier, de si caractéristique dans ce plan ? Eh ! mon Dieu, disons-le vite : *c'est que la forme du temple est l'image la plus complète et la plus précise d'un chêne* que les contours d'un édifice puissent figurer ! C'est que le chêne, reproduit par les lignes de l'architecture, semble n'étendre ses masses feuillues, dessinées par les absides (2) que pour réunir dans une même et mystique figure les rameaux divergents d'un culte que l'analyse réduit, en définitive, *à la pierre et à l'arbre Beth-el*. Ici donc, si le chêne végétal, si le chêne temple et Dieu ne peut plus, après tant de siècles, abriter encore la pierre-Dieu sous son feuillage, nous retrouvons son souvenir impérissable dans le hiérogramme, ou dans la figure qui fait de l'image sacrée du temple, l'image même du Dieu (3).

(1) Sous ce simple rapport !

(2) Ce que j'indique au commencement de la description de la Ganteja. — *Voir* Bâtissier, grande édition de l'*Histoire de l'art monumental dans l'antiquité*, p. 76 *et plan*.

(3) En cette île de Gozzo, s'élève le fort de Chambray et la Citta-Nova de Chambray, ville ainsi nommée parce qu'elle a été bâtie et fortifiée aux frais et par les soins du bailli de Malte de Chambray, un des plus terribles marins qu'ait produits cet ordre. (*Piquet, Geog.*, *tome* II, *seconde partie, page* 667.) De cette famille sortit le vicomte de Chambray, général des armées royales pendant la révolution (*voyez Crétineau-Joly, Guerres de la Vendée*), lequel épousa la sœur de mon père et en eut le général d'artillerie marquis George de Chambray, auteur du très-remarquable ouvrage : *la Campagne de Russie*, etc., etc... Et comme Français, et comme allié de famille, j'espère qu'on me pardonnera cette note.

CHAPITRE LVI.

Le Gouth.

Non loin de cette Carthage, dont les ruines interrogées nous ont rendu la pierre-Dieu ou le Bétyle Cabirique (1); au sein de la sauvage et moderne Afrique, où les Vandales et leurs successeurs ont fait table rase des monuments de la civilisation contre lesquels ils se sont rués (2), nous relèverions peut-être encore, en laissant errer nos regards, quelque vestige, quelque réminiscence éloignée du culte de la pierre ; peut-être verrions-nous apparaître çà et là quelques-unes des formes mystiques dont la main des idolâtres la revêtit en la multipliant, en la détournant de sa signification primitive. Qui sait ! déjà peut-être, à côté des traces presque effacées qu'elle y a laissées, venons-nous de rencontrer, en outre, et comme pour leur rendre quelque relief, le souvenir du Rédempteur dont la pierre Beth-el avait été le symbole (3). Mais, nous le dirons

(1) *Voir* Creuzer, vol. II, 1re part. p. 234 à 236.
(2) *Lire* Procope, etc.
(3) Aussi, et ce fait est, pour nous, assez remarquable, les musul-

d'avance, ce trait que nous allons ajouter à tant d'autres traits, n'a que la plus médiocre importance ; il est presque insignifiant, et nous le laisserions à l'écart comme un bagage inutile ou onéreux, si peu qu'il plût à la critique de nous en contester la faible valeur. Cependant, l'intérêt qu'il porte en lui-même, et à part l'application qu'il nous plairait d'en faire, voilà qui désarmera sans doute de leur rigueur ceux qui seraient tentés de nous faire un grief de le reproduire... Outre les mosquées sveltes et gracieuses qui, dans l'Afrique Septentrionale, décorent les villes; outre les Goubba, semées en pleine campagne sur les monticules, et dont la blanche silhouette se détache nettement sur le bleu céleste, l'œil du voyageur découvre fréquemment des *enceintes circulaires formées de pierres sèches*. Et déjà, sur cette terre où régna jadis le Cabirisme, la figure de ces monuments rudimentaires rappelle les temples Cabiriques dédiés au soleil; ou bien encore ces lieux courbes que nous savons être une des deux sortes de Cromleachs élevés par le Druidisme (1). Mais quelle que puisse avoir été l'idée primitive de ces enceintes, ce qui est certain, c'est qu'elles sont autant de lieux consacrés par quelque prodige du Gouth Ab-el-Kader,

mans, ceux d'Afrique au moins, appellent-ils les démons, *les lapidés*,... ceux que la pierre, ceux que le Christ a frappés! Ils furent précipités du ciel à coups de pierre; la pierre les a vaincus! *et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* — (Ce fait est rapporté par Pierre de Castellane, *la Vie militaire en Afrique*, *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1851.) Des monuments analogues à ceux des Druides ont été récemment découverts en Afrique, *Mémoire des Antiquaires de France*, de Biot, vol. XIX, page 14.

(1) L'autre Cromleach est la pierre Both-al isolée. (*Voir* dans le cours de cet écrit.)

personnage très-distinct de cet Ab-del-Kader qui fut la torche incendiaire de l'Afrique Française, le Héros de la race vaincue.

Le Gouth dont il est ici question s'est élevé par ses mérites jusqu'à la hauteur qui sépare le troisième du quatrième ciel. Cependant, il daigne quelquefois quitter ce bienheureux séjour, et il s'empresse de descendre auprès du Musulman qui a pieusement suspendu sa route pour s'agenouiller à l'heure de la prière. Un petit drapeau rouge, livré au souffle caressant du désert, désignera, plus tard, à l'endroit où nous le verrons agiter ses plis, le lieu où le saint aura daigné manifester sa présence.

Mais nous devons nous hâter, en prononçant le nom du Gouth, d'expliquer que cet être saint est un véritable Rédempteur ; et il ne saurait être inopportun de rapprocher une telle assertion de sa preuve. Voici le fait :

Il est un certain mois de l'année où Dieu laisse tomber sur notre globe une averse de trois cent quatre-vingt mille calamités de toute nature : morts, maladies, plaies, blessures, ou, pis encore ! cuisants chagrins du cœur. Eh bien, dans ce mois fatal, la terre doit se hâter à toute force de germer ses rédempteurs ; sinon, l'humanité tout entière succomberait sous ce cruel déluge de fléaux. Voilà pourquoi le Gouth, *qui est un homme pur, et dévoué par essence*, absorbe pour sa part deux cent-quatre-vingt-cinq mille de ces maux. C'est quelque chose ! mais aussi cet effort a-t-il pour résultat immédiat de réduire à quarante jours le maximum de son existence. L'admiration qui ravit les Anges à ce spectacle est facile à concevoir ; ils doivent naturellement envier à la terre

un homme d'une perfection si prodigieuse. Aussi lorsque, bientôt après son acte d'abnégation, cette victime expiatoire vient à disparaître, nul n'ose douter que leurs ailes ne se soient ouvertes pour l'aider, en fuyant la terre, à s'élever au séjour de Dieu. Il a racheté les péchés des hommes.

Maintenant, nous avons dit et nous voulons croire, tout le premier, que le hasard se mêle aux singularités de cette rencontre du Gouth et du cercle de pierres. Mais que nous importe? Ne sommes-nous point habitués à rencontrer sur toute la surface du globe l'idée du Rédempteur, l'idée de Dieu et celle de la pierre unies dans une association de la plus vieille date!

Laissons donc ce fait à qui veut le prendre; mais ne cessons de répéter une vérité dont il nous semble que le lecteur a pu se convaincre : c'est que sur quelque partie du monde que le caprice de la pensée nous transporte, nous retrouverons, dans le culte de la pierre, le symbole d'une même idée : symbole plus utile, plus certain peut-être, pour constater l'unité primitive de la foi, et par cette unité celle de la race humaine, que ces autres pierres, les blocs erratiques, ne le sont au Géologue pour défendre sur tous les points de la terre, l'existence d'un déluge universel (1).

(1) Une théorie géologique veut que tous les blocs erratiques n'aient point droit à se voir attribuer, indistinctement, une origine diluvienne. Beaucoup, et surtout ceux qui avoisinent les hautes montagnes, appartiennent à l'espèce des blocs de morraines, dont quelques lignes suffiront à expliquer la provenance.

Les glaciers seraient descendus du faîte des montagnes par suite de leur accroissement sous l'action du froid; puis ils y seraient graduellement remontés, lorsque, grâce au successif attiédissement de la température, ils commencèrent à décroître. On appela morraines les

digues de pierre qu'ils durent former au fond des vallons et au sein même des plaines, dans le cours de leur lente descente de prolongement.

Les blocs de ces digues, qui sont à *vive arête*, et que, par conséquent, les eaux n'ont point roulés pendant un long parcours, firent, *originairement*, partie des avalanches de pierres que l'action des éléments et des influences atmosphériques détache et fait écrouler du haut des monts. Les glaciers doivent ensuite les avoir transportés à mesure qu'ils avançaient, puis les avoir déposés lorsqu'ils reculèrent, c'est-à-dire lorsque leurs glaces effectuèrent une retraite définitive vers les parties élevées des montagnes. On veut que ce dernier phénomène se soit accompli à l'époque où les régions qu'ils avaient envahies éprouvèrent un adoucissement marqué de température et virent naître comme des saisons nouvelles...

Ce sont les glaciers encore qui, dans leurs glissements sur les cailloux et les pierres fixes du sol, auraient poli et *strié* la plupart de ces rocs, enchâssés dans leurs cristaux et qu'ils entraînaient en y appuyant une partie de leurs formidables masses. Nous consignons ces faits, que nous nous bornons à analyser, et seulement afin que personne ne courre le risque, dans une circonstance donnée, de confondre les caractères qui distinguent les blocs Beth-el des blocs erratiques de morraine. — La cosmogonie de Moïse, comparée aux faits géologiques, de M. Marcel de Serres, répond à cette théorie et la combat. (Vol. I, p. 203, etc. — *Deux volumes, chez Lagny frères, rue Bourbon-le-Château*, 1.) — Les provinces de l'est de la France sont, en général, moins riches en monuments Druidiques que celles de l'ouest. Mais il est à présumer que cette différence n'a pas toujours existé... Viennent ensuite des faits à l'appui, suivis de ces paroles : « ... Je viens de signaler, en deux endroits, des roches naturelles de formes bizarres, jointes à des monuments druidiques. Ce voisinage, et d'autres exemples encore, me font présumer que, dans nos contrées, où ces roches abondent et sont, en réalité, des monuments des catastrophes de la nature (*blocs erratiques*), elles ont pu quelquefois être vénérées par nos aïeux à cause des bouleversements qu'elles rappellent... La fréquence de ces sortes de roches, pourrait être une cause de ce que les monuments artificiels de ces temps reculés sont plus rares. Souvent, aussi, ces roches d'une forme étrange, présentent un aspect tel qu'il est difficile de décider si l'on voit devant soi un simple accident de la nature ou bien l'ouvrage des hommes. » (*Monuments Celtes du Bas-Rhin, Mémoire des Antiquités de France,* Schweighœurser, vol. XII, page 7.)



CHAPITRE LVII.

Les simulacres animés.

Après avoir envisagé dans leurs variétés les plus curieuses, les symboles antiques de la Divinité, il nous reste à dire que, quel que fût ce symbole, Astre, Beth-el, bétyle sous forme d'œuf, de Phallus, ou de cône phallique, et qu'il fût ou non marqué au sceau du serpent, ce symbole, ou *shekinah*, devenait promptement la Divinité même. C'est ce que nous avons antérieurement observé ; à tel point il était dans la nature de l'homme de chercher à voir, à toucher, à enfermer et même à enchaîner son Dieu ! bizarre et téméraire idée, mais que quelques peuples, à l'imitation des Tyriens, ont littéralement pratiquée. En conséquence, quels qu'aient été les effigies, les simulacres, ou les statues des Dieux, un point de dogme très-important dans l'antiquité, et fort curieux pour ceux qui en font leur étude, c'est que les simulacres devenaient des Dieux véritables par la consécration. Ici, nous devons donner quelque soutien à nos paroles, avant de résumer les transformations que subit la pierre Beth-el an-

térieurement à l'époque où elle devint statue parfaite, et souvent chef-d'œuvre de l'art.

Vainement quelques philosophes, hostiles au christianisme, se sont-ils évertués à nous faire envisager les superstitions grossières du paganisme sous le jour des conceptions les plus poétiques et les plus sublimes. Nous croyons, avec M. Silvestre de Sacy, que « ceux qui trouvent dans la mythologie et la croyance des Grecs les dogmes fondamentaux d'une religion éclairée et spirituelle (1), ou des systèmes d'une philosophie subtile et transcendante, sont, le plus souvent, ceux qui ne voient dans l'Ancien et le Nouveau Testament qu'une mythologie faite pour l'enfance des sociétés, et propre seulement à des hommes grossiers et simples. »

De la part de ces sages, à tête faible et à cœur passionné, « l'indulgence pour le paganisme augmente dans la même proportion que diminue le respect pour la religion révélée (2). » Plaignons-les de leur aveuglement, et donnons à notre proposition le sens le plus général.

Oui, chez les païens, la pierre et le bois étaient véritablement divins. Cela était de dogme ou de croyance rigoureuse; et la consécration les changeait au corps des Dieux lorsque la main de l'homme les avait formés ou désignés pour le culte.

(1) Sauf le cas où ils avoueraient y retrouver les riches et fréquents lambeaux des traditions primitives, qui sont la charpente du catholicisme.

(2) *Recherches historiques et critiques sur les mystères du paganisme*, par M. le baron de Sainte-Croix, deuxième édition, revue et corrigée par M. le baron Silvestre de Sacy, tome II, page 63.

Ne savons-nous point que le roi de Babylone, cette ville si féconde en Bétyles, adorait comme Dieu, et non pas seulement comme symbole et comme image la statue de Bel, le Cabire. C'était même, à son avis et au jugement de ses peuples, un Dieu de fort grand appétit, et qui savourait chaque jour le boire et le manger avec une voracité gloutonne. Vainement, Daniel se fût-il efforcé de le désabuser par la puissance du raisonnement : ce mode de procédé n'exerce la rare efficacité de son action que sur les gens plus habitués à lutter contre l'empire des préjugés et des passions qu'à le subir. Il fallut donc, pour le convaincre, lui faire toucher du doigt la supercherie de ses prêtres. En un mot, pour revivifier son intelligence, il devint nécessaire de le prendre, comme on prendrait une brute, par les sens, c'est-à-dire par le côté qui serait le moins vif dans notre nature, si la faute du premier homme ne l'avait dénaturée...

Maintenant, si la pensée nous transporte du pays des Assyriens chez les Grecs d'Athènes, nous tombons, en choisissant notre jour, au milieu d'un gouvernement agité ; chacun s'alarme pour les intérêts de la croyance publique, et il s'agit d'intervenir avec éclat, afin de réprimer une impiété dont l'audace menace du même coup l'ordre politique et l'ordre religieux. Or, ce grand crime, cet énorme forfait, quel est-il ? C'est celui d'Alcibiade mutilant les anciens Beth-el, les Beth-el transformés en Hermès, les statues de Mercure. — Et la raison de l'indignation des Athéniens, c'est que ces statues *veillaient* à la sécurité de la voie publique : elles étaient des Dieux !

Une autre impiété du même ordre avait éclaté dans le langage d'un philosophe impudent, ce Stilpon dont la bouche sacrilége osait soutenir que la Minerve du Parthénon, que la protectrice de la cité d'Athènes, n'était point *réellement* la Déesse Minerve; et, cela, parce qu'elle était une statue d'ivoire sortie des mains de Phidias (1). Aussi Diogène Laërce s'empresse-t-il de nous apprendre que ce philosophe fut chassé d'Athènes; sinon, il eût fallu déduire de sa doctrine *que les hommes ne pouvaient faire des Dieux* : hérésie insoutenable, au point de vue de l'antiquité, et que, tout à l'heure, nous allons comprendre (2).

Il serait inutile à cette démonstration de répéter les pages de Porphyre, qui enseigne que les Dieux *résident* dans les statues, et qu'ils y sont comme dans un lieu saint. Nous ne nous arrêterons point à Proclus dont la parole annonce, en termes formels, que les statues attirent à elles les Génies, et qu'elles en contiennent l'esprit en vertu de la consécration. Mais nous accepterons l'appui direct de l'une des plus imposantes autorités des temps anciens. On ne récusera point le témoignage de l'un des hommes que l'antiquité reconnut pour maître : un de ces rares personnages que l'Église salue du nom de pères; un écrivain qui mêle à

(1) *Étude sur la comédie à Athènes, Aristophane et Socrate*, par E. du Méril, 1er juillet 1846, *Revue des Deux-Mondes*.

(2) *Voir* Cicéron, sur le point précédent : Sese (*les Siciliens*) jamne Deos quidem in suis urbibus, *ad quos confugerent*, habere : quod eorum *simulacra sanctissima* C. Verres ex delubris sanctissimis sustulisset. *In Verrem*. I, ch. III. Le maître de l'éloquent Lactance, Arnobe, adorait les pierres consacrées comme une substance devenue Dieu : Si quando conspexeram lubricatum lapidem, adulabar, affabar et beneficia poscebam. *Id.*, Thyrée, Loca infesta, p. 95, ch. XVI.

l'élégance et au luxe de ses richesses assez de solidité pour que ses détracteurs l'aient accusé de s'être frauduleusement approprié toute la science de Varron, l'homme le plus savant du vieux monde Romain.

A cette autorité puissante qui n'est rien moins que l'évêque d'Hippone, Augustin, nous devons ajouter celle sur laquelle il s'est appuyé lui-même ; et dès lors, il nous serait difficile de remonter plus haut dans l'ordre des temps, car il s'agit de Trismégiste, ou de l'Hermès Egyptien, qui adore deux espèces de Dieux (1). Les uns, nous dit-il lui-même, sont l'œuvre du Dieu souverain ; *et c'est l'homme qui fait les autres !*

Mais gardons-nous bien de nous imaginer que, par ces Dieux que l'homme sait faire, Trismégiste veuille signifier, grâce à une licence et à une figure de discours, ces objets d'imitation dont le mérite artistique est d'exprimer des idées par des images : heureux moyen de fixer l'esprit mobile et distrait de l'homme, et d'élever vers le ciel son intelligence à l'aide même de ses sens. Non ! ce dont il est question, ce n'est point de statues vulgaires et telles que nous les contemplons lorsqu'elles s'échappent de l'atelier du sculpteur. Ceci n'est encore que forme et matière. Il s'agit de mieux que cela. Les statues dont nous allons nous entretenir, ce sont celles que la religion s'est appropriées en les consacrant, en les animant par sa parole. Ne nous y trompons pas. Trismégiste affirme de ces idoles, que l'œil peut voir et la main toucher, qu'elles sont en quelque sorte *le corps des Dieux*, c'est-à-dire leur ré-

(1) *Cité de Dieu*, l. VIII, ch. xxiii. — Trismégiste, Asc. ch. 9, 13.

sidence, leur maison, la pierre qu'ils habitent (*Beth-el*)! Il donne comme positif que certains esprits y sont appelés, pour fixer leur demeure. Armés de la puissance de nuire, ils y apportent en outre avec eux la vertu de satisfaire aux vœux des adorateurs qui savent leur forcer la main par de pieux hommages (1).

Ainsi donc, unir par un acte mystique, ces esprits *invisibles* à une *matière visible* et corporelle, rendre ces statues comme un corps animé, les élever à la qualité d'être agissant et puissant, c'est là ce qu'il appelle faire des Dieux. Et le témoignage que porte sa bouche, c'est que les hommes ont reçu ce grand, ce formidable pouvoir. Mais ses paroles sont dignes d'être rapportées telles que nous les possédons dans notre langage.

Puisque nous traitons de la société et de l'alliance qui existe entre l'homme et les Dieux, dit Trismégiste, sache donc, ô Esculape, quelle est la puissance, quelle est la force humaine. Comme le Seigneur est le Père, c'est-à-dire comme Dieu est le créateur des Dieux célestes, *ainsi l'homme est-il l'artisan des Dieux* qui résident dans les temples, et qui se plaisent dans le voisinage des mortels. Fidèle aux souvenirs de sa nature et de son origine, l'humanité persévère dans cette imitation de la Divinité; et de même que le Père et le Seigneur a fait à sa ressemblance les Dieux éternels,

(1) *Ægyptios solos* divinarum rerum *conscios*. (Macrob., *Sat.* I, 12.) Si cela n'est pas tout à fait vrai, ils étaient, au moins, parmi les plus proches voisins de *la vérité* qui, avec les enfants d'Israël, avec Abraham lui-même, avait résidé sur leur sol. (Lire le passage du Pimander de Trismégiste, dans Champollion-Figeac, livre vulgarisé, p. 139, etc.; on verra quelle était leur science primitive. — Et sur la magie, pages 102, 103.) Dans l'original, Pimander et Asclépius sont réunis.

l'humanité a fait ses Dieux à la ressemblance de l'homme.

A ces mots, Esculape lui demande : N'est-ce pas des statues que tu parles, ô Trismégiste ? — A coup sûr, Esculape ; et, quelle que soit ta défiance, ne vois-tu pas que ces statues sont douées de sens, qu'elles sont animées d'esprits, et qu'elles opèrent une foule de prodiges ! Comment donc méconnaître leur prescience de l'avenir, puisqu'elles le révèlent par la voie des sortiléges, par la bouche des devins, et par les visions des songes. Ne savent-elles point atteindre les hommes par des infirmités, et puis aussi les guérir (1), et répandre dans leur cœur, selon leur mérite, la tristesse ou la joie... Plus tard, et à la suite d'une longue digression, Trismégiste reporte son esprit à ce qu'il a dit sur les Dieux faits de main d'hommes (2), et voici dans quels termes il exprime sa pensée : Revenons à notre race et à la raison, ce don tout divin qui assure à l'homme le nom d'animal raisonnable. Oh ! oui, quoi qu'on essaie de publier à sa gloire, c'est une merveille au-dessus de toute merveille et de toute admiration, qu'il ait pu inventer et créer une Divinité... Il est vrai que l'incrédulité de nos ancêtres s'égara, qu'ils tombèrent dans *de profondes erreurs* au sujet de l'essence et de la condition des Dieux, *car ils délaissèrent le culte du Dieu véritable !* Cependant c'est *en s'acheminant dans cette voie ténébreuse* qu'ils *ont trouvé l'art de se faire des Dieux* (3). Impuissants *à créer* des âmes, ils

(1) *Voir* id., Tertul., *Apolog.* ch. 22.—*Cité de Dieu*, l. VIII, ch. 23.—
(2) *Lire* id., ch. XXIV, *Cité de Dieu.*
(3) Quelle est donc la haute antiquité de la magie ?

ont évoqué celles des Démons ou des Anges, pour les introduire dans les statues consacrées, et pour les rendre présentes aux mystères, afin de communiquer par elles, aux idoles, la faculté de bien faire ou de nuire.

Or, je ne sais, reprend Augustin émerveillé de cette candide confession sur l'aveuglement de la haute antiquité, je ne sais si les démons eux-mêmes étant conjurés, se prêteraient à un aveu aussi humiliant, aussi positif que celui de cet homme! C'est donc grâce à l'erreur profonde de leurs ancêtres sur l'existence et la condition des Dieux, c'est grâce encore à leur abandon du vrai Dieu et à leur incrédulité, que les hommes furent conduits à inventer l'art de faire des Dieux. Et pourtant, c'est de cet art sacrilége que le sage Hermès déplore la ruine, lorsqu'il se lamente sur la chute d'une religion qu'il confesse ne rien être que le courant d'une source d'erreurs.

En vérité, d'où jaillirait chez ce sage cette veine étonnante d'absurdité, s'il n'était du nombre de ceux que l'Apôtre décrit en ces termes : « Ils ont connu Dieu sans le glorifier comme Dieu, sans vouloir lui rendre grâce. Ils se sont dissipés dans le néant de leurs pensées, et leur cœur en délire s'est rempli de ténèbres. » Pourquoi cela? parce que l'orgueil poussait ces faiseurs de Dieux à préférer la fausse grandeur de leur œuvre à la majestueuse réalité de la justice et du bon sens.

Mais en quelque mesure que la démence se mêle à la science sacrée des anciens, un fait nous reste acquis, c'est que l'homme fesait des Dieux. Ces Dieux ne furent que secondaires, d'après la doctrine savante du

chef de la théologie Égyptienne, le divin Hermès. Cependant, l'homme égaré dans son culte ne tarda guère à les considérer comme souverains, comme les seuls qui gouvernassent le monde ! Enfin, ces Dieux acquéraient leur caractère divin par la consécration, *par le sacre*, dont la formalité principale était l'effusion de l'huile sainte. Car oindre, c'était sacrer, c'était rendre Christ ou Messie (1); et nous nous rappelons que, depuis Jacob, les Beth-el, ou les Bétyles, ne pouvaient être considérés comme des Dieux, ou traités comme tels (2) sans cette onction, qui passa du front des pierres à celui des rois assis sur elles, et comme identifiés à elles, le jour de leur sacre !

Nous espérons avoir atteint le but unique que nous nous proposions dans ce chapitre : c'était d'établir sur une base que rien ne saurait ébranler, la croyance de l'antiquité à l'animation des statues; c'est-à-dire à la présence, dans la substance même de l'idole, d'un *Esprit* qui lui donnait la vie et la puissance. Puisqu'en définitive, la question est toujours l'étude sérieuse des Beth-el, ou de ces pierres qui sont la maison, puis l'enveloppe du Dieu, puis le Dieu lui-même, il existait pour nous un devoir impérieux : ce devoir c'était de constater l'origine, la nature et l'étendue de cette foi à l'animation et à la divinité des statues qui, peut-être, précédèrent un instant les Beth-el, et qui les remplacèrent ensuite pendant des siècles (3).

(1) *Voir* en cet Opuscule.
(2) Voir *De Lapidibus Gotlob.* page 15, etc., etc.
(3) Voir *Le Livre de la Sagesse*, ch. XIV, et l'explication dans cet Opuscule.

CHAPITRE LVIII.

Transformations.

Il nous reste maintenant à voir, ou plutôt, il ne nous reste plus *qu'à revoir* en quelque sorte, de quelle manière se sont accomplies les modifications principales du principal et du plus universel symbole de l'idolâtrie, c'est-à-dire de la pierre brute. Examinons surtout, par quelles voies elles sont arrivées à la dernière que l'art leur appliqua : celle des statues. Nous ne nous proposons point, cependant, de suivre avec exactitude cette série de phases ; car le lecteur aura probablement distingué chacune d'elles au travers des différents chapitres de cet opuscule. Mais puisque, grâce à l'addition de peu de lignes, nous pouvons reproduire quelques-unes de nos idées fondamentales ; puisqu'il nous est donné, en terminant notre course, de les placer sous le jour des lumières disséminées dans le corps de cet ouvrage et de les appuyer sur l'autorité de savants archéologues, nous les retracerons en nous aidant de ces mains habiles pour couronner notre sujet.

Le Beth-el, adopté par les idolâtres, avons-nous dit, poursuivit avec rapidité le cours des nombreuses et des

incessantes variations auxquelles est fatalement condamnée l'erreur. Il cessa bientôt, chez les peuples à imagination mobile, de n'être qu'une simple pierre brute; et on le vit, se succédant à lui-même, devenir phallus, œuf, cippe, obélisque, colonne ou gaîne. Mais la mysticité se fatiguant, les symboles purs perdirent de leur crédit. La fantaisie, le goût, les arts, prirent à leur tour le dessus, s'emparèrent de cet éternel emblème et commencèrent à le revêtir graduellement de la figure humaine. Il est vrai que ce fut d'abord sans le séparer entièrement de l'idée qui constituait sa valeur religieuse; c'est-à-dire sans rompre tout à fait la chaîne des traditions et des temps. Voilà ce que nos propres observations nous ont mis à portée de saisir; et ce que, d'un autre côté, nous nous permettons d'inférer en scrutant des auteurs qui, grâce à leur date moderne, peuvent envisager, en se retournant vers le passé, jusqu'aux plus récents progrès de la science archéologique (1).

Les deux principes, mâle et femelle, que nous avons contemplés entre autres dans la pierre Bétyle Yoni-

(1) Raoul-Rochette. *Voir* la collection des numéros de l'*Echo du Monde savant*, *Archéologie*, Orioli.—Creuzer, etc.—*Voir* encore, sur les formes du Bétyle, un ouvrage où cette matière est à peine effleurée, mais qui a, du reste, sa haute importance : *Scripturæ sacræ cursus completus*, vol. II, Paris, 1837. *Archeologia biblica, de Idololatria*, p. 1057.—His altaribus addebantur, secundo, effigies Deorum, informes trunci et lapides, quorum reliquiæ, recentiori ævo erant Bethylii, Βαιτυλια, plerique quidem lapides parvi, coloris nigri et undulati, jam coni, jam cylindri, jam etiam rotundi, verumtamen etiam quadrati et coni, *quibus omnibus singulares vires divinæ inesse credebantur*. Nomen ex *male intellecto Beth-el* descendere nemo non videt. *Genese*, chap. xxviii, v. 17, 22; Rambach in Potters, *Archæol.*, I; Th. s. 463.

Lingam, reproduisant les organes adoucis de la génération, se mêlèrent alors dans un seul personnage, et ne s'y confondirent point. On vit naître de cette alliance des Divinités hermaphrodites, à formes humaines, telles que Janus-Jana, telles que Vénus homme et femme. Mais l'histoire des transitions ne nous permet point d'oublier, à ce spectacle, que le Dieu à deux sexes le plus ancien était une colonne, ou un simple Bétyle allongé, avec deux têtes au sommet, l'une barbue et l'autre non.

Grâce à ce souvenir, l'aspect viril de la Vénus d'Amathonte ne nous cause plus aucun étonnement, car nous retrouvons en elle la même idée (1) ; et, sous cette apparence singulière, cette déesse, dont la beauté nous émerveillera dans la Vénus Grecque de Médicis, était Lunus-Luna, c'est-à-dire le Dieu-Déesse Nature et lumière, s'identifiant avec l'Astarté Phénicienne (2). Telle est la forme sous laquelle, par exemple, elle se manifestait dans la capitale antique du Sabéisme, à Carra de Mésopotamie (3), offrant ainsi le type le plus positif de la double forme Cabirique de la nature mâle et femelle.

La figure de deux têtes adossées se voit encore dans les médailles de Ténédos et dans un grand nombre de

(1) Signum Cypri, barbatum corpore, in veste muliebri, cum sceptro et statura virili, et putant eamdem marem ac feminam esse. (Macrobe, *Sat.*, 5-8. — *Voir* Id. *Mensæ Israïcæ expositio*, Pignorius, p. 13, etc. : unde quamvis Græci. — *Voir* Id. *Echo du Monde savant*, n° 75.)

(2) Sive Deus, sive Dea ; formule d'adoration des païens au Dieu suprême dont ils n'osent déterminer le sexe.

(3) Ou Charan, Charres, ville où séjourna Abraham.

simulacres de Janus-Jana, ou Dianus-Diana, Dieu hermaphrodite *Lumière et Nature*, qu'adoraient l'un et l'autre le sanctuaire de Delphes et le temple d'Éphèse. La Diane d'Éphèse n'était elle-même, *fort anciennement*, qu'une sorte de poteau, véritable modification par allongement du Bétyle *tombé du ciel*, qui, par conséquent, était son type (1). Plus tard, il s'en forma quelque chose de semblable à une gaîne, à laquelle vinrent successivement s'ajouter une tête humaine, puis des bras, et ensuite des jambes. Enfin, l'on ne peut douter que cette Déesse, aux formes changeantes, n'ait été une imitation de l'Astarté Phénicienne; et, disons le mot, c'était cette Déesse elle-même.

Maintenant, qu'était Astarté? l'Astaroth des livres sacrés, sinon le principe femelle séparé du principe mâle; car cette séparation des sexes suivit leur union.

Astarté était, chez les Phéniciens, la femme de Baal (*le Seigneur*). C'était une personnification antique du principe femelle de la Nature, et la même Divinité que l'Isis de l'Égypte (μυριώνυμος, *ou aux dix mille noms*), que la Milytta de Babylone, que l'Anayd de l'Arménie, de la Tauride, de Perga, que la Junon de Samos ou la *Déesse de Syrie,* que la Vénus de Paphos, que la Cupra Étrusque, que la *Démétrer*, c'est-à-dire la Déesse-mère des Dieux, ayant pour corps la pierre fameuse de Pessinunte. C'était le Bétyle-Cabire Axiokersa, la Cérès, l'Aphrodite de Grèce et la Vénus-Uranie, car les noms

(1) Le nom de Diopètes annonce infailliblement son origine Bethélique. — Τῆς μεγάλης Θεᾶς Ἀρτέμιδος, καί τοῦ Διοπετοῦς; *Actes des apôtres*, ch. XIX, v. 35. — *Voir* pour les choses ci-dessus, et en se défiant des erreurs, *Acad. Celt.*, n° 15, page 348, jusqu'à la fin, Herstrodt, Eloi Johanneau.

se multipliaient à l'infini. Il en avait été de même des formes! ***Mais les idées fondamentales restaient les mêmes***, les différences n'étant le plus souvent qu'apparentes et ne pénétrant guère au-dessous de la surface des choses. Le Bétyle se rencontrait partout; et, s'il ne se montrait à découvert de prime-abord, il suffisait en quelque sorte de souffler sur la poussière des temps pour le voir poindre et se manifester (1).

Or, le Bétyle était l'équivalent du Beth-el, et le Beth-el était la figure primitive du Messie, Dieu-Nature aussi, ou Dieu-Plastène (2), en ce sens qu'il est l'auteur de la Nature : *ille per quem omnia facta sunt* (3).

(1) J'engage à consulter, sur cette curieuse identité du même Dieu sous mille noms différents, Pignorius, *Mensæ Israicæ*, et *Mensæ Heliacæ expositio*, p. 1, 2. ...Isis eadem est quæ Δημητηρ, id est Ceres, etc., etc. Apuleio Isis Deum mater, Minerva, Venus, Diana, Proserpina, Ceres, Juno, Bellona, Hecate, Rhamnusia, unicus Δαίμων multiformi specie, nomine multijugo appellantur; ut non immerito a quibusdam Isis Μυριώνυμος fuerit dicta, etc.—*Voir* sur Junon Astarté, outre M. Raoul-Rochette, Creuzer, vol. II, Ire part., p. 234, 235, etc.; Lucien, *De Dea Syra*, etc., et sur ces Dieux, Apulée *ut supra*, *Metamorph.* et *de Mundo*.

(2) Nom de la Cybèle pierre de Pessinunte, Déesse Cabire, dite mère Plastène ou Créatrice, dans le sens de formatrice.

(3) *Voir* l'un des premiers chapitres de cet Opuscule.

Ce fut probablement en raison du sens primitif et oublié de ce symbole que la tradition, qui l'avait conservé en le pervertissant, lui donna la forme des organes générateurs. Cette forme s'adoucit et devint, le plus généralement, celle du cône phallique, que nous voyons employée de préférence dans une multitude d'endroits différents : à Laodice, à Pessinunte, à Sidon, à Tyr, à Carthage, à Malte, en Étrurie, dans le Latium; les arts sacrés la reproduisirent dans les monuments de tout genre. Tels furent les tombeaux coniques en forme de phallus, si fréquents dans la Toscane et chez les Latins; tel le tombeau des Curiaces, près d'Albano; telles les Nuraghes sardes, etc., etc., etc., tant de constructions, qu'il serait fatigant et oiseux de les énumérer. Cette forme, qui se reproduit presque partout, retraçait à la fois, selon ses modifications, ainsi que nous l'avons

Mais pour revenir à la Déesse Phénicienne, ou à cette Astarté qui, *sous mille noms différents, se trouve être la même que mille peuples divers adoraient* (1), non-seulement sa première forme était celle du Bétyle, mais, à une époque plus récente, elle avait pris aussi la forme d'une femme ayant tête de vache. Sanchoniaton nous l'affirme, et on la reconnaissait sous un type semblable dans la vache d'or de Jéroboam, ainsi que dans l'Io des Grecs. Elle finit par devenir telle que nous la voyons dans la statue de femme à cornes de vache, ou à cornes uraniennes (2), que Didon consacra, puis que les Carthaginois adorèrent, ainsi que le firent les Romains eux-mêmes après l'avoir enlevée à leurs rivaux (3), pour la marier au Dieu-Soleil et Bétyle d'Héliogabale (4).

Elle finit donc, ainsi que tous les Bétyles, après avoir traversé une multitude de formes symboliques, et après avoir porté dix mille noms différents, par revêtir les traits plus ou moins purs de la figure humaine. La personnification de l'homme effaçait partout la notion primitive et symbolique de Dieu, *la pierre* semblait être

énoncé, l'idée du Phallus ou de l'œuf du monde, marqué souvent au sceau du serpent; l'idée de l'aérolithe et du Bétyle. *Voir* comme échantillon, le caillou de Michaut, Bibliot. de la rue Richelieu, à Paris; Raoul Rochette, *Echo, — ut suprà.*

(1) *Voir* Raoul Rochette, Creuzer, Lucien, *De Dea Syra,* Pignorius, etc. *suprà.*

(2) Les anciens se servaient de la figure du taureau ou de la génisse, pour représenter la Terre (ou la Lune avec son croissant, Déesse Nature.) ...Le culte du taureau s'est conservé en France jusqu'au vᵉ siècle, etc., etc. Girault, *Mon. Celt. de la Côte-d'Or, Antiq. de Fr.,* vol. VII, page 23.

(3) *Id.,* Raoul Rochette.—Creuzer, vol. II, Iʳᵉ part., page 235.

(4) Sous sa forme Bétylique. *Voir* plus haut dans cet Opuscule.

vaincue (1) !... Mais les jours n'étaient pas éloignés où la *Grande Réalité* allait remplacer les symboles abâtardis, et saisir la victoire qui leur échappait.

CHAPITRE LIX.

Une réflexion dernière et qui n'est pas inutile à la conclusion.

Il est temps, il est grandement temps de nous arrêter sans doute, autrement les dimensions de cet aperçu dépasseraient bientôt toute mesure. Mais ce qu'il est impossible de méconnaître, et l'on en conviendra, nous l'espérons, après nous avoir suivi, c'est qu'en remontant le plus haut que l'on puisse atteindre dans les traditions de la race humaine, en interrogeant ses monuments et ses chroniques, en y plongeant, en soulevant ou en déchirant, s'il le faut, la gaze ou les rideaux épais de ses fables, nous rencontrons presque partout comme moyen ou comme occasion première d'idolâtrie ces fameux Beth-el, ces pierres ou arbres Dieux-maison-de-Dieu, devenus comme en Palestine, Beth-aven ou maisons de mensonge, et chefs matériels des Dieux.

(1) L'écrivain Pausanias comptait encore en Grèce trente pierres Dieux dans une seule localité.

Et comment se fit-il que les Beth-el devinssent une si précoce occasion d'idolâtrie? Nous l'avons vu : c'est qu'à ce signe primitif l'orgueil et la ruse de quelques hommes pervers surent lier l'idée de la présence et de la permanence de Dieu. C'est qu'à ce symbole, adopté par le Sabéisme et le Naturalisme, se rattachait d'ailleurs la plus ancienne, la plus auguste des traditions : la promesse formelle du Messie, objet capital de la révélation.

Car la pierre ointe et fondamentale, ou *Schetya*, figurait Dieu, mais surtout le Verbe créateur, celui par qui tout a été fait, ou l'auteur de la Nature ; et l'idée venant à se corrompre, la figure s'appropria la force presque totale de la réalité; le symbole, ou la *Schekina*, devint le Dieu.

De là, et par le canal faussé de la tradition patriarcale, de là ce culte de la pierre qui, aux yeux du Sabéiste, le regard toujours fixé sur les astres, paraît être effectivement vivante, puisqu'elle se meut, et qu'on la voit parcourir les airs ! C'est donc le Ciel lui-même qui veut et qui fonde ce culte; c'est à la fois le Ciel qui prescrit et ordonne le polythéisme, puisque le Ciel envoie et *multiplie* les pierres divines (1), ce qui est multiplier les Dieux !

Voilà de quelle sorte marche le monde; et, par la fréquence des chutes de l'homme dans l'idolâtrie, nous apprenons enfin quelle haine dut s'allumer au cœur du vrai Dieu contre ces symboles, puisqu'ils devenaient les plus inévitables pierres d'achoppement de l'esprit

(1) *Voir* les aérolithes, les Diopètes, ci-dessus.

humain ! Telle est la raison pour laquelle nous voyons, dans le Deutéronome, ces pierres proscrites du sein de son peuple sous le nom de Matzéba. Les modifications artistiques que le ciseau leur fit subir avec le temps, dans les contrées orientales, contribuèrent à rendre le culte plus profane à la fois et plus rationnel, plus solennel et plus mesquin. Au contraire, la rudesse des mœurs de l'extrême Occident lui conserva quelque grandeur. Sa simplicité primitive trouvait, dans la barbarie, comme un préservatif et une sauvegarde.

Cependant, là même et ailleurs, grâce à la corruption croissante de son esprit et de son cœur, l'homme s'enfonçait, l'homme se perdait dans sa chair, ou ne connaissait plus que les élans désordonnés de son imagination. L'idée traditionnelle et pure tendait, au jour le jour, à s'effacer en se transformant. Le Beth-el, ou le Bétyle, Dieu commode que la fantaisie s'arrogeait le droit de façonner, ne parlait plus guère d'autre langage que celui qui s'adressait aux facultés du corps ; et, naturellement, il se prêtait à les flatter. C'est ce qu'il ne cessa de faire sous les mains qui le maniaient, et il le fit surtout aux dépens de sa forme première, que repoussaient les arts, dans leur dédaigneuse élégance. Aussi le Beth-el primitif finit-il par ne plus être, dans le monde policé, qu'une rareté sans valeur et traînant dans la poussière (1) ; qu'une des mystiques et incompréhensibles antiquités du culte ! Et que pouvait-il être, après que l'idée, dont il avait été l'expression, s'était éclipsée sous l'influence des passions humaines, ainsi que

(1) Pausanias, *voir dans les premiers chapitres ci-dessus.*

s'éclipse, ainsi que s'éteint en tombant du ciel sur la terre la lumière météorique de l'aérolithe. . . .
. . . .

Mais, outre ce résumé, que l'étude d'un certain nombre de religions et de peuples a formé dans notre esprit, une autre considération nous a frappé, tandis que, chemin fesant, il nous arrivait d'appuyer les regards sur les origines des peuples. Car, alors, notre curiosité nous entraînait quelquefois à saisir, comme un fil précieux, servant à pénétrer dans le labyrinthe de leur généalogie, quelques-unes des croyances contemporaines de leurs premiers établissements, et, d'une façon toute particulière, celles qui se rapportent aux Beth-el. En d'autres termes, et il est bon de le répéter, nous aimions à suivre de l'œil, soit en descendant, soit en remontant le courant des âges, les croyances et les symboles que les nations avaient apportés de leur berceau.

Eh bien ! un des résultats de ce travail fut-il ou non de nous convaincre qu'il n'est aucune des régions du globe, explorées par nos regards, qui ne conserve d'importants vestiges déposés, dès le principe, par une même croyance, par un culte similaire des peuples? Oui, sans hésiter, nous l'affirmons. Et quelle est celle de ces traces qui ne nous ramène vers un seul et même point central, patrie primitive du genre humain ? Nous ne saurions le dire !

A mesure que les allégories qui, par le jeu et le prestige de leur aspect, avaient illusionné notre vue, s'éclaircissaient et laissaient poindre la réalité, ne nous sentions-nous point invinciblement entraînés à fléchir le genou devant des traditions éparses et fondamentales,

se répétant sans cesse en variantes, et portant avec elles comme une indestructible émanation de l'esprit et de la foi de nos premiers pères ? Ces traditions patriarcales, ces vérités capitales, plus ou moins profondément altérées, ne nous semblaient-elles pas une réminiscence de celles que le peuple Israélite avait reçues, de celles qu'il se transmettait de bouche en bouche ? Et ces traditions, pour la plupart, ne se renfermaient-elles pas, comme un dépôt sacré, dans une histoire reconnue par la critique comme l'aînée de toutes les histoires, c'est-à-dire dans les livres de Moïse ? Dire ou penser le contraire nous est devenu chose impossible.

Enfin, lorsque, méditant sur ce phénomène, nous parcourions la surface du globe, ou que nous compulsions les feuillets épars de la science et de l'histoire du Monde, découvrions-nous une vérité qui fût plus constante à reproduire ses formes que celle de l'unité de notre race ? Et l'une des voies par où cette vérité frappait nos yeux, et les importunait le plus fréquemment, n'était-ce point l'unité ou l'universalité de la tradition relative aux Beth-el ?

Cette tradition voyage, en effet, dès que les premières colonies sortent de leur berceau ; elle s'étend à mesure que s'étendent les peuples ; et, sans cesse, elle s'inscrit sur le globe par des monuments dont la grossièreté jure, pendant un laps de temps considérable, avec la civilisation des races qui les élèvent, qui les reçoivent, et qui les propagent.

Par sa matière, toujours la même, ainsi que par la constance de l'idée religieuse qui s'y attache et qui en sort, la pierre qui constitue ce monument accuse d'ail-

leurs une identité d'origine et de genre où se manifestent l'origine et le genre identique de tous les peuples dont elle reçoit un culte. En outre, la variété d'espèces dont se compose et se forme le genre de ces pierres divines, est la conséquence et l'indice de la diversité du génie de chacune des nations dont l'ensemble forme le genre humain.

Cette réflexion, si nous la trouvons douée de quelque justesse, nous force à voir le plus naturel des résultats dans les incessantes et perpétuelles modifications que la pierre monument a subies; cette pierre dont l'histoire devait retracer la déplorable mobilité où le génie de l'erreur entraîne le cœur et la pensée. Car, du moment que l'homme se permettait de toucher à la Divinité, *et d'attenter à son essence en la modifiant*, eût-il été possible qu'il n'imprimât point au symbole du Dieu un mouvement analogue à celui que le Dieu lui-même recevait de sa pensée?

Nous livrons cette curieuse et intéressante remarque au lecteur, pour revenir, en terminant notre carrière, à la tradition principale dont la pierre était le monument, et qui nous a si vivement, si opiniâtrément frappé. Rappelons-nous, si nous voulons envisager cette tradition dans la pureté de son origine, qu'elle était, ainsi que l'indique un de nos chapitres, celle d'un Dieu ayant parlé à l'homme; celle d'un Dieu révélateur résumant sa parole dans la promesse d'un Messie. Et ce Messie *était figuré par le Beth-el*, ou la pierre ointe semblable à celle de Jacob! Car, consacrer ou oindre, *le mot l'explique* (1), c'est faire Messie ou faire Christ.

(1) En Hébreu et en Grec.

Elever ces pierres et les consacrer par des onctions, voilà précisément ce que continuèrent de faire les idolâtres, lors même qu'ils eurent cessé de comprendre le sens et la valeur de cet acte. Aussi, grâce à leur ignorance, l'adoration de la matière fut-elle, chez eux, la conséquence de la cérémonie dont le but avait été de faire, non pas un Dieu, mais un symbole.

Et quel symbole avait jamais été plus clairement expliqué dans son origine, et plus nettement développé que celui-ci (1)? En effet, ce Messie, ou ce Christ, que Jacob appelle le pasteur, *la pierre d'Israël*, la pierre ointe qui figure *le pain* et sur laquelle il offre *le vin* (2), nous le voyons apparaître sous le nom de Beth-el, maison de Dieu.

Il naît, ainsi que l'annonça le Prophète, dans la ville de *Beth-léem*, dont le nom signifie : *la maison du pain*; et on l'appelle *le pain de vie*, ou, selon les paroles de Philon, *la manne qui est la pierre!*

Fesant allusion à sa mort et à sa résurrection, le Christ lui-même, dit de sa personne : Détruisez ce temple *ou cette maison de Dieu* (Beth-el), et, en trois jours, je le rétablirai; puis il s'appelle de sa propre bouche la pierre de l'angle, la pierre fondamentale.

Sur le point de quitter la terre, celui de qui l'apôtre saint Paul a dit : la pierre, c'était le Christ (*petra autem erat Christus*), choisit le fils de Jonas pour le remplacer, et lui dit : Simon, tu seras appelé Céphas, ce qui veut dire pierre (3).

(1) *Voir* mon chapitre : *Idée des chrétiens sur la pierre Beth-el.*
(2) *Genèse*, chap. XXXV, v. 14, 15.
(3) *Kipho*, syriaque.

Et, sur cette pierre, je bâtirai mon Église, ajoute-t-il en s'adressant à cet autre lui-même.

Mais, celui qui se laisse tomber sur cette pierre s'y brise ; et celui sur lequel elle tombe, elle l'écrase (1).

Eh bien ! ce même Jésus, annoncé, figuré, démontré par la pierre, c'est le Verbe ou la parole, *inséparable de la pensée*, qui chez Dieu est inséparable de la puissance. Il est donc celui par qui tout a été fait. Il est le Plastène, il est le Démiurge, il est le fils unique du Dieu un, qui créa cette race humaine dont une si grande variété de preuves, ailleurs qu'en cet écrit, manifeste l'unité. Et, de cette race, disons-le sans avoir besoin de le déduire de ce qui précède, les membres ne doivent être qu'un par l'amour qui est l'esprit de la loi ou de la religion, laquelle est elle-même nécessairement une comme la vérité.

Enfin, tous les membres qui se rallient à cette loi, ou à cet amour, se confondent dans celui que nous avons vu être la source ou le Dieu des Dieux ; c'est-à-dire qu'ils deviennent des particules, ou des pierres vivantes du temple de l'unité divine, par le Verbe du vrai Dieu, par *cette pierre angulaire* qui est leur chef ou leur tête !

Toutefois, les Écritures mentiraient si le vulgaire des savants nous concédait sans réserves cette proposition, s'il ne nous contestait point les importantes vérités religieuses dont nous avons vu, produit, ou indiqué les preuves dans le cours de cette incursion poussée au travers du domaine de la science. Les Écritures mentiraient, et il faudrait se hâter de reconnaître la faus-

(1) Saint Matthieu, chap. XXI, v. 44.

seté de la prophétie par laquelle fut salué, dès les premiers jours de sa naissance, le chef de cette religion, le Christ, que le vieillard Siméon appelle un signe de contradiction tout aussitôt que ses yeux le rencontrent et s'y reposent : *signum cui contradicetur !* — *pax nostra.*

RECUEIL DE NOTES.

Nous plaçons ce recueil de notes à la fin du volume, en raison de sa longueur, mais nous engageons le lecteur à le parcourir, après avoir terminé le chapitre : *Interdictions fulminées contre le chêne et la pierre.*

Le recueil que je compose se forme d'un tissu de faits et d'exemples dont quelques-uns m'étaient inconnus lorsque j'écrivis mon livre, et qui me semblent donner une force bien singulière aux jugements que je portai et aux opinions que j'émis alors. La sécheresse de ces notes, dont je suis parvenu à glisser quelques extraits dans mon texte, au fur et à mesure de l'impression, n'ôte rien à leur importance.

Dans mon opuscule de 1843, antérieur au plus remarquable de ces documents, celui de M. Ed. Biot, j'ai lié le culte de la pierre-Dieu à l'histoire du Beth-el de Jacob; j'ai cru avoir retrouvé dans tous les lieux de la terre, le culte plus ou moins ancien de la pierre; j'ai dit que la pierre, dans son isolement, ou dans ses groupes, était autel, tabernacle, oracle ou Dieu; puis j'ai reconnu qu'elle était aussi monument funéraire, sanctuaire de la justice et des conseils nationaux, auxquels préside le Dieu qui est dans la pierre ou qui est pierre!

J'ai, de plus, ajouté que l'arbre était l'équivalent de la pierre, et je l'ai nommé Beth-el végétal.

Dès Abraham, avais-je énoncé, le temple se composait de ces trois parties généralement contiguës : l'autel qui était la pierre, l'arbre qui était l'édifice, le pavillon destiné à la couvrir de son ombrage, et la source indispensable aux rites du sacrifice!

Une fois que Dieu fut incorporé à la pierre, la *superstition* ne tarda pas à l'enfermer également dans l'arbre; et, bientôt aussi,

la vertu divine passa dans la source. Quelque temps après, tout vint à s'élargir, à s'agrandir, mais selon les mesquines idées de l'homme! La pierre s'entoura d'autres pierres! L'arbre eut pour associés des bouquets, puis des masses d'arbres; et la source devint étang, lac, ou fleuve; elle rechercha les sombres forêts.

Ce qui me parut certain, en un mot, c'est qu'entre la pierre, l'arbre et la source, ou le puits, une singulière et étroite alliance ne cessa de subsister. A la suite de cette assertion que je réitère, je crois opportun de transcrire le recueil des notes que j'ai pu ajouter, quoique bien tard, à mes documents, et je les donne dans leur mot à mot presque littéral.

Jacob, dit M. Ed. Biot, prit une pierre, et la dressa comme un monument : *Erexit in titulum.* Cette pierre commémorative est donc un véritable Menhir. L'autel en pierre brute érigé par Josué est un Dolmen, et les douze pierres du Jourdain formaient ce qu'on appelle dans notre Bretagne un Cromlech. Quelquefois une pierre debout indiquait une *limite* de pays; ou bien encore, une tombe. Ainsi Jacob éleva une pierre sur la sépulture de Rachel.

« L'Écriture sainte nous fournit donc l'explication la plus vraisemblable de ces pierres levées, de ces enceintes, de ces tables de pierre que l'on a longtemps considérées comme des attributs spéciaux de la religion druidique. »

En effet, dirai-je, puisque ces monuments ont jonché toute la surface du globe, il faudrait, pour les attribuer aux Celtes, pouvoir placer cette nation dans la contrée d'où s'élancèrent tous les essaims de familles qui peuplèrent le monde. Or, cette contrée est précisément celle d'où sortit la famille des patriarches. — Mais remettons-nous un peu aux voyages.

La presqu'île Indienne renferme une foule de monuments qui offrent de grandes analogies avec nos monuments druidiques. Nous en citons quelques-uns page 507.

Dans le Journal de la Société littéraire de Madras (*mars* 1846), le capitaine Congrève décrit une grande pierre plate, soutenue par cinq grosses pierres au milieu desquelles cinq à six personnes peuvent s'asseoir aisément. Deux cercles de pierres entourent cette construction, qui est à leur centre commun.

Dans diverses parties de la Sibérie, se trouvent quatre sortes de monuments qui se rapportent à l'objet de cette note. L'Académie impériale de Pétersbourg les désigne par le nom de tom-

beaux des anciens Tchoudes. Je citerai d'abord les Maïki, ou colonnes de pierres disposées en cercles, que Gmelin a rencontrées dans la Sibérie orientale, près de Nortschinsk, à l'est du grand lac Baikhal. Le milieu de ces cercles est occupé par un *monceau de pierres* ou par de gros blocs carrés, qui recouvrent ou entourent un tombeau.

Une autre espèce, que Gmelin fait connaître, est appelée par lui Tivoritnie-Kourgany. Ces Kourgany sont formés d'un terrain carré, avec quatre blocs placés aux angles. Quelquefois, en dehors du carré, il y a une grande pierre dressée vis-à-vis le milieu de l'enceinte, et un peu penchée vers le centre occupé par le tombeau.

Pallas (*Voyage en Russie*) a été frappé de la ressemblance de ces tertres funéraires avec ceux que l'on connaît dans le nord de l'Allemagne sous le nom de tombeaux des Huns, *Hunen Græber* (1).

Les habitants de tous les lieux de Westphalie, où l'on rencontre de semblables monuments, leur donnent le nom de *Hunen Steine*, ou *Redden* : pierres, c'est-à-dire lits des Huns, ou des étrangers, ou des Géants.

Je ne doute pas, dit M. Ed. Biot, que des recherches ultérieures n'achèvent de démontrer que divers peuples Asiatiques ont eu l'habitude de disposer, autour des tombeaux, des enceintes de pierres semblables à celles de l'Europe, ou d'enterrer les morts illustres dans leurs temples, comme nous jadis dans nos églises, et de dresser des blocs en signe de commémoration. Cette habitude peut-elle être exclusivement attribuée à la race Celtique, et considérée comme un trait caractéristique des institutions druidiques? Réponse : j'ai voulu, seulement, réunir quelques faits... pour les rapprocher des découvertes du même genre que l'on a récemment signalées en *Algérie*, et dans l'Amérique du Nord, dans les monts Alleganys, dit Josiah (2). Sur la route de Philadelphie à Pittsburgh, il existe un cercle régulier de pierres ayant cent pieds de diamètre, et la surface qu'il occupe est élevée au-dessus du sol voisin...

(1) Hunen ne signifierait qu'*étranger*, d'après M. Henri Schreiber, archéologue de Fribourg. — Id. B[on] de Ring, sur les tombes Celtes de l'ancienne Allemanie. *Mém. des antiq. de Fr.* vol. XIV, p. 104.— S. Regnoul, *Mém. de la soc. des ant. de France*, vol. I, p. 450.

(2) *Antiquitates Americanæ*, 1835, p. 88, etc.

Près de Brownville, en Pensylvanie, on voit un camp de 13 ares, renfermé dans un cercle. Au milieu s'élève un tertre en terre haut de trente pieds. M. Josiah compare cette enceinte aux Dombringh, ou cercles de jugement des anciens habitants du Danemarck (1).

A ce propos, disons un mot de la Scandinavie. M. Depping, s'occupant du *culte primitif* des Scandinaves, établit que ces peuples, *avant Odin*, n'avaient ni temples ni statues. Des *tertres*, ou bien des *bois* avec des *rangées* ou *quelques* BLOCS DE PIERRE, lui en tenaient lieu. Et déjà, dans cet ouvrage, nous avons signalé au cœur de la Suède, le culte de la pierre Phallique!

En Angleterre, en Cornouaille, ces endroits s'appelaient encore des *Thor*, sans doute parce qu'on y adorait le Dieu du tonnerre; et, dans la langue du Nord, pour désigner une idole, *on n'avait d'autre mot que celui* de *Hœrgr, qui signifie un Grand Bloc!*

Le Danemarck, la Norwége et la Suède contiennent un grand nombre de ces monuments de la superstition et de la barbarie. Ils sont semblables à ceux que l'on voit en Angleterre, en Allemagne, en France et ailleurs... Quelquefois une pierre est dressée dans une pose oblique devant l'autel; c'était peut être le symbole de la Divinité, ou cette pierre *de la puissance et de la terreur* dont parlent fréquemment les chants de la Calédonie... Enfin, on voit, dans quelques endroits, trois lieux de sacrifices peu éloignés l'un de l'autre, et disposés de manière à former *un triangle*: figure mystique qui pouvait être et le yoni, et l'emblème de la triple Divinité de Thor, d'Odin, et de Freyr...

On ne sait presque rien sur ceux qui présidaient au culte. On ignore si c'étaient les anciens et les chefs de bourgade, ou s'il existait une caste sacerdotale. Si les anciens Scandinaves ont eu des Druides, ces pontifes ont dû disparaître devant le Chamanisme d'Odin. Ce qu'il y a de plus certain c'est qu'ils ont eu des prophétesses. On appelait ces femmes *vœlur* ou *volvur*, mot qui, dit-on, aurait de l'analogie avec le français *fol*; et, peut-être cette étymologie ne paraîtra-t-elle point trop forcée, si l'on se rappelle que le nom de *pierre folle* était donné à des pierres *prophétesses*, que nous avons décrites, en nommant les pierres branlantes (2).

(1) *Mémoire de la société des antiq. de France*, vol. XIX, l'un des derniers, p. 1 à 14. — Ed. Biot.
(2) *Id.*, vol. II, p. 228.

Il est même un Dolmen du nom de *pierre folle*, près de Montguyon, que sa description ne range nullement au nombre de celles qui pouvaient s'agiter sur leur base, et se livrer à ces mouvements ridicules qui, chez les hommes, impliquent la folie.

Quel que fut le nom de ces pierres, l'alliance qui existait entre elles, l'arbre et la source, ou la fontaine, a laissé des traces qui se retrouvent chez tous les investigateurs de ces monuments anciens, chez ceux même qui l'ont le moins soupçonnée.

Les Celtes, nous dit M. Alfred Maury (1), paraissent avoir désigné sous le nom de *Nemet* (*Nemetos Grec*) les sanctuaires forestiers dans lesquels, à certaines époques, ils allaient cueillir le gui sacré.

Un nemetos de ce genre occupait le milieu de la forêt des Carnutes, (*pays Chartrain*) et c'est là que se tenait la réunion générale des Druides Gaulois. Ces emplacements répondent aux Valplatzen des anciens Scandinaves; lieux choisis spécialement pour les convocations religieuses, et autour desquels se dressaient des blocs de pierres grossièrement taillées.

Les Celtes aimaient à se faire enterrer dans ces sanctuaires, ombragés par leurs hautes futaies de bois sacrés, et l'on a observé, dans plusieurs forêts fort anciennes, des tumulus et des tombelles gauloises. Généralement, ces forêts étaient coupées par des lacs.... et plusieurs de ces lacs appartenaient par la consécration à des Divinités Gauloises. — Le lac était alors à la forêt ce que, primitivement, la fontaine était à l'arbre.

« En la forest de Brésilien, dit un vieux manuscrit, il y a deux cents *Brieulx de boays*, chacun portant son nom, et autant de *fontaynes*, chacune portant son nom.

» *Item*, auprès du dict *Breil*, est le *Breil de Bellenton*; et, auprès d'iceluy, une *fontayne*, auprès de laquelle le bon chevalier Pontus fist ses armes.

» *Item*, joignant la dicte fontayne, y a une *grosse pierre* que on nomme *le Perron de Bellenton*. Et toutesfoiz que le seigneur de Montfort vient à la dicte *fontayne*, et, de *l'eau* d'icelle arouze et *moulle le dict Perron*, quelque part que soit le vent, et que chacun pourroit dire que le temps ne seroit aucunement disposé à pluye... pleut au pays si abondamment que la terre et les biens étant en icelle en sont arouzés; et moult leur proufitte.

(1) *Forêts de la Gaule et de l'ancienne France.*

» En la dicte forest, y a un grant nombre de gens mencionniers et habitants d'icelle, lesquels, pour quelque marchandie, manœupvre, ne autre chose ou mestier dont ils s'entremeptent, ne sont subjetz ne contributifs en la dicte forest à aucun subside ne debvoir quelconque (1). »

Il est difficile, en décrivant ces priviléges, de ne point se rappeler ceux que l'antiquité accordait aux hommes qui habitaient près des chênes sacrés et des fontaines, dans la forêt de Dodone!...

.....*Une pierre,* un monument curieux, en la commune de Cussi, près Auxerre, reproduit la situation d'une victime humaine au moment d'être sacrifiée. On y voit un homme sur le déclin de l'âge, revêtu d'une espèce de tunique, debout, les mains liées derrière le dos, et le pied gauche appuyé sur *le tronc d'un arbre.* Il attend dans cette posture qu'un Druide vienne, par derrière, le frapper d'un coup mortel.

Il est à remarquer que les monuments que nous appelons Druidiques « se trouvent presque toujours dans le voisinage des rivières, des étangs, des sources, ou des chemins les plus fréquentés. »

Les apôtres du Christianisme ne purent combattre cette adoration superstitieuse qu'en consacrant au culte nouveau les pierres et les arbres qui étaient l'objet de la vénération populaire. On plaça sous le patronage de la Vierge ou des saints, ces enfants des forêts longtemps adorés *comme des images de la Divinité* (2).

Il existait en France, il y a quelques années, plusieurs arbres qui avaient hérité de l'antique vénération qu'avaient longtemps inspirée leurs devanciers.

Dans la forêt de Vincennes, on remarqua longtemps un chêne sous lequel saint Louis avait rendu la justice. Dans la forêt de Compiègne, le chêne *Rouvre* (robur), dit de Saint-Jean, remarquable par sa conformation bizarre, paraît remonter à une assez haute antiquité... Nous sommes portés à croire que les dénominations de chênes de Saint-Jean, appliquées à certains chênes de nos forêts, remontent aux cérémonies Druidiques qui se célébraient sous les chênes sacrés, à l'époque du solstice d'été.

(1) Alf. Maury. *Mém. de la Soc. des Ant. de France*, vol. XIX, p. 269, etc.
(2) Alf. Maury, *ibid.*

Les Pfingsttanen, ou sapins de la Pentecôte, sont les *héritiers* de ces arbres sacrés qui, selon la croyance Germaine, — et, disons le mot, presque universelle, — avaient le don de la parole.

Mais l'arbre sacré par excellence c'était le chêne, et le nom du *chêne*, ou du *Rouvre* (*robur*), fut le nom de la demeure que s'était choisie dans les Gaules le chef de la religion Druidique. Le grand Druide résidait à Rouvres, village situé sur la Vesgres, à une demi-lieue au-dessus d'Anet (1).

Quant au lieu où siégeait chaque année le collége général de tous les Druides des Gaules, il était à une certaine distance de Rouvres. Si l'on réfléchit sur le nombre et l'étendue des monuments Celtiques rassemblés sur la commune de Morancèz et surtout près du bois des Rigoles (*voisinage de Chartres*), on pensera que cet endroit était, plutôt que l'emplacement de la ville de Chartres, le chef-lieu du culte Druidique. La forêt chartraine couvrait alors les vastes plaines qui environnent la ville.

La ville de Chartres était, cependant, un lieu célèbre dans le culte. Parmi ses principaux monuments, on compte la grotte, dite aujourd'hui de la Vierge, à l'entrée des souterrains de la cathédrale. Elle est de style Romain, mais construite dans l'emplacement d'un ancien sanctuaire ; et toutes les traditions confirment que la cathédrale de Chartres, dont la construction *primitive* remonte à l'établissement du christianisme des Gaules, remplaçait un plus ancien temple des Druides. Cette forme souterraine et particulière du sanctuaire Druidique est très-connue d'ailleurs ; car on sait que les Druides se servaient de *cavernes obscures* pour la célébration *de mystères secrets et inconnus à la multitude*, fort probablement leurs conjurations magiques ! Suivant les anciennes chroniques de la cathédrale, lors de l'établissement du christianisme, un certain nombre de prosélytes du nouveau culte furent précipités dans *un puits*, destiné à recevoir les corps des victimes humaines immolées dans les superstitions druidiques. Ce puits fut nommé le Puits des Saints forts. Il est aujourd'hui comblé, mais son nom s'est conservé, et son ouverture circulaire est encore fort apparente.

Or, ce *puits* (*this well*), cette source, était derrière *la pierre*

(1) De Pâris, vol. I, *id.* — Sous un vieux chêne du château de la Ronce, à Rouvres, Mgr de Frayssinous a composé la plupart de ses conférences.

autel de cette caverne, qu'entourait une vaste enceinte de *chênes* (1).

Dans la commune de Lèves, à une lieue, vers le nord, de Chartres, un pan de forêt subsiste encore, où l'on dit que les Druides s'assemblaient pour leurs cérémonies religieuses. En cet endroit, s'élève, entourée de fossés, une éminence (*probablement une tombelle*), qu'on appelle la Montagne des lieues. Tout auprès, une vaste et profonde caverne est creusée dans la partie orientale de la montagne. C'est là que les Druides enseignaient la science occulte de leurs mystères religieux. A quelques pas de cette caverne, une fontaine sacrée verse ses eaux (2).

Nous ne pouvons omettre, en passant, l'un des monuments les mieux conservés de la commune de *Vert*. C'est un Mallus, ou sanctuaire de prédilection de la Divinité. Ces Mallus sont formés des pierres les plus dures ou de ladères; la ville de Chartres en est entièrement pavée (3).

A cinq kilomètres de Gourec, en gravissant le côteau qui domine la gauche du canal, trois dolmen d'une grande dimension s'élèvent au sein d'une vaste lande. Ces trois dolmen sont disposés en triangle, reproduisant, par la figure qu'ils dessinent et par leur nombre, la pensée d'un mystère qui n'était pas tout à fait inconnu des anciens; car, chez la plupart des peuples, le nombre trois est un nombre sacré. M. de Fréminville avait déjà signalé ce fait, mais seulement en ce qui regarde *les fontaines*, et à propos de la *Fontaine de la Trinité*, près de la petite ville de Conquet (4).

Près de Corancèz est une pierre plate isolée et enfoncée verticalement dans le sol. Elle a six pieds de long sur trois de hauteur. Les paysans prétendent qu'à certains jours de l'année il en jaillit une source d'eau vive. Cette superstition est évidemment un reste du culte des fontaines, jadis répandu dans la Gaule. Il

(1) De Pâris, *id.*, vol. I, etc.
(2) Cotchin, vol. I, *Antiq. de Fr.* p. 29. — Eure-et-Loir.
(3) *Id.* Cotchin. — Ladère, nom général des pierres du pays Chartrain, vient des deux mots Celtiques *Leach* ou *Lach.* — (λᾶς) et Derch, pierre plate sacrée, de Fréminville, vol. II, p. 164. *Antiq.* — Le nom de Vert, ou Ver, est donné, en France, à plusieurs communes qui, toutes, possèdent des monuments druidiques, *idem*, p. 175.
(4) *Finistère*, vol. XX, *Ant. anc. bret.*, Deschamps de Pas, p. 152.

existe de semblables traditions sur beaucoup d'autres pierres Celtiques dans différentes parties de la France (1).

... Partout se rencontrent des pierres semblables à celle qu'a frappée la verge de Moïse, la pierre-Dieu, à côté du chêne-Dieu ! la pierre d'où jaillit la source, ou la pierre de justice près de laquelle murmure la fontaine, et qui s'abrite sous le chêne sacré, sous le chêne-Dieu, sous le chêne de justice !

Près de la ville de Bonneval est le hameau de Meziers. Là, près *du puits*, qui porte encore le nom de puits de Cîteaux, existent *deux grosses pierres* plates, dont l'une est exhaussée de terre sur d'autres plus petites, et dont la seconde est renversée. C'était là que la justice de Cîteaux venait autrefois *rendre ses sentences* (2).

Un énorme dolmen se rencontre près du moulin de Frécot, rapproché d'une petite chapelle dédiée à sainte Catherine. C'était encore là que *la justice* de l'ancien château, actuellement détruit, rendait habituellement ses arrêts (3).

Ce sont toujours les pierres et les chênes de justice, comme en Israël, ainsi que nous l'avons observé, et comme nous l'avons vu dans nos régions occidentales. L'idée de justice et l'idée de Dieu, ou de son sanctuaire, se lient et s'enchaînent de la façon dont nous l'avons fait remarquer dans le palais de Picus, que nous a décrit Virgile : *curia templum.*

Partout, si l'on y regarde de près, se découvrent les vestiges de cet état de société primitif, où le magistrat et le prêtre se confondaient dans la même personne, qui était celle du père de famille ou du patriarche !...

« ...Chaque *pierre*, chaque *fontaine*, chaque monument Celtique a son histoire dans le peuple. Les habitants de la campagne conservent encore une sorte de respect pour *de vieux arbres*, pour de certaines pierres, et notamment pour des *étangs* et des *sources* dont ils croient les eaux miraculeuses. Ils s'y rendent de fort loin pour se baigner, pour tirer quelque présage de l'inspection des eaux (4), ou pour guérir leurs maladies. » Parmi ces fontaines, ne pourrais-je pas citer celle de Saint-Médard, s'épanchant, *au pied d'un chêne*, à quelques portées de mousquet au bas de Chailly et

(1) *Id.*, de Fréminville, vol. II, p. 170.
(2) *Eure*, Lejeune, tome I, *ant.*
(3) *Idem.*
(4) Cotchin, *ut suprà*, p. 36.

à moins d'une lieue de Coulommiers? Presque toujours ces lieux et ces objets étaient réellement fatidiques, comme à Dodone.

Les traditions relatives à l'introduction du christianisme, sont mêlées de superstitions, et l'histoire des saints de la Bretagne en porte le vivant témoignage. Un fait leur est commun à tous, c'est qu'ils viennent d'Irlande, ce foyer de la religion Druidique, où, ainsi que le rappelle mon livre, le chêne, le puits ou la source, et la pierre, étaient dans une association sacrée tellement intime ! Il fallait bien, selon l'opinion vulgaire, que ces saints dussent quelque chose à la pierre, puisqu'elle était le Dieu. Aussi, s'était-elle creusée pour les transporter sur les mers; et c'était dans une auge de pierre qu'ils avaient abordé sur les rivages armoricains (1) ! Plus tard, la pierre n'avait fait que changer de forme sous leurs mains d'apôtres; ils ne l'avaient point complétement détrônée, mais ils l'avaient taillée en forme de croix ! Ce signe sacré, que plusieurs blocs Druidiques reproduisent encore de nos jours, avait fréquemment sauvé ces vieux monuments de leur ruine, sans que la superstition cessât d'y attacher ses fables !

Je n'en finirais point s'il me fallait décrire dans toutes leurs variétés les monuments druidiques. Mais, ayant dit un mot des pierres de foudre, ou Abraxas, je transcris quelques lignes d'une dissertation de M. Jaubert de Réart, sur les monuments Celtes des Pyrénées-Orientales. « Je joins ici, dit-il, le dessin de cinq pierres de foudre, *Pedras de Llamp*, que l'archéologie reconnaît pour des *Celtœ*, c'est-à-dire les pierres dont les Celtes armaient leurs maillets et leurs massues, et qui leur servaient pour la guerre, pour les sacrifices et pour les usages domestiques. »

Ces explications sont loin de se concilier avec les croyances superstitieuses de beaucoup de villageois de Molig et d'autres lieux, qui regardent cette pierre comme une production de la foudre (*un Bétyle Diopètes*), et lui attribuent la vertu de guérir l'individu qui la porte sur lui...—Nous leur avons aussi reconnu, plus haut, la vertu de purifier ! .....Sur la montagne Serrat de la Cadira, on découvre un grand nombre d'amas de pierres (2). On y distingue aussi des monceaux de roches entourées de pierres

(1) *Voir* ce fait, *id.* de Fréminville.

(2) Nous les avons nommés morceaux de Mercure, ou Galaad. — Ils reçoivent, dans l'ancien Aunis, le nom de Chiron, ayant peut-être pour racine Celto-grecque le mot χείρ, ou main, et signifiant monceau fait à la main.

fichées. Une ligne circulaire de pierres, sans ciment (*analogue au Cromlech du Gouth en Afrique*), formant un mur au niveau du sol, renferme dans son enceinte trois de ces tas les plus considérables (1).

Un des monceaux les plus curieux, mais d'une destination toute différente, est la tombelle de l'île de Gavrennez, dans le golfe du Morbihan (*île aux Chèvres*). Ce cône phallique, qui a trente pieds d'élévation, est pénétré, vers son milieu, par une galerie ayant quarante-sept pieds dans l'intérieur, de l'est à l'ouest, et aboutissant à une cellule. Cette *allée couverte* se compose de pierres debout supportant un plafond de dolmen, et reposant sur un dallage exactement pareil. Elle mesure, dans œuvre, cinq pieds cinq pouces d'élévation, et, à l'ouverture, elle compte deux pieds et demi de large, s'élargissant graduellement jusqu'à la dimension de quatre pieds à l'entrée de la cellule. La cellule a neuf pieds et demi de long sur sept pieds cinq pouces de large et cinq et demi de haut ; une seule dalle forme son plafond. Ce monument tumulaire est situé non loin de celui dont le nom, et les avenues peut-être, rappellent le Karnac de l'Égypte (*Carn, Cairnac, montagne du serpent*). Sa forme semble reproduire, à la fois, celle des monceaux de Mercure, celle du cône phallique, et celle des pyramides de l'Egypte avec leur galerie sépulcrale. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, sur la surface intérieure des pierres de la galerie, ce sont les lignes flexueuses qui entament leur dure substance pour y graver en reliefs vigoureux des dessins et des caractères dont le sens est encore indéchiffré. La pierre Druidique, en effet, subit bien rarement la morsure du fer...

Des trous qui se suivent, et qui communiquent l'un à l'autre, dans une des pierres latérales de la cellule, donnaient passage à des cordes que l'on croit avoir été destinées à lier les victimes. Car c'était surtout sur les tombeaux, sur la dépouille des morts, que devait couler le sang humain de la rédemption.

Plusieurs des lignes parallèlement flexueuses de ces pierres retracent des cônes, des coins debout ou renversés, et semblables à ceux qui sont une image adoucie des Bétyles phalliques. Mais, au milieu des figures qui l'entourent, celle-ci est-elle fortuite,

(1) *Id.* vol. XI, p. 11.

ou peint-elle une autre pensée que celle du Phallus symbolique?...

.... Si les peuples de religion Druidique enterraient les morts sous leurs monuments religieux, comme nous jadis dans nos églises ou à l'ombre de nos clochers, ils avaient cependant des lieux exclusivement consacrés aux sépultures et où se rencontraient, comme dans nos cimetières, les objets sacrés du culte. On les nommait, en certaines régions, des Carnailloux. Ce mot, en Celto-Breton, signifie ossuaire ou charnier. L'un des plus renommés est celui de Trégunc, en Bretagne, près de Concarneau. Ce nom de Trégunc signifie la vallée des gémissements, des pleurs, des regrets (1).

Le respect religieux des Celtes pour leurs morts, leur fesait regarder comme des lieux saints les champs funéraires où ils déposaient leurs cendres. Aussi, pour signaler cette consécration, les Carnailloux s'accompagnent-ils des monuments sacrés du Druidisme. Un Menhir est en général placé à l'extrémité de chaque champ que couvrent les pierres funèbres, comme pour avertir les passants. A peu de distance du Menhir on voit presque toujours un Dolmen, ou un autel Druidique. — La pierre sacrée semble dire que ce coin de terre touche au ciel!

Des monuments Druidiques de presque tous les genres connus se rencontrent dans le voisinage du Carnaillou de Trégunc, et la grandeur de leurs proportions atteste celle de leur importance!

.... Dans l'ouvrage de M. Louis de Baudricourt : *La guerre et le gouvernement de l'Algérie*, nous lisons, à propos du Soudan et du Sénégal : « Trois beaux minarets s'élèvent dans la ville de Timbektou; mais elle n'en renferme pas moins un grand nombre de païens. » « Ils suivent, disent les Arabes, la religion des Mages (*nom que des Celtes donnaient à leurs Druides*. Vide *suprà*.) — Ils ne possèdent ni livres ni écritures, et adorent les *rochers* et les *arbres*; ils ont aussi des idoles qu'ils ornent de pierres précieuses. »

...M. Texier, célèbre voyageur et membre correspondant de l'Institut, a découvert plusieurs monuments Cyclopéens, et son nom figure sur quelques-uns de ceux dont le plan en relief orne la bibliothèque Mazarine.

(1) De Fréminville, *id.*

Chez un de nos amis communs, M. de Bouffé (*de Tupigny*), son compagnon de voyage en Asie mineure, M. Texier me rappelait avoir rencontré quelques-uns de ces monuments revêtus d'inscriptions qui leur attribuaient une origine moderne et par exemple, l'époque de Vespasien.

J'ai donc dit avec raison, en parlant de l'architecture Cyclopéenne : ce style est celui d'un peuple de géants; le nom de cette architecture s'attache à l'histoire des Pélasges; mais tout monument de ce style ne démontre point le passage ou l'établissement d'une colonie Pélasgique. Les hommes s'imitent les uns les autres; ils se copient et se recopient à de longs intervalles; et le primitif se confond quelquefois même avec le définitif.

Je ne sache point que des colonies Pélasgiques aient jamais visité la Grande-Bretagne. Cependant, dans le comté de Lancastre, au nord, et en pays de Furness, il existe un mur Druidique, de style Cyclopéen ou d'imitation Cyclopéenne, qui mérite toute l'attention de l'observateur (1).

Magie. — .... A propos de mes paroles sur les statues animées, on se demandera peut-être : la magie est-elle ou non une science, un art sérieux? L'homme peut-il véritablement entrer en communication avec des esprits qui le servent, et qui, selon le dire de quelques-uns des princes de la magie, lui font payer cher, dès ce monde, les services auxquels ils s'astreignent? L'homme peut-il évoquer les morts, peut-il tourmenter les vivants à distance; lui est-il donné de faire cesser par le démon des maladies que, selon l'expression de Tertullien, le démon lui-même a causées? A-t-il, en un mot, le pouvoir d'opérer, à l'aide d'un agent intelligent et généralement invisible, des œuvres évidemment prodigieuses?

Du train dont tournent les tables prophétiques, qui, déjà du temps de Tertullien, rendaient des oracles (2), la question sera peut-être résolue dans l'esprit du public le jour où paraîtra ce livre, dont la publication ne suivra l'impression que de quelques

(1) *Lire* sur ce monument, *the society of antiq. of London*, vol. XXXI, p. 448 9 mai 1844. — *Voir* les plans.

(2) Si, magi, somnia immittunt, habentes semel *invitatorum* angelorum et dœmonium assistentem sibi potestatem *per quos et capræ et mensæ divinare consueverunt* (*Apologet.*, ch. XXIII, p. 99. Wiceburgi 1780, tome 1er, Tertullien. — *Id*, au-dessus, ch. 22.

mois. — Quant à moi, je ne la traite point dès aujourd'hui avec étendue, quoique l'ayant étudiée déjà d'une manière assez sérieuse.

Je ferai cependant observer que cette question présente un singulier phénomène qui subsiste depuis les temps et les auteurs les plus anciens, jusqu'à ces derniers jours. Interrogez les Écritures saintes, étudiez Porphyre, Iamblique, Proclus, et tant d'autres encore! feuilletez les doctes théologiens du moyen âge, tels que Thyrée, tels que le savant théologal de Milan, Antoine Rusca, écrivant en l'an 1661 son rare et précieux ouvrage (*d'après l'invitation du Cardinal Frédéric Borromée*), parcourez ensuite le livre de William Gregory, professeur de chimie à l'université d'Édimbourg; ouvrez Spicer, Cahagnet, du Potet; perdez-vous dans les volumes remplis du récit des *Medium*, qui pullulent sur toute la surface de l'Amérique du Nord! Ecoutez, après cela, les princes du magnétisme, les vrais, les sérieux et complets adeptes, et vous serez alors vivement frappés du fait étrange que je signale.

Ce fait, c'est l'accord qui règne entre les magiciens de tous les siècles, et les théologiens appuyés sur les saintes Écritures et l'observation des prodiges! Il est difficile, entre adversaires, de se mieux entendre sur la réalité des phénomènes de la magie, sur les esprits auteurs et agents de ces phénomènes, et sur le mode d'action de ces agents. Lorsque entre deux camps ennemis subsiste un tel accord, lorsque les magiciens et les théologiens concordent sur la réalité de ces êtres et de ces faits, que reste-t-il donc à mettre en ligne contre cette singulière et formidable élite?

Eh quoi! ne reste-t-il pas un certain nombre de savants? — Oui, sans doute, et, devant ce titre légitimement acquis, je m'incline avec un sincère respect! Mais, en fait de savants, et je supplie que l'on y pense, quels sont les hommes que l'on pourra produire? A peine quelques-uns au delà de ceux dont l'esprit, d'autant plus superbe qu'il est étroit, croirait déroger à la dignité de la sience en descendant à l'examen *de si ridicules impossibilités!* A cette sorte de savants, il faut ajouter une foule énorme d'ignorants et de niais (1).

C'est-à-dire, en définitive, que les personnes qui persistent

(1) Niais, ou nieurs, de *negare*, terme que l'on a remplacé par le mot incrédule, qui est plus courtois.

à contester ce que tant d'autorités établissent comme évidence, sont celles qui refusent d'étudier la question, ou qui sont incapables de la résoudre. Ce sont donc, en face de la magie et de la théologie, des gens qui se font un argument décisif de l'ignorance ou de l'orgueil. Ceux qui auront lu, ceux qui auront vu, me comprendront assez!

Cependant, les plus savants initiés nous disent, et je les ai entendus : *le magnétisme c'est la magie.* Avant deux ans, trois ans peut-être, le monde est à nous! le magnétisme, la magie, auront envahi toutes les familles et seront utilement pratiqués jusque dans la plus humble des chaumières!

Ces initiés, ces maîtres, parlent de leur pouvoir, et voyez-les à l'œuvre, ainsi que les y ont vus des hommes consommés dans l'étude des sciences naturelles! Peut-être alors, votre étonnement sera-t-il extrême! Voyez-les à l'œuvre comme je les y ai vus, moi-même qui, depuis sept ou huit ans, croyais posséder tous les mystères du magnétisme!.. Mais, est-il une raison du retour de l'âge des prodiges! Pourquoi la réapparition de ces faits qui, mêlés à des faits surprenants, quoique naturels, entraîneraient tant de personnes à l'abîme, de la façon dont le grain qui recouvre le trébuchet y entraîne l'oiseau?

Dieu le sait, si je l'ignore, et cela peut suffire! mais je me suis dit :

Pendant le long et ignoble règne du matérialisme, dont nous sortons à peine, qu'avait à faire de la magie l'ennemi du genre humain, pour ruiner les âmes? L'âme se perdant toute seule, par la négation d'elle-même, le rôle du Démon était de faire le mort, et il le fesait. Quel homme de bon goût, tout naguère encore, eût osé confesser sa croyance aux faits diaboliques, au milieu du monde élégant, s'il n'était un bien franc chrétien?

Mais le mort d'aujourd'hui, c'est le matérialisme! Aussi l'esprit du mensonge reparaît-il en même temps que renaît la croyance à l'âme, aux esprits et à Dieu. Il reparaît, pour se comporter comme il le fait en Amérique, et partout où l'on a consigné ses paroles, sous les interrogations des initiés! C'est-à-dire qu'il se manifeste en prêchant une morale digne d'admiration dans *quelques-unes* de ses parties, mais hostile aux grandes vérités du catholicisme. Il reparaît sous forme d'Ange de lumière, mais pour attaquer la divinité de Jésus-Christ, et pour reporter dans le

ciel dont il décrit les délices Elysénnes, le règne du matérialisme chassé de la terre.

.... Si quelqu'un voulait s'expliquer par la magie, ou par la puissance du Démon, le transport d'énormes pierres dont se composent certains monuments Druidiques, et dont l'érection fut effectivement attribuée à des esprits de ténèbres, j'offre aux partisans de cette idée une autorité, entre tant d'autres anciennes, ou toutes modernes. C'est celle d'un célèbre théologien du XVI[e] siècle sur lequel s'appuie la théologie mystique de Schram, enseignée dans les séminaires : *Exhibentur etiam a spiritibus obsequia, aliquando, quæ humanas vires excedunt*, etc. C'est-à-dire : « Les Esprits rendent quelquefois des services qui surpassent les forces humaines. Tantôt pour complaire à certains hommes, et sur l'ordre exprès de ces hommes, *ils transportent des pierres énormes*, tantôt et, subitement, ils élèvent d'amples et splendides constructions (*machinæ, machines si l'on veut*), tantôt ils enlèvent des hommes au sein de l'air (1)..... »

..... Les enceintes que j'ai vues étaient carrées ou rondes, mais il existe, dans d'autres parties de la vallée de l'Ohio, des élévations auxquelles on a donné la forme d'animaux. L'une d'elles représente un grand serpent de 150 pieds de long avec un œuf au-devant de sa tête. Cette figure est d'autant plus curieuse que quelque chose de semblable se voyait en Angleterre, auprès du fameux monument de Stone-Henge... Une classe de monuments de même origine s'étendent sur un espace de plusieurs centaines de lieues dans l'ouest des Etats-Unis... Dans le peuple inconnu qui les a construits... on est porté à voir une émigration asiatique (2).

(1) C'est ce qui nous est enseigné de Simon le Magicien, précipité par les prières de saint Pierre. Le passage cité est : *de locis infestis*, ou : de infestis, ob molestantes dæmoniorum et defunctorum hominum spiritus, locis, authore Petro Thyreo, Novesiens societatis Jesu, D. Theologo et professore ordinario Herbipoli. — *Id. de terriculamentis nocturnis.* — Lugduni, 1589. — Comment finirais-je ma note sans nommer, au sujet des merveilles de ce genre, le *très-remarquable* ouvrage de M. le M[is] de Mirv.... *Des Esprits et de leurs manifestations fluidiques*. 1853.

(2) J.-J. Ampère, de l'Acad. franç. *Promenade en Amérique*, pub. 1853.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

Page 23, ligne 8, *lisez* dit, *au lieu de* dti.
Page 33, caillou de Michaut, cité à tort, par erreur.
Page 77, note, ligne 2, *lisez* fancies, *au lieu de* fancis.
Page 82, ligne 5, *lisez* ce culte, *au lieu de* le culte.
Page 98, ligne 2, *lisez* docet historia, *au lieu de* do cethistoria.
Page 102, ligne 12, *lisez* Saturne, *au lieu de* Satelle.
Page 110, ligne 2, *lisez* telle, *au lieu de* telles.
Page 115, ligne 8, *lisez* d'un bloc ovoïde, *au lieu de* de bloc.
Page 121, lignes 19, 20, *lisez* puissance, *au lieu de* puisrance.
Page 126, note 2, ligne 1, supprimez la virgule après les bétyles.
Page 152, alinéa premier, ligne 3, *lisez* avait *au lieu de* aurait.
Page 163, ligne 5, *au lieu de* par suite, *lisez* à la suite; ligne 11, *au lieu de* Bteh-el, *lisez* Beth-el.
Page 164, note 3, *lisez du* roi de mer Normand.
Page 168, ligne 14, *lisez* tout autre chose, *au lieu de* toute.
Page 185, ligne 9, *lisez* de Sainte Croix, *au lieu de* Sainte Croix.
Page 186, note, ligne 2, *lisez* Dieux-astres, *au lieu de* Dieux-artistes.
Page 205, ligne 11, *au lieu de* les régions de Scythes, *lisez* des Scythes.
Page 218, ligne 5, *au lieu de* l'une dans l'autre, *lisez* l'un dans l'autre.
Page 229, ligne 1, *au lieu de* lors de, *lisez* lors des.
note 2, ligne 9, *au lieu de* partie, *lisez* patrie.
Page 231, ligne 20, *au lieu de* ld'iée, *lisez* l'idée.
Page 235, note première, ligne 1, *au lieu de* Αϐία, *lisez* Ἀσία.
Page 237, ligne 34, *au lieu de* elle était un de ces, *lisez* une de ces.
Page 239, ligne 21, *au lieu de* discuter, *lisez* disputer.

Page 255, ligne 12, *au lieu de* Charresville, *lisez* Charres, ville.
29, à hommes, purs et simples,— supprimez la virgule.

Page 268, note, ligne 9, *lisez* dans ce passage est fondée, *au lieu de* dans ce passage, fondée.

Page 288, note 4, *au lieu de* caillou de Mirhaut, *lisez* de Michaut.
7, *au lieu de* Pan-Medès, *lisez* Pan-Mendès.

Page 347, note 3, ligne 2, supprimez : — exprimé par ce chiffre 7 ales.

Page 348, note, ligne 2, mettez une virgule, entre temps, et des Scandinaves.

Page 368, note 1, ligne 1, après sélênê mettez une virgule au lieu d'un point.

Page 393, deuxième alinéa, ligne 6, *lisez* d'une manière, *au lieu* d'un manière.

Page 399, ligne 15, *lisez* une aérolithe, *au lieu d'*un aérolithe.

Page 456, note, *lisez* Nehelennia, *au lieu de* Neheleunia.

Page 458, alinéa 2, ligne 10, mettez une virgule après naturelle, et deux points après à savoir.

Page 477, note 2, ligne 7, *lisez* de la Gravière, *au lieu de* de la Grevière.

Page 478, note 1, dernière ligne, *lisez* 1848, *au lieu de* 184.

Page 488, note 2, ligne 3, *lisez* of London, *au lieu de* f London.

Page 494, ligne 1, *après* d'une danse que, *ajoutez* les habitants : et *supprimez* ils à la ligne suivante.

Page 498, dernière ligne, *lisez* se composant, *au lieu de* se composait.

Page 543, ligne 5, *lisez* satisfaire les vœux, *au lieu de* aux vœux.



